Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

OEUVRES

DE

SENEQVE

DE LA VERSION

DE PIERRE DV RYER

de l'Academie Françoiſe.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, ſur le deuxiéme Perron, allant à la Saincte-Chapelle, à l'Eſcu de France.

M. DC. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

LES EPISTRES DE SENEQVE.

DE LA TRADVCTION DE MESSIRE FRANÇOIS DE MALHERBE.

EPISTRE I.

ARGVMENT.

I. Le temps eſt la ſeule choſe que l'homme poſſede, & celle qu'il meſpriſe le plus.

II. Le ſeule remede qu'on peut apporter à la fuitte du temps, c'eſt de le bien employer en tout aage.

OICY, Lucilius, comme il faut que vous faſſiez ; Deſengagez-vous, & rendez-vous à vous-meſme. Ramaſſez deſormais le temps qu'on vous a fait perdre autrefois par force, ou qui vous eſt eſchappé d'vne autre façon, & le conſeruez curieuſement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous eſcris, eſt veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous eſt oſtée, l'autre dérobée, & l'autre s'écoule ſans s'en apperceuoir : Mais on ne le ſçauroit perdre plus honteuſe-

ment, que n'en faiſant point de compte. Vne grande partie de la vie ſe perd à mal-faire, vne tres grande à ne rien faire, & toute, à faire des choſes à quoy nous ne penſons pas. Car où me trouuerez-vous vn ſeul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'vn iour, & qui reconnoiſſe que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne choſe, c'eſt que voulans conſiderer la mort, nous la regardons comme éloignée, & cependant nous auons deſia paſſé la plus grande partie de la vie. Tout ce que nous auons conſumé de noſtre âge, eſt entre les mains de la mort. Faites donc, ie vous prie, comme vous m'eſcriuez, ne laiſſez pas eſchapper vne heure ſeulement; & de cette façon employant le iour où vous eſtes, au moins aurez-vous gagné ce poinct, que vous n'aurez pas tant à faire du lendemain. Nous perdons la vie pendant que nous la differons; & toutes les choſes dont nous joüiſſons dans le monde ne ſont à nous que par emprunt. Le temps eſt la choſe ſeule dequoy nous nous pouuons dire proprietaires, & tout le bien que la nature a voulu que nous poſſedions. Encore eſt-il ſi gliſſant & ſi fugitif, qu'il eſt en la puiſſance du premier-venu de nous l'oſter. Toutefois nous ſommes tellement aueuglez, que du plus petit bien-faict que nous receuons, & duquel il eſt aiſé de nous acquitter, nous nous en eſtimons infiniment redeuables; & ſi nous auons reçeu du temps, nous ne faiſons pas compte de rien deuoir, bien que ce ſoit la ſeule faueur de laquelle l'homme du monde le plus reconnoiſſant ne ſcauroit iamais ſe reuancher.

II. Peut-eſtre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouuerne, moy qui donne ces aduertiſſemens? Ie vous en parleray franchement, ie fais comme fait vn homme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laiſſe pas de prendre garde à ſes affaires. Ie tiens le bureau de ma deſpenſe, & ne puis pas dire que ie ne perds rien; mais au moins puis-ie dire combien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ie ſçauray bien rendre compte de ma pauureté. Ainſi il m'arriue la meſme choſe qu'à ceux qui ſont tombez en neceſſité par accident, & non par leur defaut. Tout le monde les plaint, mais perſonne ne leur ayde. Mais ie ne ſçaurois eſtimer pauure celuy qui ſe contente du peu qui luy reſte. Toutesfois ie vous conſeille de garder ce qui eſt à vous, & de commen-

commencer de bonne heure à vous rendre bon meſnager. Car comme nos peres ont eſtimé tres ſagement, il eſt bien tard d'eſpargner le vin, quand il eſt à la lie; parce que non ſeulement ce qui reſte eſt peu de choſe, mais encore eſt-ce le pire du vaiſſeau.

EPISTRE II.

ARGVMENT.

I. La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.
II. Celuy là n'eſt pas pauure, qui a peu, mais celuy qui deſire dauantage que ce qu'il a.

I. CE que vous m'eſcriuez, & ce qu'on me raconte tous les jours de vous, m'en fait eſperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas voſtre repos en changeant à toute heure de place; ceſte agitation ne peut eſtre que d'vn eſprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous faict iuger que nous auons l'ame tranquille, c'eſt quand elle demeure ferme, & s'arreſte auecque ſoy. Toutesfois prenez vous garde que cette lecture que vous faites de beaucoup d'Autheurs & de toute ſorte de liures, n'ait quelque choſe de changeant & de mal aſſeuré. Il ſe faut particulierement attacher à certains eſprits, & ſe nourrir auec eux, ſi vous en voulez tirer quelque choſe qui vous demeure ferme en l'entendement. Eſtre par tout, c'eſt n'eſtre nulle part. Ceux qui paſſent leur vie à voyager, font beaucoup d'hoſtes & point d'amis. Il en prend de meſme à ceux qui ne prennent conuerſation particuliere auec pas vn eſprit, mais qui paſſent en poſte par deſſus toutes choſes. La viande qu'on rejette auſſi-toſt qu'on l'a priſe, ne peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le loiſir de ſe joindre à la ſubſtance du corps. Il n'eſt choſe au monde ſi contraire à la ſanté, que de changer trop ſouuent de remedes; & il n'eſt pas poſſible qu'vne playe ſe gueriſſe, quand d'vne heure à l'autre, on y fait eſſay de diuers medicamens. Iamais vne plante ſouuent remuée ne ſe peut bien enraciner; & il n'eſt rien de ſi vtile qui puiſſe faire du bien, en ne faiſant que paſſer. La pluralité des liures diuiſe l'eſprit. Ne pouuant donc lire autant de liures

que vous en pouuez auoir, c'eſt aſſez d'en auoir autant que vous en pouuez lire. Mais vous me direz que tantoſt vous prenez plaiſir d'en voir vn, tantoſt vous en voulez lire vn autre. C'eſt le fait d'vn eſtomach dégouſté, d'entamer pluſieurs ſortes de viandes, deſquelles la diuerſité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Liſez donc toûjours les plus approuuez; & ſi par fois il vous vient en fantaiſie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais reuenez touſiours aux premiers, Ne laiſſez paſſer aucun jour que vous ne vous ſoyez fortifié de quelque deffence nouuelle contre la pauureté, la mort & les autres peſtes de la vie. Et quand vous aurez jetté les yeux ſur pluſieurs choſes de cette varieté, triez-en vne, & la mettez en reſerue le meſme jour.

II. Pour moy, i'en fais ainſi. Ie ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque choſe. Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure; car il m'arriue quelquefois de paſſer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour eſpier leurs actions. C'eſt, dit-il, vne choſe honnorable que la pauureté contente. Mais ce n'eſt pas pauureté, s'il y a du contentement; Et quiconque ſe peut accorder auec la pauureté, ne peut eſtre que riche. Ce n'eſt pas eſtre pauure que d'auoir peu, mais bien de deſirer dauantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de threſors dans nos coffres, de bled dans nos greniers, de troupeaux aux champs, d'argent à intereſt, ſi nous auons touſiours la main ſur le bien de noſtre voiſin, & que nous ne conſiderions pas ce que nous auons acquis, mais ce qui nous reſte à acquerir? Voulez-vous ſçauoir quelle eſt la meſure des richeſſes? La premiere eſt d'auoir ce qui nous eſt neceſſaire, & la ſeconde, d'auoir ce qui nous ſuffit.

EPISTRE III.

ARGVMENT.

I. Il faut penſer long-temps à faire vn amy; mais apres l'auoir fait, il ne luy faut tenir rien de caché.

II. On n'eſt pas moins blaſmable de ne ſe fier à perſonne, que de ſe fier à tout le monde.

III. Le Sage doit chercher le repos dans vn honneſte trauail.

VOvs auez mis les lettres que vous m'eſcriuez entre les mains d'vn homme que vous me mandez eſtre vôſtre amy; neantmoins tout auſſi-toſt vous m'aduertiſſez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche, & me dites que vous meſme vous n'auez pas de couſtume de le faire; ſi bien qu'en vne meſme heure vous l'aduouez & le deſaduouez pour amy. Mais à mon aduis, vous l'auez appellé voſtre amy d'vn nom general, comme nous baillons le tiltre de Monſieur à ceux que nous rencontrons par la ruë, quand il ne nous ſouuient pas aſſez toſt de leur nom. Mais ne parlons plus de cela, & ſouffrez que ie vous diſe, que ſi vous eſtimez quelqu'vn voſtre amy, à qui vous ne vous fiez autant qu'à vous meſme, vous vous abuſez entierement, & ne ſçauez pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choſes auec voſtre amy; mais deliberez de luy-meſme premierement. Apres l'amitié contractée, il faut de la confidence, deuant que de la contracter il faut du jugement; Et ceux-là font les choſes au rebours, qui contre l'aduis de Theophraſte, attendent à iuger d'vne perſonne, apres qu'ils ſe ſont embarquez à l'aymer, & en retirent leur amitié quand ils en ont fait iugement. Quand il ſera queſtion de faire vn amy, penſez-y long-temps auparauant; quand vous y ſerez reſolu, ne luy tenez rien de caché; Parlez auſſi confidemment auec luy qu'auec vous meſme. Viuez pourtant de telle ſorte, que vous ne faſſiez rien dequoy vous craigniez de vous fier, meſme à voſtre ennemy. Mais parce qu'il ſe paſſe des choſes que l'accouſtumance a miſes au rang de celles qu'on appelle ſecrettes, faites part à voſtre amy de tous vos ennuis, & generalement de tout ce que

vous auez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion; car il aduient ſouuent que faiſant paroiſtre que nous auons peur d'eſtre trompez, nous aduertiſſons les autres de nous tromper, & donnons vn honneſte pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray-ie en la preſence de mon amy, ce que i'auray volonté de dire? Et pourquoy ne me reputeray-ie pas en ſa compagnie auſſi ſeul, que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y en a qui content indifferemment à toutes perſonnes ce qui ne ſe doit dire qu'à leurs amis; & deſchargent incontinent ce qui les demange, en l'oreille du premier venu. D'autres au contraire vont retenus à l'endroit de ceux là meſmes qu'ils ayment le plus, & rappellent tout ce qu'ils ont de ſecret au plus interieur de leur ame, auec tant de ſoupçon qu'à peine ſe peuuent-ils aſſeurer de leur propre conſcience. L'vn & l'autre ne valent rien; car il ne ſe faut ny fier, ny deffier de tout le monde. Il eſt vray que de ces deux vices, i'en tiendrois vn pour eſtre le plus honneſte, & l'autre pour eſtre le plus aſſeuré.

III. Auecque meſme raiſon pouuons-nous reprendre & ceux qui ſont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ſe repoſent touſiours. Car ie ne trouue pas que ce ſoit induſtrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais pluſtoſt le debatement d'vne ame perplexe & trauaillée; comme auſſi ie n'eſtime pas que ce ſoit repos, de ne pouuoir ſupporter le moindre mouuement du monde, mais diſſolution & nonchalance. C'eſt pourquoy vous retiendrez ce que i'ay trouué dans Pomponius, qu'il y a des hommes qui ſe ſont tellement retirez aux cachettes de la ſolitude, qu'ils eſtiment tout ce qui eſt au iour, eſtre en trouble & confuſion. Ce ſont deux choſes qu'il faut meſler enſemble, trauailler en ſe repoſant, & ſe repoſer en trauaillant. Demandez-en aduis à la Nature, elle vous reſpondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.

EPISTRE IV.

ARGVMENT.

I. Du contentement de l'ame, apres qu'elle a quitté les vices.
II. Du peu de ſujet que nous auons de craindre la mort.
III. La pauureté qui ſe meſure à la regle de la Nature, eſt la plus grande richeſſe de l'homme.

I. COntinuez comme vous auez commencé, & vous haſtez le plus qu'il vous ſera poſſible, afin de gouſter plus long-temps le contentement que donne l'ame, quand elle eſt reformée & reglée. Deſia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement eſt vne partie de cette joüiſſance; mais le plaiſir qu'apporte la contemplation d'vne ame, quand elle eſt deſia pure, luiſante, & ſans aucune tache, eſt vne choſe bien plus agreable. Il vous ſouuient combien vous fuſtes aiſe quand on vous oſta la Pretexte, & qu'on vous bailla la robbe d'homme; Vous le ſerez ſans comparaiſon, beaucoup dauantage, quand apres que vous aurez quitté cette ame de jeune garçon, la Philoſophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes. Car l'âge de cette enfance ſe paſſe bien, mais, ce qui eſt le plus importun, les conditions de l'enfance nous demeurent; & ce que i'y trouue de pis, c'eſt que nous auons tout enſemble l'authorité des vieillards, & les vices des jeunes gens; non pas des jeunes gens ſeulement, mais des enfans. Ceux-là craignent les choſes de peu d'importance, ceux-cy apprehendent meſmes celles qui ne ſont point du tout, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez ſeulement, & vous trouuerez qu'il eſt de certaines choſes qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles ſemblent apporter plus de frayeur & d'eſtonnement; le mal qui vient le dernier, ne peut iamais eſtre grand; La mort vient à vous, & s'il eſtoit poſſible qu'elle demeuraſt auec vous, ce ſeroit vn ſujet de la craindre, mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle paſſe bien viſte. Vous me dites qu'il eſt mal-aiſé de conduire l'ame à cette reſolution de ne faire point de cas de la mort; mais ne voyez-vous

pas combien ſont petits les ſujets qui ont ſouuent eſté cauſe que pluſieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'eſt pendu deuant la porte de ſa Maiſtreſſe; vn eſclaue importuné des mauuais traitemens de ſon Maiſtre, s'eſt precipité du haut de la maiſon en bas; vn autre qui s'en eſtoit fuy, a mieux aimé ſe mettre vn poignard dans le ſein que de ſe laiſſer ramener. Et doutez-vous que la vertu n'ait autant de puiſſance que la peur? Il n'eſt pas poſſible que celuy-là paſſe la vie en aſſeurance, qui prend trop de peine à la prolonger; il met le compte de beaucoup d'années entre les felicitez qui luy ſemblent plus deſirables. C'eſt ce qu'il faut que vous ayez deuant les yeux, afin que quand il ſera queſtion de déloger, vous ne le faſſiez pas à regret, & ne l'embraſſiez pas comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainez par la violence d'vn torrent, empoignent des eſpines, & s'accrochent à la premiere choſe qui ſe preſente. La plus grande partie des hommes flotte entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie, parce qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la ſcience de mourir. Apprenez à viure à voſtre aiſe, en laiſſant à part les ennuis que vous peut apporter la ſolicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il ſoit ne peut reſioüir celuy qui le poſſede, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient ſon ame preparée à cét inconuenient. Or il n'eſt choſe de qui la perte nous eſtonne ſi peu, que de celle laquelle eſtant perduë, ne ſe peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer, meſme aux plus grands, & vous fortifier allencontre. La teſte de Pompée dependit du jugement d'vn pupille & d'vn chaſtré. Celle de Craſſus eſprouua l'inſolente cruauté d'vn Parthe. Caius Ceſar remit celle de Lepidus à la diſcretion du Tribun Decimus; & luy-meſme enfin bailla la ſienne à Chereas. Iamais la Fortune ne met vn homme ſi haut, qu'elle ne le menaſſe de ſouffrir en ſoy-meſme, ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne ſe faut pas fier à la bonnaſſe, la mer eſt irritée en vn moment, & bien ſouuent d'vne heure à l'autre, les vaiſſeaux ſe perdent à l'endroit meſme où ils s'eſtoient ſauuez auparauant. Souuenez-vous que vous pouuez auoir la gorge coupée auſſi bien d'vn voleur que d'vn ennemy. Quand bien vous aurez voſtre vie aſſeurée contre ceux qui ont le plus de puiſſance, vous n'aurez rien fait, puis

que le moindre valet que vous aurez, a la puiſſance de vous l'oſter, quand il luy plaira. Ie veux dire, que quiconque mépriſe ſa vie, eſt maiſtre de celle d'autruy. Repreſentez-vous les exemples de ceux qui ſont morts de la main de leurs domeſtiques, ou par vne violence découuerte, ou par ſurpriſe; vous trouuerez que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres ſeruiteurs. Que vous importe donc ſi celuy de qui vous auez peur eſt fort ou foible, puis que le plus foible du monde eſt aſſez fort pour faire ce que vous craignez? Mais ſi dauanture vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Ie veux qu'il le faſſe, vous fera-t-il mener autre part qu'au lieu meſme où vous allez? Pourquoy eſtes-vous ſi abuſé de commencer à cette heure de ſentir vne choſe que vous endurez il y a deſia long-temps? Ie vous dis que depuis l'heure que vous eſtes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce ſont les conſiderations qu'il nous faut auoir, ſi nous voulons attendre en repos cette heure derniere, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il eſt temps de clorre ma lettre. Ie m'en vay vous faire part de ce que i'ay trouué de bon aujourd'huy; cette fleur n'eſt non plus de mon jardin que les precedentes. La pauureté qui ſe meſure à la regle de nature, eſt la plus grande richeſſe que l'homme puiſſe poſſeder. Voulez-vous ſçauoir quelle eſt cette regle, & quelles bornes elle nous a preſcrites, de n'auoir point de faim, point de ſoif, ny point de froid? Pour chaſſer la faim & la ſoif, il n'eſt point queſtion de courtiſer les portes des Grands, & de ſe rendre ſujet à leurs froides mines, qui ne ſont qu'autant d'affronts couuerts d'vne apparence exterieure d'humanité. On n'a que faire de trauerſer la mer, ny de ſe conſumer à la ſuitte d'vne armée. Nature ne deſire rien qui ne ſe trouue par tout, & auecque peu d'incommodité. C'eſt aux choſes ſuperfluës qu'on a de la peine, & qu'il faut ſuer pour les acquerir. Ce ſont celles-là qui nous font vſer nos habits, vieillir ſous les tentes, & courrir aux riuages eſtrangers. Ce qui ſuffit, ſe recouure ſans beaucoup de difficulté.

EPISTRE V.

ARGVMENT.

I. Il faut eſtre Philoſophe en effet, & non pas en apparence.
II. Vne trop grande auſterité de vie eſt ridicule & blaſmable.
III. L'eſpoir & la crainte donnent la geſne à noſtre ame.

I. I'Approuue infiniment voſtre deſſein, & ie ſuis bien aiſe de ce que ſans vous ſoucier d'aucune autre choſe, vous employez tout voſtre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de iour en iour. Ie ne vous conſeille pas ſeulement de continuer, mais ie vous en prie. Toutefois gardez-vous de reſſembler à quelques-vns, qui n'ayans pas tant de ſoin de bien faire que de ſe faire regarder, prennent plaiſir à viure ou à s'habiller d'vne façon extraordinaire, & remarquable. Fuyez ces façons de faire de ceux qui ſe laiſſent croiſtre les cheueux ſans les coupper, negligent leur barbe, iurent vne haine capitale aux richeſſes, couchent contre terre; & toutes ces ſortes d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, bien qu'ils la ſuiuent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philoſophie n'eſt de ſoy-meſme que trop aſſailly d'enuieux & de calomniateurs; que ſera-ce ſi nous commençons à nous ſeparer de la frequentation du reſte des hommes? Ie veux bien que nous differions d'auec eux interieurement; mais ſi faut-il que noſtre apparence exterieure ſoit populaire. Ne ſoyons ny ſuperbes, ny méchaniques en noſtre habillement; n'ayons point de moulure d'or, ny d'enrichiſſemens d'orfevrerie en noſtre vaiſſelle d'argent; mais auſſi n'eſtimons pas que ce ſoit vne grande marque de frugalité de n'en auoir point du tout. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple; autrement nous éloignerons de noſtre compagnie, ceux de qui nous deſirons l'inſtruction, & ferons que de peur de nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere choſe que nous promet la Philoſophie, c'eſt le ſens-commun, l'humanité naturelle, & la conuerſation, de laquelle nous nous banniſſons, ſi nous faiſons des profeſſions differentes.

II. Prenons garde que les choſes meſmes par leſquelles nous

nous recherchons à nous faire admirer, ne ſoient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Noſtre intention eſt de viure ſelon la Nature. Or c'eſt vne choſe contraire à la Nature de ſe tourmenter le corps, de mépriſer les commoditez qui couſtent peu, de prendre plaiſir aux ordures, & de ſe nourrir de viandes ſalles, & groſſieres. Comme c'eſt folie de fuir les choſes qui ſont en vſage, & qui ſe recouurent auec peu de peine, c'eſt de luxe de rechercher les delicates. La Philoſophie veut bien qu'on ſoit ſobre, & content de peu, mais non pas qu'à force de l'eſtre par trop, on reduiſe le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la ſobrieté tout y ſoit honneſte, & qu'il n'y ait rien de mechanique. Ie n'ayme que cette ſorte de vie. Trouuons vn temperament à la noſtre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait perſonne qui ne connoiſſe noſtre maniere de viure. Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Il y en aura certes beaucoup. Quelqu'vn veut-il trouuer à redire en nous? Faiſons luy connoiſtre que nous ſommes fort diſſemblables du commun des hommes. Que celuy qui entre dans noſtre maiſon, tienne plus de compte de nous que de la richeſſe de nos meubles. C'eſt vne grande moderation à l'homme d'eſtre auſſi content d'vne vaiſſelle de terre que d'vne d'argent. Mais ie ne l'eſtime pas moindre en celuy qui ſe ſçait ſeruir de la vaiſſelle d'argent, comme de celle de terre. C'eſt auoir le cœur bien laſche que de ne pouuoir s'accommoder auec les richeſſes. Mais voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy, auquel ie veux que vous preniez part. I'ay trouué dans noſtre Hecaton, Que le but de nos deſirs fortifie entierement les remedes qui nous ſont neceſſaires contre la peur. Soyez exempt de ſouhait, & vous le ſerez de crainte. Ne doutez point que deux choſes ſi contraires ne puiſſent bien ſubſiſter entr'elles. Ce que ie vous dis eſt vray; & quoy qu'elles ne ſemblent pas eſtre d'accord, elles le ſont neantmoins, & s'attachent l'vne à l'autre. Car comme le priſonnier & le ſoldat qui luy ſert de garde, ſont liez à vne meſme chaine, ainſi ces deux choſes, quoy que differentes, marchent enſemble, & la peur ſuit l'eſperance.

III. Ie ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes

deux mettent à la geſne vn eſprit irreſolu, & font doublement languir celuy qui eſt dans l'attente. La principale crainte de l'vn & de l'autre procede ſans doute, de ce que nous ne portons point nos penſées aux choſes preſentes, mais les enuoyons bien loin au deuant de celles qui ſont à venir. Voila comment la Preuoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, eſt changée en vn mal-heur. Les beſtes ſauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & ſont en ſeureté apres en eſtre échapées. Il n'en eſt pas ainſi de nous. Le paſſé nous faſche, l'aduenir nous met en peine, & beaucoup de biens que nous auons, nous acheminent à de grands maux. Car noſtre memoire nous rameine la Crainte, qui eſt vne faſcheuſe maladie; & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'eſt point d'homme qui ſoit reduit à ce poinct de miſere, par le ſeul objet des choſes preſentes.

EPISTRE VI.

ARGVMENT.

I. Plus on ſe connoiſt éloigné du vice, & plus on eſt proche de la perfection.

II. La Science eſt inutile, ſi elle ne paſſe des vns aux autres.

III. On apprend plus par la conuerſation des Doctes, que par la lecture de leurs Liures.

I. IE commence à connoiſtre, que non ſeulement ie deuiens meilleur, mais qu'il ſe fait vne nouuelle transformation de moy-meſme. Ie n'oſe toutefois ny aſſeurer, ny croire moy-meſme qu'il ne reſte plus rien en moy qu'on doiue changer. Car pourquoy n'aurois-je pas beaucoup de choſes, qu'il faut neceſſairement, ou corriger, ou abaiſſer, ou porter plus haut? Cela ſuffit deſia, ce me ſemble, pour apprendre à mon eſprit qu'il s'eſt changé en mieux par la connoiſſance qu'il a de ſes vices, que iuſques icy il auoit ignorez Il y a des malades auec leſquels on ſe reſiouït, quand ils ont ſenty leur mal. Ie ſerois doncques bien aiſe de vous pouuoir faire part d'vn changement ſi prompt que le mien. Car ie commencerois dés lors à mieux eſperer de noſtre amitié, j'entends de cette vraye amitié, que ny l'Eſpoir, ny la Crain-

te, ny le ſoin que nous auons de nos intereſts; ne nous peuuent faire rompre. De cette amitié, dis-je, auec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaiſir à mourir. Il ne me ſeroit pas mal-aiſé de vous en nommer pluſieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié. Ce qui ne peut aduenir, quand il ſe rencontre qu'vne mutuelle volonté rend auſſi mutuels les deſirs, dans la conjoncture des choſes honneſtes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainſi entre Amis? C'eſt de ce qu'ils ſçauent que toutes choſes, voire meſme leurs plus grandes aduerſitez, leur ſont ordinairement communes.

II. Vous ne ſçauriez croire combien ie profite de jour en jour. Monſtrez-moy doncques, me direz-vous, quels ſont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en part, ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Ie le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verſe dans voſtre ame tout ce que ie ſçay. Car ie n'ay point de plus grand plaiſir que d'apprendre afin d'inſtruire les autres. Auſſi ne penſay-je pas qu'aucune choſe, pour ſi vtile & ſi excellente qu'elle fuſt, me puſt iamais plaire, ſi ie ne la ſçauois que pour moy-meſme. Si l'on me vouloit donner toute la ſageſſe du monde, à condition que ie la poſſederois moy ſeul, & ne l'enſeignerois à perſonne, ie n'en voudrois point. La joüiſſance du bien ne peut eſtre agreable, ſi l'on n'y aſſocie quelqu'vn. Ie vous enuoyeray donc les meſmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes, & pour vous garentir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie vous marqueray les endroits que i'eſtime, & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures, que de la viue voix, & de la couuerſation des honneſtes gens. Il faut que vous veniez vous-meſmes ſur les lieux, premierement, parce que les hommes ſe fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles; & qu'auec cela, le chemin eſt long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'euſt iamais bien reſſemblé à Zenon, s'il ſe fuſt contenté de l'oüir. Il a veſcu auec luy, il a veu comme il viuoit, il a remarqué ſes ſecrets, il a eſtudié toutes ſes actions, & a conſideré ſi les ſiennes propres y eſtoient conformes. Platon, Ariſtote, & tous ces autres Philoſophes qui ont introduit tant de Sectes differen-

tes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ſes paroles. Ce n'a pas eſté l'Eſcole, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands perſonnages Metrodore, Hermachus, & Polienus. Ie ne vous appelle pas ſeulement pour faire voſtre profit; mais afin que vous-meſme vous puiſſiez eſtre profitable; car vous & moy nous nous ſoulagerons beaucoup l'vn l'autre. Cependant, parce que ie vous dois ſelon ma couſtume, la rente de ma journée, ie veux vous faire part d'vne choſe qui m'a aujourd'huy grandement plû dans Hecaton. Vous demandez, dit-il, ce que i'ay appris; A m'aimer moy meſme. Certes le gain qu'il a fait, n'eſt pas petit; il peut bien dire qu'il ne ſera iamais ſeul, & vous pouuez bien vous aſſeurer auſſi, Que celuy qui eſt Amy de ſoy-meſme, le ſera de tous.

EPISTRE VII.

ARGVMENT.

I. Fuir la multitude.
II. La compagnie nous gaſte. Il blaſme les ſpectacles des Gladiateurs.
III. Les vices s'inſinuent par le nombre des exemples.
IV. Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.

I. VOus me demandez ce qu'il me ſemble que vous deuez principalement éuiter; la multitude; car vous n'y ſerez pas encore ſeurement. Pour moy ie confeſſe ma foibleſſe. Quand ie vais en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y ſuis allé. Mon équipage n'eſt plus en l'ordre où ie l'auois mis; il rentre chez moy quelque choſe de ce que j'auois fait ſortir. Il arriue aux eſprits qui ſe remettent de quelque vieille indiſpoſition, comme aux corps qu'vne longue maladie a mis ſi bas, qu'ils ne peuuent prendre ſi peu d'air, qu'ils ne s'en trouuent mal.

II. La conuerſation de beaucoup de gens nous eſt contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou qui ne nous l'imprime, ou qui ne nous en laiſſe quelque tache, ſans que nous nous en apperceuions. Plus les compagnies ſont grandes, & plus nous ſommes en danger. Mais

il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres; car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volupté. En effet i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus diſſolu; & qui plus eſt, ie me trouue auec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir eſté parmy les hommes. Ie me ſuis auiourd'huy trouué par hazard au ſpectacle du midy, penſant y voir quelque farce, ou quelque bouffonnerie, & enfin quelque paſſe-temps qui m'ôtaſt le gouſt des cruautez qui ſe font aux ſpectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamais veu de combats, n'eſtoit que miſericorde. On ne s'amuſe plus à des bagatelles; ce ſont homicides & non autre choſe. Ceux qui combattent, n'ont rien que la chemiſe; tout y eſt à deſcouuert; auſſi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaiſir qu'aux ordinaires, & qu'à ceux qu'on a demandez; & certainement ils ont raiſon; car le fer entre par tout. Il ne ſe parle ny de caſque ny de bouclier; auſſi dequoy ſeruent-ils, ny toute cette dexterité qu'on apprend à l'eſcrime, ſinon de dilayer la mort de quelque moment? Au matin on fait combatre les hommes auecque des Lions & des Ours; Mais à midy on leur met leurs ſpectateurs en teſte. Auſſi-toſt qu'il y en a vn qui a tué ſon homme, on le met aux mains auec vn autre qui le tuë; & iamais on ne laiſſe le victorieux en repos, iuſqu'à ce qu'vn autre l'ait dépeſché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne ſoit mort; tout paſſe par le fer & par le feu; c'eſt ce qui ſe fait tandis que le theatre n'eſt point empeſché. Si quelqu'vn a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait ſouffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauure miſerable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au ſpectacle de toutes ces inhumanitez? Tuë, bruſle, frappe. Pourquoy ſe jette-t-il ſi laſchement ſur le fer? que n'eſt-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoiuent des coups s'ils refuſent d'aller aux playes, & il faut que tous nuds ils cherchent l'eſpée l'vn de l'autre, & taſchent de la rencontrer. Le ſpectacle eſt-il ceſſé, pour faire touſiours quelque choſe, on égorge des hommes; Et cependant vous ne prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à voſtre prejudice. Vous auez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enſeignez d'eſtre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre, & qui n'eſt pas bien imprimée du caractere de la Vertu n'eſt pas bien parmy la multitude. On ſe laiſſe facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrate meſme, Caton, & Lelius couroient fortune que la frequentation d'vn ſi grand nombre de perſonnes diſſemblables à leur humeur, ne leur miſt l'ame en deſordre, tant il eſt mal-aiſé que ceux-là meſmes qui ſe tiennent en meilleure aſſiette, ne ſuccombent à l'effort des vices, qui viennent en ſi grande troupe les aſſaillir. Vn ſeul exemple d'auarice ou de luxure eſt capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement auec vn homme delicat, ſa conuerſation peu à peu nous enerve & nous amollit. Vn voiſin riche irrite nos cupiditez; il n'eſt point de blancheur ſi nette qui ne ſe tache, quand on l'approche de quelque choſe qui ne l'eſt point.

IV. Que penſez-vous que puiſſe deuenir vn homme qui a tout vn peuple ſur les bras? vous direz qu'il faut qu'il ſe reſolue, ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'vn & l'autre eſt dangereux. Il ne faut ny reſſembler au nombre, parce qu'il eſt grand, ny haïr le grand nombre, parce qu'il ne nous reſſemble pas. Reduiſez-vous en vous-meſme autant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuuent donner quelque inſtruction, & receuez en la voſtre ceux à qui vous en pouuez donner. Ce ſont offices reciproques; en enſeignant on eſt enſeigné. Que l'enuie de produire voſtre bel eſprit ne vous faſſe point entretenir toutes ſortes de perſonnes, ny diſputer publiquement. Cela ſeroit bon ſi voſtre marchandiſe eſtoit propre pour le peuple; mais il n'y aura perſonne qui vous entende. Et ſi peut-eſtre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous-meſme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous ſeruira ce que vous auez appris? Ne craignez point d'auoir perdu voſtre peine, vous auez eſtudié pour vous.

Mais afin que i'aye eſtudié pour vn autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choſes que i'ay rencontrées aujourd'huy, aſſez conformes à ce propos. Il y en aura vne que cette lettre payera comme vne dette, & les deux autres que ie vous bailleray par aduance, Voicy ce que dit Democrite. Vn homme ſeul m'eſt tout vn peuple, & tout vn

peuple m'eſt vn homme ſeul. Vn autre auſſi, quel qu'il ſoit (car on ne ſçait qui ce fuſt,) comme on luy demandoit que luy ſeruoit d'employer tant de temps apres vne choſe que la difficulté rendoit ſi peu communicable, reſpondit fort pertinemment, Ie me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois perſonne, i'en aurois encore aſſez. La troiſieſme a bien de la grace; Epicure en eſt l'autheur. Il eſcriuoit vn jour à l'vn de ſes compagnons d'eſtude (ce diſcours n'eſt point pour tout le monde, ie parle à vous.) Nous nous ſommes vn theatre l'vn à l'autre. Ce ſont-là des paroles, mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fond de l'ame, pour ne ſentir point ce chatoüillement ordinaire que nous donne l'approbation d'vn grand nombre de jugemens. Vous eſtes loüé de beaucoup, quelle occaſion trouuez-vous de vous glorifier, pour eſtre ce que pluſieurs vous eſtiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'interieur.

EPISTRE VIII.

ARGVMENT.

I. La vie contemplatiue n'eſt pas inutile.
II. Nous auons aſſez, quand nous auons ce qui nous eſt neceſſaire.
III. Il loüe la Philoſophie.
IV. Les choſes caſuelles ne ſont point noſtres.

I. VOus vous eſtonnez que ie vous conſeille de vous ſeparer de la multitude, & de ne chercher autre applaudiſſement que celuy de voſtre conſcience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'eſt de mourir en action. Quoy donc, penſez vous que pour eſtre chez moy ie demeure dans vne chaire ſans me remüer? Quand ie ne veux voir perſonne, c'eſt alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne ſe paſſe iour que ie ne faſſe quelque choſe, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuict à eſtudier. Ie ne deſtine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de ſe clorre auſſi toſt que le ſommeil les en ſollicite. Ie les tiens en beſogne le plus que ie puis, & ne me repoſe que quand le trauail & la veille m'ont fait ſuc-

comber. I'ay quitté les affaires auſſi bien que les hommes; & premierement les miennes. Ie fay celles de ceux qui viendront apres nous. I'eſcry des choſes qui leur ſoient profitables, & taſche de leur laiſſer des aduertiſſemens ſalutaires, comme de bons medicamens dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il eſt vray que ie ne ſuis pas entierement guery; mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Ie monſtre aux autres vn bon chemin que ie n'ay connu que fort tard & bien las. Ie leur crie, gardez vous de tout ce qui plaiſt au vulgaire, craignez ce que la Fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque choſe, deffiez-vous d'elle, & ne paſſez pas plus auant. Les beſtes & les poiſſons ne ſont trompez que par quelque eſperance qui les reſiouit. Ce que vous appellez preſens de la Fortune, ce ſont ſes embuſches. Qui voudra viure à ſon aiſe, qu'il ſe garde le plus qu'il pourra, de s'y laiſſer engluer. Ce qui rend en cela noſtre miſere plus déplorable, c'eſt la honte d'auoir penſé prendre & ſe trouuer pris; cette courſe nous emmeine dans des precipices. Quand la vie eſt ſi haut eſleuée, on n'en peut ſortir qu'en tombant; la proſperité nous ébranle & il n'eſt plus en noſtre pouuoir de nous arreſter, il faut faire teſte, ou s'enfuir; De cette façon, la Fortune ne nous abbattra iamais, ſi elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'eſt tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez cette regle de viure, que vous trouuez ſaine & ſalutaire, de ne traicter voſtre corps qu'autant qu'il en a beſoin pour s'entretenir en ſanté, ſinon il vous donnera de la peine, quand il ſera queſtion de le faire obeïr à l'eſprit. Mangez pour appaiſer la faim, beuuez pour eſtancher la ſoif; habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'vne maiſon où le vent & la pluye ne vous puiſſent offencer. Qu'elle ſoit ou de gazon ou de marbre, que vous importe? Vn homme eſt auſſi bien ſouz du chaume, que ſouz de l'or. Ce qu'on adiouſte pour l'embelliſſement n'eſt que ſuperfluité. Songez, que vous n'auez rien d'admirable que l'eſprit. Quand il eſt grand, tout luy eſt petit. Si ie me tiens ce langage, ſi ie le tiens à la poſterité, ne trouuez vous pas que ie fais plus de ſeruice que de comparoiſtre à vne aſſignation pour plaider vne cauſe, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque teſtament, ou de me trouuer au Senat

pour

pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes, ils negocient au Ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque present. Ce ne sera pas à mes despens, ie vole tousiours quelque chose dans Epicure; voicy ce que i'y ay pris au iourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'vn iour à l'autre. Vous estes expedié tout aussitost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escole. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous pas plustost pour paroles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? Combien trouuez-vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dittes ou deuoient dire? Ie ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seuere. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers dans Publius, qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne cette quatriéme partie de Philosophie que nous venons de traitter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptées pour nostres.

Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.

Il me souuient qu'autrefois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme suiet, qui a bien meilleure grace, & moins de paroles.

Rien n'est à nous que Fortune ait fait nostre.

En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

Ce qu'on nous baille, on nous le peut oster.

Ie ne vous mets pas cela en compte; car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

EPISTRE IX.

ARGVMENT.

I. Le Sage eſt inuincible aux incommoditez, mais non inſenſible. Il aime d'auoir vn amy, mais n'en ayant point, il s'en peut paſſer.

II. Il faut aimer pour eſtre aimé. Le contentement de faire vn amy eſt plus grand que de l'auoir.

III. Les vrais amis ne viſent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.

IV. Le Sage pour viure heureuſement, ſe peut paſſer de tout le monde, mais pour viure, non.

V. Le Sage eſt content de ſa condition, & le fol au contraire.

I. VOus me demandez mon aduis de la reprehenſion que fait Epicure en vne epiſtre, de ceux qui diſent que le ſage eſt content de ſoy-meſme, & par conſequent qu'il n'a que faire d'amis; C'eſt vn reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy jugé que ce fuſt le ſouuerain bien d'auoir vne ame inſuſceptible de toute apprehenſion. Mais nous equiuoquerons, ſi pour exprimer *l'apathé* nous voulons vſer du mot d'impatience, parce qu'il ſemblera quelquefois qu'il ait vn ſens tout contraire à celuy que nous luy voudrons donner. Car nous voudrons parler de celuy de qui l'ame eſt ſi ferme & ſi vigoureuſe, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puiſſe eſmouuoir; & il ſemblera que nous l'entendrons d'vn homme floüet, tendre, & à qui ſeulement vne picqueure du doigt faſſe perdre le jugement. Voyez donc ſi nous ne ferions point mieux de dire vne ame invulnerable, ou vne ame miſe hors de toute ſouffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Noſtre Sage eſt inuincible aux incommoditez, mais non inſenſible; le leur y eſt inſenſible auſſi. Nous auons cela de commun, que le Sage eſt content de ſoy-meſme, mais qu'il ne laiſſe pas d'eſtre bien aiſe d'auoir vn amy, vn voiſin, vn qui loge auec luy, bien qu'il ait en ſoy dequoy ſe paſſer de toutes choſes. Voyez s'il n'eſt pas bien content de ſoy-meſme. Si par quelque maladie ou en vn combat, vne main luy eſt coupée,

cét accident qui luy diminuë le corps, ne luy diminuë point ſon contentement; ſi par quelque inconuenient il perd vn œil, il ſe contentera de celuy qu'il aura de reſte, & ſera auſſi ſatisfait mutilé de ſes membres, comme s'il eſtoit entier. Il ne deſire point ce qui luy manque; mais il aimeroit mieux qu'il ne luy manquaſt rien. Auſſi le contentement qu'il a de ſoy n'eſt pas tel qu'il ne vueille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en paſſer. S'il le perd, il ne deſeſpere point, parce que c'eſt vne place vuide qu'il peut remplir tout auſſi-toſt qu'il luy plaira. Comme ſi Phidias perd vne ſtatuë, il en peut incontinent faire vne autre; luy tout de meſme, qui eſt grand Maiſtre en la ſçience de faire des amitiez, il aura bien toſt recouuré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura ſi toſt fait vn autre? Ie le vous diray, pourueu que nous demeurions d'accord que dés cette heure, ie vous paye ce que ie vous dois, & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

II. Hecaton dit, Ie vous apprendray vne recepte d'amour, ſans drogue, ſans herbe, & ſans charme quelconque; Voulez-vous qu'on vous ayme, aymez. Les amitiez nouuelles ont leurs voluptez auſſi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy ſont choſes où il y a la meſme difference qu'entre ſemer & recueillir. Le Philoſophe Attalus diſoit ordinairement, que faire les amis eſtoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre eſt plus aiſe de peindre que d'auoir peint. Cette ſolicitude occupée à ſon ouurage luy eſt vn contentement extréme en ſon occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, cette penſée s'éuanoüit, parce qu'alors il ne joüit que du fruict de ſon art, au lieu qu'il joüiſſoit de ſon art meſme, quand il peignoit. L'aage de vingt ans eſt plus capable de ſeruice; mais l'enfance a ie ne ſçay quelle grace qui donne plus de plaiſir. Reuenons à cette heure à noſtre propos.

III. Encore que le ſage ſe contente de ſoy-meſme, il ne laiſſe pas de vouloir auoir vn amy, ſinon pour autre choſe, au moins pour ne laiſſer point en friche vne vertu ſi belle & ſi loüable comme l'amitié; Non point, diſoit Epicure, pour auoir vne perſonne qui ſe tienne aupres de luy quand il ſera malade; qui luy aide à ſe retirer de priſon quand il y ſera;

& qui l'assiste de ses biens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'vn qui reçoiue ces bons offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y trouuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé; il a voulu auoir vn amy qui luy ostast la chaisne des pieds, le clou n'en sera pas si tost riué, qu'il ne prenne congé de luy; Ce sont-là des amitiez à la journée. Vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira aussi long-temps qu'il en apportera. C'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts aupres des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions d'estre éprouuez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, & des autres qui trahissent infidellement ceux qui ont fait profession de bien aimer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy, parce que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en solicite, il ne prise quelque chose au preiudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'auoir vn amy, afin d'auoir quelqu'vn de qui i'assiste les necessitez, que i'accompagne dans le banniſſement, dont ie deffende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin? Cette amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negotiation, qui n'estime & ne regarde que les moyens de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des Amans n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié; on peut dire que c'est vne amitié insensée. En voyez-vous quelqu'vn qui ayme sa Maistresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur? l'amour a tant de contentement en soy mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & n'allume l'ame d'autre desir que de la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Se peut-il donc faire qu'vne cause qui est honneste, faſſe naistre vne volonté qui ne l'est point? Vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est vne chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain, & sans dessein

de ſe fortifier contre la Fortune, ne s'en puiſſe approcher, comme d'vne choſe belle en perfection. Qui en fait prouiſion comme d'vn remede aux calamitez fortuites, il l'a fait deſcendre de ſon thrône & la met au rang du commun. Le Sage ſe contente de ſoy. C'eſt vne parole, Lucilius, que beaucoup de gens interpretent mal, ils la ſeparent de la communauté de toutes choſes, & ne veulent point qu'elle ſorte hors de ſa peau. Pour bien faire, il faut diſtinguer. Cette propoſition a des bornes, & ne s'eſtend pas indifferemment à toutes choſes.

IV. Le Sage pour viure heureuſement ſe peut paſſer de tout le monde, mais pour viure, non; Car en ce dernier il peut auoir à faire de beaucoup de choſes. Mais en l'autre, il n'eſt queſtion que d'auoir vne ame purgée de mauuaiſes affections, éleuée au deſſus des imaginations vulgaires, & reſoluë à ſe rire du plus effroyable viſage que la Fortune luy ſçauroit monſtrer. Voicy la diſtinction qu'en fait Cryſippus. Il dit que le Sage n'a faute de rien, & que toutesfois il a beſoin de beaucoup de choſes; le fol au contraire n'a beſoin d'aucune, parce qu'il n'en ſçait point vſer; mais il a faute de toutes. Le Sage a beſoin du moins d'yeux, & d'aſſez d'autres choſes neceſſaires au ſeruice de la vie; mais il n'a faute d'aucune choſe, parce qu'auoir faute preſuppoſe de la neceſſité; or il ny a rien qui ſoit neceſſaire au Sage. C'eſt pourquoy bien qu'il ſoit content de ſoy-meſme, il ne laiſſe pas d'auoir beſoin d'amis, & met peine d'en acquerir le plus qu'il peut, non pour viure heureuſement, car c'eſt choſe que de ſoy-meſme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le ſouuerain bien trouue en la maiſon toute la prouiſion qui luy fait beſoin pour ſon ſeruice; il ne va rien emprunter dehors; il ne dépend d'autre que de ſoy-meſme; & s'il en vient là, que de mandier quelque choſe, il eſt à la diſcretion de la Fortune, & il ne faut plus qu'il parle de ſa liberté. Oüy, mais quelle triſte condition ſera celle du Sage, ſi priſonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage ſur mer, ou jetté par la tempeſte en quelque riuage ſolitaire, il ne ſe trouue en toutes ſes incommoditez ſecouru de l'aſſiſtance ny de la conſolation d'vn ſeul amy? Il fera ce que fit Iupiter, quand apres la reſolution vniuerſelle du monde toutes choſes eſtoient retour-

nées en leur confuſion premiere. Tandis que la nature eſt quelque temps ſans recommencer la generation, il rappelle à ſoy toutes ſes penſées, & ſe donne luy-meſme le contentement de s'entretenir. Le Sage a moyen d'en faire de meſme; il ſe reſſerre en ſoy-meſme, ſe tient compagnie, & tant que la diſpoſition de ſes affaires eſt en ſa puiſſance il n'a beſoin de perſonne que de ſoy. Auec ce contentement il ſe marie; auec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy faloit viure ſeul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'vtilité ne le porte point aux amitiez, c'eſt l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choſes, a ie ne ſçay quelle douceur agreable à noſtre gouſt; nous cheriſſons la ſocieté comme nous abhorrons la ſolitude. La nature, qui s'eſt propoſée de faire viure les hommes enſemble, a voulu que les amitiez euſſent vn certain éguillon, qui nous ſollicitaſt à les rechercher. Neantmoins, quoy que le Sage ayme extrémement ſes amis; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquerir, & que bien ſouuent il en faſſe plus d'eſtat que de ſoy-meſme, ſi faut-il qu'il termine en ſoy tout ſon contentement, & qu'il die ce que dit meſme Stilpon à qui s'attaque Epicure, Comme apres ſa ville priſe, & ſa femme, & ſes enfans perdus, il ſe retiroit tout ſeul, auec vn eſprit à qui les aduerſitez n'auoient rien oſté; Demetrius, celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcées eſtoit appellé *Poliorcetes*, luy demandant s'il auoit rien perdu, Ie porte, dit-il, tout mon bien ſur moy; Parole certainement qui teſmoigna la force du reſſort de ſon ame, & qui fut victorieuſe ſur la victoire meſme. En effet. Demetrius l'oyant ainſi parler, fut ſi confus, qu'il ne ſçauoit preſque s'il auoit vaincu. Tout mon bien eſt auec moy, ma juſtice, ma vertu, ma temperance, ma prudence, & cette reſolution que i'ay touſiours euë de n'appeller point bien ce qu'on me peut oſter, ne m'ont point eſté emportées. Les voicy qui m'accompagnent auſſi entieres, & auſſi à moy qu'auparauant. Si nous nous eſtonnons de voir quelques animaux paſſer au trauers du feu, ſans qu'il leur faſſe mal, combien auons nous plus de ſujet d'admirer cét homme, qui par la priſe de ſa ville, enuelopé dans le feu, le fer, & les ruines, a trouué moyen de s'en dégager ſans bleſſure, & ſans perte. Vous voyez en cela que la conqueſte de tout vn peuple eſt bien

plus aiſée que celle d'vn homme ſeul. Vn Stoïcien tient le meſme langage, & auſſi-bien que Stilpon parmy le ſac & la flamme des villes priſes, conſerue ſes biens, & les emporte en toute aſſeurance auec ſoy. Il eſt content de ſoy-meſme, & limite dans ces bornes ſa felicité. Ne penſez pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles ſoient releuées. Epicure meſme, qui ſe meſle de reprendre Stilpon, a dit de ſemblables choſes, que ie vous prie de prendre en bonne part. Quand la terre entiere, dit-il, ſeroit le patrimoine d'vn homme ſeul, il eſt miſerable, s'il ne penſe pas auoir aſſez; ou bien, ſi vous l'aimez mieux en autres termes (car il faut prendre plûtoſt garde au ſens qu'aux paroles) Quand vn homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'eſtime heureux, il ne l'eſt point. Et afin que vous connoiſſiez que tout cela part d'vn ſens commun, & que ce ſont des leçons que fait la Nature à toutes ſortes d'eſprits, vous trouuerez en vn Poëte comique,

Il n'eſt heureux qui ne penſe point l'eſtre.

Car qu'importe comment vous ſoyez, ſi vous penſez eſtre mal? Et quoy donc, à voſtre compte vn qui ſera honteuſement riche, & qui aura force valets, mais encore plus de maiſtres, ſera bien-heureux, pourueu ſeulement qu'il vueille dire, qu'il s'eſtime tel? Ie n'ay que faire de ce qu'il dit; Ie regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois ſeulement, ou pour vn iour, mais ce qu'il peut continuellement. N'ayez pas peur que cette magnanimité ſi ferme & ſi reſoluë, ſe trouue en vn homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le Sage capable de ſe plaire; Toute folie porte auec elle vn dégouſt de ſa condition.

EPISTRE X.

ARGVMENT.

I. Les meſchans ne doiuent point viure ſeuls.
II. Quels doiuent eſtre les vœux des gens de bien.
III. Qu'il faut viure auec les hommes comme veus de Dieu, & parler auec Dieu, comme eſcoutez des hommes.

I. IE ſuis touſiours d'vn meſme aduis. Fuyez les grandes compagnies, fuyez les petites, fuyez meſme la conuer-

ſation d'vn homme ſeul; voyez où va mon iugement. Ie ne ſçache perſonne de qui ie vous permette la communication, & toutefois ie vous oze bien laiſſer entre vos mains. On conte que Crates, eſcolier de ce meſme Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant vn ieune homme ſe promener à part, luy demanda ce qu'il faiſoit ſeul? A quoy le ieune homme ayant reſpondu, qu'il s'entretenoit auec ſoy-meſme. Crates luy repliqua, Donnez-vous bien garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez auec vn homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes aupres de ceux qui pleurent vne perſonne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la ſolitude il ne leur vienne quelque trouble qui les porte à ſe faire mal. Il faut en faire de meſme aux mal-aduiſez; car comme ils n'ont perſonne qui diuertiſſe leur dangereuſe inclination, ils ſe propoſent des choſes pernicieuſes, & iamais ne ſont ſans quelque imagination funeſte, ou pour eux ou pour autruy. C'eſt alors qu'ils repaſſent en leur eſprit tout ce qu'ils ont de mauuaiſes intentions; qu'ils eſtalent tout ce que la honte ou la crainte leur faiſoit tenir caché; qu'ils prouoquent leur audace; qu'ils irritent leur paillardiſe, & qu'ils ſollicitent leur colere par les moyens qu'ils luy mettent en auant de ſe vanger. Enfin tout ce que la ſolitude a de commodité, qui eſt de ne ſe découurir à perſonne, & de ne craindre point d'eſtre accuſez, eſt perdu pour eux, ils ſe découurent & ſe trahiſſent eux-meſmes. Voyez donc combien i'eſpere de vous, ou pluſtoſt combien ie m'en confie; car l'eſperance eſt vn nom qui ne conuient qu'aux choſes, où il y a encore de l'incertitude. Ie ne trouue perſonne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-meſme. Ie me reſſouuiens de quelque langage que ie vous ay oüy tenir, plein à la verité d'vne grandeur de courage vrayement ſolide, & bien corforme à la vigueur de l'ame qui le produiſoit. Ie m'en reſioüis dés l'heure, & dis en moy-meſme, Ce ne ſoint pas là des paroles qui viennent du bout des levres, le fondement en eſt plus auant. Voicy vn homme qui n'eſt pas fait comme beaucoup d'autres il n'a pas enuie de ſe perdre, c'eſt ainſi qu'il faut parler, c'eſt ainſi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous faſſe baiſſer le cœur. N'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous

leur

leur auiez demandé par le passé; quittez-les de vos vœux precedents; faites-en de nouueaux. Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn corps sans malice; ce sont-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauuais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autruy.

III. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present, ie vous diray vne chose tres-veritable que i'ay appriſe dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion, quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander tout haut, & à la veuë de tout le monde. Car au iourd'huy, quelle folie est celle des hommes? Ils ne desirent rien de si mal-honneste, qu'ils n'ayent la hardiesse de demander à Dieu, & tous leurs vœux sont autant de crimes. Si quelqu'vn fait semblant de s'approcher d'eux, ils se taisent tout aussi-tost; & comptent à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'vn homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour vne regle de vie; viuez auec les hommes, comme veû de Dieu; parlez auec Dieu comme escouté par les hommes.

EPISTRE XI.

ARGVMENT.

I. Il deffend ceux qui rougissent.
II. Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.
III. Il se faut touſiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.

I. IE me suis entretenu auec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay reconnu son jugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé à parler. Ie pense qu'il me laissera le gouſt qu'il m'a donné, car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de preparé, parce que ie l'ay surpris. Il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn jeune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage, tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes

parts. C'eſt vne foibleſſe que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais, quelque aſſeurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquierre, & à quelque perfection qu'il puiſſe arriuer.

II. Il n'eſt point de ſageſſe qui puiſſe rien contre les defauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'eſprit. Ce qui naiſt auecque nous ſe peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en eſt qui ne parlent iamais en grande aſſemblée qu'ils ne ſoient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort; d'autres à qui les genoux tremblent; d'autres à qui les dents s'entrechoquent, la langue begaye, & les lévres ont vn mouuement qu'il ne leur eſt pas poſſible d'arreſter. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections; la Nature veut demeurer maiſtreſſe, & que les plus forts connoiſſent qu'ils ne le ſont pas aſſez pour luy reſiſter. Le rougir eſt du nombre de ces infirmitez, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il eſt bien vray qu'il paroiſt dauantage aux perſonnes jeunes, parce que leur ſang eſt plus chaud, & leur peau plus deliée. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garentiſſent point. Il y en a qui ne ſont iamais plus dangereux que quand ils rougiſſent, comme s'ils auoient eſpandu toute leur honte. C'eſtoit ſigne que Sylla entroit en furie, quand le ſang luy montoit au viſage. Il n'y auoit rien de moins effronté que Pompée; iamais il ne parloit deuant deux perſonnes qu'il ne rougiſt; & dans les aſſemblées cela luy eſtoit infaillible. Il me ſouuient qu'on fit vn jour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque teſmoignage; Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleuſement bonne grace. Cela ne vient pas de foibleſſe d'ame, mais de la nouueauté des choſes, qui bien qu'elles n'eſtonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accouſtumance, par vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le ſang ne bouge iamais de ſa place; Auſſi en eſt-il qui l'ont ſi remuant, qu'il ne leur peut rien arriuer, que tout auſſi-toſt la couleur ne leur vienne au viſage. La ſageſſe, comme i'ay dit, n'y ſert de rien; autrement la nature meſme ſeroit en ſa domination. Quoy que l'homme faſſe, & quelques reglemens qu'il donne à ſon ame, les habitudes que le temperament du corps & la condition de ſa natiuité luy donnent, ne ſe ſepareront iamais d'auec luy. On ne les peut, ny chaſſer quand on les a, ny faire venir

quand on ne les a point. Les Comediens qui ſe meſlent de contrefaire nos paſſions, nos craintes, nos eſtonnemens, & nos triſteſſes; quand ils veulent repreſenter la honte, tout ce qu'ils peuuent faire, c'eſt de baiſſer la teſte, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichez en terre, mais il n'y a pas moyen de rougir. Le commandement & la deffence y ſont inutiles. Auſſi la ſageſſe, qui connoiſt bien qu'elle n'y peut de rien ſeruir, ne nous y promet point de remede; c'eſt vne choſe qui vient ſans qu'on l'appelle; & qui s'en reua ſans qu'on la chaſſe, comme ne dependant d'ailleurs que de ſa propre iuriſdiction.

Ma lettre veut que ie la finiſſe par vne ſentence; en voicy vne tres-vtile & tres ſalutaire, que ie voudrois qui vous fuſt grauée au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en ſommes perpetuellement éclairez, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il eſtoit preſent. Ce precepte, Lucilius, eſt d'Epicure, qui a jugé auec raiſon, que nous auons beſoin d'vn gardien & d'vn precepteur. Il ne ſe feroit pas la moitié des crimes qui ſe font, s'il ne ſe pouuoit rien faire qu'en la preſence d'vn teſmoin. Il eſt bon que noſtre ame ſe propoſe quelque perſonne de merite à reuerer, & de qui l'authorité l'oblige à ne faire ny penſer à aucune choſe qui ſoit mal à propos. O que bien heureux eſt celuy que non ſeulement l'aſpect, mais le penſer ſeulement de quelque perſonne venerable peut corriger & faire deuenir homme de bien! & bien-heureux celuy tout de meſme, qui en peut tellement reſpecter vn autre, qu'il n'en faut que la ſeule ſouuenance, pour le remettre, ou le retenir en ſon deuoir! Quiconque eſt capable de rendre ce reſpect ſera bien-toſt digne de le receuoir. Ie vous conſeille donc de choiſir Caton. S'il vous ſemble trop roide, prenez Lælius, qui n'eſt pas ſi bandé, où bien quelque autre de qui la parole, la vie, & le viſage, où ſe manifeſte l'interieur, vous ſeront plus agreables. Monſtrez-le vous à toute heure, ou pour eſtre en ſa garde, ou pour vous compoſer à ſon imitation. Ie vous dis encor vn coup, que nous auons beſoin de quelqu'vn ſur lequel nous prenions les preceptes de noſtre vie. Sans vne reigle il eſt impoſſible de redreſſer ce qui n'eſt pas droit.

EPISTRE XII.

ARGVMENT.

I. Toutes choſes repreſentent à l'homme ſa vieilleſſe.
II. La vieilleſſe n'eſt pas ſans plaiſir.
III. Eſtre preparé à mourir tous les iours.
IV. Il eſt en nous de finir nos miſeres, quand il nous plaiſt.

I. DE quelque part que ie me tourne, ie trouue par tout des teſmoignages que ie ſuis vieux. Ie m'en eſtois allé en ma maiſon aux champs, & me plaignois de ce qu'il me couſtoit à l'entretenir; la reſponce de mon fermier fut, que ce n'eſtoit pas ſa faute, mais que le baſtiment eſtoit vieil; & cependant il n'y auoit rien que ie n'euſſe fait faire. Que dois-ie penſer de moy, ſi le temps a vſé les pierres qui ſont de mon âge? Cela m'ayant mis en colere, ie pris le premier ſubiet qui ſe preſenta de m'attaquer à luy, & luy dis; Il paroiſt à voir ces arbres qu'ils ſont mal entretenus, ils n'ont point de fueilles, les branches en ſont tortuës & pleines de nœuds, & la tige en eſt mal faite & mouſſuë. Si vous auiez eſté curieux de les déchauſſer, & de leur rafraichir la racine, ils ne ſeroient pas comme cela. Il me iure qu'il y faiſoit tout ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'eſtoit pas poſſible d'en auoir plus de ſoin qu'il en auoit, mais que les arbres eſtoient vieux. Cecy demeure entre nous; Ie les ay plantez, & en ay veu les premieres fueilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui eſt ce bon homme, qu'on a mis là ſi à propos à la porte comme preſt à porter en terre? Où l'auez-vous pris? qui vous a fait apporter ceans le mort d'vne autre maiſon? Ne me reconnoiſſez vous point, me dit alors luy meſme, ie ſuis Felicio, que vous auez tant aymé, le fils de Philoſitus voſtre Fermier. Ie vous iure, diſie, qu'il n'eſt pas en ſon bon ſens. Mais que vous en ſemble? n'eſt-ce pas là vn homme bienfait pour l'auoir aimé? Voyez comment cela ſe peut faire; les dents luy tombent.

II. I'ay cette obligation à ma maiſon, qu'en quelque part que ie regarde, ie voy des marques de mon âge. Embraſſons-là, & faiſons amitié auec elle. Elle a des plaiſirs, pourueu

qu'on les ſçaches prendre. Les pommes ne ſont iamais meilleures, que quand la faiſon s'en paſſe. La principale beauté de l'enfance eſt en la ſortie. Le dernier verre de vin ſemble touſiours le meilleur aux yurongnes, parce que c'eſt celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme eſt en la fin. L'âge qui commence à deſcendre, & qui toutesfois n'eſt point encore au precipice, eſt celuy qui nous contente le plus; Et ie croy que celuy là meſme qui eſt à l'extremité n'eſt pas ſans plaiſir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy eſt pas peu de volupté que de n'auoir que faire de voluptez. Qu'vn homme a de repos en l'eſprit, quand ſes paſſions ont pris congé de luy?

III. Vous me dites que c'eſt choſe faſcheuſe de ſe voir à deux doigts de la mort. Premierement vn vieil homme n'a pas plus de ſuiet d'y penſer qu'vn ieune, car c'eſt vne choſe où nous ne ſommes pas appellez par le nombre des ans; & puis il n'y a perſonne ſi chargée de iours, qui auec apparence ne ſe puiſſe promettre d'en viure encor vn. Or vn iour eſt vn degré de noſtre vie. Tout noſtre aage eſt vn ouurage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands. Il y en a vn qui enferme tous les autres. C'eſt celuy qui embraſſe le temps depuis la naiſſance iuſqu'à la mort. L'autre enferme les ans de noſtre adoleſcence, noſtre enfance eſt contenuë en l'autre, & puis il y a l'an où ſont compriſes toutes les ſaiſons qui par leur multiplication accompliſſent le cours de noſtre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le iour encore moins. Toutesfois auſſi bien que les autres il va du commencement à la fin; il marche du leuant au couchant. C'eſt pourquoy Heraclitus, qui pour ſes façons de parler mal intelligibles, a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour eſt pareil à l'autre. Ce que les vns ont interpreté, qu'vn iour eſt pareil à l'autre en nombre d'heures, & ils ne mentent point. Car ſi le iour eſt vne eſpace de vingt-quatre heures, il faut neceſſairement que tous les iours ſoient égaux, parce que ce qui ſe perd au iour, ſe trouue en la nuict. Les autres entendent que tous les iours ſe reſſemblent, d'autant qu'au plus long eſpace de temps qui puiſſe eſtre, vous ne pouuez voir autre choſe que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, &

les viciſſitudes alternatiues du monde. Le Soleil fait cette égalité par ſa viſteſſe reglée, qui iamais ne fait plus de chemin vne fois que l'autre. C'eſt pourquoy il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme ſi c'eſtoit celuy de la retraite, & qui acheuaſt la carriere de la vie. Ce Pacuuius, que le bon vſage rendit proprietaire de la Syrie, apres que tous les ſoirs il s'eſtoit enſeuely dans le vin & dans ſes feſtins mortuaires, comme s'il euſt fait luy-meſme ſes funerailles, eſtoit porté de ſa table en ſa chambre, parmy les applaudiſſemens de ſes valets, auec vn concert de muſique, qui chantoit, *il a veſcu, il a veſcu*, & il ne ſe paſſoit point de iour que cette ceremonie ne s'obſeruaſt. Faiſons en gens de bien, ce qu'il faiſoit en meſchant; ne nous allons point coucher ſans dire auec vne façon qui témoigne noſtre contentement,

Au gré de mes deſtins i'ay mon cours acheué.

Si Dieu permet qu'vne autre fois nous voyons le ſoleil, à la bonne heure. Vn homme eſt tres-heureux, & ſe peut vrayement dire à ſoy, qui ne ſe geſne point dans l'attente du lendemain. Quiconque a dit, *I'ay veſcu*, ne ſe leue iamais que ſon profit ne luy ſoit aſſeuré.

IV. Mais il eſt temps de fermer ma lettre. Il me ſemble que i'oy que vous demandez ſi elle vous doit aller treuuer les mains vuides. Ne vous en mettez pas en penie, elle portera quelque choſe, & non pas vne ſeule choſe, mais beaucoup. Car y a-t'il rien de plus eſtimable que ceſte parole que ie luy baille pour vous porter? C'eſt vne choſe tres-faſcheuſe de viure en neceſſité, mais il n'y a point de neceſſité qui nous oblige d'y viure. Pourquoy n'y en a-t'il point? parce que de tous coſtez nous ne voyons que des chemins bien courts & bien aiſez, qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que de tous ceux qui veulent s'en aller du monde, pas vn n'y peut eſtre retenu. Nous en ſortirons, ſi toſt que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les neceſſitez qui nous en voudroient empeſcher. Oüy, mais direz-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoy faites-vous vn preſent du bien d'autruy? Ce qui eſt veritable, eſt mien. Ie ne veux ceſſer de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui auecque paſſion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'vn, & regardent, non ce

qui eſt dit, mais par qui, ſçachent que quand les choſes ſont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre ſa part.

EPISTRE XIII.

ARGVMENT.

I. Nul ne peut ſçauoir ſa force, ſans l'auoir eſprouuée.
II. Les apprehenſions du mal à venir, ſont quelques fois fauſſes, & touſiours inutiles.
III. Les vieillards qui ont des eſperances, & font des deſſeins, ſont ridicules.

I. VOus auez aſſez de cœur, ie le ſçay bien, puis que deuant que la Philoſophie vous euſt fortifié, vous preniez deſia plaiſir à conteſter auec la fortune. Il faut croire qu'à cette heure, que vous eſtes venu aux mains auec elle, & que vous auez reconnu voſtre force, vous auez bien plus de reſolution. Nous ne ſommes iamais aſſeurez de la reſiſtance que nous pouuons faire, que nous n'ayons veu paroiſtre beaucoup de difficultez de toutes parts, & qu'il n'en ſoit venu quelques-vnes iuſques à nous. C'eſt en cette eſpreuue que ſe remarque vne ame vrayement genereuſe, & qui n'eſt point capable de ſeruitude. Il eſt mal-aiſé qu'vn Athlete qui n'a iamais eu coup ny attainte, puiſſe aller au combat auec la meſme aſſeurance que celuy qui y a verſé du ſang, à qui les dents ont ſonné de coups de poing; qui porté par terre d'vn croc en jambe, a regagné le deſſus de ſon ennemy; à qui, s'il eſt tombé, le courage eſt demeuré debout; & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas, autant de fois s'eſt releué, touſiours opiniaſtre à diſputer la victoire, & iamais diſpoſé à ſe confeſſer vaincu. Pour demeurer donc en ma ſimilitude; Vous eſtes beaucoup de fois tombé ſous la fortune, & cependant vous ne vous eſtes iamais rendu; mais touſiours reuenant ſur vos pieds, vous auez recommancé la lutte auecque plus de courage qu'auparauant. La vertu n'eſt iamais ſi forte qu'apres qu'on l'a attaquée.

II. Toutesfois ſi vous le trouuez bon, voicy du ſecours que ie vous ameine, pour vous en ſeruir, ſelon que vous en

aurez beſoin. Il y a plus de choſes qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal ; & bien ſouuent nous ſommes en peine pluſtoſt par opinion que par effect. Ie ne parleray point en Stoïcien, mais ie rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, car ils ne tiennent pas que tous ces accidens qui ſont les ſujets ordinaires de tant de gemiſſemens, ſoient des choſes qui meritent ſeulement qu'on en faſſe cas. Laiſſons donc là ces grandes paroles, qui certainement ſont veritables, mais que tout le monde n'eſt pas capable de gouſter. Tout ce que ie veux dire, c'eſt que vous ne vous faſſiez point miſerable deuant le temps ; puis que ce que vous apprehendez qui vous doiue accabler, n'arriuera peut-eſtre iamais. Que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'eſt pas encore arriué. Il y a des choſes où nous nous affligeons plus qu'il ne faut, d'autres où nous nous affligeons pluſtoſt qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, ſans qu'il y ait de ſujet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes, nous la preuenons aux autres, & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres, parce que la choſe eſt en controuerſe, & qu'il y a conteſtation de cauſe, remettons les à vne autrefois ; ce qui ſeroit leger à mon aduis, ſeroit inſupportable au voſtre. Il s'en trouue qui rient quand on les foüette, & d'autres qui pleurent pour vne chiquenaude. Vne autre fois nous en mettrons la diſpute ſur le tapis, & verrons ſi c'eſt leur force ou noſtre foibleſſe qui les fait valoir. Faites vne choſe pour moy, quand vous verrez tous ces cajoleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compaſſion en voſtre fait, penſez pluſtoſt à ce que vous ſentez qu'à ce que vous entendez. Conſultez auec voſtre patience, & puis que vous ſçauez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces queſtions à vous meſme ; Pourquoy leur fais-je tant de pitié ? D'où leur vient cette peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur ? Y a-t-il quelque mal en cela ? ou pluſtoſt n'y-a-t-il point plus de honte que de mal ? N'eſt-ce point ſans occaſion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne choſe qui n'en a point ? Voulez-vous connoiſtre s'il y a ſujet de vous affliger ou non ? En voicy la regle. Nous nous affligeons, ou pour le preſent, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux enſemble. Du preſent, le

iuge-

iugement en eſt bien aiſé à faire, ſi le corps eſt libre, s'il eſt en bonne diſpoſition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'injure qui nous ait apporté quelque douleur. Nous verrons comment tout ira demain, pour aujourd'huy nous n'auons point de beſongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir. Regardez premierement ſi vos conjectures ont de l'apparence : Car la pluſpart du temps nous ſommes en peine pour des ſoupçons qui n'ont point de fondement, & auſſi bien qu'à la guerre nous auons de fauſſes allarmes. C'eſt choſe certaine, Lucilius, que nous ſommes faciles à receuoir des impreſſions, nous n'eſſayons point de conuaincre ce qui nous veut faire peur, & ne nous donnons pas le loiſir de l'éplucher ; mais nous nous eſtonnons tout auſſi-toſt, & nous prenons la fuite, comme ceux qui pour vne pouſſiere émeuë par la courſe de quelque troupeau de moutons, ou pour quelque nouuelle qui n'a point d'autheur, prennent l'épouuante, & mettent leur armée en vn deſordre, qu'il n'eſt pas bien aiſé de reſtablir. Les choſes fauſſes ont ie ne ſçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres. Ce qui eſt certain, à ſa meſure, qu'il n'outrepaſſe point ; mais l'incertain eſt remis à la diſcretion de l'ame eſtonnée, pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs ſi pernicieuſes, & ſi peu remediables que celles qui n'ont point de ſource ; aux autres la raiſon manque ; en celles-cy l'entendement. Examinons donc les choſes comme il faut, & ne paſſons point legerement par deſſus. Il eſt vray-ſemblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais au moins il n'eſt pas encore vray. Combien auons-nous veu venir de choſes non attenduës, & combien d'attenduës qui n'ont point comparu ? Ie veux que ſans faillir il nous en arriue, que ſert d'aller au deuant de la douleur ? L'on s'en plaindra aſſez toſt, quand elle ſera arriuée. Cependant, promettez-vous quelque choſe de meilleur. Que gagnerez-vous ? le temps. Il n'eſt pas impoſſible qu'il ne ſuruienne des accidens, qui feront ſurſeoir ou ceſſer le peril, ou l'enuoyeront de quelqu'autre coſté. Il y a eu des maiſons bruſlées, d'où ceux qui eſtoient dedans, n'ont pas laiſſé de ſortir. Il en eſt tombé de qui la cheute n'a fait mal à perſonne. L'eſpée a quelquefois eſté retenuë ſur le poinct que le bras eſtoit hauſſé pour frapper ; & il s'eſt trouué des criminels qui ont ſurueſcu leur bourreau.

La mauuaiſe fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut eſtre, & n'eſtre pas : quoy que c'en ſoit, il n'eſt point, propoſez-vous quelque choſe de meilleur. Quelquefois ſans aucun ſigne apparent qui preſage rien de mal, l'eſprit s'imprime de fauſſes imaginations, ou pour l'ambiguité de quelque parole, qu'il interprete à ſon deſauantage, ou parce qu'il ſe perſuade que quelqu'vn luy veut plus de mal qu'il ne fait, & ne penſe pas combien il eſt en colere, mais combien, s'il y eſtoit, il auroit moyen de luy faire déplaiſir. Or il ne faut plus parler de viure, ny d'eſtre iamais autre que miſerable, ſi nous voulons auoir autant de craintes, qu'il y a de choſes qui nous peuuent faire mal. Le remede des abſentes c'eſt la Preuoyance, & des preſentes la Reſolution. Sinon, ſeruez-vous d'vn vice contre l'autre ; meſlez de l'eſpoir à voſtre peur. En toutes les choſes que nous apprehendons, la plus apparente n'eſt point ſi certaine, qu'il eſt certain que nous ne ſommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons eſperé beaucoup de biens qui ne nous ſont point arriuez. Mettez donc l'Eſpoir & la Crainte en la Balance, & de quelque coſté qu'elle panche, r'aſſeurez-vous, & croyez ce que vous aymez le mieux. Si la pluralité des opinions eſt pour la Crainte, attachez-vous à ſon contraire, & ceſſez de vous affliger. Souuenez-vous que c'eſt la couſtume de la pluſpart des hommes, d'eſtre en vne anxiete perpetuelle, encore qu'ils n'ayent point de mal, & qu'il ne leur en doiue point arriuer. Depuis qu'ils ſont ébranlez, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arreſtent, & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit, c'eſt vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'eſt vn menteur, ou c'eſt vn niais à qui l'on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laiſſons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous épouuante, comme le certain ; & parce que nous ne gardons point de meſure, il ſe forme vne peur de ce qui n'eſtoit que ſcrupule ſeulement. I'ay honte de parler auecque vous de cette façon, & de vous donner de ſi foibles remedes. Quelqu'vn vous dira peut-eſtre, que cela n'arriuera pas ; & vous, dites-luy, quand il arriueroit, qu'en ſera-t'il ? nous verrons ce qu'il en ſera ; s'il arriue, ce ſera peut-eſtre pour mon bien, ma mort fera de l'honneur à ma vie. La ciguë a fait la reputation de Socrate. Oſtez à Caton ce poignard protecteur

de la liberté, vous ne luy laiſſerez pas beaucoup de gloire. Ie ſuis trop long à vous propoſer, vous n'en auez pas de beſoin. C'eſt aſſez de vous aduertir. Ie vous pouſſe du coſté où voſtre inclination vous meine; ie ne vous dis rien à quoy vous ne ſoyez né. Ayez d'autant plus de ſoin d'accroiſtre vne choſe qui eſt voſtre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Ie m'en vay finir ma lettre, aprés y auoir mis ſa marque, c'eſt à dire, aprés luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter : Entre les autres maux qu'a la folie, elle a encore celuy-cy, qu'elle commence tous les iours de viure. Conſiderez, Lucilius, ce que veut dire cela; & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hommes, qui font chaque iour de nouueaux fondemens de leur vie, & commencent des deſſeins au monde, ſur le poinct qu'ils ſont preſts d'en partir. Regardez-les tous vn à vn; vous verrez des vieillards courir aprés les honneurs, ſe preparer à des voyages, & entreprendre des affaires auec autant de paſſion & d'eſperance, que s'ils n'auoient que vingt ans. Mais y a-t-il rien au monde de plus honteux que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir? Ie ne vous dirois pas qui eſt l'autheur de cette ſentence, ſi ce n'eſtoit qu'elle eſt des plus ſecrettes, & des moins publiées de celles d'Epicure, que ie vous ay proteſté que ie louërois, & adopterois, quand elles me ſembleroient le meriter.

EPISTRE XIV.

ARGVMENT.

I. Comment il faut aymer le corps.
II. Se tenir loing des Grands.
III. La Pauureté nous met à couuert de l'Enuie & de la Hayne.
IV. Caton eſt blaſmé de s'eſtre entremis des affaires, en la guerre ciuile.
V. La vie priuée eſt la plus ſeure.
VI. Celuy-là à plus de richeſſes qui s'en ſçait le mieux paſſer.

I. IE confeſſe que l'amitié que nous portons à noſtre corps eſt naturelle; Ie confeſſe auſſi que nous en auons la garde, & ie ne nie pas qu'on ne luy doiue accorder quelque choſe,

mais ie nie qu'il ſe faille abaiſſer iuſqu'à le ſeruir. Qui le ſeruira, qui ſera trop en peine pour ſa conuerſation, & en fera la fin où il rapportera toutes choſes, il faudra qu'il ſe propoſe d'auoir beaucoup de maiſtres. Il nous faut comporter non comme deuans viure pour le corps, mais comme ne pouuans viure ſans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute heure on ne ſoit trauaillé de crainte & d'inquietude, & qu'on ne ſe rende le but de toutes les injures que le malheur nous voudra procurer. Qui l'eſtime trop, n'eſtime iamais aſſez la vertu. I'accorde bien qu'on en ait du ſoin tout ce qu'on en peut auoir; mais ie veux que ce ſoit de telle ſorte, qu'on le iette au feu ſans regret, quand la raiſon ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y ſerons conuiez par la conſeruation de noſtre honneur. Euitons neantmoins non ſeulement les perils, mais auſſi les incommoditez, tant qu'il nous ſera poſſible; Et retirez en vn lieu de repos, faiſons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choſes qui luy peuuent apporter du déplaiſir. Il y en a, ce me ſemble, de trois ſortes. La pauureté, les maladies, & l'injure d'vn Grand, qui ſe propoſera de nous offenſer. De tous ces maux, le dernier eſt celuy qui nous eſtonne le plus, parce qu'il vient auec plus de rumeur & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en ſilence; ils n'ont ny ſpectacle qui faſſe peur à la veuë, ny bruit qu'on ne puiſſe ouïr ſans s'effrayer. L'autre marche auec vn plus grand équipage. Ce ne ſont que fers, que feux, que chaiſnes, qu'eſpées à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, priſons, tortures, croix, pieux à trauerſer les corps d'vn bout à l'autre; que chariots à les démembrer; que chemiſes poiſſées pour les faire bruſler plus facilement; & tout ce que l'ingenieuſe rage des hommes peut encore inuenter pour l'aſſouuiſſement d'vne inſatiable cruauté. Il ne faut donc point s'eſtonner ſi nous craignons vne choſe qui nous monſtre tant de funeſtes viſages, & nous menace auec vn ſi formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en monſtre plus d'inſtrumens; & qu'il y a des hommes qui ſuccombent à la veuë des choſes dont ils euſſent peut-eſtre ſupporté les ſentimens; ainſi, de ces maux qui domptent nos ames, & leur font porter le ioug, il n'y à point de doute que les plus

faſcheux ne ſoient ceux qui nous repreſentent la diuerſité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne ſont pas moins rigoureux, comme la faim, la ſoif, les vlceres des inteſtins, les fiévres qui nous brûlent dans le corps; mais on ne les voit point, ils n'ont rien dequoy faire monſtre, ny qu'ils puiſſent faire porter deuant eux pour nous effrayer. A ces premiers, comme aux grandes armées, il ſuffit pour vaincre de ſe monſtrer, & le moyen de s'en deffendre, c'eſt de ne les combattre point.

II. Quand le gouuernement eſt populaire, il faut craindre le peuple; quand il ſe manie par vn conſeil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers ſur qui le peuple s'eſt démis de ſa puiſſance, pour eſtre gouuerné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de perſonnes; c'eſt aſſez de n'en auoir point l'inimitié. Ainſi le ſage ne prouoquera iamais la colere de ceux qui ont le pouuoir, mais il l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague s'il eſtoit ſur la mer. En allant en Sicile vous trauerſez le deſtroit, vn Pilote mal-auiſé ne ſe ſoucie pas des menaces du vent de Midy, qui eſt celuy de tous ces quartiers là que les mariniers craignent le plus; mais au lieu de tenir la gauche, il s'en va droit donner dans Caribde, c'eſt à dire dans les endroits où eſt le peril. Vn autre qui penſe mieux à ſes affaires, s'informe de ceux du pays, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nuages, & ſe garde bien d'approcher de ces tournoyemens ſi décriez par les nauffrages qui s'y font. Vn homme ſage en fait de meſme. Il euite le plus qu'il peut vne puiſſance qui luy peut nuire; mais il le fait ſi dextrement qu'on ne s'en apperçoit point; car en cela conſiſte vne bonne partie de ſon aſſeurance, parce que quand vn homme fuyt vne choſe, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiſer donc à nous garantir du peuple, premierement ne luy demandons rien; il y a de la noiſe où il y a des competiteurs. Secondement, prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oſter. N'ayons ſur nous à dépoüiller que le moins que nous pourrons; ce n'eſt point le ſang qui fait reſpandre le ſang. Si quelques-vns le font, ce n'eſt pas vne choſe ordinaire. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie. Vn voleur ne met iamais la main ſur vn homme nud. Les chemins les plus guettez ſont libres à

ceux qui n'ont rien. Apres cela, nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enſeigne de nous garder de trois choſes, de la Hayne, de l'Enuie, & du Meſpris. Le moyen de le faire, la ſageſſe nous l'apprendra, mais le temperament en eſt bien chatoüilleux, parce qu'il eſt à craindre que la ſuitte de l'enuie ne nous meine au meſpris, & que pendant que nous ferons difficulté de nous mettre au deſſus des autres, nous ne leur faſſions connoiſtre qu'ils ont moyen de ſe mettre au deſſus de nous. Beaucoup ont eu ſujet de craindre, parce qu'ils auoient dequoy eſtre craints. Retirons-nous de la circonference au centre; l'Enuie & le Meſpris ſont auſſi dangereux l'vn que l'autre. Il faut donc ſe jetter entre les bras de la Philoſophie, qui a ie ne ſçay quelle majeſté, reuerée, ie ne dis point des gens de bien ſeulement, mais generalement de tous ceux qui ne ſont point meſchans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquence, & aux autres choſes capables de faire quelques remuëmens parmy vn peuple, quiconque s'en veut preualoir, il a auſſi-toſt vn aduerſaire en teſte. Celuy-cy qui demeure coy, & ne ſe meſle que de ſes affaires, au lieu d'eſtre meſpriſé reçoit du reſpect de toute ſorte de gens; & ceux-là meſmes qui ne valent rien, ne dédaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'authorité ſi grande, & iamais il ne ſe fera de conjurateurs ſi deſeſperez contre la vertu, que le nom de Philoſophie ne demeure ſainct & venerable eternellement. Au reſte, la Philoſophie meſme veut eſtre traittée auec de la moderation & de la tranquillité.

IV. Trouuez-vous que Caton Philoſophaſt comme il faut, de penſer par ſon ſeul aduis empeſcher des guerres ciuiles, de ſe ietter au millieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns ſe bandoient contre Pompée, & les autres contre Ceſar, de vouloir les auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'vn homme ſage voyant les choſes ainſi diſpoſées, ſe ſoit ietté parmy leur confuſion & leur tumulte. Que penſez-vous faire Caton? il ne ſe parle plus de la liberté, c'en eſt fait, il y a long-temps; la queſtion eſt à qui ſera la Republique. Ce n'eſt pas là voſtre affaire on élit vn maiſtre. Que vous importe lequel des deux ſoit victorieux; mais ce ne ſera pas le meilleur. I'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais ſes premieres ne venoient pas plus à propos au deſordre, où deſia les affai-

res commençoient de s'embroüiller : Dequoy luy ſeruit iamais tout ce qu'il ſçeut crier & tempeſter, que d'irriter vne populace qui tantoſt l'enleuoit tout couuert de crachats hors de la place, & tantoſt du Senat le trainoit en la priſon? Mais vne autre fois nous diſputerons, s'il y a des choſes, où le Sage, quoy que ſa peine doiue eſtre inutile, ne doiue pas laiſſer de l'employer.

V. Cependant ie vous conſeille pour n'eſtre point ſuiet à la mauuaiſe grace d'vn Grand, d'eſtre de ceux qui ne s'embarraſſent point dans les affaires du monde; & qui n'ont ſoin que de faire des Loix, qui enſeignent aux hommes à faire bien. Le Sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques, & ſe gardera d'attirer les yeux & la haine du peuple ſur luy par vne façon de viure extraordinaire. Vous me demandez, ſi vous comportant de cette façon, vous ſerez hors de tout danger? C'eſt vne choſe que ie ne puis non plus promettre que la ſanté à vn Temperant, encore que la Temperance ſoit l'occaſion de la ſanté. Il ſe perd bien quelque vaiſſeau dans le port; mais que penſez vous qu'il ſe faſſe en pleine mer? Combien euſt-il couru plus de fortune, s'il euſt eſté d'vne humeur actiue, & remuante; puis qu'en ne faiſant rien, il n'a peu ſe garentir. Quelquefois les gens de bien ont vne mauuaiſe fin, ie vous l'accorde; mais ce n'eſt pas ſi ſouuent que les méchants. Vne botte receue dans l'habit n'oſte pas à vn homme la reputation de bien faire des armes. C'eſt aſſez que le ſage entreprenne; le ſuccez n'eſt pas de ſa iuriſdiction. Nous commençons les choſes, la Fortune les acheue. Et pour moy ie ne me remets pas à ſon iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis, & des trauerſes. On ne condamne pas le voleur, tandis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la main, pour auoir voſtre rente accouſtumée; ie vous la veux bailler en vne piece d'or. Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comment l'vſage vous en donnera plus de plaiſir.

VI. Le vray moyen de bien joüir des richeſſes, c'eſt de s'en ſçauoir paſſer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit; voyez combien ie ſuis liberal, tout ce que ie vous donne, ie le prends en la bourſe d'autruy. C'a eſté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de ceſte cabale. Qu'importe qui l'ait dit? il eſt dit pour tout le monde. Qui ne ſe

peut passer de richesses, est tousiours en allarmes pour elles; & qui est en allarme pour vne chose, n'en joüit point, il tasche tousiours d'y adjouster, & en songeant à les accroistre, il oublie de s'en seruir. Il ne bouge du Change auec quelques marchands. S'il est chez luy, c'est auecque des iettons, quelques regiſtres en la main; & bref de maistre il deuient son procureur & son facteur.

EPISTRE XV.

ARGVMENT.

I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame; comme courir, sauter, aller en carosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.

II. Comment il faut conduire la voix.

III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.

IV. Les biens de fortune ne donnent point vn parfait contentement, ils sont dangereux & peu solides.

I. NOs Peres auoient vne coustume que i'ay encores veuë garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouuons dire tout de mesme; *Si vous Philosophez, tout va bien*, car en cela consiste la santé. Si vous ne Philosophez, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a que la force d'vn frenetique, ou d'vn furieux. Pensez-donc premierement à cette santé, & puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous auez seulement la volonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des espaules, & l'affermissement des reins, ne sont pas des occupations d'vne ame bien-faite; & vn homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester. Faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez, vn bœuf le sera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte vn si pesant corps, est accablé de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition; C'est pourquoy mettez vostre corps à l'estroit le plus qu'il vous sera possible; & mettez vostre esprit au large. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez; premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprits, qui rend l'homme

inhabile

inhabile à la meditation, où il eſt beſoin de ſe bander. Dauantage, la repletion empeſche la ſubtilité ; puis il y a vne certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laiſſons conduire, ames nées à la ſeruitude, qui touſiours dans vne eſtuue, ou dans vn cabaret, penſent auoir fait vne bonne iournée, quand ils ſe ſont fondus en ſueur, & d'vn repas à l'autre ils mettent ſi peu d'interualle, que pour ſe remplir, à peine ont-ils loiſir de ſe vuider. Boire & ſuer ſont la vie d'vn Cardiaque. Il y a des exercices qui ne ſont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps ; qui eſt ce qu'il faut principalement conſiderer ; comme ſont la courſe, le mouuement des bras, en leuant quelque choſe de peſant en la main, & le ſaut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement & plus injurieuſement appellé le ſaut du foullon. Prenez celuy que vous aymerez le mieux, il ne vous donnera point de peine, quand vous-vous y ſerez accouſtumé. Quoy que vous faſſiez, ne ſoyez guere auec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'eſprit. Paſſez le iour & la nuict à l'exercer. C'eſt vne choſe de peu de trauail, que vous pourrez faire au froid & au chaud, la caducité meſme de l'âge ne ſçauroit vous en empeſcher. Ayez ſoin de ce bien qui deuient meilleur par le temps. Ce n'eſt pas que ie vueille que vous ne ſoyez iamais ſans vn liure, ou ſans des tablettes à la main. L'eſprit meſme a beſoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour ſe relaſcher. Le carroſſe & la littiere donnent de l'agitation au corps, & n'empeſchent point d'eſtudier. Vous auez moyen d'y lire, d'y dicter, d'y parler & d'eſcouter, ſont auſſi des choſes que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a meſme quelque exercice à parler haut.

II. Toutesfois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines meſures, & puis la rabaiſſer. Que ſi vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'vn de cette race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouuelles inuentions. Vous en trouuerez qui vous conduiront les pas auec tant de iuſteſſe, que l'vn ne paſſera pas l'autre, qui prendront garde iuſques à l'enfleure de vos ioues, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que voſtre patience à les croire, ſera capable d'en ſouffrir. Et quoy donc ? tout auſſi-toſt que i'ouuriray la bou-

che, il faudra que ie crie tout auſſi haut que ie pourray. C'eſt vne choſe ſi naturelle de hauſſer la voix tout bellement, que ceux-là meſme qui plaident, gardent cet ordre de parler au commencement, & de ne crier que ſur la fin. On n'en vient pas tout d'vn coup à la violence & à la force. C'eſt pourquoy vous ſuiurez en cela l'humeur où vous ſerez; & tantoſt auecque vehemence vous-vous irriterez contre ce qui vous ſemblera blaſmable, & tantoſt vous irez plus doucement, ſelon que la voix & la force des flancs vous en donneront la diſpoſition. Quand vous ſerez ſur le poinct de clorre voſtre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle deſcende de telle ſorte, qu'on y remarque la modeſtie de celuy qui la gouuerne, & non pas l'intemperance d'vn homme groſſier & mal appris. Car il n'eſt pas queſtion de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Ie ne vous ay pas oſté d'vn petit bourbier; mais outre cela ie vous veux faire vn preſent, qui ne vous ſera pas deſagreable, voicy vn enſeignement bien digne d'eſtre remarqué.

III. La vie des fols n'eſt que chagrin, ſollicitude & apprehenſion de l'aduenir. Demandez-vous de qui eſt ce precepte? de celuy-là meſme de qui ſont les precedents. Mais quand nous diſons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous parler? de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-meſmes, qui par des concupiſcences furieuſes, nous laiſſons emporter à des choſes nuiſibles, ou pour le moins incapables de nous ſaouler iamais; qui ſommes touſiours mal-contens parmy tant d'occaſions de contentement, & qui ne penſons iamais combien l'eſprit a de repos, qui ne deſire rien; & de generoſité, celuy qui penſe eſtre pourueu de toutes choſes, & ne s'attend point à ce que la fortune luy voudra donner. Repreſentez-vous donc à toute heure la felicité de voſtre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous paſſent, regardez combien il y en a qui vous ſuiuent. Vous eſtes ingrat aux Dieux, & à voſtre propre vie, ſi vous ne conſiderez combien vous auez deuancé de perſonnes. Mais qu'auez-vous affaire des autres, puis-que vous-vous eſtes deuancé vous-meſme? Donnez-vous des bornes, qu'il vous ſoit impoſſible de paſſer, quand vous le voudriez.

IV. La durée de ces biens dangereux n'eſt pas eternelle, & bien ſouuent l'eſperance en eſt meilleure que la poſſeſſion. S'il y auoit quelque choſe de ſolide, il y auroit dequoy ſe raſſaſier ; mais l'alteration ne ſe paſſe point pour en boire, & touſiours noſtre ſoif trouue quelque choſe qui la ſolicite par l'apparence ſpecieuſe d'vn breuuage bien preparé. Puis que ce ſont des choſes qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je pluſtoſt impetrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point ? Or à quelle fin les demanderay-je, ſinon qu'il ne me ſouuienne du tout plus de la foibleſſe de ma condition ? Amaſſeray-je ? Pourquoy faire ? pour auoir de la peine ? ie ſuis au dernier iour de ma vie, & ſi ie n'y ſuis, ie n'en puis eſtre bien éloigné.

EPISTRE XVI.

ARGVMENT.

I. La Philoſophie doit eſtre la guide de l'homme.

II. La Philoſophie eſt vtile à l'homme, ſoit qu'vne Prouidence eternelle gouuerne le monde, ou que les choſes arriuent fortuitement, dautant qu'elle enſeigne à obeïr à Dieu, & à ſouffrir les aduerſitez auec patience.

III. Celuy qui ſe regle par les loix de la Nature eſt riche, qui par celles de l'opinion eſt pauure.

I. IE ne doute pas que vous ne ſçachiez bien qu'on ne peut viure, ie ne dis pas heureuſement, mais paſſablement, ſans l'eſtude de la ſageſſe ; & que ſelon le progrez qu'on y fait, on approche plus ou moins de la parfaite felicité. Mais ce n'eſt pas tout que de le ſçauoir, ſi par vne meditation continuelle on ne tâche de ſe confirmer en ceſte opinion. Les ſages reſolutions ſont plus fortes à garder qu'à prendre. Il faut perſeuerer, & ne ceſſer iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'eſt qu'vne bonne volonté. Vous n'auez que faire auecque moy de tant de paroles, ny de ſi longues proteſtations, ie voy bien le profit que vous auez fait. Ie ſçay d'où vient ce que vous m'eſcriuez, il n'y a ny fard ny déguiſement. Toutesfois pour vous

dire franchement ce que i'en penſe, i'en ay deſia beaucoup d'eſperance, mais de confiance ie n'en puis encore auoir. Faite le meſme ſcrupule que ie fais, ne ſoyez ny prompt ny facile à preſumer de vous. Epluchez vous bien, fouillez-vous par tout, & ne laiſſez rien, où vous ne regardiez. Sur tout aduiſez, ſi vous n'apprenez point pluſtoſt à Philoſopher qu'à viure.

II. La Philoſophie n'eſt pas vne beſongne vulgaire, ny faite pour ſeruir de monſtre. Il y faut moins de langage que d'execution; on ne l'apprend pas pour nous faire paſſer le temps, & empeſcher que noſtre repos ne nous ennuye. C'eſt elle qui forme & qui façonne l'eſprit, qui donne des regles à la vie, qui dirige les actions, monſtre ce qu'il faut faire, & ne faire pas; Et aſſiſe continuellement au timon de la barque, elle nous fait ſans naufrage paſſer au milieu de tout ce que la mer à de perils; qui ne l'a point, n'eſt iamais ſans apprehenſion. Il arriue d'vne heure à l'autre vn nombre infiny d'affaires où nous auons beſoin de conſeil; C'eſt d'elle qu'il le faut prendre. Mais, dira quelqu'vn, Que me ſert la Philoſophie, s'il y a vn Deſtin? que me ſert-elle, ſi Dieu gouuerne le monde? que me ſert-elle, ſi tout arriue fortuitement? Car ce qui eſt certain, eſt conſequemment immuable, & quant à ce qui ne l'eſt pas, quel moyen puis-ie auoir de me preparer à l'encontre? Soit que Dieu par ſon decret ait preuenu mon conſeil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure touſiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous ſemblera la plus vray ſemblable, ou les receuez toutes enſemble. Quoy qu'il en ſoit, il faut touſiours Philoſopher, ſoit que le Deſtin nous ait ſoubmis à des loix inuariables, ſoit que Dieu preſide ſur l'Vniuers & diſpoſe de ce qui s'y paſſe, ſoit que la Fortune pouſſe, & tourne en deſordre les choſes du monde, c'eſt touſiours à la Philoſophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir. C'eſt d'elle qu'il faut apprendre à obeïr librement à Dieu, à vouloir ce qu'il veut, & ſans ſe rendre iamais à la Fortune, a ſupporter conſtamment les choſes que par noſtre preuoyance nous n'aurons pû deſtourner. Mais il n'eſt pas temps de diſputer s'il y a des choſes de noſtre iuriſdiction, ſi la Prouidence commande, ſi nous ſommes trainez

par la chaiſne des deſtins, ou ſi ſans ordre & ſans regle toutes choſes arriuent caſuellement, ie m'en remets à l'aduertiſſement que i'auois commencé à vous donner, que vous ne laiſſiez point refroidir cette belle ardeur que vous auez, & que vous teniez voſtre ame ſi ferme en la poſture où vous l'auez miſe, que vous faſſiez vne habitude de ce qui n'eſt qu'vn tranſport. Ie voy bien que dés le commencement de cette lettre, vous auez fait compte qu'elle ne viendroit pas ſans eſtre accompagnée de quelque preſent. Cherchez bien, & vous le trouuerez.

III. Au reſte ne vous eſtonnez point de me voir ſi liberal, ie vous donne encor du bien d'autruy. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autruy ? Tout ce qui eſt bien dit, de quelque part qu'il vienne, ie fais eſtat qu'il eſt de moy, comme cecy d'Epicure. Si vous vous reglez par la Nature, vous ne ſerez iamais pauure. Si par Opinion, vous ne ſerez iamais riche. Il faut peu de choſe à Nature, rien ne ſuffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn homme ſeul; poſſedez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy; ſoyez veſtu d'habits où le clinquant cache la matiere; parez vos maiſons de marbre, afin que ce ne ſoit pas aſſez d'auoir des richeſſes, ſi vous ne marchez deſſus. Adjouſtez à ces delices des ſtatuës & des tableaux, & generalement tout ce que l'Art a iamais fait pour l'aſſouuiſſement du luxe, ce ne vous ſeront que des aiguillons pour vous prouoquer à deſirer quelque choſe de plus grand & de plus beau. Les deſirs de la Nature ſont limitez, ceux de l'Opinion n'ont rien où ils puiſſent s'arreſter, parce qu'vne choſe fauſſe n'a point de bornes. Qui va par le chemin, trouue quelque bout; qui eſt égaré, n'en trouue point. Retirez-vous des vanitez, & quand vous voudrez ſçauoir ſi le ſouhait que vous faites eſt ſelon la Nature, ou ſelon l'Opinion, regardez s'il ſe peut arreſter en quelque lieu. Si apres auoir marché long-temps vous trouuez que vous n'eſtes point encor au bout du chemin, faites eſtat que ce que vous deſirez n'eſt point naturel.

EPISTRE XVII.

ARGVMENT.

I. L'apprehenſion de l'eſtat de nos affaires ne nous doit point deſtourner de l'eſtude de la Philoſophie.

II. Loüange de la Pauureté.

III. Celuy qui veut premierement amaſſer du bien, & puis s'adonner à la Philoſophie, fait la fin de ce qui doit eſtre le commencement.

IV. Il ne faut ny pour la pauureté ny pour l'indigence ſe retirer de la Philoſophie.

V. Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature ſe contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.

VI. Les richeſſes ne mettent pas fin aux miſeres, mais elles les changent.

I. ABandonnez tout ce que vous auez, ſi vous eſtes ſage; ou pour mieux dire, ſi vous le voulez eſtre, ne penſez qu'à trouuer la tranquillité d'eſprit. Voyez où elle eſt, & y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque choſe vous acroche, que vous ne puiſſiez démeſler, coupez-là. Vous vous excuſez que les affaires de voſtre maiſon vous retardent, & dites qu'auant que de rien entreprendre, vous les voulez mettre en tel eſtat, que vous en puiſſiez viure ſans rien faire, afin que la pauureté ne puiſſe ny vous fâcher, ny vous donner ſujet de fâcher perſonne. En cela vous tenez vn langage qui monſtre que vous ne connoiſſez ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez aſſez combien toute la Philoſophie eſt profitable; mais en ce qui eſt de ſes parties vous n'y portez pas les yeux ſi prés qu'il ſeroit beſoin. Vous ne ſçauez pas qu'il n'eſt point d'occurrence où nous n'en puiſſions tirer du ſecours, & que nous ne pouuons auoir de ſi grandes affaires, que ſon pouuoir ne s'y eſtende, ny de ſi petites, qu'elle ne s'y abaiſſe pour nous y ſubuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'aſſeure qu'elle ne vous conſeillera pas de vous aller ſeoir en vn comptoir. Le delay que vous demandez de pouruoir à vos affaires, n'eſt-ce pas afin que

la pauureté ne vous puiſſe incommoder ? Mais que direz-vous, ſi au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occaſion de la deſirer. Aſſez de gens eſtoient nez à la Philoſophie, & s'y fuſſent dignement employez, ſi les richeſſes ne leur en euſſent oſté le moyen.

II. La pauureté n'a ny faix qui la preſſe, ny apprehenſion qui la trouble. Si l'allarme ſonne, elle ſçait bien que ce n'eſt pas à elle qu'on en veut. S'il faut ſortir, elle eſt preſte, & cherche par où elle ſortira, & non pas ce qu'elle pourra emporter. S'il ſe faut mettre ſur mer, il n'y a point pour cela de rumeur au port, les riuages ne ſont point couuerts de ceux de ſon train. Elle n'eſt point ſuiuie d'vne troupe de valets ſi grande qu'il n'y ait pas aſſez de viures dans le pays pour les nourrir. Peu de ventres ſont aiſez à paiſtre quand ils ſont reglez, & qu'ils ne deſirent que ce qu'il faut de viande pour eſtre nourris. La faim couſte peu, la friandiſe beaucoup. Tout ce que veut la Pauureté, c'eſt de ſe pouuoir contenter des choſes qui luy ſont neceſſaires. Pourquoy donc refuſerez-vous ſa compagnie, puis que les riches meſmes, qui ont bon iugement, la prennent pour exemple, & empruntent de ſa vie le regime de la leur ? Voulez-vous que voſtre eſprit ſe fourniſſe de belles conceptions ? Soyez pauure, ou viuez en pauure. Il eſt impoſſible d'eſtudier auec fruict ſans la frugalité; & la frugalité n'eſt autre choſe qu'vne pauureté volontaire.

III. Laiſſez-moy donc ces excuſes, Ie ne ſuis pas encore bien; il me manque encore quelque choſe; quand ie l'auray, ie ne veux plus faire que Philoſopher. Mais voyez la faute que vous faites, ce que vous vous propoſez d'acquerir, apres que vous aurez toute autre choſe, c'eſt ce que vous deuez auoir, auant que de rien acquerir. Vous faites la fin de ce qui doit eſtre le commencement. Vous dittes que vous voulez acquerir de quoy viure; Apprenez par meſme moyen de quelle façon il le faut acquerir. Si quelque choſe vous empeſche de bien viure, elle ne vous empeſche pas de bien mourir; il ne faut ny pour la pauureté, ny pour l'indigence meſme ſe retirer de la Philoſophie.

IV. Quand il ſeroit queſtion d'en venir à ces extremitez de faim, qu'on a veües en beaucoup de ſieges, il ſe faut reſoudre à les ſupporter. Pourquoy ne ſouffrirons-nous en l'ac-

quiſition d'vne liberté perpetuelle, & qui nous aſſeurera contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a ſouffert en des occaſions où tout le loyer de la patience n'eſtoit que de ne tomber point à la diſcretion du victorieux ? Il y faut aller, & deuſt-on mourir de faim. Il s'eſt veu des armées reduites à la neceſſité de toutes choſes, qui ont veſcu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter, & tout cela ſans autre ſuiet que pour regner, & ce qui vous ſemblera plus eſtrange, pour regner dans le Royaume d'autruy. Se trouuera-t'il quelqu'vn ſi lâche que pour ſe demeſler des fureurs où le monde l'engage, il apprehende de ſupporter la pauureté ? C'eſt donc vne folie de ſe propoſer d'acquerir premierement du bien. Il ne couſte rien pour aller trouuer la Philoſophie. Vous auez raiſon de dire, quand il ne vous manquera plus rien, vous voudrez auoir auſſi la ſageſſe; ce ſera la derniere piece de la vie, & s'il faut ainſi parler, la bonne meſure. Voulez-vous bien faire ? ſi vous auez quelque choſe, commencez dés maintenant à Philoſopher, car que ſçauez-vous ſi vous n'en auez point deſia plus qu'il ne vous en faut ?

V. Si vous n'auez rien, cherchez premierement la Philoſophie, & puis vous penſerez au reſte. Oüy, mais i'auray faute de ce qui me ſera neceſſaire. Cela ne ſe peut, parce que la Nature eſt contente de peu de choſe, & le Sage s'accommode à la Nature. S'il ſe trouue reduit à des neceſſitez irremediables, il ne marchandera point à quitter le monde, & ſe deliurer luy-meſme de ſon importunité. S'il a dequoy pouuoir allonger ſa vie, ſans deſirer dauantage, il trouuera ce qu'il luy faut pour ſa bouche & pour ſes habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent eſtre; & vuide de toutes inquietudes il dira en luy meſme; Que ces pauures gens ſont mal-aduiſez de prendre vn ſi long chemin, & d'attendre ou les intereſts de leur argent, ou le profit de leur marchandiſe, ou la ſucceſſion de quelque vieillard ! Ce que la ſageſſe baille, vous l'auez content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche, en luy apprenant à ne ſe ſoucier point de l'eſtre. Ce ſont là des choſes qui ne vous touchent point. Ie fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon ſiecle, vous en auriez trop.

VI.

VI. Sans la mauuaiſe couſtume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre. On ne fait iamais la reuerence aux Rois des Parthes, ſans leur faire quelque preſent, & ie ne vous puis dire adieu, qu'il nẽ m'en couſte quelque choſe. Que ſera-ce ? Epicure me le preſtera. Pluſieurs pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miſeres, mais les ont changées. Ie ne m'en ébahis pas, le vice n'eſt pas aux choſes, il eſt en l'eſprit. Ce qui les dégouſtoit en la pauureté, les dégouſte aux richeſſes. Comme il n'importe au malade que ſon lit ſoit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, ſon indiſpoſition ne le quitte point, auſſi depuis qu'vn eſprit n'eſt pas ſain, mettez-le parmy les richeſſes, ou parmy la pauureté, c'eſt tout vn, il ne peut aller nulle part, où ſa maladie ne le ſuiue.

EPISTRE XVIII.

ARGVMENT.

I. Le Sage doit eſtre moderé dans les débauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.

II. Nous deuons quelquefois faire eſſay de l'Abſtinence & de la Pauureté, & au milieu des careſſes de la Fortune, nous reſoudre à ſes outrages.

III. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais aſſez de iugement.

I. NOvs ſommes au mois de Decembre. C'eſt vne ſaiſon où tout va par eſcuelles. Le luxe n'a point de loix; chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme ſi les Saturnales eſtoient quelque autre choſe que les iours ouuriers; Et certainement il faut auoüer que la difference y eſt ſi petite que ie trouue que celuy-là rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui n'eſtoit autrefois qu'vn mois, eſtoit à cette heure vn an entier. Si vous eſtiez icy, ie ſçaurois volontiers ce que vous ſeriez d'auis de faire, ſi nous ferions comme de couſtume, ou ſi pour ne ſembler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robbe bas, & ferions la débauche comme les autres. Car aujourd'huy pour paſſer le temps nous changeons d'habits, ce qu'on ne faiſoit autrefois que lors qu'il

y auoit quelque mauuaiſe nouuelle, ou que les choſes ſembloient ſe preparer à quelque remuëment. Si ie ſçay quelque choſe de voſtre humeur, voſtre opinion ſeroit de prendre vne voye entre les extremitez, & de faire vn peu plus de chere que d'ordinaire; mais auſſi de n'aller pas iuſques où va le peuple; ſi peut eſtre vous n'eſtiez d'auis, que c'eſt alors qu'il ſe faut tenir la bride plus haute, afin de faire monſtre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples d'inſolence & de diſſolution de tous coſtez. Il n'y a point de preuue qui faſſe mieux connoiſtre que l'eſprit eſt ferme, que quand il n'y a rien d'aſſez attrayant pour le conuier au deſordre, ny rien d'aſſez fort pour l'y traiſner. Ce ſeroit bien à n'en mentir point vn trait plus courageux de demeurer ſec & ſobre, au milieu d'vn peuple qui ne fait qu'yurongner; mais il y a bien plus de diſcretion à ſe tirer hors de la multitude, ſans monſtrer qu'on ſoit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le faſſe d'vne autre façon, car il n'eſt pas impoſſible de paſſer ſon temps ſans ſe déborder.

II. Au reſte, i'ay tant d'enuie d'eſprouuer la fermeté de voſtre eſprit, que ſuiuant les regles des grands perſonnages, ie ſuis d'aduis que vous faſſiez vn eſſay d'eſtre mal nourry & mal veſtu quelques iours, afin de pouuoir dire, Eſt-ce de cela, qu'on m'auoit fait ſi grand peur. Il faut dans la ſecurité ſe preparer aux eſtonnemens, & au milieu des careſſes de la fortune, ſe reſoudre à ſes outrages. Les ſoldats en pleine paix marchent en bataille, trauallent aux tranchées, & ſe laſſent à des labeurs ſuperflus, pour ſe fortifier aux neceſſaires. Voulez-vous n'auoir point de peur dans l'execution de quelque choſe? aſſeurez-vous deuant que d'y aller. Cette conſideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chaque mois à viure comme les pauures; & ſe ſont approchez le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que iamais ils ne craigniſſent ce que ſi ſouuent ils auoient eſſayé. Ne penſez-pas que ie vous appelle ſimplement à quelque retranchement de voſtre ordinaire, ou à manger ſous quelque cabane, ou à faire quelqu'vne de ces auſteritez fantaſtiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'aſſiduité des delices leur en a fait perdre le gouſt. Que voſtre lict ſoit vne paillaſſe, voſtre habit vne haire, & voſtre viande du pain bis; faites cette vie-là durant trois ou

quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne ſoit pas vn jeu, mais vne épreuue à bon eſcient; & croyez que vous aurez l'eſprit bien content quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout à voſtre aiſe, & cognoiſtrez que pour vous raſſaſier, vous n'auez que faire d'eſtre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fourniſſe ce qui ſuffit pour la neceſſité. Neantmoins quoy que vous faſſiez, ne vous imaginez pas auoir fait quelque choſe de grand. Vous n'auez rien fait qu'vne infinité d'eſclaues & de pauures ne faſſent. Toute la gloire qui vous en eſt deuë, c'eſt que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'eſſay; exerçons nous ſeulement, & de peur que la fortune ne nous ſurprenne, faiſons de bonne-heure connoiſſance auecque la pauureté. Quand nous aurons ſçeu combien c'eſt choſe ſuportable d'eſtre pauures, nous en ſerons riches auecque moins d'apprehenſion. Epicure, qui eſtoit ſi ſçauant en volupté, qu'il en faiſoit leçon, auoit de certains iours où il ne mangeoit pas ſon ſaoul, pour voir s'il y defailloit quelque choſe d'vne plaine & parfait volupté, ou combien il en defailloit, & ſi c'eſtoit vne choſe qui meritaſt de s'en trauailler beaucoup. Cela ſe trouue ainſi dans les lettres qu'il eſcriuoit à Polienus durant le gouuernement de Charinus. Il ſe vante auſſi qu'il ne depenſoit pas vn ſol à châque repas; Et que Metrodore, qui n'eſtoit pas encore entierement ſi Philoſophe, n'en depenſoit pas plus d'vn entier. Vous ne croyez pas qu'il y euſt de quoy ſe fouler à faire de ſi mauuais repas! Il auoit pourtant de quoy ſe contenter, non d'vne volupté legere & periſſable, mais d'vn contentement bien ſolide & bien aſſeuré. Il n'y a pas grande friandiſe à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & à boire de l'eau; mais c'eſt vn plaiſir extreme de trouuer du plaiſir en ce qui n'en a point, & de ſe reduire à des choſes que la plus rigoureuſe, & la plus iniuſte fortune du monde n'eſt pas capable de nous oſter. Les criminels ſont bien meilleure chere dans la priſon; & ceux là meſmes qui ſont mis à part afin d'eſtre menez au ſupplice, ne ſont pas traitez ſi maigrement. Quelle demonſtration plus euidente peut on faire de la grandeur de noſtre ame, que de nous ranger volontairement à des choſes que nous ne ſouffririons pas quand nous ſerions à

la derniere extremité ? C'eſt ainſi qu'on ſe prepare contre la Fortune. Commencez donc de bonne heure, Lucilius, à prendre cette couſtume, & deſtinez quelques iours où ſeparé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauureté.

Quand le ſort te fait des careſſes,
Ferme luy ton cœur & tes yeux;
Oſe meſpriſer les richeſſes,
Et iuge-toy digne des Dieux.

Celuy-là ſeul en eſt digne qui ſçait meſpriſer les richeſſes. Ce n'eſt pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les poſſede ſans apprehenſion, & cela ne ſe peut faire que nous ne ſoyons reſolus à nous en pouuoir paſſer, & que nous ne les regardions comme touſiours preſtes à s'en aller d'auecque nous.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre; & pourtant ie me doute bien que vous ne me le permettrez pas, que premierement vous n'ayez eſté payé de ce que ie vous doy. Ie vous aſſigneray donc ſur Epicure, qui m'acquitera. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais aſſez de iugement. Vous n'ignorez pas combien cette ſentence eſt veritable. Puis que vous auez eu des valets, vous auez eu des ennemis. C'eſt vne paſſion qui ne reſpecte perſonne; elle naiſt de l'amour auſſi bien que de la haine, & non moins parmy les choſes ſerieuſes, qu'entre les jeux & les paſſe-temps. Les effects n'en ſont point ſelon la cauſe, mais ſelon la diſpoſition de l'ame qui la conçoit, comme il n'importe pas combien vn feu ſoit grand, mais combien la matiere où il tombe eſt capable de s'allumer. Car il y a des choſes ſi dures & ſi ſolides, que quelque feu que ce ſoit elles ne le reçoiuent pas; Et au contraire il en eſt qui en ſont ſi ſuſceptibles qu'il ſuffit d'vne ſeule eſteincelle pour les conſumer incontinent. Il n'y a point de doute qu'vne colere bien violente ne ſe termine en fureur. C'eſt pourquoy il eſt bon de s'en donner garde, non ſeulement pour la moderation, mais pour la ſanté de l'ame.

EPISTRE XIX.

ARGVMENT.

I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny dans les charges publiques, mais chercher ſon repos de bonne heure, non pas tout à fait dans la ſolitude, mais dans vne honneſte occupation.

II. Les amis de table ne ſont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la choſe donnée comme à celuy qui la reçoit.

I. IE ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en ſois tranſporté de ioye. Elles m'auoient cy-deuant fait eſperer quelque choſe de vous; mais à cette heure elles m'en reſpondent, & changent l'incertitude de leurs promeſſes en des aſſeurances indubitables. Continuez de mieux en mieux, ie vous en prie, & vous en conjure, comme de la choſe que ie vous ſouhaite le plus. Retirez-vous tout bellement de ces occupations qui vous diuertiſſent, ou ſi vous ne le pouuez, arrachez-vous-en courageuſement. Nous n'auons que trop perdu de temps, la vieilleſſe nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie eſt-ce qu'on nous en pourra porter? Nous auons paſſé noſtre vie parmy la tempeſte, finiſſons-là dans le port. Ce n'eſt pas que ie vous conſeille de chercher de la reputation par cette retraite, il ne la faut ny monſtrer, ny cacher. Quelque iugement que ie faſſe du forcenément des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fond d'vne cauerne pour vous y enſeuelir dans vn oubly perpetuel. C'eſt aſſez que voſtre repos paroiſſe, il n'eſt pas beſoin qu'il eſclate. Ceux qui ne ſont point venus parmy le monde, ſont libres de n'y venir point, & de demeurer cachez dans l'obſcurité; mais à vous, le temps n'eſt plus de le faire. Vôtre bel eſprit, qui vous a mis ſi auant au jour, la gentilleſſe de vos eſcrits, & la connoiſſance que les Grands ont de voſtre merite, vous en empeſcheront. Vous auez tant de reputation, que quand vous vous iriez cacher au bout du monde, & que vous ne ſortiriez iamais d'vne chambre, ce que vous auez deſia fait, vous produiroit. Il n'eſt point de

tenebres pour vous, fuyez où vous voudrez, vous y porterez touſiours les rayons de cette lumiere qui vous a touſiours fait reluire. Perſonne ne ſe peut offencer que vous vous mettiez en repos, c'eſt vne choſe que vous pouuez faire ſans regret, & ſans remords. Car que nous laiſſerez-vous que vous vous apperceuiez d'auoir laiſſé, malgré vous? Vos clients? Ce n'eſt pas vous qu'ils demandent, mais quelque choſe de vous. Vos amis? Autrefois on cherchoit de l'amitié, à cette heure on ne ſe ſoucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quittez referont leurs teſtamens, le flateur & le complaiſant iront heurter à vne autre porte; Il eſt malaiſé qu'vne choſe vaille beaucoup & qu'elle ne couſte gueres. Regardez ce que vous aimez mieux perdre, ou vous, ou quelque choſe du voſtre. Pleuſt à Dieu que la Fortune vous euſt laiſſé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naiſtre, & que le bon vent ne vous euſt point emporté ſi loin de terre. Vous eſtiez bien, ſans cette felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouuernemens & de grands emplois, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne ſont que les degrez pour y monter; d'vn eſtat vous paſſerez à l'autre, & de cét autre à vn autre. Mais enfin que ſera-ce? Quand faites-vous compte de vous repoſer? quand vous aurez ce que vous deſirez. Ce ne ſera iamais. La ſuitte de nos conuoitiſes eſt comme celle des cauſes, de qui les Stoïciens tiennent que les Deſtins ſont enfilez. La fin de l'vne eſt la naiſſance de l'autre; Vous vous eſtes laiſſé choir en vne vie, où la miſere & la ſeruitude n'ont point de bornes. Tirez-vous le col hors du ioug; vous aurez meilleur marché de l'auoir coupé vne fois, que de l'auoir perpetuellement preſſé. Si vous reuenez à la vie priuée, vous y trouuerez bien les choſes plus petites, mais elles ne laiſſeront pas de vous raſſaſier; à cette heure voſtre eſtomach eſt vn abiſme, rien que vous y iettiez, ne le contente. Or lequel eſt-ce que vous aymez mieux, d'eſtre pauure & raſſaſié, ou riche & affamé. Les Grands ne ſont iamais ſans conuoitiſe, & ſont encore expoſez à la conuoitiſe d'autruy. Si vous n'eſtes content, vous ne pouuez contenter perſonne. Mais comment ſortiray-ie? Faites comme vous voudrez; mais de quelque façon que ce ſoit, il faut ſortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courre fortune, & combien de trauaux l'ambition vous a fait trou-

uer agreables. Il faut oſer auſſi quelque choſe pour voſtre repos, ou vous reſoudre de vieillir en cette inquietude d'emplois, ou de charges publiques, parmy le tumulte, & touſiours dans quelques nouueaux flots, d'où, quelque modeſte, & paiſible que vous ſoyez, vous n'aurez aucun moyen de vous garentir. Qu'importe que vous vueilliez vous repoſer? Voſtre fortune ne le veut pas; que ſera-ce ſi vous la laiſſez monter plus haut? L'accroiſſement du bien ne ſera-t-il pas vn accroiſſement d'apprehenſion? Il faut que ie vous diſe icy vne choſe, que Mecenas a dite en ſon Promethée. La torture luy fit à la fin découurir la verité. La ſeule hauteur étonne les choſes éleuées. Il a voulu dire, que le faiſte d'vne choſe haute donne touſiours de l'eſtonnement. Eſt-il poſſible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'vn homme ſoit contraint de confeſſer qu'il en eſt enyuré? Ce fut certainement vn bel eſprit, & qui pouuoit mettre l'eloquence entre les exemples, ſi la proſperité de la Fortune ne l'euſt rendu pluſtoſt femme qu'effeminé. Vous en ſerez de meſme, ſi vous n'y prenez garde. Il eut enuie de prendre terre; mais ce fut trop tard, pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette ſentence de Mecenas me pouuoit acquitter ſi ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez auecque vous, & que vous voudrez auoir voſtre payement de monnoye courante. Puis qu'ainſi eſt, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, qu'auec qui vous mangez. C'eſt vne vie de Lyon, ou de Loup, que de manger ſans vn amy. Pour auoir cette élection, retirez-vous, autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'vn officier vous l'aura voulu choiſir entre ceux qui vous viennent voir. Les amis ne ſe trouuent point en vne baſſe-court, ils ne s'éprouuent point en vne table. C'eſt le mal ordinaire des Grands, de penſer eſtre aimez de ceux qu'ils n'aiment point, & de croire que pour acquerir des amis ce ſoit aſſez de les obliger. Au contraire, il eſt des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien; plus ils doiuent, plus ils haïſſent. Vne petite ſomme aliene de vous celuy qui l'emprunte; vne grande, le rend voſtre ennemy. Et quoy donc, les plaiſirs ne font pas les amitiez? Si font, pourueu qu'on choiſiſſe ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les repande pas ſur les

premiers venus. Ainſi iuſqu'à ce que de vous-meſme vous ſoyez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui ſont ſages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, que la perſonne qui le reçoit.

EPISTRE XX.

ARGVMENT.

I. La Philoſophie eſt vne eſcole de bien faire, & non de bien parler. Eſtre conſtant en ſes reſolutions, eſt la marque d'vn homme ſage.

II. La pauureté fait connoiſtre les vrais amis. La gloire d'vne ame genereuſe n'eſt point d'aller au deuant des incommoditez, mais de s'y preparer par le meſpris des richeſſes, comme à des choſes qui ne ſont pas fort difficiles à ſupporter.

III. Qu'il faut quelquefois ſe repreſenter vne pauureté imaginaire, pour s'accouſtumer à la veritable.

I. SI vous-vous portez bien, & penſez auoir aſſez de merite pour eſtre quelque iour à vous, ce ſont les meilleures nouuelles que ie ſçaurois receuoir de vous. Ie ſerois bien-aiſe d'auoir l'honneur de vous tirer de la confuſion où vous eſtes, auecque peu d'eſperance de vous en débroüiller. C'eſt pourquoy ie vous prie, & vous conſeille de faire deſcendre la Philoſophie iuſqu'au fond de voſtre ame, & de mettre en practique ce que vous auez appris, non auecque du langage, ou par des eſcrits, mais par la fermeté de voſtre courage, & par la diminution de vos paſſions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'eſt pas queſtion ny de haranguer deuant vne aſſemblée, pour faire admirer ſon éloquence, ny de diſputer de quelques propoſitions curieuſes, pour entretenir de ieunes hommes, & ie ne ſçay quelles gens, qui ne ſçauent où paſſer le iour. La Philoſophie eſt vne eſcole de bien faire, & non de bien parler; elle veut que chacun ſe forme à ſa regle; qu'on viue comme on parle; & qu'en nos actions tout ſoit d'vne couleur, ſans qu'il y ait rien de diſſemblable ny de bigarré. Le principal office de la ſageſſe, & ſa marque la plus euidente, c'eſt que les œuures ne démentent point les paroles, & qu'en toutes occurrences vn homme

me ſe trouue touſiours égal à ſoy. Mais qui ſera capable de cette perfection ? peu de gens ſans mentir ; & toutesfois il s'en trouuera quelques-vns. C'eſt vne choſe qui n'eſt pas bien-aiſée, auſſi ne dis-je pas que le ſage marchera touſiours du meſme pas ; il me ſuffit qu'il tienne touſiours vn meſme chemin. Prenons donc garde ſi noſtre habit & noſtre maiſon ont de la conformité ; Si nous ne baillons point trop auarement aux autres, ce que nous prenons trop liberalement pour nous ; Si vous n'eſtes point frugal en dépenſe de table, & trop ſomptueux en magnificence de baſtimens. Choiſiſſons pour vne fois vne forme de viure, & la ſuiuons éternellement. Il y en a qui ſont meſquins & ſordides en leur maiſon, & qui dehors font les grands & les magnifiques. Cette inégalité vicieuſe eſt la marque d'vn eſprit qui chancelle, & qui n'eſt point encore en bonne aſſiette. Ie vay vous dire d'où leur vient cette humeur variable, & pourquoy il y a ſi peu de rapport de leur conſeil à leur execution. Ils ne ſe propoſent point vn certain but ; & s'ils le font, ils n'y perſeuerent pas, mais ils ſe laiſſent incontinent emporter ailleurs, & ne ſe contentent pas de changer, mais ils retournent ſur leurs pas, & reprennent la reſolution meſme qu'ils auoient condamnée auparauant. Afin donc de laiſſer les anciennes diffinitions qu'on a faites de la ſageſſe, & comprendre toute la conſideration de la vie humaine, ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'eſt-ce que ſageſſe ? quand on a voulu quelque choſe, eſtre touſiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'vne fois on n'a point voulu. Ie n'y adiouſte point cette petite exception, que ce qu'on veut, ſoit iuſte, parce qu'il eſt impoſſible qu'vne choſe iniuſte puiſſe plaire continuellement. Les hommes ſçauent peut-eſtre ce qu'ils veulent au moment qu'ils le veulent ; mais apres ils n'en ſçauent plus rien. Il n'y a perſonne du tout ferme à vouloir, ou à ne vouloir point. Le iugement ſe change, il ſe contredit d'vn iour à l'autre ; & de là vient que pluſieurs font de la vie comme d'vn jeu. Suiuez donc ce chemin que vous auez pris, & peut-eſtre qu'il vous meinera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce poinct, que ſi quelque choſe vous manque, vous ſerez le ſeul qui reconnoiſtrez voſtre deffaut.

II. Mais que deuiendront mes domeſtiques ? quand ils

ne mangeront plus voſtre pain, ils mangeront le leur. Vous ſçaurez par la pauureté ce que le bien que vous auez fait, ne vous a ſçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront, vous ne ſerez abandonné que de ceux qui vous ſuiuoient pour quelqu'autre choſe que pour vous. Quand la pauureté ne vous ſeruiroit qu'à vous faire cognoiſtre qui vous ayme, n'eſt-ce pas vn aſſez grand ſujet de vous la faire aymer? Ne vous verrez-vous iamais en vn eſtat qui n'oblige perſonne à mentir pour vous faire honneur? faites donc que toutes vos penſées, toute voſtre ſollicitude, & tous vos ſouhaits ſoient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faits, & qu'il vous accorde celuy-cy, que voſtre contentement ſoit en vous-meſme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité eſt plus ſemblable à celle de Dieu? Reduiſez-vous ſi bas, qu'il ſoit impoſſible de tomber. Le tribut de cette lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de ſujet de vous y reſoudre. Soyez-en jaloux tant qu'il vous plaira; ie ſçay bien qu'Epicure ne ſe faſchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le paſſé. Croyez que quand ie vous verray eſtendu ſur quelque pauure lict, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz m'en ſemblera bien plus braue & plus magnifique. Ie n'en oyray pas ſeulement le langage, i'en verray l'experience. Pour moy ie ne prens iamais tant de plaiſir d'ouïr noſtre Demetrius que quand ie le rencontre couché ſur la paille, ou ſur quelque choſe encore pis, & ſi mal en ordre, qu'il eſt pluſtoſt nud qu'habillé: car il n'enſeigne pas la verité, mais il la fait voir. Et quoy donc? ne peut-on viure parmy les biens, & les meſpriſer? pourquoy non? On ne peut dire qu'vn homme n'ait beaucoup de courage, qui aprés auoir long-temps amoureuſement regardé les richeſſes, ſe prend à rire de ce qu'elles le ſont venu trouuer; & reconnoiſt qu'elles ſont à luy pluſtoſt par oüy dire, que pour le ſentir. Ce n'eſt pas peu de pouuoir conuerſer parmy les richeſſes, & ne s'y laiſſer point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & à viure en pauure; mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Ie ne ſçay, direz-vous, ſi ce riche tomboit en pauureté, comment il la ſupporteroit. Ie ne ſçay, vous répondray-je pour Epicure, que ſi la Fortune donnoit des biens à ce pauure, s'il auroit aſſez de jugement & de courage pour les mépriſer. Il faut entrer au fonds de

l'ame de l'vn & de l'autre, & voir ſi c'eſt à bon eſcient & ſans fard, que le pauure prend plaiſir à l'eſtre, & ſi le riche, quelque bonne mine qu'il faſſe, ne ſe réjouït point d'auoir du bien. Ce n'eſt pas vn grand teſmoignage d'vne volonté bien diſpoſée, qu'vn meſchant lict, ou vn mauuais habillement, s'il ne paroiſt qu'on ne les a point par neceſſité, mais parce qu'on le veut. Au reſte, la gloire d'vne inclination genereuſe n'eſt point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus ſalutaires au repos de cette vie; mais de s'y preparer indifferemment comme à des choſes qui ne ſont point ſi difficiles, qu'il n'y ait moyen de les ſupporter. Et certainement, Lucilius, elles ſont ſupportables, voire plaiſantes, quand on y vient aduerty de longue main. La ſecurité les accompagne, ſans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaiſir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands perſonnages, de nous reſeruer quelques iours, où par l'exercice d'vne pauureté imaginaire, nous nous accouſtumions à la veritable. Dequoy nous aurons d'autant plus de beſoin, que nous aurons eſté plus noyez dans les delices, & que toutes choſes nous ſembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer noſtre eſprit, afin qu'il ſe réveille, & luy ramenteuoir le peu que la Nature nous a ordonné pour noſtre entretien. Il n'y a perſonne qui ſorte riche du ventre de ſa mere; quiconque vient au monde, il faut qu'il ſe contente d'vn peu de laict pour ſa nourriture, & d'vn morceau de drap pour ſon habillement. Et cependant, de ſi petits commencemens viennent ces ambitions diſproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne ſont pas encore aſſez.

EPISTRE XXI.

ARGVMENT.

I. La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.
II. Celuy qui a borné ſes deſirs, eſt riche.

I. PEnſez-vous que voſtre empeſchement vienne d'où vous m'eſcriuez? vous n'auez rien qui vous trauerſe tant que vous-meſme; C'eſt de là que vient voſtre inquietude, que

vous ne ſçauez ce que vous demandez, & approuuez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où eſt la Felicité; mais vous n'auez pas aſſez de cœur pour vous y porter. Puis que vous ne ſçauez d'où cela vient, ie le vous diray. Vous penſez que ce qu'il vous faudra laiſſer, ſoit quelque choſe bien eſtimable; Et autant de fois que vous vous repreſentez le repos de la vie, où vous voudriez bien paſſer, autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez, vous retient, comme ſi vous deuiez choir au fond de quelque ſale & tenebreuſe obſcurité. Vous vous trompez, Lucilius, de la vie où vous eſtes, on monte à celle que vous deſirez. Il y a entre ces deux vies, la meſme difference qu'entre la lumiere & la lueur; l'vne, qui a ſon origine en elle-meſme, & l'autre qui n'éclaire que par autruy. La vie où vous eſtes, parce qu'elle eſt frappée d'vn éclat exterieur, donne incontinent vne ombre épaiſſe à ceux qui s'y arreſtent; celle que vous deſirez, a de ſoy-meſme vne ſplendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour éclairer. Vous luiſez du luſtre de voſtre ſcience; ſa celebrité vous rendra celebre. Epicure écriuant à Idomenée, l'vn des principaux Officiers du Roy ſon maiſtre, & qui eſtoit employé en des affaires de grande importance, pour le tirer d'vne vie qui n'auoit que de la monſtre, & luy faire embraſſer vne gloire ſolide & durable, luy diſoit, Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous ſuiuez, & qui vous font ſuiure, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t-il pas tenu promeſſe? Qui iamais euſt oüy parler d'Idomenée, s'il ne ſe fuſt rencontré dans les lettres d'Epicure? Tous ces Magiſtrats & ces Satrapes, & ce Roy meſme, d'où venoit la grandeur d'Idomenée, ont leurs noms, auſſi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eut Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de ſon gendre, & Druſus Ceſar pour arriere-neveu. Et toutesfois auecque tous ces noms ſi grands & ſi magnifiques, ſi les lettres de Ciceron ne l'auoient conſerué au monde, on ne ſçauroit pas qu'il a veſcu. Nous ſerons couuerts d'vne profonde épaiſſeur de ſiecles, qui tomberont ſur nous; il y aura quelques eſprits qui leueront la teſte, & qui diſputeront long-temps la conſeruation de leur memoire, mais à la fin ils ſuccomberont eux-meſmes, & cõme les autres, ils ſeront noyez dans l'abyſme d'vn ſilence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à ſon amy, ie vous le pro-

mets, Lucilius. I'ay du credit auec la posterité ; i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener auecque moy. Nostre Virgile a promis à deux hommes de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement : & en effet, il leur a tenu promesse.

Tous ceux que la Fortune produit à la veuë du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur Estat, sont honnorez, & leurs maisons frequentées, tandis qu'ils viuent ; mais ils n'ont pas si-tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il en est autrement des beaux esprits ; c'est aprés la mort qu'on les estime dauantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

II. Puis qu'Idomenée a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dit vne parole fort remarquable, Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire & a trop de grace pour luy chercher de l'embellissement. Ie vous aduertiray seulement d'vne chose ; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pytocles honneste homme ? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit dans vne volupté perpetuelle ? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue ? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulierement à Epicure ; elles sont publiques. Ie tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'vn a dit quelque chose, qui ne me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé. I'allegue librement Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la couuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien, & se comportent auec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses jardins, & qu'ils verront escrit sur sa porte ; *Passans, vous serez bien logez ceans, la volupté y est tenuë pour le souuerain bien.* Aprés cela vous trouuerez vn concierge gracieux, qui

vous traittera de bouillie, & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez. Il vous dira, Et bien ne vous fais-je pas bonne chere ? on ne s'affame point en ces jardins; on ne s'y raſſaſie point ; ce qu'on y boit ne prouoque point l'alteration, mais oſte la ſoif, auec vn remede gratuit & naturel. I'ay paſſé ma vie en cette volupté ; ie vous parle de ces deſirs qui n'eſcoutent point de conſolation, & à qui par force il faut donner quelque choſe pour les appaiſer. Car quant aux autres, qui ſe peuuent remettre à vne autre fois, chaſtier, corriger, ou ſupprimer entierement, ils ne ſont ny naturels, ny neceſſaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque choſe, c'eſt de noſtre gré. Le ventre ne veut point de remonſtrances; il demande, il ſomme. Et toutesfois ce n'eſt point vn faſcheux creancier; nous le renuoyons pour peu de choſe ; il ſe contente de la raiſon, & ne veut pas qu'on ſe ruine pour le payer.

EPISTRE XXII.

ARGVMENT.

I. Le ſage ſe doit tout à fait demeſler des occupations ſpecieuſes en apparence, & pernicieuſes en effet.

II. Le moyen d'eſchapper aux occupations publiques, c'eſt d'en meſpriſer les honneurs & les recompenſes.

III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en ſortons.

I. VOus connoiſſez deſia bien que vous ne ſçauriez mieux faire que de vous demeſler de ces occupations ſpecieuſes en apparence, & pernicieuſes en effet; mais vous ne ſçauez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choſes qu'on ne peut monſtrer qu'en preſence. Vn medecin ne ſçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit manger, ou ſe mettre au bain, il faut qu'il luy taſte le pouls. Le vieux prouerbe dit, Que le Gladiateur delibere ſur l'arene. Son aduerſaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou ſe mettra ſur quelque poſture, ſur laquelle il ſe reſoudra de ce qu'il faudra qu'il faſſe. Pour les choſes qui ſe doiuent faire, ou qui ſe font ordinairement, il y a bien moyen de les eſcrire, & de les faire ſçauoir non ſeulement aux

abſents, mais à ceux-là meſmes qui viendront au monde, apres que nous en ſerons ſortis; mais de preſcrire le temps, ou la façon de proceder en quelque choſe, c'eſt vn aduis qui ne ſe peut donner de loin. Il en faut deliberer auec les yeux; l'occaſion nous échappe d'vn moment à l'autre; ce n'eſt rien que d'eſtre preſent pour la voir qui n'eſt vigilant pour l'employer. C'eſt pourquoy eſpiez-là bien; ſi vous la voyez ne faillez pas de la prendre; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous eſtes. Vous viuez d'vne façon que vous ſeriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne ſuis pas d'auis que ce changement ſe faſſe auec violence. Rompez ce que vous auez meſlé pluſtoſt que de ne vous dégager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouiller. Il n'y a ſi poltron qui n'ayme mieux tomber vne fois que d'eſtre en branle toute ſa vie. Cependant penſez que vous eſtes loin de terre, & ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que de vous-meſme vous-vous ſoyez mis dans la barque, ſoit que, comme vous le voulez faire croire, vous y ayez eſté porté fortuitement, ſi vous paſſez outre, vous n'auez point d'excuſe; on verra bien que vous y eſtes non par fortune, mais par election. Ce ſont contes que ce qu'on dit ordinairement; Ie n'ay ſçeu m'en garentir, ie n'en voulois rien faire, mais ç'a eſté par force. On ne force iamais perſonne de courre apres la felicité; c'eſt quelque choſe de ne la rejetter point, & de demeurer ferme, quand la Fortune vient, ſans aller au deuant d'elle, pour la faire marcher plus viſte. Ie veux, ſi vous le trouuez bon, qu'auec moy vous ayez encore en voſtre conſeil des gens plus ſages que ie ne ſuis, & de qui ie prens ordinairement l'aduis quand i'ay quelque choſe à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il eſcrit à Idomenée, qui ſe rapporte fort à ce propos. Il le prie qu'il ſe haſte, & qu'il ſe dépeſche le plus qu'il pourra, deuant qu'il ſuruienne quelque empeſchement qui luy oſte la liberté de s'en aller. Toutesfois il adjouſte incontinent apres, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure ſera venuë il ſe jette par la feneſtre pluſtoſt que de demeurer; Qu'au reſte celuy qui penſe à la fuitte ne doit iamais s'endormir; & que pourueu qu'on ne preuienne ny qu'on ne perde pas le temps, il n'y a rien de ſi difficile qui ne puiſſe auoir vne fin. Peut-eſtre voulez-vous

ſçauoir ce qu'en tiennent les Stoïciens. Il ne faut pas qu'on vous faſſe accroire que ce ſoient des gens qui ſe precipitent ſans iugement au peril, ils ſont plus auiſez que courageux. Vous attendez poſſible qu'ils vous diſent que c'eſt vne honte de laiſſer tomber ſa charge; que depuis qu'on a pris vne profeſſion, il faut luiter contre ce qu'elle a de mal-aiſé, & que la marque d'vne ame magnanime & valeureuſe, eſt de ſe roidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, s'il y a quelque fruit en la perſeuerance, s'il ne faut rien faire & rien ſouffrir qui ſoit indigne d'vn homme de bien. Autrement il ne voudra pas s'attacher aprés quelque choſe de ſordide, ny d'vne occupation en faire naiſtre vne autre, pour auoir touſiours quelque ſujet de ſe tourmenter. S'il ſe trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en voudra pas touſiours ſouffrir les tempeſtes, comme vous penſez qu'il fera. Mais ayant reconnu combien les choſes qui luy donnent de la peine, ſont peu durables, combien elles ſont incertaines & douteuſes, il ne fuira pas, & ne tournera pas le dos, mais il fera peu à peu retraite iuſqu'à ce qu'il ſoit hors de peril.

II. Le moyen d'eſchapper aux occupations, c'eſt d'en meſpriſer les recompenſes; il n'y a que cela qui nous arreſte, & nous retienne. Quoy donc, que deuiendront tant de belles eſperances? M'en iray-je ſur le poinct de faire la recolte? N'auray-je plus perſonne qui vienne aprés moy, perſonne qui courre aprés mon caroſſe; ny qui ſe promeine dans ma court? Ce ſont vanitez que les hommes ne peuuent laiſſer qu'à regret; ils deteſtent bien les arbres, mais ils prennent plaiſir d'en cueillir le fruit, ils ſe plaignent de l'ambition comme d'vne maiſtreſſe, c'eſt à dire, ſi vous examinez le fond de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils ſont en diſpute auec elle. Sondez cette ſorte de gens, qui font mine d'auoir à contre-cœur les choſes qu'ils ont recherchées, & penſent fuir ce qu'ils penſent leur eſtre neceſſaire. Vous trouuerez qu'ils ſauourent comme ſucre ce qu'ils rejettent comme abſynthe. On ne les tient point, ils s'arreſtent volontairement. Il n'eſt point tant d'eſclaues, qu'il y en a qui prennent plaiſir de l'eſtre. Mais vous auez enuie de vous dégager de la ſeruitude; la liberté vous plaiſt à bon eſcient; tout ce que vous demandez, c'eſt de le pouuoir faire ſi à

propos,

propos, que vous n'ayez iamais ſujet de vous ſoucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïcien qui ne ſoit en cela de voſtre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Criſippe qui vous conſeillent choſe qui n'ait quelque meſure, qui ne ſoit raiſonnable, & que vous ne puiſſiez faire auec honneur. Mais ſi vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouiſions qu'il vous faudra pour voſtre retraite, ce ne ſera iamais fait. Quand vn vaiſſeau ſe briſe, ceux qui ſe iettent à la nage, ne ſe chargent point de leurs hardes. Ne vous ſouciez que de gagner le port d'vne meilleure vie. Les Dieux vous aſſiſteront; mais non pas comme ils aſſiſtent ceux à qui d'vn bon viſage ils donnent des maux déguiſez d'vne apparence magnifique, ſe garentiſſans par cette excuſe, que ſi ce qu'ils baillent eſt dommageable, ils n'ont pû refuſer ce qu'on leur a demandé.

III. Ie m'en allois cachetter ma lettre: mais il me la faut r'ouurir, afin que vous ne la receuiez point, qu'auec le preſent accouſtumé. Tout à cette heure il me vient de ſouuenir d'vne parole d'Epicure, auſſi veritable, que bien dite; ie fouille touſiours dans les coffres d'autruy. Nous nous en allons tous de ce monde, comme ſi nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou du moyen âge; vous n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'apprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain; & de là vient que nous n'auons iamais rien de preſt. Ce que ie trouue de meilleur en cette ſentence, c'eſt qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous ſommes entrez au monde, nous en ſortons. Cela n'eſt pas vray: nous naiſſons meilleurs que nous ne mourons. La faute nous en doit eſtre imputée: il ne s'en faut point prendre à la Nature; elle a pluſtoſt ſujet de ſe plaindre de nous, & de nous dire, D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de conuoitiſes, point de frayeurs, de ſuperſtition, de perfidie, & de toutes ces autres peſtes que vous auez à cette heure? Que n'en ſortez-vous tels que vous y eſtes venus? Nous ſerions vrayement ſages, ſi nous pouuions mourir auec auſſi peu de peur que nous ſommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne ſçauons plus où nous en ſommes; nous auons l'ame & le viſage en deſordre, & verſons des larmes, que nous ſçauons bien qui ne nous ſeruiront de rien.

Peut-on rien s'imaginer de plus honteux, que d'eſtre en alarme ſur le poinct de ſortir hors de tout peril? L'occaſion de ce trouble eſt, Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions bien auoir. Quand nous ſommes preſts de mourir, il ne nous eſt rien demeuré de ce que nous auons veſcu. Nous auons laiſſé tout écouler; nous ne nous ſoucions point d'vne bonne vie, mais d'vne longue: Et cependant le bien viure eſt ſi facile, que tout le monde le peut faire, & le viure longuement ſi difficile, qu'il n'y en a pas vn qui puiſſe adjouſter vne heure ſeulement à ſon dernier iour.

EPISTRE XXIII.

ARGVMENT.

I. La vraye ioye conſiſte en la bonne conſcience, au meſpris des vanitez, des choſes caſuelles, & en vn reglement de vie vniforme.

II. Celuy-là vit honteuſement, qui commence tous les iours à viure.

I. VOvs attendez que ie vous mande que l'Hyuer nous a traitez doucement, qu'il n'a eſté ny ſi long ny ſi rigoureux que de couſtume, que le Printemps eſt faſcheux, qu'il eſt froid extraordinairement, & toutes ces autres bagatelles de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien eſcrire de quoy nous ne puiſſions receuoir quelque profit. Que ſera-ce donc, ſinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien faite? Demandez-vous qui en eſt le fondement? de ne ſe réjouïr point des vanitez. Ay-je dit que c'en eſt le fondement? c'en eſt le faiſte. Quand vn homme en eſt venu là, qu'il ſçait dequoy ſe réjouïr, & que pour eſtre heureux, il ne ſe remet à la diſcretion d'autre que de ſoy-meſme, il ne ſçauroit monter plus haut. Quiconque ſe laiſſe chatouïller à quelque eſperance, quelque apparente & facile qu'elle ſoit, & quelque bon ſuccés que ce qu'il ſe propoſe, ait accouſtumé d'auoir, il eſt impoſſible que iamais il ait ny l'ame nette, ny le courage bien aſſeuré. Faites, Lucilius, que voſtre premiere le-

çon ſoit d'apprendre à vous réjoüir. Vous me direz que vous oſtant les choſes fortuites, & les eſperances, qui ſont les plus cheres délices de l'eſprit de l'homme, ie ne vous en laiſſe pas beaucoup de ſujet. C'eſt tout au contraire; ie ne veux pas que iamais vous ſoyez ſans contentement. Tout ce que ie demande, c'eſt qu'il naiſſe en voſtre maiſon; il y naîtra pourueu qu'il ſoit en vous-meſme. Les autres ioyes relaſchent bien le front, mais elles ne rempliſſent pas l'eſtomach; ce ne ſont que fumées; il ne ſuffit pas de rire pour eſtre ioyeux; il faut que l'ame ſoit gaye, en bonne aſſiette, & ſi releuée, que toutes choſes demeurent au deſſous d'elle. Croyez-moy, c'eſt vne choſe ſeuere qu'vne ioye veritable. Auez-vous opinion qu'on puiſſe ſans ſe rider, & comme parlent ces affetez, en faiſant les doux yeux, meſpriſer la mort, ouurir la maiſon à la pauureté, reſiſter à ſes affections, & ſe diſpoſer à la patience d'vne douleur? Il n'y a point de doute que le contentement de ces meditations ne ſoit grand: mais il n'a pas le gouſt bien délicat. C'eſt celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous ſouciez que d'en rencontrer la ſource, vous n'en trouuerez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance ſont ordinairement ſi prés du gazon qu'on les découure en deux coups de beſche. Ceux qui ſont de prix, ſe cachent au fond de la terre; mais auſſi tant plus qu'on y foüille, tant plus on y trouue dequoy foüiller. Tout ce que le vulgaire eſtime, n'eſt que piperie; s'il a quelque plaiſir, il ne fait que s'épandre en la ſuperficie, & ne penetre point à l'interieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors. Celle dont ie parle, & où ie taſche de vous conduire, eſt eſſentielle, & n'a pas tant d'apparence que de verité. Voulez-vous eſtre heureux, Lucilius? il n'y a qu'vn chemin qui vous y meine, marchez ſur toutes ces vanitez que vous voyez luire, & ne deſirez point vne choſe que vous ne pourrez auoir, ſi vous ne la mendiez. Tournez-vous touſiours du coſté du vray bien, & vous réjoüiſſez à vos deſpens. Comment à mes deſpens? De vous meſme, & de ce qui eſt meilleur en vous. Quant au corps, encore qu'il ſoit l'organe de la pluſpart de nos operations, traitez-le comme neceſſaire, mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne ſont vaines, & ne durent point; elles ſont auſſi-toſt haïes que paſſées, & bien ſouuent elles ſe

changent en leur contraire, ſi on ne les prend auecque beaucoup de diſcretion. Ce que ie vous dis, eſt veritable. Elles ſont en vn precipice, & qui n'y garde meſure, il en ſort ordinairement de la douleur. Or il n'eſt rien ſi mal-aiſé que de garder meſure en ce qui eſt à noſtre gouſt. D'vn bien veritable, prenez-en tout à voſtre aiſe. Vous eſtes aſſeuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, Que c'eſt que ce bien veritable, & d'où il peut venir. Ie le vous diray : De la bonne conſcience, des intentions vertueuſes, des actions droites, du meſpris des choſes caſuelles, & d'vn reglement de vie vniforme, qui ne s'égare iamais de ſon chemin. Car comment ſeroit-il poſſible que ceux qui ne ſont que ſauter d'vn deſſein à l'autre, ou qui meſmes n'y ſautent pas, mais ſe laiſſent aller au gré de la Fortune, eſtans vagues & ſuſpendus, euſſent quelque choſe de certain & d'arreſté ? Il s'en trouue peu qui ſe gouuernent & qui conduiſent leurs affaires par conſeil. La pluſpart ne vont pas, mais ſont portez, comme ces choſes que nous voyons flotter ſur vne riuiere ; les vnes, parce que l'eau qui les ſouſtient eſt molle & dormante, deſcendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux ſont trainées auecque violence ; Les vnes par vn branlement languide ſont iettées à bord ; & les autres ſont rapidement emportées iuſques dans la mer. Il faut donc prendre vne reſolution de ce que nous auons à faire, & quand elle eſt priſe, y perſeuerer.

II. Mais il eſt temps de payer ce que ie doy ; & ie vay m'acquiter auec vne belle parole de voſtre Epicure. C'eſt vne choſe faſcheuſe de commencer tous les iours à viure ; ou ſi vous trouuez la conception mieux exprimée de cette façon, c'eſt mal viure que de commencer touſiours à viure. Demandez-vous pourquoy ? parce que leur vie eſt touſiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'vn homme qui ne fait que commencer à viure, ſe puiſſe preparer à mourir. Il faut faire en ſorte, que nous ayons touſiours aſſez veſcu. Cette meditation n'entre point dans l'eſprit d'vn homme, qui penſe touſiours eſtre au commencement de ſa vie. Ne croyez pas que le nombre en ſoit petit ; il n'en eſt gueres d'autres. Si vous vous en eſtonnez, ie vous diray vne choſe qui vous eſtonnera bien dauantage. Il en eſt qui commencent de vi-

ure ; quand il eſt temps de ceſſer ; il y en a qui ceſſent de viure, & n'auoient pas encore commencé.

EPISTRE XXIV.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.

II. Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, eſt d'en prendre la meſure à par ſoy, & taxer ſa crainte.

III. La mort n'a que l'apparence d'vn plus grand mal, & toute ſa pompe n'eſt que la douleur d'vne goute, d'vne colique, ou d'vne femme en ſon accouchement.

IV. La mort & les afflictions ſont la condition de la vie.

V. Chaque iour emporte vne partie de noſtre vie, & la derniere heure n'eſt pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.

VI. L'homme ſage ne doit craindre ny deſirer la mort.

I. VOvs me mandez que les brauades de voſtre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arreſt à voſtre prejudice. C'eſt peut-eſtre afin que ie vous mette l'oreille ſous le coude, & que ie vous conſeille de vous flatter de l'eſperance de quelque meilleur éuenement. Car quel beſoin eſt-il d'aller au deuant des maux, de preoccuper vne douleur que nous ſentirons aſſez-toſt quand l'occaſion en ſera venuë, & de perdre le preſent par l'apprehenſion de l'aduenir ? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de jugement, ſi vous vous rendez miſerable à cette heure, parce que vous ſerez miſerable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la ſecurité par vn autre chemin. Si vous voulez vous dépoüiller de toute ſollicitude, faites compte que ce que vous craignez qu'il vous aduienne, indubitablement vous aduiendra. Quelque mal que ce ſoit, prenez-en la meſure à part-vous, & taxez voſtre crainte, vous trouuerez que ce qui vous fait peur n'eſt pas grand, ou n'eſt pas de longue durée ; Il n'en faut point aller chercher la preuue bien loin ; il n'y a point de ſiecle qui n'ait des exemples de pareilles reſolutions. Iettez les yeux de quelque coſté que vous voudrez dans l'Italie ou dehors, vous

trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquiſition, & de naturel. Ie veux que vous ſoyez condamné, que pouuez-vous auoir pis que le banniſſement ou la priſon ? Que peut craindre le corps au delà de la flamme & de la mort ? Conſiderez chacune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteuez-vous ceux qui les ont meſpriſées ; vous ſerez plus en peine de les choiſir, que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en ſa condemnation, que d'auoir eſté mal iugé. Metellus en ſon banniſſement eut patience. Rutilius prit plaiſir au ſien ; L'vn reuint pour gratifier ſa Republique qui le rappelloit ; l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuſer, en vn temps, où luy refuſer eſtoit vn crime capital. La priſon ne fit point taire Socrate ; on luy donna moyen de ſe ſauuer, mais il n'en voulut rien faire, & demeura pour apprendre aux hommes le meſpris de deux choſes qu'ils apprehendent le plus, la mort & la priſon. Mutius ſe bruſla la main ; c'eſt vne choſe bien cruelle que le feu ; mais combien l'eſt-il dauantage quand c'eſt vous-meſme qui vous eſtes occaſion de le ſentir ? Vous voyez vn homme qui ne ſçait que c'eſt de ſcience, & qui n'a iamais oüy aucune leçon du meſpris de la douleur, ny de la mort, fortifié ſeulement d'vn courage militaire, ſe donner luy-meſme la punition d'vn deſſein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre ſa main dans la flamme ; & quoy qu'il ne luy en reſtaſt plus que les os dépouillez, il ne l'oſta iamais que l'ennemy meſme ne luy fiſt oſter le feu. Il pouuoit bien faire quelque choſe auecque plus de ſuccés, mais non pas auecque plus de courage. Voyez comme la cruauté n'eſt pas ny ſi dure ny ſi tendre à ordonner les ſupplices, que la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porſenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit euë de le tuer, qu'à Mutius de ſe pardonner à ſoy-meſme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir pas tué. Vous me direz que ce ſont des contes qu'on fait aux eſcoles, & que tantoſt quand il ſera queſtion de meſpriſer la mort, i'auray l'exemple de Caton tout preſt à mettre ſur le bureau. Pourquoy ne l'y mettrois-je ? pourquoy ne vous repreſenterois-je comment cette nuict qui fut ſa derniere, liſant le liure de Platon, ſon eſpée au cheuet de ſon lict, (car il auoit auſſi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) aprés auoir donné l'ordre, qui ſe pouuoit donner au deſordre

où eſtoient ſes affaires, il penſa qu'il falloit faire en ſorte que Caton ne pûſt receuoir la vie ou la mort de perſonne. Ainſi ayant tiré du fourreau ſon eſpée, qui iuſques-là n'auoit iamais fait de meurtre ; Tu n'as rien gagné, dit-il, Fortune d'auoir trauerſé toutes mes entrepriſes. Iuſques icy i'ay combatu pour la liberté de ma Patrie, mais non encore pour la mienne. Ie ne me ſuis point obſtiné pour viure libre, mais pour viure entre des libres. Maintenant que les choſes du monde ſont déplorées, & que leur confuſion n'a plus de remede, il eſt temps de mettre Caton en lieu de ſeureté. Là deſſus il ſe la plongea dans l'eſtomach ; & bien-toſt aprés diminué de ſang & de force, mais auſſi ferme de courage qu'auparauant, non plus en colere contre Ceſar, mais contre ſoy-meſme, à faute d'armes il fourra ſes mains dans ſa playe, en arracha les emplaſtres & les bandages, & fit ſortir cet eſprit ſi genereux & ſi braue, qui ne pouuoit rien voir au deſſus de ſoy. Ie ne vous amene pas tous ces exemples, pour exercer voſtre eſprit, mais pour vous aſſeurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous aſſeurer, que de vous monſtrer que le meſpris de ce moment de rendre l'ame, eſt vne reſolution où les plus grands perſonnages ſont bien ſouuent égalez par des eſprits foibles, qui iamais en autre occaſion n'ont donné teſmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompée auoit eſpouſé ſa fille, ayant eſté reporté par vn vent contraire à la coſte d'Afrique, où tout auſſi-toſt il ſe trouua tellement inueſty dans ſon vaiſſeau, qu'il n'y auoit pas moyen qu'il eſchapaſt, ſe donna de l'eſpée au trauers du corps ; Et comme il ouït qu'on demandoit où eſtoit le General, il reſpondit, le General ſe porte bien. Cette parole le fit aller du pair auecque tous ceux de ſa Maiſon ; & continua l'opinion qu'on auoit, que l'Afrique eſtoit fatale à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage, mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, ſe porte bien. Euſt-il eſté raiſonnable qu'vn General, & vn General qui commandoit à Caton meſme, fuſt mort d'vne façon moins braue & moins releuée ? Ie ne vous veux point amuſer à lire les hiſtoires, ny à réueiller tous ceux des ſiecles paſſez, qui ont meſpriſé la mort, dont le nombre eſt infiny ; regardez ſeulement le noſtre, de qui nous accuſons ordinairement la molleſſe & la diſſo-

lution. Vous y en trouuerez de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'oſter la vie, & de finir leurs maux par la mort. Ie vous iure, Lucilius, qu'il y a ſi peu d'occaſion de craindre la mort, que ie ne croy pas qu'il y ait rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous ſouciez donc point des menaces de voſtre partie ; & bien que voſtre conſcience vous doiue faire attendre vn bon ſuccés de vos affaires, toutesfois pource que pour gagner ſa cauſe, il ne ſuffit pas de l'auoir bonne, promettez-vous d'vn coſté qu'on vous rendra juſtice, mais de l'autre preparez-vous à vous conſoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout, ſouuenez-vous de conſiderer les choſes hors de leur tumulte ; voyez de prés ce que c'eſt ; vous n'y trouuerez rien d'épouuantable, que le ſeul épouuantement que nous en prenons. Nous ne ſommes en cela gueres moins enfans, que les enfans meſmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accouſtumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils ſont maſquez. Les choſes ont leur maſque auſſi bien que les perſonnes. Il le leur faut oſter, & les regarder en leur viſage naturel. Que penſez-vous faire de me montrer des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos coſtez ? Ne vous cachez point ſous cét équipage ; cela eſt bon pour faire peur à des niais. C'eſt la mort dequoy mon valet & ma ſeruante firent dernierement ſi peu de cas. A quoy eſt bonne cette monſtre de fouëts, de tortures, & de geſnes, deſtinées à chaque partie du corps pour le tourmenter ? Que veulent dire tous ces inſtrumens à deſchirer vn homme piece à piece, que vous nous déployez auec tant d'appareil ? Oſtez-nous ce qui nous eſtonne ; faites taire les gemiſſements & les cris ; ſupprimez cette aigreur de voix que le démembrement fait éclatter ; qu'eſt-ce que toute voſtre pompe, ſinon la douleur meſme d'vne goutte, d'vne colique, ou d'vne femme en ſon accouchement ? Si ie la puis ſupporter, c'eſt peu de choſe ; ſi ie ne puis, i'en ſeray bien-toſt dehors. Repreſentez-vous ce que tant de fois vous auez oüy dire. Souuenez-vous de ce que ſi ſouuent vous auez dit vous-meſme ; & rendez par effet, teſmoignage de la verité de voſtre doctrine. Il n'y a rien de ſi honteux que le reproche qu'on nous fait ordinairement, que noſtre

Philoſophie

Philoſophie ſe limite à des paroles, & ne va point iuſqu'à l'action.

IV. Que voulez-vous dire ? eſt-ce à cette heure que vous-vous auiſez, que vous eſtes ſujet à la mort, au banniſſement & à la douleur ? ce ſont toutes choſes à quoy vous eſtes né. Imaginons-nous que ce qui peut ſe faire ne manquera pas de ſe faire. Ie ſçay bien que vous n'auez point attendu mon conſeil à vous reſoudre ; Auſſi ne veux-je de vous autre choſe pour cette-heure, ſinon que vous oſtiez ce trouble de voſtre eſprit, autrement vous le trouuerez laſche quand il ſera queſtion de l'employer. Tirez-le du particulier au general ; dittes-luy que ce corps eſt mortel & fragile, & que non ſeulement l'injure, ou l'oppreſſion d'vne force plus grande que la ſienne, mais ſa volupté propre peut eſtre occaſion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigeſtions, le vin des paralyſies, les femmes des affoibliſſements de pieds, de mains, & de toutes les jointures. Mais que ſera-ce, ſi ie deuiens pauure ? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie ſuis banny, ie croiray eſtre originaire du lieu meſme où il me ſera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie diray ; Suis-je libre en l'eſtat où ie ſuis né ? Ne ſuis-je pas attaché naturellement à cette maſſe de chair ? Si ie meurs, ie ceſſeray de pouuoir eſtre malade, ie ceſſeray de pouuoir eſtre priſonnier, ie ceſſeray de pouuoir mourir. Ie ne ſuis pas ſi mal aduiſé d'apporter icy la chanſon d'Epicure, Que ce ſont contes que les apprehenſions qu'on nous donne des Enfers, qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne roue, de Syſiphe qui porte vne pierre qui retombe, de Titie de qui le poulmon & le foye renaiſſans à meſure qu'ils ſont mangez, ſoient eternellement deſchirez par vn Vautour. C'eſt à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux ſans iour, & des Fantoſmes qui n'ont autre choſe que des os. La mort ou nous conſume, ou nous laiſſe aller. Si elle nous laiſſe aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faiſoit que nous charger. Si elle nous conſume, comme nous ne pouuons plus ſentir de bien, auſſi ne pouuons-nous plus ſouffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie die que vous ne l'auez pas plus eſcrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne choſe, & de penſer le con-

traire; combien eſt-il plus honteux de démentir ce qu'on a eſcrit.

IV. Il me ſouuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous diſiez que nous ne tombions pas tout d'vn coup en la mort, mais que nous y deſcendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'eſt iour que nous ne mourions; car il n'eſt point de iour que nous ne perdions quelque choſe de noſtre vie, & lors meſmes que nous croiſſons, noſtre vie decroiſt. Nous auons eſté enfans, garçons, & jeunes hommes. Ces âges-là ſont perdus pour nous; le temps paſſé iuſques à hier eſt tout éuanoüy, & le meſme iour où nous ſommes, eſt moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'eſt pas la derniere goutte d'eau qui vuide vn vaiſſeau, mais toutes celles qui ſont coulées auparauant, ainſi l'heure derniere où nous ceſſons d'eſtre, n'eſt pas la ſeule qui fait noſtre mort, mais bien elle eſt la ſeule qui l'accomplit. C'eſt l'heure où nous ſommes arriuez au logis, mais nous auons eſté long-temps par les chemins. En faiſant toute cette deſcription, auec voſtre ſuffiſance accouſtumée, & qui touſiours grande, ſemble encore auoir quelque vehemence particuliere quand il eſt queſtion de rendre teſmoignage à la verité, vous auez dit,

L'homme a plus d'vn treſpas, mais le dernier l'emporte.

I'aime mieux que vous vous amuſiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que cette mort de qui nous auons tant de peur, eſt bien la derniere, mais qu'elle a eſté deſia precedée par beaucoup d'autres. Ie voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans cette lettre? Ie m'en vay vous mettre quelque choſe qui ſe rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blâme pas moins ceux qui deſirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit; C'eſt vne mocquerie de vouloir mourir par vn degouſt de la vie, veu que de la vie que nous menons, nous vient l'occaſion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu, Eſt-il rien, dit-il, de ſi ridicule que de ſouhaiter la mort, veu que c'eſt la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie? Ce n'eſt pas tout que de la ſouhaiter. Il en eſt de ſi mal-auiſez, ou pluſtoſt ſi hors du ſens, qu'ils ſe font mourir eux-meſmes, pour la peur qu'ils

ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces poincts, il vous fortifiera l'eſprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais auſſi ne la faut-il pas trop haïr. Nous n'auons pas moins de beſoin de nous reſoudre au dernier qu'au premier; Et quand la raiſon meſme nous conſeille de mourir, il le faut faire auecque iugement, & non pas y courrir à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teſte bien faite, ne doit pas fuïr de la vie, il en doit ſortir. Euitons ſur toutes choſes cette paſſion, à qui beaucoup ſe laiſſent gagner, de vouloir mourir ſans ſçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre choſe, l'eſprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconſiderez. Il n'y a point de diſtinction de qualité, ny de ſuffiſance. Chacun ſe laiſſe emporter, les ſots & les poltrons, comme les galans & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & de voir touſiours de meſmes choſes. Ils ne haïſſent pas leur vie, mais ils en ſont ennuyez. Ce ſont des conſiderations où la Philoſophie meſme nous amene quelquefois. Ne ferons nous iamais autre choſe que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & bruſler de chaud. C'eſt touſiours à refaire; les choſes du monde ſont enfilées d'vne ſorte, qu'en s'entrefuïant elles ſe ſuiuent. La nuict preſſe le iour, le iour la nuict; L'Eſté, l'Autonne, l'Hyuer & le Printemps ſont le commencement & la fin des vns des autres. Tout ſe paſſe, mais c'eſt pour reuenir. Ie ne voy rien que ie n'aye veu; ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a perſonne qui n'en fuſt quelquefois dégouſté. Il y en a aſſez qui n'eſtiment pas la vie vne choſe faſcheuſe, mais il leur ſemble qu'elle eſt ſuperfluë, & qu'il n'y a pas moyen de s'en paſſer.

EPISTRE XXV.

ARGVMENT.

I. Les mauuaiſes habitudes quelques enracinées qu'elles ſoient, ne ſont point incurables.

II. Le plus pauure du monde, eſt aſſez riche, pour auoir ce qui eſt neceſſaire.

III. Qu'il nous faut repreſenter vn teſmoin en toutes nos actions; il n'importe quel, pourueu que ſa vie ſoit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroiſtre leurs vices deuant luy.

IV. L'homme de bien doit viure chez ſoy, & le meſchant en compagnie.

I. QVant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn meſme chemin. Il y en a vn duquel il ſuffit de redreſſer les imperfections; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Ie parleray librement; Si ie me picque le premier, ie ne ſuis point ſon amy. Et quoy, voudriez-vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle? Ce n'eſt point vn âge capable d'inſtruction. Il faut qu'vne ame ſoit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Ie ne ſçay pas ce que i'aduanceray; mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprenne, ie courray la fortune de l'euenement. Il n'eſt point de mal incurable, quelque enraciné qu'il ſoit; mais il ſe faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à ſouffrir beaucoup de choſes contre ſa volonté. Quant à l'autre, ie n'en ſuis gueres plus aſſeuré; tout ce que i'y voy de bon, c'eſt qu'il rougit quand il fait quelque faute. Tant qu'il aura cette honte, i'en auray bonne opinion. Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cét endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le deſeſperer. Il faut choiſir le temps à propos pour y tenter quelque choſe, & le prendre, s'il eſt poſſible, quand il eſt en bonne humeur, & qu'il ſemble eſtre en quelque diſpoſition d'amendement. Ie ne me tromperay iamais en ſes interûalles. Quand il ſera ſage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroiſſe pas de vice, ie ne laiſſeray pas de croire qu'il y en a.

II. Ie donneray quelques iours à cét exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites nous voir voſtre reſolution & vous depeſchez de ſerrer bagage. Rien de ce que nous auons, ne nous eſt neceſſaire; ſi nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous ſommes riches. Ce qui nous fait beſoin, ne couſte rien; ou s'il couſte quelque choſe, c'eſt ſi peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain, & de l'eau. Le plus pauure du monde eſt aſſez riche pour en auoir, & qui s'en contente, ſa condition eſt auſſi bonne que celle de Iupiter. C'eſt l'opinion d'Epicure, de qui ie vous vay dire vn autre beau trait; Faites, dit-il, toutes choſes, comme ſi quelqu'vn vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne faſſiez beaucoup pour vous, de choiſir quelqu'vn, ſur qui vous ayez touſiours les yeux, & que vous imaginiez touſiours preſent, quand vous ferez quelque deſſein. Ce ſeroit bien plus de gloire de vous propoſer quelque homme de bien; toutefois prenez le premier venu; ie me contenteray que vous penſiez toûjours eſtre en la preſence de quelqu'vn. La ſolitude ne nous perſuade iamais que du mal. Quand vous aurez profité de telle ſorte, que vous aurez du reſpect pour vous-meſme, vous pouuez alors donner congé à voſtre Gouuerneur. Iuſqu'à ce que cela ſoit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'authorité, ſoit Caton, Scipion, ou Lelius, il n'importe, pourueu que ſa vie ſoit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroiſtre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en ſerez venu-là, que de vous porter honneur à vous-meſme, ie vous donneray le meſme conſeil que donne Epicure. Penſez que vous n'auez iamais plus de beſoin de vous retirer en vous-meſme, que quand vous eſtes contraint d'eſtre en compagnie. Gardez-vous de reſſembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez les tous l'vn aprés l'autre; il n'y en a pas vn, qui ne ſe trouue mieux en toute autre compagnie qu'en la ſienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-meſme, que quand il faudra que vous ſoyez en compagnie; mais ne vous y retirez pas, ſi vous n'eſtes homme de bien, & ſi vous n'auez l'ame ſans tumulte, & ſans paſſion. Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & de

vous en aller auecque la foule; & vous ne ſçauriez eſtre plus mal auec tout autre qu'auecque vous.

EPISTRE XXVI.

ARGVMENT.

I. La Vieilleſſe affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la deliurant des vices.
II. La mort qui eſt causée par la Vieilleſſe eſt douce.
III. La mort eſt le Iuge veritable de noſtre vie.
IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.

I. IE vous diſois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la Vieilleſſe. Mais à cette heure, i'apprehende que la Vieilleſſe ne ſoit demeurée bien loin derriere moy. Ma diſpoſition & mes années ſe doiuent deſormais nommer d'vne autre façon. Quand on parle de vieilleſſe, on n'entend pas vn âge rompu, mais ſeulement laſſé. Ce que i'ay, c'eſt decrepitude, ie ſuis au bout de la carriere. Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me ſens incommodé que du corps, & que ie n'eus iamais l'entendement ny plus ſain, ny plus entier. Ie n'ay rien de vieux en moy que les vices, & les parties deſtinées à leur vſage; l'eſprit eſt vigoureux, & ſe réjouït que le corps ne luy donne plus gueres de trauerſes. A ceſte heure qu'il eſt déchargé d'vne bonne partie de ſon faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieilleſſe. Il dit qu'il eſt en ſa fleur; ie ſuis content de le croire, & de le laiſſer faire. Ie veux pourtant regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philoſophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux mettre d'vn coſté ce que ie puis faire, & ce que ie ne veux pas faire; & de l'autre ce que ie veux bien faire, & ce que ie ne puis; car ſi ie veux quelque choſe de plus que ce que ie puis, ie ſuis bien aiſe de mon impuiſſance. Quelle occaſion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous eſt-ce, que ce qui deuoit auoir fin, ſoit acheué? Vous me repondrez, qu'il n'y a point de plus grand deplaiſir, que d'aller en diminuant, & ſe voir comme fondre de iour en iour; car nous ne tombons pas d'vne ſecouſſe, & ne ſom-

mes pas renuerſez d'vn ſeul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'vne heure à l'autre nous perdons quelque choſe de noſtre vigueur. Mais comment ſçaurions nous mieux partir du monde, que d'eſtre par vne diſſolution naturelle inſenſiblement amenez à noſtre fin ? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'vn coup, & ſortir inopinément de cette vie, mais parce que c'eſt vne douce voye que d'en eſtre retiré tout doucement.

III. De moy, comme ſi i'eſtois ſur le poinct d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arreſt de mes années paſſées, ie me conſidere & me tiens ce langage; Tout ce que i'ay dit, ou fait iuſqu'à cette-heure, n'eſt rien; Si i'ay donné quelques teſmoignages de mon courage, ç'a eſté en choſes de peu de merite, & y a eu plus d'impoſture que de verité. Ie n'ay rien fait que beaucoup d'eſperances ne m'ayent ſollicité de faire; ſi i'ay quelque choſe de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'eſt pourquoy, ſans m'effrayer, ie me prepare à cette iournée, où le maſque leué, ie verray ſi mon courage eſt auſſi braue que ma langue, & ſi les rodomontades que i'ay faites contre la fortune n'eſtoient point autant d'artifices, pour me faire eſtimer ce que ie n'eſtois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes; elle eſt ordinairement douteuſe & peut pancher auſſi toſt d'vn coſté que de l'autre. Mettez à part toute l'eſtude que vous auez iamais faite; la mort vous iugera. Ce ne ſont ny les diſputes, ny les diſcours profonds, ny les preceptes de Philoſophie, qui font paroiſtre la force de l'ame. Bien ſouuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut; C'eſt à rendre l'eſprit, qu'on voit ce qu'vn homme a dans le cœur. La condition me plaiſt bien; ie n'ay point de peur de ma cauſe. Voila de quelle ſorte ie m'entretiens; mais faites eſtat que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous eſtes plus jeune, qu'importe ? La mort ne compte pas les années. Elle vous attend peut-eſtre ailleurs que vous ne penſez; c'eſt pourquoy attendez-là par tout. I'eſtois preſt à clorre ma lettre, & prenois deſia le cachet. Mais il m'eſt ſouuenu, qu'il luy faloit garnir ſa bougette, & luy bailler de quoy faire ſon chemin. Ie ne vous dis point où ie fouille, Vous le ſçauez bien, ayez tant ſoit peu de patience, ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera cette sentence ; Aduisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre auecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'vne fois ; & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute sorte de puissance ou pour le moins il en est hors. Il se mocque des prisons, des gardes & des cachots ; il en a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Veritablement il ne faut pas l'abandonner entierement ; mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.

EPISTRE XXVII.

ARGVMENT.

I. Les Vieillards sont blasmables, qui aiment les plaisirs des jeunes gens & qui ne font pas mourir leur vice deuant qu'eux.
II. La vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.

I. VOus me direz, que ie vous presche à present que ie me suis presché moy-mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Ie ne suis pas si presomptueux que de me sentir malade, & de faire le Medecin. Mais comme gardant le lict, tous deux en mesme chambre, ie deuise auec vous de nostre maladie, & vous faits part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie, Regardez quel âge vous auez ; & vous aurez honte d'auoir les mesmes volontez & les mesmes desseins que vous auiez, quand vous

eſtiez encor enfant. Deuant que de mourir, faites pour vous vne choſe, c'eſt que les vices meurent auant vous. Quittez toutes ces voluptez pleines de trouble & de tumulte, qui vous couſteront bien cher vn iour. Les paſſées font du mal autant que les futures. Quelque bon ſuccez qu'ayent les crimes, ils ne laiſſent pas de geſner l'ame apres l'execution. Le trouble qu'ils donnent ne ſe paſſe pas auec eux. Il en eſt de meſme d'vn plaiſir que la vertu n'accompagne point. Il a touſiours le repentir à ſa queuë, il n'eſt ny ſolide ny fidele. Et quand il ne ſeroit point dommageable, ſa ſuite nous donne aſſez de ſujet de le fuir.

II. Voyez pluſtoſt de trouuer quelque bien qui ſoit durable; or il n'y en a point d'autre que celuy que de ſoy l'ame prend elle-meſme. C'eſt de la vertu ſeule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui ſont hors de toute apprehenſion. S'il y a de l'obſtacle, il paſſe au deſſous d'elle, comme vn nuage, qui ne luy empeſche point le iour. Quand ſera-ce que nous ſerons ſi heureux d'y paruenir? Certainement nous ne nous arreſtons pas tout court, mais nous nous haſtons bien lentement. Il y a encore bien de la beſogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous-meſme. Ce n'eſt point choſe qui ſe faſſe par Procureur. Il y a d'autres ſçiences, où l'on peut prendre de l'aide pour eſtudier. Il y auoit de mon temps vn Caluiſius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'eſprit, & le reuenu d'vn affranchi. C'eſtoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaiſe grace à faire le Grand. Il auoit ſi peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Vlyſſe, d'Achile, ou de Priam, il ne ſçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les connuſt mieux que nous ne connoiſſons nos maiſtres d'eſcole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les ſçauent point, n'en donna de ſi faux à perſonne, comme ce pauure homme en donnoit aux Grecs, & aux Troyens; cependant il auoit enuie d'eſtre tenu pour vn ſçauant perſonnage. Il s'auiſa pour auoir pluſtoſt fait, d'auoir des eſclaues, & de les acheter bien cher, dont l'vn ſçeut Homere par cœur, & l'autre Heſiode; les neuf Lyriques eurent auſſi chacun le ſien. Ne vous eſtonnez pas, ſi ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point, il les fit faire exprés. Quand il eut dreſſé tout cét équipage, il com-

mença de rompre la teſte à ceux qu'il appelloit à manger auecque luy. Ses protocoles eſtoient à ſes pieds, qui luy fourniſſoient des vers, à meſure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy eſchapaſt. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faiſoit autre meſtier que de ſuiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & de ſe rire d'eux en mangeant leur bien, luy conſeilla d'auoir des valets à luy ramaſſer les paroles. Comme Sabinus luy euſt dit, que ces eſclaues luy couſtoient deux mille eſcus la piece; Vous euſſiez eu, reſpondit Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutesfois il auoit cette bonne opinion de ſoy, qu'il penſoit eſtre le plus ſçauant homme qui fuſt en ſa maiſon. Le meſme luy conſeilla de s'exercer à luitter. Sabinus, homme mal ſain, paſle, & extenué, luy ayant reſpondu là deſſus; Comment voudriez-vous que ie luittaſſe, tout ce que ie puis faire c'eſt de viure. Ie vous prie, dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de valets, ſi grands & ſi forts, à voſtre commandement? Vne bonne ame ne tombe point au commerce; & quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne penſe pas qu'il ſe trouuaſt perſonne qui en voulut acheter. Quant à la mauuaiſe, on ne trafique d'autre choſe. Mais prenez ce que ie vous doy, & adieu. C'eſt richeſſe qu'vne pauureté qui ſe range aux loix de la nature. Epicure a touſiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut iamais aſſez ſçauoir. Il eſt des perſonnes à qui il ne faut que monſtrer les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans la teſte à coups de marteau.

EPISTRE XXVIII.

ARGVMENT.

I. Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice auec eux.
II. Fuir le bruit du Palais.
III. Cognoiſtre ſa faute, c'eſt eſtre en voye d'amendement.

I. VOvs vous eſtonnez que tant de voyages que vous auez faits, & tant de lieux où vous auez eſté, ne vous

ayent pas fait paſſer voſtre humeur melancolique. Penſez-vous eſtre ſeul à qui cela ſoit arriué ? C'eſt l'eſprit qu'il faut changer & non pas l'air. Paſſez tant de mers que vous voudrez, reculez-vous en des ſolitudes, où iamais homme ne mette le pied, en quelque part que vous alliez, vous aurez touſiours vos vices auecque vous. Quelqu'vn faiſant vn iour cette meſme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoy vous eſtonnez-vous que vos voyages vous ſoient inutiles, veu que vous-vous portez par tout où vous allez ? La cauſe qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir & de connoiſtre des pays & des villes que iamais vous n'auez connus ny veus ? Tout cela n'eſt que vous tourmenter en vain. Voulez-vous ſçauoir d'où vient que vous ne gagnez rien de fuïr ? Vous-vous enfuyez auec vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'eſprit ; autrement, ſoyez où vous voudrez, vous ne ſerez iamais bien. Faites eſtat que vous eſtes aujourd'huy comme eſt cette Sybille dans Virgille, quand l'enthouſiaſme la prend, & qu'elle a dans le corps vn eſprit autre que le ſien.

La Preſtreſſe tempeſte, & voudroit bien pouuoir
Mettre le Dieu dehors.

Vous courrez de tous coſtez, penſant vous deſcharger de ce qui vous preſſe, & tant plus vous vous remuez, tant plus vous en receuez d'incommodité. Comme vous voyez dans vn vaiſſeau, que ces paquets qui ne bougent d'vne place, ne l'ébranlent point, & que quand ils ſont iettez inégalement d'vn lieu à l'autre, ils le font perdre, & preſque renuerſer de leur coſté. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gaſtez de vous remuer, vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous ſerez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaiſir. Quand on vous relegueroit au bout du monde, & qu'on vous confineroit en la region la plus ſauuage qui ſoit ſur la terre, quelque barbare qu'y ſoit le peuple, vous y trouuerez de l'hoſpitalité. L'importance de voſtre repos eſt en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il n'importe où nous ſoyons, c'eſt folie de s'en ſoucier. Il faut croire que nous ne ſommes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le monde entier eſt noſtre patrie. Si vous auiez cette impreſſion, vous ne vous

eſtonneriez pas, que la diuerſité de tant de lieux, où le dégouſt vous a chaſſé de l'vn à l'autre, ne vous auroit de rien ſeruy. Ce n'eſt pas voyager ce que vous faites, c'eſt roder & tournoyer. Vous eſtes aujourd'huy en vn lieu, demain en vn autre, comme ſi la felicité que vous cherchez, ne ſe pouuoit trouuer par tout. En quelle part du monde ſçauroit-on ouïr plus de tempeſte, qu'en vn Palais? & cependant qui ſeroit contraint d'y viure, trouueroit moyen d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'election de ma demeure me ſera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'eſt point de corps ſi bien compoſez, qu'vne demeure mal aërée n'apporte quelque alteration à leur ſanté; tout de meſme, quand vn eſprit vertueux n'a pas encore atteint ſa perfection, mais eſt encore en chemin d'y arriuer, il eſt des choſes, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Ie ne ſuis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu ſe iettent au milieu des ondes; & nourris volontairement dans le tumulte, ne ſont pas bien-aiſés, s'ils ne ſont touſiours aheurtez contre quelque difficulté. Ie ne dy pas que ſi les occaſions s'en preſentent, vn homme ſage ne les reçoiue auecque patience. Mais il ne prendra pas plaiſir à les chercher. Il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'eſtre demeſlé de ſes vices, s'il luy falloit toute ſa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de ſon voiſin. Vous me direz que Socrate eut trente tyrans en teſte, & que iamais ils ne luy peurent faire faillir le cœur. Qu'importe du nombre des maiſtres. Il n'y a qu'vne ſeruitude. Quiconque la peut meſpriſer, quand il auroit autant de maiſtres qu'il y a d'hommes au monde, il eſt libre.

III. Il eſt temps de ceſſer, mais il faut premierement payer le tribut. Le commencement de s'amender, c'eſt de connoiſtre qu'on a failly. Epicure eſt autheur de cette ſentence, qui eſt tres-belle à mon iugement. Car qui ne penſe point faillir, ne peut vouloir qu'on le reprenne. Il ſe faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en eſt qui font gloire de leurs vices. Penſes-vous qu'vn homme qui ne penſe point eſtre malade, ſe mette en peine de chercher le Medecin? Faites donc ce qui vous ſera poſſible pour vous conuaincre. Informez contre vous; ſoyez premierement voſtre accuſateur,

& puis voſtre iuge; à la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penſerez meriter punition.

EPISTRE XXIX.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut pas ceſſer de reprendre ceux qui n'ayment point à eſtre repris.
II. Les meſchans ne vivent pas long temps.
III. La Vertu enſeigne le meſpris de la mort.
IV. On ne peut plaire au peuple, & eſtre homme de bien.

I. VOvs me demandez des nouuelles de Marcellinus, & deſirez ſçauoir ce qu'il fait; ie ne le voy gueres. Ce n'eſt pas que ie luy donne ſujet de s'éloigner de moy, mais il ne prend pas plaiſir d'oüir la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce coſté là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaiſir à l'écouter. C'eſt pourquoy tout le monde n'approuue pas cette franchiſe generale de Diogene, & des autres Cyniques, qui ſans diſtinction de perſonnes, faiſoyent des remonſtrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin. Car à quel propos vous amuſeriez-vous à preſcher vn ſourd, ou vn muet? Mais me direz vous, Pourquoy ne feray-je pas bon marché des paroles, puis que c'eſt choſe qui ne couſte rien? Ie ne puis ſçauoir ſi ie feray le profit de celuy que i'aduertiray, mais ie ſçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne faſſe le profit de quelqu'vn. Il faut ouurir la main. Quiconque fait beaucoup d'entrepriſes, c'eſt force qu'il y en ait vne qui luy ſuccede. Pour moy, Lucilius, ie ne ſuis pas d'auis qu'vn homme d'honneur en vſe de cette façon. Son authorité perd ſon luſtre par cette communication trop vniuerſelle; Et ceux qui ſe corrigeroient par ſes remonſtrances, s'il ne les rendoit pas ſi communes, n'en peuuent faire compte, quand ils voyent que ſans élection de ſujets ny de perſonnes, il les employe en toutes occaſions indifferemment. Il n'eſt pas beſoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc; il n'y a point d'art en ce qui ſe fait par accident. La ſageſſe eſt vn art, il eſt raiſonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choiſiſſe ceux qu'elle

iugera capables d'inſtruction, & quitte les autres, non du premier coup toutesfois, mais apres auoir eſſayé tout ce qu'elle aura iugé propre pour leur gueriſon. Ie ne tiens pas que Marcellinus ſoit du tout perdu; Toutesfois pour le ſauuer, il ne faut plus gueres tarder à luy tendre la main. C'eſt vn bel eſprit, mais qui prend deſia le chemin de ſe gaſter. Il en ſera ce qui pourra; i'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

II. Ie ſçay bien qu'il ſe mettra tout auſſi toſt ſur ſes bouffonneries, qui feroient rire les plus triſtes, & ſe mocquera de luy-meſme le premier, & puis de moy. Ie n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penſeray dire. Il recherchera tout ce qui ſe paſſe en nos eſcoles, & me remettra deuant les yeux les ſalaires des Philoſophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en monſtrera vn au Bordel, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monſtrera ce plaiſant Philoſophe Ariſton qui ſe fait promener en vne chaire, & qui diſcourt en cette belle poſture, car c'eſtoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'eſt celuy de qui Scaurus dit vn iour qu'on diſputoit de quelle Secte il eſtoit. Ie ſçay bien qu'il n'eſt pas Peripateticien; & Iulius Grecinus grand perſonnage, interrogé quel iugement il en faiſoit, Ie ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne ſçay ce qu'il fait ſur cette ſelle entre-deux limons; comme ſi on luy euſt parlé d'vn Cocher. Il me mettra deuant les yeux tous ces Charlatans, qui pour leur honneur euſſent mieux fait de ne ſe meſler point de la Philoſophie, que d'en trafiquer indignement comme ils font. Mais tenez-vous preparé à ſouffrir toutes ces injures. Peut-eſtre qu'il me fera rire, & peut eſtre auſſi que ie le feray pleurer; S'il continuë de rire, ie ſeray bien-aiſe; puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins ſa folie ſoit de belle humeur. Quoy qu'il en ſoit, la gayeté de telle gens n'eſt iamais longue. Prenez y garde; vous les verrez tout d'vn coup paſmez de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme des enragez. Ie ſuis reſolu de l'entreprendre, & de luy monſtrer que ie ne l'eſtime pas ſi peu que font beaucoup d'autres; ſi ie ne déracine du tout ſes vices, ie les garderay de croiſtre. Sa maladie ne guerira pas, mais elle aura

de bons interualles; & peut eſtre qu'apres les interualles, la parfaite gueriſon pourra venir. Quand on ne feroit que l'en ſoulager, ce n'eſt pas peu à vn malade. Vn bon relaſche eſt vne eſpece de ſanté.

III. Tandis que ie me prepare à ſon inſtruction, vous qui deſia pouuez quelque choſe, & qui par la conſideration du progrez que vous auez fait iuſqu'à cette heure, iugez à peu prés ce que vous pouuez faire à l'aduenir; formez voſtre vie, releuez voſtre courage, faites ferme contre tout ce qui eſt formidable, & ne vous ſouciez point du nombre de ceux qui vous penſent faire peur. Ne ſeroit-ce pas vne folie bien manifeſte de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'vn aprés l'autre? Pluſieurs vous peuuent bien menacer; mais en voſtre mort il n'y a paſſage que pour vn. C'eſt le reglement qu'a fait la Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'oſtera.

IV. Si vous auiez quelque diſcretion vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du voſtre, ie m'en vay vous ietter ce que ie vous doy. Ie n'ay iamais eu volonté de plaire au peuple, car ce que ie ſçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le ſçay pas. Vous me demandez qui dit cela? Ne ſçauez-vous pas qui eſt mon Chaland? Epicure. Mais il n'y a Philoſophe, de quelque Secte qu'il ſoit Peripatetique, Academique, Stoïque, ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'eſt pas bien-aiſé qu'vn homme à qui la vertu plaiſt, puiſſe plaire au peuple; on ne peut auoir ſa bonne grace, que par des moyens qui ne valent rien. Il faut donner ordre de luy reſſembler; ſi vous n'eſtes des ſiens, vous ne ſçauriez eſtre à ſon gré, Or en voſtre eſtabliſſement, voſtre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut eſtre infame pour eſtre aimé de ceux qui le ſont. De quoy donc ſeruira cette Philoſophie que vous eſtimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choſes & de ſciences au monde? Que vous aimerez mieux vous plaire qu'au peuple, Que vous peſerez pluſtoſt les opinions, que vous ne les compterez, Que vous ne crainderez ny les Dieux ny les hommes, & ſupporterez les aduerſitez auec patience, ou les finirez auec honneur. Au reſte ſi ie voy que le peuple vous tienne pour vn grand perſonnage; que quand vous venez au

theatre, il faſſe des acclamations, & vous applaudiſſe; que tout l'équipage des Comediens ſoit en rumeur à voſtre venuë; que par toute la ville les femmes & les enfans preſchent vos loüanges, pourquoy ne me ferez vous pitié, puis que ie ſçay par quelle eſchelle on monte à cette faueur.

EPISTRE XXX.

ARGVMENT.

I. La Vieilleſſe eſt vne maladie ſans remede.
II. Le ſage ne craint point la mort.
III. Les Vieillards peuuent mieux parler de la mort que les jeunes.
IV. La neceſsité de mourir doit oſter l'apprehenſion de la mort.
V. La Vieilleſſe nous tire du monde ſans violence.
VI. Le ſage ſeul fait bon viſage à la mort.
VII. Les Vieillards doiuent moins craindre la mort que les ieunes, bien qu'elle ſoit touſiours auſſi prés des vns que des autres.

I. I'Ay veu le bon homme Baſſus Aufidius, bien bas & bien caſſé. Il fait ce qu'il peut, pour ſe deffendre de la vieilleſſe, mais elle eſt deſia la plus forte. Elle abbat plus qu'il ne peut redreſſer, elle ſe laiſſe choir ſur luy de toute ſa peſanteur. Vous ſçauez qu'il a eſté touſiours mal-ſain, & d'vn temperament fort ſec. Il s'eſt entretenu long-temps, ou pour mieux dire il s'eſt rapetaſſé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly tout d'vn coup. Comme en vn nauire, s'il n'y a qu'vne fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer, mais depuis qu'il commence à s'ouurir de tous coſtez, c'eſt perdre ſa peine que de le vouloir racouſtrer; il en eſt de meſme d'vn corps où l'âge s'eſt rendu maiſtre. On peut bien appuyer ſa foibleſſe pour vn temps, mais à la fin, comme en vn vieil édifice de qui l'aſſemblage ſe déjoint, & qui tandis qu'on l'eſtaye d'vne part, s'éclate de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en ſortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laiſſe pas d'auoir touſiours bon courage. Cette couſtume luy vient de l'eſtude qu'il a fait en Philoſophie, qui reſout tellement les ames, que de quelque petite complexion que ſoit vn homme, il a touſiours aſſez

assez de force. La presence de la mort ne luy change pas n'y la couleur ny la parole; & quand il deffaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de défaillir. Vn bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son équipage, & d'acheuer sa route. Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin auec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme asseurance à regarder celle d'vn autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable, de s'en pouuoir aller sans regret, & de ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps estudiée. Aux autres maux il y a quelque esperance. Si vous estes malade, vous gueriſſez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignez. Si la maison où vous estes, tombe, c'est peut-estre d'vne façon que vous n'aurez point de mal. Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord. Si quelqu'vn vous tient l'espée à la gorge, pour vous tuer, quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieilleſſe vous meine à la mort, il faut marcher, il n'y a ny repit, ny opposition qui vous en garentisse. C'est bien la mort la plus douce de toutes; mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon homme qu'il est à ses obseques; il s'inhume, il suruit à soy-mesme, & ne s'afflige point de n'estre plus auecque soy, car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous persuader que si nous auons en la mort du trauail, ou de la crainte, nous en sommes causes, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodez que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que de ce qu'on ne souffrira point. Comment est-il possible qu'vn homme s'imagine sentir vne chose qui le priuera de tout sentiment? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'apprehension que de mal en la mort. Ie sçay bien que ce sont là des choses qui beaucoup de fois; ont esté dites, & qui le seront encore beaucoup de fois, mais ie ne faisois point de profit à les lire, & encore moins à les oüir dire à des gens à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre ce qu'ils conseilloient de n'apprehender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a vn pied dans la fosse, m'a touché d'vne estrange façon;

car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il eſt plus mal-aiſé de ſe reſoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y eſt. Quelque laſche & timide que ſoit vn homme, quand il voit la mort preſente, il ſe diſpoſe à ne vouloir point éuiter ce qui n'eſt point éuitable. Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on ſçauroit faire; & neantmoins quand il ſera tombé, il tendra luy-meſme ſa gorge à ſon aduerſaire, & luy conduira l'eſpée à la partie qu'il penſera la plus mortelle, afin d'eſtre bien toſt dépeſché: Mais quand la mort eſt encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'eſt vn peril où il faut vne froideur & vne aſſeurance, de qui peu d'hommes ſont capables que ceux qui par l'eſtude ſe ſont de longue main preparez à cét aſſaut. C'eſt pourquoy ie prenois grand plaiſir à l'ouir dire ſon aduis d'vne choſe, qu'il auoit bon moyen de connoiſtre, pour la voir de ſi prés comme il faiſoit. S'il reuenoit quelqu'vn de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'vne choſe qu'il auroit eſprouuée. Tout de meſme auſſi ne pouuons nous mieux ſçauoir l'eſtonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui ſe ſont trouuez aupres d'elle, qui l'ont veuë arriuer, & qui luy ont donné la bien-venuë.

IV. Vous pouuez bien mettre Baſſus de ce nombre-là, il ne nous a point voulu laiſſer tromper, il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieilleſſe. A la jeuneſſe ſuccede la vieilleſſe, à la vieilleſſe la mort. Qui ne veut point mourir, ſeroit content de n'auoir point veſcu. La mort eſt la condition de la vie. Quand on nous donne l'vne, on nous promet l'autre; nous en tenons le chemin, c'eſt folie de l'apprehender. L'apprehenſion eſt des choſes douteuſes; la mort eſt certaine. Il la faut attendre; c'eſt vne neceſſité qui n'eſpargne perſonne, il n'y a point de force qui nous en deffende. Pourquoy ſe plaindroit vn homme d'eſtre compris en vne loy, qui comprend tout le monde; La premiere partie de l'équité, c'eſt l'égalité; mais il n'eſt point de beſoin de plaider la cauſe de la Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour nous qu'elle ne l'ait priſe pour elle; tout ce qu'elle a fait elle le deffait, ce qu'elle a deffait elle le refait.

V. Or à cette heure, ſi par le benefice de la vieilleſſe nous ſortons du monde tout doucement, & n'en ſommes point rauis par force, mais tirez peu à peu, n'auons nous pas dequoy remercier les Dieux, qu'apres auoir gouſté du monde à noſtre aiſe, nous nous trouuions conduits en vn repos qui nous eſtoit neceſſaire, & qu'en vne ſi longue laſſitude nous auions occaſion de deſirer ?

VI. Vous en voyez qui ſouhaitent la mort auec plus de paſſion, qu'on ne demande ordinairement la vie. Mais ie trouue bien autant de courage en ceux qui de pied ferme la regardent venir ſans s'émouuoir. Ceux-là quelquefois y ſont emportez ou par vne rage, ou par quelque dépit violent qui les tranſporte. Mais indubitablement cette procedure ſi tranquille, eſt vne preuue qui ne ſe peut faire que par vn eſprit bien judicieux & bien raſſis. Il ſe voit aſſez de perſonnes qui par colere ſe vont rendre à la mort; mais quand elle vient, il en eſt peu qui luy faſſent bon viſage, ſi par vne longue meditation ils ne ſe ſont diſpoſez à la receuoir.

VII. C'eſt pourquoy ie ſuis bien ſouuent tout exprés allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il ſeroit touſiours en meſme poſture, & ſi ie n'y reconnoiſtrois point quelque affoibliſſement de l'eſprit comme du corps. Mais touſiours ie luy trouue la diſpoſition meilleure; comme en la ſeptieſme carriere le contentement de ceux qui courent, eſt plus viſible, parce qu'ils penſent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accommodoit aux preceptes d'Epicure, & me diſoit, Qu'il ſe perſuadoit premierement, qu'en cette expiration derniere on ne ſentoit point de mal; Que ſi toutefois il y en auoit, c'eſtoit quelque conſolation de penſer qu'on en ſeroit bientoſt quitte, parce qu'vne extréme douleur n'eſt iamais longue. Qu'au reſte que ſi cette ſeparation du corps & de l'ame le trauailloit, il ſe repreſenteroit qu'apres cette douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'vn homme de ſon âge n'euſt l'ame au bord des lévres, & que par conſequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire ſortir. Vn feu qui s'eſt pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'eſteint auec de l'eau, & quelquefois par la ruyne de ce qu'il brûle; mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortit de ſoy-meſme. Voila les diſcours qu'il me fait, &

que i'eſcoute fort volontiers, non comme des choſes nouuelles, mais parce que ie penſe eſtre aux mains auecque la mort. Et quoy donc ? n'ay-je iamais veu perſonne qui ſe ſoit tué ſoy-meſme ? Oüy, j'en ay veu, & ne me ſuis pas contenté de les voir, ie les ay regardez attentiuement; mais i'eſtime bien plus ceux qui ſans eſtre fâchez de la vie, ouurent la porte à la mort, & la reçoiuent de bonne grace, ſans la contraindre de venir. Il diſoit que ſi la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous meſmes, qui prenons l'alarme auſſi toſt que nous penſons qu'elle eſt prés de nous. Car de qui peut-elle eſtre éloignée, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle eſt ſur le poinct de nous aſſaillir ? Quand nous craignons quelque ſujet de mort qui ſemble venir à nous, conſiderons combien il y en a d'autres bien plus proches, dont nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer; vne indigeſtion preuiendra ſon eſpée. Conſiderons les cauſes de noſtre apprehenſion, nous trouuerons qu'elles ſemblent vne choſe & en ſont vne autre. Ce n'eſt pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en ſommes touſiours auſſi prés vne fois que l'autre : Tellement que s'il la faloit craindre, il ſe faudroit reſoudre de n'eſtre iamais qu'en allarme. Car en quelle ſaiſon en ſommes-nous exempts ? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous ſemblent ſi longues, que vous les haïſſiez plus que la mort. Ie m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parole. Voulez-vous ne craindre iamais la mort ? ſongez-y perpetuellement.

EPISTRE XXXI.

ARGVMENT.

I. Fuir la Volupté; la felicité de l'homme giſt au repos de l'ame.
II. Il n'eſt point de bien ſans Vertu, ny de mal ſans Vice.
III. Definition du bien & du mal; quelle eſt la regle du Sage.
IV. L'homme ſage eſt ſeul heureux.

I. VOvs eſtes à moy, ie le voy bien. Vos promeſſes commencent deſia d'auoir quelque effet. Ie vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle

biens, & ne vous proposer que la vertu; continuez en cette belle resolution. Ie ne vous demande pas que vous faciez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondemens tiennent beaucoup de place, faites le bastiment suiuant le dessein. Faites la besongne que vous auez en la main, & pour bien faire, bouchez vous les oreilles, non pas auec de la cire, comme Vlisse fit à ses compagnons, mais auec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit, estoyent bien attrayantes, mais non pas generales; celle que vous auez à craindre, n'est point au pied d'vn rocher, vous l'entendrez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en vn lieu seul; il n'y a ville qui ne nous doiue estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heureux, priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaittent, ne vous arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir posseder, n'est pas vn bien. Tout le bien que peut auoir vn homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferent. Car qu'vne mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas vn bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien? Le mespris du trauail. Ie ne sçaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruict; mais quand ie verray quelqu'vn se porter à quelque entrepriſe loüable, tant plus il se bandera, sans vouloir se reposer, tant plus ie me rauiray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcez-vous, faites, si vous pouuez, cette course tout d'vne haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nostres; nous ferions mieux de n'en faire point du tout.

I I. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux; quel besoin est-il de vœux? faites vostre bonne fortune vous mesmes. Vous la ferez si vous vous persuadez qu'où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité

ſans tenebres, de chaud ſans feu, ny de froid ſans air; ainſi les choſes ne ſont honneſtes, ou deshonneſtes qu'en-tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'eſt-ce qui eſt donc bien? Connoiſtre les choſes. Qu'eſt-ce qui eſt mal? Ne les connoiſtre point. En l'élection des choſes, la conſideration du temps ſera la regle d'vn habile homme. Mais quoy qu'il rejette, ou qu'il choiſiſſe, s'il a l'ame grande, & au deſſus de toutes choſes, il ne rejettera rien par crainte, & auſſi ne choiſira rien par admiration. Sur tout qu'il ſe garde de ſe raualler. Ce n'eſt rien que de ne refuſer point le trauail, il le faut chercher. Me demandez-vous ce que i'appelle trauail inutil & ſuperflu? Celuy dont le ſujet n'eſt point releué; non toutesfois qu'il ſoit plus mauuais, que celuy qu'on employe aux choſes loüables, parce que c'eſt de l'ame que vient la reſolution, qui nous ſollicite aux entrepriſes laborieuſes, & nous dit; A quoy eſt bon ce repos; Vn homme vertueux ne craint point la ſueur.

IV. Au demeurant, ſouuenez-vous d'eſtre touſiours conforme à vous-meſme, & de ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie conſiſte la perfection de la vertu, qui ne peut eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines; Et de là vient la felicité ſouueraine, par laquelle nous ſommes faits compagnons des Dieux, & n'auons plus la peine de les prier. Voulez-vous ſçauoir le moyen d'y paruenir? Il ne faut aller ny par l'Appennin, ny par le mont-Senis, ny par les deſerts de Candauie, ny contre la fortune des Syrtes, ou de Scille & de Caribde, bien qu'vne chetiue & petite commiſſion vous les ait fait paſſer. Le chemin y eſt ſeur & plaiſant; & pour le faire, il ne vous faut ny prouiſion ny equipage que la Nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle, vous irez du pair auec Dieu. Vous n'irez point du pair auec Dieu pour eſtre riche, Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques, Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous faſſe cognoiſtre à tous les peuples de la terre, Dieu n'eſt cognu de perſonne; & pluſieurs meſmes qu'il ne punit pas en ont mauuaiſe opinion. Non pour vne preſſe de valets, qui nous portent en littiere aux champs & à la ville; ce Dieu, tout grand, & tout puiſſant, porte tout. Ce ne ſera pas auſſi ny la beauté ny la force; le temps les conſume.

Il faut donc trouuer quelque choſe qui ſoit incorruptible, ſans embarras, & ſi bonne, qu'on ne puiſſe rien deſirer de meilleur. Qu'eſt-ce donc ? l'eſprit. Mais vn eſprit ſi droit, ſi bon & ſi grand, qu'on puiſſe dire que c'eſt vn Dieu logé dans vn corps humain. Cét eſprit ne ſe trouuera point plutoſt en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition & l'injure ont fait cette diſtinction de qualitez. Il n'y a ſi petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous ſeulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne ſera ny auec de l'or, ny auec de l'argent ; ce ne ſont point matieres qui le puiſſent repreſenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais ſi propices, qu'au temps qu'ils eſtoient de terre.

EPISTRE XXXII.

ARGVMENT.

I. Le Sage ne frequente que ſes ſemblables.
II. Il acheue de viure deuant que de mourir.
III. Pourquoy nous deſirons de viure long-temps.

I. IE demande de vos nouuelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe de ce que vous faites, où vous eſtes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous eſt impoſſible de me tromper. Ie ſuis auecque vous. Ne vous figurez pas ſeulement qu'on me rapporte vos actions, imaginez vous que ie les voy. Voulez-vous ſçauoir de tout ce qu'on me dit de vous, ce qui me reſioüit le plus, c'eſt, qu'on ne m'en dit rien ; & que la pluſpart de ceux à qui ie m'adreſſe, n'en ont point oüy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garentir, c'eſt de ne frequenter point de gens d'autre humeur que la voſtre, & qui deſirent ce que vous meſpriſez. I'ay cette bonne opinion de vous, que vous n'eſtes plus capable de change, & que quelques ſollicitations qu'on vous puiſſe faire, vous demeurerez ferme en voſtre reſolution.

II. Qu'eſt-ce donc qu'il y a ? ie ne crains point le change, ie crains le diuertiſſement ; noſtre vie eſt ſi courte, qu'on ne

ſçauroit ſi peu nous arreſter, qu'on ne nous faſſe beaucoup de tort. Et puis nous l'accourciſſons encore par noſtre inconſtance, n'ayant pas ſi-toſt entrepris vne beſongne, que nous la quittons pour en commencer vne autre; nous déchirons noſtre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & penſez quelle diligence vous feriez, ſi vous auiez vn ennemy à dos, qui vous ſuiuiſt l'eſpée en la main. Vous en eſtes-là; vous eſtes couru, piquez, & vous ſauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous repreſentez à toute heure, combien c'eſt vne belle choſe d'accomplir ſa vie auant que de mourir, & de pouuoir auec vne ame non broüillée d'apprehenſion ny d'aucune ſollicitude, acheuer en repos le reſte de ſes iours. La vie n'eſt point plus heureuſe, pour eſtre plus longue. O quand verrez-vous le temps que vous meſpriſerez le temps? Que vous ſerez tranquille & paiſible, & que ſans vous ſoucier d'adjouter vn iour à l'autre, vous ſerez compte que vous aurez aſſez veſcu?

III. Voulez-vous ſçauoir d'où vient que nous ſommes ſi deſireux de l'aduenir? Il n'eſt point d'homme qui ſoit à ſoy. De toutes les choſes dont vos parents vous deſirent l'abondance, ie vous en deſire le mépris. Ils appauuriſſent vn monde de perſonnes, pour vous enrichir; ils ne peuuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croiſtre, que quelqu'vn ne diminuë. Pour moy, tout ce que ie vous deſire, c'eſt que vous ſoyez à vous, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en deſordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui eſt auſſi toſt poſſedé comme cognu, ſans deſirer autre longueur à voſtre vie, que celle qu'il ſemble bon à la Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué ſa vie, ſe peut vanter d'eſtre libre, & qu'il n'eſt point de neceſſité capable de le forcer.

EPISTRE XXXIII.

ARGVMENT.

I. Les diſcours des Stoïques ſont ſententieux.
II. Pour faire iugement d'vn grand perſonnage, comme d'vne belle femme il faut tout voir.
III. Vn homme d'âge ne doit pas touſiours rapporter les dits d'autruy, mais doit raiſonner luy meſme.

I. VOus voulez qu'en ces lettres comme aux precedentes, ie mette quelques ſentences de nos Stoïques. Ils ne ſe ſont point amuſez à des fleurettes, prenez-les par où vous voudrez, ils ſont touſiours maſles. Lors qu'en vne multitude, vne choſe paroiſt par deſſus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il ſoit, n'eſt point admirable en vne foreſt qui eſt toute de meſme hauteur. Vous ne trouuez autre choſe parmy les Vers & dans les Hiſtoires, que les ſentences que vous me demandez. C'eſt pourquoy ie ne veux pas que vous les attribuiez à Epicure, elles ſont à tout le monde, & particulierement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, parce qu'elles y ſont rares, & qu'on s'eſtonne quand vn homme qui fait profeſſion d'vne vie molle & delicieuſe, lâche quelque parole où il y a de la vigueur. I'en parle ſelon l'opinion commune; car ſelon la mienne, tout ioly qu'il eſt auec ſes manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien ſentir le muſc & l'ambre, & n'eſtre ny moins galand, ny moins braue, que ſi on ſentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage; ce qui ſe trouue par endroits chez les autres, eſt par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monſtre, pour abuſer les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Et nous vous permettons de prendre vn eſchantillon où bon vous ſemblera. Chaque ſentence n'a point ſon autheur à part. Si nous les voulons ſeparer, de qui dirons nous qu'elles ſont? De Zenon, de Cleantes, de Chryſippus, de Panetius. Nous n'auons point de maiſtre; chacun l'eſt à ſoy. Entre-eux ſi Hermatus, ou Mettrodorus diſent quelque choſe, tout eſt attribué à Epicure. S'il ſe

traitte quelque choſe chez nous, c'eſt ſous ſon nom, & ſous ſes Auſpices. Toutes ces belles choſes que nous auons, ſont en ſi grand nombre, & ſi ſemblables, que quand nous voudrions, il eſt impoſſible d'y rien choiſir.

C'eſt au pauure homme à compter ſon troupeau.

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez touſiours quelque trait qui vous ſemblera triable; Si ce n'eſtoit que vous les viſſiez en trouppe, tout vous plairoit également.

II. Ne vous imaginez donc point de pouuoir faire vn ſommaire de nos ſentences. Les eſprits des grands hommes ne ſe gouſtent point ſuperficiellement, & par vne ſeule piece, il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuerez plus de choſes que de paroles, & vn ouurage ſi bien ſuiui, qu'il eſt impoſſible d'en rien oſter, ſans faire tomber tout le bâtiment. Ie ſuis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn, mais ie veux que ce ſoit en vn meſme corps. Ce n'eſt pas aſſez d'vne belle cuiſſe, ou d'vn beau bras, pour faire iuger vne femme belle; il faut qu'vne grace vniuerſelle de toutes ſes parties, tienne ſi douteux & ſi ſuſpendus ceux qui la voyent, qu'ils ne ſçachent où prendre party pour les conſiderer. Toutesfois ſi vous en auez trop d'enuie, ie ne ſeray pas ſi meſquin en voſtre endroit. Ie vous en bailleray, mais ce ſera à pleine mains; nous en regorgeons de tous coſtez, nous ne les amaſſons point vne à vne, nous les prenons à poignées. Ce ne ſont point des gouttes qui tombent l'vne apres l'autre; c'eſt vn torrent perpetuel. Ie ne doute point qu'il n'y ait du profit pour les ignorans, & pour ceux qui les écoutent de loin. Car des choſes ainſi baillées par morceaux, & compriſes comme des vers en certain nombre de paroles, vont bien pluſtoſt au fonds. C'eſt pourquoy nous faiſons apprendre des ſentences, aux enfans, parce que ce ſont choſes accommodées à leur ſuffiſance, & que leur eſprit n'eſt pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne ſied pas bien en la main d'vn homme. Il n'eſt plus temps qu'il faſſe prouiſion de ie ne ſçay quel petit nombre de mots que tout le monde ſçait, & ſe fie en ſa memoire; il faut qu'il s'appuye ſur ſoy-meſme, & qu'il parle par ſa bouche, & non par la bouche d'autruy. Depuis

qu'vn homme eſt vieux, ou qu'il approche de l'eſtre, ce luy eſt vne honte de n'eſtre habile homme, que par ſon liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy ? Cleantes a dit cela; Et vous quoy ? Iuſques à quand n'aurez vous du mouuement que par autruy ? Faites des regles vous meſmes, donnez quelque leçon aux autres, monſtrez quelque choſe de voſtre creu. Ie ne ſçaurois auoir bonne opinion de ceux, qui ne font iamais rien d'eux-meſmes, mais qui ſe contentent de ſeruir d'interpretes aux autres, & ſe tiennent touſiours cachez à l'ombre de quelqu'vn. Il ne m'eſt point aduis qu'ils puiſſent auoir rien de genereux dans l'ame, puis qu'il n'oſent rien faire de ce qu'ils ont ſi long-temps eſtudié. Tout le meſtier qu'ils font, c'eſt d'apprendre par cœur. Se ſouuenir eſt vne choſe, & ſçauoir en eſt vne autre. Se ſouuenir, eſt conſeruer vne choſe miſe en dépoſt en noſtre memoire. Mais ſçauoir, c'eſt trauailler à ſa propre beſongne, ſans patron, & ſans regarder à chaque fois vn maiſtre, pour demander ſon approbation. Zenon dit cecy, Cleantes dit cela; Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous touſiours eſcolier ? Ne monterez vous iamais en chaire ? Quel plaiſir prenez vous d'écouter touſiours, puis que vous pouuez enſeigner ? Mais c'eſt beaucoup que la viue voix. Il eſt vray quand celuy qui parle, prend du ſien; mais à reciter les paroles d'vn autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre choſe, c'eſt que cette maniere de gens qui ne ſortent iamais hors de page, ſuiuent les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choſes qu'on cherche encore, & qui ne ſeront iamais trouuées, ſi nous-nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. Dauantage, qui ſuit vn autre ne ſuit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc ? ne tiendray-ie point le chemin de ceux qui ſont paſſez deuant moy ? Si feray; mais ſi i'en trouue vn plus court & plus beau, ie ſeray bien-aiſe de le prendre, & d'y faire le paſſage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne ſont pas nos maiſtres; ils ne ſont que nos guides. La verité tend la main à tout le monde, perſonne ne s'en eſt ſaiſi iuſques icy. Sa recherche donnera encore aſſez de beſongne à ceux qui viendront apres nous.

EPISTRE XXXIV.

ARGVMENT.

I. Le ſage diſciple reſiouyt le Precepteur.
II. Pour deuenir homme de bien, il ne ſuffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.

I. IL m'eſt aduis que ie ſuis plus grand que de couſtume, & que ie ſens quelque chaleur qui me rajeunit, tant ie ſuis tranſporté de ioye, lors que par les choſes que vous faites, & que vous m'eſcriuez, ie recognois que vous vous ſurpaſſes vous meſme; car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaiſir de voir fructifier ſes arbres, vn berger de voir multiplier ſon troupeau, vn nourricier de voir bien porter ſon nourriſſon; Quel contentement penſez-vous que ce ſoit à ceux qui ont fait la nourriture des eſprits, quand apres les auoir formez en vn âge encore tendre, ils les voyent tout d'vn coup éleuez & paruenus ? Ie vous tiens pour mien; vous eſtes ma creature. Auſſi-toſt que ieus recognu ce que vous eſtiez, ie ne failly pas de mettre la main ſur vous, de vous donner courage, & de vous faire aller plus viſte que le train accouſtumé. I'en fais de meſme encore à cette heure; mais ie vous trouue deſia courant, & auſſi capable de faire des remonſtrances que d'en receuoir.

II. Que me demandez vous dauantage ? direz-vous, Certainement ie vous auoüe que vous eſtes bien auancé; mais il n'eſt pas de l'inſtruction des eſprits, comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la beſongne. C'eſt vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'eſtre bon, mais ce n'en eſt qu'vne partie. Sçauez-vous qui i'appelle bon ? Celuy qui eſt ſi parfait & ſi accomply, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy faſſe, & quelque neceſſité qui luy puiſſe arriuer. Ie ne doute point que vous ne le deueniez, ſi vous allez touſiours d'vn meſme pas, & que vos actions ne reſpondent tellement à vos paroles, qu'elles ſemblent frappées en meſme coin. S'il y a de la diſcordance entre le faire & le dire, c'eſt ſigne d'vn eſprit qui n'eſt ny bien fait, ny bien aſſis.

EPISTRE XXXV.

ARGVMENT.

I. L'amitié fait touſiours du bien, & l'amour quelquefois du mal.
II. Le plaiſir qu'on prend auec ſes amis eſt plus ſenſible par la preſence.
III. La Conſtance eſt la marque d'vn homme ſage.

I. LA priere ſi affectionnée que ie vous fay d'eſtudier, n'eſt pas toute pour voſtre profit, il y va auſſi du mien. I'ay enuie d'auoir vn ami, & ie ne le puis auoir ſi vous ne continues à le façonner comme vous auez commencé; car pour cette heure, ie croy bien que vous m'aymez, mais ce n'eſt pas à dire que vous ſoyez-mon amy. Et quoy donc, Sont-ce deux choſes? Oüy; & bien differentes. Qui eſt amy, ayme; & qui ayme, n'eſt pas amy. L'amour eſt quelquefois cauſe de mal; l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de voſtre eſtude, que de ſçauoir aymer, vous n'auez pas perdu voſtre peine; dépeſchez-vous donc, de peur qu'vn autre n'ait la ſcience de ce que vous auez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien deſia quelque fruit par le plaiſir que i'ay de me figurer que vous & moy ne ferons qu'vn cœur; & que ſi mon âge m'oſte quelque choſe de ma vigueur, ie la reprendray du voſtre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'vn à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaiſir de l'imagination, i'en veux auoir en effect. Nous auons bien quelque contentement des perſonnes que nous aimons en leur abſence, mais c'eſt vn contentement de peu de ſubſtance, & qui s'euanoüit incontinent. La veuë, la preſence, & la conuerſation font la volupté plus viue & plus ſenſible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, ſont en l'eſtat que nous les deſirons. Le plus beau preſent que vous me ſçauriez donc apporter, c'eſt vous meſme. Cette conſideration vous doit faire auancer, ie ſuis vieux, & vous eſtes mortel. Haſtez-vous; toutefois ne vous haſtez pas tant, que vous ne ſoyez auecque vous auant que d'eſtre auecque moy.

III. Faites vous honneſte homme, & vous gardez ſur tout d'eſtre irreſolu. Quand vous voudrez eſſayer les progrez de voſtre ſuffiſance, prenez garde ſi vous voulez aujourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monſtre la fluctuation d'vn eſprit, qui va tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre, ſelon qu'il eſt pouſſé par le vent. Ce qui eſt fixe & bien fondé, ne flote point. Cette conſtance ſe trouue parfaite en celuy qui eſt parfait en ſageſſe; & telle quelle, en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'vn branle, mais ſans partir de ſa place, & l'autre ne branle pas ſeulement.

EPISTRE XXXVI.

ARGVMENT.

I. Preferer la vie priuée à celle des Courtiſans, & des perſonnes publiques.

II. L'humeur morne eſt plus propre à l'eſtude, & l'eſtude des premieres lettres plus conuenable aux ieunes, qu'aux vieux.

III. Le commerce des amis doit eſtre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'eſt le meſpris de la mort.

V. La perſuaſion n'eſt point neceſſaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oſte point la vie, mais luy donne quelque intermiſſion.

I. DOnnez du courage à voſtre amy, & le fortifiez contre toute cette maniere de gens, qui le blaſment d'auoir quitté ſa bonne fortune, & preferé l'ombre d'vne vie paiſible à la ſplendeur des charges honorables, où il eſtoit capable de paruenir. Il ne ſe paſſera iour qu'il ne leur faſſe paroiſtre l'vtilité de ſa reſolution. Ceux de qui la condition eſt enuiée, auront touſiours quelques nouuelles atteintes. Les vns ſeront choquez, & les autres tomberont. La Felicité n'eſt que tumulte, elle ſe donne des agitations, & des tournoyemens de teſte de toutes ſortes. Elle paſſionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginations

ambitieuſes. Elle amuſe les autres aux delices, & les amollit & relaſche entierement. Vous me direz qu'il en eſt qui la portent bien, ie vous l'auouë; auſſi en eſt-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous faſſent croire, qu'vn homme ſoit heureux qui a ſa court pleine de gens qui ont affaire à luy, ils y vont comme a vne fontaine qu'ils épuiſent & qu'ils troublent. Ils diſent, que ce n'eſt qu'vn cauſeur & vn faineant. Vous ſçauez bien qu'il y a des perſonnes de qui il faut prendre les paroles à contre-ſens.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy? l'eſtoit-il auparauant? Il y en a qui le trouuent trop ſauuage, & trop hagard; ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariſton diſoit, Qu'il aymoit mieux vne froideur morne en vn ieune homme, qu'vne humeur plaiſante qui le rendit agreable en compagnie; Vn vin rude en ſa nouueauté ſera delicat en l'arriere-ſaiſon. Celuy qui ne ſe garde point, à la couleur belle auſſi-toſt qu'il ſort de la cuue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de ſon auancement, qu'il les laiſſe dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son auſterité ſe trouuera de bon gouſt auecque le temps; il eſt à cette-heure en la vraye ſaiſon d'apprendre. Et quoy? n'en eſt-il point touſiours ſaiſon? Ouy, mais comme il eſt touſiours bienſeant d'eſtudier toute leçon, il n'eſt pas conuenable à tout âge. Ce ne ſeroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire; il faut acquerir quand on eſt ieune, pour ioüir quand on eſt vieux.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuient honneſte homme par voſtre moyen. C'eſt de ces choſes-là, qui ſont auſſi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce eſt loüable entre les amis, & non pas des biens qui ſont en la diſpoſition de la Fortune, pour les croiſtre & diminuer, comme il luy plaiſt. Il ne s'en peut plus dédire, ſa parole eſt donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à ſon honneur. Pour payer vne debte, le marchand a beſoin d'vne heureuſe nauigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel; mais il ne faut à l'autre qu'vne bonne volonté pour payer.

IV. La fortune n'a point de iuriſdiction ſur les mœurs; qu'il auiſe à vous donner vne regle ſi droite, & mette ſon

eſprit en telle aſſiette, que pour bon ou mauuais ſuccez qu'il luy arriue, il ne ſe glorifie d'auoir gaigné, ny ne ſe plaigne d'auoir perdu; mais que riche ou pauure, il ſoit touſiours egal à ſoy meſme, & ne ſe monſtre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaiſſé. S'il eſtoit né entre les Parthes, il ſçauroit tirer de l'arc pluſtoſt qu'il ne ſçauroit parler. Si en Allemagne, il ſeroit encore au berceau, qu'il ſçauroit ietter le iauelot. S'il eut eſté du temps de nos peres, il euſt ſçeu piquer vn cheual auſſi toſt que le monter, & manier vne eſpée auſſi-toſt que la tenir. Chacun ſe diſpoſe à la diſcipline, & aux exercices de ſa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne choſe qui le rende impenetrable à toutes fléches, & inexpugnable à tous ennemis. C'eſt le meſpris de la mort.

V. I'auoüe bien qu'en cette imagination il y a quelque choſe d'épouuentable, qui ne ſe peut repreſenter ſans quelque trouble, parce qu'il nous eſt naturel de nous aimer. Mais auſſi quel beſoin auroit-il de perſuaſion ou d'accouſtumance en vne choſe où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouuoir, en vne neceſſité, coucher ſur des roſes; c'eſt pour la ſouffrance des choſes dures qu'vn homme ſe prepare, afin que parmy les tourments, ſa foy ne fleſchiſſe point; & que s'il en eſt beſoin debout & bleſſé meſme, il paſſe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'oſe pas ſeulement appuyer ſur ſes armes, de peur que le repos ne luy donnaſt occaſion de s'endormir. Si la mort eſtoit incommode, il faudroit qu'il y euſt quelque choſe qui en receuſt l'incommodité.

VI. Si vous auez ſi grande enuie de viure, ſouuenez vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne ſe conſume; tout retourne en ce meſme ſein de la Nature, pour en ſortir la ſeconde fois, comme il en eſt ſorti la premiere; les choſes ceſſent, elles ne periſſent point, La mort meſme, qui nous eſt ſi formidable, & que nous fuyons auecque tant de ſoin, ne nous oſte point la vie, mais elle luy donne ſeulement quelque intermiſſion. Vn iour viendra que nous ſerons remis au monde; ce qu'aſſez de perſonnes refuſeroient, ſi ce n'eſt qu'ils ne ſe ſouuiendront pas d'y auoir eſté. Mais ie reſerueray cette matiere pour vne autre-fois; qui doit reuenir, doit partir ſans regret. Conſiderez le tournoyement de toutes

de toutes choſes en ce monde; comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantiſſent. Elles ne ſont faites que pour monter & deſcendre alternatiuement. L'Eſté qui s'en va, reuiendra l'année qui vient. L'Hyuer eſt paſſé; Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la preſence du Soleil; le iour luy fera bien-toſt quitter la place. Les eſtoilles recommencent leur cours apres l'auoir acheué; vne moitié du Ciel ſe hauſſe, l'autre baiſſe. Ie finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot, C'eſt, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'eſt vne vergongne, que la Raiſon ne nous puiſſe donner cette aſſeurance que la faute du iugement nous fait auoir.

EPISTRE XXXVII.

ARGVMENT.

I. La Philoſophie nous enſeigne à vaincre les neceſſitez, & à ſurmonter les paſſions.

II. Il nous faut obeyr à la Raiſon, ſi nous voulons qu'on nous obeyſſe.

I. LA parole que vous auez donnée, vous oblige d'eſtre homme de bien. Vous auez fait monſtre, & preſté le ſerment. Ce ſeroit vous piper que de vous promettre de l'aiſe & du plaiſir en cette guerre; ie vous veux dire ce qui en eſt. Le ſerment de l'arene & de la Philoſophie ſont ſemblables; en l'vn comme en l'autre on iure de ſouffrir le feu, le fer, & les verges iuſqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'eſt, que les Gladiateurs qui ſe loüent pour les ſpectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & de ce qu'ils boiuent, que leur propre ſang, ſont obligez à vne patience forcée; mais pour vous on vous demande que vous ſouffriez volontairement. Ils peuuent quitter les armes, & tenter la miſericorde du peuple, mais vous ne pouuez faire ny l'vn ny l'autre; il faut mourir debout & ſans ſe rendre. Mais auſſi quand tout ſera bien conſideré, que nous ſeruiroient quelque peu de iours ou d'années qu'on nous pourroit donner dauantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais noſtre congé. Tout le re-

mede que vous y auez, c'eſt de vaincre les neceſſitez que vous ne pouuez euiter; il ſe faut faire paſſage; la Philoſophie vous l'ouurira. Si vous aymez voſtre vie, voſtre aſſeurance, voſtre contentement, &, ce qui eſt le principal, voſtre liberté, le mieux que vous pouuez faire, c'eſt de vous ietter entre ſes bras; rien ne vous peut reüſſir que par ſon moyen. La choſe du monde la plus baſſe, la plus abjecte, la plus ſordide, la plus ſeruile, & la plus ſujette à toutes ſortes de cruelles paſſions, c'eſt la folie. Contre tant de maiſtres, qui gouuernent quelquefois l'vn apres l'autre, & quelquefois tout enſemble, la Sageſſe eſt le ſeul expedient de s'affranchir. Il n'y a qu'vn chemin qui vous y mene. Il eſt droit, vous ne ſçauriez vous y égarer, marchez-y aſſeurement.

II. Voulez-vous que tout vous obeiſſe, obeyſſez à la Raiſon. Si vous ſouffrez qu'elle vous commande, beaucoup ſouffriront que vous leur commandiez. Elle vous enſeignera ce que vous deuez entreprendre, & comment il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriguerez point. A peine m'en ſçaurez-vous nommer vn qui vueille quelque choſe, & qui ſçache rendre raiſon d'où luy eſt venuë cette volonté. On ne dilibere gueres, tout ſe fait par boutades. La fortune nous rencontre auſſi ſouuent, que nous la rencontrons. Il eſt honteux de n'aller point, mais ſe laiſſer porter, & puis quand on voit la tempeſte, de faire l'esbahy, & de demander, Qui m'a mis icy? comment y ſuis-ie venu?

EPISTRE XXXVIII.

ARGVMENT.

I. Les diſcours familiers ſont plus puiſſants pour enſeigner, que les elegants & les polis.

I. VOvs auez raiſon de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le deſirer. Il y a bien du fruit en vn entretien qui ſe coule ainſi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les diſputes faites auec apparaſt, en preſence de tout vn peuple, ont plus de magnificence & de bruit que de familiarité. La Philoſophie eſt vn conſeil de bien faire; pour le donner il n'eſt point beſoin de crier. Les harangues ſont

bonnes pour la perſuaſion d'vne ame irreſoluë. Mais il eſt pluſtoſt queſtion d'enſeigner, que d'inciter à vouloir apprendre; cette façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent auec moins de peine, mais elles ne laiſſent pas de bien tenir. L'efficace en eſt plus conſiderable que le nombre. Il les faut reſpandre comme des graines, qui pour eſtre petites, ne laiſſent pas, quand elles tombent en terroir qui leur eſt propre, de déployer leur force, & de ſe dilater à de merueilleuſes grandeurs. Il en eſt de meſme de la Raiſon; à la voir ce n'eſt que bien peu de choſe, mais elle croiſt & ſe multiplie en l'action. Pour peu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teſte iudicieuſe, & bien faite, elle ſe fortifie aſſez, & fait aſſez d'operation. Ie vous repete encore vne fois qu'il en eſt des preceptes comme des graines. Ce ſont de petites choſes qui font beaucoup, ſi l'eſprit qui les reçoit, a de la diſpoſition à bien apprendre. Ainſi il produira beaucoup de luy meſme, & rendra plus qu'il n'aura receu.

EPISTRE XXXIX.

ARGVMENT.

I. Vn eſprit genereux ſuit l'exemple des choſes loüables.
II. Fuir les grandeurs exceſſiues, & s'arreſter aux mediocres.
III. Le peché ne va iamais ſans penitence, & ſans douleur.
IV. Les voluptez rendent par l'accouſtumance, les choſes neceſſaires, qui eſtoyent auparauant ſuperfluës.

I. IE vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & ie vous les dreſſeray le plus curieuſement, & auecque le moins de langage qu'il me ſera poſſible; mais regardez ſi vn diſcours ordinaire ne vous feroit point plus de profit. C'eſt, à mon aduis, ce qu'il faut pour vne perſonne qui apprend. Ceux qui ſçauent, ſe peuuent paſſer d'vn ſimple recueil. Le premier enſeigne, le dernier aduertit. Mais vous n'auez que faire de me demander ny l'vn ny l'autre, ie vous fourniray de tous deux, quand il vous plaira. Vous me connoiſſez, ie ne vous en dis autre choſe. Vous aurez de moy ce que vous deſirez; mais vous attendrez que ie ſois en humeur. Cepen-

dant, vous auez assez d'autres escrits, seruez-vous en, quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé; prenez la liste des Philosophes, il ne faut que cela pour vous éueiller. Quand vous verrez combien d'honnestes gens auront trauaillé pour vous, vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'vne chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, dédaigne les choses basses & sordides; celles qui sont de belle apparence, luy plaisent, & l'obligent à les rechercher.

II. Il en est de nostre esprit comme de la flamme; il s'éleue tousiours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez, il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez que les autres regardent auec admiration. Vn grand cœur mespriſe tout ce qu'on appelle grand; il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtiles, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargees, & qu'vne fertilité qui passe mesure, n'arriue point à maturité; il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnee les enerue, & leur est vn instrument à fascher les autres & se faire mal à soy-mesme.

III. Il y a des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils sçauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'ils souffrent ce qu'ils ont fait.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine; car depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arreſter. La Nature a des bornes; les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses necessaires: mais les superfluës, à quelle aune les reduisez vous? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant

ne leur eſtoient que ſuperfluës, leur deuiennent neceſſaires à l'aduenir. Ils ſeruent leurs voluptez, au lieu de les poſſeder & (ce qui eſt le comble de leur ruine) ils ne penſent pas eſtre bien, s'ils ne ſont mal. Depuis que nous en ſommes venus là que d'aimer ce qui n'eſt point honneſte, il faut faire eſtat que noſtre miſere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'eſt ſe rompre la teſte que de chercher des remedes, & penſer encore à la gueriſon.

EPISTRE XL.

ARGVMENT.

I. Les lettres nous repreſentent les amis abſens.
II. Il blaſme le parler viſte, & appreuue le lent en vn Philoſophe.

I. IE vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'eſcrire. Puis que ie ſuis priué de vous voir d'vne autre façon, ie ſuis bien aiſe de vous voir en vos lettres. Ie n'en reçoy iamais, que ie ne m'imagine que nous ſoyons enſemble. Et de fait ſi nous prenons plaiſir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illuſoire, adoucit en quelque façon l'amertume de leur éloignement; combien les Lettres doiuent-elles eſtre agreables, puis que ce ſont les marques les plus certaines, & la repreſentation la plus viue qu'il eſt poſſible d'auoir des perſonnes que nous aimons? Ce que la preſence a de plus doux, les caracteres imprimez de la main d'vn amy, le font reconnoiſtre ſur le papier.

II. Vous m'eſcriuez qu'on vous a conté, que Serapion le Philoſophe ſe trouuant en ces quartiers où vous eſtes, diſcouroit auec vne promptitude ſi grande, & vne ſuitte de paroles ſi preſſée, qu'il ſembloit qu'vne voix ſeule ne puſt pas fournir à la multitude des conceptions que ſon eſprit luy fourniſſoit. Cette qualité ne me plaiſt pas en vn Philoſophe, ie veux du reglement en ſa langue. Auſſi vous voyez qu'Homere en la diſcription d'vn Orateur, luy donne vne vehemence rapide, & continuée, comme celle d'vn torrent, quand le

Printemps a fondu les neiges. Mais quand il eſt queſtion d'vn vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ſes paroles à du miel. Faites donc eſtat que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arreſter le monde à ſon theatre, que de l'homme d'honneur, qui traicte quelque choſe de graue, & ſe propoſe l'inſtruction de ceux qui l'écoutent. Mais comme ie n'approuue pas le langage court, auſſi ne veux-ie pas qu'il tombe mot a mot, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les aureilles, & la precipitation les accable; & ce qu'on voit venir de loin, ſe retient mieux, & trouue mieux ſa place en la memoire, que ce qui va ſi viſte, qu'on n'a pas loiſir de le regarder. Mais enfin, il eſt queſtion de donner des preceptes; vne choſe qui échape n'eſt point donnée. Adiouſtez à cela qu'vn diſcours qui ne ſe propoſe que la demonſtration de la verité, doit eſtre ſimple. C'eſt ſon artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne ſont ordinairement que menſonges, & où le but n'eſt que d'émouuoir vn peuple, & d'abuſer de ſon imprudence, pour le trainer par les aureilles, tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre, on peut faire paſſer les paroles ſi promptement, qu'on n'a pas le loiſir de les manier; mais comment eſt-il poſſible d'arreſter vn autre, & de ne s'arreſter point? On s'abuſe; vne remonſtrance faite pour la gueriſon des ames, ne veut point demeurer en la ſuperficie. Il faut qu'elle deſcende au fond du cœur. Quel bien ſçauroit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps ſur la partie malade? Toute cette rapidité de diſcours a plus de vanité que d'autre choſe; c'eſt vne piece de beaucoup de ſon, & de peu de valeur. I'ay des frayeurs, il me les faut oſter. Mes paſſions m'emportent, il leur faut donner vne bride. I'ay des doutes; il me les faut éclaircir. Il faut regler ma débauche, & corriger mon auarice. Laquelle eſt-ce de toutes ces choſes qui ſe pourra faire en courant la poſte? Où eſt le Medecin qui guerira ſon malade, s'il ne fait qu'entrer & ſortir? Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'élection? Mais comme il eſt de certaines choſes difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veuës, il en eſt de meſme de ceux-cy, qui vont ſi viſte de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les oüyr, & n'y retourner plus; Car que ſçauriez-vous apprendre d'eux,

ou qu'en voudriez-vous imiter ? Quelle ſtabilité penſez-vous trouuer en leur ame, puis que leur diſcours eſt ſi peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le branle, il leur eſt impoſſible de l'arreſter. Ils reſſemblent à ceux qui courent dans vne vallee, leur peſanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont reſolu. Cette volubilité n'a point de grace en la Philoſophie : ce n'eſt point ſon fait de ietter les paroles en deſordre, mais de les aſſeoir tout bellement chacune en ſa place, & de ne s'auancer pas autrement que pied à pied. Et quoy donc ? elle n'aura iamais liberté de ſe hauſſer ? Pourquoy non ? Mais que touſiours elle ait égard à la bien-ſeance de ſa profeſſion, & ſe ſouuienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que cette profuſion de langage violent & déreglé. Il eſt bon qu'il ait de la force, mais moderee, & qu'elle courre, mais comme vn ruiſſeau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que cette promptitude me plaiſe en vn Philoſophe, qu'à peine la pourrois-ie approuuer en vn Orateur. Car comment vondriez-vous qu'vn Iuge, qui peut-eſtre ne ſçauroit pas trop bien ſon meſtier, le pût ſuiure, courant ainſi à bride abbatuë, principalement quand en la fertilité de quelque ſuiet, il ſe laiſſeroit emporter à l'oſtentation de ſa ſuffiſance ; ou quand quelque paſſion ſortie hors de ſes bornes, & plus forte que ſon iugement, luy feroit ouurir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il ſeroit bien aiſe de n'auoir pas dit ? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles, ſans les mettre hors d'haleine à courre apres elle, ou ſans leur bailler de la matiere plus que ce qu'elles ſont capables d'en receuoir. Vous ferez donc ſagement de ne vous approcher point de cette maniere de gens, qui ſe ſoucient pluſtoſt de dire beaucoup, que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Viniciſus, de qui Aſelius diſoit, Qu'il parloit à remiſes, & Geminus Varius, Qu'il s'ébahiſſoit comment on faiſoit cas de ſon eloquence, veu qu'il ne ſçauoit pas mettre trois paroles enſemble. Ie ſçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaiſir à luy voir tirer les mots l'vn apres l'autre, & que quelquefois on luy euſt peu dire, Parlez, ou vous taiſez. Mais encore aimerois-je mieux vous propoſer ſa lenteur pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en ſon temps eſtoit eſtimé grand parleur ; il ne heſitoit iamais, ne rompoit iamais ſon train, & du commencement alloit

d'vne traite iuſqu'à la fin. Mais quoy qu'il en ſoit, ie ne penſe pas qu'vn homme de iugement vouluſt parler comme luy. Toutesfois chaque nation a ſon gouſt particulier ; ce qu'on trouue mauuais en vn lieu, ſemble de bonne grace en vn autre. Peut-eſtre entre les Grecs on ſupporteroit cette licence ; mais nous en ſommes ſi éloignez, que meſme en eſcriuant, nous mettons des poincts entre les mots pour les ſeparer. Ciceron meſme, qui le premier a donné reputation à l'eloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ſes harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire ; il ſe conſidere ; & par-ce qu'il a bonne opinion de ſon merite, il prend plaiſir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus grand perſonnage de vie & de ſcience, & qui apres ces deux poincts, tient le troiſieſme rang en la loüange d'vn homme fort eloquent, auoit vne façon de parler non impetueuſe, mais ſans peine ; de ſorte que c'eſtoit pluſtoſt facilité que promptitude. C'eſt bien vne choſe que ie ne deffends point à vn homme ſage, que la facilité de parler ; toutesfois ie ne la luy commande pas ; & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verſer. Ce qui me fait vous entretenir ſi long temps ſur ce ſujet, pour vous en diuertir, c'eſt que ie ſçay bien que c'eſt vn meſtier que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vôtre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous-meſme n'écoutiez pas ce que vous direz, pource que par inaduertance il vous échappera beaucoup de choſes, qui ne vous ſembleroient pas bonnes ſi vous y apportiez du iugement. Ie vous dis que c'eſt vn meſtier qui veut de l'impudence, preparez-vous y, ſi vous le voulez ſuiure. Ce n'eſt pas encore tout, vous ny pouuez acquerir de gloire ; il vous faut exercer iournellement, & laiſſer la ſubſtance des choſes, pour l'eſcorce du langage. Quand meſme vous auriez des paroles, plus que vous n'en ſçauriez deſirer, & qu'elles vous ſortiroient de la bouche, comme d'vne ſource inépuiſable ; pour bien faire il en faudroit eſtre ſobre, & ne les employer qu'auecque diſcretion. La modeſtie eſt auſſi requiſe au langage d'vn homme d'honneur, qu'en ſon alleure. Enfin ie veux que tu ſois lent à parler.

EPISTRE

EPISTRE XLI.

ARGVMENT.

I. L'homme de bien eſt touſiours accompagné d'vn bon Genie.
II. Meſpriſer les biens de fortune & aimer ceux de l'ame, c'eſt le fait du bon Genie, ou d'vne Vertu diuine, qui eſt dans l'homme de bien.

I. VOvs ne ſçauriez mieux faire, que de trauailler continuellement à vous faire homme de bien. C'eſt vne choſe que vous ſeriez mal auiſé de deſirer, puis que vous meſme auez moyen de vous la donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel, il ne faut point gaigner vn Sacriſtain, afin qu'il vous laiſſe parler à l'oreille d'vne Image, pour en eſtre mieux exaucé. Vous auez Dieu prés de vous, vous l'auez auec vous, vous l'auez dans vous. Il eſt vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn eſprit ſacré, qui reſide en nous pour la conſeruation de nos vies, & l'obſeruance de nos actions; il ſe comporte auec nous, ſelon que nous-nous comportons auecque luy. Il n'eſt point d'homme de bien, ſans quelque Dieu, qui l'aſſiſte à monter par deſſus la Fortune, & le rende capable des hautes & magnanimes reſolutions. Quel Dieu? Nul ne le ſçait? S'il ſe preſente à vos yeux quelque touffe épaiſſe de vieux arbres, eleuez au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches paſſées les vnes dans les autres, ne reçoiuent point la clarté du iour, auſſi-toſt la hauteur, la ſolitude, & l'ébahiſſement de voir en vne raſe campagne, vn ombrage ſi eſpais & ſi couuert, vous donnent opinion qu'il y a quelque Deïté. Si vous voyez vn antre qui auec ſes pierres toutes mangées, & ſur vne voute faite non de main d'homme, mais par la Nature meſme, porte le faix d'vne montagne; vous auez auſſi-toſt l'ame frappée de quelque ſcrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuues pour venerables, & donnons des Autels à la ſaillie ſubite de quelque large riuiere, qui ſort de deſſous terre. Nous portons du reſpect aux fontaines d'eau chaude. L'opacité ſombre, ou la profondeur

immenſe de quelques eſtangs, les a fait eſtimer ſacrez. Si vous voyiez vn homme intrepide dans les dangers, impenetrable aux paſſions, heureux en aduerſité, calme en la tempeſte, plus haut que le reſte des hommes, & auſſi haut que les Dieux, ne ſeriez-vous pas touché de quelque reſſentiment, qui vous porteroit à le venerer ? Ne diriez-vous pas, Il y a là quelque choſe de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaiſon à ſi peu de choſe que le corps ? Sans doute quelque vertu diuine y eſt deſcenduë, & il n'eſt pas croyable qu'vne ame ſi excellente, ſi meſurée, & qui auec vn mépris ſi genereux eſtime toutes choſes inferieures à ſon merite, & ſi courageuſement ſe mocque de ces obiets qui font naiſtre des craintes, & des deſirs, puiſſe auoir ſon mouuement d'ailleurs, que de quelque puiſſance du Ciel. Vne choſe de cette grandeur, ne pouroit demeurer debout, ſi quelque Dieu ne la ſouſtenoit. C'eſt pourquoy la part de luy la plus grande, eſt au lieu d'où elle eſt deſcenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent & ne laiſſent pas d'eſtre au Ciel, d'où ils ſont enuoyez ſur la terre, tout de meſme vne ame grande & ſacrée, tranſmiſe au monde, pour nous faire voir de plus prés la Diuinité, conuerſe bien auecque nous, mais touſiours par vn de ſes bouts elle tient à ſon origine, & ne s'en détache point. Elle y eſt ſuſpenduë, elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle eſt parmy nous, c'eſt pour eſtre noſtre guide, & comme plus iudicieuſe, aſſiſter à nos actions, & nous apprendre à les gouuerner.

II. Mais comment la connoiſtrez-vous ? Quand vous la verrez ne ſe parer d'autre choſe que du ſien. Car eſt-il rien de ſi hors de propos que de loüer vn homme pour des choſes qui ne ſont pas à luy ? N'eſt-ce pas n'auoir point de ſens, que d'admirer ce qui d'vn moment à l'autre, peut changer de poſſeſſeur ? La ſelle de velours, & le mors doré, ne font point la bonté d'vn cheual. Voyez vn Lion, que le commerce des hommes ait reduit à ſe laiſſer dorer le crein, & receuoir les embelliſſements qu'il plaiſt à ſon gouuerneur de luy donner ; & en voyez vn autre, qui ferme, nerueux, & d'vne haleine entiere, n'a pour ornement que cette hydeur effroyable, auecque laquelle la Nature l'a fait naiſtre dans les deſerts, ie ne doute point que vous ne trouuiez celuy-cy de meilleure grace que l'autre, à qui par vn long appriuoiſe-

ment vous verrez ſouffrir des choſes ſi eloignées de ſon imperieux & magnanime naturel. C'eſt vne folie à vn homme, de ſe glorifier de ce qui n'eſt point à luy. Le nombre des raiſins, & la peſanteur des grappes, qui font ployer les échalats, eſt la loüange d'vne vigne; quand elle eſt fertile, elle eſt belle. En vn homme il faut loüer ce qui eſt ſien, & non autre choſe. Il a de beaux enfans, vne belle maiſon, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela eſt prés de luy, ie l'aduoüe, non pas en luy. Donnez-luy des loüanges des choſes qu'on ne luy peu oſter ny donner, & qui proprement appartiennent à l'homme. Demandez vous ce que c'eſt? L'eſprit; & en cét eſprit vne raiſon qui n'ait aucun defaut. L'homme eſt vn animal raiſonnable; Son bien eſt donc parfait, quand il eſt parfaitement ce que la Nature a voulu qu'il ſoit. Mais que luy demande cette Raiſon? La choſe du monde la plus aiſée, qu'il viue ſelon la Nature. Tout ce qu'il y a d'empeſchement, c'eſt vne folie vniuerſelle, qui le fait naiſtre Nous tombons l'vn ſur l'autre dans les vices? Le peuple nous pouſſe; perſonne ne nous retient, comment ſeroit-il poſſible de nous garentir?

EPISTRE XLII.

ARGVMENT.

I. Les hommes de bien ſont rares.

II. Faute de puiſſance & non de volonté, on ceſſe bien ſouuent de mal-faire..

III. Nous ne ſçauons faire choix des choſes qui nous ſont vtiles.

IV. La perte des choſes fortuites n'eſt point faſcheuſe.

I. IE voy bien que celuy de qui vous m'eſcriuez, vous a deſia fait croire qu'il eſt homme de bien. Ce n'eſt pas choſe qui ſe puiſſe ny faire, ny reconnoiſtre en ſi peu de temps. Sçauez-vous ce que i'appelle en cét endroit homme de bien? Celuy qui l'eſt aucunement; car quant à l'autre qui l'eſt en perfection, il en eſt peut eſtre comme du Phenix; il s'en voit vn en cinq cents ans, & il ne s'en faut point eſtonner. La fortune ne donne que de temps en temps les

grandes choſes, & les recommande par la rareté. Quant aux mediocres, & qui naiſſent parmy la foule, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à noſtre homme, il eſt encore bien loing de ſon compte; & s'il ſçauoit ce que c'eſt qu'vn homme de bien il ne penſeroit pas eſtre encore, & poſſible perdroit-il l'eſperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il ſe fonde en ce que les meſchants ne luy plaiſent point il ne fait rien en cela, que les méchants meſmes ne faſſent. Car la plus rigoureuſe punition que ſouffre la méchanceté, c'eſt qu'elle ſe déplaiſt à ſoy-meſme, & que ceux qui la font, ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui ſubitement arriuez à quelque grande puiſſance, s'y comportent inſolemment; que ſçay-je, s'il ne fera point ce qu'ils font, il pourra ce qu'ils peuuent.

II. La foibleſſe en beaucoup de gens cache les vices, mais auſſi toſt qu'ils penſeront auoir aſſez de force, ils n'auront pas moins d'enuie de paroiſtre, que ceux à qui la bonne fortune a donné deſia courage de ſe découurir. La méchanceté y eſt, mais les inſtruments luy manquent, il n'y a dequoy la monſtrer. Il n'eſt point de ſerpens ſi venimeux, qu'on ne puiſſe manier ſeurement, tandis qu'ils ſont roides de froid. Le venin y eſt bien touſiours, mais il eſt endormy. Il y a aſſez de cruautez, d'ambitions & de luxures, capables d'aller du pair auec les plus ſignalez exemples qui s'en ſoient iamais veus; tout ce qui leur defaut, c'eſt, que la Fortune leur reſiſte, & leur oſte le moyen de ſe produire. Donnez leur la puiſſance des autres, vous leur trouuerez la meſme volonté. Vous ſouuient-il qu'vn iour que vous me parliez d'vn homme de parmy le monde, & me diſiez qu'il eſtoit du tout à vous; ie vous dy que c'eſtoit vn eſprit volage, & que luy penſant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche? Fus-ie menteur? Il a laiſſé la manche par où vous le teniez, il s'en eſt enfuy. Vous ſçauez quels traits il vous a ioüez depuis, & combien il vous a preparé de pieges, ſans ſçauoir que luy meſme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la ſienne; & qu'encore que ce qu'il demandoit, luy peuſt ſeruir de quelque choſe, c'eſtoit neantmoins vn fardeau, ſoubs lequel il ſeroit à la fin contraint de ſuccomber.

III. C'eſt pourquoy quand nous affectons quelque cho-

ſe, & que la paſſion nous la fait pourſuiure auecque beaucoup de trauail, il faut conſiderer, ou qu'elle eſt du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il y a des choſes ſuperfluës, & d'autres qui bien qu'elles ne ne le ſoient pas, n'ont pas toutesfois aſſez de merite pour nous trauailler. Mais nous ne penetrons pas ſi auant, & nous nous faiſons accroire qu'on nous donne des choſes qu'on nous vend bien cher: & en cela ſe connoiſt noſtre peu de ſens, que nous ne penſons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bource, & croyons qu'on nous donne les choſes dont nous ſommes nous-meſmes le payement; nous nous impliquons de toutes ſortes de ſolicitudes; nous nous ſubmettons à toutes riſques, & ſommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pur acquerir des choſes où nous ne voudrions pas ſeulement penſer, s'il nous falloit vendre ou quelque maiſon, ou quelque heritage, pour les auoir; tant il n'y a rien de quoy nous faſſions ſi bon marché que de nous-meſmes. Quand donc nous voudrons deliberer quelque choſe, ou ſi nous ſommes ſur le poinct de l'executer, faiſons comme quand nous entrons chez vn marchand: Sçachons de quel prix eſt ce que nous voulons auoir; ce qui ne nous couſte rien; nous couſte quelquefois bien cher. Ie vous pourrois nommer aſſez de choſes, dont l'acquiſition nous a fait perdre la liberté: nous ſerions à nous, ſi elles n'eſtoient pas à nous.

IV. Vous deuez donc conſiderer non ſeulement quand il s'agit du gain, mais encore de la perte, Que ce bien eſtoit periſſable; que nous nous en ſommes paſſez autresfois, que nous nous en paſſerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eu long-temps, nous dirons que nous auons eu loiſir de nous en ſaouler; ſi nous n'en ioüiſſons pas long-temps, du moins le perdrons nous auant que d'y eſtre accouſtumé. Nous aurons moins de bien, nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit; nous ſerons moins enuiez. Iettons les yeux ſur toutes les choſes qui nous oſtent le ſens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous les perdons, nous trouuerons que ce n'eſt point leur perte qui nous afflige, mais l'opinion ſeule d'auoir perdu. Nous y penſons, mais nous n'en ſentons rien. Qui ſe poſſede, ne

peut rien perdre; mais le mal eſt, qu'il s'en trouue peu, qui ſoient capables de ſe poſſeder.

EPISTRE XLIII.

ARGVMENT.

I. Les actions des Grands, iuſques aux plus petits, ne peuuent eſtre cachées.

II. L'homme de bien ne cache point ſa vie, comme le méchant.

I. VOvs vous ébahiſſez que ie ſois ſi particulierement informé de vos affaires, & qui me peut auoir découuert vne choſe que vous n'auez communiquée à perſonne. Ne ſçauez-vous pas que le bruit eſt vn grand maiſtre de nouuelles. C'eſt par luy que i'ay eu des voſtres. Et quoy donc, direz-vous, ſuis-ie en ſi grande conſideration, qu'on faſſe courir des bruits de moy? Ne prenez pas garde où ie ſuis, mais où vous eſtes. Toute choſe eminente par deſſus ce qui eſt aupres d'elle, eſt grande, au lieu où elle eſt éminente. La grandeur n'a point de certaine meſure, c'eſt la comparaiſon qui l'accroiſt, ou la diminuë. Vn batteau qui eſt grand ſur vne riuiere, eſt petit ſur la mer; Vn gouuernail qui eſt grand pour vn nauire, eſt petit pour vn autre. Faites ſi peu de cas de vous qu'il vous plaira, vous eſtes grand en voſtre gouuernement. Toutes vos actions ſont regardées, & iuſqu'à voſtre manger & à voſtre dormir, vous ne faites rien qui ne ſoit ſçeu.

II. Ce vous doit eſtre vn plus grand ſuiet de penſer à vous. Vous ſerez heureux, quand vous pourrez viure à la veuë de tout le monde. Il y en a qui penſent que cette enceinte de murailles, qui nous enuironne chez nous, n'eſt pas tant pour viure auec plus de ſureté, que pour pecher plus couuertement. Faites que vous n'en ſoyez pas de meſme. Penſez que vous auez vne maiſon pour vous couurir, & non pour vous cacher. Ie vous vay dire vne choſe, par où vous iugerez ſi nous ſommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers ſont de l'inuention de noſtre conſcience; ce n'eſt point la magnifi-

cence qui nous a ſollicitez de les auoir. Nous viuons d'vne façon que nous ſommes ſurpris, ſi nous ſommes veus ſans y penſer. Mais à quoy eſt bon de ſe cacher, & de fuyr les yeux & les oreilles du monde ? La bonne conſcience appelle la multitude. La mauuaiſe, en quelque ſolitude qu'elle ſe reduiſe, a touſiours de l'anxieté. Si ce que vous faites, eſt honneſte, pourquoy ne voulez-vous pas que tout le monde le ſçache ? S'il eſt des-honneſte, puis que vous le ſçauez, que gaignez-vous qu'on ne le ſçache point ? Que vous eſtes vn pauure homme, ſi vous comptez ce teſmoin à rien ?

EPISTRE XLIV.

ARGVMENT.

I. De la vraye & fauſſe Nobleſſe.
II. Les Nobles & les Roturiers ont meſme origine.
III. Le trop grand deſir des biens de fortune, empeſche la Felicité.

I. VOvs alleguez touſiours voſtre petiteſſe, & dites que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Ie m'eſtonne bien de vous oüir tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous oſter de parmy le peuple, & de monter ſi haut, qu'il n'y aura rien au deſſus de vous. Vne des bonnes choſes qui ſoient en la Philoſophie, c'eſt qu'elle n'épluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes ſont venus; premierement, nous ſommes tous de la race des Dieux. Vous eſtes Cheualier, voſtre induſtrie vous y a fait paruenir; Mais vrayement il y en a bien qui ne le ſont pas. On ne reçoit pas tout le monde à eſtre Senateur; & parmy les armes meſmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les ſoldats n'y ſont receus qu'auec élection. Les Capitaines font quelquesfois les dégoutez à les enrooler. La bonne conſcience ouure ſa porte à tout le monde; Nous ſommes tous de bonne maiſon pour elle. La Philoſophie ne diſtingue point les perſonnes; elle a aſſez de ſplendeur pour tous. Socrate n'eſtoit pas Gentil-homme; Cleantes gaignoit ſa vie à tirer de l'eau, & à arrouſer les iardins. Platon n'eſtoit pas noble, quand il vint à la Philoſophie; ce fut elle

qui luy donna cette qualité. Pourquoy vous deffiez-vous de voſtre ſuffiſance ? Qui vous fait deſeſperer de pouuoir aller du pair auec eux ? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous aduoüeront de leur race. Vous en ſerez digne, ſi vous croyez qu'il n'y ayt homme au monde plus noble que vous. Le plus pauure a autant de predeceſſeurs que le plus riche; il n'y a perſonne de qui la premiere origine ne ſoit au delà de toute memoire. Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne ſoit de race de Roys, ny de Roy qui ne ſoit de race de valets; tout ſe bigarre de cette façon auecque le temps.

II. La vicicitude des choſes eſt l'exercice de la Fortune. Qui eſt-ce qui eſt donc noble ? Celuy qui naturellement a de la diſpoſition à la Vertu. C'eſt tout ce qu'il y faut conſiderer. Autrement, ſi vous en voulez faire la deciſion par l'Antiquité, il n'y a point d'homme ſi chetif, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous meine ſi loin, qu'il ne ſe trouuera rien au deuant de luy. C'eſt vne choſe indubitable, que depuis la naiſſance du monde, nous ne pouuons eſtre venus iuſqu'à noſtre ſiecle, que par vne mutation alternatiue de toute ſorte de conditions. Vne baſſe-court pleine d'images enfumees, n'eſt point ce qui fait l'homme noble. Ceux qui ont eſté gens de bien deuant nous, ne l'ont point eſté pour nous faire auoir de la reputation; nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'eſt l'eſprit qui fait l'homme noble, quand d'vne cabane, auſſi bien que d'vn Palais, il ſe peut eleuer au deſſus de la Fortune.

III. Poſez donc le cas que vous n'eſtes point Gentil-homme, mais roturier; que vous importe, puis que vous auez moyen de ſi bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous ſoyez, il n'y aura que vous qui ſoit noble ? Demandez-vous comment ? Si vous ne prenez point l'auis du peuple, à faire diſtinction de ce qui eſt bon ou mauuais. L'importance n'eſt pas d'où les choſes viennent, mais où elles vont. On ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureuſement ne ſoit bon, car il n'eſt point ſuſceptible d'empirement.. D'où vient donc que nous ne trouuons pas le bon chemin ? De ce que bien que nous deſirions tous la vie heureuſe, nous prenons pour elle ce qui ſert à viure, & la fuyons en la deſirant. Car au lieu de nous procurer vne ſecurité ſolide, & vne confidence inébranlable,

qui

qui ſont deux poincts où giſt la Felicité, nous cherchons de tous coſtez des ſuiets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embuſches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne ſommes pas aſſez forts pour le porter. De cette façon nous n'auons iamais noſtre compte; & tant plus nous trauaillons, tant moins il ſe trouue de beſongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer; & comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe, nous nous impliquons touſiours dauantage, & pour faire trop de diligence, nous ſommes cauſes de noſtre retardement.

EPISTRE XLV.

ARGVMENT.

I. Peu de liures, mais bons. Les diſputes captieuſes des Philoſophes, ſont inutiles.
II. Le Vice nous fait la guerre, ſous vne apparence de Vertu.
III. Quel homme ſe peut dire heureux.
IV. Si toutes les choſes neceſſaires peuuent eſtre appellées biens.
V. La meilleure partie de la vie ſe paſſe à la recherche des choſes ſuperfluës.

I. VOvs vous plaignez qu'il ſe recouure peu de liures en vos quartiers. Ce n'eſt rien d'en auoir beaucoup; l'importance eſt, qu'ils ſoient bons. Ie ſçay bien que la diuerſité des lectures donne du plaiſir, mais il y a plus de profit à n'en faire qu'vne. Le moyen d'eſtre bien-toſt où vous auez enuie d'aller, c'eſt de n'aller que par vn chemin, ſans vous égarer de ſentier en ſentier. Ce n'eſt pas marcher, c'eſt roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conſeil. Ie ſuis preſt de vous enuoyer tout ce que i'en ay, & ne m'en laiſſer pas vn. Ie ſuis bien marry que moy-meſme ie ne vous puis aller trouuer, & vous iure que ſi ce n'eſtoit que i'eſpere que vous aurez bien toſt fait voſtre commiſſion, tout vieux & indiſpoſé que ie ſuis, i'euſſe encore entrepris ce voyage; & que ny Scille, ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce trajet, ne m'en euſſent point enpeſché. S'il ne ſe fuſt point trouué de vaiſſeau, ie fuſſe pluſtoſt paſſé à nage, tant i'ay d'enuie de

vous embraſſer, & de voir le progrez que vous auez fait. Au reſte, pource que vous me demandez mes liures, ie ne m'en eſtime point plus habile homme; comme ie ne m'en eſtimerois pas plus beau, ſi vous m'auiez demandé mon pourtrait. Ce que vous en faites, eſt pour me faire plaiſir, pluſtoſt que pour bonne opinion que vous ayez de moy; & c'eſt l'amitié que vous me portez qui vous abuſe. Tels qu'ils ſont, liſez les comme d'vn homme à qui la verité plaiſt; & qui ne la ſçachant point encore, demeure opiniaſtre à la chercher malgré toutes les difficultez qui ſe trouuent dans ce chemin. Car de moy, ie n'ay point de maiſtre, ie ne porte le nom de perſonne. I'honore beaucoup le iugement des honneſtes hommes, mais ie ne mépriſe pas le mien. Ils ont cherché, comme nous ſans rien trouuer; ce que poſſible ils euſſent faict, s'ils n'euſſent deſiré que les choſes neceſſaires, & qu'ils ne ſe fuſſent point amuſez aux ſuperfluës. La ſubtilité des paroles, & les diſputes captieuſes leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faiſons des nœuds, ſans autre fin que pour les délier, tant nous auons de loiſir; nous ſçauons deſia viure, nous ſçauons deſia mourir. Quand il eſt queſtion de nous garder d'eſtre trompez aux choſes, & non point aux paroles, c'eſt vne beſongne où noſtre eſprit a beſoin de toute ſa force; il ne faut pas qu'il oublie rien à la maiſon. A quoy peut ſeruir cette diſtinction de ſimilitudes de paroles, où perſonne hors de la diſpute ne ſe peut tromper.

II. Ce ſont les choſes qui nous abuſent, ce ſont donc les choſes qu'il faut diſcerner. Nous prenons les mauuaiſes pour les bonnes. Quand nous auons fait vn ſouhait, nous en faiſons vn contraire; nos vœux ſont combatus par nos vœux, & nos conſeils ſe font la guerre l'vn à l'autre. En combien de choſes ſe conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy ſuffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & paſſe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent quand elle parle, & auec vne reception fauorable, la font deſcendre iuſques au cœur. Ce qui en eſt le plus dangereux, c'eſt ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy à cognoiſtre cette ſimilitude. Vn ennemy ſe preſente à moy ſous vn viſage d'amy. Le vice me veut ſurprendre; & de peur que ie ne le recognoiſſe, il emprunte le nom de la Vertu. La Temerité ſe fait appeller Valeur, la Faineantiſe Diſcretion, & la Timidité bon Iugement. C'eſt en cela

qu'il y a du danger d'eſtre trompé; donnez-moy de certaines marques pour les cognoiſtre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'eſt pas ſi mal-aduiſé que de ſe porter la main au front, pour ſçauoir ce qui en eſt, ny ſi groſſier, qu'il ne ſçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau le luy perſuader, ce ſont tromperies, qui non plus que celles des ioüeurs de gobelets, ne ſont point dangereuſes. Au contraire, quand on y eſt bien trompé, c'eſt quand on y prend plus de plaiſir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois; refaites, que i'entende comme cela ſe fait, il ne m'en ſouuient plus. I'en dy de meſme de ces captions; car quelle autre nom voulez-vous que ie leur donne? Il y a auſſi peu de bien à les ſçauoir, que de mal à ne les ſçauoir point.

III. Si vous auez enuie d'éclaircir des ambiguitez, apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux, ne l'eſt point; que celuy qui a ſes coffres pleins d'argent, n'eſt point riche; mais celuy qui porte ſon bien dans ſon ame, qui haut & braue, foule aux pieds ce qui eſt merueilleux aux autres; qui ne void perſonne auec qui il vouluſt changer de condition; qui n'eſtime l'homme que par cette ſeule partie qui le fait homme; qui ſçait le chemin que la Nature luy monſtre, & ſe conforme à ce qu'elle ordonne; à qui nulle violence ne peut rien oſter; qui conuertit le mal en bien, iudicieux aux doubtes, & ferme aux ſecouſſes, intrepide aux frayeurs, impenetrable aux mouuements; à qui la Fortune ne fait point de playe quand elle luy a tiré de toute ſa force la plus dangereuſe de toutes ſes fleches, mais ſeulement quelque legere egratineure, & encore bien rarement. Car pour les traits communs auec leſquels elle ſurmonte ordinairement le reſte des hommes, ils bondiſſent ſur luy comme la greſle, qui fait bien quelque bruit ſur les tuilles de nos maiſons, mais qui ſe reſout auſſi-toſt, ſans faire mal à ceux qui ſont deſſous. A quelle fin m'amuſez vous à cette façon d'argumenter, que vous meſme appellez monſongere, de laquelle on a tant écrit de liures? Toute ma vie n'eſt que menſonge, ſi vous auez de la ſubtilité, faites paroiſtre voſtre bel eſprit à me conuaincre, & me reduiſez à la verité.

IV. I'eſtime vne infinité de choſes neceſſaires, deſquelles vne grande partie eſt ſuperfluë, & celles qui ne le ſont point,

ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce ſont-là les difficultez qu'il faut combattre, & les obſcuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'enſuit pas que tout auſſi-toſt vne choſe ſoit bonne, pource qu'elle eſt neceſſaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à quantité d'autres choſes, dont nous ne nous pouuons paſſer, nous ne luy faiſons pas beaucoup d'honneur; ce qui eſt bien, eſt touſiours neceſſaire, ce qui eſt neceſſaire, n'eſt pas touſiours bien; car il ſe trouue aſſez de choſes qui ne ſont d'aucun merite, & qui cependant ne laiſſent pas d'eſtre tres-neceſſaires.

V. Il n'y a perſonne, à mon aduis, ſi mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaiſſer à des choſes qui n'ont autre commodité, que de nous aider à paſſer vne journée. Et quoy donc, au lieu de ces diſtinctions de neant, qui vous arreſtent, ne ſeroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuſe occupation pour voſtre eſprit de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps ſe perd à la recherche des choſes ſuperfluës, & que la vie bien ſouuent ſe trouue paſſée, tandis qu'on fait des prouiſions pour la paſſer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde & les conſiderez vn par vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette ſa vie au lendemain. Demandez-vous de quoy cela nuit? plus qu'il ne ſe peut dire. Car ils ne viuent pas, mais ils viuront; ils different toutes choſes d'vn iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre choſe qu'y penſer, la vie nous deuanceroit touſiours; mais à cette heure eſtans lents & pareſſeux comme nous ſommes, elle paſſe au de là de nous, comme eſtrangere; & il n'y a point de iour qu'elle ne ſe perde, bien qu'elle ne finiſſe qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure pluſtoſt qu'vne lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reſerueray pour vne autre fois à diſputer contre ces pointilleux ſi deliez, qui oublient de faire, tant ils ſont empeſchez à parler.

EPISTRE XLVI.

ARGVMENT.

I. Les beaux Liures, quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont iamais longs.

I. I'Ay receu vostre Liure que vous m'auiez promis, & l'ay ouuert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, & le refermer tout aussi-tost, pour le lire vne autre fois quand i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon gouſt, qu'il a fallu que i'aye passé plus auant. Ie ne sçaurois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fit plustost estimer quelque ouurage de Tite-Liue, ou d'Epicure, que le vostre, ou le mien, ie n'ay pas laissé de le trouuer court, & ne m'est point parti des mains, que ie ne l'aye couru de bout en bout. Il se faisoit tard, ie mourois de faim, la pluye me menaçoit: mais auec tout cela, i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resiouy seulement, il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit, quelle force de courage n'y ay-ie point reconnuë? Ie dirois quelle saillie, si en quelque endroit il y euſt eu des repriſes d'haleine & des rehaussemens par interualles. Mais il n'y en a point; tout y est si continu, que ie puis dire, que c'est vne besongne virile, & vrayement sacree: & cependant il ne laisse pas d'y auoir touſiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y meſler de la douceur. Vous estes grand, il le faut auoüer, & releué, comme i'ay touſiours desiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque choſe. C'est pourquoy ie conseilleray touſiours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Ie vous en diray dauantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois. Le iugement que i'en fais à cette heure, c'est comme si ie l'auois seulement oüy, & non pas leu. Laissez-le moy foüiller, & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne suiet de vous mentir de si loin! si ce n'est que

ſuiuant la corruption du ſiecle, ie vouluſſe mentir par accouſtumance, ne pouuant mentir par occaſion.

EPISTRE XLVII.

ARGVMENT.

I. Comment il faut viure auecque les Seruiteurs.
II. Que leur employ eſt different, ſelon qu'il plaiſt à la Fortune.

I. IE ſuis bien aiſe d'apprendre de ceux qui viennent de vos quartiers, combien vous vous comportez doucement auec vos ſeruiteurs. Vous eſtes trop habile, & trop iudicieux, pour en vſer autrement. Sont-ce ſeruiteurs ? ce ſont hommes, ce ſont domeſtiques, ce ſont des amis obeiſſans. Et ſi nous conſiderons que la fortune a le meſme commandement ſur nous, qu'elle a ſur eux, ils peuuent dire, nous ſommes tous ſeruiteurs d'vne meſme maiſtreſſe. C'eſt pourquoy ie me ry de ceux qui penſeroient s'eſtre fait grand tort, d'auoir fait manger vn ſeruiteur auec eux. Pourquoy le font-ils ? par vne couſtume vaine & faſtueuſe, qui s'eſt introduite, qu'vn maiſtre ne mangeroit pas à ſon aiſe, *s'il n'*auoit vne douzaine de valets debout à ſes coſtez. Monſieur eſt à table, qui ſe remplit ; & à peine de creuer, il ſe met des viandes dans le ventre, qu'il eſt puis apres bien empeſché d'en faire ſortir. Cependant les pauures ſeruiteurs ſont là, qui n'oſent pas ſeulement mouuoir les lévres. S'ils ſoufflent, auſſitoſt le baſton eſt ſur leurs épaules ; vn touſſement, vn eſternuëment, vn hoquet, qui ſont choſes caſuelles, leur ſont des crimes irremiſſibles. De quelque facon qu'ils interrompent le ſilence, ils ſont aſſeurez des eſtriuieres, ou de quelque choſe de pis, & demeurent en cette poſture, & en cette abſtinence iuſques au iour. De là vient que n'oſants rien dire en la preſence de leurs maiſtres, ils en parlent en leur abſence ; au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maiſtres permettoient de parler, non deuant eux ſeulement, mais auec eux, & ne leur faiſoient point coudre la bouche, comme on fait auiourd'huy, preſentoient librement leurs teſtes pour celles de leurs maiſtres ; & s'ils les voyoient preſts de tomber en quelque peril,

ils s'y expoſoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie, mais ils ſe taiſoient à la torture. De cette meſme arrogance eſt procedé le prouerbe qui ſe dit communement, *Autant de valets, autant d'ennemis.* On ſe trompe; ils ne ſont point nos ennemis, mais nous leur en donnons tout le ſuiet que nous pouuons. Ie n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mémes ſeruices où nous employons des beſtes. Pendant que nous ſommes à table, l'vn a charge de marcher ſur ce que nous crachons; l'autre, de ramaſſer ce que laiſſent tomber des yurongnes, qui bien ſouuent ſeront ſi ſaouls, qu'ils ne verront goutte; l'autre auecque vne adreſſe eſtudiée donnera de la viande à la compagnie; il monſtrera ſa ſuffiſance à trouuer bien les jointures de l'aile, ou de la cuiſſe de quelque oyſeau. Miſerable certainement, de n'eſtre au monde que pour couppper vne perdrix, ou vn levraut de bonne grace! ſi ce n'eſt que celuy qui pour la volupté tient eſcole de cette ſcience, l'eſt encore plus que luy, qui ne l'apprend que par neceſſité. Vn autre qui ſert au buffet, eſt paré comme vne femme, & luy fait-on diſputer ſa jeuneſſe contre les années. Il eſt hors d'vn âge où ſon maiſtre le veut ramener par artifice, & porte deſia l'habit de ſoldat, qu'il luy fait abbatre le poil auec le raſoir, ou arracher du tout. Il paſſe toute la nuict ſans dormir, vne partie à ſeruir ſon maiſtre à table, & l'autre à le contenter au lit; vn autre, qui a charge de tenir le controolle des actions de ceux qui ſont à table, ſe tient là planté à les regarder, afin que ſelon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de cauſer, il les faſſe reuenir le lendemain. Adjouſtez-y ceux qui vont acheter la viande, qui ſçauent exactement le gouſt du maiſtre, ce qui l'excite, ce qu'il eſt bien ayſe de voir; quelle nouueauté luy rend l'appetit, dequoy il eſt ennuyé, & ce que ce jour-là il prendra plaiſir de manger. Cependant il penſeroit auoir perdu ſa Nobleſſe, s'il auoit appellé quelqu'vn de ſes ſeruiteurs à manger auecque luy. Les Dieux ſont bien plus iuſtes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien ſouuent des maiſtres, du nombre de ceux qu'ils ont ainſi meſpriſez. I'ay veu chez Caliſte celuy qui auoit eſté ſon maiſtre, qui luy auoit mis l'eſcriteau, & l'auoit mis en vente parmy ſes eſcla-

ues de rebut, receuoir cét affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & qu'il eſtoit le ſeul que l'on empeſchaſt d'entrer. Le ſeruiteur, qui auoit eſté mis en la premiere dixaine, où le Crieur commence ſa proclamation, rendit le change à ſon maiſtre; & comme il ne l'auoit pas eſtimé digne de ſa table, il voulut paſſer plus outre en ſa reuanche, & ne l'eſtima pas ſeulement digne de ſa maiſon. Ce maiſtre auoit vendu Caliſte, mais combien de choſes vendit depuis Caliſte à ſon maiſtre? Voulez-vous vn peu conſiderer celuy que vous appellez voſtre ſeruiteur? il eſt de meſme origine, il joüit du meſme ciel, il reſpire le meſme air, il eſt né à la meſme condition de viure & de mourir que vous. Il vous eſt auſſi poſſible de le voir libre, qu'à luy de vous voir eſclaue. Combien penſez-vous qu'il y euſt d'hommes de bonne maiſon, & qui par le ſeruice qu'ils faiſoient à la guerre, s'acheminoient à la qualité de Senateur, qu'en la deffaite de Murius, la Fortune fiſt deſcendre à des ſeruices indignes, rendant les vns bergers, & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis meſpriſez vn homme pour eſtre en vn eſtat où vous pouuez eſtre reduit? Ie ne veux pas m'embarquer en cette matiere, & diſputer de l'vſage des ſeruiteurs à qui nous ſommes ſi ſuperbes, ſi cruels, & ſi injurieux. Toutefois voicy la regle que i'en fay. Viuez auecque vos inferieurs, comme vous voulez que vos Superieurs viuent auecque vous. Autant de fois que vous vous repreſentez la puiſſance que vous auez ſur voſtre ſeruiteur, autant de fois repreſentez-vous que voſtre maiſtre n'en a pas moins ſur vous. Oüy, mais ie n'ay point de maiſtre; vous eſtes encore jeune, vous en pourriez bien auoir vn. Ne ſçauez-vous pas en quel âge Hecube fut eſclaue, en quel âge le furent Creſus, la mere de Darius, Platon, & Diogene? Viuez doucement auecque vos ſeruiteurs, donnez-leur de la priuauté, faites les deuiſer, deliberer, & manger familierement auecque vous. Ie ſçay bien qu'en cét endroit tous nos delicats ſe vont écrier, Qu'il n'eſt rien de ſi mal-ſeant & de ſi vilain que cette communication. Et cependant tous braues & altiers qu'ils ſont, ie les trouueray bien ſouuent baiſans la main aux valets des autres. Ne voyez vous pas meſme comme nos peres ont recognu, qu'il y auoit trop d'enuie au nom de maiſtre, & trop d'iniure au nom de ſeruiteur?

teur ? Ils appelloient le maiſtre, pere de famille ; & quand ils vouloient ſignifier les ſeruiteurs, ils diſoient ceux de la maiſon. Cette obſeruation eſt encore aujourd'huy gardée aux Comedies. Ils inſtituerent vne feſte, où non ſeulement ils voulurent que les ſeruiteurs mangeaſſent auecque leurs maiſtres, mais ils leur donnerent auſſi des honneurs, & leur remirent la iuriſdiction de leur famille, comme ſi leur maiſon euſt eſté vne petite Republique. Et quoy donc ? ie feray ſeoir tous mes ſeruiteurs à ma table ? Comme vous n'appellez pas indifferemment tous ceux qui ſont libres, à manger auecque vous ; ainſi ferez-vous diſtinction des ſeruiteurs. Vous-vous trompez, ſi vous penſez que ie rejette vn muletier, pource que c'eſt vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il eſt vacher. Ie n'auray point d'égard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'eſtre ou bons, ou mauuais, mais d'eſtre employez à vne choſe ou à l'autre, cette diſtinction appartient à la Fortune. Faites en manger quelques-vns auecque vous, parce qu'ils en ſont dignes ; les autres, afin qu'ils le deuiennent. S'ils ont quelque choſe de ſeruile, comme cela ſe peut faire, par la conuerſation qu'ils ont auec des perſonnes ſordides, ils le perdront, s'ils ſont receus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'eſt pas *in foro* ſeulement, *vel in curiâ*, qu'il faut chercher vn ami ; Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller ſi loing. Bien ſouuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier, faites-en la preuue. Vn homme eſt mal aduiſé qui marchande vn cheual, s'il s'amuſe à regarder la bride & la ſelle. Auſſi eſt celuy qui fait iugement d'vn homme, ou par ſes habits, ou par ſa condition, qui n'eſt autre choſe qu'vne robe qu'il a tout à l'entour de luy. Eſt-il ſerf ? oüy ; mais peut-eſtre il a l'ame libre. Eſt-il ſerf ? Quel mal luy fait cela ; Monſtrez-m'en vn qui ne le ſoit point. L'vn ſert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs, & tous à la crainte en general. Ie vous feray voir vn homme de qualité Conſulaire, qui fait ſa maiſtreſſe d'vne vieille ; vn riche qui ſert vne chambriere, & de ieunes gents des meilleures maiſons, qui ſeruent des Comediens. De toutes les ſeruitudes la plus indigne, c'eſt la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous diſent, qu'il ne faut pas faire bon viſage aux ſeruiteurs ; gardez voſtre auantage, mais ſans arrogance, faites qu'ils vous

reſpectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut eſtre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de ſeruiteurs, & qu'il n'y euſt plus de difference d'eux à leurs maiſtres. On ſe trompe, ce n'eſt point mon intention; mais, comme ie viens de dire, ie veux que les ſeruiteurs reſpectent les maiſtres, & non qu'ils les craignent. Ie voy bien ce que c'eſt, direz-vous, vous voulez qu'ils viuent auecque moy comme mes cliens, ou comme gents qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux ſe contentent qu'on les reſpecte, & qu'on les ayme. Vn maiſtre eſt iniuſte, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos ſeruiteurs vous craignent, & de ne les chaſtier quand ils faillent, d'autre choſe que de paroles. Il eſt des occaſions où il eſt neceſſaire de frapper; mais ce n'eſt pas à dire qu'auſſi-toſt qu'vne mouſche nous pique, il faille auoir le baſton en la main. La delicateſſe nous ameine ordinairement à cette rage, qu'auſſi-toſt qu'il nous arriue quelque choſe autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils ſont hors de la portée de toutes injures, & que le reſte du monde n'eſt que foibleſſe aupres de leur force; toutesfois pour auoir ſujet de faire déplaiſir, ils ſe plaignent d'en auoir receu. Ie ne vous entretiendray pas dauantage, parce que ie ſçay bien qu'il ne vous faut point de remonſtrances. Vn homme de bien ſe plaiſt en ſa probité, & ne s'en deſtourne iamais. La malice, comme vne giroüette, ſe tourne tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre; & ſans regarder ſi le change luy porte quelque auantage, elle penſe touſiours auoir aſſez fait d'auoir changé.

EPISTRE XLVIII.

ARGVMENT.

I. Le mal, comme le bien, doit eſtre commun entre les amis.
II. Les Sages deſirent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que ſur leur propre intereſt.
III. Fuyr la Sophiſterie.
IV. La Philoſophie nous promet de nous rendre égaux aux Dieux.

IAy receu de vous vne lettre ſur le chemin, auſſi longue que le chemin meſme. I'en reſerueray la reſponſe pour vne autrefois. Car il n'eſt pas poſſible que ie vous donne vn bon conſeil, que premierement ie ne me retire à part pour y penſer. Ie ſçay bien qu'auant que de me conſulter, vous auez eſté long-temps à vous y reſoudre. Ie vous laiſſe donc à penſer, ſi ie doy legerement décider ce que vous auez eu de la peine à me propoſer. Puis, il y a des conſiderations en moy, qui ne ſont point en vous. Ie parle en Epicurien, mais quoy que ie die, rien ne me peut eſtre conſiderable pour vous, qu'il ne le ſoit pour moy.

I. Si ce qui vous touche, ne me touche, ie ne ſuis pas voſtre amy; nous ne deuons rien auoir de ſeparé. Bien & mal tout eſt partageable entre nous; tout nous eſt commun; auſſi n'eſt-il pas poſſible qu'vn homme viue heureuſement, qui ne tourne les yeux que ſur ſoy, & qui ne conſidere que ſon profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre, ſi vous voulez viure pour vous. Cette ſocieté, parce qu'elle nous meſle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droict vniuerſel entre les hommes, eſt ſaintement & religieuſement obſeruable; mais encore plus, parce qu'elle ſert à l'entretien de cette autre plus intime & plus eſtroite, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choſes vous ſont communes auec vn autre, à qui la ſeule humanité vous oblige, toutes le vous ſeront auec vn amy. Voilà, Lucilius, de quoy ie voudrois que tous ceux qui ſont ſi ſubtils, me fiſſent des leçons, & qu'ils m'appriſſent pluſtoſt ce que ie ſuis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non

pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de ſignification.

II. La Sageſſe & la folie me monſtrent des chemins differens; à laquelle me rangeray-ie? quel party eſtes-vous d'auis que ie prenne? La Sageſſe a de l'amitié pour tous les hommes; la folie n'a pas meſme de l'humanité enuers ſes amis La Sageſſe ſe prepare pour l'vtilité de ſes amis; la folie ſe prepare des amis pour ſon vtilité.

III. Vous me tournez les paroles d'vn ſens à l'autre, & vous vous amuſez à ranger les ſyllabes; mais ne voudriez vous bien faire croire, que ſi ie ne ſçay faire des interrogations captieuſes, & des propoſitions veritables, & tirer vne concluſion fauſſe pour l'approbation d'vn menſonge, ie ne pourray connoiſtre ce que ie doy fuïr ou deſirer. Ie rougis de honte, qu'en l'âge où nous ſommes, nous nous ioüyons d'vne choſe de telle importance. Vn rat eſt vne ſyllabe; vn rat mange le fourmage, il s'enſuit donc qu'vne ſyllabe mange le fourmage. Suppoſez que ie ne ſçache pas me deffaire de cette ſurpriſe; en quel inconuenient tomberay-je, ou qu'eſt-ce qu'il m'en ſera de pis? Ce ſera peut-eſtre, que quelque iour penſant prendre vn rat au trebuchet, ie n'y prenne vne ſyllabe; ou que ſi ie n'y prens garde, vne ſyllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-eſtre cette conſequence ſemblera plus ſubtile & mieux tirée. Vn rat eſt vne ſyllabe, vne ſyllabe ne mange point de fourmage, vn rat donc ne mange point de fourmage. O niaiſeries vrayement dignes de petits enfans! Eſt-ce pourquoy nous fronçons les ſourcils? Eſt-ce pourquoy nous nous laiſſons croiſtre la barbe? Eſt-ce ce que nous enſeignons auec vn viſage ſi melancholique & ſi rechigné.

IV. Voulez-vous ſçauoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. L'vn ſe voit preſt à mourir, l'autre n'a pas de quoy viure; l'autre eſt en peine pour la conſeruation de ſes richeſſes, & l'autre enuieux de celles d'autruy. Celuy-là craint ſa mauuaiſe fortune, & celuy-là craint ſon bonheur. Ses proſperitez luy ſont ſuſpectes, il voudroit bien s'en deméler. L'vn eſt mal auec les hommes, & l'autre n'eſt pas bien auec les Dieux. A quoy leur peuuent ſeruir ces badineries que vous leur alleguez? Il n'eſt point queſtion de rire. Ceux qui vous appellent ſont en peine. Les vns ont

perdu leurs biens ſur la mer, les autres ſont priſonniers, les autres malades, les autres neceſſiteux, & deſia le glaiue eſt tiré pour couper la teſte des autres. Vous leur auez promis à tous du ſecours; A quoy vous amuſez-vous? à quoy penſez-vous? Celuy-cy que vous entretenez de chanſons, aſſeurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les yeux ſur vous. Toute eſperance d'auoir du ſecours d'autre que de vous, eſt perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & auecque le flambeau de la verité, leur donner moyen de ſe remettre en chemin. Faites leur connoiſtre les choſes que la Nature a fait neceſſaires, & celles qu'elle a fait ſuperfluës; combien il y a peu de peine à ſuiure ſes regles, combien eſt contente & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui ſe conduiſent par opinion. Apprenez leur à vaincre leurs paſſions, ou pour le moins à les moderer. Pleuſt à Dieu que toutes ces Sophiſteries ne fuſſent qu'inutiles. Elles ſont pernicieuſes, ie vous le monſtreray quand vous voudrez, & vous feray auoüer, Qu'il n'y a rien qui rompe & qui debilite tant vn bel eſprit, que font ces ſubtilitez. I'ay honte de dire comment ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'eſt icy le chemin du ſouuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez pas des tricheries & des exceptions infames à ceux-là meſmes qui ſont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuſes, ſinon à ſurprendre vn homme pour luy faire faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philoſophie tout de meſme releue les autres, & les reſtablit en leur entier. Qu'auez-vous à faire de nous tenir de ſi magnifiques diſcours, pour les accompagner enſuite de ſi peu d'effet? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en ſi bonne aſſiette, que l'or & le fer nous ébloüyront auſſi peu l'vn que l'autre; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils deſirent, que nous le foulerons aux pieds; & cependant vous nous remettez comme des enfans à nos lettres. Que voulez-vous dire? Eſt-ce là le chemin pour aller au Ciel? car la promeſſe que m'a fait la Philoſophie, c'eſt que i'iray du pair auecque Dieu. C'eſt ce qu'elle m'a dit en

me conuiant, c'eſt ce qui m'ameine, tenez moy parole. Croyez moy donc, Lucilius, intriguez vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & poſitions de Sophiſtes. Rien ne ſied mieux à la probité que la ſimplicité, & la franchiſe. Quand vous auriez à viure beaucoup d'années, ménagez les ſi bien que vous voudrez, vous n'auez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choſes neceſſaires. Ie vous laiſſe à penſer ſi ayant ſi peu de temps, ce n'eſt pas vne folie de l'employer à apprendre des choſes ſuperfluës.

EPISTRE XLIX.

ARGVMENT.

I. Les objets nous rappellent bien ſouuent la memoire de nos amis abſens.
II. De la viſteſſe du Temps.
III. Pour bien mourir, il faut ſouuent penſer à la mort.
IV. La Nature nous a donné vne raiſon imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'inſtruction, pour la rendre parfaite.

I. IL faut auoüer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous ſouuenons point de nos amis, ſi quelque obiet ne nous les repreſente. Neantmoins le deſir en eſt quelquefois dans noſtre ame encore qu'il ne ſe produiſe point; & les choſes qui le font paroiſtre, n'en reſſuſcitent pas la memoire comme morte, parce qu'elle ne l'eſt point, mais elle la réueillent, comme ſi aprés la mort d'vne perſonne qui nous eſtoit ſi chere, vn valet, vne robe, vne maiſon nous ramenteuoient ſa perte, & rafraichiſſoient vne douleur, qui auoit deſia par le temps commencé à s'adoucir. Vous ne ſçauriez croire combien la Campagne, & Naples principalement, à la veuë de voſtre maiſon, m'a renouuellé le déplaiſir que i'ay de n'eſtre plus auecque vous. Vous ne m'eſtes iamais plus preſent que quand ie m'éloigne de vous. Il m'eſt auis que ie vous vois boire vos larmes, & reſiſter naïuement à ces agreables teſmoignages que la paſſion me produiſoit de voſtre amitié.

II. Il me ſemble qu'il n'y a rien que ie vous perdis; mais de quoy ne pouuons nous dire, ce fut hier, ſi nous voulons nous en ſouuenir? Il n'y a guere que i'eſtois enfant à l'eſcole du Philoſophe Sotion; il n'y a rien que ie commençay à plaider; il n'y a rien que ie quittay le Palais; il n'y a rien que ie ceſſay d'y pouuoir aller. La diligence du temps eſt infinie; le moyen de s'en apperceuoir, c'eſt de regarder derriere nous; car quand à ce qui eſt preſent, il paſſe auec vne fuitte ſi precipitée que nous n'auons pas loiſir de le conſiderer. Voulez-vous que ie vous en die la raiſon? Tous les temps qui ſont paſſez, ſont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois; ils ſont tous en vn monceau, & de là toutes choſes deſcendent dans l'abyſme de l'oubly; & d'ailleurs il n'y peut auoir d'interualles en vne choſe qui eſt toute courte. Ce que nous viuons n'eſt qu'vn poinct, & encore moins qu'vn poinct; mais la Nature, pour nous le faire trouuer plus long, en a fait pluſieurs parties. De l'enfance elle en a fait vne; de l'âge pueril vne autre; de l'adoleſcence vne autre; de l'âge d'homme, inclinant vers la vieilleſſe, vne autre; & de la vieilleſſe la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en ſi peu d'eſpace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier, quand vous vous miſtes en chemin pour aller où vous eſtes; Et toutesfois ce rien eſt vne bonne partie de noſtre âge, penſons que nous en ſerons bien-toſt au bout. Il ne m'a pas touſiours eſté aduis, que le temps couruſt comme il fait à cette heure. Ie ne ſçay ſi c'eſt que ie me ſens prés du bout, ou que ie commence à penſer au mauuais ménage que i'en ay fait; mais ie trouue qu'il va ſi viſte, que preſque ie ne puis me l'imaginer. C'eſt pourquoy ie ne fus iamais ſi en colere, que ie ſuis contre ceux qui dépenſent le temps en choſes ſuperfluës, & ne conſiderent pas que quelque eſpargne qu'ils en faſſent, il n'y en a pas à demy pour les neceſſaires. Ciceron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la ſienne, il n'en auroit pas aſſez pour lire les Poëtes Lyriques. I'en dy de meſme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de ſi bonne grace; & qui pis eſt, il leur eſt bien aduis qu'ils font quelque choſe de grande importance, au lieu que les autres font profeſſion ouuerte de donner du plaiſir. Ie ne dy pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir ſeulement, & leur donner le bonjour de la porte, de peur qu'on ne nous en fit ac-

croire & qu'il ne nous fut aduis que ce ne fuſt quelque choſe de plus profitable que ce n'eſt. Que vous ſert de vous conſumer auec vne queſtion qu'il y a bien plus d'eſprit à meſpriſer qu'à reſoudre ? C'eſt à faire à vn homme qui n'a doute de rien, & qui ne part qu'à ſa commodité, de raſſembler iuſques aux plus petites choſes, & de ne vouloir rien laiſſer derriere. Quand l'ennemy nous vient ſur les bras, & que l'alarme eſt au camp, la neceſſité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amaſſer. Ie n'ay pas le loiſir à cette heure de rechercher les ſignifications d'vne parole ambigue, & de faire voir en cela mon bel eſprit.

Voyez courre le peuple, & border les rampars,
Voyez le fer aigu luire de toutes parts.

La guerre me bruït aux oreilles ; il me faut pouruoir d'vne ame genereuſe, & qui ne s'eſtonne de rien oüir. Si en noſtre ville aſſiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la muraille, & les capables de porter les armes, ſont auecque l'épée à la main derriere la porte, attendans ou demandans qu'on la leur ouure, pour ſortir ſur l'ennemy, qui de ſont coſté par batteries, ſappes & mines, fait trembler la terre ſous les pieds, & n'oublie rien, afin de pouuoir entrer, vous me voyez bien de loiſir dans vne chaire mettre en auant ces plaiſantes queſtions ; Ce que vous n'auez pas perdu, vous l'auez, vous n'auez point perdu de cornes, vous auez donc des cornes, & telles autres reſueries faites au moule de celles-cy, ne diriez-vous pas que i'aurois perdu le ſens ? Vous en pouuez dire autant à cette heure ; Ie ſuis encore aſſiegé. Neantmoins en ce temps-là le danger ſeroit au dehors, & la muraille me couuriroit de l'ennemy ; mais à cette heure ce qui me veut tuer, eſt dans moy. Ie ne ſuis pas en eſtat d'écouter vos niaiſeries ; i'ay bien autre choſe à demeſler, que dois-je faire ?

III. La mort me ſuit, la vie me quitte, donnez-moy quelque bon aduis ; faites que ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point : parlez-moy de la conſtance qu'il faut auoir aux aduerſitez, & de la reſolution aux choſes inéuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que i'ay à viure, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'eſt pas en l'eſpace, mais en l'vſage, & qu'il peut arriuer,

voire

voire qu'il arriue ſouuent, qu'vn homme aura eſté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup veſcu. Dites moy, quand ie me vay coucher, il ſe peut faire que vous ne vous leuerez iamais; Quand ie ſuis leué, il ſe peut faire que iamais vous ne vous coucherez; Quand ie ſors de la maiſon, il ſe peut faire que vous n'y rentrerez plus; Quand i'y ſuis rentré, il ſe peut faire que vous n'en ſortirez plus. Vous vous abuſez, ſi vous penſez que ce ſoit ſeulement en vn batteau, que nous ſommes à deux doigts de la mort, c'eſt par tout. Elle ſe peut bien quelquefois monſtrer prés de nous, mais touſiours elle en eſt auſſi prés en vn lieu qu'en l'autre. Diſſipez-moy ces tenebres, vous aurez moins de peine à m'enſeigner vne choſe à laquelle ie ſuis preparé,

IV. La Nature nous a rendus capables d'inſtruction, & ſi nous n'auons vne raiſon parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Iuſtice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chaſteté, tant de celle qui nous garde d'attenter ſur le corps d'autruy, que de celle qui nous rend ſoigneux de conſeruer le noſtre. Si vous ne me deſtournez point du chemin, ie ſeray bien toſt où ie veux aller, car comme dit le Tragique,

La verité parle ſans artifice.

C'eſt pourquoy il ne la faut point impliquer. Le déguiſement eſt la choſe du monde la moins conuenable aux mouuemens d'vne belle ame, & la plus indigne de ſes deſſeins genereux & releuez.

EPISTRE L.

ARGVMENT.

I. Nous ſommes tous aueugles en nos paſſions.
II. Les Vices ſont plus corrigibles en jeuneſſe qu'en vieilleſſe.
III. La Vertu eſt comme naturelle en l'homme, & le Vice eſtranger.

VOs dernieres lettres ſont de ſi vieille datte, que i'ay penſé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouuelles à celuy qui me les a renduës. Il faudroit qu'il euſt

bonne memoire de ſe ſouuenir de ſi loin. Toutefois ie n'en ſuis point autrement en peine, parce que ie ſçay bien que vous auez deſia l'ame en ſi bon eſtat, qu'en quelque lieu que vous ſoyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez-vous faire autre choſe que trauailler iournellement à reparer voſtre vie, à dépoüiller quelqu'vne de vos erreurs, & à reconnoiſtre que bien ſouuent le defaut que vous penſez eſtre aux choſes, eſt en vous meſme? Il eſt des fautes que nous imputons aux lieux ou aux temps, & nous ne prenons pas garde que rien n'en eſt cauſe que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

I. Vous ſçauez bien qu'Harpaſte, la folle de ma femme, m'eſt demeurée comme vne charge hereditaire: car autrement ie ne ſuis pas homme à qui cette maniere de monſtres ſoit bien agreable. Si ie veux paſſer mon temps par le moyen de quelque fol, ie ne ſuis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaiſir de moy-meſme. Cette pauure femme a tout d'vn coup perdu la veuë; vous aurez peut-eſtre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'eſt rien plus veritable; C'eſt qu'elle ne ſçait pas qu'elle eſt aueugle, & ne ceſſe de dire à ſon gouuerneur, que la maiſon eſt obſcure, & qu'il la meine en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous ſommes, nous ne faſſions ce que nous nous rions de luy voir faire. Perſonne ne penſe eſtre auare, perſonne ne penſe auoir des paſſions. Toutesfois les aueugles ſe pouruoyent d'vn guide; mais nous en quelque erreur que nous ſoyons, nous ne nous pouuons laiſſer mener. L'Ambitieux dit, Que ce n'eſt pas ſon humeur de l'eſtre, mais qu'au temps où nous ſommes, il eſt impoſſible de viure d'vne autre façon. Le Prodigue, Qu'il n'aime pas la depenſe, mais qu'il eſt neceſſaire d'en faire, ou de ſe bannir de la cour. Le Quereleux, Qu'il n'aime rien tant que la paix, mais que c'eſt ſon mal-heur, & les ſujets qu'on luy en donne pluſtoſt que ſon inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à ſa vie, s'excuſe ſur ſa jeuneſſe. Que ſert de ſe flatter? noſtre mal ne vient point de dehors, il eſt dans nous, nous l'auons au ſein, & de cette ignorance d'eſtre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons cette cure, que de douleurs, & d'indiſpoſitions il faudra remuer? A cette heure que la maladie n'eſt pas encore enuieillie & qu'elle ſeroit plus remediable, nous ne cherchons pas ſeulement le Medecin. Les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du ſiecle, ſeroient faciles à ſe remettre au chemin, s'il leur eſtoit monſtré. Il faut qu'vn homme ſoit bien reuolté contre la Nature, s'il ne ſe trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à eſtre gens de bien, & de chercher vn maiſtre qui nous l'enſeigne, mais ſi eſt-ce qu'on ſe trompe d'eſperer qu'vn ſi grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutefois non pas beaucoup, ſi, comme i'ay dit, nous formons noſtre ame de bonne heure, & la redreſſons, tandis que le mauuais ply qu'elle a pris, ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui eſt dur, ne puiſſe auoir quelque remede, toutes difficultez ſont expugnables à l'aſſiduité du ſoin, & à l'opiniaſtreté du trauail; & vn cheſne meſme eſt redreſſable, quelque tortu qu'il ſoit. Ces pieces de bois, dont nous faiſons nos chevrons, & nos poutres, s'eſtendent au ſentiment de la chaleur, & contre la force que la Nature leur à donnée, s'accommodent aux ſeruices où nous les voulons employer. Combien plus heureuſement nous ſuccedera cette diligence au racouſtrement de noſtre ame, qui eſt la choſe du monde la plus flexible & la plus ſouple? Car qu'eſt-ce que l'ame, qu'vn eſprit qui en quelque façon eſt reduit en ſoy-meſme, & qui fait d'autant moins de reſiſtance, qu'il eſt plus ſimple & plus delié?

III. Croyez-moy, Lucilius, ne deſeſperons point de nous, parce que nous ſommes de long-temps accouſtumez au vice. Il n'eſt point de ſage qui n'ait eſté fol. Nous auons eſté tous préoccupez. Il faut apprendre les vertus, & deſapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'eſt, que depuis qu'vn bien eſt vne fois entre nos mains, il ne nous échappe iamais, la poſſeſſion en eſt perpetuelle. La Vertu ne ſe deſapprend point. Les Vices en nos ames ſont plantez en vn terroir eſtranger; c'eſt pourquoy il eſt bien aiſé de les en chaſſer, & faire qu'ils n'y reuiennent plus. Les choſes qui ſont en vn fonds qui leur eſt propre, s'y conſeruent facilement. La Vertu eſt ſelon

nature, les vices ſont ſes ennemis declarez. Mais comme les Vertus vne fois logées en noſtre ame, n'en ſortent point, & qu'il n'eſt rien de ſi peu de peine que de les y retenir, ainſi la reſolution de les aller querir eſt difficile, pource que c'eſt l'ordinaire d'vne ame folle & indiſpoſée, de craindre ce qu'elle n'a point eſſayé; il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'eſt point vne medecine de mauuais gouſt; il y a du plaiſir à la prendre, auſſi bien que du profit. La Philoſophie a cela, qu'en la gueriſon meſme, elle nous eſt agreable, au lieu que les autres remedes ne plaiſent qu'aprés la gueriſon.

EPISTRE LI.

ARGVMENT.

I. Fuir les lieux qui conuiennent à la debauche.

II. Les voluptez nous gaſtent; le meſpris de la mort nous rend maiſtres de nos paſſions, & de la Fortune.

III. Les lieux auſteres ſont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.

CHacun fait comme il peut, Lucilius. Vous eſtes en Sicile, où vous auez prés de vous Æthna, cette montagne, de qui on parle tant. Valgus & Meſſala l'appellent vnique, mais ie ne ſçay pourquoy, veu qu'il ſe trouue aſſez de lieux qui iettent du feu, non ſeulement aux endroits éleuez, ce qui ſe voit plus ſouuent, à cauſe de la nature de cét Element qui cherche touſiours le haut, mais aux campagnes meſmes. Pour moy, ie me contente de Baïes, puis que ie ne puis mieux. I'en partis le lendemain que i'y fus arriué. Cette infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les loüanges ſont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fit auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc? eſt-il poſſible qu'il y ait des lieux qu'on doiue haïr? Ie ne le dy pas. Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute ſorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment, non qu'il ait de la paſſion aux robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïſſe l'vne plus que l'autre, mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal-

ſeantes à la profeſſion qu'il fait de modeſtie; ainſi eſt-il des contrées que le ſage & celuy qui le veut eſtre doiuent éuiter comme contraires aux bonnes meurs. S'ils ſe veulent donc retiter, ce ne ſera point au Canope d'Egypte, encore que le Canope n'empeſche perſonne d'eſtre homme de bien, ny à Baïes non plus. C'eſt depuis quelque temps la retraitte des vices; & comme ſi le lieu auoit quelque priuilege, la débauche s'y licencie, & s'y relaſche extraordinairement. En l'election d'vne demeure, il faut penſer à l'eſprit, auſſi bien qu'au corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmy des geſnes & des tortures, auſſi ne ferois-ie parmy des broches & des lichefrites. Quel beſoin eſt-il de voir des yurongnes chanceller en vne greue, fourmiller ſur vn eſtang de baſteaux pleins de colations & de concerts; faire tout plein de telles folies que le luxe, qui ne reconnoiſt plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles ſont faites en des lieux où perſonne ne les peut ignorer? Nous deuons ſur tout trauailler à fuïr tout ce qui prouoque les vices, à endurcir noſtre ame, & à ne luy monſtrer que le moins qu'il ſera poſſible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn ſeul hyuer fut la ruine d'Hannibal; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laiſſé paſſer, fut arreſté par les delices de Capouë. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne ſommes pas moins en guerre qu'il eſtoit, & en vne ſorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cét exemple ce que peuuent les voluptez, meſme ſur les ames les plus ſauuages. La premiere choſe qu'il nous faut faire, c'eſt de nous en rendre maiſtres; l'entrepriſe n'eſt pas petite, il y faut aller d'vne autre façon que les gands à la main.

II. Qu'auons nous à faire de reſoudre ce que nous auons de vigueur, en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'vne eſtuue ſeiche? Ne ſuons point autrement que par le trauail; on ſe mocquera de nous, de nous laſſer, comme fit Hannibal, à la moitié du chemin, & de quitter la guerre, pour nous amuſer à faire bonne chere. Si la faineantiſe eſt dangereuſe aux victorieux meſmes, que peut-elle eſtre à ceux qui ſont encore au combat? Nous auons auſſi peu de ſujet de nous repoſer, qu'auoit l'armée d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la beſongne à tenir bon. I'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle; ie ne me veux point

assujettir à sa domination, ou (ce qui est plus difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point là des choses où le courage se donne relâche; Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur; il faudra que ie cede au Trauail; il faudra que ie cede à la Pauureté. L'Ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me demembrent, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompense que ie me promets de mon trauail. Demandez-vous quelle est cette liberté? N'estre sujet à necessité quelconque, ne s'émouuoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la recognoistray. Qu'ay-ie affaire d'endurer d'elle, m'estant libre de mourir quand il me plaira?

III. Pour faire ces belles & saincles meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau sejour oste quelque chose de la force de l'ame; & il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre. Les cheuaux qui viennent d'vn pays rude, ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied; ceux qui sont nourris parmy des marests, & des herbages, se foulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montagnes, & ceux des villes sont ordinairement plus lasches. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charruë. Il n'y a point de trauail qui les puisse lasser; ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traitte. L'austerité d'vn lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil estoit plus honnestement à Literne qu'à Baïes. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement; & c'est ceux là mesmes, qui osterent les premiers l'Empire à la Republique, & le mirent en leur Maison. Marius, Pompée, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baïes, mais ce fut sur les coupeaux des montagnes, estimans que faisans la profession qu'ils faisoient, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils pussent voir & découurir tout à l'entour. Considerez l'assiette, la matiere, & la façon de leurs bastimens; Vous direz plutost que ce sont des places

pour la guerre, que des Palais pour le plaiſir. Penſez-vous que iamais Caton euſt eu le courage de demeurer en la maiſon de Vatia, pour compter les courtiſanes qui paſſent d'vn bord à l'autre, pour voir ſur des eaux toutes couuertes de roſes, vne infinité de gondolles peintes de toutes ſortes de couleurs, & pour oüir les villenies d'vne canaille, qui du ſoir au matin ne fait autre exercice que de chanter ? N'euſt-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-meſme auroit faite de ſa propre main pour vne nuict ? Auſſi qui eſt l'homme, pourueu qu'il ſoit homme, qui n'aime mieux qu'on l'éueille auec vne trompette, qu'auecque la muſique de toutes les plus douces voix qu'il ſeroit poſſible d'aſſembler ? Nous pouuons bien auoir aſſez crié contre Baïes ; mais iamais aſſez contre les vices. Ie vous prie, Lucilius, ſoyez leur irreconciliable, & comme ils n'ont ny fin, ny meſure à ſe produire, n'ayez ny fin ny meſure à les repouſſer. Iettez-moy dehors tout ce qui vous déchire le cœur ; & ſi vous n'y pouuez faire autre choſe, arrachez-vous pluſtoſt le cœur, que de ne les vous arracher point. Sur tout faites ſortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetes. Elles nous embraſſent, mais c'eſt afin de nous eſtrangler.

EPISTRE LII.

ARGVMENT.

I. L'irreſolution eſt vne marque de folie.
II. Nous ne pouuons cognoiſtre la vraye Sageſſe, ſans l'ayde d'autruy.
III. Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.
IV. Le ſage meſpriſe les loüanges.

I. D'Où vient, Lucilius, qu'en voulant aller d'vn coſté, nous nous ſommes emportez de l'autre. Et que nous nous laiſſons ramener au lieu, dont nous auons enuie de nous éloigner ? D'où vient cette contradiction, qui luicte contre noſtre ame, & ne nous laiſſe iamais vouloir vne choſe à bon eſcient ? Nous ſommes entre les reſolutions, comme entre les vagues, pouſſez de l'vne, & repouſſez de l'autre ;

nous ne voulons rien franchement, rien abſolument, rien ſtablement. La Folie en eſt cauſe, direz-vous, qui ne ſçait ce qu'elle blaſme, ou ce qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois vn meſme gouſt.

II. Mais quand & comment ſera-ce que nous nous demeſlerons d'auec elle? Nous ne le pouuons faire de nous-meſmes, nous auons trop peu de force; il faut que quelqu'vn nous tende la main & nous tire du bourbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui ſans que perſonne leur aide, arriuent à la connoiſſance de la verité, & loüe particulierement ceux qui ont cette hardieſſe, de ſe pouuoir produire d'eux-meſmes. Il fait vne ſeconde ſorte de ceux qui ont beſoin qu'on les aſſiſte, & qui ne peuuent aller, ſi quelqu'vn ne leur monſtre le chemin, mais quand on les meine, ils vont bien, & met entre-eux Metrodorus. Ceux-cy ſemblent auſſi d'vn bon naturel, toutesfois ils ne peuuent marcher qu'apres les autres. Quant à nous, qui ne ſommes point de ces premiers, ſi nous pouuons eſtre des ſeconds, nous ſerons bien. Qui ſe peut ſauuer, quand on luy aide, n'eſt pas mal habile homme, & meſme c'eſt auoir deſia quelque choſe, que de vouloir eſtre ſauué. Aprés ces deux ſortes, vous en trouuerez encore vne troiſiéme, de ceux qui par induction ſont capables de bien faire; mais il leur faut vn aide, ou par maniere de dire vn chaſſe-derriere. Epicure dit, qu'Hermacus eſt de ces derniers. Auſſi luy fait-il plus de careſſes, mais il eſtime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils ſoient arriuez tous deux à meſme fin, il ne laiſſe pas d'y auoir plus de loüange pour celuy qui a fait vn meſme ouurage d'vne matiere plus difficile. Prenez le cas qu'on euſt fait deux baſtimens, auſſi hauts, & auſſi magnifiques l'vn que l'autre; l'vn ſur vne roche, qui a eſté bien toſt acheué, l'autre ſur vne terre molle & paſteuſe, où il a fallu foüiller bien auant, premier que de trouuer vn fonds aſſez ferme, pour porter les fondemens. En l'vn tout ce qu'il y a d'ouurage, paroiſt; en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile eſt cachée dans terre. Il en eſt ainſi des eſprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout auſſi-toſt les porte où ils ſe propoſent d'aller; les autres ſe veulent faire comme auec la main, & le principal de la beſogne eſt à les fonder. S'il en falloit faire iugement, ie dirois que ceux où il y a ſi peu de peine, ont eſté les mieux fortunez, & que les autres

ont

ont plus fait pour eux, qui ont acquis par leur trauail ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature; & ſans auoir d'inclination à la Sageſſe, ils n'ont pas laiſſé d'y paruenir par la diligence qu'ils y ont miſe. Nous ſommes de ceux qui ont l'eſprit dur & laborieux, c'eſt pourquoy reſoluons-nous au trauail, & appellons quelqu'vn à noſtre ſecours. Mais qui? N'importe. Addreſſez-vous à ces premiers qui ſont de loiſir, autant des ſiecles paſſez que du preſent; ils ne ſont pas moins capables de vous aider.

III. Mais ſi vous en choiſiſſez quelques-vns de noſtre temps, prenez garde que ce ne ſoit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre choſe que des paroles, & ie ne ſçay quels lieux communs, qui leur ſeruent en toutes occaſions. Mais prenez de ceux de qui la vie preſche, à qui vous voyez faire ce qu'ils vous enſeignent de faire, & que vous ne ſurprenez iamais en ce qu'ils vous conſeillent d'éuiter. Addreſſez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les conſiderer qu'à les oüir. Vous pourriez bien aller voir ceux qui reçoiuent des compagnies chez eux, & qui diſcourent en leur preſence, pourueu qu'ils le faſſent pluſtoſt pour leur amendement & pour celuy de leurs auditeurs, que par vne vanité de ſe faire eſtimer ſçauans. Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'vn Philoſophe qui cherche des applaudiſſemens? Voyez-vous des malades loüer vn Chirurgien, tandis qu'il leur couppe vn bras, ou vne iambe? Ne dites mot, laiſſez-vous panſer. Si ie vous voy crier,, ie ne penſeray autre choſe, ſinon que ce qui vous émeut, c'eſt que ie mets la main ſur voſtre mal. Voulez-vous faire connoiſtre que vous écoutez auec attention, & que vous oyez des choſes qui vous rauiſſent? Ie le veux bien; & pourquoy ne vous permettrois-je pas de dire voſtre aduis de ce qui vous ſemble le meilleur?

IV. Pithagore commandoit à ſes Eſcoliers vn ſilence de cinq ans; mais au bout du terme, ils n'auoient pas congé de loüer, auſſi-toſt que de parler. En effet penſez-vous qu'vn homme de iugement deſcende plus joyeux de ſa chaire pour les acclamations de ie ne ſçay quels ignorans, qui luy diſent qu'il a triomphé? Quelle occaſion auons-nous de nous réjoüir, pour eſtre loüez de ceux qu'il nous eſt impoſſible de loüer? Fabianus parloit publiquement; mais il y auoit de la modeſtie en ceux qui l'écoutoient. Et ſi par fois leur voix ſe

hauſſoit, pour luy donner quelque loüange, c'eſtoit pluſtoſt pour la grandeur des choſes, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'eſt pas du tout deffendu de loüer, mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'applaudiſſement du Theatre, & celuy d'vne Eſcole. Toute choſe a ſes marques, ſi vous y prenez garde; Et il n'y a rien de ſi peu d'importance, où vous ne recognoiſſiez les humeurs d'vne perſonne. Vne démarche, vn geſte de la main, vne reſponſe, vn doigt porté à la teſte, & vn regard meſme vous feront cognoiſtre vn impudique. Vous cognoiſtrez vn méchant au rire, & celuy qui eſt hors de ſens, au viſage, & à la façon. Il n'eſt point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les découurent. Vous iugerez meſme de la ſuffiſance d'vne homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loüe. Quand vous voyez des auditeurs faire des ſingeries des mains deuant vn Philoſophe, & les rauis & les tranſportez à le regarder, ſi vous penſez qu'ils le loüent, vous vous abuſez, ils le décrient. Il faut laiſſer toutes ces acclamations pour les ſciences, de qui la fin n'eſt que de donner du plaiſir. Quant à la Philoſophie, elle eſt adorable. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis aux ieunes gens de contenter quelquesfois leur fantaiſie; mais ce ſera quand ils ne ſe pourront plus taire; & puis cette loüange eſt vne exhortation à ceux qui écoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu. Mais il faut que la majeſté des matieres ſoit ce qui les emeuue, & non la diſpoſition des paroles. Si l'Eloquence n'apprend à viure pluſtoſt qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'écouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reſerueray d'en faire vn diſcours à part, où tout au long ie monſtreray comme il faut diſcourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'écouter. Il n'y a point de doute que la Philoſophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminué de ſa ſplendeur, depuis qu'on la renduë ſi publique qu'elle eſt auiourd'huy. Ce n'eſt pas qu'il ne faille qu'on la voye, mais il faut que ce ſoit au cabinet, & par les mains d'vn homme d'honneur, & non pas d'vn frippier.

EPISTRE LIII.

ARGVMENT.

I. Les maladies de l'Ame, plus elles ſont grandes, & moins on les ſent.
II. La Philoſophie guerit les maladies de l'Ame.
III. L'eſtude de la Sageſſe veut tout vn homme.
IV. La Philoſophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.

QV'eſt-ce qu'il eſt impoſſible de me perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer eſtoit calme. Il eſt vray que le temps eſtoit chargé de nuées, qui ne ſe pouuoient reſoudre que nous n'euſſions du vent, ou de la pluye. Mais ie penſay qu'il y auoit ſi peu de Naples à Pouſſol, que deuant que cela fuſt, ie ſerois à couuert. Ainſi pour auoir pluſtoſt fait, & retrancher toutes ces ſinuoſitez qui ſont en la coſte, ie pris le large vers Neſidia. Cette bonace qui m'auoit débauché ne ſe perdit point, que ie ne fuſſe iuſtement à la moitié du chemin; Tellement qu'autant me valoit paſſer outre que de reculer. Il ne faiſoit pas encore de tourmente, mais la mer s'y diſpoſoit; & deſia les vagues commençoient de s'émouuoir. Ie commençay de prier le pilote de me deſcendre en quelque lieu de la coſte. Il me reſpondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'eſtois ſi tourmenté d'vn mal de cœur, ſans pouuoir vomir, que ie ne pouuois penſer au peril. Si bien qu'il fallut qu'il me contentaſt. Comme ie me vis prés du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui ſont dans Virgile, qu'on tournaſt la proüe du coſté de la mer, ou qu'on jettaſt l'anchre par proüe. Mais me reſouuenant du meſtier que i'auois appris eſtant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chauſſé & tout veſtu. Combien penſez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais perſonne n'auoit paſſé? Ie recognus bien que ce n'eſtoit pas ſans cauſe que les mariniers

craignoient la terre. Ie vous laiſſe à penſer comment ie pouuois porter mes incommoditez, puiſqu'à peine ie me pouuois porter moy-meſme. Ie vous diray bien que ie ne croy point qu'Vlyſſe, encore qu'il n'allaſt nulle part où il ne fiſt naufrage, ne fut iamais ſi mal traitté de la mer que moy. Pour le moins il vomiſſoit quand le cœur luy faiſoit mal; mais pour moy, ie ne penſe pas que ie puiſſe entreprendre ſi petit voyage, que ie ne fuſſe vingt ans à le faire.

I. Aprés que mon eſtomach ſe fuſt remis, ce qui ne ſe fait pas auſſi-toſt qu'on eſt à terre, & que ie me fus frotté d'huile pour me fortifier, ie commençay à penſer en moy-meſme comment nous pouuions oublier nos defauts, non ſeulement ceux de l'ame, qui ſe monſtrent moins, tant plus ils ſont grands, mais ceux-là meſme du corps, qui de fois à autre ſe réveillent, & nous font penſer à eux. Si nous auons quelque legere émotion, nous ne nous en apperceuons pas; mais quand elle s'eſt augmentée, & que la fiévre y eſt toute apparente, il n'y a ſi dure complexion, où la maladie ne ſe faſſe reconnoiſtre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou que ſentions quelque pointe aux jointures, nous faiſons bonne mine, & diſons que c'eſt vne entorſe, ou quelque laſſitude, pour auoir fait vn exercice trop violent; ou nous diſons, que nous ne ſçauons ce que c'eſt. Mais quand les nodoſitez ſont toutes formées, & les nerfs ſi roides & ſi tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure-là, nous confeſſons par force que ce ſont gouttes. Il n'en eſt pas de meſme des maladies des eſprits. Plus elles ſont grandes, moins on les ſent; & il ne s'en faut point ébahir, car celuy qui ne dort que legerement, & qui fait des ſonges en cét eſtat, ſonge quelquefois en dormant qu'il dort; Mais quand le ſommeil eſt profond, il eſteint meſmes les ſonges, & priue tellement l'eſprit de toutes ſortes d'actions, qu'il n'eſt pas capable de pouuoir rien imaginer. D'où vient que perſonne ne confeſſe ſes vices? De ce qu'il eſt encore parmy eux. On ne conte ſes ſonges qu'aprés qu'on eſt éueillé.

II. C'eſt vne marque d'eſtre ſage, que de confeſſer qu'on a eſté fol. Eueillons-nous donc, afin de connoiſtre nos imperfections; nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philoſophie. C'eſt elle ſeule qui nous peut oſter l'aſſoupiſſement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius,

vous eſtes digne d'elle, comme elle eſt digne de vous. Embraſſez-là de tout voſtre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la ſienne. Pour philoſopher, vous n'auez que faire d'en demander congé à perſonne. Si vous eſtiez malade il ne vous ſouuiendroit ny de meſnage, ny de procez, & il n'y auroit ſi bon amy qui vous peuſt faire aller au Palais plaider ſa cauſe, Vous laiſſeriez toutes choſes pour penſer à voſtre gueriſon. Pourquoy donc n'en ferez vous pas de meſme à cette heure?

III. Laiſſez tout ce qui vous empeſche, & trauaillez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philoſophie commande en Reyne; elle donne du temps, & l'on ne luy en donne point. Ce n'eſt point vne beſongne qu'il faille faire par acquit, Vous l'auez touſiours ſur les bras. Elle eſt maiſtreſſe, elle a touſiours les yeux ſur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ſes deputez à Alexandre, vne partie de ſon terroir, & la moitié de tous ſes biens, Ie ne ſuis pas venu en Aſie, leur reſpondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laiſſer. La Philoſophie tien le meſme langage. Ie ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reſte, ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à cette occupation; ne bougez d'auprés d'elle; bandez voſtre eſprit à la ſeruir, & vous tirez du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde, ſera moins que vous; & les Dieux ne ſeront gueres dauantage. Voulez-vous ſçauoir ce qu'ils auront plus que vous, ils viuront plus long temps; mais il faut aduoüer que c'eſt la gloire d'vn bon maiſtre d'auoir peu d'eſpace, & ne laiſſer pas d'y loger tout. La vie du Sage luy eſt auſſi longue, comme à vn Dieu ſon eternité. Il ſe trouue quelque choſe, où le Sage peut auoir de l'aduantage ſur les Dieux meſmes. Ils ſont obligez de leur ſageſſe à leur nature, & non à leur diligence. C'eſt ſans doute vne grande choſe d'auoir la foibleſſe d'vn homme, & la ſecurité d'vn Dieu. Vous ne ſçauriez croire combien la Philoſophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle, tous ſes traicts la trouuent couuerte & impenetrable. Ceux qui ſont legers demeurent dans les plis de ſa robe. Les autres

qui ont plus de force, retournent contre ceux là meſmes qui les ont décochez.

EPISTRE LIV.

ARGVMENT.

I. Seneque ſe plaint de la courte haleine.
II. Meditation de la mort.
III. Le Sage ne doit apporter aucune reſiſtance à la mort.

I. I'Auois eſté quelque temps aſſez bien diſpoſé, mais tout d'vn coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raiſon, parce que i'en ay de toutes ſortes. Mais ſi eſt-ce que i'en ay vne entre les autres à quoy il ſemble que ie ſois particulierement deſtiné, c'eſt la courte haleine. Quand elle me prend, elle reſſemble à vn coup de vague, mais elle ne dure pas plus d'vne heure, car qui pourroit long-temps expirer? Ie penſe qu'il n'y a mal incommode ny dangereux par où ie n'aye paſſé, mais ie n'en trouuay iamais de ſi faſcheux. C'eſt eſtre malade, que d'auoir quelqu'vn des autres, mais c'eſt rendre l'ame que d'auoir celuy-cy; c'eſt pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Il fera enfin quelque iour ce qu'il a ſouuent eſſayé. Vous penſez qu'à cette heure que ie vous écrits, ie ſois bien aiſe d'en eſtre échappé. Si ie prens cette ceſſation de mal pour vne gueriſon parfaite, ie ſuis auſſi ridicule que celuy qui penſeroit auoir gagné ſa cauſe, pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela ſoit, qu'en la ſuffocation meſme il ne m'eſt iamais venu penſée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la reſolution.

II. Que veut faire la mort de me taſter ſi ſouuent? Qu'elle ſe dépeſche, ce n'eſt pas d'aujourd'huy que ie la connois. Demandez-vous depuis quand? Deuant que ie vinſſe au monde. C'eſt eſtre mort que de n'eſtre point; ie ſçay deſia ce que c'eſt. Ce que i'eſtois quand ie n'eſtois point, ie le ſeray quand ie ne ſeray plus. S'il y a du tourment apres qu'on eſt hors du monde, il faudroit qu'il y en euſt deuant que d'y venir, ce qui eſt faux. Ne trouueriez vous pas vn homme hors du ſens, qui diroit que la condition d'vn flambeau ſeroit pire

apres qu'il ſeroit eſteint que deuant que d'eſtre allumé? Nous en ſommes de meſme, on nous allume, & puis on nous eſteint. Entre l'allumer & l'eſteindre nous ſouffrons bien quelque choſe; mais apres eſtre eſteints, & deuant qu'eſtre allumez, rien du tout. Ie me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons, de penſer que la mort nous ſuiue. Elle a eſté deuant nous, & ſera encore apres. C'eſt mort que tout ce qui a eſté deuant nous. Car n'eſt-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de ceſſer, puis que l'effect de l'vn & de l'autre, c'eſt de n'eſtre point? Voila les remonſtrances que ie me faiſois moy-meſme de la penſée, car il m'eſtoit impoſſible de parler. Cependant peu à peu mon haleine a commencé à faire ſes interualles vn peu plus longs & a ne me preſſer plus ſi fort. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit encore en ſon naturel; mais elle n'eſt plus ſi frequente, ny ſi preſſée qu'elle eſtoit. Quelle faſſe comme elle voudra; ce m'eſt tout vn d'expirer, pourueu que ie ne ſoûpire point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me faſſe peur, que i'y ſuis tout preparé. Quand ie n'acheuerois pas le iour où ie ſuis, il ne m'importe. Vn homme eſt loüable & digne de ſeruir d'exemple, qui ne ſe faſche point de mourir quand il a du plaiſir à viure. Car quelle vertu y a-t-il à ſortir quand on eſt chaſſé? Neantmoins il y en a. On me chaſſe, mais ie fais ſi bonne mine, que la force qu'on me fait, ne paroiſt point, & qu'il ſemble que ie m'en aille moy-meſme. C'eſt pourquoy l'on ne chaſſe iamais vn ſage. C'eſt eſtre chaſſé d'vn lieu, d'où l'on ſort en deſpit de ſoy. Toutes les actions du Sage ſont volontaires, & on ne peut le forcer à choſe quelconque, parce qu'il veut ce que la neceſſité le contraindroit de faire, quand il ne le voudroit pas.

EPISTRE LV.

ARGVMENT.

I. L'exercice profite à la ſanté.
II. Celuy qui ſe retire des villes & des compagnies, ne vit point tant en repos & en aſſeurance que le Sage.
III. Deſcription d'vne maiſon de plaiſance.
IV. La tranquillité ne depend point de l'aſſiette d'vn lieu, mais de l'eſprit.
V. La communication des amis abſens eſt plus douce que des preſens.

I. LOrs que ie deſcends du caroſſe, ie me trouue auſſi las, que ſi i'auois autant marché que ie ſuis demeuré aſſis. Il y a de la peine à ſe faire porter, comme à vne choſe contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous meſmes, ſans mandier le ſecours d'autruy. Nous ſommes foibles, pource que nous ſommes delicieux; & par l'accouſtumance de ne vouloir pas faire vne choſe, nous auons ceſſé de la pouuoir faire. Toutesfois ſoit que les flegmes me bouchaſſent le goſier, ſoit que quelqu'autre cauſe m'empeſchaſt de reſpirer à mon aiſe, i'auois beſoin de cette agitation. En effet ie m'en ſuis fort bien trouué, & c'eſt pour cela que ie me ſuis fait promener plus long-temps, outre que d'ailleurs i'y eſtois conuié par le plaiſir que ie prenois de voir cette riue qui ſe courbe entre Cumes & la maiſon de Seruilius Vatia, & qui comme vn chemin, eſt cloſe d'vn lac d'vn coſté, & de l'autre, de la mer. Car d'autant que la mer y auoit couru nouuellement, il y faiſoit plus ferme que de couſtume. Vous ſçauez que le battement du flot, applanit vne greue, & que quand elle eſt quelque temps ſans eſtre moüillée, elle ſe relache, faute que le ſable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le faſſe entretenir.

II. Il eſt vray que ſelon ma couſtume, ayant regardé de tous coſtez pour voir s'il ne ſe preſentoit rien dequoy ie puſſe faire mon profit, ie iettay les yeux par hazard ſur la maiſon, qui a autrefois eſté à Vatia. Ce fut là que cét homme, plus cognu par ſa vie retirée que par quelque autre qualité,

paſſa

paſſa ſi doucement la plus part de ſes iours, qu'encore qu'il fut extremement riche, & qu'il euſt eſté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occaſion que pour ſon repos. Car autant de fois que l'amitié d'Aſinius Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il eſtoit auſſi dangereux de ſeruir que d'offencer) auoient mis quelqu'vn en danger, vous entendiez cette exclamation, O Vatia! il n'y a que vous au monde qui ſçachiez viure! De moy, ie trouue qu'il ſe ſçauoit cacher, mais non pas viure. Le repos eſt vne choſe, & la poltronnerie en eſt vne autre. Ie ne paſſay iamais deuant ſa porte, tandis qu'il viuoit, que ie ne diſſe, *Icy giſt Vatia*. Mais en cela vous pouuez connoiſtre, Lucilius, qu'il y a ie ne ſçay quoy de ſainct & de venerable en la Philoſophie, puis que pour eſtre agreable, c'eſt aſſez de recommandation de luy reſſembler: car auſſi-toſt qu'vn homme ſe retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croid qu'il ne ſe ſoucie de rien, qu'il eſt content de ſa condition, & qu'il ne vit que pour ſoy. Neantmoins, c'eſt au Sage ſeul à qui ces qualitez ſe doiuent attribuer. Veritablement celuy là ſçait viure pour ſoy ſans s'inquieter d'aucune choſe; Mais, ce qui eſt le principal, celuy-cy ſçait viure. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauuais ſuccez de ſes conuoitiſes bannit de la conuerſation, qui ne peut voir les autres plus à leur aiſe que luy, qui de crainte, comme quelque beſte laſche & timide, ſe cache au fonds d'vne tanniere; on ſe trompe de penſer que ce ſoit pour viure à ſoy. Son intention n'eſt que de gourmander, dormir & de paillarder. Encore qu'vn homme ne viue pour perſonne, il ne s'enſuit pas qu'il viue pour ſoy. Mais il y a tant de gloire à n'eſtre point variable, & à perſeuerer en vne reſolution, quand on l'a priſe, que meſme on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniaſtrent à ſe repoſer.

III. De la maiſon & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne ſçay que ce qui en eſt expoſé à la veuë des paſſants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu couſté à faire. Leurs concauitez ont chacune de l'eſpace autant qu'vne baſſe court, & ſont entierement faites l'vne comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'vne, & ne part point de l'autre qu'il ne ſoit couché. Tout du long des prez coule vn ruiſſeau, qui ſe va rendre partie en la mer, & partie

au lac d'Acheruſe, & il ſemble que ce ſoit vn canal fait à la main. Au reſte il y a du poiſſon en telle quantité, qu'il eſt impoſſible de l'en épuiſer. Tant qu'il y a moyen de peſcher ſur la mer, on n'y touche point, & quand il fait mauuais temps, on met la main à la prouiſion. Mais ce qu'il y a de bien commode, c'eſt que Baïes eſt de l'autre coſté de la muraille de cette maiſon, & qu'elle en a les plaiſirs ſans en auoir les incommoditez. Voila les loüanges que i'en connois, pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que c'eſt vne demeure bonne pour toutes les ſaiſons de l'année. Elle eſt droit au couchant, & le reçoit tellement, qu'elle eſt cauſe que Baïes ne l'a point.

IV. Ie ne trouue pas que Vatia fuſt trop mal aduiſé, vieux & caſſé comme il eſtoit, d'auoir choiſi cette retraite, pour y acheuer ſes iours, & n'y penſer à faire autre choſe que ſe bien traiter. Mais que la tranquillité dépende de l'aſſiette, & des commoditez d'vn lieu, ce n'eſt pas mon opinion, c'eſt l'eſprit qui fait tout. I'en ay veu de bien melancoliques en des maiſons bien plaiſantes, & de bien occupez en des ſolitudes bien écartées.

V. Vous-vous trompez, ſi vous penſez eſtre mal, parce que vous n'eſtes point à la campagne; & puis, pourquoy n'y eſtes-vous point? Enuoyez-nous vos penſées; quelque abſence qu'il y ait, vous ſerez auec vos amis, autant de fois, & ſi long-temps qu'il vous plaira. Nous ioüiſſons mieux abſens que preſens de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La preſence nous rend delicats; & parce que quelquefois nous deuiſons, & que nous-nous promenons enſemble, nous ne penſons plus à ceux que nous venons de voir lors que nous en ſommes ſeparez. Ce qui nous doit faire porter l'abſence plus patiemment, c'eſt qu'en preſence meſme, nous ſommes le plus ſouuent abſents. Comptez la ſeparation des nuicts, les occupations diuerſes, les eſtudes particulieres, les allées & les venuës aux champs, vous trouuerez que vous n'eſtes gueres plus ſouuent auecque voſtre amy que s'il eſtoit dehors. L'ame n'eſt iamais abſente, elle void à toutes heures les plus éloignez, c'eſt auec elle qu'il faut poſſeder nos amis. C'eſt pourquoy, ſoit que vous eſtudiez, ſoit que vous ſoyez à table, ſoit que vous vous promeniez, ſoyez continuellement auecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous ſe-

rions logez bien eſtroittement. Ie vous voy, Lucilius; Ie vous oy, & ſuis tellement auecque vous, que quand ie commence à vous eſcrire, il ne m'eſt pas aduis que ie doiue faire vne lettre, mais vn billet.

EPISTRE LVI.

ARGVMENT.

I. Le ſilence n'eſt point entierement neceſſaire pour eſtudier.
II. La bonne conſcience trouue le repos par tout.
III. L'occupation eſt le remede contre l'oyſiueté.
IV. Nos paſſions ne trouuent point de repos, meſme dans la ſolitude.
V. Les menaces de la fortune ne troublent point le Sage.

I. IE meure, le ſilence n'eſt pas ſi neceſſaire pour eſtudier, qu'on nous le fait accroire. Ie ſuis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'vne tempeſte perpetuelle. Ie ſuis logé au deſſus des eſtuues. Imaginez-vous à cette heure toutes les ſortes de bruits qui peuuent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices, & frappent de leurs mains chargées de plomb, quand ils ahannent, ou qu'ils font ſemblant d'ahanner ie les oy geindre. Quand apres auoir retenu leur haleine ils viennent à la laiſſer aller, i'entends leurs ſifflements & leurs reſpirations mal-plaiſantes. Quand il ſe trouue quelque maraud de valet d'eſtuue, qui ne frotte pas comme il faut, ie luy entends ſoner les épaules tantoſt d'vne façon, tantoſt de l'autre, ſelon que la main qui le frappe, eſt plus ou moins ouuerte. Et ſi là deſſus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter, & trouue qu'il luy en manque quelqu'vne, toutes les autres tempeſtes ne ſont rien auprés de la ſienne. Adjouſtez y à cette heure quelque miſerable, qui ſentira les aulx, vn qui ſera ſurpris friponant quelque choſe, & quelque autre qui penſant auoir bonne voix, ſe plaira de la faire reſoner dans le bain. Mettez-y encore le bruit que fait l'eau, quand quelqu'vn ſe iette tout d'vn coup dans la cuue. Et aprés tout ce nombre de perſonnes, qui feroient touſiours beaucoup de bruit, quand ils ne parloient qu'à l'accouſtumée, figurez-vous vn barbier, qui pour ſe faire

remarquer parmy les autres, fait oüir de fois à autre, ie ne ſçay quelle voix greſle & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, ſinon quand il arrache le poil des aiſſelles, & fait crier vn autre pour luy. Parlons à cette heure des crieurs de paſtez, ſauſſiſſes, tartelettes, & de toute telle maniere de gens, qui vendent leurs marchandiſes chacun auecque ſa muſique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits ſi diſſemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie ſois de fer, de ne perdre point l'entendement, veu que Chryſippus, l'vn de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'eſtre ſaluë, qu'il en eſtoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie me ſoucie auſſi peu de tout ce fremiſſement, que ſi i'oyois le flot ou la cheute de quelque eau. Quoy que i'aye oüy dire qu'vne autre fois vne ville fuſt portée par ſes habitans, du lieu où elle eſtoit, en vn autre, pour ne pouuoir endurer les cataractes du Nil, ie ne me trouue point ſi diuerty d'vn bruit, que d'vne parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'eſprit, & l'emmeine auecque ſoy. Au nombre des bruits qui ne me deſtournent point, ie mets les charrettes, coches & caroſſes, vn mareſchal logé chez moy, vn qui apprend à ioüer de la trompette, & qui ne fait rien qui vaille. Vn ſon intermis auſſi me faſche plus qu'vn qui eſt continué; mais ie me ſuis tellement accouſtumé à tout cela, que quand i'orrois vn Comite criant aprés ſa chiourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois point.

II. Ie ſçay contraindre mon eſprit de penſer à ſoy, ſans ſe laiſſer emporter à ce qui eſt exterieur. Que le tintamarre du monde ſoit au dehors, pourueu qu'au dedans tout ſoit en paix; Que le Deſir & la Crainte ne diſputent point; Qu'il n'y ait point de noiſe entre l'Auarice & la Luxure, que l'vne ne tourmente point l'autre, ie ne me ſoucie pas du reſte. Que me ſeruiroit que là tout contre il y euſt vn profond ſilence, & que les paſſions fiſſent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuict auoit tout aſſoupy.

Cela n'eſt point; il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raiſon. La nuict n'oſte point les ennuis; au contraire, elle les fait naiſtre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne ſeulement vne autre forme. Les ſonges de ceux

qui dorment, ne ſont pas moins turbulents, que les occupations de ceux qui ſont éueillez. C'eſt en la bonne conſcience qu'eſt la vraye tranquillité. Voyez moy ces delicats, de qui le ſommeil impoſe ſilence à toute vne maiſon, pour qui tout ce qu'il eſt de ſeruiteurs, ſe ferment la bouche & ſuſpendent leurs pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque choſe qui les trouble, ils ne ſoient en peine dans leur lict, où ils ſe tournent tantoſt ſur vn coſté, tantoſt ſur l'autre, & ne dormans que des yeux, ſe font croire d'oüir ce qu'ils n'ont point oüy. Que penſez-vous qui en ſoit cauſe? Le bruit eſt dans leur ame. C'eſt-là qu'il faut mettre la paix, & faire ceſſer la ſedition. Elle ne dort pas touſiours, quand le corps eſt aſſoupy; le repos eſt quelquefois ce qui la trauaille.

III. C'eſt pourquoy quand nous ſentons que la faineantiſe, impatiente de ſoy-meſme, nous donne de mauuaiſes intentions, il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque choſe de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la deſobeyſſance des ſoldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont de l'employ, n'ont iamais loiſir de faire les fols. L'occupation eſt vne medecine indubitable aux maux de l'oiſiueté.

IV. Ce n'eſt pas touſiours le deſordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous faſſions, il y a bien ſouuent du dégouſt, ou de la peur plus que d'autre choſe. C'eſt pourquoy l'Ambition, qui n'eſt pas morte, mais ſeulement laſſée, ou deſeſperée de quelque mauuais ſuccez, nous vient retrouuer en la ſolitude, & nous tourmente en noſtre maiſon comme à la cour. I'en dis de meſme de la Luxure. Il ſemble quelquefois qu'elle ſe ſoit retirée, & cependant en cette profeſſion de frugalité meſme, & au milieu de l'eſpargne, monſtrant qu'elle n'auoit pas condamné les voluptez, mais qu'elle s'en eſtoit ſeulement ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant & plus hardiment que iamais, parce qu'elle penſe le faire plus ſecrettement. Les vices qui paroiſſent, ſont moins dangereux que les autres; & aux maladies meſmes, c'eſt vn ſigne de gueriſon, quand elles produiſent leur malignité au dehors. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne ſont plus à craindre, que quand le déguiſement y eſt ſi grand, &

la diſſimulation ſi artificieuſe, qu'on ne les apperçoit point; Nous ſemblons eſtre en repos, nous n'y ſommes pas. Car ſi c'eſt à bon eſcient que nous y ſommes, ſi c'eſt ſans regret que nous auons ſonné la retraite, & pris congé des vanitez du monde, les diuertiſſemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiſeaux chantent tant qu'ils voudront, ils n'interrompront point nos meditations loüables, ſolides, & deſia bien aſſeurées.

V. Ce n'eſt pas ſigne que nous ayons encores l'eſprit ny bien ferme, ny bien reduit à ſoy, quand nous dreſſons l'oreille au cry que nous entendons dans la ruë. Cette curioſité n'eſt point, qu'il n'y ait de la ſollicitude & de l'apprehention en l'interieur.

Et me quem dudum, &c.

Le premier eſt ſage, qui parmy les fléches, qui ſifflent de toutes parts, parmy les efforts de deux peuples, qui ſont aux mains l'vn contre l'autre, & dans les ruines meſmes de ſa ville, qui bruït de tous coſtez ou du fer ou de la flamme, demeure ferme & ne s'eſpouuante point; mais l'autre eſt vn mal-habille homme. Il ſeroit vaillant peut-eſtre s'il n'auoit rien; mais de la peur qu'il a de perdre ſes biens, au moindre bruit qu'il oit, il eſt en alarme. Si quelqu'vn parle, il penſe que c'eſt l'ennemy, qui luy vienne ſur les bras. Si quelque choſe branſle, il eſt plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vous iugez eſtre bien à leur aiſe, qui font mener tant de mulets & de charretes de bagage, vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le ſuit. Voulez-vous connoiſtre quand vous aurez la paix dans l'ame? Ce ſera lors que mal-gré tout ce que vous entendrez vous demeurerez ferme, & que les flatteries, les menaces, & vne confuſion de voix, vous bruïront aux oreilles, ſans que pour cela vous ſoyez diſtraict d'auecque vous. Et quoy donc? Ne vaut-il pas mieux eſtre hors de la tempeſte? Ie l'auouë; auſſi ie m'en veux aller d'vn autre coſté. Mais i'ay voulu ſçauoir ce que c'eſtoit, & donner de l'exercice à ma patience. Quel beſoin eſt-il de me tourmenter dauantage, puis qu'Vliſſe, qui auoit meſme affaire à des Syrenes, euſt ſi peu de peine à ſe garantir luy & les ſiens?

EPISTRE LVII.

ARGVMENT.

I. Il y a des paſſions naturelles qui peuuent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.

II. C'eſt folie de craindre plus ou moins les choſes qui ont pareille fin.

III. L'Ame, comme immortelle, ne peut eſtre offencée des incommoditez du corps.

I. COmme ie m'en voulois reuenir de Baïes à Naples, il ne me fallut point beaucoup preſcher pour me perſuader que la mer eſtoit mauuaiſe, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fange par le chemin, que ie puis dire en quelque ſorte que ie vins par eau. Ie courus ce iour-là toute la fortune des Athletes. I'eus l'huile en la campagne, & la poudre ſous la grotte de Naples. Il n'y a rien de ſi long que cette priſon, ny de ſi obſcur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres meſmes. Au reſte, on ne gagneroit rien qu'il y fiſt clair, parce que la pouſſiere y creue les yeux. Vous ſçauez combien c'eſt vne choſe importune & faſcheuſe en lieu découuert; jugez ce que ce peut-eſtre ſous cette cauerne, où la poudre ſe tourbillonne en ſoy-meſme, & n'ayant par où ſortir, retourne contre ceux qui la font émouuoir. Ie ſouffris tout enſemble deux incommoditez contraires. En meſme iour, & en meſme chemin, ie fus trauaillé de fange, & de pouſſiere; Et cependant cette obſcurité meſme me donna ſujet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coup en l'ame; & quoy que ie n'euſſe point de peur, ſi ne peus-je faire que l'ordure & la nouueauté d'vne choſe inaccouſtumée ne m'apportaſſent de l'alteration. Ie ne veux pas à cette heure parler de moy, qui ſuis bien loin d'vne ſuffiſance paſſable, tant s'en faut que i'en aye vne parfaite; mais ie vous diray que l'homme le plus aſſeuré du monde, & ſur qui la fortune aura le moins de iuriſdiction, n'y ſçauroit paſſer que ſon eſprit n'ait quelque atteinte, & que le viſage ne luy change de couleur. Il y a des choſes,

Lucilius, où toute la vertu perdra ſa force, & cedera, quelque reſiſtance qu'il faſſe, à l'aduertiſſement que la Nature luy donne de ſa mortalité; & en effet vous le verrez incontinant ſe refrogner, & fremir aux choſes ſubites. Si de quelque haute falaiſe il regarde la mer en bas, il s'éblouïra. Cela ne ſe doit pas appeller crainte; c'eſt vne affection naturelle, inexpugnable à tout diſcours de raiſon. De là vient qu'il ſe trouue aſſez de vaillans hommes eſtre preſts à toutes les occaſions de reſpandre leur ſang, qui cependant n'ont pas le courage de regarder celuy d'vn autre. Les vns s'éuanouïſſent s'ils voyent vne playe qui vienne d'eſtre faite, les autres auront mal au cœur d'vne qui ſera deſia vieille & purulente. Il s'en trouueroit meſme qui ſeroient plus hardis à receuoir vne eſpée qu'à la regarder. C'eſt pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais ſeulement quelque alteration.

II. Ie ne reuis pas ſi toſt la lumiere que ie me ſentis ie ne ſçay comment réjoüy, ſans y penſer, ny ſans en auoir intention; & alors ie me mis à diſcourir en moy-meſme, quelle folie c'eſtoit de craindre vne choſe plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car quelle difference faites-vous d'eſtre aſſommé de la cheute d'vne montagne ou d'vne tour? Il n'y en a point; & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruyne plus que l'autre, combien que toutes les deux nous faſſent mourir également; mais c'eſt que l'apprehenſion conſidere pluſtoſt les cauſes que les effects. Vous penſez à cette heure, que ſelon l'opinion des Stoïques, ie veuille dire que l'ame d'vn homme accablé ſous vne ſi grande peſanteur, demeure éparſe dans ſes membres, pour ne trouuer par où ſortir. Ce n'eſt pas ce que ie veux faire, ie trouue de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut eſtre accablée, pource qu'elle échappe autour de ce qui la preſſe; & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'eſt ny bleſſé ny coupé, mais ſe reſpand allentour de ce qui le fait retirer; ainſi l'Ame, qui eſt d'vne ſubſtance plus ſimple & plus deliée que nulle autre, ne peut eſtre ny ſurpriſe ny écraſée dans le corps, mais par le benefice de ſa nature ſubtile elle eſt pouſſée dehors par les choſes meſmes qui la ſemblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand éclair & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou; l'ame

tout

tout de meſme, plus ſubtile que le feu, paſſe par la plus denſe partie du corps, & trouue aſſez d'ouuerture pour eſchapper. Toute la queſtion eſt, ſi elle eſt immortelle. Ce doute vuidé, tenez pour aſſeuré qu'il n'eſt point de genre de mort qui la puiſſe faire mourir. L'immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choſes eternelles, c'eſt qu'il n'y a rien qui les puiſſe offencer.

EPISTRE LVIII.

ARGVMENT.

I. Diuers raiſonnemens de l'Auteur, tirez de la Philoſophie d'Ariſtote & de Platon.

II. Les choſes que nous voyons & que nous touchons, ne ſont pas au nombre de celles qui ont eſtre, parce qu'elles finiſſent à chaque moment.

III. Que noſtre ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.

IV. Pour viure longuement, il faut quitter les voluptez.

V. Si la Vieilleſſe apporte vn ſi grand dégouſt qu'on doiue deſirer la mort en cét aage-là.

I. IE n'auois iamais tant recognu combien nous eſtions pauures de mots que i'ay fait aujourd'huy. Nous auons parlé de Platon; & là deſſus il s'eſt offert vne infinité de choſes qui auoient beſoin de noms, & qui cependant n'en auoient point; & d'autres qui aux autres ſiecles en auoient eu, & par le degouſt du noſtre, les auoient perdus. Ie vous laiſſe à penſer ſi la friandiſe eſt ſupportable en vn gueux. Combien eſtimez-vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gaſtez, puis qu'en Virgile meſme, que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie vous le diray. C'eſt que ie vous veux faire trouuer bon que i'vſe du mot d'eſſence; auſſi bien vueillez-vous, ou non, ie ſuis reſolu d'en vſer. Ciceron eſt celuy qui l'a mis au monde. Ie penſe que vous ne voudrez pas vn meilleur teſmoignage que le ſien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, homme diſert, élegant,

& ſi curieux en l'élection des paroles, que peut-eſtre il en eſt moins agreable. Car autrement, Lucilius, comment voudriez-vous que ie nommaſſe οὐσία, vne choſe neceſſaire, qui comprend la Nature, & eſt le fondement de toutes choſes. Donnez donc voſtre ſauf-conduit à mon mot d'eſſence; & cependant, quelque congé que vous me donniez, ie n'en vſeray que le moins qu'il me ſera poſſible, & peut eſtre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vſer. Le fruict de voſtre bonté ſera, que ie ſortiray d'vn bourbier, qui m'a fait dire des iniures à noſtre langue, de laquelle vous cognoiſtrez encore mieux la miſere, ſi ie vous dis vne ſyllabe qu'il eſt impoſſible de traduire. La voulez-vous ſçauoir? C'eſt τὸ ὄν. Vous m'eſtimerez bien groſſier, & direz qu'il n'eſt rien de ſi aiſé que de l'interpreter, par *ce qui eſt*. Mais ie trouue bien à dire de l'vn à l'autre. Premierement, ie ſuis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait beſoin, ie m'en ſeruiray. Vn des mes amis? fort ſçauant homme, diſoit auiourd'huy, que Platon le prenoit en ſix diuerſes ſignifications. Ie vous les diray toutes, aprés que ie vous auray monſtré qu'il y a vn Genre. Car pour cette heure nous cherchons ce premier Genre, où toutes les eſpeces ſont comme ſuſpenduës, d'où naiſt toute Diuiſion, & ſous lequel toutes choſes ſont compriſes. Le moyen de le trouuer, c'eſt de prendre toutes choſes en remontant, & de cette façon nous arriuons à ce qui eſt le premier. L'homme eſt vne Eſpece, comme dit Ariſtote. Le cheual & le chien ſont Eſpeces; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur ſoit commun à tous, & qui les comprenne ſous ſoy. Que ſera-ce? Animal. Animal eſt donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'vn homme, d'vn cheual, & d'vn chien. Mais il y a des choſes qui ont vne ame, & ne ſe peuuent nommer animaux. Car on tient que les ſemences & les arbres ont vne ame; auſſi diſons-nous qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les choſes animées ſeront donc par deſſus, & comprendront ſous ſoy les Animaux & les Plantes. Mais il eſt des choſes qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouuer quelque choſe plus generale que les animées, qui ſera le corps, & dire qu'il eſt des corps animez, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque choſe au deſſus; car nous diſons qu'il y a des choſes corporelles, & d'autres incorporelles. D'où ſera-

ce donc que nous les tirerons ? De ce qu'aſſez improprement ie viens de nommer *ce qui eſt ?* Et voicy la diuiſion que nous en ferons. Ce qui eſt, eſt corporel ou incorporel. C'eſt donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; & s'il le faut ainſi dire, le Genre general. Les autres ſont bien Genres; mais ce ſont Genres ſpeciaux, comme l'homme ſe peut dire Genre. Car il a ſous ſoy les Eſpeces des Nations, les Grecs, les Romains, les Parthes; ceux qui ſont de diuerſes couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis aprés chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainſi donc entant qu'il en contient d'autres ſous ſoy, nous l'appellons Genre, entant qu'il eſt contenu ſous vn autre, nous diſons qu'il eſt Eſpece. Ce Genre, qui eſt general, n'a rien au deſſus de ſoy. C'eſt le principe des choſes, tout eſt ſous luy. Les Stoïques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie parleray, quand i'auray monſtré qu'à bonne raiſon i'ay donné le premier rang à ce Genre, dont i'ay fait mention, comme ayant les bras aſſez larges pour tout comprendre. Voicy la diuiſion que ie fais. Ce qui eſt, eſt corporel, ou incorporel, il n'y a point de troiſieſme. Des choſes corporelles, les vnes ſont animées, & les autres inanimées. Des animées, les vnes ſont eſprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame ſeulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & paſſent, les autres ſont fichées en terre, qui prennent nouriture & accroiſſement par des racines. Derechef, des animaux les vns ſont mortels, & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font celuy-cy le premier Genre, & ie vay vous dire ſur quoy ils ſe fondent. Ils diſent qu'en la Nature il y a des choſes qui ſont, & d'autres qui ne ſont point. Du nombre de celles qui ne ſont point, ſont les Centaures, les Geans & telles autres choſes, qui bien qu'elles n'ayent point de Subſtance, ſont toutesfois diſcernées par vne Forme que noſtre imagination leur fait auoir.

I. Ie reuiens à cette heure à la promeſſe que ie vous ay faite, de vous dire la diuiſion que fait Platon de tout ce qui eſt au monde, en ſix ſortes de choſes. Premierement, il y a ce qui n'eſt ny viſible ny touchable, ny perceptible par aucun ſentiment, mais pource qu'il eſt Genre, il eſt ſeulement objet de l'eſprit, comme l'homme en general ne ſe void point, mais bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn

animal eſt choſe qui ne ſe void point, mais vn chien & vn cheual, qui ſont Eſpeces, ſe voyent. Platon met au ſecond lieu les choſes qui ſont eminentes & releuées par deſſus les autres, & appelle cela *eſtre par excellence*, comme *Poëte* eſt vn nom commun à tous ceux qui ſe meſlent de faire des vers; & cependant entre les Grecs il ne s'entend auiourd'huy que d'vn. Quand vous oyez dire le Poëte, penſez que c'eſt d'Homere qu'on parle. Qu'eſt-ce donc que nous pouuons dire eſtre vrayement par excellence ? C'eſt Dieu, ſi grand & ſi puiſſant que tout eſt petit & foible auprés de luy. La troiſieſme ſorte eſt des choſes de qui proprement on peut dire qu'elles ſont. Elles ſont innombrables & hors de noſtre veuë; & celles-là ſont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, deſquelles ſe fait, ſe prend, ſe forme tout ce que nous voyons au monde. Elles ſont immortelles, immuables & inuiolables. Ie le vay vous dire que c'eſt qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'eſt. Idée eſt l'exemplaire eternel des choſes qui ſe font naturellement. I'interpreteray cette definition pour vous la faire mieux entendre. Ie veux faire voſtre pourtrait. Vous eſtes l'exemplaire de ma peinture, où mon eſprit prend la Forme qu'il donne à ſon ouurage. Ainſi ce viſage qui m'enſeigne & qui m'inſtruit, d'où ie prends mon imitation, eſt vne Idée. La Nature a de ces exemplaires de choſes, d'hommes, de poiſſons & d'arbres vn nombre infiny, ſur leſquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatrieſme ſorte de choſes, c'eſt ce qu'il appelle la Figure, Ie vous diray auſſi ce que c'eſt, mais ſoyez attentif; & ſi vous trouuez la choſe difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de ſubtilité qui ne donne de la peine. Ie me ſuis tantoſt ſeruy de la ſimilitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le viſage de Virgile eſtoit l'Idée, & le patron de la beſongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de cette Idée pour l'employer en ſon ouurage, c'eſt la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a ? L'vn eſt le patron, & l'autre la choſe tirée ſur le patron, & miſe en la beſongne. Le peintre en imite l'vne, & fait l'autre. La face du patron ſur lequel le ſculpteur a fait la ſtatuë, c'eſt l'Idée. En voulez-vous vne autre diſtinction ? La Figure en eſt l'ouurage & l'Idée hors de l'ouurage, & non ſeulement hors de l'ouurage, mais auſſi

deuant l'ouurage. La cinquieſme ſorte eſt des choſes qui ſont communément. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les beſtes, & toutes choſes. La ſixieſme eſt de celles qui ſont preſque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choſes que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui eſt proprement : Car elles ont vn flux perpetuel, & ne font que croiſtre & diminuer. Perſonne n'eſt en vieilleſſe celuy meſme qu'il eſtoit en jeuneſſe, ny au ſoir celuy qu'il eſtoit au matin. Nos corps ſont emportez comme l'eau d'vne riuiere. Tout ce que vous voyez court auec le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que ie ſçay que tout change, ie ſuis changé moy-meſme. C'eſt ce que dit Heraclyte, Que iamais nous n'entrons deux fois en vne meſme riuiere. Elle a bien touſiours le meſme nom, mais ce n'eſt plus l'eau qui y eſtoit. On ne s'apperçoit pas ſi bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuiere. Mais pourtant, nous ne laiſſons pas de couler auſſi viſte; C'eſt pourquoy ie m'eſtonne de noſtre folie, de faire tant de cas d'vne choſe ſi fugitiue que le corps, & de craindre de mourir vn iour, veu que tous les momens de noſtre vie ſont autant de morts de l'eſtat où nous eſtions auparauant. Auez-vous peur que ce qui ſe fait tous les iours, ſe faſſe vne fois ? Ie vous ay parlé de l'homme, qui eſt vne matiere fluide, caduque & ſujette à toute ſorte d'inconueniens, mais parlons du monde. C'eſt vne choſe eternelle, & inexpugnable à tout accident; Et cependant il eſt ſujet à mutation, & ne demeure pas en vn eſtat. Car encore qu'il continuë d'auoir toutes les choſes qu'il a euës, il les a d'vne autre façon qu'il ne les auoit, ou bien elles vont d'vn autre ordre. Me demanderez-vous de quoy vous ſeruira cette ſubtilité ? De rien. Mais comme vn Graueur, qui a les yeux laſſez de les auoir ſi longuement tenus ſur ſa beſongne, les jette ſur quelque autre choſe, pour les ſoulager; ainſi deuons-nous quelquesfois nous relaſcher l'eſprit, & le réjouïr par quelque diuertiſſement. Toutesfois en ce diuertiſſement meſme, il ne faut pas eſtre du tout oiſif. Vous y trouuerez de quoy faire voſtre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'eſt choſe que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de ſi eloigné de la Philoſophie, d'où ie

ne taſche de tirer quelque choſe & de le conuertir à mon vtilité. Que prendray-ie en ces diſcours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs ? Quelle correction de mes vices trouueray-ie dans les Idées de Platon ? Quelle diſcipline à mes paſſions ? Si ie n'y trouue mieux, au moins auray ie appris, Que tous ces objets de nos ſentimens, qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne eſſence veritable, mais ſont des fantoſmes, qui n'ont pris vn viſage que pour vn temps. Il n'y a rien de ſtable ny de ſolide; Et cependant nous ne laiſſons pas de les deſirer comme perpetuelles, & comme les deuans poſſeder perpetuellement.

III. Nous auons vne foibleſſe qui nous fait arreſter à châque pas; c'eſt à la conſideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce ſont ces formes vniuerſelles, eleuées au deſſus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choſes, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediant par ſa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a creé. L'ouurage du monde ne ſe maintient pas pour eſtre eternel (car il ne l'eſt pas) mais par la reſiſtance que le ſoin de ſon conducteur fait à ſa corruption. Les choſes immortelles ſubſiſtent, meſmes ſans qu'on les deffende; les mortelles ſont en la protection de celuy qui les a faites, qui par ſa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a deſnié.

IV. Ne faiſons point de cas des choſes qui ſont de ſi peu de prix, que meſme on reuoque en doute ſi elles ſont, & accompagnons cette conſideration d'vne autre. C'eſt, que ſi Dieu, par ſa prouidence fait viure le monde, qui n'eſt non plus immortel que l'homme, & le ſouſtient parmy tant de choſes qui l'ébranlent, nous auons de noſtre cotté quelque moyen de donner du reſpit à noſtre vie, ſi nous nous rendons maiſtres de nos voluptez, & les banniſſons de noſtre commerce, comme les cauſes principales des incommoditez ordinaires que nous ſouffrons en noſtre ſanté. Platon n'a veſcu long-temps, que par le ſoin qu'il eut de ſe conſeruer. Car encore que naturellement il euſt la complexion bonne, & que ſa taille luy euſt donné le nom qu'il auoit, ſes voyages ſur-mer, & les fortunes qu'il auoit couruës, auoient beaucoup

diminué de ſa vigueur. Mais il ſe rangea ſous vne abſtinence ſi eſtroite, & ſe donna des loix ſi ſeueres en l'vſage de tout ce qui ſollicite nos deſirs, qu'auec toute ſon indiſpoſition il ne laiſſa pas de vieillir. Car ie croy que vous ſçauez bien qu'il veſquit quatre vingts & vn an iuſtement, & qu'il deceda le iour meſme qu'il eſtoit né. Pour cette obſeruation, & parce qu'il auoit accomply le nombre le plus parfait de tous, qui eſt neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement ſe trouuerent alors à Athenes, luy ſacrifierent, comme l'eſtimans auoir eu quelque choſe au deſſus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie penſe que quand il euſt veſcu quelques iours moins, & qu'ils ne luy euſſent point fait de Sacrifice, il ne s'en fuſt pas beaucoup ſoucié. Le bon regime & la ſobrieté ne ſont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'eſt pas que la longue vie me ſemble choſe qui doiue eſtre beaucoup deſirée, mais auſſi ne ſuis-ie pas d'aduis de la refuſer. C'eſt vne choſe agreable d'eſtre long-temps auec ſoy meſme, lors que l'on s'eſt rendu digne de jouir long-temps de ſoy meſme.

V. Il faut donc vuider cette queſtion, ſi on ſe doit dégouſter des extremitez de la vieilleſſe, & laiſſer venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de ſa main propre, ſe la procurer. Ie ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laſchement. C'eſt vne yurognerie extréme apres que le vin eſt beu, de boire encore la lie, comme ſi on ſe faſchoit qu'il demeuraſt quelque choſe dans le tonneau. Toutesfois c'eſt encore vne diſpute, ſi la vieilleſſe eſt la lie de l'aage de l'homme. Car on peut dire que c'eſt ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement eſt encore ſain, que les ſens font bien leur office, & que le corps n'eſt ſi perclus, ny ſi caſſé, qu'il ne ſe puiſſe remuër. Car il eſt vray qu'il y a bien difference de viure long-temps, ou de mourir lentement. Mais ſi le corps eſt inutile à toutes fonctions, pourquoy ne tireray-je l'eſprit d'vne demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-eſtre qu'il ſera bon de le faire, vn peu deuant que l'occaſion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir toſt, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourciſſement

de quelques iours, n'éuite pas le hazard d'vn ſi grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que de mourir, la vieilleſſe n'ait fait ſentir quelque incommodité; Et pour le meilleur marché que nous en ayons la vie nous eſt inutile, & ne nous ſert non plus que ſi nous ne l'auions point. Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de ſa vie, encore qu'il ſçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement? Ne m'écoutez point à regret, comme ſi deſia ma parole s'adreſſoit à vous; mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieilleſſe me laiſſe l'vſage de moy-meſme, c'eſt à dire, de la partie que i'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie; mais ſi mon entendement ſe trouble, ſi le iugement & la memoire me diminuent, & enfin, ſi elle m'oſte la vie, & ne me laiſſe rien que l'ame, ie me dépeſcheray de ſortir d'vn baſtiment qui s'en va choir. Pour vne maladie dont la gueriſon n'eſt point deſeſperée, & qui ne m'incommode point l'eſprit, ie ne me tueray point; auſſi ne feray-je pour vne douleur. Mourir de cette façon, c'eſt eſtre vaincu. Toutesfois ſi la douleur eſt incurable, & qu'il la faille ſouffrir toute ma vie, ie délogeray, non pour l'amour d'elle, mais parce que par elle ie ſuis inutile aux actions pour leſquelles ie ſuis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'vn, & de iugement en l'autre. Mais ie me laiſſe emporter à ce diſcours, qui me ſeruira de payement pour vne autrefois. Et puis, comment pourroit mettre fin à ſa vie celuy qui ne la peut mettre à ſa lettre? Adieu donc ie m'aſſeure que ie vous fais plus aiſe auecque cette parole, qu'auecque tout ce que ie vous ſçaurois dire de la mort.

EPISTRE LIX.

ARGVMENT.

I. Difference de la Ioye & de la Volupté, ſuiuant les Stoïques.
II. Le Sage n'eſt iamais ſurpris.
III. D'où vient que la Folie eſt preſque inſeparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.
IV. Qui doit eſtre appellé Sage.
V. La vraye ioye ne ſe trouue point parmy les honneurs, & les plaiſirs du monde.
VI. Le Sage eſt touſiours content.

I. VOſtre lettre m'a bien donné de la volupté. Trouuez bon que i'vſe des termes du peuple, & ne les prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, ſelon leur doctrine, eſt vn vice, ie l'accorde; mais c'eſt auſſi vne parole que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame eſt en quelque agreable diſpoſition. Ie ſçay bien auſſi que prenant les choſes comme nous les prenons, la Volupté eſt vne choſe deshonneſte, & que la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage ſeul, parce que c'eſt le rehauſſement d'vne ame aſſeurée en ſa vertu propre, & en ſon propre bien. Toutesfois nous diſons ordinairement, que nous auons eu bien de la ioye, que noſtre amy ſoit pourueu de quelque Eſtat, qu'il ſoit marié, que ſa femme ſoit accouchée. Et toutesfois ce ſont ſi peu ioyes, que ſouuent ce ſont au contraire des commencemens des ennuis qui luy doiuent aduenir. La ioye a ces qualitez jointes inſeparablement auec elle, que iamais elle ne ceſſe, & iamais ne ſe change en ſon contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaiſes ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des paroles, plus qu'il n'en cherche la proprieté. Car il n'eſt point de mauuaiſe ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'eſt fort bien exprimé; car il a voulu ſignifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en ſoit, ce n'eſt point ſans cauſe que i'ay dit que voſtre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'vn mal-habile homme ſe puiſſe bien réioüir pour vn iuſte ſujet, toutesfois parce que ſon affection eſt déreglée, & qu'elle peut changer en vn moment, ie l'appelle vne volupté ſans compas, ny

meſure, que l'opinion d'vn faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en voſtre lettre, c'eſt que vous eſtes maiſtre de voſtre deſcours. Il ne vous eleue, ny ne vous emporte que iuſques où vous auez reſolu d'aller. Il en eſt aſſez, qui pour mettre vn mot qui les chatoüille, eſcriront des choſes à quoy ils n'auront point penſé. Vous n'en eſtes pas de meſme. Vous n'eſcriuez rien qui ne ſoit bien joint, & qui ne ſe rapporte à voſtre ſujet. Vous dites autant qu'il vous plaiſt, & toutesfois voſtre diſcours a encore plus de ſubſtance que de paroles. C'eſt vn teſmoignage de quelque ſuffiſance plus grande, & qu'en voſtre ame il n'y a rien de ſuperflu, ny de bouffi. I'y trouue des tranſlations, ny trop hardies, ny de mauuaiſe grace, comme ayant deſia receu leur paſſeport de l'vſage. I'y trouue auſſi des Figures, deſquelles ceux qui nous deffendent l'vſage, & ne les permettent qu'en vers, ne ſont pas ſçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchaſſent pas tant de recommandation par vne elegance plauſible, que par vn ſimple recit des choſes, & par vne demonſtration eloignée de tout artifice, ſi eſt-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs eſcrits. Il eſt vray qu'elles ne nous ſont pas neceſſaires, pour le ſujet que les Poëtes en vſent; mais pour fortifier la foibleſſe de ceux que nous voulons inſtruire, & leur repreſenter les choſes ſi naïfuement, qu'ils penſent plûtoſt les voir que les oüir. Ie me plais fort à lire Sextius; c'eſt vn eſprit vif, qui en ſa Philoſophie a les paroles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armée, quand de toutes parts on ſe doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de meſme le Sage doit tenir de tous coſtez les Vertus en bataille, afin qu'il ne luy puiſſe venir aucun effort ſur les bras, qu'elles ne ſe trouuent preſtes à ſa deffence, & qu'elles reſpondent ſans tumulte au commandement qui leur ſera fait. Il adiouſte que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes, de les diſpoſer en ſorte, qu'en meſme temps vne parole ſoit portée par tout, nous eſt d'autant plus neceſſaire, que bien ſouuent ils apprehendent ſans occaſion, & ſont plus aſſeurez dans le chemin qui leur eſt le plus ſuſpect. Mais où eſt la Folie, la peur y eſt perpetuelle, l'eſpouuante y eſt deuant comme derriere, à main

droicte comme à main gauche. Les perils la ſuiuent, & la precedent. Elle s'eſtonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux-là meſme qui viennent à ſa deffence, pour ne les ſçauoir diſtinguer de ſes ennemis.

II. Vn homme ſage eſt touſiours en ſentinelle. De quelque coſté qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'eſpée à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oſte ſes biens, qu'elle enuoye ſa femme & ſes enfans au tombeau, qu'elle luy faſſe receuoir des affronts, & l'afflige en ſa perſonne, de toutes les douleurs qu'il eſt poſſible de ſentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, auec vne aſſeurance au viſage, qui teſmoignera celle du cœur, il marchera vers elle, & ſera plutoſt aux mains, qu'elle n'aura fait ſemblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choſes qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoibliſſent. Il y a long-temps que nous ſommes ſales; il eſt mal aiſé de nous nettoyer; ce ne ſont point taches ordinaires que les noſtres; elles ſont à l'huile.

III. Ie vay propoſer vne queſtion que ie diſpute ordinairement en moy-meſme, D'où vient que la Folie eſt ſi opiniaſtrément attachée auec nous, que preſque elle en eſt inſeparable? Premierement, c'eſt que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repouſſer, & recherchons noſtre ſalut d'vne façon, qu'il ſemble que nous ayons peur de le trouuer. Secondement, nous ne croyons pas à bon eſcient aux preceptes que nous ont donné les hommes ſages, & ne leur ouurons pas l'eſtomach; mais comme en choſes qui ne nous touchent gueres, nous penſons auoir aſſez fait, quand nous les auons regardez par deſſus. Mais auſſi comment vn homme pourroit-il apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choſes loüables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamais la main au fonds, il nous ſuffit d'eſcumer le deſſus; Et penſons faire tort à nos autres affaires, ſi nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeſchement que nous ayons, c'eſt que legerement, & auecque peu de ſujet nous entrons en bonne opinion de noſtre merite. Si quelqu'vn nous dit que nous ſommes honneſtes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conſcience, nous nous y accordons tout auſſi-toſt; & ne nous contentons

pas d'vne loüange où il y ayt de l'apparence, mais quoy que la flaterie nous amaſſe impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme vne choſe qui nous appartient. Nous ſçauons bien que nous ne ſommes ny ſi bons ny ſi ſages qu'on nous veut faire accroire; cependant nous ne donnons iamais de démenty là deſſus; & qui pis eſt, nous ſommes tellement aueuglez de l'amour de nous meſmes, qu'il n'y a rien de quoy nous nous oyons plus volontiers loüer que de ce qui eſt directement contraire à ce que nous faiſons. Sommes-nous cruels? nous voulons qu'on propoſe noſtre humanité pour exemple. Viuons-nous de rapines? nous voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous touſiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn autre lieu de debauche? nous voulons qu'on faſſe cas de noſtre Continence. Et de là vient que parce que nous croyons eſtre les plus gens de bien du monde, nous ne penſons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faiſoit la guerre aux Indes, & ſaccageoit des peuples qui n'eſtoient pas ſeulement cogneus de leurs voiſins, faiſant le tour d'vne ville qu'il aſſiegeoit, pour recognoiſtre l'endroit le plus foible de la muraille, fut bleſſé d'vn coup de fleche, toutesfois il ne laiſſa point de continuer. Mais à quelque temps de là, comme la playe ſe refroidiſſoit, parce que le ſang ne couroit plus, elle commença à luy faire beaucoup de douleur. Eſtant donc contraint de ſe retirer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie ſuis fils de Iupiter, mais cette bleſſure me fait bien connoiſtre que ie ſuis homme. Faiſons en de meſme; & quand on nous flattera, ſelon la meſure de nos qualitez, diſons, Vous me voulez faire accroire que ie ſuis vn excellent homme; mais ie voy bien combien ie recherche de choſes inutiles, & combien i'en deſire, qui ſeroient ma ruine, ſi ie les auois. Les beſtes meſmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la ſoif ſont la meſure de leur manger, & de leur boire, & ie ne ſçay point encore combien il faut que ie boiue & que ie mange pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cette heure que ie vous monſtre que ie ne ſuis pas ſage? Le Sage eſt celuy qui plein de ioye au cœur & au viſage, vuide de toute apprehenſion & de tumulte, eſt auſſi content de ſa condition, que les Dieux ſont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-meſme, ſi vous

n'auez aucun ennuy qui vous trouble, ſi vous n'auez point d'eſperance qui vous donne des inquietudes, ſi iour & nuict voſtre ame eſt en pareille aſſiette, touſiours releuée, & touſiours agreable à ſoy-meſme, vous pouuez dire que vous eſtes arriué iuſques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais ſi de toutes parts vous recherchez toutes ſortes de voluptez, faites compte que vous auez auſſi peu de ſageſſe que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abuſez ſi parmy les richeſſes vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les ſollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des eſpines. La ioye eſt le ſouhait general de tout le monde, mais le moyen d'en auoir qui ſeroit ferme & aſſeurée, perſonne ne le ſçait. L'vn la cherche en la diſſolution des feſtins, & en la ſuperfluité des deſpences; l'autre dans l'ambition, & dans la vanité de voir tout le peuple d'vne ville à ſa queuë; l'autre dans les bonnes graces de ſa maiſtreſſe, & l'autre en l'oſtentation des ſciences, qui ne gueriſſent de rien. Toute cette maniere de gens ſe laiſſent tromper à l'apparence de leurs paſſe-temps fugitifs & periſſables, comme les yurongnes au vin, qui pour vne plaiſante humeur qui ne dure qu'vne heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; ou comme les ambitieux aux acclamations fauorables d'vne multitude, qui leur ont couſté beaucoup iuſqu'à cette heure, & leur doiuent encore plus couſter à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effet de la Sageſſe, c'eſt vn contentement touſiours égal à ſoy-meſme, & que nul accident n'eſt capable de diminuer. L'eſprit du Sage eſt comme l'eſtat du monde au deſſus de la Lune; le beau-temps y eſt perpetuel.

VI. Vous ſçauez donc à cette heure quelle occaſion vous auez de vouloir eſtre Sage; parce que le Sage n'eſt iamais ſans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il ſçait bien qu'il eſt homme de bien. Il faut eſtre iuſte, il faut eſtre magnanime, il faut eſtre temperant, autrement il n'y a pas moyen d'eſtre joyeux. Et quoy donc, les fols & les meſchans ne ſe réjoüiſſent-ils point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Aprés que ces miſerables ſe ſont laſſez toute la nuict de vin & de femmes, &

ſe ſont rendus aux voluptez, par impuiſſance d'y fournir, ils s'écrient alors,

Cette nuit s'écoula parmy de fauſſes joyes.

Tous gens débauchez paſſent la nuit en de fauſſes joyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais paſſer d'autre. Cette joye que gouſtent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermiſſion ny de fin. Elle en auroit ſi elle eſtoit mendiée d'ailleurs. Mais parce qu'elle naiſt en eux-meſmes, elle ne dépend point d'vne puiſſance eſtrangere. La Fortune n'oſte point ce qu'elle n'a point donné.

EPISTRE LX.

ARGVMENT.

I. Il blaſme les vœux que les parens font pour leurs enfans.
II. Contre la Gourmandiſe & la ſomptuoſité des feſtins.

I. IE me plains, ie diſpute, ie me mets en colere. Deſirez-vous donc encore ce que voſtre nourrice, voſtre precepteur, ou voſtre mere vous ont deſiré? Vous ne connoiſſez donc pas encore combien ils vous ont deſiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous aiment, nous ſont contraires, & principalement quand le ſuccez en eſt comme ils le ſouhaitent! Ie ne m'eſtonne pas ſi d'vn bout à l'autre, noſtre vie eſt pleine de miſeres. Nous croiſſons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en noſtre vie parlons aux Dieux, ſans leur rien demander. Iuſques à quand ſommes-nous reſolus de les importuner, comme ſi nous n'auions pas de quoy nous nourrir? Ne ferons-nous iamais autre meſtier que de ſemer les champs de toute vne contrée? Quand ſerons-nous laſſez de tant de moiſſons? Iuſques à quand ſera-ce qu'vne infinité de barques iront aux Prouinces eſtrangeres, chercher la prouiſion d'vne ſeule table? Peu d'arpens de terre fourniſſent de la paſture pour vn bœuf. Vne foreſt donne à viure à pluſieurs elephans; Et l'homme pour ſa nourriture à peine ſe contente de la terre & de la mer. Dirons-nous donc que la Nature, qui nous a fait le corps ſi petit, nous ait donné des

ventres ſi inſatiables, afin que les animaux les plus vaſtes, & les plus voraces qui ſoient au monde, nous cedent la gloire de deuorer? Nullement. Que penſez-vous qu'il faille pour contenter la Nature? Elle ſe raſſaſie de peu de choſe. C'eſt l'ambition qui nous fait dépenſer, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluſte, ces hommes qui ſe ſont eſclaues de leur bouche, au nombre des beſtes, & quelques-vns non pas au nombre des beſtes, mais au nombre des morts. Vſer de ſoy, c'eſt ce qui ſe doit appeller viure. Ceux qui ſe cachent, ſont en leur maiſon comme en vn cercueil. Vous pouuez faire cette inſcription en vn marbre au deſſus de leur porte. Ils ſont morts auant que mourir.

EPISTRE LXI.

ARGVMENT.

I. Nous deuons penſer à bien viure en ieuneſſe, & à bien mourir en vieilleſſe.

II. Le Sage n'apporte aucune reſiſtance à la mort, puis qu'elle doit neceſſairement arriuer.

I. IL eſt temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le paſſé. Pour moy, à cette heure que ie ſuis vieux, tout le ſoin que i'ay, c'eſt de faire connoiſtre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'eſtois jeune. Ie donne les iours & les nuits à cette meditation. Toute l'eſtude que ie fais, & toute la beſongne où ie m'occupe, c'eſt à mettre vne fin aux affections vicieuſes, auſquelles ie me ſuis iuſqu'icy laiſſé conduire. Ie taſche de faire en ſorte que le iour où ie ſuis, me tienne lieu de toute ma vie. Ie ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant eſtre. A cette heure meſme que ie vous eſcris, ie me tiens en eſtat, comme ſi la mort me deuoit appeller. Ie ſuis touſiours preſt de partir; & le peu de ſoin que i'ay combien ie dois viure, eſt ce qui eſt cauſe que ie vy content. Autrefois i'ay penſé à bien viure; à cette heure ie penſe à bien mourir. Or bien mourir, c'eſt mourir ſans regret.

II. Donnez ordre que s'il eſt poſſible, vous ne faſſiez iamais rien contre voſtre gré. Tout ce qui doit eſtre, ſera

fera. La neceſſité n'eſt que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui conſent. Ie veux dire, que quiconque volontairement obeït à ce qu'on luy commande, éuite ce qu'il y a d'inſupportable en la ſeruitude, qui eſt de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de miſere à faire vne choſe par commandement, mais à la faire par contrainte. Reglons donc noſtre ame d'vne façon, que s'il faut que quelque choſe aduienne, nous nous y accordions auſſi-toſt; & ſur tout, que le ſouuenir de ſortir du monde, ne nous afflige point. Il ſe faut preparer à mourir auant qu'à viure. Si nous n'eſtions inſatiables, nous auons aſſez de prouiſions pour la vie. Mais touſiours il nous ſemble, & touſiours nous ſemblera, qu'il nous manque quelque choſe. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne diſpoſition de l'eſprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente; quand la mort voudra que ie parte, ie ne reſpondray point que ie n'ay pas aſſez veſcu.

EPISTRE LXII.

ARGVMENT.

I. Le Sage n'eſt iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choſes, il s'y preſte.

II. Celuy-là a tout, qui meſpriſe tout.

I. C'Eſt vne moquerie de dire que les occupations nous empeſchent d'eſtudier. Nous faiſons la pluſpart ſemblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont, les augmentent, & ceux qui n'en ont point, ſont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie ſuis de loiſir, & en quelque part que ie ſois, ie ſuis à moy. Ie me preſte aux choſes, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occaſions de perdre le temps. Ie me donne par tout de l'entretien, & j'occupe touſiours mon eſprit à quelque meditation qui me puiſſe apporter quelque profit. Pour eſtre auecque mes amis, ie ne ſuis pas moins auecque moy. Bien ſouuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occaſion, ie me trouue en des compagnies où ie ne ſuis pas. I'enuoye mon eſprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il

qu'il ſoit, & de quelque ſiecle qu'il ait eſté. Ie ne vay nulle part, où ie ne mene Demetrius auecque moy. C'eſt le meilleur homme qui ſoit au monde. Auſſi quelque nud qu'il ſoit, ie quitte ceux qui ſont couuerts de clinquants, pour m'entretenir auecque luy. Ie ne le regarde iamais qu'auec admiration, & comment ne pourrois-je pas l'admirer? Ie vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy, pourroit bien tout meſpriſer; mais auoir tout, c'eſt vne richeſſe qui ne ſe trouue qu'en luy ſeul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'eſt de les meſpriſer. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les meſpriſant, mais comme les ayant baillé aux autres pour s'en ſeruir.

EPISTRE LXIII.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut pas s'affliger demeſurément en la mort d'vn amy.

II. Les larmes exceſſiues ſont pluſtoſt des marques de vanité, & de vouloir eſtre eſtimé affligé, que d'vne vraye amitié.

III. Le Temps eſt vn remede aux ennuys, que la Raiſon n'a peu guerir.

IV. Seneque ſe blaſme ſoy-meſme de s'eſtre laiſé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.

I. VOus vous affligez de la mort de voſtre amy Flaccus. Toutefois il faut que voſtre douleur ait des bornes. Ie ſçay bien que vous feriez mieux de ne vous en faſcher point du tout. Mais c'eſt vne choſe que ie ne m'oſe promettre de vous, parce que cette reſolution eſt d'vn homme plus ferme, & plus releué ſur la Fortune que vous n'eſtes. Ie ne dis pas que cét accident n'euſt touché le plus ſage qui ſoit au monde, mais il n'euſt fait que le toucher. Pour nous, nous faiſons beaucoup, quand n'ayans pas aſſez de force pour ne pleurer point, nous en auons aſſez pour ne pleurer que moderement. Puis qu'il eſt impoſſible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'vn amy, pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres; il faut le pleurer, & non pas ſe noyer dans ſes propres larmes. Ne penſez point que ma lettre ſoit trop

rigoureuſe, veu que le plus grand des Poëtes Grecs, veut que tout dueil s'acheue en vn iour; & remarque meſme, que Niobe, vne des plus deſolées femmes qui fuſt iamais, n'oublia point de manger en ſon affliction.

II. Voulez-vous ſçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gemiſſemens démeſurez? Nous voulons prouuer que nous ſommes extrémement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous laſchons pas tant à la douleur, pour la douleur meſme, que pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne ſommes point triſtes pour nous, mais pour autruy. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Mais ne me ſouuiendray-je point de mon amy? La memoire que vous en aurez, ne ſera gueres longue, ſi vous la bornez à voſtre douleur. Vous eſtes bien triſte & bien rechigné, mais vous ne laiſſerez pas de rire au premier ſujet qui s'en preſentera. Ie ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatriſe toutes ſortes de playes, & rend les plus deſolez capables de conſolation; Ie vous dy que vous ne ſerez pas ſi toſt diuerty, que vous ne perdiez ce que vous auez de triſte en l'imagination. Vous gardez à cette heure voſtre douleur; Soyez pour la conſeruer ſi vigilant que vous voudrez, il faut qu'elle échappe, & ſa violence meſme ſera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la ſouuenance de ceux que nous auons perdus, nous ſoit agreable. Il n'y a perſonne qui ſe repreſente volontiers vne choſe qui le faſche. Toutesfois, s'il ne ſe peut faire que nous voyans priuez à iamais des perſonnes qui nous eſtoient cheres, nous ne nous en repreſentions la perte, ſans quelque amertume, faiſons, s'il eſt poſſible, qu'en cette amertume meſme il y ait quelque douceur. Car, comme Attalus auoit accouſtumé de dire, la memoire des amis nous eſt agreable, comme l'auſterité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais enfin le temps en oſte ce qu'il y a de rude, & ne nous en laiſſe que le plaiſir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du ſuccre & des confitures, quand nous nous ſouuenons de nos amis qui ſe portent bien. Mais en la memoire de ceux qui ſont morts, on ne peut, à ſon aduis, ſe réjoüir ſans s'affliger. Or qui eſt-ce qui ne ſçay pas que les choſes acres & mordicantes excitent l'appetit? Pour moy ie ne ſuis pas de ſon opinion. La ſouuenance de mes amis de-

cedez, m'eſt toute douce. Ie n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie penſe les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie penſe les auoir encore. Vous eſtes homme raiſonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne ſoyez point ingrat d'vn bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a oſté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Cette incertitude de ne ſçauoir combien nous deuons iouïr de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidemment. Repreſentons-nous combien de fois nous les laiſſons pour aller en quelque voyage; combien demeurans en meſme lieu, nous auons paſſé de iours ſans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient, ils n'eſtoient pas ſi ſouuent en noſtre compagnie qu'à cette heure qu'ils ſont morts. Mais comment eſt-il poſſible de ne ſe mocquer point de ceux qui pleurent deſeſperément leurs amis, aprés les auoir poſſedez nonchalament, & qui ne les aiment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont iamais fait l'eſpreuue, les fait pleurer de cette façon. Ils attendent bien tard à faire paroiſtre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faiſons tort de penſer qu'il n'y ait pas en eux de quoy ſe conſoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a oſté vn amy, & nous n'en auons point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'vn amy, n'en a point eu. Si quelqu'vn, à qui on auroit dérobé ſon manteau, s'amuſoit à le pleurer, au lieu de chercher de quoy ſe couurir les eſpaules, & ſe parer du froid, ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous auez mis en terre vn homme que vous aimiez, le remede eſt d'en aimer vn autre; vous aurez moins de peine à refaire vn amy, qu'à le pleurer.

III. Ie ſçay que ce que ie vous vay dire, eſt en la bouche de tout le monde, mais pour cela ie ne laiſſeray pas de l'alleguer. Le Temps eſt le remede indubitable des ennuis que la Raiſon ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'vn homme de iugement puiſſe mettre à ſes larmes, c'eſt la laſſitude de pleurer. Laiſſez la douleur, pluſtoſt que la douleur vous laiſſe; & de bonne heure, ceſſez de faire vne choſe que vous ne pouuez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient vn an aux femmes pour

pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleuraſſent tout du long de l'année, mais ils leur deffendoient de pleurer plus d'vn an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, parce qu'ils ne le peuuent ſi peu faire que touſiours il n'y aille de leur honneur; & encore auecque cette fragilité des femmes, laquelle eſt-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui ſe veuillent ietter dans leur foſſe, dont les larmes ayent continué iuſqu'au bout du premier mois ? Il n'y a rien qui nous attriſte ſi toſt que la douleur. Quand elle eſt recente, elle trouue des conſolateurs; mais quand elle eſt vieille, le monde s'en mocque, & iuſtement, car il y a de la ſimulation, ou de la folie.

IV. Ie ſçay bien, quoy que ie vous eſcriue, que iamais homme ne fut inconſolable, comme ie le fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois aujourd'huy ie condamne ma faute, & recognois bien que cette affliction ſi démeſurée venoit de ce que iamais ie ne m'eſtois repreſenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'eſtoit qu'il eſtoit bien plus ieune que ie n'eſtois. Et comme ſi les deſtins euſſent compté les âges, ie ne doutois point que ie n'allaſſe au tombeau deuant luy. Le remede à cét inconuenient, c'eſt d'auoir touſiours cette conſideration deuant les yeux, Que nous ſommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le ſoit. Ie deuois dire alors, Serenus eſt plus ieune que moy, qu'importe; il doit mourir apres moy, mais il peut mourir deuant. Faute de m'eſtre preparé de cette façon, la Fortune m'a ſurpris & m'a donné cette ſecouſſe qui m'a penſé faire choir. A cette heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la neceſſité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra ſortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois, peut arriuer aujourd'huy. Penſons donc, Lucilius, que nous irons bien-toſt nous-meſmes où nous auons regret qu'il ſoit allé, & peut-eſtre que, ſi ſelon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoiue au partir de celle-cy, celuy que nous penſons eſtre mort n'a fait que nous preceder.

EPISTRE LXIV.

ARGVMENT.

I. Les preceptes de la Philoſophie bien entendus ſont des remedes aux maladies de l'Ame.

II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure.

I. VOvs fuſtes hier auecque nous. Si vous n'y auiez eſté ny pluſtoſt ny plus ſouuent, vous auriez ſujet de vous plaindre. C'eſt pourquoy i'ay dit auecque nous, car auecque moy, vous y eſtes perpetuellement. Il m'eſtoit ſuruenu quelques amis, pour leſquels il falloit faire vn peu plus de fumée que de couſtume, non pas toutesfois comme celle des grandes cuiſines, qui met les ſentinelles d'vne ville en alarme, mais aſſez pour faire cognoiſtre que i'auois des hoſtes. Nous parlaſmes de beaucoup de choſes, comme font des amis qui mangent enſemble; mais d'vn propos nous paſſions à l'autre, ſans en continuer vn iuſqu'à la fin. Aprés cela nous nous miſmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'eſt vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoüer. Bon Dieu, que ie le trouue nerueux ! que ie le trouue releué ! les eſcrits des autres Philoſophes ne ſont pas de meſme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maiſtre; au reſte ouurez-les, vous n'y trouuerez pas vne goute de ſang. Ils propoſent, ils diſputent, ils cherchent des ſubtilitez; mais au partir de là, vous en ſortez auec auſſi peu de reſolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en ſçauriez ſi peu lire, que tout auſſi toſt vous ne diſiez, Il a de la vie, il a de la vigueur, il eſt libre, il eſt au deſſus de l'homme; c'eſt à cette heure que ie me ſens du courage & de la force. Pour moy, ie vous confeſſeray librement, qu'en quelque poſture que ſoit mon ame, ie n'ay pas ſi toſt commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouoquer tout ce qu'il y a de mal-heur au monde, & de faire vn appel à la Fortune meſme. Ie penſe eſtre en la place de celuy-cy, qui dans Virgile demande vn ſujet de faire paroiſtre ſa valeur:

Il cherche vn Sanglier, il prouoque vn Lyon.

Il faut que i'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choſes, Sextius a cela de particulier que vous monſtrant combien eſt grande la felicité qu'il vous propoſe, il vous fait cognoiſtre par meſme moyen qu'il n'eſt pas impoſſible d'y paruenir. Il vous l'a fait voir en vn lieu haut, mais acceſſible à qui ſe voudra mettre en chemin. La Vertu meſme fera que ſes contentemens vous ſembleront des miracles, & cependant vous ne deſeſperez point de les auoir. Il faut auouër qu'il n'y a point d'occupation à quoy ie donne plus d'heures qu'à l'eſtude de la Philoſophie. Mais i'en ſuis comme du monde, que ie regarde tous les iours auec autant d'ébahiſſement que ſi iamais ie ne l'auois veu. Auſſi toutes ſes inuentions & ſes inuenteurs me ſont venerables; il s'en faut ſaiſir comme d'vne ſucceſſion commune, cela m'eſt acquis, cela eſt fait pour moy. Mais auſſi deuons nous imiter le bon pere de famille, & faire que par noſtre induſtrie cét heritage aille à la poſterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laiſſé de la beſongne, nous en laiſſerons bien à ceux qui viendront aprés nous. Et quiconque naiſtra d'icy à mille ſiecles, aura touſiours moyen d'y adjouſter quelque choſe du ſien. Mais quand les premiers auroient ſi exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter aprés eux, il ne faut pas craindre qu'en la nouueauté ſeule d'vſer des inuentions, & en la dexterité de les diſpoſer, il n'y ait touſiours aſſez de matiere pour les eſprits que produiront les ſiecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laiſſé des medicamens pour guerir les yeux; tout ce que vous auez à faire, ſans en chercher d'autres, c'eſt de ſçauoir bien appliquer ceux-cy, ſelon que le mal, ou le temps le requerra. L'vn eſt bon pour la démangeaiſon des yeux, l'autre pour la craſſitude des paupieres, l'autre pour le diuertiſſement d'vne defluxion ſubite, l'autre eſclaircit la veuë. C'eſt à vous de les preparer, de choiſir le temps d'en vſer, & de ſçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laiſſé des remedes pour la gueriſon de l'ame. C'eſt à nous maintenant de ſçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé, ſont allez bien auant, mais non pas iuſqu'au bout.

II. Quoy qu'il en ſoit, nous leur deuons de l'admiration, & ſommes tenus de les reuerer comme Dieux; Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrerions leurs natiuitez, ie ne penſe pas que ce ne nous fuſt vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu. Pour le moins en deuons-nous touſiours parler auec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuerſels du genre humain, qui nous ont fait l'ouuerture à des choſes ſi profitables, le reſpect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Conſul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonſtrations qu'on fait aux perſonnes de leur merite. Nous mettrons viſtement pied à terre, nous nous deſcouurirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes ſe preſenteront à nous, les regarderons-nous comme perſonnes vulgaires, & ne ferons-nous pas ſemblant de nous en émouuoir? Pour moy, ie proteſte qu'ils me ſont venerables, & qu'on ne les nomme iamais en ma preſence, que ie ne me leue pour leur faire honneur.

EPISTRE LXV.

ARGVMENT.

I. Combien il y a de principes des choſes, ſuiuant l'opinion de Platon, d'Ariſtote, & des Stoïques.
II. Comment, & pourquoy Dieu a creé le monde.
III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la connoiſſance de Dieu, & au deſir d'eſtre reünis à luy.
IV. Nous deuons pluſtoſt penſer au bien de l'Ame que à celuy du corps.

I. HIer au matin i'eſtois vn peu mal fait, toutesfois aprés midy cela s'eſtant paſſé, ie me mis à lire; & par cét eſſay me trouuant aſſez en eſtat de trauailler, ie voulus paſſer plus auant. I'auois en main vn ſujet aſſez difficile, & de quoy i'eſtois reſolu de venir à bout. Ie commençay d'en écrire quelque choſe, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Cependant il me ſuruint quelques amis, qui m'oſterent de deſſus la beſogne, & me blaſmerent comme vn

malade, qui ne ſe garde pas, & qui ne fait point de cas de ſa ſanté. Les diſcours furent mis en la place de l'eſcriture; & ſur ce que nous ne puſmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fuſtes nommé pour arbitre. Tellement que c'eſt à cette heure à vous de nous appointer; mais vous auez plus de beſongne que vous ne penſez, car il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous ſçauez, font deux principes de toutes choſes, la Cauſe, & la Matiere. La Matiere demeure oiſiue, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuure; mais au reſte elle ne remuera iamais, ſi perſonne ne la remuë. Or la Cauſe, c'eſt à dire la Raiſon, donne forme à la Matiere & la tourne comme bon luy ſemble, d'où vient toute cette diuerſité d'ouurages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne choſe il y ait ce de quoy elle eſt faite, & ce qui l'a faite, l'vn, qui eſt la Cauſe, & l'autre, la Matiere. Toute ſçience eſt vne imitation de la Nature, c'eſt pourquoy rapportons ce que i'ay dit de l'ouurage de l'vniuers à ce qui eſt de l'operation particuliere de l'homme. En vne ſtatuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receut l'artifice, & vn Artiſan qui donnaſt vn viſage à la Matiere, en la ſtatuë dont le bronze a eſté la Matiere, la Cauſe, l'Ouurier. Toutes les autres choſes en ſont de meſme. Elles ſont compoſées de ce qui eſt fait, & de ce qui fait. Les Stoïques ne reconnoiſſent point d'autre cauſe que ce qui fait. Ariſtote en met de trois ſortes. La premiere, la Matiere, ſans laquelle rien ne ſe fait. La ſeconde, l'Ouurier : & la troiſieſme la Forme, qui eſt donnée aux ouurages, comme à vne Statuë, & l'appelle εἶδος. Il y en adjouſte encore vne quatrieſme, qui eſt l'intention de l'ouurage. Ie vay vous dire ce que c'eſt. Le bronze eſt la premiere Cauſe de la ſtatuë, car pour la faire, il eſtoit neceſſaire d'auoir ce dequoy elle deuoit eſtre faite. La ſeconde Cauſe, c'eſt l'Ouurier. Car ce bronze n'euſt iamais eſté ſtatuë, ſans la dexterité de quelque main capable de la façonner. La troiſieſme Cauſe, c'eſt la Forme, car on ne diroit point vne Statuë à lance, vne Statuë à diadême, ſi l'vne n'auoit vne lance, & l'autre vn diadême. La quatrieſme Cauſe, c'eſt le deſſein de l'Ouurier, ſans lequel il n'auroit point trauaillé. Qu'appellez-vous le deſſein? Ce qui a conuié l'Ouurier, & l'a mis en beſongne, comme l'argent, s'il

l'a

l'a faite pour la vendre; la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation; ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple. Ce qui a esté occasion de la faire, se peut donc appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille mettre vne chose, sans laquelle l'Ouurage n'auroit point esté fait? A ces quatre Causes, Platon en adjouste vne cinquiesme, qu'il appelle Idée. C'est le patron sur quoy l'Ouurier iette la veuë, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit vn objet exterieur, que l'Ouurier tienne deuant ses yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouurages qui sont faits, & leurs mesures, sont compris en l'intelligence de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle Idées, immortelles, immuables, infatigables: c'est pourquoy l'homme est perissable, mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme, est permanente, & quoy qu'il aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y à donc cinq Causes, selon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, suiuant quoy, & pourquoy, & enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assemblement, comme en la statuë, puis que nous auons pris cét exemple. Le dequoy, c'est le bronze; le par quoy; c'est l'Ouurier; le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée; le suiuant quoy, c'est le patron sur quoy l'Ouurier a trauaillé, le pour quoy, c'est l'intention de l'Ouurier; ce qui en procede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue en l'edifice du monde. Dieu est l'Ouurier. Ce dequoy il est fait, est la Matiere; la Forme, l'agencement & l'ordre que nous y voyons; le Patron, cette Imagination sur laquelle Dieu a conçeu la merueille de son Ouurage; l'intention, ce pour quoy il l'a fait. Vous me demanderez quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté. Pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à cette heure vostre jugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray-semblable, ie ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité

meſme. Cette multitude de Cauſes, miſes par Platon & par Ariſtote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Cauſes toutes choſes generalement, ſans leſquelles l'ouurage ne peut eſtre fait, ils en ont nommé trop peu: car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que ſans Temps rien ne peut eſtre fait. Il faut auſſi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne choſe qu'il n'y ait vn lieu pour la faire; il faut enfin qu'ils y mettent le mouuement, parce que ſans mouuement il ne ſe fait rien; ſans mouuement, rien ne ſe corrompt. Il y a des mouuemens en tous arts, & il n'eſt pas poſſible qu'il ſe faſſe de mutation, qu'il ne ſe faſſe du mouuement. Mais l'importance eſt de ſçauoir qui eſt la cauſe premiere & generale. Il faut qu'elle ſoit ſimple, car la Matiere l'eſt; voulons-nous ſçauoir ce que c'eſt? c'eſt la raiſon operante, c'eſt Dieu. Ainſi toutes les choſes que ie viens de nommer ne ſont pas Cauſes chacune à part-ſoy, mais elles dépendent toutes de la cauſe efficiente. Vous dites que la Forme eſt vne Cauſe; & ie vous reſpons que l'Ouurier la met en ſon ouurage, & que par conſequent elle en eſt partie, & non pas Cauſe. Il n'y a non plus de raiſon de dire que le Patron ſoit Cauſe, c'eſt vn inſtrument neceſſaire à la Cauſe. Le Patron eſt neceſſaire à l'Ouurier, comme vne lime ou vn cizeau. Sans lime & ſans cizeau l'art ne peut trauailler, & toutesfois ce ſont parties & non cauſes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouurier, que vous dites eſtre vne Cauſe, encore que c'en fuſt vne, ce n'eſt pas vne Cauſe efficiente, mais ſuruenante, comme ſont vne infinité d'autres. Mais ce n'eſt pas de quoy nous auons affaire. Nous cherchons la Cauſe generale. Car de dire auec eux que c'eſt tout le monde parfaict & acheué comme il eſt, ie n'y voit point d'apparence; & ie ne les trouue pas en cela ſi deliez qu'ils ont accouſtumé d'eſtre, car il y a difference entre l'Ouurage, & la Cauſe de l'Ouurage. Ou prononcez voſtre ſentiment, ou, ce qui eſt le plus court en des choſes ſi difficiles, dites que vous n'en ſçauez rien, & que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaiſir ie prens à me tourmenter aprés des choſes qui ne peuuent remedier à mes affections vicieuſes, ny me faire perdre vne ſeule de ces cupiditez qui me trauaillent? La premiere meditation que ie fais, c'eſt du moyen de me mettre l'eſprit en repos. Ie ne

regarde le monde qu'aprés que ie me ſuis regardé. Mais penſez-vous que cette recherche meſme ſoit du tout infructueuſe, & que le temps y ſoit entierement perdu ? Il n'y a point de doute que l'eſprit ne ſe laſſe de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il eſt partie. Ces conſiderations luy en donnent le moyen ; mais l'importance eſt de n'en faire pas les pieces ſi petites, & d'y chercher autre choſe que ces vaines ſubtilitez. La peſanteur du corps eſt le ſupplice de l'ame. Il la preſſe, & la tient en vne priſon où elle eſt en vne miſere perpetuelle, ſi par la conſideration des ouurages de la Nature, la Philoſophie ne luy donne quelque relaſche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel. C'eſt là qu'il eſt en ſa liberté ; c'eſt là qu'il ſe plaiſt de ſe promener, & que quelquesfois ſe dérobant de ſa garde, il repare en la contemplation des choſes diuines ce qu'il a contracté de vicieux & de ſale au commerce de l'humanité. Comme vn Artiſan, qui a les yeux laſſez de quelque beſongne delicate, s'il eſt logé en vne maiſon ſombre, & qui n'a que des veuës empruntées, il ſort en la ruë, & ſe va promener par la ville en quelqu'vn de ces lieux qui ſont deſtinez à l'oiſiueté du peuple, où il prend de l'air & du iour tout à ſon aiſe ; Ainſi l'eſprit enfermé dans ce logis obſcur & melancholique, autant de fois qu'il peut échâper, ſe tire en lieu découuert, & ſe réjoüit en la conſideration des merueilles de l'Vniuers,

IV. Le Sage, & celuy qui eſt aprés à l'eſtre, tiennent bien auec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur, s'en eloigne, pour vacquer à la meditation des choſes celeſtes. De ſorte que faiſant compte qu'il eſt au rolle d'vne compagnie, il penſe que ce qu'il vit, eſt ſa ſolde ; Et ſans vouloir ny bien ny mal à la vie, ſe reduit à ſouffrir les incommoditez des choſes mortelles, iuſqu'à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuſe, à laquelle il ſçait bien qu'il eſt reſerué. Me voulez-vous deſtourner de la conſideration des œuures de Nature, & ne me laiſſer qu'vne partie de ce que ie puis auoir entier ? Ne m'informeray-ie point qui ſont les principes des choſes ? qui eſt celuy qui leur a donné leurs formes ? & d'vne maſſe lourde & confuſe, où elles eſtoient embroüillées au fonds d'vn abyſme, les a miſes en la diſpoſition agreable où ie les voy ? Ne m'informeray-ie point qui eſt l'Ouurier du

monde ? comment il s'eſt peu faire que cette grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement ? qui peut auoir ramaſſé tant de choſes eſparſes ? diſtingué tant de meſlanges, & donné de l'embelliſſement à tant de difformitez ? d'où peut venir vne lumiere ſi grande ? ſi c'eſt feu, ou vne choſe plus claire que le feu ? Ne m'informeray-ie point de toutes ces choſes ? Ne ſçauray-ie d'où ie ſuis deſcendu ? Si ie ne reuiendray plus au monde, quand i'en ſeray dehors ? ou ſi ie renaiſtray beaucoup de fois ? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place eſt preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps ? Me deffendez-vous le commerce de Ciel ? Voulez-vous que i'aye touſiours les yeux en terre ? Ie ſuis de trop bon lieu pour eſtre valet de mon corps. Ie ne ſuis pas né pour ſi peu de choſe que luy. C'eſt vne chaine qui me garde d'eſtre libre, & non autre choſe. Quand la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empeſcher de venir iuſques à moy. Tout ce que i'ay qui peut ſouffrir des iniures eſt dans ce méchant logis. S'il a des ſeruitudes, elles ne m'aſſujettiſſent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehenſions. Ie ne ſeray iamais Hypocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Noſtre aſſociation n'eſt point ſi ferme, que ie ne la rompe, quand bon me ſemblera ; & à cette heure meſme que nous ſommes enſemble, ſi nous ſommes compagnons, nous ne ſommes pas egaux pourtant. C'eſt à l'eſprit qu'appartient le commandement. Meſpriſer ſon corps, c'eſt le moyen d'aſſeurer ſa liberté. Cette conſideration, dont nous parlerons tantoſt, nous y ſeruira beaucoup ; c'eſt que tout eſt compoſé de Matiere, & de Dieu ; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choſes le ſuiuent comme leur guide & comme leur Gouuerneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, eſt plus puiſſant que la Matiere qui l'a receuë. Ce que Dieu eſt au monde, l'Ame l'eſt en l'homme. Le Corps eſt en l'vn, ce que la Matiere eſt en l'autre. Il eſt donc raiſonnable que le pire ſerue au meilleur. Soyez reſolu contre toutes les choſes fortuites ; Ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la priſon, ny la pauureté Qu'eſt-ce que la mort ? Ou c'eſt vne fin, ou c'eſt vn paſſage. Ie ne me ſoucie point de n'eſtre plus ; c'eſt la meſme choſe que de n'auoir point eſté. Ie ne me ſoucie point auſſi de paſſer ; parce que ie ne ſçaurois aller nulle part où ie ne ſois plus au large que ie ne ſuis.

EPISTRE LXVI.

ARGVMENT.

I. Le corps, quelque laid qu'il ſoit, n'eſt iamais ſans grace, quand il eſt accompagné d'vn bel eſprit.
II. Les biens, quoy que de trois ſortes, ſont égaux.
III. L'amour de la verité, eſt le premier bien de l'homme.
IV. Toutes les actions vertueuſes ſont égales en Vertu, mais differentes au ſujet qui les exerce.
V. La Vertu fait meſpriſer les tourmens & les incommoditez.
VI. La moderation dans la joye eſt auſſi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.
VII. La Raiſon eſt le juge du bien & du mal; qu'il y a des biens ſelon la Nature, & d'autres qui ſemblent contre la Nature.
VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'eſprit, par la ſanté du corps, & par la patience dans les douleurs.

I. I'Ay veu ces iours paſſez Claranus, mon compagnon d'eſcole, que ie n'auois point veu il y auoit fort long-temps. Ie n'ay que faire de vous dire qu'il eſt bien vieux. Vous le croyez bien, mais ie vous iure qu'il a vn eſprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à ſon corps attenué. Il y a eu de l'iniuſtice en la Nature, d'auoir donné vn ſi mauuais logis à vn ſi bel hoſte. Mais peut-eſtre qu'elle nous a voulu faire voir en cét exemple, qu'il n'y a peau ſi foible ny ſi miſerable, qui ne puiſſe loger vn eſprit bien courageux, & bien content. Il eſt venu à bout de tout ce qui le pouuoit empeſcher, & pour apprendre à meſpriſer toutes choſes, il s'eſt meſpriſé le premier. C'eſt vne choſe qui ne me ſemble pas bien dite.

En vn beau corps la vertu nous plaiſt mieux.

Car elle n'a point beſoin d'eſtre embellie d'ailleurs. Elle eſt ſon ornement elle-meſme; & le corps où elle loge, eſt conſacré par ſon habitation. Sans mentir quand i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & ſon corps auſſi droit que ſon eſprit. Il peut ſortir d'vne cabane vn grand perſonnage, &

d'vn corps bien difforme, & bien petit vn bel eſprit, vn grand eſprit. Auſſi ie penſe que la Nature a produit des hommes contre-faits, pour monſtrer que la vertu peut naiſtre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'euſt volontiers fait venir les eſprits tous nuds au monde, ſi c'eſtoit vne choſe qu'elle eut peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure, eſt bien dauantage. Car elle en loge quelques vns dans des corps ſi mal diſpoſez, qu'il ſemble qu'il leur ſoit impoſſible de ſe produire. Cependant ils ont l'action ſi viue, & ſi gaillarde, que malgré tout ce qui les empeſche, ils ne laiſſent pas de ſe faire admirer par leurs effects. Pour moy, ie ne penſe pas qu'elle ait donné cette mauuaiſe taille à Claranus, pour ſeruir d'exemple, que pour la laideur du corps vn eſprit ne s'enlaidit point, & qu'vn corps, quelque laid qu'il ſoit, n'eſt iamais ſans grace, quand il eſt accompagné d'vn bel eſprit. Cr quoy que nous n'ayons eſté gueres de iours enſemble, nous n'auons pas laiſſé de faire beaucoup de diſcours, que ie vous feray tenir, à meſure que i'auray la commodité de les rediger par eſcrit.

II. Noſtre diſpute fut le premier iour, comment les biens peuuent eſtre égaux, veu qu'il en eſt de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens, comme la Ioye, la Paix, le Repos du pays. D'autres ſeconds, qui ſont tirez d'vne matiere miſerable, comme la Patience aux tourmens, & l'Abſtinence en vne faſcheuſe maladie. Quant à ces premiers biens, nous les ſouhaittons directement, & les ſeconds en cas de neceſſité. Il y en a encores des troiſieſmes, comme vne alleure modeſte & reglée, vn viſage raſſis, & vne contenance telle qu'vn homme de iugement la doit auoir.

III. Comment ces biens peuuent-ils eſtre pareils, veu que nous en deſirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les diſtinguer il faut remonter iuſques à ce qui eſt le premier bien, & conſiderer quel il eſt. C'eſt vne ame bandée à la contemplation de la verité, qui ſçait ce qu'il faut deſirer, ou fuir, qui n'eſtime point les choſes ſelon l'opinion, mais ſelon leur nature; qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comment tout s'y paſſe; qui touſiours fait ou medite quelque choſe qui proportionne ſa vehemence à ſa grandeur, immuable aux menaces com-

me aux carreſſes, maiſtreſſe de la mauuaiſe Fortune comme de la bonne, releuée par deſſus tout ce qui arriue; qui par ſa bonne grace monſtre ſa beauté, & par ſa force, ſa diſpoſition & ſa continence; vuide d'apprehenſion & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduerſité n'abbaiſſe, & que nulle proſperité n'enorgueillit. Telle eſt la vertu de l'ame, tel eſt ſon viſage, s'il eſtoit poſſible de le voir tout, & tout à la fois. Au reſte, elle a beaucoup d'eſpeces, qui ſe font paroiſtre, ſuiuant la diuerſité des ſujets, ſans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui eſt parfaitement bon ne peut decroiſtre; Auſſi la vertu ne recule iamais, mais elle ſe conuertit tantoſt en vne qualité, tantoſt en vne autre, s'accommodant aux objets à quoy elle veut trauailler. Elle donne ſa reſſemblance & ſa teinture à toutes les choſes qu'elle touche; elle eſt l'ornement des actions, des amitiez, & quelquesfois des maiſons entieres qui la reçoiuent, & qui prennent d'elle la loy Enfin elle ne met la main à choſe quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'éclat & de grace, qu'on ne la peut regarder, ſans en eſtre rauy. C'eſt pourquoy ſa force ne peut eſtre plus forte, ny ſa grandeur plus grande, n'eſtant pas poſſible d'accroiſtre ce qui eſt en ſa perfection. Il n'eſt rien de plus droict que ce qui eſt droict, rien de plus veritable que ce qui eſt veritable, ny rien de plus temperé que ce qui eſt temperé. Toute vertu a ſa meſure, & toute meſure ſes bornes. La conſtance ne ſçauroit aller au delà des ſiennes, non plus que la Foy, l'Aſſeurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adjouſter à ce qui eſt parfait? rien; ou la choſe qui a receu de l'accroiſſement, n'eſtoit pas parfaite. Il en eſt ainſi de la vertu; elle eſt deffectueuſe ſi l'on y peut adjouſter quelque choſe On dira la meſme choſe de ce qui eſt honneſte, de ce qui eſt bien-ſeant, de ce qui eſt iuſte, & de ce qui eſt legitime. Ils ſont tous limitez de certains termes C'eſt vne marque d'imperfection que de pouuoir croiſtre. Les loix de toutes les bonnes choſes ſont ſemblables. Ce qui eſt loüable, & ce qui eſt deſirable n'eſt pas mieux joint enſemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuſes, & les hommes vertueux, n'ont rien plus l'vn que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, parce qu'elles s'aduancent & s'ar-

reſtent, valent ou plus, ou moins; mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'vne raiſon droicte & ſimple, elles ſont toutes ſous vne meſme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui eſt diuin, ny rien de plus celeſte que ce qui eſt celeſte. Ce qui eſt mortel monte, deſcend, croiſt, décroiſt, ſe vuide & ſe remplit. En cette incertitude, il ne peut y auoir que de l'inégalité. Les choſes diuines n'ont toutes qu'vne nature. Or la raiſon n'eſt autre choſe qu'vne partie de l'eſprit diuin, plongée dans le corps humain. S'il eſt vray que la Raiſon ſoit diuine, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raiſon, il s'enſuit que tout ce qui eſt bon eſt diuin. Or il n'y a point de difference entre les choſes diuines; il n'y en peut donc auoir entre les bonnes; & par ce moyen la Ioye & la Patience aux tourmens ſont des choſes pareilles; Car en toutes deux il y a du courage, mais en l'vn il eſt plus remis & plus laſche, en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy ne trouuez-vous pas autant de valeur en celuy qui reſolument attaque vne ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend auec vne extreme obſtination? Scipion eſt braue, qui ſerre les Numantins de ſi prés, que ne les pouuans vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braues, qui ſçauent qu'ils ne ſont point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte; & en cette reſolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes les autres bonnes choſes, comme la Tranquillité, la Simplicité, la Liberté, la Conſtance, l'Equanimité, la Perſeuerance, ſont égales entr'elles; Car elles procedent toutes d'vne vertu qui tient l'ame droite, & l'empeſche de s'égarer. Et quoy donc, la Ioye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point. Point du tout en ce qui eſt des vertus, mais beaucoup en ce qui touche le ſujet, où l'vne & l'autre vertu ſe monſtre. Car en l'vn l'eſprit ſe dilate & ſe relaſche naturellement; & en l'autre, il ſent de la douleur, qui eſt choſe contre la Nature. Ce ne ſont point des choſes qui ſe touchent, puis qu'il y a tant d'eſpace qui les ſepare. Il n'y a pas moins de vertu d'vn coſté que d'vn autre, la diuerſité des ſujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matiere ſoit molle ou dure, facile, ou difficile, plaiſante ou faſcheuſe, la Vertu n'en eſt ny pire ny meilleure. C'eſt donc force que les biens de l'vn & de l'autre ſoient égaux, parce que celuy qui eſt joyeux, ſe comporte

ſi bien en ſa joye, & celuy qui ſouffre, fait vne ſi loüable reſiſtance à la douleur, qu'il eſt impoſſible de ſe comporter mieux. Or deux choſes, qui ſont telles qu'il n'en peut eſtre de meilleures, ne peuuent eſtre que pareilles. Car ſi ce qui eſt hors de la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite, vne meſme choſe ne peut eſtre bonne & honneſte tout enſemble ; Et cela eſtant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneſte au monde. La raiſon eſt, qu'vne choſe ne peut eſtre honneſte, quand on la fait par force & contre ſon gré. Toute choſe honneſte eſt volontaire ; qui fait vne choſe lentement, qui ſe plaint, qui recule, qui apprehende, oſte à l'action tout ce qu'elle a de grace, qui eſt de prendre plaiſir en ce qu'on fait. Ce qui n'eſt point libre, ne peut eſtre honneſte, toute crainte a de la ſeruitude, & ce qui eſt honneſte, eſt hors de trouble & de crainte. On ne peut refuſer vne choſe, la juger mauuaiſe, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la diſcorde en l'ame. Car d'vn coſté l'apparence du bien nous pouſſe, & de l'autre la doute du mal nous retient. C'eſt pourquoy quand il eſt queſtion de faire quelque choſe de loüable, s'il y a des obſtacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal, mais ſeulement qu'il y a de l'incommodité. Vne choſe honneſte ne connoiſt ny commandement ny contrainte ; elle eſt pure & ſeparée de tout mal. Ie voy bien ce que c'eſt, direz-vous, vous nous voulez perſuader que c'eſt la meſme choſe d'eſtre dans la joye, ou de ſe taire dans la torture, & de laſſer ſon bourreau par ſa patience. Ie pouuois vous reſpondre ce que dit Epicure, Qu'vn homme ſage, quand on l'auroit mis bruſler dans le Taureau de Phalaris, s'écrieroit, Ie me trouue bien ; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous eſtonnez-vous que ie vous die, qu'on n'eſt pas mieux de faire bonne chere en vn feſtin, que d'eſtre parmy les geſnes quand on a le courage & la force de les endurer. Que ferez-vous quand vous oyrez Epicure vous dire qu'il eſt doux d'eſtre tourmenté. Pour moy ie trouue qu'en cét exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois le choix, ie deſirerois l'vn, & taſcherois de me parer de l'autre, s'il m'eſtoit poſſible. L'vn eſt naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les conſiderera de cette façon, il y aura bien loin de l'vn à l'autre.

V. Mais ſi vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres triſtes, comme aux plaiſantes, ſa procedure eſt touſiours ſemblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne ſeruent de rien, la vertu les gardera de paroiſtre. Les douleurs, les ennuis, les injures ſe reſſerreront auſſi-toſt; & de quelque part qu'elle éclaire, tout ce qui brilloit en ſon abſence, s'obſcurcira, comme les eſtoiles en la preſence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles ſoient, quand elles ſe rencontrent auec elle, ne paroiſſent non plus que l'eau d'vne nuée dans la mer. Et pour monſtrer que ce que ie vous dy eſt vray, qu'vn homme de bien voye vne choſe loüable, il s'y en ira ſans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il eſt neceſſaire qu'il ſouffre, mais ce qu'il eſt honneſte qu'il faſſe. Vne belle action ne luy ſera non plus ſuſpecte qu'vn homme de bien. Il ſe fiera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aiſe, du repos, & de la proſperité. Il fera d'vne choſe loüable, mais triſte & penible, comme d'vn homme de bien pauure ou banny, & qui aura mauuais viſage. Or à cette heure mettez vn homme de bien & plein de richeſſes d'vne part, & de l'autre vn homme de qui tout le bien ſoit en l'eſprit, quoy qu'ils ſoient inégaux en Fortune, ils ſont égaux en probité. Il faut faire le meſme jugement des choſes que des perſonnes. La Vertu n'eſt pas moins loüable au corps d'vn homme malade, ou priſonnier, qu'en celuy d'vn homme libre, bien robuſte, & bien compoſé. Si vous eſtes vertueux, ayez tous vos membres, ou ſoyez eſtropié, vous eſtes d'vn auſſi grand merite d'vne façon que de l'autre. Autrement ce ſeroit iuger du maiſtre par l'habillement du valet. Car toutes les choſes qui ſont ſujettes aux accidens, comme l'argent, le corps, & les honneurs, ſont ſeruiles, imbecilles, fluides, caduques, & periſſables d'vn moment à l'autre. Comme au contraire, les œuures de la vertu ſont hors de toute iuriſdiction, rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manië doucement, ou rudement, comme il luy plaira, c'eſt tout vn. Elle ne leur peut donner vn maſque ſi laid, qu'elles ne ſoient touſiours agreables. Le deſir eſt aux choſes, ce qu'eſt aux hommes l'amitié. Ie ne penſe pas que vous aimaſſiez mieux vn homme de bien, riche que pauure,

ny fort & nerueux, que greſle & floüet. Auſſi quand vne choſe eſt honneſte, vous ne la deuez pas moins deſirer laborieuſe & difficile, que pleine de repos & de plaiſir. Autrement vous me ferez croire, que de deux auſſi vertueux l'vn que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui ſeroit tout craſſeux, & en ſi mauuais équipage, qu'il ſeroit horreur à regarder. Puis vous en viendriez-là, que vous aimeriez mieux celuy qui ſeroit bien ſain & entier de tous ſes membres, que celuy qui ſeroit borgne ou boiteux; Et enfin de degré en degré, voſtre dégouſt paſſeroit ſi auant, que de deux auſſi juſtes & auſſi ſages l'vn que l'autre, vous prefereriez ſans doute celuy qui auroit les cheueux plus longs & plus friſez que ſon compagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroiſt point. Elle eſt le principal, le reſte n'eſt que l'acceſſoire. Car qui ſeroit ſi mauuais Cenſeur contre ſes enfans, qu'il aimaſt mieux le ſain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les beſtes ne ſont point partiales en leur affection pour leurs petits, elles ſe laiſſent tetter aux vns comme aux autres, & les oiſeaux leur partagent également la béchée. Vlyſſe eſt auſſi bien rappellé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Perſonne n'aime ſon païs, pource qu'il eſt grand, mais pource que c'eſt ſon pays. A quelle fin tend ce diſcours? A vous faire entendre que la vertu fait de ſes ouurages, comme vn pere de ſes enfans. Elle les regarde tous de meſmes yeux, leur eſt indulgente aux vns comme aux autres, & fait encore quelque choſe de plus pour ceux qu'elle void les plus trauaillez. Comme vous voyez que les peres meſmes diſtribuans leurs richeſſes entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais eſtat meritera qu'on en ait compaſſion. Ainſi la vertu, qui void quelques-vns de ſes ouurages mal traittez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ſes bras, & leur aide en quelque choſe à ſupporter leur affliction. Pourquoy ne ſe peut-il faire qu'vn bien ſoit plus grand que l'autre? Pource que rien ne peut eſtre plus propre que ce qui eſt propre, ny plus plein que ce qui eſt plein. Vous ne pouuez dire de deux choſes qui ſont égales à vne troiſieſme, que l'vne luy ſoit plus égale que l'autre. Auſſi ne pouuez-vous

dire qu'il n'y ait rien plus honneſte que ce qui eſt honneſte. Que ſi toutes les vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois ſortes de biens; & de là ie conclus que c'eſt vne choſe égale de ſe reſioüir moderement, que de s'affliger moderement.

VI. Cette ioye n'a point d'auantage ſur vne conſtance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui ſous les coups que les bourreaux luy donnent, ſçait deuorer les gemiſſemens. Ces premiers biens ſont deſirables; & les ſeconds merueilleux. Neantmoins ils ne laiſſent pas d'eſtre égaux, pource que tout ce qu'il y a d'incommode, demeure couuert ſous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choſes exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens ſont de meſme prix, & ont meſme eſtenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plein. La monſtre en eſt belle; mais comme vous les venez à peſer, vous trouuez que ce n'eſt pas ce qu'il ſembloit. Il en eſt ainſi, Lucilius, tout ce qui a paſſeport de la Raiſon, eſt ſolide, ne perit iamais, fortifie l'eſprit, & le met en vn degré d'où iamais il ne deſcend. Les choſes que le vulgaire loüe & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui ſe paiſſent de vanitez. Celles qu'il eſtime mauuaiſes, donnent aux ames cette meſme frayeur, qu'aux beſtes ombrageuſes, les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de ſujet de ſe réjoüir des vns, il n'y en a point de craindre les autres. La Raiſon ſeule, pource qu'elle ne s'aſſujettit point aux ſens, mais leur commande, eſt immuable, & ne ſe reuocque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raiſon eſt égale à la Raiſon, comme vne choſe droite à l'autre; & par conſequent la vertu, qui n'eſt autre choſe qu'vne droite Raiſon, eſt égale à la vertu. Toutes les vertus ſont raiſons. Si elles ſont raiſons, elles ſont donc droites. Si elles ſont droites, elles ſont égales. Car eſtans ſemblables à la Raiſon, elles ſont ſemblables entr'elles. Or ie dy que les actions ſont ſemblables entr'elles entant que l'Honneur & la Iuſtice les accompagnent, autrement il y a de la difference, ſelon que la matiere eſt plus large, ou plus eſtroite, precieuſe, ou vile, generalle, ou particuliere. Quoy qu'il en ſoit, ce qu'elles ont de meilleur, eſt touſiours égal; comme les gens de bien ſont tous égaux en ce qu'ils ſont gens de bien. Mais

quelquefois l'âge les fait differer; l'vn eſt vieux, & l'autre ieune. Quelquefois la forme du corps, l'vn eſt beau, l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'vn eſt riche, l'autre pauure; l'vn plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contemptible, eſt à peine cognu de ſes voiſins; mais en ce qu'ils ſont gens de bien, ils ſont égaux. Le ſens n'eſt pas iuge de ce qui eſt bon ou mauuais. Il ne ſçait, ce qui eſt vtile, ou inutile. S'il ne void, ou s'il ne touche l'objet, il n'en ſçauroit que dire. Il ne peut ny preuoir les choſes futures, ny ſe reſſouuenir les paſſées; Et partant il n'en peut ſçauoir les conſequences. Or c'eſt de cela que s'enſuit l'ordre & l'entreſuite des choſes, & cette vniformité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'eſt donc à la Raiſon de decider ce qui proprement ſe doit appeller bien, ou mal. Elle ne fait point de cas d'vne choſe mendiée d'ailleurs, & qui ne naiſt point en l'homme. Ce qui n'eſt ny bon ny mauuais, luy ſemble de peu d'importance; tout ce qu'elle eſtime Bien, eſt en l'Eſprit. Au reſte il y a des biens qu'elle met au premier rang, & auſquels elle va de deſſein formé, comme la victoire, les enfans qui ſont gens de bien, le ſalut & la conſeruation du pays. D'autres qu'elle eſtime ſeconds, qui ne ſe monſtrent qu'aux mauuaiſes fortunes, comme la patience aux incommoditez d'vne grande maladie, ou en l'affliction d'vn banniſſement, & qui ſont autant ſelon la Nature que contre Nature, comme, de marcher diſcrettement, auoir bonne grace en vne chaire; car ſeoir eſt auſſi naturel que d'eſtre debout, ou de marcher. Entre ces deux precedents il y de la difference. Car les premiers ſont ſelon Nature; comme ſe rëjoüir, auoir des enfans qui ſoient gens de bien, & voir les affaires publiques en bon eſtat. Les ſeconds ſont contre la Nature, comme eſtre dans les tourments, & ne gemir point, auoir vne fiévre ardente & ſe paſſer de boire. Et quoy donc? eſt-il poſſible qu'il y ait quelque bien qui ſoit contre la Nature? non; mais quelque fois le ſujet où il eſt eſt contre la Nature. Mais auoir vne ame inuincible contre tous ces maux, c'eſt vne choſe qui eſt ſelon Nature; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien eſt quelquefois contre la Nature; mais iamais le Bien; parce qu'il n'y a point de Bien ſans Raiſon, & que la Raiſon ſuit la Nature. Qu'eſt-ce donc que Raiſon? l'Imitation de Nature.

Qu'eſt-ce que le ſouuerain Bien de l'homme ? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz ſans doute, qu'vne paix qui ne vid iamais d'eſpée hors du fourreau, eſt bien plus heureuſe, que celle qui a couſté beaucoup de ſang ; Et qu'vne ſanté qui ne fut iamais ébranlée, eſt plus douce que celle qu'on a recouurée aprés de longues maladies par la patience & à force de medecines ; & que par meſme moyen il ne faut point douter qu'vne pure ioye ne ſoit meilleure, qu'vne opiniaſtreté à ſouffrir les fers & les feux. Vous-vous abuſez, les choſes fortuites ont bien de la difference. Car on les eſtime plus ou moins, ſelon qu'elles apportent plus ou moins d'vtilité. Tous biens ont vn meſme but, qui eſt de conſentir à nature. Ce conſentement eſt auſſi grand aux vns qu'aux autres. Lors qu'en vne aſſemblée nous ſuiuons tous l'opinion de quelqu'vn qui a parlé le premier, on ne peut pas dire, Celuy-cy s'y accorde plus que celuy-là ; tous d'vne voix ſe rangent à la meſme opinion. I'en dis de meſme des Vertus ; elles s'accordent toutes auec Nature. I'en dis de meſme des biens ; ils s'accordent tous auec Nature. L'vn eſt mort ieune, l'autre vieux, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'eſtoient ny plus ny moins mortels l'vn que l'autre, encore que la mort ait laiſſé faire plus de chemin à l'vn qu'à l'autre, qu'elle ait tranché l'vn en ſa fleur, & fait ſortir l'autre du monde, auſſi toſt qu'il y fut entré ; vn autre eſt mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en paſſant ſon temps auec vne femme. Oppoſez leur à cette heure ceux que l'eſpée a tuez, que la morſure d'vn ſerpent a fait mourir, qui ont eſté briſez ſous quelque ruyne ; ou qui par vne longue contraction de nerfs, accompagnée de douleurs extreſmes, ont perdu l'vſage du corps vn membre aprés l'autre, on peut dire qu'entre ces ſortes de mort, il y en a de pires & de meilleures, mais c'eſt touſiours vne mort. Les chemins par où elle vient, ſont diuers ; mais ils ſe viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite, car en tous hommes generalement, elle ſe limite en la fin de la vie. Ie vous en dy de meſme des biens, l'vn eſt parmy du ſuccre, l'autre eſt parmy de l'abſynthe ; l'vn a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté ſa violence. Quoy que la matiere où ils trauaillent ſoit differente, que l'vn marche à ſon aiſe en vne campagne raze, que l'autre monte auec peine ſur vn rocher ; ils ſont auſſi

bons l'vn que l'autre, & tous ont vne meſme fin. Ils ſont bons, ils ſont loüables, & ne marchent qu'auecque la Raiſon & la Vertu. La vertu ne veut rien auoir d'inegal, entre les choſes qu'elle auoüe à ſoy; & ne prenez pas ce que ie v us dy pour vne doctrine de Stoïque ſeulement. Epicure meſme fait deux ſortes de Biens, deſquels il compſe cette ſouueraine & parfaite felicité; Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'eſprit.

VIII. Quand ces biens-là ſont pleins, il n'y a pas moyen d'y rien adiouſter. Car comment metriez-vous quelque choſe en vn vaiſſeau plein? Le corps n'a point de douleur; Que ſe peut-il adjouſter à cette indolence? l'eſprit n'a point de trouble; que ſe peut-il adiouſter à cette tranquilité? Comme le Ciel éclairé d'vn beau Soleil, & de tous coſtez purgé de nuages, n'eſt pas ſuſceptible d'vne plus grande lumiere; Ainſi l'homme qui a ſoin du corps & de l'eſprit, & qui baſtit ſa felicité du repos de l'vn & de l'autre, quand il a le corps ſans douleur, & l'eſprit ſans trouble, ſe peut dire au comble de ſes deſirs, & en vn eſtat qui ne ſçauroit eſtre meilleur. S'il y ſuruient quelques delices exterieures, elles ne font point pour cela croiſtre ſon bien, parce qu'il eſtoit deſia parfait, mais elles le confiſſent, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand vn homme a la paix du corps & de l'eſprit, il n'eſt pas poſſible que ſa felicité puiſſe aller plus auant. Nous ne ſommes pas les ſeuls qui parlons des biens de cette façon. Epicure en fait vne diuiſion pareille à la noſtre. Il dit qu'il eſt de certaines choſes qu'il eſtime deſirables, comme vn repos de corps auec exemption de toutes incommoditez, & vn relâchement d'eſprit, qui prend plaiſir en la conſideration de ſon propre bien. Aprés ces premiers, il en met d'autres qu'il confeſſe auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque faſcheuſe maladie, & la conſtance dans l'extremité d'vne douleur. Il eſtoit ſujet à la pierre & à la colique, & en eſtoit ſi tourmenté, qu'il eſt impoſſible de l'eſtre dauantage. Et neanmoins, il dit que le iour meſme qu'il auoit quelque accez de l'vne de ces maladies, ne ſe paſſoit pas ſans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la ioüiſſance du ſouuerain bien. Il s'enſuit donc que ces choſes que vous aymeriez mieux n'éprouuer point, & que toutesfois quand

l'occaſion s'offre de s'en ſeruir, vous aduoüez eſtre cheriſſables, loüables & dignes d'aller du pair auecque les plus grands biens, ſont eſtimées biens par Epicure. Auſſi ne peut on nier que les biens qui ont fait la cloſture d'vne vie bienheureuſe, qu'Epicure meſme en mourant a remerciez, ne puiſſent faire comparaiſon auecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'eſt encore rien. Il faut que vous me donniez congé de paſſer plus auant. S'il eſtoit poſſible qu'il y euſt des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous ſembleroient deſagréables, & laiſſerois les doux & les delicats. Les proſperitez ſont plus aiſées à conduire que les aduerſitez à paſſer. Ie ſçay bien que le meſme iugement qui nous rend moderez en la bonne fortune, nous garde en la mauuaiſe de perdre le cœur, & qu'vn ſoldat qui ſans peur aura eſté en garde hors de la tranchée en vne nuict que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien eſtre auſſi braue que celuy qui aprés auoir eu les iarrets couppez, aura combattu ſur les genoux, & ne ſe ſera iamais voulu rendre. Mais ceux qu'on void reuenir ſanglants, ou d'vn aſſaut ou d'vne charge, ont des acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnées, que ceux, qui ne rapportent point de marques d'y auoir eſté, bien qu'ils y ayent fort bien fait. C'eſt pourquoy ie ferois plus de cas de ces Biens à qui la Fortune a donné de l'exercice, qui ont veu les tempeſtes, & y ont fait preuue de leur ſuffiſance, que de ceux qu'vne bonnaſſe continuelle a laiſſé languir dans l'oiſiueté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne preferois-ie pas celle de Mutius, toute tronçonnée & roſtie comme elle fut ? Du meſme courage qu'il auoit mépriſé les ennemis, il voulut meſpriſer les flammes; & ne ſe laſſa point de regarder fondre ſa main dans le feu, que Porſenna, par enuie d'vne ſi belle action, ne luy euſt fait oſter le feu en deſpit qu'il en euſt, & pour faire ceſſer ſa gloire, il n'euſt fait ceſſer le plaiſir qu'il prenoit en ſa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'eſtime d'autant plus par deſſus ces biens paiſibles, & qui n'ont iamais ſenty les ſecouſſes de la Fortune, que c'eſt vne choſe plus nouuelle de vaincre auec vne main perduë, qu'auec vne main armée. Quoy donc, me deſireray-ie ce bien ? pour-

quoy

quoy non ? comment aurois-je le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer ; si ce n'est que ie cusse estre plus à mon aise de me faire frotter à quelque valet, ou de me faire chatoüiller par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme, qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoy n'estimeray-ie pas Mutius bien plus heureux, qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eust presentée à quelque Operateur pour la manier ? Il repara luy mesme sa faute ; & tout estropié qu'il estoit, il mit fin à la guerre, & auec vn morceau de main il remporta la victoire sur deux Roys.

EPISTRE LXVII.

ARGVMENT.

I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.
II. Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.

POur commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche desia de l'Esté. Mais au lieu de s'échauffer, il se refroidit, & il n'y a point encore d'asseurance, pource que bien souuent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre échappez. Voulez-vous sçauoir comment il est encore incertain ? Ie ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu ; Vous direz que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduouë, Lucilius, mon âge a assez de froideur sans en chercher ailleurs. A peine puis-ie degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. I'ay cette obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le lict. Et pourquoy ne luy en aurois-je pas ? elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir ; mon plus grand entretien est auec mes liures. Si quelquefois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis auecque vous ; ie me transporte, tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire. C'est pourquoy ie. responderay sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, & nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon, est desirable ; & vous dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'é-

mouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & de les endurer patiemment, il s'enſuit que la torture, le feu, & la maladie ſont des choſes deſirables. A quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & l'on ne voit point que iamais homme ait fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les eſtriuieres, ny pour auoir eſté bien trauaillé de la goutte, ou bien allongé à la torture. Diſtinguez ces choſes, Lucilius, & vous connoiſtrez qu'en ce que vous trouuez ſi rude, il y a quelque choſe à deſirer. Ie voudrois bien n'auoir point la torture; mais s'il faut que ie l'aye, ie ſouhaiterois la pouuoir ſoüffrir en homme d'honneur & de courage. I'aimerois mieux la paix que la guerre, & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie deſireray de ne me deſeſperer point aux calamitez qu'elle apportera. Ie ne ſuis pas ſi hors du ſens, que ie demande d'eſtre malade; toutesfois s'il m'arriue de l'eſtre, ie deſireray pouuoir ſouffrir auec reſolution ce qu'il faudra que ie ſouffre. Ainſi les incommoditez ne ſont point deſirables, mais la Vertu, qui fait ſupporter les incommoditez. Il y en a des noſtres qui tiennent que cette patience aux aduerſitez, eſt vne choſe qu'il ne faut ny trop fuyr, ny trop deſirer; & qu'il n'y a point de raiſon de deſirer vne choſe qui ne ſoit purement bonne, tranquille & hors de tout ce qui nous peut broüiller l'eſprit. De moy, ie ne ſuis pas de leur aduis. Pourquoy? premierement, pource qu'il n'eſt pas poſſible qu'vne choſe ſoit bonne & ne ſoit point deſirable; & puis ſi la Vertu eſt deſirable, il faut que tout Bien le ſoit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de la Vertu. Au partir de là, ſi vne patience magnanime aux aduerſitez n'eſt point deſirable, ie demande ſi la Magnanimité ne l'eſt point? Or eſt-il que c'eſt pour elle que nous meſpriſons les dangers, & les appellons au combat. Sa plus belle partie & ſa plus admirable eſt, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occaſion de s'éprouuer auec eux; & quelquesfois meſme au lieu de parer les coups, elle s'ouure l'eſtomach, & le diſpoſe à les receuoir. S'il eſt vray que la Magnanimité ſoit deſirable, il en faut auoüer autant de la reſolution à ſupporter ce qui nous fait mal, car c'eſt vne partie de la Magnanimité. Mais faites-en la diſtinction que ie vous ay ditte, & vous n'aurez plus rien qui vous abuſe. Souffrir des tourmens n'eſt point choſe

desirable ; mais c'est vne chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela consiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouuertement, quand la chose qu'on demande est specifiée ; il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general ; Comme ie me desire vne vie honneste, c'est vne chose qui consiste en plusieurs actions. Là dessous est le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le banniſſement de Rutilius, & ce breuuage empoisonné de Socrate, qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay desiray vne vie honneste, i'ay par mesme moyen desiré le tonneau, le poignard, le banniſſement, & le poison, parce que ce sont des choses sans lesquelles il est quelque fois impossible de viure honnestement.

O mille fois heureux, vous à qui la Patrie
Au pied de ſes remparts a veu perdre la vie.

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer cette mort à quelqu'vn, & de confesser qu'il y a sujet de la desirer? Decius se deuoüa pour la Republique, & donnant des esperons à son cheual, il alla chercher la mort parmy les espées des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle, auec des paroles solemnellement conceuës, & desia comme hereditaires en sa Maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiſer les Dieux par la Victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces resolutions glorieuses de l'vn & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit vne chose desirable qu'vne belle mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit de mourir en quelque entrepriſe vertueuse, & par vn acte memorable consacrer son nom aux siecles à venir. Vous pensez, quand vn homme resiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serue que d'vne Vertu, parce que la Patience est celle qui paroist le plus en cette action; vous vous trompez, elles y sont toutes. Quant à la Magnanimité, c'est vne chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance, & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui comme in-

tendante ſur tout ce qui ſe delibere, conſeille de ſe comporter genereuſement en ce qu'il eſt impoſſible d'éuiter. La Conſtance y eſt, qui tenant ferme contre toute violence, ne quitte iamais la place qu'elle a priſe, & iamais ne démord ce qu'vne fois elle a reſolu. Toutes les autres Vertus y ſont tout de meſme; c'eſt vne ſocieté qui ne ſe diuiſe point que la leur. Quand il ſe fait quelque choſe de loüable, il y en a bien vne qui principalement en prend la conduite, mais c'eſt par l'aduis de ſes compagnes. Or depuis que toutes les Vertus approuuent vne choſe, encore qu'il ſemble que ce ne ſoit l'ouurage que d'vne ſeule, indubitablement elle eſt deſirable. Et quoy? Penſeriez-vous que rien ne fut deſirable que ce qui vient par le miniſtere des voluptez & du repos, & ce qui nous fait mettre les feſtons ſur noſtre porte? Il y a des voluptez melancholiques, & des vœux plus celebrables par adoration que par applaudiſſement. Ne penſez-vous pas que Regulus ne deſiraſt d'eſtre bien-toſt de retour au ſupplice, qui luy eſtoit reſerué par les ennemis? Prenez l'ame de quelque grand perſonnage, & pour quelque temps laiſſez les opinions populaires; repreſentez-vous la vertu telle que vous deuez penſer qu'elle eſt, belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des roſes, mais que nous la ſeruions auec le ſang & la ſueur. Regardez M. Caton approchant ſes mains pures de cette venerable poitrine, & agrandiſſant courageuſement la playe que le coup n'auoit pas aſſez fait profonde. Que luy direz-vous? Que vous plaignez ſon malheur, ou que vous loüez ſa reſolution. Il me ſouuient à ce propos de noſtre Demetrius, qui dit qu'vne vie hors de toute apprehenſion, & qui n'a iamais conteſté contre la Fortune, eſt vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui luy faſſe noiſe, & qui luy donne ſujet d'éprouuer s'il a le courage en bonne aſſiette, mais qu'il croupit dans l'oiſiueté d'vn repos continuel, ce n'eſt pas tranquilité, c'eſt vne bonnace qui nous perdra. Attalus le Stoïque diſoit ordinairement, Qu'il aimoit mieux que la Fortune l'employaſt au camp qu'à la chambre. Ie ſuis tourmenté, mais ie ne dis mot; cela va bien. On me fait mourir, mais ie ne gemis point; cela va bien. Epicure diroit, cela m'eſt doux. Mais ie penſerois parler indignement d'vne choſe ſi honneſte & ſi graue de luy donner vn nom ſi delicat. Ie ſuis

dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne sera-ce pas vne chose desirable, non que le feu me brusle, mais que le feu ne m'estonne point ? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu; & iamais les choses ne peuuent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.

EPISTRE LXVIII.

ARGVMENT.

I. Il blasme la vie trop solitaire.

II. Quelles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.

III. La Vieillesse est plus propre pour vacquer au bien de l'ame, que tout autre âge.

I. IE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraitte, & que vous cachiez vostre retraitte mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en monstrent l'exemple, mais vous y trouuerez l'vn & l'autre. Ie vous le feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suiuent, se meslent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin. Outre cela quand nous auons mis le Sage dans les affaires d'vne Republique digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est tousiours en sa Republique; & peut-estre qu'il sort d'vn petit coin, pour entrer en vn Palais; & que porté dans le Ciel, il recognoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grands du monde ont eleuées pour l'ostentation de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire; Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Ie reuiens à cette-heure à ce que i'auois commencé de vous conseiller, que la retraitte que vous voulez faire, soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher, trouuez luy quelqu'autre pretexte; dittes que vous vous trouuez mal, & que vous vous affoibliſſez, ou que vous estes lassé de trauailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire

à ſe repoſer. Il y a des beſtes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs giſtes. Il vous en faut faire de meſme, autrement vous ne manquerez pas d'eſtre ſuiuy. La pluſ-part des hommes ne ſe ſoucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte, & ſi elle eſt cloſe, ils crochettent les ſerrures pour y entrer. Il n'y a rien qui ſollicite plus vn larron que ce qui eſt ſous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui eſt en priſe, n'arreſte iamais les curieux. Le monde eſt fait de la meſme ſorte; il n'y a point d'homme ſi lourd, à qui ce qui eſt tenu ſecret, ne faſſe ouurir les yeux. Vous ferez tres bien, ſi vous vous retirez, de ne publier point voſtre retraitte. C'eſt vne maniere de la publier, que de ſe cacher trop, & de ne ſe laiſſer voir à perſonne. L'vn s'eſt retiré à Tarente, l'autre s'eſt enfermé à Naples, & vn autre depuis long-temps n'a pas mis le pied hors de ſa maiſon. C'eſt appeller le monde, que de faire parler de ſa ſolitude.

II. Quand vous ferez voſtre retraitte, penſez à parler auec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-ie? Ce que les hommes ſe diſent les vns des autres ſi volontiers. Vous vous direz du mal de vous meſme. Contez vous vos veritez, & vous accouſtumez à les oüir. Si vous ſentez quelque choſe en vous, où plus qu'en nulle autre part vous reconnoiſſiez voſtre infirmité, c'eſt de quoy vous ferez voſtre principal entretien. Chacun ſçait les indiſpoſitions de ſon corps, & pour cela l'vn ſe fait vomir, pour ſe décharger l'eſtomach; l'autre mange ſouuent, pour le fortifier; l'autre ſe deſſeche par abſtinence; l'autre ſe purge; l'autre, qui eſt goutteux, ſe garde du vin & du bain? Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous ſoucions pas du reſte, pourueu que nous remedions à ce qui nous preſſe le plus. Ainſi nous auons dans l'ame des parties intereſſées, qu'il eſt queſtion de guerir. Que fais-ie quand ie me repoſe? ie panſe mon vlcere. Si ie vous monſtrois vn pied enflé, vne main liuide, ou les nerfs deſſechez de quelque iambe raccourcie, vous ne trouueriez point mauuais que ie ne bougeaſſe d'vne place, & que ie donnaſſe ordre à ma gueriſon. I'ay vn mal plus grand que tout cela, mais ie ne puis vous le monſtrer. L'abcez eſt interieur; ie ne veux point que vous me donniez de loüange, & que vous me preſchiez que ie ſuis vn grand homme, que i'ay tout

meſpriſé, que parce que les folies de cette vie m'ont deſpleu, ie m'en ſuis voulu ſeparer. Rien ne m'a deſpleu que moy-meſme. Vous n'auez que faire de venir à moy pour y profiter de quelque choſe. Vous-vous trompez de penſer que ie vous doiue donner du ſecours. Ce n'eſt pas vn Medecin qui ſe tient ceans, c'eſt vn malade. I'ayme bien mieux, quand vous partirez d'auecque moy, que vous diſiez, i'eſtimois cet homme là bienheureux, ie le tenois pour habile homme, ie m'eſtois bien propoſé de l'entendre, mais il m'a trompé; ie n'ay rien veu, ny rien oüy qui m'ait contenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en retournez auecque cette opinion de moy, ſi vous partez de cette façon, ie ſuis bien; i'ayme mieux que mon repos ſoit excuſé, qu'enuié. Vous me direz ſans doute, Et comment, Seneque, me recommandez-vous le repos? Vous tenez le langage d'vn Epicurien. Ie vous recommande le repos, il eſt vray, mais c'eſt vn repos où i'entends que vous ayez des occupations plus belles & plus laborieuſes, que celles que vous auez laiſſées. Eſtre touſiours à la porte de quelque grand, tenir vne liſte des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir du credit à la cour, ce ſont des choſes ſujettes à l'enuie, de peu de durée, & à quoy, ſans mentir, vn homme d'honneur ſe fait tort de s'arreſter. Celuy-cy a plus de reputation au Palais que ie n'ay; cét autre eſt mieux ſuiuy; ie ne puis auoir tant de train que l'vn, ny tant de faueur que l'autre. Il ne m'importe que tout le monde me vainque, pourueu que ie vainque la Fortune. Pleuſt à Dieu que vous euſſiez pris, il y a long-temps, le chemin que vous prenez à cette-heure! Mais c'eſt la couſtume d'attendre à parler de la felicité de la vie, quand on eſt en la preſence de la mort. Quoy qu'il en ſoit, contentons nous d'auoir eſté ſi longs, & ne differons plus à l'aduenir. Puis que nous n'auons pas voulu croire la raiſon, de beaucoup de choſes qu'elle nous diſoit eſtre ſuperfluës & ridicules, croyons-en l'experience que le Temps nous a donnée.

III. Faiſons comme ceux qui ſont partis tard, & qui veulent regagner le temps. Piquons; nous auons vn âge le plus propre du monde à cette eſtude. Il a ietté ſon écume, & laiſſé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il eſtoit impoſſible de dompter. Il ne faut plus guere de choſes pour les éteindre entierement. Mais quand feray-je mon profit d'vne

choſe que ie commence à apprendre, quand ie ſuis preſt de mourir ; Si vous n'en tirez autre commodité vous en mourrez plus homme de bien. Mais cependant ne penſez pas qu'il y ait âge ſi propre à faire vne bonne conſcience, que celuy qui par la cognoiſſance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choſes, a perdu la fougue de ſes paſſions, & s'eſt tout a fait diſpoſé à la recherche de ſon ſalut. C'eſt le temps que nous auons, pour l'employer à l'acquiſition d'vn ſi grand bien. Quiconque ſe fait ſage en vieilleſſe, il en a l'obligation à ſes années.

EPISTRE LXIX.

ARGVMENT.

I. Les voyages font perdre le fruict de la vie contemplatiue, & replongent l'Ame dans le Vice.

II. Le Sage ſonge continuellement à la mort.

I. IE n'approuue pas que vous changiez ſouuent de lieu ; & que tantoſt vous ſoyez en l'vn, tantoſt en l'autre, ſans faire autre choſe que d'eſtre touſiours en chemin. Premierement, parce que tous ces voyages teſmoignent vn eſprit mal arreſté. Vous ne pouuez bien eſtablir voſtre repos, ſi vous regardez touſiours aprés les nouueautez, & ne faites autre meſtier que de courir. Ayez le corps ferme, ſi vous voulez que l'eſprit le ſoit. Aprés cette raiſon, il y en a vne autre. C'eſt que les remedes, s'ils ne ſont continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie paſſée, ne veulent point d'interruption. Donnez loiſir à vos yeux d'apprendre à ſe paſſer des choſes qu'autresfois ils ont tant pris de plaiſir à regarder. Accouſtumez-vos oreilles à de meilleures paroles que celles qu'elles ont oüyes par le paſſé. Vous ne ſçauriez ſortir, que vous ne rencontriez quelque choſe qui rallumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maiſtreſſe à bon eſcient, il ſe faut garder de rien voir qui nous en faſſe reſſouuenir, parce qu'il n'eſt point de playes qui ſe cicatriſent ſi tard, ny qui pluſtoſt ſe remettent à ſaigner que celles de l'amour. Ainſi pour ne retomber iamais dans le deſir des choſes

ſes qui vous ont paſſionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les objets que vous leur auez oſtez. L'affection eſt prompte à ſe rebeller. De quelque coſté qu'elle ſe tourne, ſi elle ſe veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la beſongne, & des gages. Il n'eſt rien de ſi mauuais qui n'ait ſa recompenſe. L'Auarice promet de l'argent; la Luxure, beaucoup de plaiſirs; & de beaucoup de ſortes; L'Ambition, des eſtats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend. Enfin les vices ne ſe font point ſeruir ſans payer; mais auprés de la Vertu, chacun vit à ſes deſpens, & ſur ſa bource. Quand nous donnerions tout vn ſiecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont priſe de longue-main, les a tellement enflez, que ie ne ſçay ſi nous en pourrions venir à bout. Ie vous laiſſe à penſer ce que nous pourrons faire en vn temps ſi court comme celuy de noſtre vie, & encore le coupant en tant de morceaux, comme nous faiſons. Veillons continuellement en vne choſe, & y tenons touſiours l'eſprit bandé; tout ce que nous pourrons faire, ce ſera de la mettre à quelque degré prés de ſa perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non ſeulement à receuoir la mort, mais à l'enuoyer querir, ſi l'occaſion ſe preſente que vous en ayez beſoin. Autant vaut-il aller vers elle, que d'attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuient à vn; c'eſt vne parole tres-mal dite, & vrayement digne de la bouche des ignorans, où elle eſt ordinairement, Qu'vn homme eſt bien heureux de mourir de ſa belle mort. Puis vous pouuez penſer encore que vous ne pouuez mourir que voſtre iour ne ſoit venu. Quand vous mourez, vous auez eu le temps que vous deuiez auoir. Vous ne laiſſez rien du voſtre, ce qui demeure eſt pour les autres.

EPISTRE LXX.

ARGVMENT.

I. La vie paſſe ſans qu'on s'en apperçoiue.
II. Qu'on doit quelquefois deſirer la mort, & ne la fuir jamais; il n'importe pas de mourir toſt ou tard, mais de bien ou mal mourir.
III. Qu'il ne faut point conſeruer la vie par vne action laſche.
IV. Si on doit attendre ou preuenir la mort.
V. D'où vient l'apprehenſion de la mort.
VI. Que les meditations de tous les accidents humains, horſmis de la mort, peuuent eſtre ſuperfluës.
VII. Que des gens de baſſe condition ont meſpriſé la mort, auſſi bien que Caton, & que les autres grands perſonnages.

I. IE ſuis allé viſiter vos Pompées, qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement repreſenté mes ieunes ans, qu'il m'eſtoit aduis que i'en venois de partir, & que i'y deuois encore faire ce qu'autresfois i'y auois fait. Nous laiſſons la vie derriere nous, & comme à ceux qui ſont en la mer,

Les villes & les champs de leurs yeux ſe reculent.

Ainſi dans la rapidité des années nous perdons premierement noſtre Enfance, puis l'Adoleſcence, puis ce qui eſt entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux âges, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieilleſſe meſme. Enfin l'on commence à deſcouurir la fin generale de tous les hommes.

II. Penſons-nous que ce ſoit vn eſcueil, ſots & mal-auiſez que nous ſommes? C'eſt vn port que nous deuons quelquesfois deſirer, & iamais fuyr. Celuy qui dés ſes premiers ans y eſt arriué, n'a non plus de ſujet de ſe plaindre, que celuy qui auroit bien-toſt fait vn voyage, qu'il penſoit deuoir eſtre bien long. Car aux nauigations (comme vous ſçauez) quelquesfois faute de vent nous ſommes ſi long-temps à branler ſur l'eau, que la bonaſſe nous importune; & quelques fois auſſi nous en auons vn ſi fauorable que nous

ſommes tout esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut deſcendre du vaiſſeau. Penſez qu'il en eſt de meſme en la vie. Quelquesfois ceux-là meſmes qui n'ont point de haſte, ſe trouuent en vn moment portez où ils doiuent aller; & quelquesfois ils ſont menez ſi bellement, que le chagrin les deſſeiche, & que bien ſouuent en cette longueur il arriue des occaſions pour leſquelles ils ſeroient bien-aiſes de ne viure point. Car le viure de ſoy n'eſt pas deſirable, mais le bien viure. C'eſt pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non pas autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment, & ce qu'il doit faire. Il penſe touſiours quelle ſera ſa vie, non pas combien elle ſera longue. S'il ſe void preſſé d'incommoditez, & de trauerſes qui luy empeſchent le repos, il s'ouure la porte luy-meſme, & n'attend pas toûſiours à le faire, qu'il ſe voye à l'extremité; mais auſſi-toſt qu'il commence à ſe deffier de la Fortune, il prend garde à ſes affaires, & conſidere ſi ce n'eſt point là qu'il faut tirer l'anchre. Ce luy eſt tout vn qu'il ſe donne luy-meſme la mort, ou qu'il la reçoiue, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il ſçait bien qu'il ne ſçauroit beaucoup perdre d'vne choſe qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'eſt pas de mourir toſt, ou mourir tard, mais de mourir bien, ou de mourir mal. Qui meurt bien, ſe met hors du danger de viure mal. C'eſt pourquoy ie trouue que ce Rhodien parla plus en femme qu'en homme, qui ayant eſté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faiſoit nourrir là dedans en beſte ſauuage, comme quelqu'vn de ſes amis luy conſeilloit de ſe laiſſer mourir de faim, luy reſpondit, que tant qu'vn homme viuoit, il ne deuoit iamais deſeſperer de rien.

III. Quand cela ſeroit vray, ſi eſt-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à ſi haut prix, que ie n'en voudrois point. Il y a des choſes bien precieuſes, que quand ie ſerois aſſeuré de les auoir en faiſant vne ſi vilaine confeſſion de ma laſcheté, i'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy conſidereray-ie pluſtoſt, que ſur celuy qui vit, la Fortune peut toutes choſes, que ie ne conſidereray que ſur celuy qui ſçait mourir, la Fortune ne peut rien? Mais quelques fois, encore que ie me voye la mort toute aſſeurée, & que ie ſois ſur le poinct de receuoir le ſupplice qui m'eſt deſtiné, ie ne preſteray point

la main à ma punition; c'eſt vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit tuer, ayez patience; pourquoy le preuenez-vous, & pourquoy vous faites vous procureur de la cruauté d'autruy? Eſt-ce que vous portez enuie à voſtre bourreau, ou que vous luy voulez eſpargner ſa peine? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abſtinence; & cependant il fuſt trente jours priſonnier, attendant la mort d'vne heure à l'autre, non pas en cette intention, que tout eſtoit poſſible, & qu'en vn ſi long eſpace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'eſperances, mais pour ſe conformer aux lieux, & ne retrancher rien à ſes amis, du peu de temps qu'ils auoient à le poſſeder.

IV. Quelle contrarieté d'opinions eſt-ce de meſpriſer la mort, & auoir peur de la priſon? Scribonia, femme d'honneur, fuſt tante de Druſus Libo, ieune homme, d'auſſi petit iugement, que de grande Maiſon, qui ſe promettoit plus qu'il n'eſtoit permis d'eſperer en ſon ſiecle, & plus qu'en quelque ſiecle que ce fuſt, vn ſi mal-habile homme que luy, ne pouuoit iamais auoir. Comme il euſt eſté rapporté du Senat dans vne littiere, tout mal-fait, & mal-accompagné, (parce que tous ſes plus proches le tenans, non plus criminel, mais deſia mort, l'auoient mal-heureuſement abandonné) il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou ſe la donner. Sur quoy Scribonia luy ayant demandé quel plaiſir il auroit à faire la beſongne d'vne autre, il la crut; il ſe fit mourir, & fit bien; Car ayant à mourir au bout de trois ou de quatre iours, à l'appetit de ſon ennemy, c'eſtoit bien faire ſa beſongne que de viure pour attendre ſa commodité. Ce n'eſt donc pas choſe qui ſe puiſſe vniuerſellement decider, ſi me voyant menacé de la mort par quelque violence exterieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raiſons de part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent, l'vne eſt douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie pas la main ſur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer ie choiſiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ie prendray pluſtoſt vne maiſon que l'autre, i'en feray de meſme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me ſemblera le plus beau pour en ſortir. Et puis, comme la plus longue vie n'eſt pas touſiours la meilleure, ainſi la mort la plus longue eſt touſiours

la pire. Il n'y a choſe où l'eſprit doiue pluſtoſt ſuiure ſa fantaiſie qu'en la mort. Qu'il ſorte du coſté que ſon humeur le pouſſe; ſoit que le fer ſoit plus ſelon ſon gouſt, ſoit qu'vne corde luy plaiſe dauantage, ou qu'il aime mieux quelque breuuage qui luy bouche les veines; laiſſons-le faire. Qu'il rompe les liens de ſa ſeruitude, de la façon que bon luy ſemblera. En la vie il faut taſcher de contenter tout le monde, mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort eſt celle qui nous eſt plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'vn dira que vous auez eu faute de cœur; vn autre, qu'il y a eu de la temerité en voſtre fait; & vn autre encore, qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuſe & plus braue que celle que vous auez choiſie. Mais penſez pluſtoſt que vous eſtes ſur vne deliberation, que quand vous l'aurez executée, vous n'auez plus que faire de ce qu'on dira de vous? Et ne vous ſouciez d'autre choſe que de vous oſter à la Fortune le pluſtoſt que vous pourrez; autrement vous trouuerez touſiours quelqu'vn qui n'approuuera pas voſtre reſolution. Il y en aura meſme entre ceux qui font profeſſion d'eſtre Philoſophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre ſa vie; Que c'eſt impieté d'eſtre meurtrier de ſoy-meſme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous à limité. Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté priſonniere, & ne s'en apperçoiuent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à noſtre aduantage, que ce que n'ayant qu'vne porte pour venir au monde, nous en auons vne infinité pour en ſortir. A quel propos me reſerueray-ie aux rigueurs d'vne maladie, qui n'a point d'eſperance, ou à toutes les vergongnes que me voudra faire vn inſolent & cruel ennemy, ſi parmy les tourments meſmes, i'ay moyen de m'ouurir le paſſage, & de me faire faire place, s'il ſe preſente quelque choſe deuant moy pour m'empeſcher? La ſeule choſe en quoy nous ne pouuons nous plaindre de la vie, c'eſt qu'elle ne tient perſonne. La condition des hommes eſt bonne en ce que iamais perſonne n'eſt miſerable que par ſa faute. Prenez-vous plaiſir de viure? viuez. Vous en faſchez-vous? Il vous eſt libre de vous en retourner d'où vous eſtes venu. Vous vous eſtes ſi ſouuent fait ouurir la veine, pour vous alleger d'vne douleur de teſte, ou pour vous décharger de quelque abondance d'humeurs.

Ne penſez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous déchire tout ce que vous auez dans le corps. La pointe d'vn caniuet vous fera l'ouuerture d'vne liberté perpetuelle, & par vne piqueure vous vous mettrez hors d'apprehenſion à tout iamais

V. A quoy tient-il donc que nous y allons ſi lentement? C'eſt que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne ſommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous ſera force d'en déloger. Nous ſommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maiſon, que quelques incommoditez qu'ils y reçoiuent, il leur eſt impoſſible d'en vouloir partir. Voulez-vous eſtre maiſtre de voſtre corps? Demeurez-y comme touſiours preſts à le quitter. Propoſez-vous que c'eſt vne compagnie où vous ne deuez pas touſiours eſtre? Et vous la laiſſerez auecque moins de regret, quand il vous en faudra ſeparer. Mais comment nous reſoudrons nous à finir noſtre vie, nous qui ne faiſons tous les iours autre choſe qu'eſtendre nos concupiſcences.

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous ſoit ſi neceſſaire; car toutes les autres peuuent eſtre ſuperfluës. Ie me ſeray preparé contre la pauureté, & peut-eſtre que ie ſeray riche, tant que ie viuray. Ie me ſeray pourueu d'armes contre les douleurs, & vne ſanté continuelle m'oſtera les occaſions de m'en ſeruir. Ie me ſeray fortifié de reſolutions, encore que la fortune me fiſt perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis, & ils viuront tous plus que moy. La mort eſt le ſeul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains auec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands perſonnages qui ayent aſſez de force pour rompre les fers qui nous tiennent en cette captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre ſon ame auec la main, & de la mettre dehors, quand il vid qu'elle ne ſortoit pas aſſez-toſt par l'ouuerture que l'eſpée auoit faite. Mais ce ne ſont pas des coups qui appartiennent à luy ſeul; en la lie meſme des hommes, il s'en eſt trouué qui d'vne ſecouſſe magnanime & vigoureuſe, ſe ſont arrachez aux outrages de la Fortune, & n'ayans pû ny mourir à leur fantaiſie, ny faire election des

inſtrumens pour ſe tuer, ont pris ce qui leur eſt venu le premier à la main, & ont rendu mortelles des choſes qui n'eſtoient pas ſeulement nuiſibles de leur naturel. Dernierement dans les ſpectacles, où des condamnez combattoient contre des beſtes, vn Alemand qu'on preparoit pour celuy du matin, feigneit de vouloir aller faire ſes neceſſitez, parce qu'il ne ſe pouuoit autrement deffaire de ſes gardes. Il y a ordinairement vne eſponge aux priuez, pour le ſeruice de ceux qui en ont affaire; il la prit auec le morceau de bois où elle eſt attachée, & ſe la fourra toute dans la gorge; ſi bien que par l'empeſchement de ſa reſpiration il ſe fit ſur l'heure meſme rendre l'eſprit. Ce fut ſans mentir faire vne vergongne à la mort. Ie ſçay bien que vous me direz, que le parfum n'en eſtoit gueres bon. Mais comment vn homme pourra-il mieux monſtrer la faute de ſon iugement, que de faire le dégouſté quand il eſt queſtion de mourir? Il faut aduoüer que cét homme, qui auoit le courage grand, meritoit bien qu'on luy remiſt l'élection de la mort en ſa liberté. Combien penſez-vous qu'il ſe fuſt brauement ſeruy d'vne eſpée, & combien courageuſement il ſe fuſt jetté dans la mer, ou precipité d'vn rocher en bas, s'il en euſt eu le moyen? Quoy que dépourueu de toutes choſes, il trouua de quoy ſe bien faire, & nous apprit que pour mourir il ne faut autre choſe que le vouloir. Que chacun iuge de cette action ce que bon luy ſemblera; mais pour moy, ie tiendray touſiours cette maxime, Que la mort n'a point de vilainie ſi puante qui ne me ſente mieux que tout le muſque & tout l'ambre-gris que la ſeruitude ſçauroit auoir. Puis que i'ay commencé par les exemples de gens de baſſe qualité, i'y continueray, pour obliger ceux de qui la condition eſt meilleure, à ſe demander quelque choſe dauantage, quand ils verront qu'vne choſe qu'on eſtime ſi terrible, eſt meſpriſée par les hommes du monde qui ſont les plus meſpriſez. C'eſt vne opinion dont nous ſommes abbreuuez de longue main, que les Catons, les Scipions, & leurs ſemblables, que nous admirons, ſont au delà de noſtre imitation. Mais ie vous veux monſtrer que parmy ces maraux deſtinez au combat des beſtes, il ne ſe trouuera pas moins d'exemples de cette vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long-temps qu'vn beliſtre qu'on enuoyoit

dans vne charrete auec des gardes, pour le ſpectacle du matin, feignant d'auoir ſommeil & de chercher vn lieu pour ſe repoſer la teſte, trouua moyen de ſe la paſſer entre deux rais, & s'y tint ferme, iuſques à ce que la roue qui tournoit, luy euſt tords & rompu le col. Il échappa du ſupplice par la charrete meſme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de ſortir, il n'eſt rien d'aſſez fort pour l'en empeſcher. La Nature ne nous garde point ſous la clef. Ceux que la neceſſité de ſortir du monde, laiſſe en liberté de choiſir la porte, peuuent prendre celle qu'il leur plaira. L'election ne peut eſtre qu'en la multitude; mais quand les occaſions ſont difficiles, il faut prendre la premiere venuë pour la meilleure. Quand ce ſeroit vne choſe de quoy iamais on n'auroit oüy parler, l'eſprit ne manquera pas à qui aura aſſez de courage. Vous voyez que ces chetifs eſclaues meſmes s'éuertuent quand la douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent, ne ſçauroient eſtre ſi fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. Celuy-là ſans doute eſt grand non ſeulement qui s'eſt commandé de mourir, mais qui en a trouué le moyen. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de ſemblables exemples, ie vous en va dire encore vn. La ſeconde iournée du combat naual, vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy-pique, pour ſe battre contre vn autre, ſe la mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'euſt-il pas eſté bien laſche de ſe reſeruer à des tourmens ſuiuis de la riſée de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir, & bien mal-auiſé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main? Ce ſpectacle fut d'autant plus grand, qu'il eſt plus honneſte aux hommes d'apprendre à mourir, qu'à tuer. Pourquoy donc les gens d'honneur, fortifiez par la meditation, & par le diſcours de la Raiſon contre les choſes caſuelles ne feroient ils pas ce que font les hommes perdus & criminels? C'eſt par la Raiſon que nous ſçauons que par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne vient iamais que par vn effort, & qu'il n'importe où commence vne choſe qui doit venir infailliblement. La meſme Raiſon nous exhorte, que s'il ſe peut faire, nous mourions ſans douleur. Sinon, que nous faſſions comme nous pourrons, & prenions la premiere choſe que nous trouuerons pour nous dégager. La violence qu'on fait pour viure, eſt

vne

vne choſe mal honneſte; mais quand il eſt queſtion de mourir, on ne ſçauroit faire vne choſe plus belle, ny plus glorieuſe que d'en vſer.

EPISTRE LXXI.

ARGVMENT.

I. Pour prendre vn bon conſeil, il faut auoir vn but, qui doit eſtre le ſouuerain Bien.
II. Il n'y a point d'autre Bien que ce qui eſt honneſte.
III. La Sageſſe nous apprend à diſtinguer le bien d'auec le mal.
IV. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaiſes fortunes.
V. Qu'on ne doit point reſiſter à la mort.
VI. La Philoſophie nous monſtre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.
VII. Qu'on trouue la Felicité auſſi bien dans les aduerſitez, que dans les proſperitez.
VIII. Deſcription d'vn homme ſage.
IX. Definition de la Vertu.

VOvs ne ceſſez de me faire des conſultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui eſt le meilleur en vn Conſeil, c'eſt qu'il ſoit donné quand il eſt temps. C'eſt pourquoy ie ne doute point que bien ſouuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fiſſiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous eſcrits; car on accommode le Conſeil à la diſpoſition des affaires. Or elles changent d'vne heure à l'autre, & courent pluſtoſt qu'elles ne vont. Il faut donc prendre conſeil de iour en iour; Encore ay-ie opinion qu'il ſeroit trop tard, & qu'il ſeroit meilleur d'eſtre pris ſur le poinct meſme de l'execution.

I. Or ie m'en va vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez ſçauoir ce que vous deuez ou fuyr, ou deſirer, iettez auſſi-toſt les yeux ſur le ſouuerain Bien, & vous ſouuenez quelle profeſſion de vie vous vous propoſez de faire; car c'eſt à cette regle que ſe doiuent conformer toutes vos actions. Il n'eſt pas poſſible de bien ranger les parties, ſi nous

ne ſommes aſſeurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne ſçauriez rien peindre, que premierement vous ne ſçachiez ce que vous voulez repreſenter. La principale faute que nous faiſons, c'eſt que nous deliberons de la vie par les pieces, & iamais en gros. La premiere choſe que doit faire vn homme qui veut tirer vne fleſche, c'eſt de ſçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Conſeils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne ſçait où il veut prendre terre, ne ſçaura quel vent il doit deſirer. Parce que nos actions ſont toutes fortuites, c'eſt force que la Fortune y ait beaucoup de pouuoir. Il y en a qui ſçauent des choſes qu'ils ne penſent pas ſçauoir, comme quelquesfois il nous arriue de demander ceux qui ſont aupres de nous; ainſi le plus ſouuent en faiſons-nous de ce qui eſt le ſouuerain Bien. Il eſt aupres de nous, & nous l'allons chercher bien loin. Ie ne vous amuſeray point de beaucoup de paroles pour vous faire entendre ce que c'eſt; ie ne vous broüilleray point l'eſprit d'vne diuerſité d'objets, mais ie vous mettray le doigt deſſus.

II. Que me ſeruiroit de vous aller chercher tant de diuiſions & de ſubdiuiſions, puis que tout d'vn coup ie vous puis dire, Le ſouuerain Bien eſt ce qui eſt honneſte, & ce que vous admirez dauantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui eſt honneſte; tous les autres ne ſont ny vrais ny legitimes. Si vne fois vous vous imprimez cette opinion & deuenez amoureux de la Vertu (car de l'aymer ſimplement ce n'eſt pas aſſez) elle ne s'approchera de rien de ſi triſte & de ſi miſerable, quelque opinion que les autres en ayent, qu'elle ne vous y faſſe trouuer du repos & du plaiſir. Les tourmens meſmes, ſi vous vous y troublez moins que celuy qui vous les fait ſouffrir, & les maladies, ſi vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous ſeront des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choſes qui ſont ameres au gouſt des autres, vous ſeront douces, ſi vous les rehauſſez au deſſus d'elles. Vous tenez pour vne propoſition indubitable, Que ce qui n'eſt pas bien, ne peut eſtre honneſte, & qu'à lors toutes ſortes d'incommoditez ſe peuuent iuſtement dire bonnes, quand elles ſont deuenuës honneſtes par la preſence de la Vertu. Ie ſçay bien qu'il eſt aduis à beaucoup que ce ſont des Chimeres, & des choſes qui paſſent

la condition des hommes, que ce que nous promettons. Pour moy ie ne m'en eſtonne point, parce qu'ils ne iettent les yeux que ſur le corps; mais qu'ils ſe retournent vers l'ame, & ils parleront d'vn homme comme d'vn Dieu. Retirez-vous donc, Lucilius, & me laiſſez toute cette race de Philoſophes pedants, qui d'vne choſe ſi haute & ſi magnifique, nous ramenent aux ſyllabes, & repaiſſent les eſprits de certaines ſubtilitez qui ne font que les affoiblir. Taſchez de reſſembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philoſophie, & non à ceux qui l'enſeignent de ſi mauuaiſe grace, qu'ils font penſer que c'eſt vne choſe qui donne bien de la peine, auant qu'on la ſçache, & peu de fruit quand on la ſçait. Si vous auez enuie de faire quelque choſe pour moy, rangez-vous à ces premiers maiſtres. Socrate, de qui toute la Philoſophie eſt d'apprendre à bien viure, dit, Que la plus grande ſageſſe que puis auoir vn homme, c'eſt de ſçauoir faire diſtinction du bien & du mal. Voulez-vous eſtre heureux, dit-il, ne vous faſchez donc point qu'on vous eſtime fol. Si quelqu'vn vous veut dire des iniures, qu'il vous en die; s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en faſſe; quoy qui vous arriue, vous ne ſouffrirez rien, pourueu que la Vertu ſoit auecque vous. Voulez-vous eſtre heureux? Voulez-vous à bon eſcient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous meſpriſe. C'eſt vne patience dont perſonne n'eſt capable, s'il n'a cette opinion, Que tous biens ſont égaux, pource que rien ne peut eſtre Bon qui ne ſoit Honneſte, & que ce qui eſt Honneſte en quelque ſujet qu'il ſoit, n'eſt iamais ſuſceptible d'inegalité.

IV. Et quoy donc? il n'importe ſi Caton eſt Preteur, ou s'il ne l'eſt pas; s'il gaigne la bataille de Pharſalle, ou s'il la perd. Ce bien, de demeurer inuincible en vn party vaincu, eſt auſſi grand que le bien de reuenir Victorieux à Rome. La Vertu qui domte la mauuaiſe Fortune, eſt celle là meſme qui regle la bonne. Or la Vertu ne ſe peut faire ny plus grande ny plus petite; elle eſt touſiours d'vne taille. Mais Pompée perdra ſon armée & ſera mis en déroute. Tous ces Grands, de l'aſſiſtance deſquels il ſe ſeruoit, pour vn teſmoignage que ſa cauſe eſtoit la cauſe de la Republique; Ce Senat meſme portant les armes, duquel il faiſoit ſon auant-garde, ſeront tous defaits en ce combat; & la ruyne d'vn ſi grand Empire

enuoyera ſes eclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Eſpagne; Et la pauure Republique, de peur de n'eſtre pas aſſez long-temps miſerable, ne pourra pas tomber vne ſeule fois. Ie veux que tout cela ſoit; ie veux que Iuba ſe perde en ſon propre Royaume, & que ny la connoiſſance du pays, ny la valeur de ſes ſujets opiniaſtrez à mourir pour le ſeruice de leur Roy, ne l'en puiſſe garentir; Ie veux que la foy meſme de ceux d'Vtique cede à la continuation des mauuais ſuccez, & qu'en Afrique Scipion ſoit abandonné de la bonne Fortune que ceux de ſa Maiſon y auoient touſiours euë auparauant. Il y a long-temps que Caton a donné ordre à ſa ſeureté; neantmoins il a eſté vaincu. C'eſt vn rebut qu'il faut compter parmy les autres. Il ne ſe deſeſpere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas eſté Preteur. Le iour qu'on luy refuſa la Preture, il ne fit que ioüer; la nuict qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture en vn meſme rang. Il s'eſtoit par vne meditation continuelle gratié cette maxime en l'ame, Qu'il falloit ſouffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoy ſe fut-il troublé de la mutation de la Republique, luy qui ſçauoit qu'il n'y a rien au monde, non pas la terre, non pas le Ciel, non pas cette contexture vniuerſelle, quoy que Dieu meſme la conduiſe, qui ne ſoit ſujet à reuolution. Les choſes ne ſeront pas eternellement en l'ordre où elles ſont à cette heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progrez, elles ont auſſi leur fin. Tout ce que nous voyons ſe promener ſur nos teſtes, & ce que nous foulons ſous nos pieds, ſe diminuë chaque iour de quelque choſe, & à la fin doit ceſſer entierement. Il n'y a rien qui n'ait ſa vieilleſſe. La Nature enuoye tout en vn meſme lieu, quoy que ce ſoit par interualles inégaux. Ce qui eſt, ne ſera plus & ne perira pas pourtant, mais ſe reſoudra. Cette reſolution nous ſemble vne mort, parce que nous ne regardons qu'aux choſes qui ſont prés de nous, & que l'eſprit offuſqué des nuages du corps, & engagé en ſa ſeruitude, ne peut pas donner iuſques à celles qui ſont plus eloignées. S'il le pouuoit faire, & ſe promettre que comme la mort a ſa viciſſitude apres la vie, la vie aura ſa viciſſitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choſes ne ceſſeront iamais d'eſtre

faites, deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner cette occupation à ſa prouidence, il porteroit ſa fin & celle des ſiens auec plus de patience qu'il ne fait. C'eſt pourquoy, quand Caton aura couru de l'eſprit les ſiecles paſſez & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nez & à naiſtre, eſt condamnée à la mort; Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la ſeigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, ſeront vn iour en ſi pitoyable eſtat qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Hiſtoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui ſe changera doucement en faineantiſe, & les autres par la ſuperfluité des deſpenſes, qui eſt la ruyne la plus certaine que les grands Eſtats puiſſent auoir. Toutes ces campagnes fertiles ſeront couuertes de quelque inondation ſubite de la mer, & ſeront mer elles-meſmes, ou bien quelque ſpacieuſe cauerne, qui eſt peut-eſtre ſous elles, ſe venant à laſcher, les engloutira. Quelle raiſon ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, ſi de quelque eſpace de iours ie precede vn Deſtin où ſera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel eſprit ne doit ny conteſter contre Dieu, ny ſe vouloir excepter d'vne loy generale, où il s'en va receuoir vne meilleure vie, & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, iouyr de la compagnie des choſes diuines, ou pour le moins, ſans auoir iamais aucun mal, il retournera ſe raſſembler à ſa Nature, & à ce tout duquel autresfois il eſtoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneſte vie ſoit vn plus grand bien que l'honneſte mort, parce que la Vertu n'eſt point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'élargiſſe. Socrate diſoit, que la Vertu & la Verité ſont vne meſme choſe. Comme la Verité ne croiſt point, auſſi ne fait la Vertu. Elle eſt en ſa plenitude, il n'y a rien de vuide. Vous n'auez donc pas dequoy vous ébahir, quand ie vous dy que tous biens ſont égaux, & qu'auſſi grands ſont ceux qu'auec election on peut receuoir, que ceux qu'vn accident inopiné fait ſuruenir. Car ſi vne fois vous vous laſchez à cette opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la ſouffrance courageuſe & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en priſon vous ſemblera mi-

ſerable ; & miſerable Caton, qui remet ſes mains à ſa playe plus courageuſement la ſeconde fois que la premiere ; Et plus miſerable que tous les autres Regulus, ſi cruellement traitté pour auoir eſtimé ſa parole plus que ſa vie, & n'auoir pas voulu ſe permettre de mentir, meſme à ſes ennemis. Et toutesfois c'eſt vn langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais oſé tenir. Car comme ils n'auoüent pas qu'il ſoit heureux, auſſi diſent-ils qu'il n'eſt pas mal-heureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme reſolu parmy les douleurs eſt heureux, non pas toutesfois parfaitement, ny pleinement ; mais c'eſt vne opinion qu'il leur eſt impoſſible de ſouſtenir. Qui eſt heureux, eſt au comble du bien ; qui eſt au comble du bien, n'a point d'autre bien au deſſus de luy. La Vertu ne ſouffre point de diminution ; le vertueux aura le corps en pieces où elle eſt, qu'il ne laiſſera pas d'eſtre bien ſain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, qui s'anime, & qui s'excite par toutes les choſes qui l'attaquent. Ne voyez-vous pas les jeunes gens, de qui l'inclination eſt genereuſe, & que le deſir de paroiſtre a pouſſez à quelque entrepriſe, s'expoſer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemins, quand il faut aller chercher de la reputation.

VI. La Philoſophie vous inſpirera la meſme aſſeurance, & vous donnera le meſme meſpris de tout ce qui vous pourra arriuer. Ce ſera d'elle que vous receurez cette impreſſion veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur, Que ce n'eſt pas vne corde qui ſe puiſſe laſcher & roidir comme l'on veut, mais vne reigle qui ne ſçauroit eſtre ſi peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'eſt à la Vertu de iuger, & non d'eſtre iugée. Il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle eſt, il s'enſuit auſſi qu'en tout ce qui ſera dreſſé ſur elle, il ne peut y auoir rien qui ſoit plus ou moins droit l'vn que l'autre ; Car eſtant force qu'ils ſe rapportent à leur regle, la raiſon veut auſſi qu'ils ſe trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc ? Eſtre en vn feſtin parmy les delices, ou à la torture parmy les douleurs, eſt-ce vne meſme choſe ? Pourquoy non ? Ie vous eſtonneray bien dauantage quand ie vous diray qu'il fait bon eſtre à la torture, &

mauuais d'eſtre en vn feſtin. Mais c'eſt lors que dans la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'on ne ſe comporte pas dans vn feſtin comme l'on doit. Ce n'eſt pas la matiere qui fait les choſes bonnes ou mauuaiſes, c'eſt la Vertu, en quelque part qu'elle paroiſſe. Toutes choſes n'ont qu'vne meſure & qu'vn prix. Ie ſçay bien que quelqu'vn de ceux qui meſurent les autres à leur aune, me ſauteroit volontiers au viſage, parce que ie dis qu'auſſi heureux eſt celuy qui a des aduerſitez, & les ſupporte, que celuy qui parmy les proſperitez, ſe conduit auec diſcretion; Et auſſi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune, mais immuable de courage, eſt porté deuant le chariot du Victorieux; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuuent faire, eſt impoſſible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez-vous eſtrange ce que ie dis? qu'eſtre lié, bleſſé, tué, bruſlé, ſoient de bonnes choſes? Elles ſont quelquesfois plaiſantes. La modeſtie eſt vne geſne au voluptueux, & le trauail vn ſupplice au faineant. Le delicat a pitié d'vn actif, & l'ignorant de celuy qui eſtudie. Il en eſt de meſme des autres choſes. Quand faute d'inclination, de force, & de ſuffiſance, nous ne nous en ſentons pas capables, nous les eſtimons dures & difficiles; & n'en connoiſſons-nous pas à qui ne boire point de vin, & eſtre éueillez au poind du iour, ſont les plus cruels ſupplices qu'il eſt poſſible d'endurer? Ces choſes-là de quoy nous auons ſi mauuaiſe opinion, ne ſont ny dures ny difficiles, mais nous ſommes foibles. Il faut vn grand courage, pour faire iugement des choſes qui ſont grandes; autrement nous leur imputerons vne faute qui vient de nous. Les rames nous ſemblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau, & cependant elles ne laiſſent pas d'eſtre bien droites. Les choſes ſe font diuerſes, ſelon la façon dont on les regarde. Nôtre eſprit ne voit pas bien clair en la connoiſſance de la Verité. Faites-moy voir vn jeune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du ſiecle, & qui ait l'eſprit vif, ie m'aſſeure qu'il m'auoüera qu'vn homme qui magnanimement ſupporte le faix des aduerſitez, luy ſemble plus heureux, que celuy que la Fortune aſſouuit de toutes les proſperitez qu'il peut deſirer.

VIII. Ce n'eſt point choſe nouuelle que ce qui n'eſt

point au vent ne branle point. Mais quand on void vn homme ſe hauſſer où les autres s'abbaiſſent, ſe tenir debout où les autres ſont par terre, c'eſt en cette merueille que ie troue vn iuſte ſujet de s'ébahir. Ie ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduerſitez, il y ait autre mal, ſinon, que l'eſprit ſe plie, qu'il ſe courbe, & qu'il ſuccombe, qui ſont toutes choſes à quoy le Sage n'eſt point ſujet. Quelque chargé qu'il ait ſur le dos, il ne marche iamais que droit, & ſa taille paroiſt touſiours. S'il tombe ſur luy quelque choſe de ce qui peut tomber ſur vn homme, il n'en murmure point, il connoiſt ſa force, & ſçait bien qu'il a les eſpaules bonnes. Ie ne le ſepare pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas auſſi peu de ſentiment en luy qu'en quelque ſouche. Ie ſçay bien qu'il eſt compoſé de deux pieces, l'vne irraiſonnable, ſenſible aux morſures, aux brulûres, & aux douleurs; l'autre raiſonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ſes reſolutions. C'eſt en celle-là que conſiſte le ſouuerain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut, l'ame n'a que des anxietez, & des inquietudes. Mais quand il eſt parfait vn rocher n'eſt pas immobile comme elle eſt. C'eſt pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à ſe faire vertueux, & quelque prés qu'il ſoit de la perfection, s'il n'eſt point encore au dernier poinct, il ſe voudra faire accroire qu'il a beſoin de reprendre ſon haleine; & au lieu que tout d'vne venuë, il peut acheuer le peu qu'il luy reſte, il relaſchera quelque choſe de ſa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore paſſé tout le mauuais chemin, & que iuſqu'à ce qu'il ſoit au haut, il eſt touſiours en danger de gliſſer. Mais celuy de qui la Sageſſe eſt accomplie, n'eſt iamais bien à ſon aiſe, que quand il fait quelque preuue genereuſe de ſa Vertu. S'il ſe preſente vne occaſion de faire quelque acte loüable, il va droit où l'Honneur & la Raiſon luy font ſigne d'aller. S'il y a des difficultez & des riſques, il paſſe par deſſus, & ne ſe ſoucie pas qu'on die qu'il a eſté mal-heureux, pourueu qu'on aduoüe qu'il eſt homme de bien. Ie viens à cét heure à l'endroit où vous m'attendez, afin que vous ne penſiez pas que la Vertu que preſchent les Stoïques, ſoit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, ſentira la douleur, & bleſmira. En quoy conſiſte donc la miſere, & ce qui veritablement s'appelle

pelle mal ? A trembler, à ſentir douleur, & à bleſmir ? Rien moins ; Ce qui la cauſe c'eſt quand l'eſprit troublé par ces incommoditez, eſt reduit à ſe confeſſer eſclaue du corps, & à murmurer contre ſa condition. C'eſt vne choſe indubitable, que le Sage demeure maiſtre de la Fortune par ſa vertu ; mais il en eſt aſſez, qui font profeſſion de l'eſtre, à qui bien ſouuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehenſions. Mais c'eſt noſtre faute d'exiger des eſcoliers, ce qui n'appartient qu'aux maiſtres. Veritablement ie loüe ce qui eſt bon, & me conſeille de le faire ; mais ie n'en puis encore prendre la reſolution ; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay, deuant que de m'en pouuoir ſeruir, où l'occaſion s'en preſenteroit. Comme il y a des couleurs que la laine prend, pour vne ſeule fois qu'on l'aura trempée, & d'autres qu'elle ne ſçauroit prendre, qu'elle n'ait eſté dégreſſée, & remiſe en la chaudiere beaucoup de fois ; Ainſi il y a de certaines ſciences qui ne ſont pas ſi toſt enſeignées, que ceux qui les ont appriſes, n'en ſçachent aſſez, pour en faire eux-meſmes des liures. Mais ſi elle ne deſcend iuſques au fonds, & ne ſejourne pour auoir loiſir d'agir dans l'eſprit, ce qu'elle y opere, n'eſt pas teinture, c'eſt vne taſche, & ne ſe void point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enſeigner qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu, ou pour le moins que ſans Vertu, rien ne ſe peut appeller Bien ; & que la meilleure partie de nous, qui eſt la raiſonnable, eſt le ſiege de la Vertu.

IX. Que ſera-ce que cette Vertu ? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'eſprit, & deſpoüillera les choſes de ces vaines apparences, qui nous les font bien ſouuent ou fuir, ou deſirer ſans occaſion. Quiconque aura ce iugement, ne fera point difficulté de declarer que toutes choſes ſont bonnes, & pareilles, quand elles ont paſſé par les mains de la Vertu. I'auoüe que les biens du corps ſont bons au corps ; mais ils ne le ſont pas generalement. Et bien qu'on leur puiſſe donner quelques prix comme à des choſes ſujettes au commerce, ſi eſt-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement eſt Bien. Ils ne ſeront pas égaux les vns aux autres ; les vns ſeront plus grands, & les autres plus petits. En ceux-là meſmes qui font profeſſion

de Sageſſe, il y a bien de la difference. Les vns en ſont deſia ſi auant, qu'ils oſent bien hauſſer les yeux, pour regarder la Fortune, mais ce n'eſt pas ſans ciller, parce que l'eſclat de ſa pompe les ébloüit. Les autres qui ſont paruenus au plus haut degré, ont de la confiance, & entrent en conteſtation auec elle. Les choſes qui ne ſont pas acheuées, ne ſont iamais fermes; tantoſt elles s'entr'ouurent, tantoſt elles panchent, tantoſt elles ſe reculent, & tantoſt elles tombent. Le remede c'eſt de marcher touſiours & de s'euertuer. Car il ne ſçauroit y auoir ſi peu d'interruption à noſtre diligence, que ce ne ſoit force de reculer. Quand vous auez quitté cette beſongne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penſer de la reprendre à l'endroit où vous l'auez laiſſée. Il faut recommencer tout de nouueau. Preſſons donc, & perſeuerons; il y a plus à faire qu'il n'y a de fait; il eſt vray pourtant que c'eſt deſia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire ſans mentir, qu'il n'y a choſe en ce monde que ie deſir auecque plus de paſſion. Ie voy bien auſſi que de voſtre coſté vous y auez du zele, & que vous y marchez de bon pas. Dépeſchons-nous, afin d'auoir du contentement à viure; car autrement, auec aſſez peu d'honneur, que pouuons nous dire, ſinon que nous ſommes retenus en vne demeure où nous ne voyons que des ordures & des ſaletez ? Sur tout, faiſons en ſorte que ce que nous auons de temps, ſoit tout à nous; ce qui ne peut eſtre, que nous meſmes nous ne ſoyons premierement à nous. Quand ſera-ce que i'auray aſſez de courage pour meſpriſer l'vne & l'autre Fortune ? Quand ſera-ce, qu'aprés auoir mis toutes mes paſſions ſous le pied, ie pourray dire cette parole glorieuſe, I'ay vaincu. Demandez vous qui ? Non les Perſes, non les extremitez des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuſes au delà des Daces; mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

EPISTRE LXXII.

ARGVMENT.

I. Que l'eſtude de la Philoſophie doit commencer de bonne-heure & eſtre continuée.
II. La Fortune n'a point d'empire ſur le Sage.
III. Difference d'entre celuy qui eſt Sage, & celuy qui eſt en la voye de l'eſtre.

IE ſçay bien la reſponce de la queſtion que vous me faites, s'il m'en pouuoit reſſouuenir. Mais il y a ſi long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont point eſté maniez depuis long-temps. Noſtre eſprit a beſoin d'eſtre ſouuent deplié, pour remuer ce qui eſt dedans, & le reconnoiſtre, afin de s'en pouuoir ſeruir quand il en ſera beſoin. Laiſſons donc cela pour vne autre fois, car c'eſt vne choſe qui merite bien qu'on y penſe. Au premier ſejour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne manqueray pas d'y mettre la main. Il eſt des choſes qui ſe peuuent eſcrire en coche, & d'autres qui veulent le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations meſmes, ie ne laiſſeray pas d'y faire quelque choſe. Car ſi i'en voulois attendre la fin, ce ne ſeroit iamais fait. Nous les ſemons; pour vne il en vient vne douzaine; & puis nous nous donnons des remiſes nous meſmes. Auſſitoſt que ie ſeray hors de cette affaire, ie m'en vay y trauailler à bon eſcient; ſi ie me puis tirer vne fois du bourbier où ie ſuis, ie me donneray entierement à la Philoſophie.

I. Il ne faut pas philoſopher, quand vous n'aurez autre choſe à faire, mais il faut quitter toute beſongne pour philoſopher. Quand nous commencerions d'eſtudier, auſſi-toſt que nous ſommes hors du beguin, & que nous ne ferions autre choſe iuſques au dernier iour de la plus longue vie qu'vn homme puiſſe auoir, c'eſt vne eſtude où nous ne ſçaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouuons pas à l'endroit où nous l'auons interrompuë;

Elle fait comme vne corde, qui ſe rompt pour auoir eſté trop tenduë, elle reuient à ſon commencement. Il faut reſiſter aux occupations, & y renoncer entierement, pluſtoſt que de les eſtaller, pour en auoir en tout temps. Quand vne eſtude eſt ſalutaire, il n'y a point de temps qui ne luy ſoit propre; mais la plus-part n'eſtudient pas aux choſes pour leſquelles il faut eſtudier.

II. Quelque empeſchement qui ſuruienne, il ne troublera point vn eſprit qui ſe ſera mis en bon eſtat. Ceux qui n'y ſont pas, ont encore des trauerſes; le contentement du Sage eſt d'vne contexture ſi bien entre-laſſée, & d'vn aſſemblage ſi fort, que la Fortune n'a pas aſſez de pouuoir pour le rompre; En quelque temps, & en quelque part qu'il ſoit, il eſt touſiours à l'abry, parce qu'il ne dépend que de luy-meſme, & ne met point ſes eſperances en la faueur. La Felicité luy eſt domeſtique; elle ſortiroit ſi elle entroit; mais elle naiſt chez luy. Il ne ſe peut faire que quelquesfois il n'arriue quelque choſe, mais ce peut n'eſt qu'vne égratigneure, qui luy prend vn peu du deſſus de la peau; il peut bien auoir des incommoditez, mais ſon bien principal eſt touſiours en ſa place. Il n'eſt point d'homme ſi bien compoſé, ny ſi ſain, à qui quelquesfois il ne ſorte quelque puſtule, ou quelque bube, mais cependant, l'interieur n'a point de mal. Il y a la meſme difference entre celuy qui eſt parfaictement ſage, & celuy qui eſt en chemin de l'eſtre que d'vn homme ſain, & d'vn autre, qui eſtant releué d'vne longue & dangereuſe maladie penſe eſtre guery pource qu'il luy eſt bien amendé. Celuy-cy, s'il ne ſe gouuerne bien, ſent des peſanteurs, & de fois à autre eſt contraint de prendre le lict. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il eſt ſorty, ny en vne autre. Car la bonne diſpoſition du corps n'eſt que pour vn temps; & celuy qui la vous a renduë, ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer querir vne autre fois; mais vn eſprit guery n'a plus iamais beſoin du Medecin.

III. Voulez-vous ſçauoir à quoy vous connoiſtrez qu'il eſt guery? S'il a ſon contentement en ſoy-meſme; S'il a ſon aſſeurance, & reconnoiſt que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils ſe donnent & ſe demandent les vns aux autres, ne ſont nullement conſiderables en l'eſtabliſſement d'vne vraye felicité. Car il n'y a point de

doute que ce qui peut croiſtre, n'eſt point parfait; ny que ce qui peut diminuer, n'eſt point perpetuel. Qui veut auoir vne joye durable, & que nul accident ne mette en deſordre, qu'il la prenne chez ſoy. Toutes ces vanitez, qui ſemblent des merueilles au peuple, ne font que paſſer d'vne main à l'autre. La Fortune ne nous donne rien en proprieté. Ce n'eſt pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait dequoy prendre plaiſir, mais il y faut apporter le temperament de la Raiſon, & par elle donner de la grace à des choſes qui n'en ont point, quand on les prend auec indiſcretion. Attalus vſoit ordinairement de cette ſimilitude; Auez vous iamais veu ces chiens qui receuans à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loiſir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouurir la gorge à receuoir l'autre? Nous en ſommes de meſme. Si la Fortune, aprés nous auoir fait long temps attendre, nous iette quelque choſe, nous l'enuoyons auſſi toſt en bas, ſans la gouſter, pour reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de meſme, pource qu'il eſt plein; & s'il luy vient quelque choſe, il la reçoit froidement, & la ſerre auec vne contenance qui ne monſtre aucune agitation. Sa ioye eſt parfaite & continuelle, parce qu'elle eſt ſienne. Ceux qui ne ſont point encore au dernier poinct de la Sageſſe, quelque bonne que ſoit leur intention, & quelque chemin qu'ils ayent deſia fait, ne ſont iamais long-temps en vn meſme eſtat. Ils vont, viennent, montent, deſcendent, tantoſt au Ciel, & tantoſt en la terre. L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cét abyſme ſans fonds, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encor vne troiſieſme ſorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sageſſe à pleine main, mais qui y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne gliſſent. Ils ne ſont pas encore en terre, mais ils ſont deſia dans le port. Puis donc qu'il y a ſi grande difference entre les premiers & les derniers, & que ceux du milieu meſme, ne ſont pas hors des vagues, mais ſe peuuent voir en pire eſtat qu'ils ne furent iamais, n'embraſſons rien qui nous embarraſſe, fermons la porte aux affaires. Si elles entrent vne fois, elles en mettent d'autres en leur place deuant que de ſortir. Remedions-y de bonne heure, car la fin n'en ſera pas meilleure que le commencement.

EPISTRE LXXIII.

ARGVMENT.

I. Les Sages honorent dauantage les Roys & les Magiſtrats, que ne font les Courtiſans, l'Ambition deſquels n'a point de meſure.

II. Les Sages ſont plus obligez aux Roys du bien de la Paix, que le reſte des hommes.

III. L'homme de bien eſt ſemblable à Dieu.

IV. Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.

I. C'Eſt vne opinion mal-fondée à mon aduis, de penſer, que la Philoſophie rende ceux qui la ſuiuent refractaires & contempteurs des Roys & des Princes, & generalement de tous ceux qui ſont au gouuernement de l'Eſtat. Au contraire, ie n'en trouue point qui les reſpecte dauantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occaſion. Car à qui eſt-ce que les Magiſtrats ſont plus de bien, qu'à ceux qui par leur ſage adminiſtration trouuent moyen de viure en repos, & de continuer la reſolution qu'ils auoient priſe de s'employer à la Vertu? Ne doit-on pas croire qu'ils honnorent, comme leurs propres peres, ceux qui leur ſont cauſes d'vn ſi grand bien; & qu'ils les honnorent plus que ne font ces eſprits inquiets, à qui leurs maiſtres ne ſçauroient tant faire de bien, qu'ils ne croyent leur en eſtre deû de reſte. Vne liberalité n'eſt pas ſi toſt en leurs mains, qu'ils en attendent vne autre, comme ſi le manger leur faiſoit venir la faim. Or il eſt impoſſible que celuy-là ſe ſouuienne de ce qu'il a receu, qui ſe prepare encore à receuoir. Le plus grand mal qui ſoit en la conuoitiſe, c'eſt l'ingratitude. Adjouſtez à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui ſont du monde & de la Cour, regardent touſiours ceux qui ſont plus, & iamais ceux qui ſont moins. Vn qui les precede, les geſne plus qu'vn nombre infiny qu'ils precedent, ne les réjouit. C'eſt le vice ordinaire de toute ſorte d'Ambition, de ne regarder iamais derriere ſoy; & non ſeulement de l'Ambition, mais de toutes les cupiditez, parce qu'elles commençent toûjours par la fin. Mais quand vn eſprit pur & net a laiſſé le Monde,

la Cour, & les affaires, pour s'addonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'aime ceux par qui les meditations ſont hors de trouble & de tumulte; & qu'en cette affection il n'ait plus de gloire que nul autre, parce qu'il eſt ſeul qui reconnoiſt des perſonnes qui ne le penſent point auoir obligé. Ceux qui par leur inſtruction l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui ſous leur ſauue-garde luy donnent moyen d'en faire les exercices, luy ſont en vn meſme rang. Il les reuere également; Mais il y en a d'autres auſſi dont le Prince prend la protection; qui vous dit le contraire?

II. Mais entre pluſieurs qui par vne meſme faueur de temps & de vent ſont arriuez au port, les plus obligez à Neptune, ſont ceux qui ont amené vn plus grand nombre de grandes richeſſes. Vn marchand plus qu'vn paſſager; & entre les marchands, ceux qui ont de l'or & de l'ambre, ou de la coſſenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne ſçay quelles fripperies dans le vaiſſeau, plus propres pour ſa bourre, que pour autre choſe. Ainſi, bien que ce benefice de Paix ſoit vniuerſel, ſi eſt-ce qu'il ſemble toucher de plus prés ceux qui s'en ſeruent à des choſes de plus de profit. Ceux qui ſuiuent les Grands, ont bien ſouuent plus d'affaires, & l'eſprit plus trauerſé en la paix qu'en la guerre. Penſez-vous que ceux qui ne ſe ſeruent du repos de la Paix que pour eſtre en des feſtins auecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il eſt impoſſible de les tirer autrement qu'en faiſant recommencer la guerre, luy ſoient auſſi obligez que ceux qui l'employent en la ſeule eſcole de viure bien; Si ce n'eſt peut-eſtre que vous eſtimiez le Sage ſi déraiſonnable, que pource que la Paix eſt vne choſe commune, il ne vueille pas qu'il luy en couſte rien en particulier. Ie ſçay bien que le Soleil & la Lune n'éclairent pas pour moy ſeul; & cependant ie ne laiſſe pas de leur auoir de l'obligation. I'en ay tout de meſme aux ſaiſons de l'année, & à Dieu qui les tempere; & neantmoins ie ne ſuis pas ſi preſomptueux de croire que ce ſoit en ma faueur que leur reglement ait eſté fait. L'Auarice mal-aduiſée des hommes a fait cette difference de poſſeder & d'eſtre proprietaire, parce qu'elle ne penſe rien auoir que ce qui eſt à elle en particulier. Le Sage au contraire n'eſtime rien ſi bien à ſoy que les choſes où le reſte des hommes

participe auec luy, & qui ne seroient pas communes si chacun n'auoit droit de s'en seruir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'vne chose que cela ne la vous rende commune; mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuuent appeller biens, ne se partagent pas de cette façon. Chacun n'en emporte pas sa piece, ils sont possedez tous entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribution de viandes, & en telles autres choses qui se prennent auecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tout entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouïssance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cottisé pour les impositions qu'exigent les necessitez de la guerre, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de cognoistre bien ce qu'on doit, & le bien payer. Or quelquesfois pour estre quitte, il suffit de l'auoüer. Le Sage donc aduoüera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & par leur sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir, sans estre détourné par les occupations publiques, employer son temps à sa discretion.

III. Si Tityre a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ses bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist; combien en deuons-nous auoir à ceux qui nous donnent vne paix, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, que Dieux nous mesmes? Ie vous le dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextius disoit ordinairement, que Iupiter n'estoit pas dauantage qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus dequoy bailler aux hommes; mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'vn que l'autre, vous ne direz pas que celuy là soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iupiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long-temps; Ie

vous

vous reſpons que le Sage ne s'eſtime pas moins, pource que ſa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieilleſſe decrepite n'eſt point plus heureux que celuy de qui la vie ſe termine en peu de temps. Dieu tout de meſme, paſſe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le paſſe pas en felicité. La Vertu ne ſe meſure pas à l'aune; la plus longue n'eſt pas la meilleure. Ie vous auoue que tout eſt à Iupiter, mais il en donne la iouyſſance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'eſt qu'il eſt cauſe que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage eſt auſſi content de voir les richeſſes poſſedées par les autres, & en fait auſſi peu de cas que Iupiter. Encore a-t-il cét aduantage, que ſi Iupiter ne les deſire point, c'eſt parce qu'il n'en peut vſer, & que luy au contraire s'en peut ſeruir, & cependant il ne les deſire point. Rangeons-nous donc à l'opinion de Sextius, ſuiuons le chemin qu'il nous monſtre, oyons le crier,

C'eſt par icy qu'on monte dans les Cieux.

IV. C'eſt par la frugalité, c'eſt par la temperance, c'eſt par la magnanimité. Les Dieux ne ſont ny ſuperbes, ny enuieux. Auſſi-toſt que quelqu'vn ſe preſente pour monter, ils ſont diſpoſez à le receuoir, & à luy tendre la main. Vous eſtonnez-vous d'ouyr dire qu'vn homme de bien aille trouuer les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, & qui plus eſt, il ſe vient loger dans les hommes. Vous ne voyez point vn homme auoir l'ame bonne, que Dieu ne ſoit chez luy. Il y a dans les corps humains des ſemences de Diuinité, qui eſtant bien cultiuées deuiennent ſemblables à leur origine; & qui meurent incontinent, comme ſemées en terre ſterile & mareſcageuſe, ſi on les cultiue mal; tellement que pour le bled qu'on penſoit auoir, on ne recueille que de mauuaiſes herbes.

EPISTRE LXXIV.

ARGVMENT.

I. L'honneſtẽ eſt le ſeul bien de l'homme.
II. La crainte des aduerſitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.
III. Le meſpris des choſes fortuites & de la mort, nous rend heureux.
IV. La Vertu n'a faute de rien.
V. Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, ſont les vrais biens.
VI. Comment il faut vſer des biens exterieurs.
VII. La Felicité ne dure pas long-temps.
VIII. Comment il ſe faut fortifier contre les injures de la Fortune.
IX. Loüange de la Vertu.
X. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.

VOſtre lettre m'a fait plaiſir, parce qu'elle m'a reueillé d'vn endormiſſement où i'eſtois, & m'a donné ſujet de faire trauailler ma memoire, qui certainement deuient pareſſeuſe, & commence deſia à s'appeſantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous pas croire que le principal inſtrument de la felicité de l'homme, c'eſt de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui eſt Honneſte? Certainement celuy qui a cette opinion bien gratée au cœur, eſt heureux en ſoy-meſme; Qui ne l'a point, eſt ſous la tyrannie de la Fortune, & dépend de la volonté d'autruy. Tantoſt il pleurera ſes enfans qui ſeront morts; tantoſt il s'affligera de ce qu'ils ſont malades, & tantoſt il aura de l'ennuy de les voir débauchez & viure mal. Vn autre aimera paſſionnément la femme de ſon voiſin; vn autre ſera jaloux de la ſienne iuſqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'vn qui ſera deſeſperé de n'auoir peu auoir vne Charge; & quelqu'autre ſi empeſché de la ſienne, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les cauſes de noſtre miſere, la plus generale eſt la crainte de la mort; parce que de toutes parts

elle nous menace, & qu'elle ſort de tous coſtez pour nous aſſaillir. C'eſt pourquoy ſi on ne chaſſe cette peur de ſon ame, il ſe faut reſoudre de viure en allarme perpetuelle ; & comme ceux qui ſont en terre d'ennemy, ne faire autre choſe que regarder allentour de nous, & tourner la teſte auſſitoſt que nous entendrons quelque bruit. Nous-nous repreſenterons tantoſt ceux qui ont eſté enuoyez en exil, ou qui ont eſté mis hors de leurs biens ; tantoſt ceux qui ont faute en leur abondance, qui eſt la pauureté la plus faſcheuſe de toutes ; tantoſt ceux qui ont fait nauffrage, ou ſouffert quelque choſe de ſemblable, quand par la haine du peuple, ou par l'enuie, qui eſt le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'ils s'en doutoient le moins, ils ſe ſont trouuez frappez, comme d'vn foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'allentour. Car ainſi qu'en cét accident, celuy qui ſe trouue auprés du bleſſé, n'eſt pas moins eſtonné que luy ; tout de meſme aux inconueniens qui arriuent par vne violence extraordinaire, quand quelqu'vn eſt accablé de mal-heurs, les autres ſont tellement abbatus de crainte, que la calamité de celuy qui ſouffre ne luy fait pas plus de mal, qu'en fait l'apprehenſion à ceux qui conſiderent qu'ils ſont capables de ſouffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'émeuue, quand quelque orage ſurprend vn autre au depourueu. Nous ſommes comme ces oiſeaux qui s'enfuyent pour ouyr ſiffler vne fronde ; il ne ſuffit pas de craindre le coup, le bruit meſme nous eſpouuante.

III. Il n'eſt donc pas poſſible d'eſtre heureux, ſans ſe dépoüiller de cette opinion ; car il n'y a rien d'heureux que ce qui eſt aſſeuré. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque ſe paſſionne pour les choſes fortuites, il ſe taille plus de beſongne qu'il n'en ſçauroit faire. Il n'y a qu'vne voye pour ſe mettre en ſeureté. C'eſt de meſpriſer ce qui eſt exterieur, & ne chercher ſon contentement qu'en la Vertu. Car quiconque penſe qu'il y ait quelque choſe de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'eſt à luy de tendre le coin de ſon manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra jetter dedans. Imaginez-vous que la Fortune fait des jeux, & que ſur cette aſſemblée vniuerſelle du genre humain, elle reſpand des biens, des faueurs, & des Eſtats ; Que de ces preſens, les vns ſont mis en pieces entre les mains

de ceux qui ſe les diſputent ; les autres partagez de mauuaiſe foy ; les autres couſtent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont ; les autres écheent à des gens qui penſent à autre choſe ; les autres ſe perdent de trop d'enuie de les auoir, ou ils nous coulent des mains, pour auoir eſté pris trop auidement. Mais de tous ceux qui remportent quelque choſe, il n'y en a pas vn qui ait le plaiſir de le poſſeder long-temps. C'eſt pourquoy les plus aduiſez voyant apporter toutes ces bagatelles ſortent du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'vne choſe qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couſter beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing auec ceux qui ſe retirent ; on ne frappe point ſur celuy qui s'en va. C'eſt au butin que ſe fait la noiſe, c'eſt là que nous nous tourmentons. Nous penſons auoir trop peu de mains ; tantoſt nous en regardons l'vn, tantoſt nous nous retournons vers l'autre, & nous ne trouuons pas qu'on jette aſſez viſte. En cette multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne penſe eſtre de ce petit nombre ſur qui le ſort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choſes tombent ; nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'vne, & que quelqu'vn l'ait faillie, nous penſons auoir fait vn grand coup. Enfin, ou nous n'auons rien, ou ſi nous auons, c'eſt quelque choſe de neant, qui nous a bien fait receuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en de telles aſſemblées ; quittons la place aux eſprits auides ; Laiſſons-leur leuer les yeux en haut, plus ſuſpendus eux-meſmes, que ce qu'ils regardent n'eſt ſuſpendu deuant eux. Quiconque ſe propoſe d'eſtre heureux, il ne faut point qu'il eſtime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui eſt Honneſte. Autrement, c'eſt force qu'il ait mauuaiſe opinion de la Prouidence diuine, pource qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gens de bien ; & que tout ce qu'elle nous donne, eſt peu de choſe, & de peu de durée, au prix de tant de ſiecles paſſez & à venir. De là vient que nous parlons ingrattement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantoſt que nous n'auons pas à poinct nommé ce qui nous eſt neceſſaire, tantoſt que nous n'en auons pas aſſez, & tantoſt que nous n'auons rien que nous ne ſoyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait que nous ne voulons

ny viure ny mourir ; nous haïſſons l'vn, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations ſont irreſolues ; & quoy que nous ayons, nous auons touſiours moins que nous ne deſirons. Ce qui n'arriueroit pas, ſi nous allions iuſques à ce bien immenſe, au deſſus duquel il ne ſe trouue rien, & où il faudroit neceſſairement que noſtre volonté s'arreſtaſt, ne pouuant paſſer plus outre.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien ? pource qu'elle ſe réjoüit de ce qu'elle a, ſans deſirer ce qu'elle n'a point. Tout luy eſt grand, parce que tout luy ſuffit. Si vous ne iugez des choſes de cette façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieté ; parce qu'il ne ſe peut faire que pour elles on n'endure quelque choſe de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne dépenſe beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler auſſi de Valeur, parce qu'il la faut faire cognoiſtre par des effets ; ny de Magnanimité, parce qu'elle ne ſe peut rehauſſer qu'en dedaignant comme de la fange, tout ce que le vulgaire deſire comme des threſors. C'eſt fait auſſi du Commerce de la courtoiſie. Il nous faſchera de faire plaiſir, & de le recognoiſtre, comme de faire quelque beſongne bien penible, & bien difficile, pource que nous eſtimerons quelque choſe plus que le deuoir, & penſerons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laiſſons toutes ces raiſons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'eſt point, ou la condition de Dieu n'eſt point ſi heureuſe que celle de l'homme ; parce qu'il y a beaucoup de choſes, comme le plaiſir des femmes, la bonne chere des feſtins, & vne infinité de voluptez, où nous paſſons le temps, qui ne ſont point à l'vſage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'eſt pas bien aiſé, que Dieu n'a pas tout ce qu'on appelle bien, ou conclurre, que ces choſes-là ne ſont pas des biens, puis que Dieu ne les a point. Adjouſtez à cela, Que la plus-part des choſes qu'on appelle Biens, ne ſont pas ſi parfaits en nous, qu'en beaucoup d'animaux. Ils mangent auecque plus de volupté, parce qu'ils mangent plus auidemment. Ils continuent plus le plaiſir de la chair, que nous ne faiſons ; ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne ſont point ſi ſujets aux maladies que nous ſommes, & par conſequent ils ſont plus heureux en leur condition que nous en la noſtre. Ils ne ſçauent ce que c'eſt que malice, ny

que fraude. Ils iouiſſent des voluptez auſſi toſt qu'ils les ſouhaitent, ſans que la honte ny la crainte les empeſchent de les prendre quand il leur plaiſt. Auiſez donc, ſi vous appellerez bien, vne choſe que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'eſt en l'ame qu'il faut loger le ſouuerain Bien. Il ſe chancit & ſe gaſte, ſi de la meilleure partie qui ſoit en nous, nous le tranſportons aux ſens, que les beſtes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Ce n'eſt pas en la chair qu'il faut conſtituer noſtre principale felicité. Les vrais Biens ſolides, & non periſſables, ſont ceux que la Raiſon nous donne. Les autres ne ſont biens que par opinion, & ne ſont ainſi nommez qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos eſclaues; & quoy qu'ils ſoient logez chez nous, nous ſouuenir touſiours qu'ils ſont eſtrangers. Mettons les au nombre des choſes baſſes & abiectes, pour leſquelles nous n'auons point ſujet de nous enorgueillir. Quelle ſimplicité & quelle folie eſt-ce à vn homme de ſe glorifier de la beauté d'vn ouurage qu'il n'a pas fait? Ce ſont des choſes qu'il faut auoir auprés de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre endroit, elles s'en aillent ſans emporter la piece. Seruons-nous-en, ne nous en parons point; & nous en ſeruons le moins que nous pourrons, comme d'vne choſe que nous n'auons qu'en dépoſt, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les poſſeder long-temps, il les faut poſſeder diſcrettement. Vne felicité qu'on ne ſouſtient point, s'accable d'elle meſme. Et puis quelle raiſon auons nous de nous fier à ces Biens, qui d'vn iour à l'autre ne font que changer de maiſtre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons nous pas ſans appuy? S'ils ſe tiennent auecque nous, ne ſommes nous pas en vn trouble d'eſprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité ceſſe doucement. Pluſieurs tombent au milieu de leur grandeur, & ce qui les auoit fait monter, les fait deſcendre. Il y faut donc apporter de la meſure & de l'eſpargne. Le deſordre precipite les richeſſes, & n'en penſe iamais voir le bout; il n'eſt point d'abondance qu'il n'épuiſe, quand les choſes ne ſont pas conduites par la raiſon. Vous en auez l'experience en la ruïne d'vne infinité de

villes, qui ayant eſté renuerſées en la fleur de leurs proſperitez, ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il ſe faut fortifier contre ces accidens, puis qu'il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Mais il faut que la fortification ſoit interieure. Si tout eſt bien de ce coſté-là, la place peut bien eſtre batuë, mais non pas priſe. Voulez-vous ſçauoir quelle eſt cette fortification? Ne nous offençons de rien qui nous arriue; mais penſons que les choſes dont nous ſemblons eſtre incommodez, ſont des pieces neceſſaires à la conſeruation de l'Vniuers, & du nombre de celles, ſans leſquelles le cours & l'office du monde auroient quelque defectuoſité. Voulons tout ce que Dieu voudra; & s'il nous eſt permis d'auoir quelque bonne opinion de nous, ayons-là pour eſtre inuincibles à la Fortune, pour tenir les aduerſitez ſous nos pieds, & par le moyen de la Raiſon plus forte que nulle autre choſe, pour vaincre tout ce qu'on eſtime qu'il eſt impoſſible d'endurer. Aymons la Raiſon, nous ne ſçaurions auoir de meilleure deffence que ſon amour, contre tout ce qui nous peut aſſaillir. Si les beſtes ſauuages, de qui le courage n'eſt autre choſe qu'vne impetuoſité brutale, & inconſiderée, pour l'amour de leurs petits, ſe iettent à corps perdu, dans les ferrements qu'on leur preſente; ſi les ieunes ames, quand il eſt queſtion d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny feu ny glaiue qui les arreſte; s'il s'en trouue meſme quelques-vns qui ſe perdent volontairement pour des choſes qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre & l'apparence; pourquoy n'eſpererons nous pas que la Raiſon, qui eſt plus magnanime, & plus reſoluë que toute autre choſe, ſe fera paſſage d'autant plus courageuſement parmy les troubles & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'eſtimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui eſt Honneſte, ne me ſeruiront de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laiſſeray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'en auouant (comme ie fais) que ce ſont biens d'auoir des enfans ſages, d'eſtre d'vne ville où la Vertu fleuriſſe, d'auoir vn pere & vne mere qui ſoient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville aſſiegée, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere priſonniers, que ie ne me trouble, & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à

la miſere de leur condition. Ie vous diray premierement la reſponce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adjouſter du mien. Il eſt de certaines choſes que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonne diſpoſition nous laiſſe, la mauuaiſe nous demeure. Quand nous ceſſons de voir, nous demeurons aueugles; Quand nous auons vn iarret couppé, nous deuenons boiteux. Le meſme danger n'eſt pas aux choſes qui ont eſté alleguées. Si ie perds vn fidele amy, ie ne deuiens point infidele; Si ie perds de bons enfans, ma pieté ne s'en altere point; Et puis ie ne perds ny mes enfans, ny mes amis, mais ſeulement leurs corps. Or vn Bien ne ſe perd point s'il ne deuient mal, qui eſt vne choſe contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui ſoit fait de ſa main, n'eſt ſujet à corruption. Au partir de là, ſi vos amis ſont morts ou vos enfans, qui eſtoient tels que vous les auiez deſirez, c'eſt vne perte que vous auez moyen de refournir; la Vertu qui les auoit fait gens de bien, tiendra leur place.

IX. C'eſt vne piece qui repare toutes les bréches que la Fortune fait; elle ne laiſſe rien de vuide. Quand vous l'auez dans l'eſprit, vous n'y auez rien qui ne ſoit remply. Elle vous oſte le regret de toutes choſes, elle ſeule vous tient lieu de tout ce que vous ſçauriez ſouhaiter. C'eſt d'elle que tous les biens prennent leur origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous ſouciez-vous qu'on vous ait pris vne cruchée d'eau, puis que la ſource vous en eſt demeurée? Comme vous ne diriez pas qu'vn homme ſoit plus iuſte, plus temperant, plus prudent ny plus honneſte, pour auoir ſes enfans encore en vie, que pour les auoir perdus; Auſſi ne direz-vous pas, qu'il ſoit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en eſt ny plus ſage, ny plus fol; il n'en eſt donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons apperceuoir d'auoir rien perdu. Quoy donc, vn homme qui a des amis & des enfans n'eſt-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point? Pourquoy le ſeroit-il? Le ſouuerain Bien n'eſt ſuſceptible ny d'accroiſſement, ny de diminution, il demeure en vn eſtat. De quelque façon que la Fortune viue auecque luy; qu'elle luy continuë ſes jours, ou qu'elle les luy retranche, comme bon luy ſemblera;

blera ; l'aage pourra bien eſtre diuers, mais la vertu ne ſera touſiours qu'vne. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit, l'vn ne ſera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laiſſez en l'vn, effacez l'autre, ils ont eu tous deux vne pareille forme. Vne choſe droite ne s'eſtime ny par la grandeur, ny par le nombre, ny par le temps. Pour eſtre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduiſez vne vie de cent ans à l'eſpace d'vn iour ? Elle n'en eſt pas moins loüable. La Vertu quelquesfois a beaucoup d'eſtenduë. Elle a la police d'vne ville, le gouuernement d'vne Prouince, le maniement d'vn Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitiez, diſpenſe les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquesfois la pauureté, l'exil, & la ſolitude, la reduiſent au petit pied ; mais quoy que des honneurs les plus apparents elle reuienne à la vie priuée, quoy que du Sceptre elle deſcende à la Houlette, quoy que d'vne domination grande & ſpatieuſe, elle rentre au ménage d'vne maiſon, ou pluſtoſt d'vne cabane ; & qu'enfin chaſſée & de maiſon & de cabane, elle n'ait autre retraitte que chez ſoy-meſme, parce qu'en ces mutations elle eſt immuable, que ſa conſtance eſt auſſi droite, & auſſi ferme que de couſtume, ſa prudence auſſi iudicieuſe & auſſi exacte, ſa iuſtice auſſi forte contre la corruption, elle ſe peut dire auſſi grande, & par conſequent auſſi heureuſe que iamais. Cette felicité ſtable, grande & tranquille, qui ne ſe forme que par la ſcience des choſes Diuines & humaines, n'eſt pas en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces reſponſes, ie va vous dire celles que ie voudrois faire de moy meſme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ſes enfans, ny de ſes amis. Il ſupporte leur mort de la meſme reſolution qu'il attend la ſienne. L'vne le fait ſouſpirer, auſſi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ſes ouurages ont correſpondance auec elle. Ce qui ne ſeroit pas, ſi l'ame, qui doit eſtre haute & releuée, ſe laiſſoit abaiſſer à la douleur. L'eſtonnement & l'anxieté ſont touſiours deshonneſtes, vne action lente & molle n'eſt iamais belle. La Vertu ne ſçait ce que c'eſt que la peur. Elle eſt touſiours preſte, touſiours reſoluë, & iamais ne marchande quand il eſt queſtion de s'employer. Et quoy donc ? ne luy verez vous iamais aucun de ces ſignes que les hommes ont quand ils ſe troublent ?

La couleur changée, le viſage émeu, les membres tremblans, ou quelque autre ſemblable agitation inconſiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raiſon ? Ie vous aduoüe qu'oüy ; mais quoy qu'il en ſoit, touſiours cette impreſſion luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'eſt choſe ny mauuaiſe, ny digne de troubler vn eſprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y eſt ny retiue, ny timide.

X. C'eſt à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choſes à regret, d'auoir le corps en vn endroit, & l'eſprit en l'autre, & de ſe faire tirer entre deux contraires mouuemens. De là vient qu'où ils cherchent de l'honneur, ils trouuent de la honte, & que meſme ils ne font pas librement les choſes dont ils ſe glorifient. Que s'ils ſe doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient ; & deſia par apprehenſion, ils ſouffrent ce qu'ils apprehendent de ſouffrir. Comme les maladies du corps ont touſiours quelque peſanteur de nerfs, quelque laſſitude ſans trauail, quelque baaillement, ou quelque friſſon de membres qui les precede ; l'eſprit en eſt tout de meſme, il n'eſt point abbattu, qu'il n'ait des ſecouſſes auparauant. Il les preuient par imagination, & ſe laiſſe choir deuant qu'il en ſoit temps. Mais comment vn homme pourroit-il mieux monſtrer qu'il n'a point de ſens, que de ne ſe reſeruer pas à la venuë du tourment, & d'aller querir des miſeres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a pas moyen de s'en garentir tout à fait ? Voulez-vous que ie vous monſtre qu'on ne ſe doit point tourmenter de l'aduenir ? Qu'on vous menace d'vn ſupplice d'icy à cinquante ans, vous ne vous en troublerez pas, ſi ce n'eſt que vous vueillez enjamber par deſſus tout cet eſpace d'entre deux, & vous rendre preſens dés à cette heure des ennuis qui ne vous ſont deſtinez qu'en vn autre ſiecle. Tout de meſme font ces eſprits qui prennent plaiſir d'eſtre malades, & faute d'autre ſujet, recourent à des miſeres deſia vieilles pour y trouuer de nouuelles matieres de s'affliger. Le futur eſt abſent comme le paſſé ; nous ne ſentons ny l'vn ny l'autre ; & où il n'y a point de ſentiment, il n'y peut auoir de douleur.

EPISTRE LXXV.

ARGVMENT.

I. Preferer le bien faire au bien dire.
II. Trois ſortes de Sages.
III. Quel eſt le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du monde.

VOus vous plaignez que mes lettres n'ont pas beaucoup d'artifice, Mais ne ſçauez-vous pas qu'il n'y a que ceux qui veulent tromper qui parlent auec tant d'artifice. Pour moy, ie vous eſcry tout de meſme que ſi ie deuiſois auecque vous. Ie n'y fais ny plus de recherche, ny plus de déguiſement; & s'il eſtoit poſſible, i'aimerois mieux vous monſtrer mon opinion que de la vous dire. Quand ie diſputerois meſme, ie me garderois de battre du pied, ny de faire des geſtes des mains, ny de hauſſer ma voix. Ie laiſſerois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes ſentimens ſans les embellir, & ſans auſſi les raualler. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce ſeroit de vous faire croire, que ie ne dis rien que ce que ie penſe, & de quoy ie ne prenne vn contentement ſingulier à m'entretenir. Vn homme ne baiſe pas ſes enfans comme ſa maiſtreſſe; mais au moins il ne les baiſe pas ſi froidement, qu'en ſa modeſtie on ne reconnoiſſe qu'il y a de l'affection. Ie ſçay bien qu'il n'eſt pas raiſonnable, que des choſes de ſi grande importance ſoient traitées auec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philoſophie & la gentilleſſe de l'eſprit ne ſont point incompatibles; mais les paroles ne ſont pas des choſes qui meritent d'y employer trop de temps. Tout ce qu'on doit faire en cela, c'eſt de dire ce que nous penſons, & de penſer ce que nous diſons. Quand à voir vn homme, & à l'oüir, vous trouuerez que c'eſt luy-meſme, il a fait ce qu'il doit faire; on ne luy peut rien imputer. Il n'eſt point queſtion quel il eſt, ny combien il eſt grand perſonnage; l'importance eſt qu'il ſoit touſiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arreſtons pas à la beauté. Ce n'eſt pas que s'il ſe trouue quelqu'vn,

qui d'acquiſition ou de nature ait vn flux de bouche ſi grand, que le bien dire ne luy couſte rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau ſujet il employe de belles paroles, pourueu qu'il ſe propoſe pluſtoſt l'vtilité de ceux qui l'écoutent, que la vanité de ſa reputation. Les autres ſciences appartiennent tout à fait à l'eſprit, mais celle-cy regarde purement les affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn Medecin bien parlant, mais qui ſçache bien guerir. Que s'il ſe rencontre que celuy qui ſçait bien guerir ſçache auſſi bien parler & diſcourir en beaux termes de l'eſtat & des remedes de ſa maladie, il le prendra, mais ſans ſe reſioüir autrement d'auoir vn Medecin qui diſcoure bien. Car c'eſt la meſme choſe que ſi vn Pilote bien ſuffiſant, & bien habile en ſon métier eſtoit loüé pour eſtre beau. A quelle fin me chatoüillez vous les oreilles? Il eſt queſtion d'autre choſe que de chanſons. Parlons du cautere que vous me voulez appliquer, de la jambe qu'il faut que l'on me couppe, de la diette que vous eſtes d'aduis que ie faſſe; c'eſt pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal eſt faſcheux & enraciné de longue main, donnez y ordre; vous auez de la beſongne autant qu'vn Medecin en temps de peſte; & cependant, vous-vous amuſez à des paroles? Voulez-vous ſçauoir quand vous aurez congé de parler tout à voſtre aiſe? Ce ſera quand ce que vous auez appris, vous ſera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer; & que vous ſerez capable d'en faire voir les experiences; car en la Philoſophie ce n'eſt pas comme aux autres ſciences. Il eſt queſtion d'autre choſe que de ſçauoir par cœur; il faut que la ſuffiſance ſoit teſmoignée par des effets. La Beatitude n'eſt pas au ſçauoir, elle eſt au faire. Et quoy donc? faut-il eſtre, ou tout ou rien? N'y a t'il point quelques degrez au deſſous où l'on ſe puiſſe arreſter? Eſt-ce vn precipice que le chemin de la Sageſſe? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, ſoit tenu au nombre des fols, ſi eſt-ce qu'il en eſt deſia bien éloigné.

II. Entre ceux-là meſmes qui ſçauent quelque choſe, il y en a bien de plus aduancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois ſortes. Les premiers, ſont ceux qui ne ſont pas encore arriuez à la Sageſſe, mais qui ſont deſia dans le voiſinage; car ce qui eſt prés ne laiſſe pas d'eſtre

dehors. Demandez-vous qui ils ſont? Ceux qui n'ont deſia plus de paſſions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut ſçauoir, mais qui faute d'experience ne ſont pas bien aſſeurez, & ne ſe ſeruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils ſont au lieu d'aſſeurance, ils ne peuuent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur eſt pas aduis qu'ils ſoient en ſi bon eſtat, & comme ie penſe vous auoir eſcrit en quelqu'vne de mes lettres, ils ne ſçauent pas qu'ils ſçauent. Ils poſſedent deſia leur bien, mais ils ne s'y fient pas. Il y en a qui les tiennent bien gueris des maladies de l'eſprit, mais non des affections, & qu'ils peuuent encore gliſſer, pource que nul ne ſe peut dire hors du vice, que celuy qui eſt entierement ſage. I'ay deſia dit ſouuent la difference des maladies & des affections de l'eſprit; mais ie veux vous en faire encore reſſouuenir. Les maladies ſont des vices inueterez & endurcis, comme ſont l'Auarice & l'Ambition trop grande, quand auecque le temps elles ont pris tant de pouuoir ſur vn homme, qu'elles ſemblent inſeparables d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la maladie eſt vn iugement qui s'opiniaſtre aux inuentions vicieuſes, & leur fait deſirer ſans meſure des choſes qu'il ne faut deſirer que moyennement. Ou bien, diſons, ſi vous l'aimez mieux, que c'eſt vne trop ardente conuoitiſe des choſes qui ne ſont que moyennement deſirables, ou qui ne le ſont du tout point; ou bien, eſtimer beaucoup les choſes qui ne ſont pas beaucoup eſtimables, ou qui ſont du tout meſpriſables. Les affections ſont des agitations de l'ame, vicieuſes, ſubites & violentes, qui eſtant negligées forment par leur continuation, la maladie. Comme vne defluxion, qui n'eſt pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & qu'à la fin elle vlcere le poulmon, lors qu'elle a vieilly, & qu'elle s'eſt rendue incurable; ainſi ceux de qui nous parlons, ſont hors des maladies, preſque parfaits, mais il leur demeure encore quelque reſſentiment des affections. Les autres qui viennent aprés, ſont ceux qui ont deſpoüilé les plus grands maux de l'eſprit, & les affections, mais de telle ſorte qu'ils ſont encore mal aſſeurez de ce qu'ils poſſedent, parce qu'ils peuuent retomber. Les troiſieſmes ſont bien hors de beaucoup de grands vices, mais il leur en eſt encore demeuré. L'vn n'eſt plus geſné d'auarice, mais il ſe met encore en colere; l'autre ne court plus apres les femmes, mais il eſt en-

core ambitieux ; l'autre ne desire plus rien, mais il apprehende encore ; dans son apprehension il resiste courageusement à quelques choses, mais d'autres le font reculer. Il mépriſe la mort, mais il craint la douleur. Arrestons-nous vn peu sur ces derniers, nous ne serons pas mal, s'ils nous reçoiuent en leur compagnie. Pour estre des seconds, il faut auoir vne bonne inclination naturelle, & se bander l'esprit auec vn effort qui ne discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit, ce troisiéme rang a quelque merite. Pensez combien tous les iours vous voyez de meschancetez ; considerez qu'il n'y a crime si detestable, qui n'ait son exemple ; combien le vice fait de progrez de jour en jour ; quelles meschancetez se commettent en public, comme en particulier. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus meschans. Vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, & que vous voulez gaigner iusqu'au premier rang. Ie le voudrois bien comme vous, mais c'est vne chose qu'il y a plus de sujet de desirer, que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupez ; nous voulons aller à la Vertu, & nous nous sommes engagez parmy les vices, ie suis honteux de l'auoüer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre chose à faire ; mais si nous pouuons quelque iour nous déuelopper de ces maux, où nous sommes attachez, quelle recompense estimez-vous qui nous attende ? il n'y aura plus de cupidité qui nous pousse, plus de crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté, qui nous corrompe. Nous sçaurons que la mort n'est point mauuaise, que les Dieux ne le sont point ; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait le mal, est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne fois nous tirer de cette ordure, nous sommes asseurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus vtiles, de la tranquillité d'esprit, & d'vne liberté dégagée de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé de la broüiller. Me demandez-vous ce que c'est ? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux, n'auoir point de volontez sales, borner ses desirs aux choses mediocres, & ne se ranger à la puissance de personne que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possede le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

EPISTRE LXXVI.

ARGVMENT.

I. Vieillir en l'Eſcole de la Sageſſe.
II. Il blaſme ceux qui vont à la Comedie.
III. Les biens de Fortune nous arriuent ſans y penſer; mais la Sageſſe ne vient point ſans trauail.
IV. La Raiſon, qui n'eſt autre choſe que la Vertu, ou l'Honneſte, eſt le propre bien de l'homme.

VOvs me declarez que ie n'ay plus d'amy ſi ie ne vous rends compte de ce que ie fais iournellement. Voyez auec quelle priuauté ie veux proceder auec vous; ie vous veux informer de mes affaires iuſques à cette particularité, qu'il y a cinq iours que ie vas à l'Eſcole, & que depuis huict iours i'eſcoute diſputer vn Philoſophe. Vous eſtes bien en âge pour cela, me direz vous. Mais pourquoy non? Quelle folie plus grande ſçaurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auons eſté long-temps ſans auoir appris? A quoy voulez-vous donc que ie m'occupe? Que ie monte à cheual, & que ie faſſe le ieune homme? S'il n'y a rien qui faſſe plus de honte à ma vieilleſſe que cela; ie ne ſuis point mal. C'eſt vne Eſcole où les hommes ſont bien d'aller, en quelque âge qu'ils ſoient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir auſſi viſte que ſi nous auions encore nos iambes de ieuneſſe. Quelque vieux que ie ſois, ie ne laiſſeray point d'aller au Theatre, ie me feray porter au Cirque, il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye; Et ie penſeray me faire tort d'aller ouyr vn Philoſophe? Tant que nous ignorons, il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et il n'y a point de Science où cela ſe doiue pluſtoſt pratiquer qu'en celle-cy. Tant que vous viuez, il faut apprendre comme il faut viure; Et toutesfois en l'Ecole meſme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'apprendre quelque choſe de moy. Si ie n'enſeigne autre choſe, pour le moins i'enſeigne qu'vn homme pour eſtre vieux, ne doit pas laiſſer d'eſtudier. Au reſte, ie ne vay iamais en cette Eſcole, que la folie des hommes ne me faſſe honte.

II. Vous ſçauez que pour aller chez Metronacte, il faut paſſer par le Theatre des Napolitains. Il eſt ſi plein de monde, qu'il n'y a pas moyen de s'y tourner ; & ſi vous me demandez ce qu'ils y font, ils eſcoutent des ioüeurs de cornemuſe, & diſent leur aduis de celuy qui leur ſemble le meilleur. Il y a là auſſi vn joüeur de fluſtes Grec, & vn Trompette, qui ont vne preſſe infinie ; & en vn lieu où l'on monſtre à ſe faire homme de bien, c'eſt vne ſolitude pluſtoſt qu'autre choſe. Si quelques-vns y vont, il ſemble que ce ſoit faute d'occupation ; on les appelle des niais, & des gens qui ne ſont bons à rien. Mais ie prens bien en gré d'eſtre mocqué de cette façon ; il faut laiſſer parler les ignorans, & meſpriſer leur meſpris, quand il eſt queſtion de ſe faire vertueux. Continuez, Lucilius, & vous deſpeſchez, afin que comme moy, vous ne ſoyez pas contraint d'aller à l'Eſcole, quand vous ſerez vieux. Toutesfois vous auez encore vne occaſion de vous haſter, qui vous y oblige dauantage, c'eſt que vous entreprenez vne choſe, qu'à grand peine pourrez-vous ſçauoir parfaitement, quelque longue vieilleſſe que vous ayez ; vous n'y pouuez profiter qu'autant que vous y trauaillerez.

III. Nul ne ſe fait ſage par accident. Les biens, les honneurs, les Eſtats, ſont des choſes que la Fortune donne quand il luy plaiſt, ſans qu'on s'en couche plus tard, ny qu'on ſe leue plus matin ; mais pour eſtre vertueux, il faut trauailler à bon eſcient. Il eſt vray qu'il n'y a pas occaſion de plaindre ſa peine en vne choſe, où ſe rencontre tout ce qu'il y a de bien au monde, car il n'y a point d'autre Bien que ce qui eſt honneſte. Les choſes que nous aymons pour la vanité, ne ſont point des biens veritables, & la poſſeſſion n'en eſt iamais aſſeurée. Mais puis que ie ne vous ay pas contenté ſur ce poinct par ma precedente, & qu'il vous ſemble que i'ay plûtoſt loüé que prouué cette propoſition, ie me remettray ſur le meſme diſcours, & en peu de paroles ie comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choſes ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles ſont eſtimées. On loüe vne vigne, pour eſtre de bon rapport ; vn vin pour auoir le gouſt bon ; vn cerf, pour eſtre viſte ; vne beſte de chemin, pour auoir l'eſchine ferme. On fait cas d'vn chien, s'il a bon nez pour queſter,

ſter, bonnes iambes pour ſuiure la beſte, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger en quoy conſiſte le bien d'vne choſe, il faut regarder à quoy elle eſt née, & pourquoy on en fait cas. Qu'eſt-ce qui eſt le meilleur en l'homme? La Raiſon. Car par elle il s'éloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'enſuit donc que la Raiſon eſt le propre bien de l'homme; ſes autres qualitez luy ſont communes auecque les beſtes. Eſt-il fort, auſſi ſont les lyons. Eſt-il beau, auſſi ſont les paons. Eſt-il viſte, auſſi ſont les cheuaux. Ie pourrois bien dire qu'ils le paſſent, mais il me ſuffit d'auoir dit, qu'ils l'égalent. Ie ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui ſe puiſſe dire ſien. Il a vn corps, auſſi ont les arbres; il a mouuement de luy-meſme, auſſi ont les vers; vne voix, les chiens en ont vne bien plus claire; les aigles, vne bien plus aiguë; les taureaux vne bien plus forte, & les roſſignols vne bien plus douce & bien plus ſouple à toute ſorte de tons. Qu'eſt-ce que l'homme a qui luy ſoit propre? La raiſon, en la perfection de laquelle conſiſte auſſi la perfection de ſa felicité. Si donc lors qu'vne choſe eſt arriuée à la perfection de ce qui eſt proprement ſon Bien, elle ſe peut dire loüable, & paruenuë au but que la Nature s'eſt propoſée en la faiſant; puis que la Raiſon eſt le bien de l'homme, il eſt loüable quand il la conduitte à ſa perfection. Cette Raiſon parfaite eſt ce que i'appelle quelquesfois Vertu, & quelquesfois ce qui eſt Honneſte. Il n'y a donc autre bien en l'homme que le Bien qui eſt propre à l'homme ſeul; Car à cette heure, il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt bien, mais de ce qui eſt le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raiſon, & ſi c'eſt ſa gloire de l'auoir, & ſa honte de ne l'auoir pas, il s'enſuit que la Raiſon eſt ſon ſeul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne ſoit ſon bien, mais vous n'êtes pas bien aſſeuré qu'il n'en ait point d'autre. Si vous voyez vn homme vicieux, qui ſoit bien ſain, bien riche, bien ſuiuy, bien noble, quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'eſt vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il ſoit le premier de ſa race, & n'ait pas le liard en ſa bourſe, ny pas vn valet apres luy, mais que dépourueu de toutes choſes, il ſoit pourueu de probité, ie penſe que vous ne laiſſerez pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'vn ſeul; & s'il l'a, il eſt eſtimable, quoy que tous les autres biens luy manquent. Mais s'il ne l'a

pas, on le mesprise & on le condamne auec tous les autres. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'vn vaisseau soit bon, pour estre peint de riches couleurs, pour auoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'yuoire, ny pour auoir vne charge qu'on peut comparer aux richesses d'vn Roy, mais pour estre fort, ferme, bien joint, bon à la voile, & bien-aisé à gouuerner. Vous ne dites point qu'vne espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & vn fourreau couuert de pierreries, mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a jacque-de-maille assez forte pour l'arrester. On ne s'informe point si vne regle est belle, mais si elle est droite. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles font bien à l'vsage pour lequel nous les auons. Il n'importe donc point à vn homme, combien il laboure d'arpens de terre, combien il a de rentes constituées, combien sa basse-court est fournie de peuple, combien le lit où il couche est magnifique, & combien est fin le cryста où il boit, mais combien il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite & non coufuse se conforme à la volonté de la Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu, c'est ce qui est honneste, & le Bien vnique de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux; & aprés tout, cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa felicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouurages. Mais pource qu'il n'est point de Bien sans elle, nous faisons cette maxime si generale, qu'il n'est point d'autre Bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le fortifie, qui le rehausse & qui le dilate, ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le trauailler & l'affoiblir; Et si quelquesfois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffisent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie; & c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou à ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'vne chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, & quel-

que peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propoſe, il ne s'accordera iamais à rien faire qui ſoit mal à propos. Il n'y aura point de menaces qui luy rompent vne bonne entrepriſe, ny point de promeſſes qui luy en perſuadent vne meſchante. Si donc en toutes ſes actions il a touſiours les yeux ſur ce qui eſt honneſte & deshonneſte, pour ſuiure l'vn, & fuïr l'autre, il faut qu'il n'y ait point de Bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'eſt point alterable par la corruption, ſi touſiours elle demeure en vn eſtat, il n'y a point d'autre Bien qu'elle, & il ne ſe peut plus faire qu'elle ſoit autre choſe que Bien. La Sageſſe eſt exempte de tout changement. La Sageſſe ne ſe perd iamais, & iamais de la Sageſſe on ne reuient à la Folie. Ie vous ay dit, s'il vous en ſouuient, qu'il s'eſt trouué des hommes qui ſeulement par vn tranſport inconſideré ont foulé aux pieds tout ce qui ſe fait communément craindre & deſirer. L'vn a bruſlé ſa main dans les flammes; L'autre n'a point ceſſé de rire pour les douleurs de la torture; Vn autre a veu mourir ſes enfans, & n'en a pas moüillé ſes yeux; & vn autre ſans apprehenſion s'eſt allé precipiter à la mort. Il ſe void aſſez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour ſe contenter, ne trouuent rien qui les puiſſe arreſter. Que ſi vne opiniaſtreté ſeulement piquée de ie ne ſçay quel aiguillon, a cette puiſſance, que fera la Vertu, qui n'eſtant pas forte par interualle, ny hardie par caprice, mais touſiours égale à ſoy-meſme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occaſions, où ſon aſſiſtance nous fait beſoin? Concluons donc que les choſes quelquesfois meſpriſées par les indiſcrets, & touſiours par les Sages, ſont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, qui braue & dédaigneuſe au deſſus de la Fortune, ſe trouble auſſi peu de ſa haine, qu'elle ſe réjouyt de ſa faueur. Si vous vous laiſſez vne fois perſuader qu'il y ait quelqu'autre Bien que ce qui eſt honneſte, il ne faut plus parler de Vertu. Ce ſont des choſes incompatibles, d'eſtre vertueux, & de ietter les yeux ſur quelque choſe d'exterieur. Cela repugne à la Raiſon, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne touſiours de la Raiſon. Or toute opinion eſt fauſſe, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez

nier qu'vn homme de bien ne reuere les Dieux, & ne les ſerue. Il faut donc que quoy qui luy arriue, il le ſupporte patiemment, & conſidere que les loix, ſous leſquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de cette façon. Par ce moyen il ne peut y auoir autre Bien que ce qui eſt honneſte; car en cela conſiſte la reſolution d'obeyr aux Dieux, de ne s'émouuoir point aux choſes inopinées, de ſe contenter en ſa condition, de vouloir ce que le Deſtin veut, & de faire ce qu'il commande, ſans murmurer. S'il y a quelqu'autre bien que ce qui eſt Honneſte, nous ne ſerons iamais ſaouls ny de la vie, ny des prouiſions qu'il faut pour la vie, & par conſequent nous nous chargerons d'vn faix inſupportable, & de trauaux qui en vne beſongne infinie ne pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a donc point de Bien que ce qui eſt honneſte. Ie vous ay dit que ſi ce ſont biens que l'argent, les Eſtats, & autres telles denrées, nous qui en auons, nous ſommes plus heureux que les Dieux qui n'en ont point. A cette heure, ie vous diray de plus, que s'il eſt vray que les ames ne meurent point auec les corps, il faut penſer que leur condition, en cette ſeconde vie, ſera meilleure qu'en celle-cy. Or ſi c'eſtoyent des biens que ces choſes qui nous ſeruent par le miniſtere du corps, il faudroit croire qu'elles ſeroient plus mal quand elles en ſont dehors, & il s'enſuiuroit qu'elles ſeroient plus contentes d'eſtre captiues & reſerrées, que libres & clargies au delà de toutes bornes, qui ſeroit vne manifeſte abſurdité. I'auois dit auſſi, que ſi c'eſtoient des biens que ces choſes qui nous ſont communes auecque les beſtes, les beſtes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne ſe peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille ſouffrir pour ce qui eſt honneſte; ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelqu'autre bien que la Vertu. Bien que i'euſſe deſia fait ces diſcours plus au long en ma precedente, ie n'ay pas voulu laiſſer de repaſſer par deſſus, & en dire quelque choſe en celle-cy. Mais le vray moyen de vous faire trouuer cette opinion veritable, c'eſt de vous ſonder vous-meſme, & de vous demander, ſi en cas que voſtre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis, fuſſent deſtinez à quelque ruine, & n'en peuſſent échapper autrement que par voſtre mort, vous auriez aſſez de courage pour leur donner voſtre vie, & non ſeulement auecque patience, mais volontairement

vous perdre pour les ſauuer. Si vous penſez que vous le pouuez faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, puis que vous laiſſez toutes choſes pour en iouyr. Voyez combien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique, ſi ce n'eſt preſentement, ce ſera quand il en ſera beſoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action, pour donner beaucoup de ioye; Et bien qu'aprés que la mort nous a priuez du ſentiment des choſes mondaines, il ſemble que nous n'auons plus de part en la gloire que nous auons meritée en noſtre vie, ſi eſt-ce que nous ne pouuons ſans quelque plaiſir, nous repreſenter l'eſtat où nous auons mis les choſes par noſtre vertu. Quand vne homme d'honneur, & qui a du courage, ſe remet deuant les yeux, que s'il meurt, il reſſuſcitera à ſa Patrie, qu'vne infinité de vies ſeront ſauuées par la perte de la ſienne, & que par vn coup ſeul, il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de cette imagination ſeule il ne tire aſſez de fruict, pour ſe reſoudre au peril où l'occaſion le ſollicite de ſe ietter. Quand meſme l'entrepriſe ſeroit telle, qu'il ſe faudroit aſſeurer de mourir dans l'execution, & n'auoir point le plaiſir d'en voir le ſuccez, il a de quoy ſe contenter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy commandoient. Alleguez luy tout ce que vous penſerez qui l'en puiſſe diuertir; dittes luy qu'on ne ſe ſouuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là; Qu'il obligera des perſonnes qui ne luy en ſçauront point de gré; il vous fera reſponſe, Que ce ſont des conſiderations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à ſon action, & que pource qu'il ſcait qu'elle eſt honneſte, en quelque faſcheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques eſpines qu'elle le conduiſe, il eſt reſolu de la ſuiure, iuſqu'à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'eſt donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui eſt Honneſte, puis que non ſeulement vn eſprit deſia parfait en Sageſſe, mais que tout autre, qui aura quelque choſe de genereux, eſt capable d'auoir ce reſſentiment. Tous les autres biens ſont des choſes de peu de merite, & ne ſont que paſſer d'vne main à l'autre; ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne ſont iamais poſſedez qu'auec inquietude, qu'ils ſont inſupportables à leurs maiſtres, & qu'ils les accablent à la fin. La Felicité de ceux que vous voyez couuerts de clinquant, eſt comme celle de

ceux qui traueſtis en vne Comedie, repreſentent le perſonnage de quelque Roy. Tant que le jeu dure, ils ne paroiſſent que le Sceptre à la main; & en vn équipage que le peuple regarde auec admiration; & aprés la comedie ils reprennent leurs chiffes, & redeuienent ce qu'ils eſtoient. Les richeſſes & les Eſtats peuuent bien hauſſer vn homme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons nous cette opinion? Parce que nous meſurons la baſe auecque la ſtatuë. Qu'vn Nain monte ſur la plus haute montagne des Alpes, il ſera touſiours petit, & vn Coloſſe touſiours grand, quand il ſeroit au fonds d'vn puits. Ce qui nous abuſe, c'eſt que nous ne peſons pas l'honneur ſeul, nous mettons ſon bagage en la balance auecque luy. Voulez-vous bien iuger du prix d'vn homme? Regardez-le tout nud, faites luy quitter ſon reuenu, ſes Eſtats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le déguiſer; faites luy meſme deſpoüiller le corps, & luy regardez l'eſprit; voyez comment il eſt fait, comment il eſt grand, & ſi cette grandeur eſt ſienne, ou mendiée, ſi vous trouuez que les eſpées nuës ne l'ébloüiſſent point, & qu'il ſoit auſſi preſt de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il eſt heureux. Si lors que la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque Grand le menaceroit, ou de priſon, ou de banniſſement, ou de quelqu'vne de ces autres vaines tempeſtes, que l'eſprit n'imagine qu'auecque frayeur, il demeure ferme en ſon aſſiette, & dit,

Vierge cela n'eſt rien, tu ne m'as annoncé
Ni trauaux, ni combat, où ie n'euſſe pensé.

Vous m'en menacez à cette heure & moy ie m'en ſuis toûjours menacé. Ie ſçay bien que ie ſuis homme, & qu'en cette qualité ie me doy preparer à tout ce qu'vn homme peut ſouffrir. Vn coup preueu ne ſçauroit faire gueres de mal. Les mal-auiſez, & ceux qui ſe fient à la Fortune, trouuent toutes choſes inopinées. La plus grande partie de leur mal eſt la nouueauté, & cela ſe reconnoiſt en ce qu'il n'y a rien de tout ce qu'ils trouuent ſi difficile qui ne leur deuienne aiſé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la preſence des maux, il s'y accouſtume deuant qu'ils viennent, & par la meditation il arriue à cette patience que les autres n'acquierent qu'en ſouffrant. Nous oyons quelquesfois dire

à des ignorans, Sçauois-ie bien que cela me deuſt auenir? Le Sage eſtime tout poſſible, & quoy qu'il faſſe, il peut touſiours dire qu'il le ſçauoit bien.

EPISTRE LXXVII.

ARGVMENT.

I. La vie de l'homme eſt bien accomplie, en quelque temps qu'il meure.

II. La neceſſité de mourir doit oſter l'apprehenſion de la mort.

III. Il n'y a point de plaiſir au monde, que l'homme doiue regretter en mourant.

AVjourd'huy tout d'vn coup nous auons veu paroiſtre les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *Les Meſſageres*. La campagne eſt touſiours bien aiſe de leur venuë, il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maiſon, tout le monde ſe rend ſur le port; & quelque trouppe de vaiſſeaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voilles ſont touſiours recognuës parmy les autres: Car il n'y a qu'elles qui entrent auec le bourſet; les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui faſſe aller vn vaiſſeau ſi roide que le haut de la voille; il eſt plus pouſſé par là que par nulle autre endroit. C'eſt pourquoy quand il y a trop de vent, on baiſſe l'antenne, parce qu'il n'eſt pas ſi fort quand il donne par bas. Auſſi-toſt qu'elles ſont aux Iſles de Capris, & qu'elles ont doublé ce Cap, où

Pallas du haut d'vn roc void écumer les ondes,

on ne laiſſe qu'vne voile à toutes les autres, & le bourſet demeure à celles d'Alexandrie pour les faire recognoiſtre Parmy cette foule de peuple qui couroit à la riue, ie fus bien aiſe d'auoir de mauuaiſes jambes, parce que ſans cela j'euſſe monſtré mon impatience comme les autres, & fuſſe couru, pour ſçauoir en quel eſtat eſtoient mes affaires, & quelles nouuelles ces vaiſſeaux m'en apportoient. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'eſt vne opinion que ie deurois auoir, quand meſme ie ne ſerois pas vieux,

Mais à cette heure auec bien plus de ſujet, pource que ie ne ſçaurois auoir ſi peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gaigner iuſqu'au logis, & principalement eſtant en vn chemin, que ie me paſſerois bien aiſément d'acheuer.

I. Vn voyage eſt imparfait, iuſqu'à ce que vous ſoyez où vous vous eſtes propoſé d'aller ; mais en quelque lieu que la vie s'arreſte elle eſt parfaite, ſi elle eſt vertueuſe. Finiſſez la quand vous voudrez ; ſi vous la finiſſez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquesfois des occaſions qui ne ſont pas bien grandes, nous conuient à partir courageuſement, car auſſi bien ce qui nous retient n'eſt pas grand' choſe. Tullius Marcellinus, que vous cognoiſſiez bien, jeune homme fort diſcret, & qui fuſt vieux de bonne heure, ſe trouuant ſaiſi d'vne maladie, non incurable, mais longue & faſcheuſe, pour vne infinité de choſes qu'elle luy commandoit ou deffendoit, reſolut de ſe faire mourir, & appella pluſieurs de ſes amis, pour les oüir là deſſus. L'vn d'eux, qui eſtoit vn peu poltron, luy donnoit le conſeil qu'il auroit pris pour ſoy; l'autre, qui le voulut flater, luy propoſa ce qu'il penſoit luy deuoir eſtre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le loüer en termes qui ſoient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me ſemble, le meilleur aduis de tous : Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentez pas, comme s'il eſtoit queſtion de quelque choſe de conſequence. La vie eſt peu de choſe; vos eſclaues l'ont, & les moindres animaux qui ſoient ſur la terre. L'importance eſt de mourir honneſtement, iudicieuſement, & courageuſement. Repreſentez vous combien il y a que vous ne faites qu'vne meſme choſe, manger, dormir & paſſer le temps auec des femmes, car c'eſt tout ce que nous faiſons en ce monde. La volonté de mourir ne vient pas touſiours de preuoyance, de reſolution, ou de miſere; quelquefois vn ſimple degouſt nous la donne. Marcellinus n'auoit point beſoin d'eſtre preſché, mais il luy failloit de l'aide, & ſes ſeruiteurs ne luy vouloient pas obeyr. Cét honneſte homme premierement les aſſeura, qu'il n'auoient point de ſujet de craindre, & que tout le danger des domeſtiques eſtoit quand il n'eſtoit pas bien certain que le maiſtre euſt eu la volonté de mourir, & qu'autrement c'eſtoit auſſi mal fait de l'empeſcher, que de le tuer. Cela

fait

fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons ſoupé nous baillons nos reſtes à ceux qui nous ont ſeruis à table, la raiſon & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque choſe à ceux qui en ont eſté les miniſtres. Auſſi-toſt Marcellinus, qui eſtoit facile, & ne donnoit rien de ſi bon cœur que le ſien, diſtribua quelque peu d'argent à ſes ſeruiteurs, & les conſola de l'ennuy qu'ils auoient de ſa reſolution. Il ne luy fallut eſpée, ny poignard, il demeura ſeulement trois iours ſans manger; Et auec cette abſtinence, de fois à autre s'eſtuuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter exprés en ſa chambre, vint tout bellement à defaillir, non pas à ce qu'il diſoit, ſans quelque ſentiment de plaiſir, comme il aduient quand il ſe fait vne douce diſſolution, telles que peuuent auoir épreuué ceux qui ſe ſont quelquesfois éuanouïs. Ie n'ay point eſté faſché que l'occaſion ſe ſoit offerte de vous faire ce conte, pour le plaiſir que ie ſçay que vous aurez d'entendre qu'vn de vos amis ſoit mort ſi doucement. Car encore qu'il ſe ſoit fait mourir, ç'a eſté ſi à ſon aiſe, qu'il ſemble qu'il ſe ſoit trompé luy-meſme, & qu'il ſe ſoit dérobé de la vie, ſans y penſer; Et puis ce conte meſme n'eſt pas ſi hors de propos, qu'il n'y ait moyen d'en faire quelque profit. Il ſe preſente bien ſouuent des neceſſitez, où nous ſommes conuiez de ſuiure cét exemple. Nous auons bien ſouuent ſujet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; & quand nous mourons meſme ce n'eſt qu'à regret.

II. L'homme du monde qui ſçait le moins, ſçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour; mais quand il en eſt ſur le poinct, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'vn homme n'auroit ny ſens, ny iugement, qui ſe tourmenteroit de ce qu'il n'eſtoit point au monde il y a mille ans? Auſſi peu en a celuy qui ſe tourmente, pource que dans mille ans d'icy il n'y ſera point. Vous ne ſerez point; vous n'auez point eſté, c'eſt vne meſme choſe. Ce ſont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous eſtes, eſt voſtre ſiecle; Faites ce que vous pourrez pour l'eſtendre, de combien le penſez-vous allonger; que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites, n'eſt que temps perdu.

Les Deſtins pour prier ne ſe fleſchiſſent point.

Ils ſont fermes & fixes. Vne eternelle neceſſité les conduit.

Vous irez où toutes choſes vont, le trouuez-vous eſtrange ? Vous eſtes né ſous cette condition ; voſtre pere, voſtre mere, vos grands-peres, vos grandes-meres, & generalement tous ceux qui ſont venus au monde deuant vous, y ſont paſſez, & tous ceux qui viendront au monde aprés vous, y paſſeront. Vne entre-ſuite inuariable attache & tire toutes choſes. Combien penſez-vous qu'il mourra de peuple aprés vous ? Combien auecque vous ? Si vous en voyiez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie penſe que voſtre apprehenſion en ſeroit moindre. Vous auez donc occaſion de vous aſſurer, car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'vne façon, qui de l'autre, mourront en cette meſme heure que vous mourrez. Et au reſte, eſtes-vous ſi mal-aduiſé de ne penſer iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne ceſſez de cheminer ? Il n'y a point de ſi long chemin qui n'ayt vn bout ; vous vous abuſez, ſi vous penſez que ie vous aille chercher de grands perſonnages, pour vous en propoſer les exemples, ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'vn ieune garçon de Lacedemone, âgé ſeulement de douze ou treize ans, qu'ayant eſté fait priſonnier à la guerre, il crioit en ſon langage Dorique, Ie ne ſeruiray point, & en effect il monſtra qu'il auoit dit vray ; Car au premier commandement ſeruile & deshonneſte qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il ſe donna ſi grand coup de la teſte contre vn mur, qu'il ſe tua. Nous auons la liberté ſi prés de nous, & il eſt poſſible qu'il ſoit des eſclaues ? N'aymeriez vous pas mieux voir mourir voſtre fils ieune, auec la gloire d'vne ſi belle action, que s'il viuoit tout vn ſiecle en faineant & en poltron ? Pourquoy donc auez vous ſi grande peur de mourir, puis qu'vn enfant meſmes a du courage aſſez pour s'y reſoudre ? Ne ſçauez vous pas que ſi vous ne marchez, on vous trainera ; faites que ce qui viendroit d'vn autre, vienne de vous ; ayés du courage autant qu'vn enfant, & dittes que vous ne ſeruirez point.

III. Pauure homme que vous eſtes ! vous ſeruez aux hommes, aux affaires, & à la vie ; car qu'eſt-ce que la vie autre choſe qu'vne ſeruitude, quand la reſolution de pouuoir mourir ne l'accompagne point ? Qu'attendez-vous plus au monde ? ſi les voluptez vous retiennent, vous les auez toutes eſſayées ; il n'en eſt point qui vous ſoit nouuelle. Vous eſtes ſi ſaoul

de la plus friande, que vous en auez mal au cœur. Vous ſçauez bien quel gouſt ont le vin & la maluoiſie. Quelle difference faites-vous, qu'il vous en paſſe cent ou mille brocs par la veſſie? C'eſt vn ſac. Vous auez mangé les plus friands morceaux, vous n'ignorez point ce que c'eſt; voſtre luxe ne vous a rien reſerué de nouueau pour les années à venir. Et cependant ce ſont là les choſes dont vous vous ſeparez auec tant de regret. Auez-vous quelque autre choſe qu'il vous faſche de perdre? Sont-ce vos amis, que vous auez peur de quitter? Eſt-ce voſtre patrie? Tant s'en faut que cela ſoit, que ie ne crois pas que pour elle vous vouluſſiez ſoupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez eſteindre le Soleil, vous le feriez. Car auſſi, qu'auez-vous iamais fait qui ſoit digne de lumiere? Dites la verité: ce n'eſt ny la Cour, ny le Palais, ny le monde meſme qui vous fait deſirer de viure. Il vous faſche de laiſſer la rotiſſerie, où vous n'auez rien laiſſé. Vous auez peur de la mort; Et cependant au milieu de vos plaiſirs, vous faites merueille de la dépiter. Vous voulez viure? vous auez raiſon; car vous n'y cognoiſſez rien. Mais par voſtre foy, penſez-vous que la vie que vous faites, ſoit autre choſe qu'vne mort? Vn iour que l'Empereur paſſoit par la ruë, comme vn certain priſonnier, à qui la barbe venoit iuſques ſur l'eſtomach, le prioit de le faire mourir, il luy reſpondit, Et quoy, mon amy, penſez-vous eſtre en vie? Il en faut dire de meſme à ceux-cy, qui ſeroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy, eſtes-vous en vie? Oüy, mais ie veux viure, parce que ie ſers encore bien au monde. Ma vie eſt vtile à beaucoup de choſes, c'eſt pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne ſçauez-vous pas que mourir eſt vn des deuoirs de la vie? Allez-vous-en hardiment, ce que vous deuiez faire eſt fait; nos actions n'ont point de certain nombre que nous ſoyons tenus de fournir, & toute vie eſt aſſez longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde, la vie de Neſtor ſeroit courte auſſi bien que celle de Statilla, qui fit écrire ſur ſa tombe, Qu'elle auoit veſcu quatre-vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'vne pauure vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ſes années. Penſez-vous qu'on l'euſt pû ſupporter, ſi elle fuſt allée juſques à cent? Il eſt de la vie comme d'vne farce, il n'importe pas de joüer longtemps, mais de bien ioüer. Il eſt indifferent où vous finiſſiez;

finiſſez où bon vous ſemblera, pourueu que vous faſſiez vne bonne fin.

EPISTRE LXXVIII.

ARGVMENT.

I. Les viſites des amis réjouïſſent les malades.
II. Meſpriſer la mort par le meſpris des incommoditez de la vie.
III. Grande force de l'opinion.
IV. La reſiſtance au mal eſt vne victoire. Il faut preferer les voluptez de l'eſprit à celles du corps.
V. La vie des meſchans eſt touſiours courte.

IE ſuis teſmoin de vos defluxions, & de ces fiévres lentes que vous m'eſcriuez qui vous tourmentent. Ce ſont des choſes qui ne vont iamais gueres l'vne ſans l'autre. Ie vous en plains dauantage, parce que ie ſçay ce que c'eſt. Tandis que i'eſtois ieune, ie n'en faiſois point de cas au commencement, parce que l'âge en ſupportoit plus aiſement les incommoditez, & ſe rebelloit contre les maladies. Mais enfin il me falut rendre, & eſtre diſtillé moy-meſme; & me voyant comme en chartre, i'ay eu beaucoup de fois l'eſpée à la main pour me tuer. Mais i'auois vn ſi bon pere, que la peur de luy donner de l'ennuy, me retenoit. Ie penſois qu'il me ſeroit plus aiſé de me paſſer de la vie, qu'à luy de ſe paſſer de moy. Cela me fit reſoudre de viure. Il faut quelquesfois autant de courage, pour ſe vouloir conſeruer la vie, que pour ſe la vouloir oſter. Les conſolations que i'eus, me ſeruirent de medecines. Ce qui redreſſe l'ame, porte quelquesfois du profit au corps.

I. Ie vous diray ce que ce fut. Mes eſtudes me guerirent. La Philoſophie me remit, ie luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y contribuerent auſſi beaucoup par leurs viſites, & par la peine qu'ils prenoient de me reſiouïr, & de veiller auecque moy pour me faire paſſer le temps. Il n'y a choſe, Lucilius, qui reſtaure tant vn malade que cette aſſiſtance, & qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'eſtoit pas aduis que ie m'en allaſſe du monde, les y

laiſſant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie penſois que ie viurois en leur memoire, ie ne penſois pas perdre l'ame mais la leur remettre. Ces impreſſions me donnerent la volonté de m'ayder, & de me reſoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'euſſe eſté bien miſerable de perdre le courge de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le Medecin vous limitera combien vous deuez marcher, quel doit eſtre voſtre exercice. Il vous deffendra d'eſtre ſans rien faire, parce qu'ordinairement l'indiſpoſition vous y conuie. Il vous ordonnera que vous liſiez haut pour exercer voſtre reſpiration, de laquelle le paſſage eſt empeſché; que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & que vous vous abſteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laiſſer tomber trop bas; & quand il vous faudra le quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la toux.

II. Pour moy, ie vous bailleray des remedes qui vous ſeruiront pour cette maladie & pour toutes celles que vous aurez iamais, Meſpriſez la mort. Quand nous nous ſommes mis hors de cette apprehenſion, tout le reſte ne ſont que fleurs. Nous auons trois choſes qui nous faſchent principalement en nos maladies; nous craignons de mourir, nous auons de la douleur, & nous ſommes priuez de plaiſir pour quelque temps. De la mort nous en auons aſſez parlé; ie ne vous en diray qu'vn mot. C'eſt, que nous ayons peur de la Nature, & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne ſont point morts, pource qu'on penſoit qu'ils ſe mouroient. Vous mourez, non pource que vous eſtés malade, mais pource que vous viuez. Gueriſſez-vous tant qu'il vous plaira, Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouuez bien échapper à l'indiſpoſition, mais non pas à la mort. Venons à la ſeconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs. Cela peut eſtre, mais les interualles donnent moyen de les ſupporter; l'extremité de la douleur en eſt la fin. Elle ne peut eſtre bien grande & bien longue. La Nature pleine d'amour & d'affection enuers nous, a fait cette regle, que toute douleur eſt courte ou ſupportable. Les plus ſenſibles douleurs ſont aux parties du corps les plus maigres.

Quand le mal eſt aux nerfs, aux jointures, ou en quelqu'autre lieu ſi preſſé qu'il n'ait moyen de s'eſtendre, c'eſt-là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompenſe, ce ſont des parties qui s'eſtourdiſſent bien-toſt; & par la douleur meſme ſe font inſenſibles à la douleur, ſoit que les eſprits par l'empeſchement de leur courſe, reçoiuent de l'alteration, & perdent cette force que nous donne le ſentiment, ſoit que l'humeur corrompuë ne trouuant plus où ſe rendre, elle-meſme ſe détruiſe; & oſte la faculté de ſentir à ce qu'elle a rempli de ſa trop grande quantité. C'eſt de cette façon que ſe paſſent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebeté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en ſe formant, eſt ce qui donne de la peine; lors qu'on l'a ſenty quelque temps, ſa vehemence diminuë; & à la fin il ſe termine par vn engourdiſſement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles; & meſme celles de la teſte ſont plus aiguës que nulle autre, parce qu'elles ſont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'eſpace; mais plus elles ſont violentes, elles s'amortiſſent auſſi plus toſt. C'eſt donc la conſolation d'vne douleur extréme, que ſi vous la ſentez trop, vous ceſſerez bien toſt de la ſentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indiſpoſitions, c'eſt qu'ils n'ont pas accouſtumé de ne ſe ſeruir que de l'eſprit, & que ſi leur corps leur eſt inutile, ils ſont priuez de toute action. C'eſt pourquoy ceux qui ont du iugement, s'accouſtument de bonne heure à conuerſer ſouuent auecque l'eſprit, comme auecque la partie qu'ils ont la meilleure, & à ne ſe méler au commerce du corps, que quand il leur eſt impoſſible de s'en paſſer. Oüy, mais c'eſt vn grand déplaiſir de ne gouſter plus les voluptez accouſtumées, & de faire des abſtinences ſi auſteres, qu'il vous faille mourir de faim ou de ſoif. Ie vous auouë que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auons pas eſté long-temps malades, que nos conuoitiſes ne s'émouſſent, & que nos ſens qui les irritent, ne ſe trouuent eux-meſmes affoiblis & abbatus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autresfois auidemment recherchées, nous font à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interuales, ou quelque relaſche

pour le moins, & qu'auecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir : Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous ſont ordinaires, quelques ſignes, comme auant coureurs, qui nous aduertiſſent que nous allons auoir le gros ſur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies, c'eſt de ne vous ſoucier point de la mort. C'eſt le pis qu'elles nous ſçauroient faire. Ne faites point voſtre mal plus grand qu'il n'eſt, à force de vous affliger; la douleur n'en ſera pas grande, pourueu que vous n'y adjouſtiez rien par opinion.

III. Repreſentez-vous pluſtoſt que ce n'eſt rien, ou peu de choſe, qu'il faut auoir patience, que vous en ſerez bientoſt de hors. Eſtimez-là petite; vous ferez qu'elle le ſera. L'Opinion tient toutes choſes ſuſpenduës; l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne ſont pas ſeules qui la regardent. Nos douleurs meſmes ſe forment à l'opinion. Nous ne ſommes miſerables, qu'autant que nous le penſons eſtre. La premiere choſe qu'il faut oſter, eſt vne couſtume que nous auons, de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy eſt bon tout ce langage ? Iamais homme ne fuſt ſi bas que i'ay eſté. Que de peine, que de martyre i'ay ſouffert ! On ne penſoit iamais que i'en releuaſſe. Combien de fois ay-je eſté pleuré de mes amis ? Combien abandonné des Medecins ? Les Criminels qu'on met à la queſtion n'endurent point ce que i'ay enduré. Ie veux que tout ce que vous dites, ſoit vray, n'en eſtes vous pas dehors ? Que vous ſert de remanier vos douleurs, & d'eſtre miſerable, non pour autre choſe, que parce que vous l'auez eſté ? Ne ſçauez vous pas que nous prenons plaiſir de mentir à nous meſmes; & que nous faiſons touſiours nos maux plus grands qu'ils ne ſont ? Il n'y a rien de ſi doux que le recit d'vne miſere paſſée. C'eſt vne choſe naturelle que de nous reſioüir quand nous ſommes ſortis de quelque peril.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choſes; la crainte du mal à venir, & le ſouuenir du paſſé. Quand nous ſommes en quelque peine, diſons, peut eſtre qu'vn iour la memoire nous en ſera douce. Faiſons lutter à bon eſcient noſtre eſprit contre la douleur; ſi nous reculons, elle vaincra, ſi nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous ſommes, nous attirons noſtre ruine, au lieu de l'empeſcher

Quand nous ſommes pourſuiuis, le moyen de nous garentir, c'eſt de faire ferme. Ceux qui prennent la chaſſe, ne faillent iamais d'eſtre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoiuent les Athletes par le viſage & par tout le corps ? Et cependant la Gloire leur eſt ſi douce, qu'en ſa conſideration ils ne trouuent rien de ſi rude qu'ils ne ſoient contens de ſupporter. Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous reſiſtent; noſtre recompenſe ne ſera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui faſſe faire ſilence au peuple, pour ouyr la proclamation de noſtre victoire; mais vne ſecurité d'eſprit immuable, & vne paix eternelle auec la Fortune, qui deffaite vne fois, n'aura plus iamais l'aſſeurance de nous attaquer. Ie ſens vne grande douleur; comment ne la ſentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'auez ? Il eſt de la douleur comme d'vn ennemy. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte eſt peſant. Et quoy ? Si vous n'euſſiez deu porter que des choſes legeres, penſez-vous que la Nature vous euſt fait ſi fort que vous eſtes ? Aduiſez lequel vous aymez le mieux, d'vne longue & lente maladie, ou d'vne violente & courte. Vne longue & lente auec des intermiſſions, vous donnera loiſir de vous refaire, & par conſequent aprés auoir bien trainé, ce ſera force qu'elle vous laiſſe guerir. Vne courte & precipitée verra bien-toſt voſtre fin ou la ſienne. Or ſoit que vous ceſſiez ou qu'elle ceſſe, que vous importe, puis que d'vne façon ou de l'autre, vous ſerez hors de douleur ? Vous auez auſſi moyen de vous ſoulager en vous diuertiſſant l'eſprit, & en l'occupant à quelque autre choſe qu'à voſtre mal. Si vous auez fait quelque belle action, repreſentez là vous; faites ramaſſer à voſtre memoire tous ces exemples de patience que vous auez autresfois admirez; reſſouuenez-vous de tous ceux que vous ſçauez qui parmy les tourmens les plus inſupportables ſont demeurez maiſtres de la douleur, ou de celuy qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais la veuë de deſſus vn liure; ou de l'autre, qui en la torture ne ceſſa iamais de rire, & en cette contenance laſſa toutes les ſortes de geſnes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par ſa patience, eſſaya inutilement pour le faire ſouſpirer. Ce qu'vn autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous pas par le diſcours de la Raiſon ?

Raiſon ? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui faſſent cracher les poulmons, de fiévres qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de ſciatiques ; Ie vous dy que les tourmens de la queſtion ſont toute autre choſe, & que cependant il s'eſt trouué homme qui les a ſoufferts, & ne s'eſt pas ſeulement plaint, n'a pas demandé miſericorde, n'a pas daigné reſpondre aux interrogations, mais au contraire en a ry tout à ſon aiſe & de bon cœur. Et quoy donc, aprés vn exemple ſi magnanime, n'aurez-vous point l'aſſeurance de vous mocquer de la douleur ? Oüy, mais vous dites que la maladie ne vous laiſſe rien faire, & que toutes vos actions en ſont incommodées. Il n'y a que le corps indiſpoſé, la maladie ne touche point à voſtre eſprit. Vn laquay, vn cordonnier, vn mareſchal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais ſi vous auez accouſtumé de vous ſeruir de l'eſprit, pourquoy ne pourrez-vous conſeiller, enſeigner, ouïr, apprendre, demander, & vous reſſouuenir comme vous faiſiez auparauant ? Au reſte, ne penſez-vous rien faire, ſi vous vous ſçauez bien commander en voſtre mal ? Si vous ne pouuez mieux, vous monſtrerez qu'vne maladie peut bien eſtre inexpugnable, mais non pas inſupportable. Croyez-moy, que dans vn lit meſme, on a moyen de donner teſmoignage de ſa vertu. Les armées & les batailles ſont les ſujets ordinaires où les belles ames font paroiſtre vne aſſeurance, mais quelquesfois on ne les recognoiſt pas moins ſur l'oreiller. Vous n'eſtes point ſans beſongne. Luittez bien auec la maladie ; ſi elle ne vous a contraint à rien, ſi vous ne luy auez rien accordé, vous aurez donné vne preuue ſignalée de voſtre ſuffiſance. O que ſi on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquerir de la reputation ! Soyez vous meſme voſtre ſpectateur, & vous meſme vous donnez de la gloire quand vous la meriterez. Dauantage il faut conſiderer qu'il y a des voluptez de deux ſortes. Pour celles du corps, la maladie les deffend, & neantmoins elle ne les oſte pas, & au contraire, ſi vous voulez dire ce que vous en penſez, elle les excite. Quand on a ſoif, le boire ſemble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'eſt abſtenu quelque temps de l'vn ou de l'autre, on y reuient auec plus d'auidité. Quant aux voluptez de l'eſ-

prit qui ſont plus grandes, & les plus certaines, les Medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui ſçauent bien comment il les faut prendre, n'eſtiment point les autres. Ils ſe mocquent de toutes ces ordures qui chatoüillent nos ſentimens. O pauure malade! Pourquoy? pource qu'il n'aura point de neige à mettre dans ſon vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne ſeruira point d'huiſtres de Lucrin ſur ſa table; pource que quand il voudra ſoupper, on n'oirra point vne tempeſte de garçons de cuiſine, qui apportent ſur ſa table le feu auecque les plats. Car à cette heure afin que la viande ſoit toute brûlante, & de peur que le goſier paué de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne ſoit pas aſſez chaud, le luxe a trouué cette inuention, que la cuiſine marche auec le ſouper. O pauure malade! on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point ſon aſſiette couuerte de morceaux de gibbier de toutes ſortes; Qu'importe, vous ſoupperez en malade ou pluſtoſt en homme ſain vne fois en voſtre vie; mais de la ptiſanne, ou de l'eau boüillie, & de ces autres choſes que ces delicats, plus malades d'eſprit que de corps ne peuuent ſeulement oüir nommer, nous vous en laiſſerons prendre tant que vous voudrez. Penſons ſeulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'eſt de cognoiſtre la fin des gens de bien & des méchans. De cette façon & non autrement nous ne nous laſſerons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il eſt impoſſible de s'ennuyer d'vne vie occupée en cette diuerſité infinie de ſi grandes & de ſi diuines contemplations. Il n'y a que l'oiſiueté qui nous dégouſte du monde. Mettons-nous à la recherche des choſes naturelles; la verité que nous y apprendrons, nous tiendra touſiours en appetit. Pour les choſes fauſſes, nous n'en ſçaurions prendre ſi peu, que nous n'en ayons aſſez. Au partir de là, ſi la mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas veſcu la moitié d'vne vie ordinaire, nous en aurons en ce peu de temps autant de fruit, que ſi nous l'auions continuée iuſques à l'extreme decrepitude. Nous aurons cognu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous nous en irons aſſurez, que pour auoir eu plus d'âge nous n'euſſions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui meſurent leur vie au compas des voluptez

vaines, & par conſequent infinies, ne peuuent qu'ils ne la trouuent courte, quand ils viuroient vne douzaine de ſiecles. Songez à vous reſioüir en ces meditations, & cependant que vous vous entretiendrez de mes lettres, il ſe pourra preſenter quelque occaſion, qui nous donnera moyen de nous voir, & d'eſtre quelques iours enſemble. Ce ne ſera peut-eſtre pas pour beaucoup de temps; mais il ne peut eſtre ſi court, que nous ne le faſſions long, à force de le bien employer. Car, comme dit Poſſidonius, vne iournée eſt bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il ſçauroit auoir. Cependant, ſouuenez-vous de ne craindre iamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier touſiours de ſes careſſes. Ayez continuellement deuant les yeux l'authorité qu'elle prend ſur les choſes du monde; penſez que tout ce qui peut auenir, auiendra. Quoy qu'il vous arriue, vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.

EPISTRE LXXIX.

ARGVMENT.

I. Du mont Æthna & de Carybde.
II. La Vertu eſt touſiours victorieuſe; & haut-éleuée. L'homme de bien eſt dans le monde comme dans le Ciel.
III. La gloire de la Vertu ne peut eſtre cachée.

A Cette heure que vous auez fait le tour de la Sicile, i'attends que vous me mandiez ce que vous aurez appris de toute cette Iſle, mais particulierement ce qu'il faut croire de Carybde, car pour Scylla, ie ſçay fort bien que c'eſt vn rocher, auſſi craint des mariniers d'aujourd'huy qu'il fut iamais de ceux du paſſé. Quant à Carybde, i'aurois bien enuie de ſçauoir ce qu'il y a de veritable parmy les contes qui s'en font, & ſur tout, ſi d'auanture vous y auez pris garde, comme la choſe le merite bien, ſi c'eſt de tous vents, ou de quelqu'vn ſeulement, que la mer fait ces tournoyemens ſi dangereux; & s'il eſt vray que ce qui s'y perd, ſoit porté ſous les flots vne infinité de chemin, & reuienne au deſſus de l'eau vers la riue de Tauromenie. Si ie voy que vous preniez la peine de m'en eſcrire bien au long, vous me

donnerez la hardieſſe de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez ſur Æthna, parce que quelques-vns tiennent que cette montagne décroiſt peu à peu. La raiſon qu'ils en donnent, c'eſt que les mariniers ne la deſcouurent plus de ſi loing qu'ils auoient accouſtumé. Toutesfois il ſe peut faire que ce n'eſt pas tant ſon abaiſſement, comme l'aneantiſſement du feu, qui ne ſort plus ny ſi vehement, ny ſi large. Tellement que de iour la fumée n'y paroiſt que fort peu. Quoy qu'il en ſoit, l'vn & l'autre eſt croyable, & l'abaiſſement d'vne montagne qui bruſle depuis ſi long-temps, & l'aneantiſſement d'vn feu, qui ne procede pas de ſoy-meſme, mais conçeu dans quelque cauerne profonde jette ces flammes par dedans cette montagne, qui ne le nourrit pas, mais ſeulement luy ſert de ſouſpirail. En Lycie il y a vne contrée fort cognuë, que ceux du pays appellent *Ephæſtion*, où la terre en pluſieurs endroits a des trous, par où il ſort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'vn peu de lueur, encore bien languide & bien foible; tellement que les campagnes y ſont fort belles, & les herbes auſſi vertes qu'ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne fondent point en Eſté, (tant s'en faut que le voiſinage du feu leur faſſe peur) ſont éloignées de l'embouchеure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne penſez pas me la mettre ſur mon compte. Car ie ſçay fort bien que quand vous n'en ſeriez prié ny de moy ny d'autre, vous ſeriez malade, ſi vous ne faiſiez la deſcription d'Æthna comme les autres. C'eſt vn ſujet où il faut que tous les Poëtes paſſent leur capriſſe. Virgile, qui ſembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; & apres l'vn & l'autre, Cornelius Seuerus n'a pas laiſſé d'en dire ſon aduis. Ils y ont, ſans mentir heureuſement trauaillé tout ce qu'ils ſont; & pour en dire ce qu'il m'en ſemble, les premiers ont bien monſtré la ſource, ſans toutesfois l'auoir eſpuiſée; mais il y a bien difference d'vne choſe faite, ou ſeulement ébauchée. La matiere & les inuentions croiſſent d'vn iour à l'autre, & puis la condition des derniers eſt touſiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les paroles toutes preſtes, & n'ont peine que de les déguiſer. On ne peut dire pourtant qu'ils les dérobent, parce qu'elles ſont publiques. Les Iuriſconſul-

tes tiennent, qu'en vne choſe publique il n'y a point d'vſucapion. Ou ie ne cognois point voſtre humeur, ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en eſcrire quelque choſe de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers en ont fait. Ie dirois plus, mais j'offencerois voſtre modeſtie; qui eſt ſi grande, que ſi vous penſiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque choſe du voſtre, pour le reſpect & la reuerence que vous leur portez. La Philoſophie a beaucoup de bonnes choſes, mais cette-cy entre-autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils ſont en chemin, ne peuuent auoir auantage l'vn ſur l'autre, lors qu'ils ſont arriuez, tout eſt égal, il n'y a plus moyen de paſſer outre, il ſe faut arreſter. Le Soleil n'ajouſte rien à ſa grandeur; la Lune demeure touſiours en vn eſtat; les mers ne croiſſent point; le monde va touſiours d'vne meſme ſorte. Les choſes qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne ſe hauſſent point dauantage.

I I. Qu'il ſoit des hommes Sages plus que de ſable, s'il eſt poſſible, ils ſeront tous égaux. Chacun aura bien quelque grace particuliere; l'vn ſera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux; mais en la choſe dequoy principalement il eſt queſtion, qui eſt la felicité de l'homme, ils ſont tous auſſi grands l'vn que l'autre. Ie ne ſçay pas ſi voſtre montagne de Sicile peut choir, ny ſi le feu par ſa continuation luy mange cette pointe qui la fait voir de ſi loing à ceux qui ſont ſur la mer. Mais ie ſçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puiſſe abaiſſer la Vertu. Sa Majeſté ne court point fortune comme les autres choſes, rien ne l'auance ny ne la recule; ſa grandeur eſt fixe & ferme, comme celle des choſes celeſtes. Faiſons ce que nous pourrons pour y monter; nous ſommes deſia bien auant, & toutesfois point trop, ſi nous voulons dire la verité. Car ce n'eſt pas eſtre bon, qu'eſtre meilleur que les plus méchans hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par ſoupçon, & à qui le Soleil n'éclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand ſujet de dire bien de ſes yeux. Il eſt eſchappé d'eſtre aueugle, mais il ne void pas encore bien clair. Quand noſtre eſprit, tiré des tenebres où il eſt enueloppé, verra le iour non au trauers d'vn chaſſis ou d'vne vitre, mais à la campagne & en lieu tout découuert, & que remis en cét air qui luy eſt naturel, il aura

repris la place qu'il auoit deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy ſe réjoüir à bon eſcient. Son origine l'appelle en haut, il n'a que faire d'eſtre delié de ce corps pour y aller. Il y ſera pourueu qu'il dépoüille ſes vices, & que pur & leger il ſe dérobe aux choſes de la terre, & s'éleue à la contemplation de celles du Ciel. C'eſt à quoy nous deuons trauailler, Lucilius, c'eſt à quoy nous auons beſoin de bander toute noſtre force.

III. Ie veux que peu de gens le ſçachent, & que perſonne n'en voye rien, il ne m'importe. La Gloire eſt l'ombre de la Vertu, malgré que nous en ayons, elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantoſt marche deuant nous, & tantoſt derriere, la Gloire en fait de meſme; & plus elle demeure à vous venir trouuer, il eſt certain qu'elle en eſt plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauerſe plus. Combien de temps penſez-vous qu'on a tenu que Democrite fuſt hors du ſens? Combien a fait de merueilles Socrate deuant qu'on ait parlé de luy? Et quand à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamais il n'y fut cognu pour iuſte, ſinon qu'aprés qu'il fut perdu. L'injuſtice qu'on fit à Rutilius, donna reputation à ſa probité; en la preſſant on la fit luire. Mais auſſi, comment en remercia-t-il ſon mal-heur, & comment fit-il cas de ſon banniſſement? Ie parle de ceux que la Fortune a rendu illuſtres en les perſecutant. Combien ont eu les ſiecles paſſez de grands hommes, qui n'ont eſté reconnus qu'aprés qu'ils n'ont plus eſté? Combien auons-nous aujourd'huy de noms illuſtres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle meſme eſt allé querir ſous terre, pour les mettre au jour & les publier? Vous voyez combien on fait cas d'Epicure, & combien non ſeulement les Doctes, mais les plus ignorans l'ont en admiration. Il eſtoit d'auprés Athenes, & cependant on ne l'y connoiſſoit point. De là vient qu'ayant ſurueſcu long temps Metrodorus, il dit dans vne lettre, où il parle fort honnorablement de l'amitié qu'ils s'eſtoient portée, que parmy tant de contentemens qu'ils auoient eus enſemble, vn des principaux, auoit eſté le peu de bruit qu'ils auoient dans la Grece, qui non ſeulement ne les auoit point cognus, mais qui ne les auoit preſque pas oüy nommer. Ne faut il donc pas auoüer qu'on l'a trouué, quand il n'eſtoit

plus; & que ſa doctrine, pour le monſtrer aux ſiecles ſuiuans, l'a tiré des tenebres où le ſien l'auoit enſeuely. Metrodorus meſme, en l'vne de ſes lettres, confeſſe qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus; mais qu'indubitablement il ſe promet, qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui ſe rangeroient à leur opinion. La vertu n'eſt iamais cachée, & ſi elle l'eſt c'eſt pluſtoſt noſtre dommage que le ſien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'eſt que pour vn temps; il vient à la fin vn iour qui l'en fait ſortir. Vn homme qui ne penſe point au delà de ſon ſiecle, n'eſt pas né pour beaucoup de gens. Il y a encore tant de peuples à venir aprés nous; c'eſt la deſſus qu'il faut ietter les yeux. Quand l'enuie feroit taire tous ceux qui ſont au monde auecque nous, il en viendra d'autres qui ſans faueur & ſans haine rendront teſmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Ie ſçay bien que ce qu'on dira de nous, ne nous ſeruira de rien; c'eſt pourtant vn plaiſir de penſer que tout inſenſibles comme nous ſerons, la poſterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ſes mains, au monde, & hors du monde. La Vertu reconnoiſt ceux qui la ſuiuent, pourueu qu'ils le faſſent de bonne foy, qu'ils ne ſe parent, ny ne ſe fardent, mais que ſurpris à l'improuiſte ils ſoient trouuez tout de meſme que quand ils ſont aduertis qu'on les va voir. La ſimulation ne ſert de rien; il n'y a gueres de gens qui ne connoiſſent vn viſage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque coſté que vous voudrez, c'eſt touſiours vne meſme choſe. Les déguiſemens n'ont rien de ſolide; le meſonge eſt touſiours mince & tranſparant, vous n'en ſçauriez approcher ſi peu, que vous ne voyiez le iour à trauers.

EPISTRE LXXX.

ARGVMENT.

I. Que l'eſprit à l'exemple du corps ſe peut fortifier par l'exercice des Vertus.

II. Chacun eſt maiſtre de ſa liberté, ſans eſtre contraint de l'achepter.

III. Le Pauure eſt plus heureux que le Riche.

IE ſuis à moy pour tout aujourd'huy; mais ie ne m'en ſçay pas tant de gré, que ie n'en reconnoiſſe auoir la principale obligation à vne partie de Paulme, où ſont courus tous ceux de qui ie pouuois eſtre importuné. Perſonne ne me vient troubler; ie medite à mon aiſe, & d'autant plus ſeurement, que ie n'ay point peur d'eſtre interrompu. Ie n'oy point ouurir la porte de ma chambre, ie ne voy point leuer le coing de la tapiſſerie. Cette ſolitude m'eſt bien propre, pour me donner plus de moyen de penſer à moy. Et certes, i'en ay grand beſoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien ſouuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'eſt pas que ie ne ſuiue ceux qui ſont paſſez deuant moy; mais ce n'eſt pas ſi religieuſement, que ie ne me donne congé d'adjouſter, de changer, & de retrancher où ie penſe qu'il en ſoit beſoin. Ie m'accorde à leurs opinions, mais ie ne m'y attache pas. Toutesfois, ie crois que ie m'eſtimois trop aduancé, de me promettre que ie peuſſe demeurer tout aujourd'huy ſans bruit, & ſans perſonne qui me troublaſt? Car j'entends vn grand bruit vers la place, où ils ioüent, qui ne me met pas hors de moy; mais qui attire ma meditation à eux, & me fait penſer à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & ſe ſoucier ſi peu de l'inſtruction de l'eſprit. Ie me repreſente combien il y a d'hommes à voir vn jeu qui n'eſt qu'vne folie, & d'où meſme ils ne ſont pas aſſeurez de reuenir ſans quelque coup; Et cependant il n'y a point de deſerts ſi ſolitaires que les lieux où l'on tient l'eſcole de la Vertu. Ie conſidere dauantage, quelle foibleſſe d'eſprit il y a le plus ſouuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les eſpaules auec admiration.

I. Mais

I. Mais ce que ie medite le plus, c'eſt, que ſi par exercice, le corps ſe reduit à cette patience de ſouffrir les coups de poing & de pied, non d'vn homme ſeul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper, & en ſaignant de tous coſtez, de paſſer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & ſur des ſablons qui bruſlent, quand on marche deſſus; pourquoy prenans la meſme peine à nous fortifier l'eſprit, ne le pourrions nous rendre ſi vigoureux & ſi ferme, que ſans deſordre ny au viſage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit ſi peu de compte, qu'il ſembleroit que ces cheutes ne fuſſent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à ſe releuer. Il faut beaucoup de choſes au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'eſprit, il croiſt de ſoy-meſme, il ſe fournit ſa nourriture, & pour s'exercer, il n'a beſoin d'eſtre auec autre qu'auecque ſoy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il ſe frotte d'huile; & au partir de là qu'il trauaille continuellement. Mais ſans train, & ſans équipage extraordinaire, vous vous eſtes incontinent rendu capable de la Vertu. Vous auez auecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien. Que vous y faut-il ? le vouloir eſtre.

II. Or que ſçauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous depeſtrer de cette ſeruitude odieuſe à tout le monde, & que les eſclaues les plus chetifs & ceux là-meſmes qui ſont nez parmy cette miſere, taſchent par tous les moyens de ſecoüer. Pour amaſſer le prix de leur affranchiſſement, ils ſe laiſſent mourir de faim. Vous qui penſez eſtre nez libres, qu'eſt-ce que vous ne deuez point faire, pour la liberté ? Pourquoy regardez-vous voſtre buffet ? Il ne vous faut point d'argent; ce n'eſt qu'vne Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats; ceux qui l'achetent ne l'ont point, & ceux qui la vandent, encore moins. Demandez-là vous à vous-meſme; il n'y a que vous qui la vous puiſſe donner. La premiere choſe qu'il faut faire, eſt de perdre la crainte de la mort; c'eſt elle qui nous met le premier ioug. La pauureté vient aprés, il faut quitter les mauuaiſes impreſſions qu'on vous en a données.

III. Aprés, voulez-vous connoiſtre le peu de ſujet qu'il y a de la craindre, faites comparaiſon du viſage d'vn Riche & d'vn Pauure, vous trouuerez que le Pauure rit plus ſouuent &

plus fidellement. Il n'a point de ſollicitudes dans le cœur, ſi quelque choſe le trouble quelquesfois, c'eſt vn nuage qui n'eſt pas ſi toſt conceu que diſſipé. Les ioyes de ceux-cy que vous eſtimez heureux, ne ſont que des deguiſemens; ce ſont des triſteſſes fardées. Vous les voyez rire bien ſouuent, qu'ils voudroient bien pleurer, s'ils oſoient. Mais, quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils faſſent bonne mine; ie ne leur trouue point de comparaiſon plus propre que de ceux qui ioüent ſur les échaffauts. Celuy-là que vous voyez qui porte ainſi le nez au vent, & dit,

Ie regne dans Argos, &c.

C'eſt vn valet qui a vn quart d'écu par mois; & celuy qui fait le fendant, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie,

C'eſt vn autre Beliſtre, qui gaigne ſa vie à la journée, & couche ſur de la paille en quelque galetas. Dites-en de meſme de tous ceux, que vous voyez ſe promener en houſſe, ou en carroſſe. Leurs felicitez ſont maſquées; oſtez leur ce qui les couure, vous trouuerez que ce n'eſt pas ce que vous penſez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites déſeller, ſi vous marchandez vn eſclaue, vous luy faites mettre bas iuſques à la chemiſe; Et s'il eſt queſtion de iuger du merite d'vn homme, vous ne le conſiderez point hors du fourreau. Ceux qui vendent, font ce qu'ils peuuent, pour cacher le deffaut de leurs marchandiſes. De là vient que les choſes trop parées ſont ordinairement ſuſpectes. Si l'Eſclaue que vous achetez, auoit vn bras en eſcharpe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce ſeroit? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teſte ſi bien parée, ſi vous le voulez bien cognoiſtre, dites luy qu'il oſte ſon Diadeſme, c'eſt là deſſous qu'eſt le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres? Si vous voulez vous examiner, mettez voſtre argent à part, voſtre maiſon, vos Eſtats. Regardez-vous en l'interieur; mais vous ne prenez pas tant de peine, vous vous en croyez à ce que les autres vous en diſent.

EPISTRE LXXXI.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut pas ceſſer de bien faire à cauſe des ingrats.
II. Comment il faut compenſer vne injure auec vn plaiſir.
III. Le Sage eſt ſeul capable de reconnoiſtre vn bienfait.

I. VOvs vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat? Si c'eſt le premier, remerciez-en ou voſtre diligence ou voſtre fortune. Il eſt vray qu'en cét endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'eſt de vous rendre malicieux. Car c'eſt vn inconuenient que vous ne pouuez euiter, qu'en renonçant de faire iamais plaiſir à perſonne. Ainſi de peur que les bienfaits ne ſe perdent chez vn autre, vous les laiſſerez perdre chez-vous. Le danger de n'eſtre point remercié, ne vaut pas la honte de ne donner point. Pour vne fois que vous n'auez point bien recueilly, vous ne laiſſez pas de ſemer. Il vient à la fin vne bonne année qui recompenſe les mauuaiſes. Le contentement de la recognoiſſance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de bienfaits, il n'y a ſi bon Archer qui ne manque quelquesfois ſon coup. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On ſe rembarque aprés vn naufrage, & pour vn qui fait ceſſion, vn vſurier ne laiſſe pas de preſter. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choſes, auſſi-toſt qu'elles ne ſuccedent pas. Ie trouue au contraire, que cette mauuaiſe rencontre vous doit faire opiniaſtrer à donner. Les choſes qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüſſir à la fin, doiuent eſtre tentées beaucoup de fois. Mais ce ſont choſes dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie penſe en auoir aſſez diſcouru.

II. Ce ſera bien le plus expedient, d'éclaircir vne queſtion que ie ne trouue point auoir eſté iamais bien decidée; Si receuant quelque offence d'vn qui autresfois m'auoit fait plaiſir, ie ſuis quitte de l'obligation que ie luy auois? Adjouſtez y, ſi vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn luge

rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenſer, & que ſi l'offence eſt de quelque choſe plus grande que le plaiſir, pour l'amour de la courtoiſie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence eſt la plus grande, il eſt vray, mais le plaiſir a eſté le premier; cette conſideration vaut bien quelque choſe. Or à cette heure, de dire qu'il faut prendre garde comment il vous a fait plaiſir, ſi c'eſt volontairement, ou s'il a eu regret de vous offencer, ce ſont choſes trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun ſçait bien qu'autant aux biens-faits, qu'aux offences, il faut prendre garde à l'affection; car il y en a qui voudroient bien ne faire point de plaiſir, mais ils ont honte, ou bien ils ſont las d'eſtre importunez, ou ils ont quelque deſſein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choſes ſont deuës, comme elles ſont données. La volonté ſe conſidere plus que le preſent. Mais poſons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous eſt plaiſir, ce qu'il a fait contre vous, eſt iniure. Vn homme de bien, pour ſe tromper ſoy-meſme, fait vn compte faux, il met au bienfait plus qu'il n'y a, & moins à l'injure. Vn autre Iuge plus gracieux, comme ie ſerois, dira que vous deuez oublier l'injure, & vous ſouuenir du bienfait. Certainement la Iuſtice veut qu'on rende à chacun ce qui eſt ſien. Le gré au bienfait, & la reuanche à l'injure, ou la diſgrace pour le moins. Mais cela s'entend quand vous auez receu le bienfait de l'vn, & l'injure de l'autre. Car puis que receuant injure d'vne perſonne qui ne vous auoit iamais fait plaiſir, vous ferez bien de luy pardonner; ſi celuy qui vous offence, vous auoit autresfois fait plaiſir, il eſt certain qu'il merite quelque choſe plus que le pardon. Ie ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang; i'eſtime vn bienfait plus qu'vne injure. Tout le monde ne ſçait pas reconnoiſtre vn bienfait. Vn eſtourdy ſe pourra bien reuancher, & ſur tout à la nouueauté qu'on luy aura fait plaiſir. Mais pource qu'il ne ſçait pas le prix des choſes, il ne peut pas auſſi iuger la grandeur de ſon obligation. C'eſt pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-eſtre le iettera dédaigneuſement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui ſçait taxer les choſes ce qu'elles valent

y procedera d'autre façon. Il conſiderera combien le plaiſir eſt grand, qui eſt celuy que le luy a fait, quand, où, & comment. C'eſt pourquoy nous diſons, qu'il n'y a perſonne que le Sage capable de la reconnoiſſance d'vn plaiſir, ny auſſi capable de le faire que luy. Ce luy eſt vn contentement de donner, comme aux autres de prendre. Ie ſçay que quelqu'vn mettra cette opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que perſonne ne ſçait reconnoiſtre vn plaiſir que le Sage, par la meſme raiſon, perſonne ne pourra ny rendre vne ſomme preſtée, ny payer vne choſe achetée que luy. Ne penſez pas que cecy ſoit vne doctrine particuliere aux Stoïques, Epicure en dit de meſme; au moins eſt-il bien certain, que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puiſſe reconnoiſtre vn bienfait. Puis il fait luy-meſme de l'eſtonné, quand il nous oyt dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or c'eſt vne partie de l'amour & de l'amitié que de rendre la reconnoiſſance; & meſme c'eſt vne choſe plus commune & qui ſe recontre en plus de monde que la veritable amitié. Il s'eſtonne tout de meſme, quand nous diſons, Que la Foy ne ſe trouue qu'en l'homme ſage, comme ſi luy-meſme ne le diſoit pas auſſi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puiſſe loger en vn Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous vantons de choſes qui ſont au delà de toute creance, & d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les ſimulacres de la vertu, mais que la vertu meſme ne ſe trouue autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne ſçait ſe reuancher d'vn bienfait. Les autres le ſçauent aucunement; mais ils font aſſez quand ils ſe reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils monſtrent qu'ils ont pluſtoſt faute de ſcience que de volonté. C'eſt choſe dequoy on ne ſçauroit faire leçon, que de vouloir, cela ne s'apprend point. Le Sage en ſoy-meſme fera comparaiſon de toutes choſes; car le lieu, le temps, & les occaſions font bien ſouuent differer ce qui ſemble eſtre ſemblable. Vous pourrez preſter cinquante eſcus à vn homme ſi à propos, que vous l'obligerez plus que ſi vne autre fois vous luy donniez tout voſtre bien. Secourir c'eſt autre choſe que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme, ne l'oblige pas comme vne qui luy ſauue la vie. Vn preſent ſera quelquesfois petit, que la conſequence

en ſera grande. Or quelle difference penſez-vous qu'il y a, ſi vn homme a pris ce qu'il vous a preſté dans ſon buffet, ou s'il l'eſt allé querir dans la bource d'vn amy ? Mais ſans retourner à des choſes que nous auons aſſez épluchées, concluons, Qu'vn homme de bien, quand il ſera queſtion de faire comparaiſon d'vn bienfait & d'vne injure, iugera ce qu'il eſtimera plus équitable ; mais s'il y a du doute, il panchera du coſté du bienfait. Or en telles choſes la conſideration de la perſonne eſt quelquesfois de grande importance. Vous m'auez fait plaiſir en la perſonne de mon valet, & m'auez fait injure en celle de mon pere. Vous auez ſauué la vie à mon fils, mais vous m'auez fait perdre mon pere. Il balance de cette façon toutes les autres choſes ; & où l'intereſt ſera petit, il le diſſimulera ; où il ſera grand, il le quittera, s'il le peut faire en bonne conſcience, c'eſt à dire ſi l'injure ne touche point d'autre que luy. Enfin il ne ſera point difficile au change, s'il y a de la perte, il la prendra ſur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la paſſion luy perſuade, il prendra ce party pluſtoſt que nul autre. C'eſt vn abus d'eſtre plus joyeux en receuant vn bienfait, qu'en le rendant. Comme le payer eſt plus agreable que l'emprunter, par la meſme raiſon nous deuons eſtre plus aiſes de rendre vne courtoiſie, que de la receuoir. Les ingrats entre beaucoup de fauſſes opinions, ont encore celle-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent touſiours quelque choſe outre la ſomme principale. Et cependant ils ſeroient marris qu'vn plaiſir qu'ils ont receu, portaſt profit à celuy qui le leur a fait. Il y échet auſſi bien de l'intereſt, comme en vne ſomme d'argent preſté. Plus on eſt long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche ſoit grande. C'eſt ingratitude que rendre vn bienfait ſans vſure. Tellement que quand nous faiſons nos comptes de recepte & de miſe nous y deuons auoir égard. On ne ſçauroit trop monſtrer de reſſentiment, quand on a receu quelque plaiſir. Il n'eſt pas de cecy comme de la juſtice, que communément on eſtime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui l'a fait. C'eſt vn bien qui eſt tout à nous. La meilleure part du bienfait retourne ſur luy meſme ; nous ne profitons iamais à perſonne, que nous ne nous profitions. Ie ne veux pas dire que celuy que nous aurons aſſiſté, nous aſſiſtera, que celuy que nous aurons def-

fendu, nous deffendra, parce qu'vn bon exemple retourne à celuy qui le donne, comme les mauuais ſont ordinairement à la confuſion de leurs autheurs, & peu ſouuent on a compaſſion de la miſere de ceux qui en faiſant injure, ont monſtré le chemin d'en faire, mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompenſes en elles meſmes. En effet on ne les exerce pas pour y gaigner ; le ſalaire d'vne bonne action, c'eſt de l'auoir faite. Ie recognois vn bien-fait, non afin qu'vn autre voyant que ie rends bien, ſoit plus liberal à me preſter; mais pource que ie ſuis bien-aiſe de faire vne choſe tres-belle & tres agreable. Ie reconnois vn bienfait, non pource qu'il m'importe de le reconnoiſtre, mais pource qu'il me plaiſt ; Et qu'ainſi ne ſoit, s'il faut que pour m'aquitter ie faſſe croire que ie ſuis vn ingrat, & que ie couure ma reuanche de l'apparence d'vne injure, ie ne feray point difficulté de paſſer au trauers de ma honte, pour aller où ie ſuis appellé par mon honneur. Nous ne ſçaurions, à mon aduis, mieux faire paroiſtre le zele que nous auons pour la Vertu, que d'eſtre contans de perdre la reputation de gens de bien, pour en conſeruer la conſcience. C'eſt pourquoy, comme ie vous ay dit, la reconnoiſſance que nous faiſons d'vn plaiſir, eſt plus à noſtre auantage, que de celuy qui le reçoit, car il ne luy arriue qu'vne choſe ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé; Et nous acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui ne peut venir que d'vn eſprit qui eſt en la perfection de ſa felicité. Si le Vice nous rend miſerables, & la Vertu bienheureux, & que ce ſoit vertu de reconnoiſtre vn bienfait, il eſt certain que pour vne choſe vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons vne ineſtimable, qui eſt la conſcience d'vn homme d'honneur, qui ne ſe trouue qu'en vn eſprit bienheureux, & vrayement diuin, comme l'affection contraire ne loge iamais qu'où il y a vne extréme infortune. Tout homme qui eſt ingrat, ſera mal heureux. Toutesfois i'ayme mieux ne le faire point languir, il l'eſt deſia. Faiſons donc ce que nous pourrons pour ne l'eſtre point, non pas tant pour le bien d'autruy, que pour le noſtre. Ce qu'il y a de plus leger en la malice, & de plus délié, rejallit contre les autres. Le plus dangereux, & par maniere de dire le plus épaix nous demeure, en danger de nous ſuffocquer, comme Attalus le Stoïque diſoit ordinairement. La malice boit la plus grande

partie de ſon venin. Les ſerpens ſont venimeux, mais c'eſt pour ceux qu'ils touchent; & non pas pour eux; le venin de la malice eſt au contraire, il ne déploye point bien ſa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat ſe géne & ſe conſume ſoy-meſme. S'il a reçeu du bien, il le hait & l'eſtime parce qu'il faut qu'il le rende; & tout au rebours il fait les injures beaucoup plus grandes qu'elles ne ſont. Or quelle condition ſçauroit eſtre plus miſerable que de ceux qui perdent les biensfaits, & ne peuuent garder que les injures? La Sageſſe fait au contraire; elle ſe plaiſt d'embellir les plaiſirs qu'elle a receus, ſe les recommande, & eſt bien aiſe de les auoir continuellement deuant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce ſeul inſtant qu'ils reçoiuent le plaiſir. Celuy du Sage eſt ſi long, qu'il l'accompagne toute ſa vie; car ſon contentement n'eſt pas de receuoir, mais d'auoir receu, qui eſt vne choſe dont la continuation eſt ſans interualle, & ſans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en émeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne prend point les choſes au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuſe la Fortune, il ne calomnie ny les paroles, ny la mine. Si quelque choſe ſemble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receuë, en faueur du bienfait qui l'auoit precedé. De deux objets il donne le premier & le meilleur à ſa memoire. Il ne hayt point aprés auoir aymé; mais quand les injures ſont ſi grandes au deſſus des plaiſirs, que ſans ſe perdre, il ne peut plus diſſimuler, ſon affection retourne au meſme eſtat qu'elle eſtoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car ſi les injures & les plaiſirs ne ſont point plus grands l'vn que que l'autre il luy demeure touſiours de l'amitié. Comme au iugement d'vn Criminel, quand les opinions ſe trouuent partagées, celles qui ſont les plus miſericordieuſes ont l'auantage, ainſi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il ceſſera de deuoir, mais il ne ceſſera pas de vouloir deuoir. Il reſſemble à ceux qui payent leurs debtes, bien qu'ils peuſſent ne le pas faire. Or il eſt impoſſible, que nous ne ſoyons ingrats, tant que nous eſtimerons ces vanitez, qui font perdre le iugement à la pluſpart des hommes. Car quelquesfois

les

les choſes ſont tellement diſpoſées, que nous ne pouuons recognoiſtre vn plaiſir, ſi nous ne quittons noſtre pays, ſi nous n'expoſons noſtre vie, ſi nous ne perdons nos biens, voire meſme ſi nous ne receuons quelque tâche en noſtre honneur & ne faiſons courre fortune à noſtre reputation. La reuanche d'vn plaiſir n'eſt pas touſiours ſi ayſée, qu'il le ſemble. Le mal eſt, qu'il n'y a rien au monde que nous eſtimions plus qu'vn plaiſir, quand nous le demandons, ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaiſir? l'enuie d'en receuoir vn autre. Nous ne penſons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous deſirons qu'on nous baille. Les richeſſes, les eſtats, les grandeurs, & toutes ces choſes qui ne ſont precieuſes que par le cas que nous en faiſons, nous font égarer du chemin de la Vertu. Nous ne ſçauons pas ce que les choſes valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Couſtume qui nous les faſſe trouuer belles. Car nous ne les eſtimons pas pource qu'elles ſont deſirables, mais parce qu'on les eſtime, nous les deſirons; & aprés que l'erreur des particuliers a eſté cauſe de l'aueuglement general, à cette heure l'aueuglement general eſt cauſe de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous ſuiuons l'opinion commune, nous deurions auſſi nous y ranger en ce qui eſt de n'eſtre point ingrats. C'eſt vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confeſſée par ceux là meſmes qui ſont les plus barbares, Que c'eſt choſe honneſte de rendre vn plaiſir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais qui la contrediſe. Il s'en trouue qui loüent les voluptez, & d'autres qui les blaſment, & qui eſtiment la douleur le plus grand mal qu'vn homme ſçauroit ſouffrir; mais il s'en trouue auſſi qui ne tiennent pas ſeulement que ce ſoit vn mal. Il y en a qui ne reconnoiſſent point de plus grand bien que les richeſſes, & d'autres qui diſent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'eſt point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy eſtre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choſes ſont contraires l'vn à l'autre, ſe conforment en celle-cy, Qu'il faut reconnoiſtre ceux de qui nous auons receu du plaiſir. Toute noſtre diſcordance eſt d'accord en cette opinion,

& au partir de là, ſi quelqu'vn nous a bien obligez, c'eſt celuy que nous nous ſoucions moins d'offencer; & nous ne ſommes iamais plus ingrats, que quand le plaiſir qu'on nous a fait, paſſe les moyens que nous auons de nous en reuancher. Car dautant que nous auons honte de ne rendre point, ne pouuant eſtre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien eſtre par la mort de ceux à qui nous ſommes obligez. Mon amy, ſi ie vous ay donné quelque choſe, gardez là, ie ne vous la demande pas, ie ne vous preſſe pas de me la rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point d'inimitié plus dangereuſe, que celle de celuy qui eſt honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit enuers celuy qui l'auoit obligé.

EPISTRE LXXXII.

ARGVMENT.

I. Il blaſme l'Oiſiueté.

II. L'apprehenſion des injures de la Fortune & de la mort nous ſuit par tout, & ne peut eſtre guerie que par l'eſtude de la Philoſophie

III. Les choſes de ſoy indifferentes, ſont renduës bonnes, ou mauuaiſes par l'application de la Vertu, ou du Vice.

IV. Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.

I. IE commence à n'eſtre plus en peine de vous. Voulez-vous ſçauoir qui m'en a reſpondu ? vne caution qui ne trompe iamais perſonne, Voſtre eſprit que ie recognois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui ſoit en vous, eſt hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque injure, mais le principal eſt que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez ſeulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de ſuiure, qu'il y ait du repos, mais non de la molleſſe. Pour moy i'aymerois mieux eſtre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'eſt à dire, auoir de la peine & ſentir des incommoditez. Nous entendons ordinairement dire de quelqu'vn à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymerois autant qu'on

me diſt, il ne vaut rien. L'eſprit ne peut croupir dans l'oiſiueté, qu'il n'en tire quelque faineantiſe, & ne perde peu à peu de ſa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint tout à fait inſenſible. Et puis ces delicats apprehendent de mourir, comme ſi la vie qu'ils font eſtoit quelque autre choſe qu'vne mort. Il y a bien difference de ſe repoſer, ou d'eſtre au cercueil. Vous direz peut eſtre, que de quelque façon qu'on ſe repoſe, il en eſt touſiours mieux que d'eſtre embaraſſé dans le tumulte des affaires, & agité de leur flux & de leur reflux perpetuel. Ny l'vn ny l'autre ne valent rien. Vn corps eſt auſſi mort dans vn lict parmy des roſes, qu'à la voirie entre des carcaſſes. C'eſt proprement s'enterrer tout vif, que de ſe retirer du monde, & n'eſtudier point.

II. Quand nous trauerſerions tout ce qu'il y à de mer à l'entour de la terre, où penſerions nous aller, que nous ne fuſſions accompagnez des meſmes ſollicitudes qui nous trauaillent en noſtre maiſon? En quelle cauerne ſi profonde nous ſçaurions nous mettre, où nous n'euſſions les meſmes apprehenſions de la mort que nous auons? Quelle retraite ſi forte & ſi remparée ſçaurions nous choiſir, où nous ne fuſſions aux meſmes allarmes à l'approche de la douleur? Mettons nous où nous voudrons, nous ſerons touſiours hommes, & par conſequent la foibleſſe humaine ſera touſiours auecque nous. Nous auons vne infinité de choſes à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occaſion d'entreprendre ſur nous. Si les vnes faillent, les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui dans la ſolitude meſme nous font boüillir le ſang, & nous empeſchent le repos. Nous ne ſçaurions nous mettre mieux à couuert, qu'entre les bras de la Philoſophie. C'eſt vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que ſçauroit faire la Fortune, ne feroit pas tomber vne pierre. Vn ame qui ſe reſoult à quitter la campagne, & ne ſe ſoucie que de ſe garder en ce chaſteau, peut deffier l'eſcalade, la ſappe, la mine, la ſurpriſe & les aſſauts. La hauteur en eſt ſi grande, & les approches ſi difficilles, que tout ce qu'on y tire, n'arriue pas au pied du mur. On s'abuſe de penſer que la Fortune ait les mains longues, elle les a courtes, & ſi courtes qu'elles ne frappent que ceux qui ſe trouuent aupres d'elle. Pour nous en garentir, il ſuffit de nous en reculer. Pour

nous en reculer, il ne faut autre choſe que cognoiſtre & nous & noſtre nature; que ſçauoir d'où l'eſprit eſt venu, où il doit aller, qui eſt ſon bien ou ſon mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle eſt cette raiſon qui luy enſeignera la diſtinction des choſes euitables ou deſirables, qui domeſtiquera la rage de ſes conuoitiſes, & domptera la tyrannie de ſes apprehenſions. Il y en a qui ſe ſont vantez de pouuoir faire tout cela ſans l'ayde de la Philoſophie, mais enfin quand il leur eſt venu quelque effort ſur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoüé leur preſomption. Quand le bourreau leur eſt venu demander les mains pour les lier; quand la mort s'eſt approchée d'eux, toutes leurs rodomontades ſe ſont éuanoüies. On leur pouuoit dire, Et bien, il vous eſtoit bien aiſé de faire les braues, tant que l'ennemy ne paroiſſoit point. Voicy cette douleur, que vous diſiez eſtre ſi peu de choſe, voicy cette mort contre qui vous parliez ſi haut, les cordes ſont preſtes, l'eſpée eſt hors du fourreau;

C'eſt à ce coup, Troyen, qu'il faut auoir bon cœur.

Le moyen de l'auoir bon, c'eſt de le fortifier par vne meditation aſſiduë, c'eſt d'exercer ſon eſprit, & non pas ſon eloquence. Ainſi, Lucilius, ie m'eſtonne, & me ry tout enſemble, des niaiſeries des Grecs, quoy que ie ne m'en ſois pas encore tout à fait debaraſſé. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque. Nulle choſe mauuaiſe n'eſt glorieuſe, la mort eſt glorieuſe, la mort n'eſt donc point mauuaiſe. Vous auez triomphé, ie n'ay plus de peur. Aprés vos belles raiſons, ie ſuis preſt de bailler ma teſte à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque choſe de plus graue, ſans vous rire auec celuy qui s'en va mourir? Je meure, ſi ie ſçaurois vous dire qui a le moins de iugement, ou luy, qui par ce plaiſant argument penſe faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'eſt mis en peine de le rechercher, comme ſi ç'auoit eſté quelque choſe de bien important.

III. En voicy la reſponce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choſes indifferentes. Nulle choſe indifferente n'eſt glorieuſe, la mort eſt glorieuſe, la mort n'eſt donc point indifferente. Voulez-vous voir la ſurpriſe? la mort n'eſt point glorieuſe; mais c'eſt choſe glorieuſe que mourir valeureuſement. Et quand il dit, Que nulle choſe indifferente

n'eſt glorieuſe, ie l'accorde ; mais c'eſt en y adjouſtant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choſes indifferentes. Or les choſes indifferentes ſont les choſes qui ne ſont ny bonnes ny mauuaiſes, comme la Maladie, la Douleur, la Pauureté, le Banniſſement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de ſoy-meſme ait de la gloire, & neantmoins nous n'auons point d'autre ſujet d'en acquerir que par là. Car on ne loüe point la Pauureté, mais celuy qui pour eſtre pauure, ne ſe raualle, & ne ſe fléchit point. On ne loüe point le banniſſement, mais celuy qui ne s'afflige point d'eſtre banni. On ne loüe point la douleur, mais celuy que la Douleur n'a ſçeu faire ny crier ny parler. On ne loüe point la mort, mais celuy de qui l'eſprit eſt pluſtoſt ſorty que troublé. Toutes ces choſes-là, qui de ſoy ne ſont ny honneſtes ny glorieuſes, ſont honneſtes & glorieuſes, auſſi-toſt qu'il plaiſt à la Vertu d'y mettre la main ; elles ſont neutres, & n'ont point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuſe & belle en Caton, fut honteuſe & laide en Brutus. Ie parle de ce Brutus, qui ſur le poinct qu'on luy alloit coupper la gorge, ſe retira à l'écart, comme pour aller à ſes affaires, bien qu'il n'euſt autre enuie que de differer ſa mort de quelque moment ; & comme on l'euſt fait venir, & qu'on luy euſt dit qu'il tendit le col ; *Auſſi bien* dit-il, *me fuſt-il permis de viure, que de le tendre* Peu s'en falut qu'il n'y adjouſtât, *Quand bien ce ſeroit ſous Anthoine.* O que cét homme-là meritoit bien qu'on luy donnaſt la vie ! Mais comme i'auois commencé à vous dire, pour monſtrer que la mort n'eſt de ſoy ny bonne ny mauuaiſe, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'eſt point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous diſons qu'vne chambre eſt claire, & cependant on n'y void goutte quand il eſt nuict ; cette diuerſité vient de la viciſſitude du iour & des tenebres. Ainſi toutes ces choſes indifferentes, comme les richeſſes, l'embon-point, la beauté, les honneurs, & les ſceptres meſmes, & de l'autre coſté, la mort, l'exil, l'indiſpoſition, les douleurs, & toutes ces autres choſes que nous craignons, ou plus, ou moins, ne ſe peuuent dire ny bonnes ny mauuaiſes, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'eſt de ſoy ny froide ny chaude, s'é-

chauffe dans vn fourneau; & replongée dans l'eau, ſe refroidit. La mort eſt honneſte, par l'entremiſe de ce qui eſt honneſte, c'eſt à dire de la vertu, & d'vne ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encores ces choſes que vous appellez indifferentes, ne ſont pas tout à fait ſemblables; car il n'eſt pas indifferent de mourir ou bien ou mal, comme il eſt indifferent que vos cheueux ſoient ou bien ou mal couppez. Quoy que la mort ne ſoit pas mauuaiſe, ſi eſt-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous meſmes, & vne volonté de nous conſeruer, grauée en l'ame, qui nous fait fremir auſſi-toſt. L'amour & la conſeruation de la vie eſt vne affection que la Nature nous a ſi profondement graué en l'ame, qu'il eſt impoſſible d'en imaginer la diſſolution, & ne trembler point. Nous ne pouuons, ſans nous faſcher, eſtre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous cognoiſſons les lieux où nous ſommes, & ne ſçauons comme ſont faits ceux où nous deuons aller. Cette ignorance nous y figure des choſes eſpouuantables; & puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous ſont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort ſoit indifferente, elle n'eſt pas pourtant au nombre des choſes, qu'il eſt ſi facile de meſpriſer. Il faut vne longue accouſtumance, pour aſſeurer l'eſprit & faire qu'il ne bondiſſe point, quand il en approchera. Il n'eſt rien de plus aiſé que de dire qu'il faut meſpriſer la mort, ny rien de plus mal-aiſé que de le faire. C'eſt vne hardieſſe qui n'eſt pas bien commune à toutes gens; les impreſſions que nous en auons de longue main, ont trop pris de pied. Tous les beaux eſprits ont preſque fait à l'enuy l'vn de l'autre, à qui nous la depeindra plus hideuſe, & qui en fera plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer eſt vne priſon, où la nuict eſt perpetuelle, & de qui le portier,

Sur des os my-mangez, inceſſamment abboye.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne ſont que contes faits à plaiſir, & que les mots n'ont rien à craindre qui leur faſſe mal, nous n'en ſommes pas plus en repos. Nous auons autant de peur de n'eſtre plus, que d'eſtre en enfer. Tellement qu'ayans tant de choſes à com-

battre, ne faut-il pas auoüer que c'eſt l'acte le plus genereux & le plus braue que l'eſprit de l'homme puiſſe faire, que de ſe reſoudre à partir du monde, ſans y auoir regret ? Or il n'y a point de moyen de luy mettre cette perſuaſion en la teſte, qu'en luy faiſant voir que la mort eſt indifferente, & ſuſceptible d'vne qualité bonne ou mauuaiſe, ſelon qu'il ſera capable d'en vſer, ou bien, ou mal. Il eſt impoſſible de croire qu'vne choſe ſoit mauuaiſe, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'vn pas apres l'autre. Or quelque belle que ſoit vne action, il faut, pour eſtre glorieuſe, qu'elle ſoit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne choſe, parce qu'elle eſt tenuë de la faire ; & ſi ce n'eſt pas tout, il faut que l'eſprit tout entier y ſoit preſent, & qu'il s'y bande, ſans y contredire en quelque façon que ce ſoit. Mais quand nous nous reſoluons à ſouffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouïr de quelque bien qui nous ſemble digne que pour y paruenir on paſſe par cette incommodité, cela ne ſe fait point, que noſtre iugement ne ſe diuiſe. Nous ſommes pouſſez d'vne part, & retirez de l'autre ; le Deſir nous propoſe le contentement & l'honneur ; la Peur nous monſtre les ſoupçons & la difficulté, de maniere que nous ne ſçauons à quel party nous ranger. Où cette confuſion eſt, il ne faut plus parler de Gloire. La vertu va tout d'vn branſle, & tout d'vn accord à l'effect de ſes reſolutions, & ce qu'elle fait, ne luy donne iamais d'alarme ;

Ne cede point aux maux, mais te bande à l'encontre.

Nous ne nous y banderons jamais, tant que nous penſerons qu'il y ait du mal. Il faut que cette perſuaſion nous ſorte de l'eſprit, autrement nous n'irrons point, comme il faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la reſponſe qu'on y fait, c'eſt aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuſes, qui font confeſſer vne choſe qu'on ne croid pas ; & ſerois d'auis que ſes ſubtilitez demeuraſſent dans la pouſſiere de l'Eſcole. La Verité veut des paroles plus ſimples, & pour la mort, il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuſer à l'éclairciſſement de toutes leurs ambiguitez, ſe ſeroit pluſtoſt pour perſuader que pour

tromper. S'il eſt queſtion de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de ſa vie rachepter le repos de ſa patrie, & le ſalut de ſes enfans, quel langage luy tiendrez vous ? Ie veux que ce ſoient les Fabiens, qui ſur leur famille ſeule attirent tout le peril d'vne guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Termopyles, ſans eſperance ny de vaincre, ny de fuïr. Il faut que le lieu où ils ſont, ſoit leur ſepulchre. Que leur alleguerez vous, pour les reſoudre d'empeſcher par leurs corps la cheute de leurs Republiques, & de perdre pluſtoſt leur vie que leur place ? Vous leur diriez, Qu'vne choſe mauuaiſe n'eſt point glorieuſe, Que la mort eſt glorieuſe, & que par conſequent la mort n'eſt point mauuaiſe. O la belle harangue, & bien perſuaſiue ! Qui eſt le poltron, que de ſi belles raiſons ne fiſſent ietter la teſte baiſſée dans les ennemis, & mourir l'épée à la main ? Mais que ie trouue bien le langage de Leonidas d'vne autre grace ! Diſnons, Compagnons, comme gens qui ſoupperont en l'autre monde. Ils ne maſcherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche, les morceaux ne leur demeurerent point au goſier, ny ne leur tomberent point des mains. Ils diſnerent courageuſement, & ſoupperent de meſme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ſes ſoldats ſaiſir vn paſſage au trauers de l'armée des ennemis, que leur diſt-il ? Il eſt neceſſaire d'aller-là, Compagnons; mais il n'eſt pas neceſſaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemens de la Vertu ſont ſimples & imperieux. Mais monſtrez-moy vn homme à qui toutes ces ſubtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril ? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reſerrent aux occaſions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit beſoin de s'élargir. Il n'eſt pas queſtion d'oſter la peur à trois cens ſoldats; il faut aſſeurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comment leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort ? Comment leur oſterez-vous des opinions qui depuis tant de ſiecles leur ſont venuës de pere en fils; & qu'ils ont ſuccées auecque le laict de leurs nourrices ? Quel remede leur baillerez-vous ? De quelles raiſons fortifierez vous la foibleſſe humaine ? Comment leur inſpirerez-vous vne ardeur, qui les emporte ſi furieuſement aux perils, qu'il ne ſe trouue rien d'aſſez fort pour les arreſter ? De quelles inuentions, & de quelle éloquence com-

combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'vn conſentement vniuerſel croyent le contraire de ce que vous leur voulez perſuader ? Vous m'allez chercher des ſurpriſes, & d'vne interrogation à l'autre, me penſez tout doucement faire entrer dans le filet. Les monſtres ne ſe tuent qu'auec de puiſſantes armes. Ce grand ſerpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fiſt plus de peur que l'armée des ennemis, ne pût iamais eſtre bleſſé, ny de fléches ny de fondes; Et pource que cette grande maſſe, de qui la peau n'eſtoit pas moins ſolide, que le corps en eſtoit vaſte, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'aſſommer; Et vous penſez auec vne parole faire peur à la mort; Vous attaquez vn Lyon auec vne aleſne. Ce que vous dites a de la pointe; les eſpics de bled en ont auſſi; mais toutes pointes ne percent pas, il en eſt de ſi deliées qu'il eſt impoſſible de s'en ſeruir.

EPISTRE LXXXIII.

ARGVMENT.

I. Il ne faut rien faire en ſecret, qu'on ne vouluſt faire à la veuë de tout le monde.
II. Penſer aux actions paſſées.
III. Qu'on peut fier vn ſecret aux yurongnes.
IV. Contre l'yureſſe.

I. VOus voulez ſçauoir ce que ie fais tous les iours, & deſirez que ie vous rende compte comment ie les paſſe depuis le matin iuſques au ſoir. Vous auez bonne opinion de moy, qui penſez que ie ne fay rien que ie ne vueille bien que vous ſçachiez. Et certainement il ſeroit bon de viure comme ſi nous auions touſiours vn témoin auprés de nous; Et pour nous obliger meſme à ne rien penſer qui ne fuſt bien honneſte, nous imaginer que nous auons vn verre dans l'eſtomach, & que les yeux peuuent penetrer iuſques à ce que nous penſons de plus ſecret. Et de fait, n'en eſt-il pas qui y penetrent? Que nous ſert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'eſt rien qui ne ſoit découuert à Dieu. Il ſe void au fonds de nos ames, & quelquesfois ſe trouue preſent à nos penſées.

ie dy quelquesfois, parce qu'il n'y eſt pas touſiours. Ie feray donc ce que vous me commandez, ie vous écriray fort volontiers toutes mes actions; & l'ordre dont i'y procede. Ie veux pour cét effect y prendre garde à l'aduenir, & ce qui eſt le principal, ie feray tous les ſoirs reueuë, comment i'auray paſſé le iour.

II. Ce qui nous gaſte, c'eſt que nous ne regardons iamais derriere nous, il ne nous importe du paſſé, nous ne penſons qu'à ce que nous deuons faire, & bien ſouuent encore le faiſons-nous ſans y penſer. Mais quand nous auons fait quelque choſe, elle eſt auſſi-toſt hors de noſtre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne ſe peuuent reſoudre ſans la conſideration du paſſé. Ie n'ay point eſté interrompu tout aujourd'huy. I'ay touſiours eſté, ou ſur le lict, ou ſur le liure. Ie me ſuis exercé le corps, mais fort peu; car i'ay cette obligation à ma vieilleſſe que i'en ſuis quitte à bon marché. Les robuſtes meſmes finiſſent quand ils ſont las, & ie le ſuis auſſi-toſt que ie me ſuis remué. Demandez-vous qui ſont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earinus; Vous ſçauez que ſon humeur eſt fort douce & fort amiable, mais il ſe va changer. Ie ſuis apres d'en trouuer quelqu'vn qui ne ſoit pas ſi fort. Il dit que nous auons luy & moy vne meſme Criſe, parce que les dents luy tombent, & à moy auſſi. Il va deſia bien viſte pour moy; & deuant qu'il ſoit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que ſert vne choſe continuée. Quand de deux hommes l'vn vient & l'autre va, ils ſe trouuent en peu de temps bien éloignez. Il monte, & ie deſcends. Vous ſçauez que l'vn eſt bien pluſtoſt fait que l'autre. Toutesfois ie me ſuis mécompté, car en l'âge où ie ſuis, on tombe pluſtoſt qu'on ne deſcend. Si vous voulez ſçauoir comment nous ſommes demeurez aujourd'huy de noſtre combat, il nous eſt arriué vne choſe qui n'eſt pas bien ordinaire entre des coureurs; nous auons eſté iuſtement au but l'vn quand & l'autre. Apres m'eſtre ainſi laſſé, car ie puis mieux dire laſſé qu'exercé, ie me ſuis mis dans de l'eau froide, i'appelle ainſi de l'eau qui n'eſt qu'vn peu chaude. Il a eſté vn temps que ie faiſois profeſſion d'eſtre grand baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la ceremonie du iour, ie liſois,

eſcriuois, & diſois quelque choſe de particulier, ie ne faillois point auſſi de me jetter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & enfin ie ſuis reduit à celle de la Cuue. Encore pour gaillard que ie ſois, ie la fais tiedir au Soleil, ſi bien que pour peu que i'y adjouſtaſſe, ie penſerois eſtre dans des eſtuues. Au partir de là, ie mange du pain ſec; & de cette façon il ne me faut ny table pour diſner, ny eau pour lauer mes mains. Quand i'ay diſné, ie dors fort peu. Vous ſçauez comme i'en vſe; mon dormir n'eſt ny long ny bien ferme. Il me ſuffit que ie fay tréve de veiller. Ie ſçay bien quelquesfois que i'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là deſſus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & alors il n'y a plus de moyen de dormir, il faut que ie me réueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertiſſe, qu'il ne me trouble pas ſeulement. Ie ſuis fort patient à telles tempeſtes. Ces confuſions de voix ne me ſont non plus que le murmure des vagues, ou que le ſifflement d'vne foreſt, quand le vent donne au haut des arbres, ou quelque autre bruit ſemblable de choſes qui n'ont point d'entendement. Ie vous veux à cette heure dire à quoy ie me ſuis appliqué, I'ay continué de réver ſur vn ébahiſſement où ie me mis hier; Qu'ont voulu dire tant de grands eſprits, qui en des choſes d'importance, ont employé des raiſons ſi legeres & ſi perplexes, qu'encore qu'elles ſoient veritables, elles ont apparence de menſonge.

III. Zenon grand perſonnage, qui le premier a fondé cette Secte, braue & religieuſe plus que nulle autre, pour nous dégouſter de l'yurongnerie, allegue qu'vn homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de cette façon. Perſonne ne commet ſon ſecret à vn homme yure; or on commet ſon ſecret à vn homme de bien, vn homme de bien ne ſera donc iamais yure. Voyez comment auec vne reſponce toute telle que ſon argument il y a moyen de ſe mocquer de luy? car d'vne infinité qu'on luy pourroit faire, vne ſuffira. Perſonne ne dit ſon ſecret à vn qui dort; on dit ſon ſecret à vn homme de bien; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Poſſidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre, mais il n'en trouue qu'vn moyen qui me ſemble bien foible, Il dit que ce mot d'*yure*, a deux ſignifications. L'vne, quand vn homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement,

l'autre quand il a de couſtume de s'enyurer, & qu'il à cette imperfection. Que Zenon ne l'entend pas de celuy qui eſt yure, mais de celuy qui l'eſt ordinairement, & que c'eſt à cét yure qu'on ſe gardera bien de dire des choſes ſecrettes, que le vin luy peut faire publier; ce qui eſt faux. Car il eſt aſſez clair qu'il parle de celuy qui eſt yure, & non de celuy qui le ſera. Vous m'auoüerez que d'vn yure à vn yurongne il y a bien de la difference. Tel eſt yure à cette heure, qui peut-eſtre ne l'aura iamais eſté, & qui peut-eſtre ne le ſera iamais. D'ailleurs, vn yurongne n'eſt pas en vne yureſſe perpetuelle; C'eſt pourquoy quand il dit yure, ie le prends comme il ſe prend ordinairement, & ſur tout venant de la bouche d'vn homme qui fait profeſſion d'vne diligence exacte, & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureuſement examiné, joint que ſi Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure touſiours coupable de s'eſtre voulu ſeruir d'vne parole équiuoque, pour piper le monde; ce qui ne ſe doit pas faire, quand il eſt queſtion de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait eſté ſon intention, la conſequence qu'il en tire, eſt fauſſe, qu'il ne faille rien dire de ſecret à vn homme qui a de couſtume de s'enyurer. Repreſentez-vous à combien de ſoldats, qui ſont gens qui ne ſe tiennent pas touſiours dans les bornes de la ſobrieté, & le General de l'armée, & le Meſtre de Camp, & le Capitaine, ont commis des choſes, qui n'auoient pas beſoin d'eſtre publiées. Quand il fut queſtion d'entreprendre ſur la vie de C. Ceſar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Eſtat, quand il eut deffait Pompée, Tillius Cimber en oüit parler auſſi bien que C. Caſſius. Caſſius ne but iamais que de l'eau. Cimber au contraire, auec ce qu'il prenoit du vin démeſurément, ſon babil eſtoit inſupportable, quand il auoit beu. Surquoy il fit luy-meſme cette rencontre. Comment porterois-ie vn homme moy qui ne puis porter le vin? Que chacun à cette heure ſe reſſouuienne de ceux à qui il ne fieroit pas ſi toſt la clef de ſa caue, que celle de ſon ſecret; Si eſt-ce que i'en diray vn que ie me viens de repreſenter, afin que la memoire s'en conſerue; car il eſt bon d'eſtre fourny d'exemples illuſtres, pour toutes les actions de noſtre vie, afin de ne les aller pas touſiours mendier aux ſiecles paſſez. L. Piſo, depuis qu'vne fois, pour bien boire, il fut fait Gouuerneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y paſſoit or-

dinairement la plus grande partie de la nuict, & preſque touſiours dormoit iuſques à midi. C'eſtoit ſon poinct du iour. Cependant il ſe comporta fort bien en ſon gouuernement. Auguſte meſme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commiſſions ſecrettes, deſquelles il s'aquitta ſi dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laiſſant les affaires de Rome pleines de ſoupçon, & en vn eſtat qui ne luy plaiſoit point; pource qu'à mon aduis, l'yurongnerie de Piſo luy auoit bien reuſſi, laiſſa le gouuernement de la ville à Coſſius, homme graue, & moderé, mais qui ſe laiſſoit tellement emporter au vin, qu'vne fois, qu'au partir d'vn feſtin il eſtoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormy, parce qu'il n'y eut iamais moyen de l'éueiller. Cependant Tibere luy eſcriuoit ſouuent de ſa main des choſes qu'il ne vouloit pas meſme commettre à ſes Secretaires. Comme de fait il ne ſe trouue point qu'aucun ſecret d'affaire, ny publique, ny priuée, luy ſoit iamais échappé. Laiſſons-les donc crier tant qu'ils voudront; Qu'vn eſprit à qui le vin commande, n'eſt pas maiſtre de ſoy. Que le vin fait les meſmes tumultes au cerueau, qu'il fait en ſa nouueauté dans les tonneaux. Que ſon abondance fait ſortir les ſecrets du cœur, comme les viandes de l'eſtomach. Ie veux que tout cela ſoit veritable, mais il eſt veritable auſſi, qu'ayant à deliberer des choſes de conſequence, ſi nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laiſſons pas de leur en demander leur aduis. Ainſi donc la raiſon alleguée pour la deffence de Zenon, qu'on ne commet iamais vn ſecret à gens qui ont de couſtume de s'enyurer, eſt auſſi peu vraye que ſon argument. Ce ſeroit bien pluſtoſt fait de blaſmer ouuertement l'yurongnerie, & repreſenter les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en ſont point ſi grands, qu'il faille eſtre parfaitement ſage pour s'en garentir. Vn homme qui n'aura qu'vne paſſable diſcretion, ſe gardera bien d'y tomber, & ſi quelquesfois pour vn ſujet qui ſe preſente, il ſe laiſſe emporter à la bonne chere, ce ſera ſans paſſer iuſqu'à l'yureſſe.

IV. Or ſi la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'vn homme yure, c'eſt vne queſtion qu'il nous faudra vuider. Cependant ſi vous voulez prouuer que l'yureſſe eſt indigne d'vn homme d'honneur, pourquoy

vous amuſez-vous à faire le Dialecticien ? Que ne dittes-vous pluſtoſt, que c'eſt vne vilainie d'en prendre tant qu'il en faille rendre, & ne ſçauoir pas la meſure de ſon eſtomach. Que ceux qui ſont yures, font vne infinité de choſes, dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin. Que l'yureſſe n'eſt autre choſe qu'vne fureur volontaire. Et de faict, qu'vn homme yure ſoit quelques iours ſans deſenyurer, quelle opinion en aurez-vous, ſinon qu'il a perdu l'entendement ? Vous direz que c'eſt vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidele & le plus affectionné ſeruiteur qu'il euſt, & puis ſe voulut tuer luy-meſme, quand le deſenyurement luy euſt fait cognoiſtre la vilaine action qu'il auoit commiſe. Si nous auons quelque imperfection, l'yureſſe la met en ſa monſtre, & nous fait perdre la honte, qui eſt le principal obſtacle de nos mauuaiſes intentions. Car il eſt certain que ce n'eſt point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous eſt deffendu. Il n'y a rien de ſale au dedans, que le vin ne faſſe venir dehors; il ne fait pas les vices, mais il les produit. Quand vn homme eſt yure, s'il aime les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il ſoit au lit pour ſe contenter; mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiſcence le ſollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaiſt. S'il a meſme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craind point de la publier. S'il eſt quereleux, ſa langue & ſes mains perdent la diſcretion. L'inſolence deuient plus ſuperbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuſe. Enfin, il n'y a point de vice qui vueille garder la chambre, tout ſort à la campagne. Adjouſtez à cela, que nous ne ſçauons où nous ſommes; la langue nous begaye, la veuë nous trompe, les pieds nous chancellent, & il nous ſemble que quelque tourbillon nous faſſe tourner la maiſon ſur la teſte. Puis lors que le vin commence à boüillir, nous auons des colliques qui nous déchirent les entrailles, & toutes ces incommoditez encores ne ſont que paſſables. Mais que penſez-vous que ce ſoit quand apres que le vin eſt corrompu par le dormir, en la place de l'yureſſe il nous demeure vne crudité ? Repreſentez-vous les inconueniens qu'a produit l'yuronnerie publique, combien de braues & de belliqueuſes Nations elle a liurées en la main

de leurs ennemis ? En combien de murailles, obſtinement deffenduës, par pluſieurs armées, elle a fait ouuerture ? Combien d'ames impatientes d'obeïſſance elle a reduites à la ſeruitude ? Et combien elle a dompté d'hommes, que des armées auoient à peine oſé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficultez de lieux, & de ſaiſons, tant de fleuues deſcendans de regions incogneuës, & tant de mers laiſſerent reuenir ce meſme Alexandre de qui ie viens de parler, ſain & ſauf en ſa maiſon; & le ſeul excez de boire fut aſſez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire eſt-ce à vn homme de tenir beaucoup ? Quand la palme de bien boire vous ſera demeurée, quand tous vos compagnons reduits à dormir ſous la table, ou à rendre gorge en quelque coin, refuſeroient de vous y faire raiſon, quand de toute la compagnie d'vn feſtin, il ne demeurera que vous qui ſeul ne ſoit par terre, quand vous aurez emporté cette magnifique loüange, que vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres, ne faut-il pas que vous confeſſiez que vous ne tenez pas encore tant qu'vn tonneau ? D'où penſez-vous que ſoit venuë la ruïne de M. Anthoine, grand perſonnage au reſte, & bel Eſprit, que de l'yurongnerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin ? Car fut-ce autre choſe que l'yurongnerie, qui changea ſes mœurs aux diſſolutions eſtrangeres; qui luy fit prendre les armes contre ſa Patrie, qui fortifia ſes ennemis à ſon preiudice, & rendit ſa cruauté ſi démeſurée, qu'au milieu de ſon repas où il eſtoit ſeruy auec vne magnificence Royale, il ſe faiſoit apporter les teſtes & les mains des principaux de Rome, pour les recognoiſtre, comme s'il euſt voulu boire du ſang, aprés s'eſtre enyuré de vin ? Si ſon yurongnerie ſeule eſtoit inſupportable, vous pouuez iuger combien le deuoit eſtre ce qu'il faiſoit, quand le vin l'auoit ſurmonté. Vous ne voyez gueres de gens aymer à boire, qui ne ſoient auſſi cruels. Les eſprits les plus nets ſe broüillent de boire trop, & gaſtent leur bonne diſpoſition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilitez, qu'ils ne peuuent ſupporter de voir luire le Soleil. Car eſtant ordinairement hors de ſoy par le moyen de l'yureſſe, ils s'accouſtument à des vices qu'ils ne peuuent quitter, quand ils ſont deſenyurez. Dites nous donc

les bonnes raiſons, pourquoy le Sage ne ſe doit point enyurer; mais baillez nous d'autres choſes que des paroles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choſes que nous appellons voluptez, ne ſont que ſupplices, quand on ne leur donne point le reglement & la meſure qui leur appartient. Car ſi vous me voulez perſuader que le Sage ſe pourra gorger de vin tout à ſon aiſe, ſans ſe troubler, ny rien faire des deſordres que font ordinairement ceux qui ſont yures, i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre du poiſon ſans mourir, du ius de pauot, ſans dormir, & de l'ellebore, ſans rejetter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent, ſi la langue luy begaye, quel beſoin eſt-il de ſouſtenir qu'il ſoit yure en partie & en partie ne le ſoit point.

EPISTRE LXXXIV.

ARGVMENT.

I. Comment il faut profiter de la lecture.
II. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.

IE me fais ordinairement promener en vne chaire, & par cette agitation ie prens plaiſir d'exciter aucunement ma pareſſe. Ie trouue que ma ſanté en eſt meilleure, & que mes eſtudes n'en empirent point. Pour ce qui eſt du profit de ma ſanté, vous le voyez. L'affection que i'ay pour les lettres m'a fait negliger mon corps, & m'a rendu ſi peſant que pour m'exercer i'ay beſoin du miniſtere d'autruy. Quant à mes eſtudes, ie vous diray comment elles n'en ſont point incommodées. Ie ne laiſſe pas de lire, eſtimant que ie n'ay rien de plus neceſſaire que la lecture; Premierement pour ne me confier pas trop ſur ma ſuffiſance; ſecondement pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter auſſi quelque choſe de mon coſté. Cela donne de la nourriture à l'eſprit & le rafraichit, non pas pourtant ſans eſtude, de cette laſſitude que l'eſtude luy peut apporter. Nous nous gaſterions, ſi nous voulions ou touſiours eſcrire, ou touſiours lire. L'vn nous importuneroit & nous épuiſeroit de matiere; l'autre nous affoibliroit l'eſprit, & le diſſoudroit.

Le

Le meilleur eſt de temperer l'vn par l'autre, en ſorte que l'eſcriture faſſe vn corps de cette diuerſité, que la lecture aura recueillie. Ils diſent que nous deuons faire comme les mouſches à miel, qui volent de coſté & d'autre pour choiſir les fleurs qui leur ſont propres, & à leur retour diſpoſent par rayons tout ce qu'elles ont apporté. Toutesfois on ne demeure pas bien d'accord, ſi elles tirent des fleurs vn certain ſuc, qui eſt miel auſſi-toſt qu'il en eſt ſeparé, ou ſi par leur compoſition, & par la proprieté de leur haleine, elles conuertiſſent ce qu'elles ont recueilly en cette faueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais ſeulement de le cueillir; & qu'ainſi ne ſoit, ils diſent qu'aux Indes il ſe trouue du miel aux fueilles des cannes, ſoit qu'il vienne de la roſée, ſoit qu'il ſe concree d'vne humeur douce & onctueuſe que les cannes meſmes produiſent; & que nous auons des herbes qui ont la meſme vertu, mais non pas ſi apparente, & que ces petits animaux que la nature a deſtinées pour cela, ont la proprieté de le recueillir. Les autres ont opinion qu'elles ont vne addreſſe de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur diſpoſition luy faire prendre cette qualité, non ſans quelque eſpece de leuain, qui leur ayde à confondre & à incorporer toutes ces diuerſitez.

I. Mais pour ne me laiſſer pas emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouſches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choſes, donner à chacune ſa place à part, afin de les mieux conſeruer par cette diſtinction; & cela fait, auecque le ſoin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces ſaueurs en vne ſeule, qu'encore qu'on s'apperçoiue que la matiere ſoit d'vn autre, on ne puiſſe nier que la façon ne ſoit à nous. C'eſt vn artifice que la Nature fait en nos corps, ſans que nous y contribuions rien du noſtre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'eſtomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'eſt autre choſe qu'vn fardeau que nous portons. Mais c'eſt noſtre ſang & noſtre force, auſſi-toſt qu'elle a ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit. Il en faut faire de meſme en ce qui nourrit les eſprits. Tant que nous le laiſſerons en ſa premiere forme, il ſera touſiours à ceux chez qui nous l'aurons puiſé, mais

digerons le, & le baillons à noſtre entendement, pluſtoſt qu'à noſtre memoire, pour nous le repreſenter quand nous en aurons beſoin. Approuuons-le à bon eſcient, rendons le noſtre, & faiſons que pluſieurs choſes n'en ſoient qu'vne, comme beaucoup de petites ſommes aſſemblées n'en font qu'vne grande. Cachons l'ayde que nous en auons euë, tellement qu'on ne l'apperçoiue point, & ne faiſons paroiſtre que ce qui ſera du noſtre. Que ſi par la continuation d'imiter quelqu'vn que nous admirons particulierement, nous en auons tiré quelque conformité, qui ſe manifeſte en nos ouurages, faiſons que ce ſoit vne reſſemblance de fils, & non de pourtrait. Vn pourtrait eſt vne choſe morte; Et quoy donc? on ne ſçaura pas de qui j'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les ſentences & la façon d'argumenter? Ie tiens meſme qu'il y a ſi bien moyen de déguiſer les choſes, qu'on ne ſçaura pas ſi c'eſt d'vn grand homme que ie le prends, ou de quelqu'autre de moindre merite. Car comme il prend quelque choſe des vns ou des autres, il ne leur imprime pas ſa marque, afin de les faire rapporter à cette vnité. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compoſe vne Muſique, & toutesfois elles n'ont toutes enſemble qu'vn ſon. L'vne eſt haute, l'autre baſſe, l'autre moyenne; les femmes y entrent comme les hommes; on y meſle meſme des fluſtes; & cependant de toutes ces voix qui paroiſſent enſemble, il n'y en a pas vne qui ſe puiſſe remarquer à part. Quand ie parle de la Muſique, i'entends de celle qui fut connuë des anciens Philoſophes. Il ne ſe fait aujourd'huy combat de Gladiateurs, où il n'y ait plus de chantres à ſonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut, la gallerie eſt pleine de ioüeurs de fluſtes & de toutes ſortes d'inſtrumens, de toutes ces diſcordances il ſe fait vn ſeul accord. Ie veux qu'il en ſoit de meſme de noſtre eſprit, qu'il amaſſe beaucoup de ſciences, beaucoup de preceptes, beaucoup d'exemples de tous les ſiecles paſſez, mais que tout cela ſe rapporte à vne ſeule fin.

II. Demandez-vous comment cela ſe pourra faire? Si nous demeurons continuellement bandez & reſolus à ne rien fai-

re que par le conſeil de la Raiſon. Elle vous dirá, ſi vous la voulez croire, laiſſez ces vanitez, qui font courre le monde apres elles; laiſſez ces richeſſes, qui tiennent leurs poſſeſſeurs en apprehenſion perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité; laiſſez ces voluptez du corps & de l'eſprit, qui ne font qu'eneruer l'vn & l'autre; laiſſez l'Ambition, comme vne choſe bouffie, vaine, venteuſe, ſans bornes, & auſſi en inquietude d'eſtre ſuiuie que precedée, & par ce moyen genée de deux enuies qui la preſſent, l'vne derriere & l'autre deuant. Vous pouuez iuger combien vn homme eſt miſerable, qui eſt enuieux & enuié. Vous voyez ces maiſons des Grands où la preſſe de ceux qui vont à leur leuer eſt ſi grande, qu'il ſe faut quereler à la porte, & où vous n'entrez point qu'auec beaucoup d'affronts; mais ce n'eſt rien au regard de ceux que vous receuez, quand vous eſtes dedans. Laiſſez-moy tous ces eſcaliers, & ces veſtibules ſi magnifiquement ſuſpendus, vous courrez fortune de vous y rompre le col; prenez pluſtoſt voſtre chemin vers la Sageſſe. C'eſt là que vous aurez des biens qui veritablement ſeront grands, & dont la poſſeſſion ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choſes mondaines qu'on eſtime ſi releuées, n'ont point du tout de hauteur, qu'en les regardant aupres de celles qui ſont les plus viles & les plus abjectes, & toutesfois on n'y monte que par des auenuës bien roides & bien difficiles. Le chemin des honneurs eſt plein d'eſpines; mais ſi vous voulez monter à ce ſommet, d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune meſme au deſſous de vous, vous n'auez à paſſer qu'vne campagne raſe, & le chemin le plus aiſé que vous ſçauriez deſirer.

EPISTRE LXXXV.

ARGVMENT.

I. Le Sage eſt exempt de paſſion.
II. Les vices & les paſſions n'ont point de temperament.
III. Il n'y a point de felicité imparfaite.
IV. La qualité & non la grandeur, rend la vie heureuſe.
V. Le Sage ne craind point les dangers, mais les éuite.
VI. Qu'eſt-ce que Mal?
VII. Les aduerſitez ne troublent point le Sage.

AV diſcours que ie vous faiſois dernierement, Qu'il ſuffiſoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de beſongne; & m'eſtois contenté de vous faire voir quelque échantillon de ce que les Stoiquës en diſent. Mais i'auois paſſé par deſſus ce qu'il y a de plus difficile; & maintenant que vous deſirez que ie vous ramaſſe toutes leurs raiſons, & tout ce qu'on a depuis inuenté ſur leur tradition, il faut que ie vous faſſe vn liure pluſtoſt qu'vne lettre. Ie vous proteſte, comme i'ay deſia fait pluſieurs fois, que ie ne me plais point en cette façon d'argumenter. Ie rougis de diſputer la cauſe des Dieux & des hommes, armez ſeulement d'vne aleſne. Qui eſt prudent eſt temperant; qui eſt temperant eſt conſtant; qui eſt conſtant eſt imperturbable; qui eſt imperturbable, eſt ſans triſteſſe; qui eſt ſans triſteſſe, eſt heureux; Il s'enſuit donc que qui eſt prudent eſt heureux, & que la Prudence eſt ſuffiſante à l'acquiſition de la Beatitude de la vie.

I. La reſponce que font à cela quelques Peripateticiens, eſt que quand on dit qu'vn homme eſt imperturbable, qu'il eſt conſtant, qu'il eſt ſans triſteſſe, il ne s'entend pas que celuy qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbation, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a, ſont moderées. Tout de meſme, quand on dit qu'vn homme eſt ſans triſteſſe, ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe quelquesfois attriſter; mais il n'y eſt ny frequent ny exceſſif. Ils tiennent que de dire qu'vn homme puiſſe eſtre exempt de triſteſſe, c'eſt nier qu'il ait la nature d'vn homme; & que certainement le Sage ne ſouffre

pas que les ennuis le surmontent, mais qu'il ne sçauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils ameinent tout plein d'autres raisons semblables, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander, quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches, plus content que les plus tristes, plus temperant que les plus dissolus, & plus haut que ceux qui sont les plus rauallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iambes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?.

Elle pourroit courir, quand la moisson est preste,
Sur le haut des espics, sans leur rompre la creste,
Et ses pieds sur les flots ne se moüilleroient pas,
Si legere & si viste elle coule ses pas.

Vne telle visteſſe est recommandable d'elle mesme, & pour paroistre, n'a que faire d'estre comparée auecque ceux qui ne peuuent marcher. Pour peu qu'vn homme soit en fiévre, comment le pouuez-vous appeller sain? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appellé impertubable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit; cela est faux. Car ie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut pas qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant, ils luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux, n'oste point la veuë qu'elle ne soit endurcie; mais en se formant, elle commence desia à la troubler. Si vous laissez les passions au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cedera comme à la violence d'vn torrent, attendu mesme que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste; mais generalement vous voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'vn nombre d'autres qui ne feront que mediocres ne le mette bas. Il est auare, mais sans excez, il a de l'ambition, mais il n'en brûle pas, il se met en colere, mais il en sort tout aussi-tost, il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables, il ayme les femmes, mais il ne les prend pas à force.

Ce ſeroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier, & de n'en auoir qu'vn, que de n'en auoir qu'vn peu de chacun, & de les auoir tous. Et puis l'importance n'eſt pas en la grandeur de la paſſion, car elle ne ſçauroit eſtre ſi petite, qu'elle ne ſoit incapable de receuoir ny commandement ny conſeil. Comme toutes beſtes generalement ſont inſuſceptibles de la Raiſon, autant celles qui viuent domeſtiques auec nous, que celles qui demeurent ſauuages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne ſont point capables d'oüir des remonſtrances; ainſi vous ne ſçauriez auoir vne ſi foible & ſi legere paſſion, qui vueille ou ſe ranger aux choſes raiſonnables, ou ſeulement auoir la patience de les eſcouter. Les tigres & les lyons ne deſpoüillent iamais la cruauté, qui leur eſt naturelle, ils la cachent bien quelquesfois; mais comme vous n'y penſez plus, c'eſt alors qu'ils ſortent de cette humeur qui ſembloit adoucie, & qu'ils deuiennent plus enragez qu'ils n'eſtoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoiſent de bonne foy, quelque mine qu'ils faſſent, ils ſe tournent touſiours vers leur inclination. Et puis ſi la Raiſon a quelque force, elles les fera ceſſer deuant qu'ils commencent. Que s'ils commencent en deſpit d'elle; en deſpit d'elle tout de meſme ils perſeuereront. Car il eſt bien plus aiſé de les empeſcher de naiſtre, que de leur reſiſter quand ils ſont nez. Toute cette mediocrité pretenduë n'eſt qu'vne Chimere, & qu'vne piperie. Ie trouuerois auſſi bon qu'on me dit qu'il faut eſtre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'eſt à la Vertu ſeule que le temperament appartient, les vices ne ſçauent ce que c'eſt. Il ne faut point penſer de leur donner de reigle. On aura bien pluſtoſt fait de les arracher entierement. Penſez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme ſont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le tranſport de Colere, il y ait quelque moderation? Il y en a donc moins aux paſſions, car de celles-cy on paſſe aux autres; Et puis, ſi nous donnons quelque pouuoir à la Triſteſſe, à la Crainte, aux Deſirs, & autres ſemblables deſordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occaſion eſt, que ce qui les irrite eſt hors de nous, & que ſelon la grandeur des objets qui les prouoquent, ils deuiennent ou plus grands, ou plus petits. La Crainte ſera *plus*

laſche, quand l'occaſion de craindre ſera plus apparente; ou plus prochaine; la Cupidité plus violente, quand l'Eſperance qui l'appellera, ſera plus importante. Si nous ne pouuons empeſcher la naiſſance des paſſions, nous ne pouuons non plus empeſcher leur accroiſſement. Il ſe faut reſoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire eſtat qu'elles ſe conformeront à leurs cauſes, & croiſteront ſelon l'impreſſion qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre choſe; elles ne ſçauroient eſtre ſi petites, qu'auec le temps elles ne faſſent bien du chemin. Ce n'eſt pas l'ordinaire des choſes qui ſont pernicieuſes, de ſe preſcrire vne meſure. Les moindres maladies ſe font quelquesfois incurables, & il faut moins que rien à ceux qui ſont mal diſpoſez, pour les accabler. Mais ie vous prie, quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie peuſſe finir vne choſe, de qui le commencement ne ſeroit pas en mon pouuoir? Comment aurois-je la force de faire ceſſer ce que ie n'aurois peu faire qui ne fuſt, veu qu'il eſt plus aiſé de ne receuoir point ce qui peut nuire, que de le faire ſortir apres qu'on l'a receu. Quelques-vns y font cette diſtinction, Que celuy qui eſt prudent & temperant, eſt en repos au regard de l'habitude de ſon ame, mais non touchant l'euenement. Car quant à l'habitude de l'ame, il ne ſe trouble point, il ne s'attriſte point, & n'a point d'apprehenſion; mais il eſt ſujet à ſouffrir beaucoup de choſes exterieures, par leſquelles il peut eſtre troublé. Cela s'appelle qu'il n'eſt pas Colere, mais qu'il ſe courrouce quelquefois; qu'il n'eſt pas timide, mais que quelquesfois il a peur; c'eſt à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que ſeulement il en a la paſſion. Mais il n'y a point de doute que ſi la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de paſſions fortuites au commencement, elles en deuiennent à la fin imperfections ordinaires; Et puis, ſi nous nous arreſtons aux cauſes exterieures, & que nous ayons peur de quelque choſe, quand pour le ſalut de noſtre pays, l'honneur des loix, ou la conſeruation de la Liberté, nous ſerons conuiez de nous expoſer à ce peril, noſtre corps y viendra, parce que nous l'y porterons; mais l'eſprit fera ce qu'il pourra, pour ne s'y trouuer point, qui eſt vne contrarieté de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui ſe doiuent faire

ſeparément. L'vne, qu'il n'eſt point d'autre bien que ce qui eſt Honneſte; l'autre, qu'en la Vertu ſeule conſiſte la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'eſt point d'autre bien que ce qui eſt Honneſte, la conſequence eſt neceſſaire, Que pour viure heureuſement, il ſuffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureuſement la Vertu ſuffiſe, il ne s'enſuit pas que ce qui eſt Honneſte, ſoit le ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus tiennent que par la Vertu ſeule vn homme ſe peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui eſt Honneſte. Epicure meſme dit, Qu'il eſt heureux, quand il a la Vertu; mais il ne tient pas que pour eſtre heureux il ne faille autre choſe que la Vertu; pource que nous ne ſommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais qui n'eſt pas de la Vertu meſme. Ie ne trouue pas cette diſtinction bien iudicieuſe, veu qu'il auouë luy-meſme, que iamais la Vertu n'eſt ſans volupté. Si donc elles ſont ſi conjointes, qu'on ne les peut imaginer l'vne ſans l'autre, il ſuffit d'auoir la Vertu, parce que touſiours la Volupté l'accompagne, & eſt touſiours auecque elle, quand meſme elle eſt ſeule.

III. Or c'eſt vne abſurdité, de dire que par la Vertu ſeule vn homme ſe puiſſe beatifier, mais non parfaittement. Car ie ne puis comprendre comment cela ſe peut faire, parce qu'il eſt impoſſible qu'vne vie ſoit heureuſe, que ſon bien ne ſoit parfait, & en tel eſtat, que rien ne s'y puiſſe adjouſter; ce qui ne peut eſtre, qu'elle ne ſoit heureuſe parfaittement. S'il eſt vray qu'il ne ſoit rien ny plus grande ny meilleure que la vie des Dieux, & que la vie heureuſe ſoit diuine, il s'enſuit que la vie heureuſe eſt vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. Dauantage, ſi la vie heureuſe n'a faute de choſe quelconque, toute vie heureuſe eſt parfaite; tellement que l'heureuſe & la tres-heureuſe ne ſont qu'vn. Doutez-vous qu'en la vie heureuſe ne ſoit le ſouuerain Bien? Si elle eſt le ſouuerain Bien, ſa Beatitude ne peut eſtre que ſouueraine. Car comme ce qui eſt ſouuerain, ne reçoit plus d'accroiſſement, la vie heureuſe, qui touſiours a le ſouuerain Bien auec elle, n'en peut auſſi receuoir. Que ſi vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il faut neceſſairement que vous faſſiez vn nombre infini de ſouuerains Biens differens l'vn de l'autre. Cependant ie ne trouue point qu'il

ſoit de ſouuerain Bien que celuy qui n'a rien au deſſus de luy. S'il eſt quelqu'vn moins heureux que l'autre, il s'enſuit que ce moins heureux deſire la condition de celuy qui l'eſt plus. Or il n'eſt point de condition que celuy qui eſt heureux prefere à la ſienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez; l'vne eſt auſſi peu croyable que l'autre; ou qu'il reſte quelque choſe que le Sage ayme mieux eſtre que ce qu'il eſt, ou qu'il ne deſire pas ce qui eſt meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement, tant plus il deſire de s'approcher de la perfection du Bien, & s'efforce d'y paruenir. Or comment eſt-il poſſible que celuy là ſoit heureux, qui non ſeulement peut encore deſirer quelque choſe, mais qui le doit?

IV. Ie vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne ſçauent pas qu'il n'y a qu'vne vie heureuſe, & que c'eſt ſa qualité, non ſa grandeur qui la met en ce bon & parfait eſtat. De là vient qu'elle eſt auſſi bonne longue, que courte, diffuſe, que reſſerrée, diſtribuée en pluſieurs lieux, & en pluſieurs parties, que ramaſſée en vn. Si vous l'eſtimez par le nombre, par la meſure & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'eſt-ce qu'elle a d'excellent que ſa plenitude? La fin de manger & de boire eſt la ſatieté. Si l'vn a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils ſont tous deux raſſaſiez? Celuy-cy a plus beu, celuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de ſoif? La vie de l'vn n'a pas eſté ſi longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a veſcu le moins, s'eſt fait auſſi heureux que celuy qui a veſcu beaucoup? Celuy que vous appellez le moins heureux, ne l'eſt du tout point. On ne retranche point la Beatitude. Qui eſt reſolu, ne craind point; Qui ne craind point, n'a point de triſteſſe; Qui n'a point de triſteſſe, eſt heureux. C'eſt l'argument que font nos Stoïques. La reſponce qu'ils s'efforcent d'y faire, eſt, Que cette propoſition, que qui eſt reſolu ne craind point, eſt fauſſe, & pour le moins diſputable; & cependant nous la mettons pour confeſſée. Qu'il n'eſt point d'homme ſi reſolu qui n'ait peur d'vn mal, quand il le void preſt à luy tomber ſur la teſte, ou bien il ſeroit pluſtoſt inſenſé que reſolu; Que la crainte ſe peut bien moderer, mais qu'il eſt impoſſible de n'en auoir point du tout. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent

touſiours à leur premiere chanſon, d'appeller Vertus les vices qui ne ſont pas en leur extremité. Pourueu qu'vn homme ne craingne ny trop, ny trop ſouuent, ils luy permettent de craindre; Et pourueu que ſa meſchanceté ne ſoit pas enragée, ils le tiennent homme de bien. Ie ſuis d'accord auec eux, qu'vn homme eſt inſenſé qui ne craint point les maux où il ſe voit preſt de tomber; mais la queſtion eſt de ſçauoir ſi ce ſont maux. Car s'il eſt aſſeuré que ce n'en ſoit point, & qu'il n'eſt rien de mauuais que ce qui eſt déshonneſte, il doit regarder les dangers, ſans baiſſer les yeux, & trouuer meſpriſable ce qui ſemble épouuantable aux autres? Ou s'il eſt d'vn homme qui n'a point de ſens, de craindre pour le danger, il eſt certain qu'vn homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Noſtre doctrine n'oblige pas vn homme de courage à ſe precipiter aux dangers; tout ce que nous voulons de luy, c'eſt qu'il les éuite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduerſitez, ne luy donneront point d'apprehenſion? Non, car il ſçait fort bien que toutes ces choſes ne ſont point des maux, bien qu'elles le ſemblent eſtre, mais ſeulement des épouuentaux de la vie humaine. Parlez luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauureté, de douleurs, de membres rompus, ou par maladie, ou par oppreſſion, & de toute autre choſe que vous luy pourez mettre deuant les yeux, ce ne ſont que des frayeurs lymphatique. C'eſt à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Eſtimez-vous que ce ſoit mal, qu'vne choſe où quelque iour il faut que nous allions de nous meſmes, quand perſonne nous y pouſſeroit? Voulez-vous que ie die ce qui eſt Mal? Ceder aux choſes qu'on appelle des maux, & aſſeruir aux choſes fortuites noſtre liberté, qui meriteroit bien que nous perdiſſions tout pour la conſeruer. Or indubitablement elle eſt perduë, ſi nous ne mépriſons ce qui nous peut aſſujettir. Ils ne douteroient point de ce qu'vn homme magnanime eſt obligé de faire, s'ils ſçauoient ce que c'eſt que Magnanimité. Car ce n'eſt point vne Temerité ſans Prudence, ny vne amour des dangers, ny vn deſir des choſes formidables. Il y a de la ſcience à connoiſtre ce qui eſt mal, & ce

qui ne l'eſt pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui ſert à ſa conſeruation, mais elle eſt tres-patiente aux choſes qui n'ont que l'apparence du mal, bien qu'on leur en donne le nom. Et quoy donc; ſi on met l'eſpée à la gorge d'vn homme de bien, ſi on luy donne des coups, tantoſt en vn endroit, & tantoſt en l'autre, s'il a ſes boyaux hors du ventre, & qu'il les luy faille ramaſſer en vn coin de ſon manteau, ſi pour le rendre plus ſenſible, on le tourmente par interualles, ſi d'vne heure à l'autre on luy fait reſaigner ſes playes, direz-vous qu'il ne craind point; & qu'il ne ſent point de douleur? Ie vous auouë qu'il a de la douleur, parce qu'il n'y a point de vertu qui priue l'homme de ſentiment; mais il n'a point de peur, & ſon courage inuincible ſe mocque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous ſçauoir comment ſon ame eſt alors diſpoſée? comme celle d'vn homme qui conſole ſon amy malade. Ce qui eſt mal nuit, & ce qui nous nuit, nous empire; mais la Douleur ny la Pauureté ne nous empirent point; la Douleur & la Pauureté ne ſont donc point des maux. On oppoſe à cela, Que cette propoſition eſt fauſſe, Que ce qui nous nuit, nous empire; car les vents & les vagues nuiſent au Pilote, & toutesfois ne l'empirent point. Les Stoïques reſpondent, Que le Pilote eſt empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il deſire, ny continuer ſa route; & que bien qu'il ne ſoit pas empiré quand à ſon art, il eſt toutesfois empiré quand à ſon ouurage. Les Peripateticiens repliquent, Qu'à ce compte la Pauureté, la Douleur, & tout autre accident ſemblable empireroit le Sage, & que bien qu'ils ne luy oſtent pas ſa vertu, ſi eſt-ce qu'ils l'empeſcheroient de la mettre en œuure.

VII. Si la condition d'vn Pilote & d'vn Sage n'eſtoient diſſemblables, ils auroient raiſon. Mais le but du Sage dans les comportemens de ſa vie, eſt bien de faire les choſes comme il les faut faire, mais non de faire entierement reüſſir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire ſe charge abſolument de vous rendre où vous voulez aller. Les Arts ſont officiers, c'eſt à eux de faire ce qui depend de leur charge, la Sageſſe eſt maiſtreſſe & gouuernante. Les Arts ſeruent à la vie, la Sageſſe la commande. Pour moy, ie voudrois faire vne autre reſponce, Que le Pilote n'eſt empiré, ny en ſon art, ny

en ſon ouurage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon ſuccez de noſtre voyage, mais ſeulement il nous aſſeure qu'il nous ſeruira fidellement, & qu'il ſçait fort bien ſon meſtier. Or la ſcience d'vn Pilote ne ſe monſtre iamais bien qu'en la reſiſtance & lors qu'il ſuruient des choſes qui la trauerſent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras iamais que droite, on ne peut nier qu'il ne ſoit habile homme. La tempeſte n'incommode point ſon induſtrie, mais elle en rompt le ſuccez. Et quoy donc, ce qui l'empeſche de gaigner le port, qui rend tous ſes efforts inutiles, qui le remene d'où il eſt party, qui le retarde, & luy met tout ſon équipage en pieces, ne luy eſt-il pas dommageable? Il l'eſt ſans doute, entant qu'il fait voyage, mais non entant qu'il eſt Pilote, parce que tant s'en faut qu'il empéche ſa ſcience, qu'au contraire, il luy donne occaſion de la monſtrer; car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde eſt Pilote. Ce ſont des incommoditez de la nauigation, & non de celuy qui la conduit, entant qu'il eſt conducteur. Vn Pilote a deux qualitez, l'vne de paſſager, qui luy eſt commune auec tous les autres de ſon vaiſſeau; & l'autre de Pilote, qui luy eſt particuliere. Et puis l'Art du Pilote eſt le bien de ceux qu'il porte, comme l'Art du Medecin eſt le bien de ceux qu'il guerit. La Sageſſe eſt le bien & du Sage, & de ceux qui viuent auecque luy; de façon qu'il ſe peut faire qu'vn Pilote ſoit incommodé de la tempeſte, parce qu'elle l'empeſche de pouuoir rendre à ſes paſſagers le ſeruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauureté, ny toutes ces autres choſes qui ſont les tempeſtes de la vie, n'incommodent point le Sage, parce que toutes ſes actions ne ſont pas empéchées, mais ſeulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour ſon regard, encore que touſiours il ſoit en beſongne, toutesfois il n'y eſt iamais tant, que quand il a la fortune en teſte, parce que c'eſt proprement alors qu'il trauaille en des choſes de ſon meſtier. D'auantage, il n'eſt iamais ſi neceſſiteux, qu'il n'ait touſiours quelque moyen de profiter. Pour eſtre pauure, il n'eſt pas moins capable de monſtrer, comment les affaires d'vn Eſtat ſe doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre inſtruction, pour le moins il enſeigne comme il faut ſupporter la Pauureté. La beſongne luy dure autant que

la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puiſſe paſſer par les mains. Quand il n'a point d'autre ſujet, ce qui les luy oſte, luy en ſert. Il s'accommode à tous ſes ſuccez, il conduit les bons, & ſurmonte les mauuais. Ses proſperitez donnent de l'exercice à ſa vertu, comme ſes aduerſitez. Il ne tourne les yeux que ſur elle. Pour ſa matiere elle luy eſte indifferente. De là vient qu'il n'eſt empeſché ny de Pauureté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choſes, qui menent ordinairement les ignorans en des precipices, & les font égarer du droit chemin. Penſez-vous que les maux l'incommodent ? Il les met en beſongne. Phidias ne ſçauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoire. Et ſi vous luy euſſiez baillé du marbre, ou quelque autre choſe de moindre prix, il vous en eut fait vne de telle ſorte, que pour la matiere il n'eut pas eſté poſſible de faire mieux. Le Sage tout de meſme, ſoit riche ou pauure, dans ſon pays ou banny, Capitaine ou ſoldat, ſain ou malade, fera touſiours paroiſtre ſa vertu ; En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque choſe de ſignalé. Il eſt de certains hommes ſi adroits à dompter les beſtes que vous ne leur en ſçauriez donner de ſi farouches, ny de ſi effroyables, qu'ils ne s'en rendent maiſtres, & que non ſeulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amenent iuſqu'à la familiarité ? Vous voyez des Lions receuoir la main de leurs Gouuerneurs iuſqu'au fonds de la gorge, & des Tigres ſe laiſſer baiſer à ceux qui les gardent. Il n'y a baſteleur More, pour qui vn Elephant ne ſe mette à genoux, & ne marche ſur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cette meſme induſtrie d'appriuoiſer les incommoditez. La Douleur, la Pauureté, l'Ignominie, la Priſon, l'Exil, & toutes ces autres choſes de qui la ſeule imagination nous fait horreur, ſe domeſtiquent auſſi toſt qu'elles ſont arriuées entre ſes mains.

EPISTRE LXXXVI.

ARGVMENT.

I. Qu'il faut plus cherir noſtre Honneur propre, que l'obeiſſance que nous deuons aux Loix.
II. Contre les Sumptuoſitez des eſtuues, & les diſſolutions.
III. De la vie ruſtique, & de la façon de planter les Oliuiers.

I. IE vous écry cette lettre de la maiſon qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'eſt pas ſans auoir adoré ſon ombre, & vn Autel ſous lequel ie me doute que ce grand perſonnage ſoit enterré. Pour ſon ame, ie croy certainement que comme celeſte, elle s'en ſoit retournée au Ciel, non pour auoir mené de grandes armées: car Cambyſe qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de ſuccez, auoit fait la meſme choſe, mais pour ſa moderation & pour ſa pieté memorable qu'il monſtra plus glorieuſement quand il quitta ſa Patrie que quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en cette opinion, Qu'il faloit que Scipion ou la Liberté ſortiſſent de Rome, & qu'il eſtoit impoſſible de retenir l'vn ſans perdre l'autre; Ie ne veux point, dit-il, qu'en ma conſideration l'authorité des loix ſoit violée. Il eſt raiſonnable que ce qui eſt ordonné pour tous, ſoit obſerué de tous. Vſez ſans moy, ma Patrie, du bien que vous auez par moy. I'ay eſté la cauſe de voſtre liberté, ie ſuis content d'en eſtre le témoignage. Ie m'en vay, puis que ma Fortune eſt ſuſpecte à la voſtre, & que mon accroiſſement vous fait craindre voſtre diminution. Comment ſeroit-il poſſible que i'entraſſe en la conſideration d'vn courage ſi genereux, & que ie n'en fuſſe point eſtonné? Il n'attendit point qu'on l'enuoyaſt en exil, il y alla volontairement pour décharger ſa ville d'vn faix qu'elle penſoit auoir ſur les bras. Les choſes en eſtoient venuës en ces termes, Qu'il falloit que la liberté fut offenſée par Scipion, ou Scipion par la liberté. Ny l'vn ny l'autre n'eſtoit raiſonnable; De façon que voulant laiſſer regner les loix, il ſe vint retirer à Literne, afin d'employer dans le compte de ſes ſeruices, ſon bāniſſement auſſi bien que celuy d'Annibal. Ceſte Maiſon eſt vn baſtiment de pierre quarrée, auec deux

bouts, qui en deffendent l'entrée, assis au milieu d'vn bois. Il y a vne Cisterne, où se rendent les égousts de la maison & des jardins, si grande qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prends vn plaisir extréme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Lors que ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage, & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'vne fois, estoit las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la charruë, il se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauure toict; ce paué de si peu de prix l'a soustenu; & cependant, qui est à cette heure le miserable qui vouluſt auoir des Estuues de cette façon, & qui ne se pensast mal accommodé, si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croûtes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures, si la voûte n'en estoit lambrisée de verre, si les piscines où l'on se jette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des robinets d'argent; encore ie ne parle que de celles du menu peuple? Mais que sera-ce, si ie me mets à dépeindre celles des Affranchis? Combien y verront nous de statuës? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais qui sont là seulement pour la parade & pour l'ostentation de la despense? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'vn bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à cette delicatesse, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui monstrent que pour n'affoiblir pas la muraille, on n'en a voulu perçer que ce qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à cette heure, si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir, si on ne se hasle en se leuant, si de la cuue on ne void bien auant en la mer, & en la campagne, on dit que ce sont des cachots & non pas

des Eſtuues. Ainſi des choſes que tout le monde venoit voir par merueille au temps qu'elles furent faites, ſe trouuent à la fin miſes au nombre des vieilles pieces, & rejettées par le luxe, qui d'vn ſiecle à l'autre cherche quelque nouuelle inuention de ſe ſurmonter. Les Eſtuues en ce temps-là n'auoient garde d'eſtre frequentées, comme elles ſont, & ne les faiſoit-on pas ſi magnifiques. Car auſſi, quelle apparence y auoit-il de parer vne choſe d'vn liard, inuentée pour le ſeruice, & non pour la volupté ? L'eau n'y eſtoit pas verſée comme elle eſt, & n'y ſourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur ſembloit que puis que c'eſtoit pour receuoir des ordures, c'eſtoit tout vn qu'elle fut claire ou eſpaiſſe. Mais à voſtre aduis, combien auoit-on de plaiſir d'entrer en ces eſtuues toutes obſcures, & plaſtrées qu'elles eſtoient, quand on penſoit, que Caton, Fabius Maximus, ou quelqu'vn des Cornelius auoit pris la peine de les faire accommoder, & quelquesfois meſmes d'y mettre la main. Car alors les Ediles, de quelque bonne maiſon qu'ils fuſſent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux deſtinez à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fut nettement ſeruy, & qu'il n'y euſt de la chaleur que bien à propos; Au lieu qu'aujourd'huy on les chauffe d'vne façon qu'vn eſclaue qui auroit fait quelque inſigne meſchanceté ſembleroit aſſez puni d'y eſtre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut pluſtoſt bruſler que chauffer. Ie m'aſſeure que la plus part de ceux d'aujourd'huy tiennent, que Scipion n'eſtoit qu'vn lourdaut, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ſes eſtuues, afin de voir clair à ſe roſtir, & n'en partir point iuſqu'à la fin de ſa digeſtion. O le pauure homme ! il ne ſçauoit pas ce que c'eſt de viure? Il ne prenoit pas ſeulement garde que l'eau où il ſe lauoit, fut repoſée; il s'y mettoit bien ſouuent qu'elle eſtoit toute trouble, de maniere que s'il pleuuoit vn peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais auſſi n'auoit il que faire d'eſtre ſi curieux, puis qu'il ne ſe lauoit que pour ſe decraſſer, & non comme on fait à cette heure pour ſe deparfumer. Combien penſez-vous qu'il y a aujourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vrayement il ſe pouuoit dire banni, puis qu'il eſtoit reduit à ſe lauer ſi chetifuement. Encore, afin que vous le ſçachiez, il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car (comme

diſent

diſent ceux qui en ont eſcrit) la couſtume du vieux temps eſtoit de ſe lauer tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'vne heure à l'autre on pouuoit amaſſer en trauaillant. Mais pour le reſte, ils ſe contentoient de ſe lauer vne fois la ſemaine. Quelqu'vn dira, qu'ils eſtoient donc bien ſales. Que penſez-vous qu'ils ſentoient ? Les armes, la ſueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais ſi ſales, que depuis que les eſtuues ont eſté ſi nettes. Quand Horace veut deſcrire vn homme infame, & ſignalé par l'excez de ſes delices, que dit-il ?

Ruſille ſent le muſc.

Si le Ruſille de ſon temps viuoit du noſtre, & qu'il ne fuſt point mieux parfumé qu'il eſtoit, on luy diroit ce que dit le meſme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppoſe, qu'il ſentiroit le bouc. Ce n'eſt rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouuelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le faſſe euanoüir. Mais que direz-vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils ſentoient ainſi naturellement ? Si vous trouuez que ces diſcours ſoient trop melancoliques, penſez que c'eſt la maiſon où ie ſuis qui les produit. Ægialus à qui elle eſt aujourd'huy, & qui eſt vn grand homme en matiere de ménage, m'a appris, qu'il n'y a ſi vieux arbre qui ne ſe puiſſe tranſplanter. C'eſt vne choſe neceſſaire à ſçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruicts. Pour moy, ie vous puis dire ſans mentir, que i'ay veu replanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne ſe trouuoient pas d'vn gouſt bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couurir ſous vn arbre,

Qui reſerue tardif ſon ombrage aux neueux,

Comme dit Virgile, qui ne prend quelquesfois pas tant garde à la verité qu'à la bien-ſeance, & ſemble qu'il vueille qu'on le liſe pluſtoſt pour plaiſir, que pour apprendre à labourer. I'en laiſſeray aſſez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy i'ay eſté forcé de condamner;

Quand la tiede ſaiſon met les plantes en ſeue,
On ſeme le ſain-foin, & le mil, & la feue.

Voulez-vous voir ſi ce qu'il dit, eſt veritable, & ſi tout ce-

la ſe doit ſemer en meſme ſaiſon ? Nous ſommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant aujourd'huy i'ay veu cueillir des féves, & ſemer du mil.

II. Ie reuiens aux oliuiers, dequoy i'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent tranſplanter ces arbres deſia grands, apres qu'ils les ont ébranchez à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur ébarbent les racines, en ſorte qu'il n'y demeure gueres que la principale ſouche, qu'ils enduiſent de fumier, & la mettent dans ſa foſſe. Cela fait, ils iettent de la terre deſſus, & marchent par tout à l'entour, pour garder (à ce qu'ils diſent) que le vent ny le froid ne leur faſſe mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne s'en ébranle pas ſi toſt, & que par ce moyen les racines, qui ſont encores tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loiſir de reprendre, & de ſe loger à leur gré. Mais auant que de couurir la ſouche, ils en raclent quelque peu, parce qu'ils tiennent que les racines nouuelles ſortent mieux de ces endroits qui ont eſté découuerts. Au reſte il ne faut pas que le tronc ſorte plus de trois ou quatre pieds de terre, car de cette façon ils ietteront incontinent dés le pied, & ne ſeront ny fletris, ny hâlez, comme ils ſont ordinairement, deuant que d'eſtre renouuellez. Ils en plantent auſſi d'vne autre ſorte. Ils prennent des ſcions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme eſt celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas ſi toſt, mais quand ils ſont repris vne fois, ils iettent le plus beau bois qu'il eſt poſſible. Ie leur ay veu auſſi tranſplanter vne vieille vigne. Quand on la deplante, il faut, s'il eſt poſſible cueillir auſſi tout ce qu'elle a de cheueux en ſa racine, puis la coucher tout bellement & bien de ſon long, afin que le corps meſme iette des racines. I'en ay veu déplantées de cette façon, non ſeulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent deſia de ſe lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres de qui la racine eſt grande, ſe veulent arroſer d'eau de ciſterne. Si cela eſt, nous ſommes bien, car nous auons les pluyes à commandement. Ie ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fuſſe auſſi empeſché à reſpondre à vos demandes, qu'Ægialus aux miennes.

EPISTRE LXXXVII.

ARGVMENT.

I. Nous nous paſſons ſans incommodité des choſes ſuperfluës.
II. Les biens de la Fortune ne nous enrichiſſent point.
III. Contre les exceſſiues dépenſes.
IV. La Vertu ſeule nous rend heureux.
V. Vne mauuaiſe choſe n'en produit iamais vne bonne.
VI. Si les richeſſes ſe peuuent appeller biens.

I'Ay fait naufrage deuant que d'eſtre embarqué. Ie vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques, eſperant vous faire voir quelque iour, qu'en ce qu'ils diſent il n'y a rien de faux, ny meſme de ſi eſtrange, qu'il ſemble à ceux qui ne les conſiderent que par deſſus.

I. Cependant ie vous diray, que ce voyage m'a fait cognoiſtre combien nous auons de choſes qui ne nous ſeruent de rien, & de combien de ſuperfluitez nous pouuons nous paſſer par raiſon, puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut paſſer par neceſſité. Il y a deux iours que Maximus & moy ſommes icy, ſans autres ſeruiteurs que ce que nous en auons pour faire monter auecque nous dans le coche, & ſans autre équipage que les habits que nous auons ſur le dos. Nous ne laiſſons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous ſçaurions deſirer. Le matelas eſt contre terre, & moy ſur le matelas. De deux mantes i'en fais ſeruir vne deſſous, & l'autre deſſus. Quant à noſtre repas, il n'eſt pas poſſible d'y rien retrancher; il ne faut pas beaucoup de temps pour l'appreſter. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues ſeiches, & des tablettes, ſi i'ay du pain, les figues me ſeruent de viande; ſi ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année, laquelle ie taſche de me rendre heureuſe par de vertueuſes meditations, & par vne ame qui dédaigne tout ce qui n'eſt point ſien. Ie me procure la paix par ne rien craindre, & des richeſſes par ne rien deſirer. Le coche où ie ſuis venu, eſt aſſez groſſier, &

ſent pluſtoſt le village qu'autre choſe. Les mules qui le trainent, font aſſez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier eſt nud-pieds, & ſi ce n'eſt point qu'il faſſe trop chaud. A peine me puis ie reſoudre d'auoüer que ce coche ſoit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-vns bien équippez, il n'eſt pas poſſible, que ie me garde de rougir. C'eſt vn teſmoignage que ie branle encore au manche, & que ie ne ſuis pas ſi ferme en effet, comme en diſcours. Quiconque eſt honteux de ſe voir en vn mauuais coche, il ſeroit glorieux s'il ſe voyoit en vn bon. Ie ne ſuis encore gueres bien, puis que ie n'oſe ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie ſuis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray ſur le chemin. Si i'eſtois ce que ie dois eſtre, ie parlerois de cette façon à tout le genre humain; Pauures gens, vous eſtes fols; Vous vous abuſez, vous admirez des choſes qui ne ſeruent de rien; vous eſtimez vn homme pour des choſes qui ne ſont point à luy. Quand il eſt queſtion du reuenu, vous faites merueille de compter exactement, ſi quelqu'vn vous prie de luy preſter de l'argent, ou de luy faire vn plaiſir (car nous en ſommes venus là, que la courtoiſie ſe couche en dépenſe auſſi bien que le reſte) voicy comme vous ſupputez; Il a beaucoup, mais il doit beaucoup; Il a vne belle maiſon, mais il fait l'intereſt de l'argent qu'il en a baillé; il a ſon train & ſon équipage auſſi leſte qu'il eſt poſſible, mais il ne paye pas; s'il auoit payé ſes debtes il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deuriez apporter cette meſme diligence auſſi bien à d'autres choſes qu'à preſter, & regarder ce que chacun a qui proprement ſe peut dire ſien. Vous penſez qu'il ſoit riche, pource qu'il eſt ſeruy en vaiſſelle d'or, & qu'il l'a fait porter par tout où il va; pource qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous coſtez; pource que tout auprés de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus éloignez deſerts de la Poüille pour eſtre enuié. Quand vous auez tout dit, il eſt pauure. Pourquoy? pource qu'il doit. Combien? tout; ſi peut-eſtre vous ne penſez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy ſeruent ces mules ſi graſſes, & toutes d'vn poil? que ſeruent ces choſes ſi magnifiques? Pour tout cela, ny le maiſtre, ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Cenſeur, de qui la naiſſance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'vn fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne montoit iamais qu'vn meſchant quiledin, auec vn biſſac à l'arſon de la ſelle, où eſtoient ſes chemiſes & ſes beſongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'vn de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne ſçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de cheuaux legers deuant eux pour leur eſmouuoir de la pouſſiere ! Il n'y a point de doute qu'il ne ſemblaſt plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'auecque tout ſon pompeux appareil, il eſt ſi ruiné qu'il ne ſçait ce qu'il doit deuenir, & à quel meſtier il ſe doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du ſiecle eſtimez-vous qu'eſtoit vn General d'armée, qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Cenſure, & (ce qui eſt plus que tout le reſte) Caton, qui ſe contentoit d'vn cheual & encore le partageoit-il entre ſon bagage & luy. Vous ſçauroit-on bailler courtaut, traquenart, ny haquenée à qui vous ne preferaſſiez ce cheual bouchonné de la main propre de Caton ? Ie vois bien que ie ſuis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, ſi ie ne la luy mettois moy-meſme.

IV. Ie la va donc laiſſer pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, pour prouuer que pour eſtre parfaittement heureux, il ne faut autre choſe que la Vertu. Ce qui eſt bon, fait les hommes bons, comme ce qui eſt bon en la Muſique, fait le Muſicien. Les choſes caſuelles ne font perſonne bon, elles ne peuuent donc eſtre bonnes. La reſponſe des Peripatetiques eſt, premierement que noſtre propoſition eſt fauſſe, pource qu'il ne s'enſuit pas, que ce qui eſt bon, faſſe les hommes bons. En la Muſique, il y a quelque choſe qui eſt bonne, comme vne fluſte, vne corde, vn archet, ou quelqu'autre inſtrument, & toutesfois rien de tout cela ne fait le Muſicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous diſons eſtre bon au Muſicien; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque choſe qui ſoit bonne en l'Art de la Muſique, il n'y a point de doute qu'elle ne faſſe le Muſicien; Ie va vous eſclaircir cela encore mieux. Ce qui eſt bon en l'Art de la Muſique, à deux ſignifications;

en l'vne s'entend ce qui ayde l'Art de Muſicien; & en l'autre ce qui ſert en l'action. Les fluſtes, les orgues, les cordes, & autres inſtruments appartiennent à l'action, & non à l'Art; Car pour ne les auoir point, vn Muſicien ne laiſſe pas d'auoir la ſcience. Mais peut-eſtre il ne la peut monſtrer s'il ne les a. Cette duplicité n'eſt pas en l'homme; car ce qui eſt le bien de ſa vie eſt auſſi le ſien. Ce que le plus vilain & le plus abjet homme du monde peut auoir, ne ſe peut eſtimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre homme de meſme eſtoffe, peut auoir des richeſſes, les richeſſes ne ſont donc point biens. Ils reſpondent derechef, que noſtre propoſition eſt fauſſe, parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui ſont les plus meſpriſables; il eſt vray; mais ce ne ſont pas ſciences qui faſſent profeſſion d'auoir le courage grand, de ſe rehauſſer, & de dédaigner ce qui eſt fortuit. C'eſt la Vertu qui releue les hommes, c'eſt elle qui les porte au deſſus de tout ce que le vulgaire eſtime, & qui leur oſte le deſir & la peur de ce que communément on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche. Et de noſtre temps, Natalis, de qui l'impureté fut ſi deteſtable, qu'il faiſoit purger les femmes en ſa bouche, fut heritier de beaucoup de perſonnes, & beaucoup auſſi furent les ſiens, quand il mourut. Que dirons-nous donc? ou que ſon argent le fit infame, ou qu'il fit infame ſon argent. Il eſt des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'vn retrait. La Vertu tient vn autre rang; Elle vole de ſes aiſles; & pour ſe faire eſtimer, ne produit que ce qui eſt proprement ſien. De quelque façon que les richeſſes ſe rencontrent en ſa poſſeſſion, elle ne leur fait pas cét honneur, de croire que ce ſoient des biens. Mais pour eſtre ou Medecin, ou Pilote, on n'eſt point obligé de les meſpriſer. Ce ne ſont point profeſſions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme pour ne rien valoir, ne laiſſera pas d'eſtre Medecin, d'eſtre Grammairien, d'eſtre Pilote, non plus que d'eſtre Cuiſinier. Il n'eſt pas raiſonnable de mettre au nombre des autres, celuy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous ſommes tels que ce que nous auons nous fait eſtre. Quand on fait le prix d'vn panier de quelque choſe, on ne compte point le panier, il

il ne ſe parle que de la marchandiſe, au contraire on le baille ordinairement par deſſus. Quand on étiquette vn ſac d'argent, on n'y met point le prix du ſac, il ne ſe parle que de l'argent qui eſt dedans. Il en eſt de meſme de ceux qui ſont ſi riches, ils ne ſont que les acceſſoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage eſt grand, c'eſt la grandeur de ſon ame, & par conſequent il demeure vray, que ce qui ſe peut trouuer en la poſſeſſion d'vn homme mépriſable, ne ſe doit point appeller Bien. Auſſi ie ne ſçaurois auoüer que ce ſoit vn Bien que l'indolence; vne cigalle & vne puce l'ont. Ie ne diray pas non plus que ce ſoit vn bien que d'eſtre en repos, & de n'auoir rien qui nous faſche, car qu'y-a-t-il au monde de ſi en repos qu'vn ver? Voulez-vous ſçauoir ce qui fait vn homme Sage? Cela meſme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce ſoit vne cauſe diuine, celeſte & magnifique. Ce qui veritablement eſt vn Bien, n'eſt pas vne choſe qui ſe communique indifferemment à toutes perſonnes; tout le monde n'eſt pas capable de le poſſeder. Voyez qu'vn pays porte vne choſe, & qu'vn autre en eſt incapable; là viennent des bleds, & icy des vignes; l'vn apporte d'vn endroit de l'or, & de l'autre du fer. Cette diſtribution de toutes choſes par contrées, s'eſt faite, afin que par le beſoin que reciproquement nous aurions les vns des autres, le commerce nous fut neceſſaire. Le ſouuerain Bien, comme les autres choſes, a ſa place, qui luy eſt particulierement deſtinée, ce n'eſt ny parmy l'yuoire, ny parmy le fer. Voulez-vous ſçauoir où c'eſt? En l'eſprit, qui n'eſt point capable de loger vn Dieu, s'il n'eſt pur & ſaint.

V. Vne choſe mauuaiſe n'en produit point vne bonne; l'Auarice produit les richeſſes; les richeſſes ne ſont donc point des Biens. Ils nient cette propoſition, qu'vn bien ne peut venir d'vn mal, car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent; & cependant le Larcin & le Sacrilege ſont des maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car ſi on y gaigne quelque choſe, c'eſt auec tant de frayeurs, d'anxietez, & de trauaux de corps & d'eſprit, que la peine en eſt plus grande que le plaiſir. Ceux qui tiennent ce langage, ne s'apperçoiuent pas, qu'en diſant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere ſont mauuais, pource qu'ils ſont cauſes de beaucoup de mal, ils diſent auſſi, qu'ils ſont aucunement bons,

pource qu'ils ſont cauſes de quelque bien, qui eſt ſans mentir, vne opinion plus monſtreuſe que les monſtres meſmes, & que toutesfois nous nous laiſſons aſſez volontiers perſuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs voleries? Combien qui publient leurs adulteres? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche, mais les grands acquierent des triomphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege ſoit aucunement bon, il s'enſuit qu'en le faiſant nous faiſons vne action loüable & vertueuſe, qui eſt vne abſurdité ſi éloignée de toute apparence, qu'il n'eſt point d'homme aſſez perdu, pour la vouloir ſeulement imaginer. Il eſt donc impoſſible que de ce qui eſt mauuais, il puiſſe rien ſortir qui ſoit bon. Car, ſi comme ils diſent, le Sacrilege n'eſt mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en ſera point en peine, & l'aſſeurant de toutes riſques, il ne luy manquera rien qui ne ſoit entierement bon; Et neantmoins les meſchans n'ont point de ſupplice plus rigoureux que la meſchanceté meſme. Vous vous abuſez, ſi vous penſez qu'ils ne ſoient punis que quand vous les voyez en priſon ou ſur l'eſchafaut; Ils le ſont auſſi-toſt qu'ils ont fait la faute; & le plus ſouuent meſme en la faiſant. Diſons donc que le bien, ne vient non plus du mal, qu'vne figue d'vn Oliuier; l'herbe reſpond à la graine; ce qui eſt bon, ne peut degenerer. Comme ce qui eſt honneſte ne vient point de ce qui eſt vilain, auſſi ne fait ce qui eſt bon de ce qui eſt mauuais. Car le Bon & l'Honneſte ſont vne meſme choſe. Il y a quelques Stoïques qui y font cette reſponce; Prenons le cas que l'argent ſoit bon, de quelque part qu'il vienne; il ne s'enſuit pas que l'argent ſoit du Sacrilege, encore qu'il ſoit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous va dire; Il y a vn threſor & vne vipere en vn meſme pot. Si vous en oſtez le threſor, encore qu'il y ait vne vipere auec le threſor, ce n'eſt pas à dire que le pot me donne le threſor, à cauſe qu'il a vne vipere; mais ayant vn threſor & vne vipere, il me donne le threſor; Ainſi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y eſt. Comme en ce pot la vipere eſt le mal, & non pas le threſor qui eſt auecque la vipere; auſſi ce qui eſt de mauuais au Sacrilege, c'eſt le crime & non pas le profit. On replique à cela, que

ce ne

ce ne ſont pas choſes ſemblables. Car quand ie foüille dans le pot, ie puis bien prendre le threſor, & laiſſer la vipere; mais ie ne puis ſeparer le profit du Sacrilege, & ſi ie veux auoir l'vn, il faut que ie faſſe l'autre, parce que le profit eſt dans le Sacrilege, & non pas auprés. Vne choſe bonne, qu'on ne peut auoir qu'auecque beaucoup de mal, n'eſt point bonne; or on ne peut auoir les richeſſes ſans beaucoup de mal, les richeſſes ne ſont donc point bonnes. Ils diſent pour reſpondre à cét argument, Que la propoſition que nous faiſons, a deux ſignifications; l'vne, que pour auoir des richeſſes, il faut auoir beaucoup de mal, ce qui ſe peut auſſi bien dire de la Vertu; car il arriuera quelquesfois qu'vn homme qui ſe ſera mis ſur la mer, pour aller eſtudier quelque part, ou ſera naufrage, ou ſera pris par les Corſaires.

VI. L'autre ſignification eſt, qu'vne choſe de qui l'acquiſition nous couſte beaucoup de mal ne ſe peut appeller bonne, d'où il ne s'enſuit pas que les voluptez ny les richeſſes ſoient cauſes de mal; ou ſi par les richeſſes il nous arriue du mal, il ne ſuffit pas de dire, qu'elles ne ſont point bonnes, il faut dire ouuertement qu'elles ſont mauuaiſes. Or ceux qui les mes-eſtiment le plus, ſe contentent de dire qu'elles ne ſont point bonnes; mais au reſte ils confeſſent qu'elles ne ſont pas du tout inutiles, les mettent meſme au nombre des choſes qui accommodent noſtre vie; Ce qui ne ſeroit pas s'il eſtoit vray que pour les auoir, il falluſt ſouffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore cette replique, Que nous nous abuſons d'accuſer les richeſſes de nos incommoditez. Elles ne font dommage à perſonne. Si nous auons du mal, il vient, ou de noſtre imprudence, ou de la malice d'autruy. Vn couteau ne tuë perſonne, il n'eſt que l'inſtrument du meurtrier. Il ſe peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richeſſes, mais ce n'eſt pas à dire que vos richeſſes vous faſſent mal. Pour moy ie trouue que Poſſidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, que les richeſſes ſont cauſe du mal, non pas qu'elles nous en faſſent, mais pource qu'elles donnent occaſion de nous en faire. Car il y a vne cauſe efficiente qui tout auſſi-toſt nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richeſſes ont cette cauſe precedente; elles nous bouffiſent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'enuie, & nous aueuglent de telle façon, qu'encore

que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelques-fois du preiudice, neantmoins nous ſommes bien aiſes de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appellons Bien, il n'y a que redire, il eſt pur, il ne corrompt ny ne trouble point l'eſprit; & s'il l'eſlargit & le releue, c'eſt ſans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'aſſeurance, les richeſſes de l'audace; Les biens nous donnent de la generoſité, les richeſſes de l'inſolence, qui n'eſt qu'vne generoſité contre-faite. Vous direz qu'à ce compte non ſeulement les richeſſes ne ſont point bonnes, mais qu'elles ſont mauuaiſes. Elles le ſeroient ſans mentir, ſi de ſoy-meſmes elles nous faiſoient mal, & qu'elles euſſent la cauſe efficiente que i'ay dite. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas ſeulement les eſprits, mais les appelle par vne apparence de Bien ſi coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laiſſent emporter. La Vertu par meſme raiſon ſe pourra dire auoir la cauſe precedente de l'Enuie. Car il en eſt beaucoup qui ſont enuiez pour leur ſageſſe, ou pour leur juſtice; mais la Vertu n'a pas cette cauſe de ſoy-meſme, & à bien conſiderer cette ſplendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du ſujet de ſe rauir de ſon merite, & de ſe paſſionner de ſon amour. Poſſidonius dit qu'il ſeroit d'aduis d'argumenter de cette façon; Les choſes qui ne donnent à l'ame ny grandeur ny confidence, ny ſecurité, ne ſont point des biens; or la ſanté, les richeſſes, & les autres choſes ſemblables ne font rien de tout cela; elles ne peuuent donc eſtre des biens. Il fait ce meſme argument encore plus tendu; Les choſes qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny ſecurité, mais au contraire qui y font naiſtre l'inſolence, l'orgueil, & la preſomption, ſont mauuaiſes; les choſes fortuites le font, elles ſont donc mauuaiſes. Ie ſçay bien que quelqu'vn dira, que de cette meſme raiſon il s'enſuiuroit que les richeſſes ne ſe pourroient pas ſeulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens eſt differente. Il ſuffit qu'vne choſe, pour eſtre commode, faſſe plus de profit que de dommage. Pour eſtre bonne elle doit eſtre toute pure, & n'auoir rien en ſoy qui puiſſe faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'eſt pas vn bien, mais ce qui profite & ne nuit point. C'eſt pourquoy les commoditez regardent auſſi les animaux, les hommes imparfaits, & les fous; Tellement que combien

que nommant le tout, ſelon la partie qu'il a la plus grande; nous appellions vne choſe commode, il ne laiſſe pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meſlée parmy. Ce qui eſt Bien, ne peut eſtre poſſedé que du Sage. Et partant il ne faut point qu'il y ait rien qui puiſſe dementir ce nom. Ayons bon courage, nous n'auons plus à detacher qu'vn nœud, mais il eſt vray qu'il eſt vn peu mal-aiſé. Des choſes mauuaiſes, il ne s'en fait pas de bonnes De pluſieurs pauuretez, il s'en fait des richeſſes, les richeſſes ne ſont donc point bonnes Cét argument n'eſt pas auoüé des Stoïques, il eſt de la forge des Peripateticiens, qui le propoſent & y font eux-meſmes la reſponce. Poſſidonius dit, Qu'il n'y a eſcole de Dialectique, où ce Sophiſme n'ait eſté bricolé. Voicy comment Antipater le refute. La Pauureté ne ſe dit point par poſition, mais par priuation, que les Grecs appellent στερησις, c'eſt à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui ſont au monde, il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richeſſes, il faut beaucoup de choſes, & non pas beaucoup de pauuretez. Vous prenez la pauureté d'vn autre biais qu'il ne faut. La Pauureté ne conſiſte pas au peu de choſe que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Vn homme n'eſt point pauure, au regard de ce qu'il a, mais au regard de ce qui luy defaut. Ie m'exprimerois mieux, ſi i'auois vn mot qui ſignifiât ἀπορίαν. C'eſt le nom qu'Antipater donne à la Pauureté. De moy ie ne penſe point qu'on la puiſſe definir plus proprement que poſſeſſion de peu de choſe. Cette diſpute de la ſubſtance des richeſſes, & de la Pauureté, ſera pour quelque iour que nous aurons plus de loiſir; & par meſme moyen nous conſidererons ſi ce ne ſeroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauureté ſemble auoir d'amertume, & de couper les ailes à l'outre-cuidance des richeſſes, que de diſputer des paroles comme ſi l'arreſt des choſes eſtoit deſia donné. Prenons le cas que nous ſoyons appellez à quelque aſſemblée, & qu'il ſoit queſtion de faire paſſer vne loy touchant l'abolition des richeſſes, Mettrons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire noſtre aduis? Sera ce auecque ces plaiſantes ſubtilitez ſeulement que nous perſuaderons au peuple Romain, qu'il approuue la Pauureté? Nous luy dirons qu'il la recherche comme le premier fondement &

la cauſe principale de ſon Empire ; Qu'il ſe deffie de ſes richeſſes & ſe reſſouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; Que c'eſt par là que les brigues, les concuſſions & les tumultes ſont entrez dans la ville du monde la plus Religieuſe & la plus continente. Que ſi vn peuple les a pû oſter à tous les peuples de la terre, il ſera bien plus aiſé à tous les peuples de la terre de les oſter à vn peuple ſeul. C'eſt auecque ces raiſons qu'il faut combattre les paſſions ; & ſans leur preſcrire de bornes, taſcher de les exterminer entierement. Ayons des paroles plus fortes, ſi nous n'en pouuons auoir de plus courageuſes.

EPISTRE LXXXVIII.

ARGVMENT.

I. La Philoſophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.
II. La Philoſophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.
III. Quatre ſortes de ſciences liberales.
IV. La Philoſophie nous guide au chemin de la Vertu.
V. Toutes choſes ſont diſputables.

VOus voulez que ie vous die ce qu'il me ſemble des ſciences liberales. Il n'y en a pas vne ſeule de qui ie faſſe cas. Ie ne ſçaurois appeller Bien vne choſe de qui le but eſt de gagner. Ce ſont meſtiers mercenaires, qui preparent l'eſprit s'ils paſſent par deſſus, & le gaſtent s'il y croupit. Auſſi ne l'y faut-il employer que tant qu'il eſt incapable de quelque choſe de meilleur. Vous ſçauez bien qu'on les a nommées liberales, comme dignes d'vn homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, eſt ſeule à qui ce tiltre doit appartenir. C'eſt l'eſtude de la Sageſſe, qui merite l'honneur, comme ſeule releuée, genereuſe, & magnanime. Tout le reſte ne ſont que joüets à petits enfans. Pouriez-vous bien vous perſuader qu'vne choſe fut bonne, qui eſt enſeignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus meſchans ? Ce ne ſont point ſciences que nous deuions apprendre, mais ſi nous les auions appriſes, il

n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait cette queſtion, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien ? Mais tant s'en faut que cela ſoit, ils ne le permettent pas ſeulement. Ce n'eſt pas ce qu'ils font profeſſion de monſtrer. Tout le ſoin du Grammairien eſt en l'agencement des paroles. Il s'élargit bien quelquesfois iuſqu'à l'Hiſtoire; mais quand il va iuſques aux vers, c'eſt le bout de ſa carriere; il ne paſſe iamais plus auant. Ie vous laiſſe à penſer en quoy l'aſſemblement des ſyllabes, le chois des paroles, la memoire des fables, & la meſure des vers, peuuent ayder vn homme qui veut aller à la Vertu ? ny quelle aſſeurance contre la mort, quelle moderation aux conuoitiſes, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer ? Venons aux Profeſſeurs de Geometrie & de Muſique, vous trouuerez auſſi peu ces leçons chez eux que chez les Grammairiens. Vous n'apprendrez point d'eux à ne rien craindre, ny à ne rien deſirer; & cependant ce ſont des choſes qu'il faut ſçauoir, ou c'eſt en vain que l'on ſçait le reſte. Il faut voir s'ils enſeignent la Vertu, ou non; s'ils ne l'enſeignent, il eſt impoſſible de l'apprendre d'eux; s'ils l'enſeignent, ils ſont Philoſophes. Voulez-vous ſçauoir que ce n'eſt pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire; Regardez combien leurs profeſſions ſont differentes. Or il eſt certain qu'elles ſeroient ſemblables, s'ils enſeignoient vne meſme leçon. Ie ſçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere eſtoit Philoſophe, mais c'eſt ſi lourdement, qu'ils ſe refutent eux meſmes par les raiſons qu'ils amenent pour le verifier. Car ils le font tantoſt Stoïque, n'approuuant rien que ce qui eſt Honneſte, dedaignant les voluptez, & ne pouuant par les promeſſes de l'immortalité meſme, eſtre diſtrait de l'amour de la Vertu. Tantoſt ils le font Epicurien, loüant l'eſtat d'vne ville paiſible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chanſons, & les feſtins. Tantoſt ils le font Peripateticien, introduiſant trois ſortes de biens ? Et tantoſt Academicien, tenant ſes opinions ſuſpenduës, & ſe gardant de rien affirmer. Par cette incompatibilité d'eſtre de tant de Sectes enſemble, ils monſtrent bien qu'il n'eſtoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait eſté Philoſophe, & puis que cela ſe remarque en ſes vers, il faut bien dire qu'il s'eſtoit fait ſage deuant qu'il en fiſt, Apprenons donc cette ſcience qui l'a fait ſage. Il nous importe auſſi

peu de ſçauoir qui eſtoit le premier d'Homere ou d'Heſiode; que ſi Hecube eſtoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cauſe que ſa beauté luy dura ſi peu. Quand ie ſçaurois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien penſez-vous qu'il m'en fuſt mieux ? Ne ſerions nous pas plus Sages de mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Vlyſſe. Ie n'ay pas aſſez de loiſir, pour oüyr diſputer s'il courut tant de riſques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous ſont inconnuës, parce qu'en ſi peu d'eſpace il eſtoit mal-aiſé qu'il fut ſi long-temps ſans trouuer quelque port.

II. Les tempeſtes de l'eſprit nous donnent tous les iours de la beſongne; noſtre méchanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui ſollicitent les noſtres; & en cela ſeulement nous auons aſſez d'ennemis. C'eſt de là que ſe preſentent ces monſtres effroyables qui ne demandent que l'effuſion du ſang humain; c'eſt de là que viennent ces inſidieux appas qui nous attirent par l'oreille; c'eſt de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enſeignez-moy d'aymer ma patrie, ma femme & mon pere. Faites qu'il n'y ait point aſſez de peril grand pour m'empeſcher de leur en rendre teſmoignage; & qu'en des actions ſi loüables, ie ſois ſi reſolu qu'apres ma barque rompuë, ie me prene encore à ſes eſclats. Que vous ſert de vous enquerir ſi Penelope a eſté impudique ? Si par diſcretion elle s'eſt parée de ſcandale, & ſi deuant que de reconnoiſtre Vlyſſe, elle ſe doutoit bien que c'eſtoit luy ? Faites que ie ſçache que veut dire Pudicité, quelle Vertu c'eſt, & ſi c'eſt vn bien du corps ou de l'eſprit. Ie viens à cette heure aux Muſiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix greſles auec de groſſes voix, & à faire vn accord de tons diſcordans. Faites pluſtoſt que ie ſçache accorder mon ame, & donner à mes volontez vne perpetuelle conformité. Vous me monſtrez qui ſont les tons lamentables, monſtrez-moy pluſtoſt comment ie ne lamenteray point dans les aduerſitez. Le Geometre m'enſeigne à meſurer des campagnes, i'aymerois bien mieux qu'il m'enſeignaſt à quelles bornes le contentement de l'homme ſe doit arreſter. L'Arithmeticien m'apprend à compter & à faire ſeruir mes doigts à l'Auarice; ie ſerois bien plus aiſe qu'il me fit voir que tous ces comptes-là ne

ſeruent de rien; Qu'vn homme n'eſt point plus heureux, pource que ſon reuenu laſſe ceux qui en font la recepte; Qu'au contraire, preſque tout ce qu'il poſſede, ſont choſes ſuperfluës, & que s'il luy falloit auoir la peine de compter ſon bien luy-meſme, il n'y a point de pauure homme qui ne fut plus heureux & plus content que luy. Que me ſert que ie ſçache exactement partager vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous ſeparions vn arpent de terre, ſoyons ſur le poinct de nous couper la gorge? Que me ſert d'eſtre vn ſuffiſant homme à prendre les pieds d'vn arpent, & à ſçauoir ce que c'eſt que quart, que doigt, & que poulce; ſi le voiſinage d'vn Grand, qui empiete quelque choſe ſur moy, me rend melancolique? Vous m'enſeignez comment ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comment ie pourray tout perdre, ſans me faſcher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oſter, eſt en voſtre maiſon dés le temps de voſtre grand pere; mais deuant qu'il fut à voſtre grand pere, à qui eſtoit-il? Monſtreriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y eſtes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous eſtes fermier? De vos heritiers, ſi voſtre fortune eſt ſi bonne que vous le leur puiſſiez conſeruer. Les Iuriſconſultes tiennent que les choſes publiques ne ſont point ſujettes à preſcription; Ce que vous tenez, eſt public, il eſt à tout le genre humain en general. O la belle ſcience! Vous ſçauez meſurer vn cercle, & reduire en quarré quelque forme qu'on vous baille. Vous ſçauez combien il y a d'vne eſtoille à l'autre. Il n'y a rien qui échappe à voſtre compas. Puis que vous eſtes ſi bon maiſtre, meſurez-moy l'eſprit de l'homme, dites-moy combien il eſt grand ou petit. Vous cognoiſſez bien vne ligne droite, mais à quoy eſt bon cela? Si vous ne ſçauez pas comment il faut vous conduire droictement en vos actions? Ie viens à cette heure à ceux qui ſe vantent qu'il ne ſe paſſe rien dans le Ciel qu'ils n'en ſoient aduertis. A quoy me ſeruira cette Science, qu'à me mettre en inquietude, quand Saturne & Mars ſeront oppoſez, & quand Mercure ſera ſon couchant à la veuë de Saturne. I'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils ſoient, ils ſont propices, & ne peuuent changer de naturel. Que la courſe inéuitable des Deſtins, les meine d'vn ordre qui n'eſt iamais interrompu; Que leurs

reuolutions ſont reglées, & produiſent, ou marquent les euenemens de tout ce qui ſe fait icy bas. Mais ſoit qu'elles ſoient les cauſes de cette diuerſité d'effects que nous voyons au monde, ſoit que ſeulement elles en ſoient les Meſſageres, que nous ſeruira d'auoir preueu des choſes que nous ne pourrons éuiter ? Sçachons les, ou ne les ſçachons pas, il faut qu'elles aduiennent,

Si vero ſolem, &c.

Penſez que me voila bien aſſeuré de toutes ſurpriſes ; & ſi ie vi iuſqu'à demain au matin, ne ſeray-ie pas trompé ? Il eſt certain qu'oüy. Car nous ſommes trompez, quand il nous arriue quelque choſe que nous ne ſçauions pas qui nous deuſt arriuer. Pour moy ie ne ſçay pas ce qui ſera, mais ie ſçay bien tout ce qui peut eſtre. La Fortune ne peut rien produire contre mon eſperance. I'attends tout. Si elle m'en quitte quelque choſe, à la bonne heure. Quand il ſe paſſe vne heure ſans que i'aye quelque aſſaut, ie ſuis trompé. Toutesfois encore ne le ſuis-ie pas. Car comme ie ſçay que tout me peut arriuer ; ie ſçay bien auſſi que ce ne doit pas eſtre tout auſſitoſt. Quoy qu'il en ſoit, i'eſpere touſiours du bien, mais s'il arriue du mal, ie ſuis preſt à le receuoir. Il faut que vous me ſupportiez ſi i'ay des opinions particulieres. Car il n'eſt pas poſſible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres ; ny tous ces autres Miniſtres de nos diſſolutions au rang des Sciences liberales. Ie n'y reçoy non plus les Luicteurs, ny toute ſcience qui veut de l'huile ou de la poudre ; Ou bien i'y voudrois auſſi receuoir les Parfumeurs, les Cuiſiniers, & toute cette race de gens, de qui les eſprits ne trauaillent que pour le ſeruice de nos voluptez. Car ie vous prie, que trouuez-vous de liberal en ces vomiſſeurs du matin, qui ont le corps auſſi gras & potelé, que l'eſprit tabide & lethargyque ? Voyez combien nos beaux exercices d'aujourd'huy ſe rapportent à ceux que nos Anceſtres faiſoient faire à leurs enfans, de lancer le jauelor, de jetter la barre, de monter à cheual, de tirer des armes, & quoy qu'ils fiſſent, de tenir toûjours le corps droit. Car ils ne vouloient pas qu'ils appriſſent rien qu'il fallut faire couché. Mais ny les vns ny les autres ne ſont point choſes qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me ſert que ie me ſçache bien

ayder

ayder d'vn cheual, & qu'à point nommé ie le retienne; ſi ie me laiſſe emporter à mes paſſions ? Que me ſert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maiſtre de tous mes Antagoniſtes, ſi ie me laiſſe vaincre à la Colere ? Quoy donc, les Sciences liberales ne nous ſont elles bonnes à rien ? Si ſont bien à quelque choſe, mais non pas à l'acquiſition de la Vertu. Car les Arts mechaniques meſmes, auec qui la Vertu n'a point de commerce, ne laiſſent pas d'auoir beaucoup de commoditez pour l'vſage de la vie. Pourquoy donc faiſons nous apprendre les ſciences liberales à nos enfans ? Ce n'eſt pas qu'elles les puiſſent faire Vertueux, mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent ſuſceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de cognoiſtre leurs lettres, & de les aſſembler, ne leur enſeignent pas les Sciences liberales, mais les diſpoſent à les apprendre quelque iour; Ainſi les Sciences liberales ne nous enſeignent pas la Vertu, mais elles nous rendent capables d'en receuoir l'inſtruction.

III Poſſidonius fait de quatre ſortes de Sciences, les vulgaires & ſordides, les plaiſantes, les pueriles, & les liberales. Les vulguaires ſont celles que les Artiſans font auecque la main, & de qui l'occupation eſt de pouruoir aux neceſſitez de noſtre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaiſantes ſont celles de qui le but eſt de nous reſiouïr, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouuons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des reſſorts font mouuoir des choſes ſi artificiellement, qu'il ſemble qu'elles marchent d'elles-meſmes, comme leuer tout bellement vn eſchaffaut, reculer des choſes qui ſont proches, ou en approcher d'autres qui ſont reculées, deſcendre petit à petit celles qui ſont hautes, & tout plein de telles nouueautez, qui eſtonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comment elles ſe font. Les pueriles ſont appellées par les Grecs ἐγκυκλίους, & par nous Liberales, à cauſe qu'elles en ont quelque reſſemblance. Mais quant à celles qui vrayement ſont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'inſtruction de l'eſprit à la vertu. Ie ſçay bien que quelqu'vn pourra dire que comme il y a vne partie de la Philoſophie naturelle, l'autre Morale, & l'autre Rationnelle; tout de meſme toutes ces Sciences liberales peuuẽt trouuer place en la Philoſophie,

Que s'il ſe preſente quelque queſtion naturelle, on la decide par la Geometrie; & que par conſequent ce n'eſt point choſe hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle eſt vn de ſes membres. Beaucoup de choſes ne ſont pas partie de nous, qui ne laiſſent pas de nous aider, & qui ne nous ayderoient pas ſi elles faiſoient partie de nous. La viande ayde bien au corps, & toutesfois ce n'eſt pas vne de ſes parties. Le miniſtere de la Geometrie nous fait bien quelque ſeruice, & l'on peut dire que la Philoſophie a beſoin de la Geometrie, comme la Geometrie a beſoin d'vn Charpentier. Mais comme le Charpentier n'eſt pas portion de la Geometrie, auſſi n'eſt la Geometrie portion de la Philoſophie. Et puis chacune a ſes limites à part, car le Philoſophe recherche les ſecrets des choſes naturelles, & les connoiſt, & le Geometre en examine & ſuppute les nombres & les meſures. La Philoſophie ſçait comme les corps celeſtes ſont compoſez, ce qu'ils peuuent, & quelle eſt leur nature. Le Mathematicien obſerue comment ils s'éloignent de nous & ſe rapprochent, comment ils ſe leuent & ſe couchent, & d'où vient que quelquesfois ils ſemblent s'arreſter, bien qu'en verité les choſes celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le Philoſophe ſçait la cauſe de la repreſentation des images qui ſe fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel eſpece il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir eſt capable de repreſenter. Le Philoſophe vous prouuera que le Soleil eſt grand, le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera ſa grandeur exactement, mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne ſcience ne ſe peut dire à ſoy, qui n'a ſon fondement que ſur la permiſion d'autruy. La Philoſophie ne demande rien à perſonne. Il n'y a rien que du ſien en ſon ouurage. La Mathematique eſt ſuperficielle. Le fond où elle baſtit, n'eſt pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne ſçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle meſme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour auec le commerce des choſes celeſtes, donner moyen à noſtre eſprit de s'eſtendre, & paſſer d'vne recherche à l'autre; Mais il n'y a que la ſcience du Bien & du Mal qui nous puiſſe mener à la perfection; & cette Science ne ſe trouue

ailleurs qu'en la Philoſophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui eſt bon ou mauuais. Prenez moy toutes les Vertus l'vne apres l'autre. La Magnanimité, qui mépriſe ce qui eſt formidable, qui dédaigne ces épouuantemens qui rendent noſtre Liberté captiue, qui les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque choſe des Sciences liberales pour ſe fortifier? La Foy eſt le Bien le plus religieux qui puiſſe loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promeſſe ny menace qui la puiſſe induire à tromper. Elle dit quand on la preſſe brûle, couppe, tuë, tu ne me ſçaurois faire parler. La Douleur a beau foüiller, elle ne trouuera iamais mes ſecrets. Et cependant eſt-ce des Sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuſe obſtination? La Temperance regne ſur les voluptez. Elle en haït quelques vnes qu'elle chaſſe entierement; elle diſpenſe les autres, & les regle ſous vne mediocrité conuenable; & iamais ne s'en approche que pour quelque autre conſideration. Elle ſçait que la plus iuſte meſure des choſes deſirées c'eſt d'en prendre iuſqu'à la raiſon, & non iuſqu'à la ſatieté. L'Humanité deffend la preſomption & l'auarice; ſes paroles ſont douces, ſes actions courtoiſes, & ſes volontez ſoûmiſes; elle ne void ſentir mal à perſonne, qu'elle ne le ſente elle meſme; & ne penſe rien mieux poſſeder que ce qu'elle contribuë aux neceſſitez d'autruy. Sont-ce les ſciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez? Eſt-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Diſcretion, la Frugalité, l'Eſpargne, & la Clemence, qui eſt auare du ſang d'autruy, comme du ſien propre, & ſçait que l'homme ne doit point vſer de l'homme prodiguement. Mais lors que vous demeurez d'accord, dit-on, qu'on n'arriue point à la Vertu ſans les ſciences liberales, comment niez vous qu'elles contribuent à la vertu? Il en eſt comme de la viande. Sans la viande il eſt impoſſible d'eſtre vertueux; & cependant, qui ne ſçait pas que la viande & la Vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de ſeruice au nauire, & toutesfois il n'eſt point de nauire qui ne ſoit fait de bois. Encore que ſans vne choſe ie n'en puiſſe faire vne autre, il ne s'enſuit pas qu'elle m'aide à la faire; & au partir de là, ce n'eſt pas vne propoſition indubitable, que ſans les ſciences liberales on ne puiſſe paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'eſt pas par elles qu'on l'apprend. Et puis que la Sageſſe ne conſiſte point aux lettres, qui m'empeſchera de

croire qu'vn homme peut eſtre ſage ſans eſtre ſçauant ? La Sageſſe baille des choſes, & non des paroles ; & peut-eſtre que noſtre memoire eſt plus certaine, quand elle ne s'aſſeure que ſur ſoy. La Sageſſe eſt ample & ſpacieuſe ; il ne luy faut point bailler vne place occupée ; ſa leçon eſt des choſes diuines & humaines, des paſſées & des futures ; des eternelles & des periſſables, & du temps duquel ſeul vous ſçauez combien on fait de queſtions. Premierement, ſi de ſoy le Temps eſt quelque choſe, ſi quelque choſe a precedé le Temps, ſi le Temps a commencé quand & le monde, & ſi parce que deuant le monde il y auoit quelque choſe, le Temps auſſi l'a precedée. Outre ces queſtions, celles qu'on fait de l'Ame, ſont innombrables, D'où elle eſt, quelle elle eſt, quand elle commence d'eſtre, de combien eſt ſa durée, ſi elle paſſe d'vn lieu à l'autre, & change de logis ; ſi elle reuient pluſieurs fois au monde ſous diuerſes formes ; ou ſi elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'elle en eſt ſortie, ſe promener en liberté ; ſi c'eſt vn corps ou non ; ce qu'elle fera, quand par noſtre miniſtere, elle ne ſera plus rien ; comment elle vſera de ſa liberté, quand elle ſera hors de cette priſon ; s'il ne luy ſouuiendra plus de la vie du monde, ſi ſeulement elle commencera à ſe connoiſtre, quand échappée du corps elle aura fait ſa retraitte dans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choſes humaines & diuines, vous ne ſerez iamais las d'apprendre, & iamais ne ceſſerez de demander ; tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut neceſſairement en faire ſortir celles qui ne ſeruent de rien. La Vertu ne ſe contente pas de ſi peu de place, ſon train eſt plus grand, il luy faut beaucoup de logis, il faut que tout ſorte & qu'elle demeure ſeule. Il eſt vray que pource qu'il y a des Sciences qui luy donnent du plaiſir, nous en retiendrons quelques-vnes, mais non plus que ce qu'il luy en ſera beſoin, pour la ſeruir. Car ſi nous nous mocquons de ceux qui rempliſſent leur maiſon d'vne infinité de meubles precieux, pluſtoſt pour la monſtre que pour l'vſage, que dirons-nous de ceux qui font en leur eſprit vn ramas inutille de Sciences qui ne leur ſeruent de rien ? C'eſt vne eſpece d'intemperance, de vouloir ſçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'eſt-ce que font ordinairement tous ces Profeſſeurs de Sciences liberales que des

faſcheux, des cauſeurs, des importuns, & des ſuperbes, qui n'apprennent point ce qu'il ſeroit bon qu'ils ſçeuſſent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur ſeroit bon de ne ſçauoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille Traittez, c'eſtoit aſſez pour laſſer vn homme de lire. Ie vous laiſſe iuger que deuoit eſtre celuy qui les auoit eſcrits. En l'vn, il diſpute de quel pays eſtoit Homere; en l'autre, qui eſtoit veritablement la mere d'Enée; en l'autre, ſi Anacron eſtoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne que paillard; ſi Saphon eſtoit vne coureuſe, & tout plein de ſemblables choſes inutilles, que ie ferois ce qui me ſeroit poſſible pour les oublier ſi ie les auois appriſes. Et puis dittes que noſtre vie eſt courte. Nos Stoïques meſmes ſont quelquesfois plus longs qu'il ne ſeroit beſoin. Ie vous y monſtrerois beaucoup de choſes où le coup de ſerpe ſeroit neceſſaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'ouyr cette loüange. O le ſçauant homme! Contentons nous de ce titre qui n'a pas tant d'éclat. O l'homme de bien! Me conſeilleriez-vous de feuilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples ſur la terre? de rechercher qui eſt le premier qui a fait des vers? de compter par mes doigts à faute des Faſtes, combien Orphée a eſté d'années deuant Homere? de repaſſer mon iugement ſur les cenſures d'Ariſtarque, & d'vſer toute ma vie apres des ſyllabes? M'embarraſſeray-ie tellement en la poudre de la Geometrie que ie ne m'en tire iamais? pratiqueray-ie ſi mal ce precepte ſalutaire, qui commande d'épargner le Temps? I'approuue toute autre choſe, & ne me ſoucie point de ſçauoir ce que ie ſuis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Ceſar fit le Charlatan par toute la Grece, & ſe faiſoit appeller Homere, diſoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyſſée, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de ſon Ouurage; & pour le prouuer, il alleguoit, que tout exprés il commençoit ſon premier vers par deux lettres où le nombre de ſes liures eſtoit contenu. Il eſt mal-aiſé qu'vn homme ſçache beaucoup de choſes, ſans en ſçauoir de ſemblables. Penſez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à ſe leuer, à coucher, à boire, à manger, & à dormir. Meſurez voſtre âge; vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations; ie ne parle

que des Sciences liberales. Et combien penſez-vous que les Philoſophes meſmes ont de choſes ſuperfluës, & qui ne ſe pratiquent point. Ils s'impliquent auſſi-bien que les autres aux diſtinctions des ſyllabes, & aux proprietez des coniunctions & des propoſitions. Ils ont eu enuie ſur les Grammairiens, & ſur les Geomettres, & ont pris toutes les ſuperfluitez de leurs ſciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne viuent pas de meſme. Recognoiſſez en ce que ie vous va dire, combien fait de mal vne ſubtilité trop aigre, & combien elle eſt contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras diſoit, Qu'il n'y a rien qui ne ſe puiſſe diſputer affirmatiuement & negatiuement, auec autant de probabilité d'vne part que d'autre; & que cette propoſition meſme, Que tout eſt diſputable, ſe peut contredire. Nauſiphanes dit, Que de ce qui ſemble eſtre, il n'y a rien qui ſoit plus que le non eſtre. Parmenides, que generalement tout ce qui ſe void n'eſt point. Zenon Eleate nie tout ſans exception. Ce ſont preſque meſmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretitriques, & Academiques, qui ont introduit vne nouuelle ſcience de ne rien ſçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Profeſſeurs des ſciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne ſcience qui ne nous ſeruira de rien. Ceux-cy nous deſeſperent de pouuoir iamais rien ſçauoir. Pour moy, i'aymerois mieux ſçauoir des choſes qui me fuſſent inutiles, que de ne ſçauoir rien du tout. Les vns ne nous éclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Protagoras, il n'y a rien qui ne ſoit douteux; Si Nauſiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'eſt que tout eſt incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien au monde qu'vne choſe; Si Zenon, Il ny a rien du tout. Que ſera-ce de nous donc? Que deuiendra tout ce qui eſt à l'entour de nous, qui nous nourrit & qui nous ſouſtient? Tout ce qui eſt au monde ne ſera qu'vne ombre & vne piperie. Ie ne trouue pas grand gouſt ny à ceux qui diſent que nous ne ſçauons rien, ny aux autres qui meſme ne nous veulent pas accorder noſtre ignorance; Et s'il me faloit dire auſquels ie veux le plus de mal, ie confeſſe que ie ſerois bien empeſché.

EPISTRE LXXXIX.

ARGVMENT.

I. En quoy different la Sageſſe & la Philoſophie. Definition de la Philoſophie. Sa diuiſion.
II. De la Morale.
III. De la Naturelle.
IV. Il blaſme les Auares, les Paillards, & les Gourmands.

VOvs me priez de vous diuiſer la Philoſophie, & que ie faſſe des quartiers de ce grand corps. C'eſt à la verité le moyen de la comprendre bien-toſt, & l'on n'y peut preſque rien faire qu'en la démembrant de cette façon. Vne choſe qui nous eſt obſcure, en la prenant toute enſemble, ſe trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleuſt à Dieu que la Philoſophie ſe pût repreſenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de ſi ſemblable comme ce Spectacle ſeroit à l'autre; & il ne faut point douter que pour l'admirer à noſtre aiſe, elle ne nous fit laiſſer toutes ces choſes qui nous ſemblent grandes, faute que nous ne ſçauons pas ce qui eſt grand. Mais puis que cela ne peut eſtre, il nous la faut conſiderer de la meſme façon que nous conſiderons les ſecrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viſte au Ciel, que l'eſprit du Sage par toute la maſſe de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des broüillars à trauerſer, & de qui la veuë s'arreſte au premier logis, nous auons beſoin qu'on nous monſtre les choſes vne à vne, parce que nous ne ſommes pas encore capables de les regarder en gros. Ie feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philoſophie en parties, & non en morceaux, car il y a du profit à la diuiſer, mais qui la hacheroit, il la rendroit inutile. Ce qui eſt trop grand, eſt auſſi difficile à comprendre que ce qui eſt trop petit. On diſtingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'vne choſe a quelque grandeur notable, on la connoiſt mieux quand on la conſidere par ſes parties, pourueu, comme i'ay dit, qu'on ne les faſſe point ſi petites, que le nombre en ſoit infiny. Autant vaudroit les laiſſer en leur entier, que d'en

faire tant de parts, que ce ne fut iamais fait de les éplucher. Ce n'eſt que confuſion que de les coupper ſi menu.

I. Premierement donc, ſi vous le trouuez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sageſſe & la Philoſophie. La Sageſſe eſt la Felicité parfaite de l'eſprit de l'homme, la Philoſophie eſt l'amour & l'affection de l'acquerir; C'eſt elle qui monſtre le chemin pour aller à l'autre, Le nom qu'elle porte, eſt vne marque qui la fait aſſez connoiſtre. Il y en a qui l'ont definie, vne ſcience des choſes humaines & diuines. Quelques vns y adjouſtent, *& de leurs cauſes*; mais ie ne trouue pas que cette addition y ſerue beaucoup, parce que les cauſes ſont parties des choſes. Il y en a d'autres qui l'ont appellée, vne eſtude de vertu, d'autres vne eſtude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iuſtement eſt raiſonnable. Pour la difference d'entre la Philoſophie & la Sageſſe, elle n'a preſque iamais eſté contredite de perſonne. Auſſi ne ſe peut-il faire que le deſir & ce qui eſt deſiré ſoient vne meſme choſe; la meſme difference qui eſt entre l'Auarice & l'argent, eſt entre la Philoſophie & la Sageſſe. La Sageſſe eſt l'effet, & la recompenſe de la Philoſophie; la Philoſophie marche vers la Sageſſe, la Sageſſe attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sageſſe eſt ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous ſommes autresfois ſeruis de ce mot, comme nous faiſons de celuy de Philoſophie. Encore à cette heure, nos vieilles Comedies le vous témoigneront, & l'inſcription du monument de Poſſennius, *Paſſant demeure & ly la Sophie de Poſſennius*. Il s'eſt pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philoſophie ſoit vne eſtude de Vertu, & que l'vne recherche, & l'autre ſoit recherchée, ont tenu cependant qu'il eſt impoſſible de les ſeparer, & qu'il ne peut iamais eſtre de Vertu ſans Philoſophie, ny de Philoſophie ſans Vertu. Si la Philoſophie eſt vne eſtude de Vertu, c'eſt par le moyen de la Vertu meſme; qui eſt vertueux, ne peut n'eſtudier point la Vertu, & qui eſtudie à la Vertu, ne peut n'eſtre point Vertueux. Car il n'en eſt pas comme de ceux qui de loin viſent à frapper quelque choſe, où le tireur eſt en vn endroict, & le blanc en l'autre, Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes; & en ſont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu meſme; & par ainſi, la Philoſophie & la Vertu ſont attachées l'vne à l'autre. Il y

a eu

a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationelle. La premiere a pour sujet le reglement de l'ame; la seconde, recherche la Nature des choses; la troisiéme, examine la proprieté des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne pas par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-vns des Peripateticiens y ont mis la Ciuile pour vne quatriéme, pource qu'il semble qu'elle ait son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adjousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouuerner vne maison; toutesfois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale, ils n'ont point voulu receuoir la Rationelle. Mais enfin comme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguitez, & conuaincre les faussetez masquées d'apparence veritables, ils ont esté contraints d'introduire vn lieu qu'ils appellent le Iugement & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationelle, sous vn autre nom, mais ils ne l'estiment qu'vn accessoire de la partie naturelle. Les Cynerayques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; & ce qu'ils chassent d'vne façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties Morales; l'vne des choses desirables, & rejettables; l'autre des Passions; la troisiesme des actions; la quatriesme des causes; & la cinquiesme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle; les Arguments à la Rationelle, & les actions à la Morale. Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationelle; mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de cette partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre qu'vn Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau.

Ie la ſubdiuiſe en trois autres parties, dont l'vne eſt la conſideration, qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choſes. L'vtilité de cette partie eſt grande. Car dequoy auons nous plus de beſoin que de ſçauoir iuſtement ce que chaque choſe ſe doit apprecier ? La ſeconde eſt de l'affection, & la troiſieſme des actions. Car il faut premierement ſçauoir ce que la choſe vaut. Secondement, temperer l'affection, & la regler; & tiercement, faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correſpondance, qu'en tout & par tout vous ſoyez conforme à vous meſme. De quoy que vous manquiez de ces trois choſes, il eſt impoſſible que vous ne tombiez en confuſion. Car que vous ſert qu'en vous meſme vous ayez examiné la valeur des choſes, ſi voſtre affection vous fait aller plus auant que vous ne deuez ? Et que vous ſert, de vous en rendre maiſtre, ſi quand il faut mettre la main à l'œuure, vous laiſſez perdre les occaſions, & ne ſçauez pas quand, en quel endroit, & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'eſtimation du merite des choſes, l'obſeruation des opportunitez, & la diſcretion de ſe commander, ſont trois conſiderations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection ſe conçoit ardente ou froide, ſelon le cas que nous faiſons de la choſe qui nous eſt propoſée.

III. La Philoſophie Naturelle ſe diuiſe en choſes corporelles & incorporelles, qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuiſion des corporelles, c'eſt que les vnes engendrent & les autres ſont engendrées. Or les Elemens ſont engendrez. Les vns tiennent que le Principe eſt ſimple, les autres le diuiſent en la Cauſe mouuante, & en Elements. Il ne nous reſte plus à diuiſer que la Philoſophie Rationelle. Toute oraiſon eſt continuë, ou coupée par interrogations & reſponſes; l'vne s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de cette-cy ſont les paroles, leur ſens, & leur diſpoſition. La Dialectique derechef eſt diuiſée en conceptions, & en paroles qui les expriment. Les ſubdiuiſions qui ſe peuuent faire de l'vn & de l'autre, ſont infinies; c'eſt pourquoy ie ne paſſeray point plus auant; Auſſi bien ſi ie voulois rediuiſer les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'eſt pas, Lucilius, que ie vous vueille dégouſter de cette lecture; mais quoy que vous liſiez, faites que l'amen-

dement de voſtre vie ſoit touſiours le but où tout ſoit rapporté. Voyez de regler vos mœurs; excitez ce que vous auez de languide; reſtraignez ce que vous ſentez qui ſe laſche; domptez ce qui ſe rebelle; faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non pas aux voſtres ſeulement, mais à celles des hommes, en general. Et quand quelques-vns vous demanderont, ſi vous n'aurez iamais qu'vne chanſon, reſpondez-leur, Tant que vous ferez des fautes, ie ſuis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes ceſſent deuant la maladie. Mais vous auez beau faire, tant plus vous bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'eſt bon ſigne, quand vn malade qui eſt ſtupide, commence de ſentir ſon mal. En dépit que vous en ayez, ie vous conſeilleray voſtre profit. Vous orrez à la fin quelque autre choſe que des flatteries, & puis que vous ne voulez pas receuoir vôtre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne ceſſerez-vous iamais d'acquerir? Les champs de tout vn peuple ſont à vous ſeul? Iuſqu'où penſez-vous vous eſtendre? Vous labourez des Prouinces entieres, & vous n'en auez pas encore aſſez. Les riuieres les plus celebres, & qui ſuffiſent pour eſtre les bornes de deux Nations, depuis leur ſource iuſques à leur fin, ne paſſent que dans vos terres: Et cependant ſi les mers ne ſont bridées de vos poſſeſſions; ſi voſtre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, Ionique & Ægée; ſi les Iſles qui furent les maiſons de tant de grands Capitaines, ne vous ſont des chetiues cabanes, vous ne penſez pas eſtre bien accommodé. Rendez voſtre Domaine ſi grand qu'il vous plaira, faites que ce qu'on apelloit vn Empire, ne ſoit qu'vne de vos pieces de terre, ne laiſſez rien de ce que vous aurez moyen d'amaſſer; Quand vous aurez tout fait, vous en laiſſerez touſiours plus que vous n'en prendrez. Ie viens à cette heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'eſtenduë à voſtre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dites moy, ie vous prie, auez-vous reſolu qu'il ne ſe trouue lac en toute la terre, où vous n'ayez vne maiſon deſſus? Qu'il n'y ayt riuiere ny grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il ſe trouuera quelque ſorte d'eau chaude, voſtre Luxe s'y voudra tout auſſi toſt imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite ſinuoſité, comme ſi la terre eſtoit trop petite, ou que des fon-

dements n'euſſent point de grace, s'ils n'eſtoient faits auec la main, vous la ferez reculer pour faire place à voſtre baſtiment. Ie veux que vous ne puiſſiez aller en part, où vous ne voyez touſiours luire l'ardoiſe de quelque pauillon qui ſoit à vous; Les vns aux coupeaux des montagnes, qui découurent à perte de veuë ſur la mer & ſur la terre; Les autres en campagne raze, auſſi releuez que les montagnes meſmes. Quand le nombre de vos baſtiments donnera de la peine à les compter, quand la hauteur en ira iuſques au Ciel, ſi n'auez-vous au partir de là qu'vn corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant chambres, puiſque vous ne pouuez coucher qu'en vne? Celles où vous n'eſtes point, ne ſont pas voſtres. Ie viens finalement à vous, de qui la Gourmandiſe inſatiable ne laiſſe creux en la mer, ny coin en la terre qui ne ſoit foüillé; qui rempliſſez les eaux de lignes & de filets, qui bordez les bois de toiles & de pieges; & ne laiſſez en paix animaux du monde, que ceux de qui la ſatieté vous a degouſté. Que vous ſeruent tant de viandes appreſtées par tant de mains? tant de ſortes de venaiſons priſes auec tant de peril? tant de poiſſons recherchez de l'autre bout du monde, ſi voſtre bouche laſſe de friandiſes & voſtre eſtomach affoibly de cruditez, vous en laiſſent bien à peine gouſter quelque morceau. Pauures gens que vous eſtes! Vous ne connoiſſez pas que vous auez plus de faim que de ventre. Dites *cela* aux autres, Lucilius, afin de l'ouyr vous-meſme en le diſant. Eſcriuez-le, afin de le lire apres l'auoir eſcrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à voſtre inſtruction, & au reglement du deſordre de vos paſſions. Eſtudiez, non pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour en ſçauoir faire de meilleures.

EPISTRE XC.

ARGVMENT.

I. La Philoſophie nous enſeigne toutes les Vertus.
II. Du ſiecle d'or.
III. Le Vice & le mauuais gouuernement des Roys, ont rendu les Loix neceſſaires.
IV. Les hommes n'ont point appris de la Philoſophie, les voluptez, ny les delices des villes.
V. De la frugalité du premier ſiecle.
VI. La Philoſophie enſeigne à cognoiſtre Dieu, & que les choſes fortuites arriuent par ſon Commandement.
VII. Que l'Innocence honoroit le ſiecle d'or, mais que la Sageſſe y manquoit.

I. QVi peut nier, Lucilius, que le viure ne ſoit vn preſent des Dieux; & le bien-viure vn preſent de la Philoſophie? S'enſuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure eſt choſe plus precieuſe que le viure, nous ſoyons plus obligez à la Philoſophie que nous ne ſommes aux Dieux? Il ne faut point douter que cela ne fut, ſi la Philoſophie meſme n'eſtoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naiſſons pas Philoſophes, mais nous naiſſons capables de Philoſopher. Et certainement ſi c'euſt eſté choſe commune, la Sageſſe eut perdu le plus grand aduantage qu'elle ait, qui eſt de n'eſtre point au nombre des choſes fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'eſt que ceux qui l'ont, la tiennent d'eux meſmes, & ne la mandient point de leurs voiſins, Autrement, ſi c'eſtoit choſe qui paſſaſt d'vne main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fut digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe, c'eſt le ſoin de trouuer la verité des choſes diuines & humaines. La Iuſtice, la Pieté, la Religion, & generalement toutes les Vertus attachées l'vne à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'eſt d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes; d'elle que nous ſçauons que les Dieux ſont maiſtres, & que les hommes eſtoient nez en égalité de condition, ſi l'Auarice croiſſant d'vn ſiecle à l'autre, ne les en eut peu à peu diſtraits, & ren-

du pauures ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous ceſſames de rien auoir quand nous voulumes tout auoir en proprieté,

I I. Les premiers hommes & ceux de quelques races apres eux, non encore ſoüillez dés corruptions qui ſe ſont introduites depuis, ſe conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, ſe rangeoint à ſes loix, & s'ils cognoiſſoient quelqu'vn qui fut plus homme de bien que les autres, ils ſe laiſſoient conduire à luy; car cette ſoûmiſſion du pire au meilleur eſt vne choſe naturelle. Les beſtes meſmes, s'il y en a quelqu'vne, qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'aduantage ſur les autres, ſe laiſſent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau laſche & ſans cœur, marcher à la teſte du troupeau. S'il y en a quelqu'vn qui ſoit plus grand que les autres, ce ſera luy qui aura cette prerogatiue. Entre les Elephans, le plus haut eſt le Capitaine. Entre les hommes c'eſt eſtre le plus haut qu'eſtre le meilleur. C'eſt pourquoy s'ils voyoient quelqu'vn qui euſt l'eſprit bien-fait, ils le faiſoient preſider ſur eux; & de cette façon ils rendoient leur condition tres-heureuſe, ne ſouffrans d'eſtre ſurpaſſez en puiſſance, que de ceux qui les ſurpaſſoient en probité. Le moyen de pouuoir tout ce qu'on veut, c'eſt, de ne penſer pouuoir autre choſe que ce qu'on doit. Poſſidonius donc eſtime qu'en ce ſiecle qu'ils appelloient d'or, *ils* n'auoient point d'autres Roys que les Sages; ſous l'authorité deſquels les violences eſtoient retenuës en bride, & les foibles garentis de l'oppreſſion des plus forts. Ils leur conſeilloient le bien, & déconſeilloient le mal. Par leur Prudence ils pouruoyoient aux neceſſitez de ceux qui eſtoient ſous leur charge, par leur valeur ils les preſeruoient, ſi quelque inconuenient les menaçoit, & par leur beneficence les accroiſſoient de commoditez & de richeſſes. C'eſtoit vne charge que de commander, & non pas vne Royauté; leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux meſmes ils n'auoient point la volonté diſpoſée à malfaire, on ne leur en donnoit point auſſi d'occaſion. Ils commandoient bien, & on leur obeyſſoit de meſme. La plus grande menace qu'vn Roy fiſt à ſes ſujets, quand ils ne ſe comportoient pas comme ils deuoient, c'eſtoit qu'il ſe demettroit de ſa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en Tyrannies, rendirent les Loix neceſſaires, & les Sages meſmes en furent les premiers autheurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces ſept, de qui la prudence fut de ſon temps en ſi grande reputation. Si Lycurgus euſt eſté du meſme ſiecle, il auroit eſté le huictieſme. Zelucus & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Eſcoles, & ne ſçauoient que ce que le ſainct & ſilencieux reduit de Pythagore leur auoit appris, poliſſerent de leurs belles Ordonnances non ſeulement la Sicile alors fleuriſſante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquiſes en la coſte d'Italie. Auec tout cela ie m'accorde bien auec Poſſidonius, mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mechaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philoſophie.

III. Il dit que du commencement comme les hommes eſtoient eſparts, qui d'vn coſté, qui de l'autre, ſans autre couuert que du creux d'vn rocher ou d'vn arbre, ou pour le mieux, de quelque chetiue cabane; ce fut elle qui leur apprit à ſe loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy pas que tous ces baſtimens à tant d'eſtages, les vns ſur les autres, & ſi ſpacieux, que les villes, ſont pour eux trop eſtroites, ſoient de ſon inuention, non plus que ces reſeruoirs où les poiſſons ſont enclos par troupes, & chacun ſelon leurs eſpeces ont leur quartier à part, afin que la Friandiſe, quelque mauuais temps qu'il faſſe ſur la mer, ne ſoit iamais dépourueuë, & qu'elle puiſſe peſcher ſans peril quand il luy plaira. Penſeriez-vous bien que la Philoſophie eut inuenté les clefs, & les ſerrures? Ne ſeroit-ce pas, comme qui l'accuſeroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penſeriez-vous que pour demeurer en vne apprehenſion perpetuelle ſous des baſtiments ſuſpendus, elle euſt dédaigné tant d'agreables retraites, que ſans art & ſans difficulté la Nature luy preſentoit? Croyez-moy, ces premiers ſiecles où la vie eſtoit ſi heureuſe, n'auoient point d'Architectes; & tous les artifices d'équarrer les poutres, & de conduire la ſie dans vne ligne, ſans varier ny d'vn coſté ny d'vn autre, ſont venus au monde auez le luxe.

Car le bois au vieux temps de coin eſtoit fendu.

Ces ſalles à feſtins, qu'on fait aujourd'huy ſi grandes, que

toute vne ville y mangeroit, eſtoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infiny de charettes chargées de pins & de ſapins, pour faire des lambriſſures dorées, ſe ſuiure queüe à queue dans les ruës, & les faire trembler ſous leur peſanteur. Deux pieux fourchus ſouſtenoient les deux coſtez de leurs loges. Les couuertures en eſtoient de ramée, qu'ils entrelaſſoient l'vne dans l'autre, & faiſoient deſcendre en talut ſi proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye ſi longue, ny ſi violente, qu'elle n'euſt moyen de couler.

IV. Là dedans ils ſe tenoient aſſez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit ſous le chaume. C'eſt dans les murailles de marbres, & ſous les planchers dorez qu'habite la ſeruitude. Ie ne ſuis pas auſſi de ſon aduis, en ce qu'il croid que les Sages ſoient inuenteurs de tous ces outils dont ſe ſeruent les Artiſans. Car, à ſon compte, il faudroit dire, que les meſmes Sages euſſent les premiers trouué la maniere de chaſſer, qui eſt vne inuention de l'induſtrie des hommes, & non pas de leur ſageſſe. Ie luy nie auſſi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la ſuperficie de la terre, par l'embrazement de quelque foreſt, ont iugé que foüillant plus auant, il s'en trouueroit dauantage; & ont découuert les mines de cette façon. Il s'abuſe; ce ſont des choſes qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux là meſmes qui les mettent en beſongne. Ie ne trouue pas non plus cette queſtion ſi ſubtille comme il la fait, Qui a eſté le premier en vſage ou des tenailles, ou du marteau? L'vn & l'autre comme generalement toutes choſes qu'il faut chercher auec les reins courbez, & les yeux tournez vers la terre, ſont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'eſprit vif & remüant, mais non pas grand & releué. Le Sage s'eſt touſiours contenté de peu de choſe, & encore au ſiecle où nous ſommes, il n'eſt iamais plus à ſon aiſe que quand il ne ſe trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie, qui trouuez vous auoir eſté le plus ſage, ou de Talus, qui fut inuenteur de la ſie, ou de ce Diogene qui ſe mettoit en double pour coucher en vn tonneau; & qui pour auoir veu boire vn jeune garçon au fond de ſa main, rompit auſſi toſt vn gobelet qu'il auoit en ſa beſace, comme courroucé contre ſoy-meſme d'auoir porté iuſques là vne choſe dont il auoit eu le moyen de ſe paſſer? Et aujourd'huy meſme,

meſme, qui penſez-vous eſtre le plus ſage, de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des tenteurs en vne hauteur immenſe, de faire ſourdre & de tarir des fontaines en vn inſtant, & de lambriſſer les ſalles d'vne contexture ſi artificielle, qu'autant de fois qu'on change de ſeruice, autant de fois elles changent de planchers; Ou celuy qui fait cette leçon aux autres, & la prend pour ſoy-meſme, Que la Nature ne nous a rien commandé de dur & de difficile; Que nous ne demeurons pas ſans maiſon pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny ſans habits, pour eſtre priuez du commerce des regions d'où viennent les ſoyes: Que ſur la terre nous auons tout ce qui nous eſt neceſſaire, & que ſi nous nous contentons de ce qui eſt raiſonnable, nous auons auſſi peu affaire d'vn Cuiſinier que d'vn Soldat? Ceux-là certainement eſtoient, ou Sages, ou pour le moins ſemblables aux Sages, qui auec ſi peu de frais & de ſollicitude ſçauoient ſe fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos neceſſitez ne nous couſtent que peu de choſe; mais les delices couſtent de la peine. Suiuons la Nature, il ne nous faut point d'artiſans; elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle ne nous a contraints à quelque choſe, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait beſoin. Nous ne pouuons ſans eſtre veſtus, ſupporter le froid; mais quoy, n'auons nous pas des peaux de beſtes ſauuages & domeſtiques, aſſez chaudes pour nous en garentir? Ne voyons nous pas des peuples, qui ſe couurent d'eſcorces d'arbres, & d'autres qui ſe font des robes de plumes d'oyſeaux? Et encore auiourd'huy la pluſpart des Tartares ne ſont-ils pas veſtus de fourrures de renards & de martes, auſſi delicates à l'attouchement, qu'impenetrables à la froidure? Oüy, mais ce n'eſt pas tout que de ſe parer de l'Hyuer, les chaleurs de l'Eſté ne nous ſont pas moins incommodes, ſi nous n'auions des ombrages bien eſpais pour les repouſſer. Il eſt vray; mais n'auons nous pas vne infinité de lieux ſecrets, que l'injure du temps, ou quelque autre accident ſemble auoir expreſſement cauez, pour eſtre le remede de cette incommodité? Ne pouuons nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'oſier, enduites de terre, & nous mettre vn peu de chaume & de fueillages ſur la teſte, en ſorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puiſſe faire mal? N'y a-t'il pas des peu-

ples en la coſte d'Afrique, qui ſe retirent dans des foſſes, & ne trouuent autre couuerture aſſez eſpaiſſe pour ſe garentir de l'ardeur du Soleil, que la terre meſme toute deſſeichée qu'elle eſt? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie ſi aiſée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la noſtre, il nous faille eſtre ſçauans en vne infinité de meſtiers; elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn ſeul. Nous auons ſans exercice tout ce qui nous faut pour viure. Nous trouuons tout preſt, quand nous venons au monde; & rien ne nous eſt difficile que pour le dégouſt que nous auons de la facilité. Les maiſons, les habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choſes où nous apportons auiourd'huy tant de façon, ſe rencontroient au temps de nos Peres, ſans qu'ils les cherchaſſent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourſe; & ſans beaucoup d'induſtrie, ce qu'ils deſiroient eſtoit incontinent accommodé. Auſſi n'eſtimoient-ils les choſes qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faiſons naiſtre. La Nature nous fournit elle meſme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne ſommes trauaillez que par noſtre luxe, qui ſe reuolte contre le deuoir, qui s'irrite ſoy-meſme, & d'vn ſiecle à l'autre, trouue touſiours quelque folie nouuelle, pour faire emporter aux débordemens de ſon ſiecle, le prix ſur les vices des ſiecles paſſez. Nous auons commencé noſtre débauche par le deſir des choſes ſuperfluës, & nous ſommes venus aux pernicieuſes. Enfin nous auons rendu le corps maiſtre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accouſtumé de le traitter comme eſclaue, nous le faiſons aujourd'huy ſeruir comme Seigneur. C'eſt pour luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce bruit qui nous reueille deuant qu'il ſoit iour. C'eſt pour luy que trauaillent les Paſſementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'eſt pour luy que ſe tiennent les eſcoles de bal & de Muſiques effeminées. La neceſſité n'eſt plus noſtre meſure; nous ſommes meſquins & miſerables, ſi nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous ſuffit. Vous ne ſçauriez croire, Lucilius, combien les belles paroles ont de puiſſance, & comme les plus judicieux ſe laiſſent perſuader à leur douceur. Poſſidonius, qui à mon aduis eſt vn de ceux à qui la Philoſophie a le plus d'obligation, quand premierement il

veut deſcrire comment le fil ſe retord, comment il ſe retire de la canette; & comment la toille par le moyen des contrepoids ſuſpendus tient l'eſtame droict; il dit que les Sages ont inuenté le meſtier de Tiſſerant, & ne ſe ſouuient pas que l'inuention moderne que nous en auons eſt bien plus ſubtile. Ie vous prie, s'il euſt veu les gazes & les creſpes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit? Des Tiſſerants il paſſe aux Laboureurs, & auec la meſme eloquence il décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus émiee, s'enracine plus facilement. Puis il dit comment on fait les ſemences, & comment on facles les mauuaiſes herbes, de peur qu'elles ne ſuffoquent les bleds; & attribuë aux Sages cette inuention, auſſi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces meſtiers, il les fait deſcendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain; & qu'ayant pris garde comment les dents par leur rencontre briſent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en écarte, y eſt ramené par la langue; puis deſtrempé de ſaliue, pour deſcendre plus aiſement en l'eſtomach, où il ſe digere, & s'incorpore auec nous; cette conſideration leur fiſt à la reſſemblance des dents, mettre deux pierres enſemble, vne deſſous, qui eſt immobile, & l'autre deſſus, qui tourne & retourne continuellement, iuſques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meſlent auec de l'eau; puis à force de la manier, en font de la paſte, & luy donnent forme de pain, qu'ils cuiſirent au commencement dans les cendres chaudes, puis ſur des tuilles ardentes, & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaiſir. Il ne s'en eſt gueres fallu qu'il n'ait fait les Sages fauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne ſoit à la Raiſon que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à cette Raiſon vertueuſe, qui doit ſeruir de regle à noſtre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a trouué toutes ces inuentions; vn homme a fait ces barques, qui nous portent ſur les mers, & ſur les riuieres; vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent; & pour leur conduite, les a garnies d'vn gouuernail au derriere, dont il prit le patron ſur les poiſſons, qui de leur queuë tournent leur courſe du coſté que bon leur ſemble. Ie ſçay bien que Poſſidonius

en fait le Sage, auſſi bien autheur que du reſte, & qu'il dit, qu'apres auoir fait ces inuentions, ne les iugeant pas dignes de ſon occupation, il les remit à des perſonnes mechaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne ſçaurois penſer que d'autres les ayent inuentées, que ceux là meſmes qui en font encore aujourd'huy profeſſion, en effet n'auons-nous pas veu naiſtre beaucoup de choſes nouuelles au ſiecle où nous ſommes? comme les vitres aux feneſtres, les cuues branſlantes, & les tuyaux enchaſſez dans les parois, pour échauffer les ſalles, autant par haut que par bas. Ie ne parle ny des marbres, qui luiſent & dans nos Temples, & chez les particuliers, ny de ces arcades, ſous qui nous faiſons des porches, aſſez ſpacieuſes pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ſes notes par leſquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au meſme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la viteſſe de la langue par la diligence de la main. Toutes ces choſes ſont inuentions des moindres eſclaues que nous ayons. La Sageſſe vole bien d'vne autre aile. Les mains ne ſont point ſes eſcoliers, c'eſt aux eſprits qu'elle communique ce qu'elle ſçait.

V. Voulez-vous ſçauoir quelles ſont ſes occupations, & quelles choſes elle met au iour ? Elle ne s'amuſe point à nous faire beaux danſſeurs, ny bons joüeurs, ou de fluſtes, ou de trompettes. Ses leçons ne ſont point de tirer bien des armes, de flanquer bien vne muraille, ny de diuiſer promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend, eſt profitable. Elle diſpoſe les ames à la paix, & conuie generalement tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'eſt point elle qui forge les outils de nos Artiſans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choſes de ſi peu de prix. La vie eſt ſon ſujet & ſon exercice, & par ce moyen tous les meſtiers qui ſeruent à la vie, luy ſont aſſujettis. Au reſte, ſon but eſt de nous mettre en vne condition bien heureuſe. Elle nous y meine, & nous en monſtre le chemin. Elle nous eclaircit de ce qui eſt mal en effet, & de ce qui ne l'eſt que par opinion. Elle oſte la vanité des ames, & les remplit d'vne grandeur ſolide, applatit leurs bouffiſures, qui n'ont que du vent, & de la mine, leur fait iuger quelle difference il y a d'eſtre veritablement de belle taille, ou d'auoir du liege ſous les pieds, leur donne la cognoiſſance de la nature de toutes

choſes, & de la ſienne, leur apprend qui ſont les Dieux, quels ils ſont, que ſont les Enfers, les Lares & les Genies; Quel eſt l'eſtat des ames immortelles, qui tiennent le ſecond rang en la Deïté, où elles ſeiournent; à quoy elles s'occupent; ce qu'elles peuuent; quelles ſont leurs affections. Auecque ces entrées, elles nous fait l'ouuerture, non de quelque myſtere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux? decouure ſes vrays ſimulacres & ſes viſages au naturel aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps ſont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuient aux principes, conſidere cette raiſon eternelle qui eſt infuſe à l'vniuers, donne vie & figure à toutes choſes, & recherche la nature de l'ame, d'où elle eſt venuë, où eſt ſon ſiege, pour combien de temps & en combien de membres elle eſt eſparſe. Puis des choſes qui ont ſubſtance, paſſant à celles qui n'en ont point, elle vient par argument à la recherche de la verité, & aux reſolutions des doutes, de viure ou de mourir; pource qu'en l'vn & en l'autre, y ayant du faux meſlé parmy le vray, on eſt bien ſouuent en peine comment on s'y doit comporter. Ie conclus donc que les meſtiers ne ſont point des inuentions de la Philoſophie, & qu'elle ne s'en eſt point ritirée, comme dit Poſſidonius; mais que iamais elle n'eut le courage ſi bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle euſt eſtimé digne de ſon inuention, ce qu'elle eſtimoit indigne de ſon vſage. Elle n'euſt pas pris vne choſe pour la quitter. Il dit qu'Anacharſis inuenta la roüe du potier, où ſe fait la vaiſſelle de terre; Et parce que dans Homere, qui eſtoit long-temps deuant Anacharſis, il eſt parlé d'vne roüe de potier, il ayme mieux dementir le vers, que ſon conte. Pour moy, ie ne tiens point que cela ſoit, & s'il eſt, i'auouë bien qu'vn Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qu'il ne la pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choſes en qualité d'hommes, & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'vn Sage ſoit grand coureur; il paſſera les autres en tant qu'il a bonnes jambes, mais non en tant qu'il eſt Sage. Ie voudrois bien faire voir à Poſſidonius vn verrier, qui de ſon haleine ſeule donne à vn verre des formes qu'il ſeroit mal-aiſé de luy donner auec la main; Et cependant cette inuention s'eſt trouuée depuis qu'il ne ſe trouue plus de Sages. Il dit auſſi que Democrite inuenta la ma-

niere de baſtir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte ſur l'vne & ſur l'autre. Pour moy ie ne crois point que cela ſoit, parce que deuant que Democrite fuſt, il eſtoit des ponts & des portes, de qui le haut eſt ordinairement ainſi courbé. Mais il oublie à dire, que Democrite inuenta la poliſſure de l'yuoire, & de conuertir des cailloux de riuiere en eſmeraudes, qui eſt vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Ie ne dy pas qu'vn Sage ne puiſſe auoir fait toutes ces inuentions, mais il ne les a pas faites en tant qu'il eſtoit Sage. Car il fait beaucoup de choſes qu'vn mal habile homme feroit auſſi bien, & poſſible mieux que luy, parce qu'il y ſeroit plus experimenté. Voulez-vous ſçauoir de quoy les Sages ſont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere? Premierement ne s'eſtans pas contentez de regarder, comme les autres animaux, auec les yeux, qui ne voyent goutte aux choſes diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoiſſance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont eſtenduës à toutes choſes, & enſeigné non ſeulement qu'il eſt des Dieux, mais qu'il leur faut obeïr, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choſes qui ſe font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fauſſes opinions, nous ont taxé toutes choſes ſelon leur vraye valeur, ont condamné les voluptez que le repentir accompagne, donné reputation à celles de qui l'vſage ne déplaiſt iamais, & verifié par raiſons inexpugnables qu'il n'eſt point de felicité plus grande que de n'en deſirer point, ny de puiſſance plus glorieuſe que celle que nous auons ſur nous meſmes. Ie ne parle pas de cette Philoſophie qui s'imagine les Dieux hors du monde, comme les bourgeois hors de leur ville, & qui fait la Vertu ſeruante de la Volupté, mais de celle qui ne confeſſe point d'autre bien que ce qui eſt honneſte, qui ſe mocque des preſens des hommes & de la Fortune meſme, & qui precieuſe en toutes choſes, l'eſt principalement en ce qu'il n'eſt rien qui ſoit aſſez precieux pour la gaigner. Ie ne ſçaurois penſer, ny que cette Philoſophie fuſt en cét âge groſſier, que les meſtiers eſtoient encore incognus, & qu'on n'approuuoit l'vtilité des choſes, que par leur vſage; ny qu'en ce ſiecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore

introduit les brigandages, ny donné à chaque choſe vn maiſtre particulier, les hommes fuſſent Sages, bien qu'ils veſcuſſent comme doiuent viure ceux qui le ſont. Il n'eſt pas poſſible de ſouhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors ; Et quand Dieu nous permettroit de former le monde à noſtre fantaiſie, & de donner à ceux qui l'habiteroient, les mœurs les plus ſainctes & les plus religieuſes que nous ſçaurions imaginer, il faudroit neceſſairement mener celle de cét aage, où

Le joug au jeune bœuf n'auoit preſſé les cornes,
Il n'eſtoit point de contre, il n'eſtoit point de bornes,
Et la terre pucelle, en commun eſpandoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.

VI. Comment ſeroit-il poſſible de viure plus heureuſement ? Toutes choſes leur eſtoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en ſa protection ; & le moyen de ne rien garder en crainte, eſtoit de ne rien poſſeder en proprieté. Pourquoy n'auoüerons nous pas, que c'eſtoit vn ſiecle tres-riche, & vrayement vn ſiecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn pauure ? l'Auarice n'a pû ſouffrir ce bel eſtabliſſement, & ſe penſant approprier quelque choſe, a donné ſujet aux autres de prendre leur part, & de luy faire la ſienne ; de maniere que de tout, reduite à peu de choſe, & ſe trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Pauureté, qui n'eſtoit point commune auparauant. Nous faiſons à cette heure tout ce que nous pouuons pour reparer noſtre perte ; nous adjouſtons vn champ à l'autre, nous chaſſons nos voiſins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppreſſion, en ſorte que d'vn bout à l'autre de nos poſſeſſions, il y a du chemin pour beaucoup de iournées, & que c'eſt pluſtoſt vne prouince qu'vn heritage. Mais quoy que nous faſſions, il nous eſt impoſſible de reprendre ce qui nous eſt échappé ; nous aurons beaucoup, au lieu que nous auions tout. La terre meſme eſtoit plus fertile ſans eſtre labourée, comme ſi elle euſt voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit, n'eſtoit point content, qu'il n'en euſt communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui euſt trop, & l'autre peu, tout ſe partageoit amiable-

ment. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet le plus foible, ny l'auaricieux mis en threſor, ce qui ne luy ſeruoit qu'à laiſſer le neceſſiteux incommodé. Du bien du prochain on en faiſoit ſes intereſts propres; les armes n'auoient où s'employer; le ſang humain ne ſe reſpandoit point; ils ne ſçauoient hair que les beſtes ſauuages. Quand ils auoient peû rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fueillage bien eſpais, où les mauuais temps ne leur peuſt faire mal, c'eſtoit-là qu'ils paſſoient la nuict à leur aiſe ſans ſouſpirer, leur matelas eſtoit la terre meſme. Et cependant ils y dormoient ſi mollement, qu'ils auoient de la peine à ſe reueiller, au lieu que dans nos licts de ſoye, nous ſommes comme dans des eſpines. Ils n'auoient point de lambris ciſelez ſur les faiſtes de leur lict; ils voyoient marcher les Aſtres, monter & deſcendre le Ciel; & cette diuerſité de remuemens ſe faiſoit ſans bruit. La veuë d'vne ſi belle maiſon leur eſtoit libre la nuict comme le iour. Tantoſt ils regardoient vne Eſtoille qui s'en alloit ſortir de l'Horiſon, & tantoſt vne autre qui ne faiſoit qu'y arriuer. Combien penſez-vous qu'ils fuſſent plus aiſes en la contemplation de cette infinité de merueilles, que nous ne ſommes aujourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'vn ais, de qui la ſtructure ſe laſche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maiſons n'eſtoient pas ſpacieuſes, comme des villes, mais en recompenſe, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faiſoient ombre. Les belles ſources & les beaux ruiſſeaux que nous empriſonnons dans des courſes artificielles, s'egayoient librement dans le canal que l'aſſiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure eſtoit belle par la ſeule bonté du terroir; & au milieu de toutes ces commoditez eſtoit plantée leur petite cabane, que ſans outil quelconque ils auoient ruſtiquement conſtruite de leur propre main. Ils ſe pouuoient dire eſtre logez comme la Nature veut qu'on le ſoit. *Ils ne* craignoient ny leur maiſon ny pour leur maiſon, comme nous qui n'auons point de ſujet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos Baſtimens. Toutesfois quelque excellence qu'il y euſt en leur vie, & quelque probité qui parut en leurs actions, ils n'eſtoient pas Sages.

VII. Ce n'eſt pas vn nom qu'il y ait ſi peu de peine à meriter.

Ie ne

Ie ne veux pas dire qu'ils n'euſſent les ames releuées, comme eſtans alors vn ouurage qui ne faiſoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien auſſi, que le monde deuant qu'il fuſt laſſé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choſes en meilleur eſtat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la diſpoſition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les eſprits acheuez comme ils ſont aujourd'huy. La Vertu n'eſt point vn preſent de la Nature. Il y a de la ſcience à deuenir homme de bien. Il eſt vray qu'ils n'auoient ny or ny argent; qu'ils ne foüilloient point la terre iuſqu'à ſes abiſmes, pour y trouuer des pierreries; & que tant s'en faut, que ſans peur & ſans colere, mais que pour le ſeul plaiſir, ils fiſſent mourir vn homme, que meſme il pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie, ils ne filoient point l'or, & ne le tiroient pas ſeulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclurre à leur loüange, ſinon qu'ils eſtoient innocents, pour ne ſçauoir pas faire mal? Or il y a bien de la difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne ſçauoir comment le peché ſe fait. Ils ne ſe pouuoient dire ny juſtes, ny prudens, ny temperens, ny magnanimes, encores que leur vie groſſiere euſt bien quelque choſe qui reſſembloit à ces qualitez. La Vertu ne ſe loge que dans vn eſprit bien appris, & façonné par vn exercice continuel. Nous naiſſons pour elle, mais ſans elle; & la meilleure nature du monde eſt bien ſuſceptible de Vertu, mais non pas vertueuſe, que premierement elle n'en ait receu l'inſtruction.

EPISTRE XCI.

ARGVMENT.

I. Il parle de la triſteſſe de ſon amy Liberalis, causée par le brûlement de la ville de Lyon.

II. Les ouurages des hommes ont leur deſtin, & ſont ſujets à mourir.

I. LIberalis voſtre bon amy & le mien, eſt fort affligé des nouuelles qu'il a euës du brûlement de la ville de Lyon. C'eſt vn accident aſſez eſtrange, pour émouuoir toutes ſortes

de perſonnes. Ie vous laiſſe à penſer ce que ce peut-eſtre d'vn homme affectionné comme il eſt, à ſa patrie. Il s'eſtoit de tout temps par vne meditation continuelle, preparé à ſouffrir tout ce qu'il penſoit auoir occaſion de craindre; mais il ne s'eſtoit point fortifié contre cét inconuenient. En effect, il n'y auoit point d'apparence qu'vne choſe qui n'auoit point d'exemple, nous fiſt auoir de l'apprehenſion. Car aſſez ſouuent on a veu des villes gaſtées par le feu, mais iamais ſans qu'il en ſoit demeuré quelques marques; Et quand vn ennemy victorieux propoſe d'en brûler quelqu'vne, à grande peine le peut-il faire ſi exactement qu'il ne demeure de la beſogne pour le fer. Les tremblemens meſme de la terre, quelques violentes ſecouſſes qu'ils donnent, ne font gueres de ruynes où ils ne laiſſent quelque muraille de baſtiment en ſon entier. Et bref, vn premier embraſement laiſſe touſiours quelque choſe pour le ſecond. Mais c'eſt grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes ſe ſont euanoüis en vne nuict, & que le mal que cette pauure ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre luy eſt arriué parmy les delices de la paix. Qui croira que les armes eſtans miſes bas par toute la terre, & ne ſe parlant de trouble ny remuëment en lieu du monde, Lyon qu'on auoit accouſtumé de monſtrer en France, y ſoit aujourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le ſouffrir. Il ne tombe point de grandes choſes que ce ne ſoit auec quelque loiſir. Mais en celle-cy, le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'eſpace que du ſoir iuſqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die dauantage? Elle a moins eſté à ſe perdre que ie ne ſuis à vous conter qu'elle eſt perduë. Toutes ces conſiderations jettent Liberalis hors de la ſelle, bien que d'ailleurs il ait la tenuë aſſez bonne. Mais certainement ie ne m'en ébahy point. Il eſt mal-ayſé qu'on ne s'émeuue de ce qu'on n'a point attendu. La nouueauté donne de la peſanteur aux infortunes; & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent auſſi plus de ſentiment. C'eſt pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à noſtre eſprit, non ce qui arriue d'ordinaire, mais generalement tout ce qui peut iamais arriuer. Car à quelles proſperitez eſt-ce que la Fortune ne s'attaque pas? N'eſt-ce pas contre les choſes de plus de luſtre qu'elle ſe bande,

auec plus de reſolution de les effacer ? Quelles hauteurs luy ſont inacceſſibles ? Quelles ſeuretez inexpugnables ? Nous l'attendons par vne auenuë, elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la feneſtre. Tantoſt à noſtre ruyne, elle ſe ſert de nos propres mains, & tantoſt aſſez forte d'elle meſme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'autheur. Toutes ſaiſons luy ſont bonnes ; & de noſtre volupté meſme elle fait bien ſouuent naiſtre noſtre douleur. Penſons nous eſtre en paix ? Voicy la guerre qui nous vient ſur les bras. Et bien ſouuent ce que nous auons recherché pour noſtre deffence, eſt la principale cauſe de noſtre frayeur. L'amy ſe fait ennemy ; le compagnon, aduerſaire. Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuillet, il s'eſleue des tempeſtes à quoy Decembre & Ianuier n'ont rien de pareil. Nous receuons des coups ſans que perſonne nous frappe ; & à faute de toute autre choſe qui nous ruyne, ſommes touſiours dans la peur par l'excés de noſtre felicité. Il n'eſt point d'hommes ſi ſobres, qui ne deuiennent malades ; point d'innocent, qu'on ne faſſe criminel ; & point de ſi ſolitaires, qui ne ſe puiſſent trouuer embarraſſez, s'il ſe fait vne ſedition. Quand le malheur veut venir à nous, il trouue touſiours quelque nouuelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'vne infinité d'années, accompagné meſmes de la faueur du Ciel, il ne faut qu'vne iournée ſeule pour le perdre & le diſſiper. C'eſt faire marcher les inconueniens trop lentement, de dire, qu'il ne faut qu'vn iour pour la deſtruction du plus fleuriſſant Empire qui ſoit au monde, il ſuffit d'vne heure & d'vn moment. Ce ſeroit quelque conſolation à noſtre imbecilité, ſi les reparations ſe faiſoient auſſi-toſt que les demoliſſemens, Mais celles-là vont le pas, & ceux-cy la poſte. Il n'eſt rien de public ny de particulier qui ſoit durable. Les villes ont vne fin limitée, auſſi bien que les hommes. Au milieu de la ſecurité naiſſent les occaſions d'auoir peur ; & ſans qu'on nous ait fait de menaces nous nous trouuons pris par où nous penſions eſtre les plus aſſeurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres eſtrangeres, ny les ſeditions domeſtiques n'auroient rien ſçeu faire, ſe renuerſeront d'eux-meſmes, quand perſonne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez-vous, à qui leur proſperité n'ait fait courre fortune ? Quand nous penſerons donc à nous fortifier contre les choſes caſuelles, il n'en

eſt point de ſi nouuelle ny de ſi extraordinaire qu'il ne nous faille repreſenter ; Exil, Supplice ; Guerre ; Maladie, Naufrage. Il ſe faut tout mettre deuant les yeux. Le malheur nous peut priuer de noſtre Patrie, ou noſtre Patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque deſert, & aux lieux meſmes, où la foule eſt plus eſpaiſſe, nous faire trouuer la ſolitude. Conſiderons la condition des hommes, & nous figurons, non des miſeres communes, mais des plus inuſitées qui puiſſent naiſtre, afin que quoy qu'il arriue, nous ne ſoyons iamais pris au dépourueu. Regardons la Fortune en gros ; Combien de villes en Aſie & en Achaïe, combien en Syrie & en Macedoine, ont eſté, les vnes abattuës & les autres deuorées par les tremblemens de terre ? Combien de fois ont eſté affligées les Iſles de Paphos & de Chypre par cét inconuenient ? Ce ſont nouuelles qui nous ſont bien ſouuent contées ; & nous qui les oyons, quelle partie penſons-nous eſtre de l'Vniuers ? Roidiſſons nous donc contre les choſes fortuites, & quoy qu'il arriue, eſtimons-en touſiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui eſtoit l'ornement de toute la Prouince, a eſté brûlée, encore n'eſtoit-elle pas ſi grande, qu'elle ne fuſt aſſiſe ſur vne ſeule montagne, qui n'eſtoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuſes qui ſoient aujourd'huy, ſeront quelque iour ſi razées, qu'on aura de la peine d'en recognoiſtre les traces. Ne voyons nous pas que des plus celebres qui fuſſent en la Grece les fondements ſont tellement conſumez, & les marques ſi nettement effacées, qu'elles nous ſeroient incognuës, ſi les Hiſtoires ne nous en auoient fait ſçauoir le nom ? Ce n'eſt pas ſeulement aux choſes faites de la main des hommes que le temps monſtre ſa force. Les montagnes fondent ; & des Regions entieres ne ſe trouuent plus. Il y a des terres couuertes des flots de la mer, qui autresfois en ont eſté bien éloignées. Le feu a deuoré des couſtaux, de qui le bois l'auoit fait luyre. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur eſtoit la raddreſſe des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui ſont aujourd'huy parmy le ſable le plus bas qui ſoit en la coſte de la mer. Ne ſommes nous donc pas injuſtes, ſi nous voulons que nos villes ſoient exemptes de ce que les ouurages meſmes de la Nature n'éuitent point ? Elles ne ſont debout que pour tom-

ber, & ſoit que la terre venant à s'éclater par la ſortie de quelques vents enclos en ſes cauitez les engloutiſſe, ſoit que le débordement d'vne riuiere les emporte, ſoit que la violence des flammes rompe la liaiſon du ſolage, ſoit que le temps, à qui rien n'eſt inuincible, les mine par le menu, ſoit que le mauuais air les faſſe quitter aux peuples par faute d'eſtre habitées, & que le relan & la chanſſiſſeure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commencé pour finir. Ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois compter par combien de voyes les choſes arriuent à leur deſtinée. Vne choſe ſçay-ie bien, que les mortels ne ſçauroient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny ne voyons rien qui ne periſſe quelque iour. Ce ſont les raiſons que i'allegue à Liberalis pour le conſoler de la perte de ſa Patrie, de laquelle ſans mentir, ie le trouue eſtrangement paſſionné. Mais qui ſçait ſi peut-eſtre elle n'a point eſté conſumée, pour renaiſtre plus belle & plus floriſſante que iamais ? la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquesfois noſtre agrandiſſement par vne injure. Nous auons veu tomber aſſez de choſes, qui ſe ſont releuées plus hautes & plus grandes qu'auparauant. Timagenes ennemy de la proſperité de Rome, diſoit, qu'il ſe faſchoit de la voir bruler, parce qu'il ſçauoit bien qu'elle ſe renouuelleroit plus belle qu'elle ne ſe bruloit. On en peut eſperer autant de Lyon. Ceux de qui les maiſons ont eſté perduës, en pourront faire d'autres plus ſpacieuſes & plus aſſeurées contre les inconueniens. Dieu vueille que ce ſoit ſous de meilleurs auſpices, & pour durer plus long-temps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit eſté menée, qui n'eſt que l'âge d'vn homme; mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en ſi peu de temps. Apprenons donc à cognoiſtre noſtre condition, formons noſtre ame à la ſupporter, & ſçachons qu'il n'eſt point de hardiſſe dont la Fortune ne ſoit capable. Elle a meſme authorité ſur les Empires que ſur les Empereurs; & peut ſur les villes ce qu'elle peut ſur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere, ce ſont les loix du monde où nous ſommes. Vous en trouuez vous bien? Suiuez les. Vous en trouuez vous mal? Vous auez vne infinité de portes ouuertes; Sortez par celles qu'il vous plaira. Si c'eſtoit quelque mauuaiſe volonté qu'on vous portaſt particulierement, & qu'il n'y euſt que vous traitté de cette façon,

vous auriez de quoy vous plaindre. Mais puis que c'eſt vne neceſſité qui ſans election oblige tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre, & que les Grands n'y ſont pas moins ſujets que les petits, reconciliez vous auecque le Deſtin; & ne vous offencez point qu'il vous faſſe comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'eſt point à la richeſſe, ou à la pauureté de nos tombeaux, qu'il nous faut meſurer. La cendre des vns eſt comme celle des autres. Nous ſommes inégaux quand nous venons au monde, mais nous ſommes égaux quand nous en partons. Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a eſté auſſi bien priſe qu'Ardée. Le Legiſlateur Vniuerſel n'a fait la diſtinction de la grandeur des races & de la celebrité des noms, que pour cette vie. Quand nous ſommes arriuez où vont les choſes mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'vne Loy pour tout ce qui eſt ſous la terre. A ſouffrir, toutes qualitez ſont pareilles; le fort & le foible ſont auſſi mal aſſeurez du lendemain l'vn que l'autre. Il prit vn iour fantaiſie au pauure Alexandre de Macedoine d'eſtudier en Geometrie, comme s'il euſt voulu ſçauoir combien c'eſtoit peu de choſe que toute la terre, de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Ie l'appelle pauure, parce qu'il affectoit vne ſcience qui luy euſt fait cognoiſtre le peu d'apparence qu'il y auoit au ſurnom qu'il s'eſtoit laiſſé donner; Car qu'elle grandeur y peut il auoir en ſi peu d'eſpace ? Ce qu'on luy vouloit monſtrer, eſtoit aſſez ſubtil, & digne d'vne attention plus diligente que celle de cét Eſtourdy, qui durant ſes leçons enuoyoit ſon eſprit à la picorée au delà de l'Ocean. Il dit à ſon maiſtre, qu'il luy enſeignaſt des choſes qui fuſſent aiſées; à quoy ſa reſponſe fut, Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vne autre. Penſez que la Nature vous paye de la meſme raiſon. Ce dequoy vous murmurez, en toutes perſonnes eſt vne meſme choſe. Il n'y a point de moyen qu'il vous ſoit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'eſt par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous ſentiez de la douleur, que vous ayez faim & ſoif, & que vous vieilliſſiez. Que ſi vous eſtes long-temps au monde, ce ne peut eſtre, que vous ne ſoyez malade, que vous ne voyez perir beaucoup de choſes qui vous ſeront cheres, & que vous meſmes ne periſſiez à la fin. Ne croyez pas

neantmoins ceux qui vous viennent ſouffler aux oreilles. Il n'y a rien de mauuais en tout cela, ny rien d'eſtrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque choſe d'inſupportable. Toute voſtre apprehenſion ne vient que d'vn conſentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir, comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monſtrer vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en ſe trauaillant pour des paroles ? Ie trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il diſoit, Qu'il s'offençoit auſſi peu des propos qui ſortoient de la bouche des ignorans, que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe, diſoit il, qu'ils eſclattent par haut ou par bas ? Quelle raiſon ay-ie de me tourmenter, ſi ie ſuis diffamé par des infames ? Comme l'opinion du commun n'eſt point vne choſe qu'on doiue craindre, auſſi n'eſt ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoy, ſi les bruits ne nous prejudicient en la conſcience, en ſerons nous incommodez en la mort ? La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choſes, pas vn de tous ceux qui l'accuſent, n'a paſſé par ſes mains. Il y a de la temerité, de condamner vne choſe, & de ne ſçauoir ce que c'eſt. Mais au moins ne pouuons nous ignorer, qu'vne infinité d'hommes trauaillez de tourmens, de neceſſitez, de plaintes, de ſupplices & de langueurs, n'en ſoyent échappez par ſon moyen. Tant qu'elle eſt en noſtre puiſſance, nous pouuons dire que nous ne ſommes en la puiſſance de perſonne.

EPISTRE XCII.

ARGVMENT.

I. Il diſpute contre ceux qui eſtiment que la Vertu ne peut rendre l'homme heureux ſans les biens de la Fortune.

II. Que les biens de la Fortune ne ſont ny des biens ny des maux, mais des choſes indifferentes.

III. Des auantages & de l'excellence de l'ame.

I. IE m'imagine que nous ſommes tous deux d'vne meſme opinion. Sans doute vous croyez comme moy, qu'on

n'acquiert que pour le corps les choſes externes ; qu'on ne reſpecte le corps qu'en conſideration de l'ame ; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy ſeruent de ſeruantes ; que c'eſt par elles que nous nous remüons, & que nous prenons nourriture ; & qu'elles nous ont eſté données à cauſe de l'ame ; qui eſt la maiſtreſſe & la principale partie de l'homme. Il y a dans cette principale partie quelque choſe de raiſonnable, & quelque choſe d'irraiſonnable. Cette derniere depend de l'autre, qui eſt ſeule independante, & qui fait dépendre de ſoy toutes choſes. La raiſon diuine a vn empire ſouuerain ſur toutes les choſes du monde ; & n'eſt ſubjette à pas vne ſeule ; Et celle dont nous ioüiſſons luy eſt entierement ſemblable, parce qu'elle en tire ſon origine, & qu'elle en eſt vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela, nous deuons auſſi demeurer d'accord que la vie heureuſe conſiſte en vne raiſon parfaite & accomplie ; que pour viure heureuſement il faut eſtre parfaitement raiſonnable. Et certes il n'y a que la raiſon qui ne perde iamais courage ; elle demeure touſiours ferme contre les attaques de la Fortune, & ſi nous la pouuons garder, elle nous gardera nous meſmes en toutes ſortes d'occaſions. Or il n'y a point de bien veritable que celuy qui ne ſe peut iamais diſſiper ; Et cét homme-là eſt veritablement heureux que rien ne ſçauroit abaiſſer, qui eſt au deſſus de toutes choſes, & qui n'a beſoin que de ſoy pour ſon appuy. Car celuy qui eſt ſouſtenu par des appuis eſtrangers, eſt toûjours dans le peril, & peut tomber à tout moment ; Et s'il faut chercher noſtre aſſeurance hors de nous meſmes, alors ce qui n'eſt pas de nous commencera à auoir beaucoup de puiſſance ſur nous. Mais qui voudroit s'appuyer ſur l'inconſtance de la Fortune ? & où eſt le Sage qui ſe voudroit glorifier, & entrer en admiration de ſoy-meſme, pour des biens qui ne luy appartiennent pas. Qu'eſt-ce que la vie heureuſe ? C'eſt vne ſeureté inébranlable, & vne tranquillité perpetuelle ; on ne la peut receuoir que de la grandeur de l'ame, & de cette belle conſtance qui demeure touſiours ferme en ce qu'on a vne fois iugé raiſonnable. Mais par quelle voye y pouuons-nous arriuer ? Nous y arriuerons infailliblement ſi nous auons vne parfaite cognoiſſance de la verité, & ſi en toutes les choſes que nous voudrons faire, nous apportons de l'ordre, de la moderation, de la bien ſeance, vne volonté

innocente

innocente & desintereſſée qui ne s'arreſte qu'à la raiſon ; qui ne s'en éloigne iamais, qui ne ſe porte qu'aux choſes aimables & dignes tout enſemble d'admiration. Enfin, pour vous en donner vn modelle en peu de paroles, l'ame du Sage doit eſtre telle qu'elle puiſſe eſtre digne d'vn Dieu. Qu'eſt-ce que peut deſirer celuy qui a toutes les vertus enſemble ? Car ſi les vices peuuent contribuer à la condition la plus parfaite, il faut que la vie heureuſe conſiſte en des choſes auec leſquelles elle ne ſçauroit ſubſiſter. Mais que peut-on s'imaginer de plus brutal & de plus infame que d'attacher le bien de l'ame raiſonnable à des choſes irraiſonnables ? Toutesfois quelques-vns eſtiment que le ſouuerain bien ſe peut augmenter, comme n'eſtant pas parfait & accomply, ſi la fortune ne s'y oppoſe, & qu'elle ne trauaille elle meſme à l'acheuer. C'eſt pourquoy Antipatre l'vn des plus conſiderables Autheurs de cette ſecte, dit qu'il attribuë quelque choſe, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel iugement vous feriez d'vn homme qui ne ſe contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne chandelle pour l'éclairer ? Dequoy ſeruiroit vne éteincelle auec de ſi grandes clairtez ? Si vous n'eſtes pas ſatisfaict de la vertu toute ſeule, il faut neceſſairement, que vous y adjouſtiez ou cette ſorte de repos que les Grecs appellent Heſychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'vn des deux ; car l'eſprit eſt degagé d'inquietude & de triſteſſe, quand il a la liberté de conſiderer tout l'Vniuers, & que rien ne le deſtourne de la comtemplation de la nature. Pour ce qui concerne l'autre, ie veux dire la volupté, c'eſt ſeulement le bien d'vne beſte. Voudrions-nous donc faire vn mariage du raiſonnable auec l'irraiſonnable ; de l'infamie auec l'honneur ? Quoy ; les delices & le chatoüillement du corps doiuent-ils faire eſtimer la vie ? Pourquoy ne diriez-vous pas auſſi que celuy-là eſt heureux qui n'a pas le gouſt depraué, & qui ſçait bien gouſter les ſaulces ? O ſeriez-vous mettre, ie ne dis pas entre les hommes vertueux, mais ſeulement entre les hommes du commun, ce miſerable qui met ſon ſouuerain bien dans la Peinture, dans la Muſique & dans la bonne chere ? Qu'on l'oſte du nombre de ces nobles animaux, qui tiennent le premier rang aprés les Dieux, & qu'on mette entre les brutes ; cette beſte qui ne veut rien faire que paiſtre. La partie irraiſon-

nable de l'ame a deux autres parties; l'vne hardie, ambitieuſe, violente & qui ne conſiſte qu'en paſſions; L'autre baſſe, effeminée, laſche & entierement eſclaue des voluptez. Ces grands Philoſophes n'ont point conſideré la premiere qui eſt certes violente, mais qui eſt en recompenſe la meilleure, la plus forte, & la plus digne de l'homme; & ont eſtimé que cette partie qui eſt laſche, qui eſt eneruée, & qui eſt ſans force, eſtoit neceſſaire à l'heureuſe vie. Ils ont voulu que la raiſon obeiſt à cette infame, & que le bien du plus noble des animaux fuſt le moindre & le plus honteux de tous. Ils ont voulu outre cela que ce fuſt vn monſtre compoſé de diuers membres d'animaux, & comme Virgile repreſente Scylle,

Son viſage eſt charmant, & iuſqu'à la ceinture
C'eſt d'vne belle fille vne aymable figure;
Le reſte de ſon corps eſt d'vn Monſtre marin,
A le ventre d'vn Loup, & finit en Dauphin.

Toutesfois cette Scylle eſt compoſée d'animaux ſauuages, horribles, prompts & legers; mais de quels monſtres nos Philoſophes ont-ils compoſé leur ſageſſe? La premiere & la plus belle partie de l'homme eſt la vertu, cependant il la reueſtent d'vne chair inutile, periſſable & qui n'eſt capable, comme dit Poſſidonius, que de receuoir des viandes. Ils acheuent par la volupté cette diuine vertu, & attachent à ſes parties ſuperieures, qui ſont venerables & celeſtes, vn animal laſche & qui n'a ny force, ny courage. Veritablement cette eſpece de repos ne profite point à l'ame, mais au moins il a la force de la tirer des embarras, & de luy oſter ſes empeſchemens. Au contraire la volupté amollit les ames, & en ruïne toutes les forces. Où pourra-on trouuer vn aſſemblage de corps qui ayent moins de rapport enſemble? On attache à la plus courageuſe de toutes les choſes, la plus laſche de toutes, à la plus ſerieuſe la plus ridicule, & à la plus Saincte, l'injuſtice & l'intemperance meſme?

II. Quoy, me dira quelqu'vn, ſi la ſanté, ſi le repos, ſi la priuation de la douleur, ne ſeruent point d'obſtacle à la vertu, ne les ſouhaiterez-vous pas? Ie les ſouhaiteray non comme des biens, mais par ce que ce ſont des choſes qui ſont ſelon la nature, & que ie m'en ſers auec raiſon? Quel bien y aura-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raiſonna-

ble. Ainſi quand ie prends vn habit conuenable à ma condition, quand ie me promene auec bien-ſeance, & que ie ne mange pas plus que ie dois, ny le repas, ny la promenade, ny l'habit, ne ſont pas des biens; mais l'intention, que i'ay de ne rien faire en toutes ces choſes, qui ne ſoit ſelon la raiſon. I'adjouſteray à cela que l'homme doit ſouhaitter le iugement de choiſir des habits propres & honneſtes, car l'homme eſt de ſa nature vn animal propre & poly. Ce n'eſt pas que l'habit propre & honneſte ſoit vn bien de ſoy; mais le choix d'vn habit; car le bien n'eſt pas en la choſe, mais au choix que l'on en fait: Et c'eſt noſtre façon d'agir qui doit eſtre eſtimée honneſte, & non pas les choſes ſur leſquelles nous agiſſons. Ce que ie vous ay dit de l'habit, imaginez-vous que ie vous l'ay dit auſſi du corps; car la Nature en a reueſtu l'eſprit comme d'vn habillement; & en effect le corps eſt la couuerture de l'eſprit. Qui a donc iamais eſtimé vn habit à cauſe du coffre où il eſt enfermé? Le fourreau ne rend l'eſpée ny bonne ny mauuaiſe. Ie vous diray la meſme choſe touchant le corps. Si on me donnoit le choix ie prendrois la ſanté & les forces, mais le bien qui ſe trouueroit en cela, conſiſteroit en la raiſon & au iugement du choix, & non pas dans les choſes que i'aurois choiſies. Veritablement, me dit-on, le Sage eſt heureux, & toutesfois il ne ſçauroit paruenir à la joüiſſance de ce ſouuerain bien ſans les organes & ſans les biens de la Nature. Ainſi quiconque poſſede la Vertu, ne peut eſtre miſerable; mais quiconque n'a pas les biens de la Nature, comme la ſanté & la vigueur entiere de ſes membres, ne ſçauroit eſtre parfaitement heureux. Vous demeurez d'accord de ce qui eſt le plus incroyable, que pour eſtre dans de longues & d'exceſſiues douleurs, on n'eſt pas miſerable, & que meſme on eſt heureux; Et vous niez ce qui eſt le moins difficile, qu'il ſoit parfaitement heureux. Car ſi la Vertu a la force d'empeſcher qu'vn homme ne ſoit miſerable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux, car il y a moins de chemin à faire de l'heureux au tres-heureux, que du miſerable à l'heureux. Quoy, vne choſe qui aura aſſez de force pour tirer vn homme de la miſere & le rendre heureux en meſme temps, ne pourroit pas faire le reſte, c'eſt à dire, qu'il fut parfaitement heureux? Manquera-t-elle de force eſtant au bout de la carriere? Il y a dans la vie des com-

moditez & des incommoditez, mais l'vn & l'autre eſt hors de nous. Si l'homme de bien n'eſt pas miſerable encor qu'il ſoit preſſé de toutes ſortes d'incommoditez, pourquoy ne ſera-t-il pas tres-heureux encor que quelques commoditez luy manquent? Car comme le fardeau de l'incommodité n'eſt pas capable de l'opprimer iuſqu'à le rendre miſerable; ainſi le defaut des commoditez ne peut l'empeſcher d'eſtre parfaitement heureux. Il eſt parfaitement heureux ſans les commoditez de la vie, comme il n'eſt point du tout miſerable auec les incommoditez qui l'accompagnent. Mais ne peut-on pas luy oſter ſon bien, ſi on peut le diminuër? Ie diſois tantoſt qu'vne chandelle ne pouuoit rien adjouſter à la clairté du Soleil, & qu'il eſtouffe par ſa ſplendeur toute autre ſorte de lumiere. Mais, dit-on, il y a des choſes qui font ombrage au Soleil, & qui offuſquent ſa clairté. Mais la force & la ſplendeur du Soleil eſt touſiours entiere, au milieu meſme de ſes obſtacles; & bien qu'il y ait quelque choſe entre luy & nous qui nous empeſche de le voir, il eſt neantmoins touſiours le meſme, il s'acquitte touſiours de ſa charge, & continuë toûjours ſa courſe. Quand il luit parmy des nuages, il n'eſt pas moins lumineux, ny moins diligent que dans les iours les plus ſerains; car il y a beaucoup de diference entre ce qui eſt au deuant, & ce qui empeſche. Ainſi les choſes qui ſont au deuant de la vertu, n'oſtent rien du tout à la vertu. Elle n'en eſt pas moindre en effet, mais elle luit moins en apparence. Peut-eſtre qu'elle ne nous paroiſt pas ſi eſclatante, mais au moins elle eſt touſiours la meſme à ſon regard; & comme le Soleil qu'vn nuage empeſche de voir, elle exerce en ſecret toute ſa force & ſa puiſſance. Enfin les calamitez, les pertes, les injures n'ont pas plus de puiſſance ſur la vertu qu'vn nuage ſur le Soleil. Quelques-vns ſouſtiennent que le Sage qui ne iouyt pas de la ſanté, n'eſt ny miſerable ny heureux. Mais ils ſe trompent comme les autres, puis qu'ils égalent les choſes fortunées à la Vertu, & qu'ils ne conſiderent pas dauantage ce qui eſt honneſte, que ce qui ne l'eſt pas. Y a-t-il rien de plus honteux & de plus indigne, que de comparer des choſes venerables & ſaintes auec celles que l'on meſpriſe? Car enfin la Foy, la Pieté, la Iuſtice, la Force & la Prudence ſont des choſes ſaintes & venerables. Au contraire ce ſont des choſes viles, & qui arriuent le plus ſouuent

aux plus vils & aux perſonnes de neant, que d'auoir le jarret ferme, les bras forts, & de bonnes dents. D'ailleurs ſi le Sage qui a le corps infirme, n'eſt ny miſerable ny heureux, & qu'on le laiſſe au milieu des deux extremitez, ſa vie ne ſera ny à deſirer ny à fuir. Mais peut-on rien s'imaginer de plus ridicule, que de dire que la vie du Sage n'eſt pas deſirable? ou ſe peut-on rien figurer de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque ſorte de vie, qui n'eſt ny à fuir ny à deſirer? Dauantage ſi les incommoditez du corps ne font pas vn homme miſerable, elles peuuent bien luy permettre d'eſtre heureux. Car ce qui n'a pas la puiſſance de rendre noſtre condition plus mauuaiſe, n'a pas auſſi la force d'empeſcher qu'elle ne ſoit heureuſe. Cependant, me peut-on dire, comme il y a des choſes froides, & qu'il y en a de chaudes, & que les tiedes tiennent vn milieu entre les deux; ainſi il y a des hommes heureux, il y en a de miſerables, & d'autres qui ne ſont ny miſerables ny heureux. Examinons vn peu cette comparaiſon que l'on apporte contre nous. Si ie mets dans l'eau tiede vn peu plus d'eau froide, ſans doute elle deuiendra froide; & ſi i'y en mets plus de chaude, auſſitoſt elle deuiendra chaude. Mais il n'en eſt pas de meſme de celuy que vous dites n'eſtre ny miſerable ny heureux, car quelques maux que j'adjouſte à ſes miſeres, il ne ſera pas miſerable, comme vous dites. Cette comparaiſon cloche donc de tous coſtez & ne fait rien contre nous. Mais ſuppoſons vn homme qui ne ſoit ny miſerable ny heureux. S'il deuient aueugle, s'il deuient perclus, & s'il tombe meſme dans de longues & d'exceſſiues douleurs, il ne ſera pas pourtant malheureux: Et ſi tant de maux ne peuuent precipiter vn homme dans la miſere, ils ne peuuent auſſi l'arracher de l'heureuſe vie. Si le Sage, comme vous dites, ne peut tomber d'vn eſtat heureux en vn eſtat miſerable, il ne peut tomber auſſi en vn eſtat qui ne ſoit pas heureux. Mais comment celuy qui a commancé à cheoir, & qui pour ainſi dire eſt deſia en l'air pour tomber dans le precipice, pourroit-il demeurer en quelque endroit? La meſme choſe qui l'empeſche d'aller au fond, le ſouſtient perpetuellement, & le retient toûjours en haut. Mais ne peut-on pas couper le cours de l'heureuſe vie? Il ne peut pas ſeulement eſtre affoibly ny receuoir la moindre interruption: Il ne faut donc que la Vertu

pour composer l'heureuse vie. Mais, me dira-on, le Sage qui a vescu long-temps, & qui n'a ressenty aucunes douleurs, n'est-il pas plus heureux que celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune ? Mais respondez-moy, ie vous prie, en est-il meilleur & plus vertueux ? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par consequent l'heureuse vie, qui est l'ouurage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle ne merite pas seulement qu'on se détourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu? c'est de n'auoir point besoin de l'auenir, de ne compter point ses iours, & d'estre parfait en quelque espace de temps que ce soit. Toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine, parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & que nous donnons à nos vices le nom de vertu. Mais ne deuroit-on pas trouuer estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens, qu'il estoit souuerainement heureux? Cependant cette parole a esté prononcée dans l'Escole, & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres heureux, disoit Epicure dans les plus violentes douleurs d'vne retention d'vrine, & d'vne dissenterie incurable. Pourquoy donc ces mesmes sentimens sembleroient-ils incroyables parmy les adorateurs de la vertu, puis qu'ils se rencontrent dans les esclaues de la volupté ? Ces hommes lasches, & qui ont l'ame si basse, disent que le Sage ne sera ny miserable, ny heureux au mileu des douleurs & des calamitez extremes. Or cela est incroyable, & plus incroyable que le reste, car ie ne sçaurois m'imaginer comment la vertu renuersée de son thrône, ne tombera pas en mesme temps iusques au fond du precipice. Il faut certes ou que la vertu rende l'homme heureux, ou que si elle n'a pas ce pouuoir, elle ne puisse l'empescher d'estre miserable. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle demeure vertu, il est impossible de la vaincre, & apres tout il faut neceſſairement qu'elle soit vaincuë ou victorieuse. Il n'y

a dit-on, que les Dieux qui ſoient capables de la vertu, & de l'heureuſe vie. Quant à nous, nous n'auons qu'vne ombre & qu'vne image de ſes biens ; nous en approchons ſeulement, mais iamais nous n'y arriuons. Pour ce qui concerne la raiſon, elle eſt commune aux Dieux, & aux hommes ; elle eſt parfaite & accomplie dans les Dieux, & pourroit deuenir parfaite en nous ; mais nos imperfections, & nos infirmitez nous en oſtent l'eſperance. Car la partie irraiſonnable, comme vn depoſitaire peu capable de conſeruer de grands biens, & dont le iugement eſt touſiours chancelant & incertain, deſire la ſatisfaction des yeux & des oreilles, elle ſouhaitte la ſanté, & demande la bonne mine, vne vigueur qui dure toûjours, & vne plus longue vie que l'ordinaire. Mais par le moyen de l'autre partie qui joüit de la raiſon, l'on peut faire des choſes dont on ne ſe repentira point, comme font les ignorans & les imparfaits. Car il y a en eux ie ne ſçay quelle deprauation qui les fait touſiours pancher du coſté du vice. Veritablement les actions de l'autre ne ſe ſentent point de cette deprauation, & neantmoins elles ſont eloignées du bien. Il n'eſt pas encore bon, mais il ſe forme pour le deuenir, car celuy-là eſt encore mauuais à qui il manque quelque choſe pour eſtre bon.

Mais ſi quelqu'vn a dans le cœur
Vne conſtance inébranlable,
Et qu'il n'emprunte ſa vigueur
Que d'vne vertu veritable.

III. Sans doute il égale les Dieux, & ſe ſouuenant de ſon origine il aſpire ſeulement au Ciel ; & l'on ne peut eſtre blaſmé de vouloir remonter aux lieux d'où l'on eſt deſcendu. Mais qui vous empeſcheroit de croire qu'il y a quelque choſe de diuin en celuy qui eſt vne partie de Dieu meſme ? Ce grand Tout où nous ſommes compris, eſt vn, c'eſt Dieu meſme, dont nous ſommes les compagnons & les membres. Il n'y a rien dont noſtre eſprit ne ſoit capable, il ſe peut porter iuſqu'au plus haut degré de la perfection, pourueu qu'il ne ſe laiſſe point abbattre par la peſanteur des vices. Comme naturellement nos corps ſont droits, & qu'ils portent la teſte eleuée vers le Ciel, ainſi l'on doit ſe repreſenter l'eſprit. Il peut s'eleuer & s'eſtendre tout autant qu'il luy plaiſt, la nature l'a

formé auec intention qu'il voudra les meſmes choſes que les Dieux, qu'il ſe ſeruira comme eux de ſes forces, & qu'il prendra toute l'eſtenduë qui luy eſt poſſible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter en haut par vn ſecours eſtranger, il auroit beaucoup de peine de monter iuſques dans le Ciel où il retourne comme chez ſoy. Quand il en a trouué le chemin, il marche courageuſement, il meſpriſe toutes choſes, il eſtime l'or & l'argent digne des meſmes tenebres qui les enſeueliſſoient ſous la terre auant qu'on les en euſt tirez. Il n'a garde de faire cas de cette trompeuſe lueur, qui ébloüit les yeux du vulgaire, & les deſtourne de la contemplation du Ciel. Il ſçait que tous ces treſors ſont faits de la meſme terre d'où les arrache noſtre auarice. Il ſçait diſie que les veritables richeſſes ſont autre-part que dans le monde, & qu'il eſt plus auantageux de remplir ſon ame que ſon coffre. On luy peut raiſonnablement attribuër la domination de toutes choſes, & le mettre en la poſſeſſion de toute la nature, de ſorte qu'il n'ait point d'autres bornes que l'Orient, & l'Occident, & qu'il poſſede toutes choſes, comme les Dieux, & que du haut degré où il ſera, il meſpriſe les richeſſes & les riches de la terre; Entre leſquels il n'y en a point de ſi contents de ſon propre bien qu'ils ſont enuieux de celuy d'vn autre. Quand l'eſprit ſe ſera eleué ſi haut, il ne conſiderera plus ſon corps comme l'objet de ſes tendreſſes, mais comme vn fardeau neceſſaire dont il doit auoir quelque ſoin, & ne s'aſſujettira pas à cette maſſe à laquelle il doit commander. Quiconque obeït à ſon corps, ne peut eſtre eſtimé libre. Car pour ne point parler des autres Maiſtres, dont le trop grand ſoin que nous auons de noſtre corps, nous a deſia rendus les eſclaues, ſon empire eſt trop faſcheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de ſon courage; & ne ſe met pas en peine de ce que deuiendront ſes deſpoüilles. Comme nous ne nous ſoucions plus du poil qu'on nous a coupé, ainſi quand l'ame qui eſt diuine veut enfin ſortir de l'homme, qu'on iette ſon corps au feu, que les beſtes le deſchirent, ou qu'on le mette dans la terre, elle n'eſtime pas s'en deuoir plus ſoucier que l'enfant qui vient de naiſtre, des peaux où il eſtoit enueloppé dans le ventre de ſa mere. En effet ſoit qu'vn corps ſoit impitoyablement abandonné aux Corbeaux,

Ou

Ou qu'on le donne en proye aux Monſtres de la Mer.
Tout cela ne regarde point l'eſprit. Si meſme quand il eſtoit parmy les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redouteroit-il apres la mort ? Non, non, dit-il, ie ne ſuis point eſpouuanté ny par l'appareil des bourreaux, ny par le dechirement du corps abandonné aux opprobres ; Toutes ces choſes ne paroiſtront horribles qu'à ceux qui en ſeront les teſmoins. Ie ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs, ie ne leur recommande point mon corps, la Nature a donné ordre, que perſonne ne demeuraſt ſans ſepulture. Le temps enterre les hommes que l'inhumanité des Tyrans a fait ietter dans les campagnes ; Et Mecenas, diſoit fort bien,

Il n'importe pas à mon corps
Qu'on luy donne vne ſepulture ;
La Nature enterre les morts
Qu'on a laiſſez à l'auanture.

Vous croyez ſans doute, que celuy qui a prononcé cette parole, eſtoit vn homme genereux. En effect il auoit l'eſprit grand & digne d'vn homme, s'il ne l'euſt point enerué luy-meſme, & qu'il ne ſe fuſt point laiſſé corrompre par les flatteries de la fortune.

EPISTRE XCIII.

ARGVMENT.

I. Qu'il faut meſurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps qu'on a veſcu.
II. Que la vie a eſté aſſez longue, quand elle a eſté vertueuſe.

APRES auoir veu la Lettre par laquelle vous vous plaignez de la mort du Philoſophe Metronacte, comme s'il euſt pû ou qu'il euſt dû viure dauantage, i'y ay trouué à redire vôtre moderation, & voſtre conſtance ordinaire. Cette belle qualité dont vous auez touſiours eu de reſte dans toutes ſortes de rencontres, enfin vous a manqué dans la meſme occaſion où elle manque à tout le monde. I'en ay veu beaucoup qui ſont iuſtes & équitables enuers les hommes, mais

ie n'en ay veu pas vn qui le fuſt enuers les Dieux. Nous diſons à tous momens des injures à la Prouidence; Et comme ſi elle nous deuoit rendre compte, nous luy demandons en la blaſmant, Pourquoy cét homme eſt-il mort en la fleur de ſon âge ? Pourquoy celuy-là ne meurt-il pas ? Et pourquoy traine-il ſa vie iuſqu'à vne vieilleſſe importune & à luy-meſme, & à tous les autres ? Dites-moy, ie vous prie, lequel vous iugez le plus raiſonnable, ou que vous obeyſſiez à la nature, ou que la nature vous obeyſſe ? Mais pourquoy vous inquieter de ſortir bien toſt d'vn lieu, d'où vous deuez ſortir quelque iour ? Il ne faut pas nous ſoucier de viure long-temps, mais de viure aſſez. Car pour viure long-temps, nous auons beſoin d'vne grace particuliere du deſtin; mais pour viure aſſez, nous n'auons beſoin que de courage. La vie eſt longue quand elle eſt parfaite. Or elle eſt parfaite, quand l'ame a bien ſceu ſe ſeruir de ſes biens, & qu'elle s'eſt donnée la domination & l'empire de ſoy-meſme. Que ſert à celuy-là d'auoir veſcu quatre-vingts ans & de les auoir paſſez dans l'oyſiueté ? Certainement il n'a pas veſcu, il a ſeulement demeuré dans le monde. Il n'eſt pas mort bien tard, mais il a eſté long-temps à mourir. Il a veſcu quatre-vingts ans; mais vous pouuez commencer par tous les iours de ſa vie à compter celuy de ſa mort. Veritablement celuy-cy eſt mort ieune, & en la fleur de ſon âge; mais il a fait tous les deuoirs d'vn bon Citoyen, d'vn bon amy, & d'vn bon fils. Il ne s'eſt eſpargné en aucune occaſion, il n'a iamais ceſſé de bien faire. Encore que ſon âge ſoit imparfait, toutesfois ſa vie eſt parfaite. L'autre a veſcu quatre-vingts ans, ou pour parler plus ſainement, il a eſté quatre-vingts ans ſur terre, ſi ce n'eſt peut-eſtre que vous vouliez dire qu'il a veſcu, comme on dit que viuent les arbres. Ie vous prie, Lucilius, que nous faſſions en ſorte que comme les choſes precieuſes, noſtre vie ſoit conſiderée par ſon poids, & non pas par ſon eſtenduë. Meſurons-là par nos actions & non pas par le temps. Voulez-vous ſçauoir la difference qu'il y a entre cét homme vigoureux, qui a meſpriſé la fortune, & qui a eu ſa part de tous les accidens de la vie humaine, & qui enfin eſt arriué au ſouuerain bien ? Voulez-vous, dis-je, ſçauoir quelle difference il y a entre cét homme, & celuy qui a paſſé beaucoup d'années. L'vn vit encore apres ſa mort, & l'autre eſtoit deſia

mort, auant meſme que de mourir. Donnons donc des loüanges & tout enſemble vne place dans le nombre des bienheureux à celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit eſté donné pour viure. Il a iouy de la veritable lumiere, il n'a pas eſté du commun, il a veſcu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournées, & quelquesfois, comme il arriue dans le monde, il a veu tonner ſur ſa teſte. Demandez-vous combien cét homme a veſcu ? Il a veſcu iuſques à la poſterité, il a paſſé meſme au de là, & s'eſt rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'eſt pas que ie vouluſſe refuſer de viure long-temps; mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque choſe à vne vie heureuſe, ſi l'on en a retranché le cours. Car ie ne me ſuis iamais attendu de partir ſeulement au iour, qu'vne eſperance inſatiable m'auoit promis, comme le dernier de la plus longue vie des hommes; mais il ne s'en eſt point paſſé que ie n'aye conſideré comme le dernier de ma vie. Pourquoy me demandez-vous en quel temps ie naſquis, & ſi ie ſuis encore ieune ? Ne vous en informez point, i'ay mon compte. Comme vn homme peut eſtre parfaict, encore qu'il ſoit de petite taille; ainſi la vie peut-eſtre parfaite dans vn petit eſpace de temps.

II. L'âge doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres; il ne dépend pas de moy de viure long-temps, mais il dépend de moy de bien viure durant le temps que ie viuray. Exigez cela de moy, afin que ie ne paſſe point ma vie dans les tenebres comme vne perſonne inconnuë, & que ie ne viue pas ſeulement, mais que ie viue comme ie dois. Demandez-vous quel eſt l'eſpace le plus conſiderable de la vie? C'eſt de viure iuſques à ce qu'on ait acquis la ſageſſe. Celuy qui eſt paruenu à ce point, a eu ſans doute la meilleure & la plus belle part de la vie, s'il n'a pas eu la plus longue. Il peut hardiment ſe glorifier, il peut rendre aux Dieux des actions de graces; & quand il ſera deuant eux, il peut s'attribuer la gloire de ſon eſtre auſſi-bien qu'à la Nature. Et certes il ſe l'attribuëra auec raiſon; car il eſt veritable qu'il a rendu ſa vie beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a laiſſé le modelle d'vn homme de bien, il a monſtré ce qu'il eſtoit; Et s'il euſt peu adiouſter quelque choſe à ſa vie, ce qu'il y euſt ajouſté, euſt eſté ſemblable au paſſé. Mais combien de temps viuons nous? Cependant durant le peu de temps que nous viuons,

nous voulons auoir la connoiſſance de toutes choſes. Nous ſçauons les commencemens d'où la Nature s'eſleue ſi haut, l'ordre qu'elle a eſtably dans le monde, par quelles reuolution elle renouuelle les années, comment elle fait finir toutes choſes, & de quelle façon elle s'eſt faite ſoy-meſme la fin de ſoy-meſme. Nous ſçauons que les aſtres roulent par vn mouuement qui leur eſt propre, qu'il n'y a rien de ſtable que la terre, & que toutes les autres choſes ont vne courſe, & vne rapidité continuelle. Nous ſçauons pourquoy la Lune acheue pluſtoſt ſon cours que le Soleil, pourquoy eſtant plus lente que luy, elle le laiſſe apres elle, luy qui eſt bien plus viſte qu'elle; Comment elle reçoit ſa lumiere, & comment elle la perd, ce qui nous amene la nuict, & ce qui nous ramene le iour. Mais il faut aller aux lieux d'où vous verrez de plus prés toutes ces choſes. Et comme dit vn Sage, ce n'eſt point l'eſperance que i'ay d'aller retrouuer mes Dieux, qui me fait ſortir du monde auec tant de reſolution & de conſtance; I'ay merité d'eſtre receu en leur compagnie, i'ay deſia conuerſé auec eux, i'ay fait monter mon ame iuſqu'à eux, & ils ont fait deſcendre la leur iuſqu'à moy. Suppoſons toutefois que ie periſſe entierement, & qu'il ne reſte rien de l'homme apres la mort, ie n'en ay pas vn moindre courage, bien qu'au partir de ce lieu ie ne doiue aller nulle part. Mais il n'a pas veſcu tout le temps qu'il pouuoit viure. Il ſe trouue de petits liures qui ſont neantmoins vtiles, & qui meritent qu'on les liſe. Vous auez ouy parler des Annales de Tamuſius. Vous ſçauez qu'elles ne ſont pas fort belles, & comment on les appelle. La vie de quelques vns eſt longue de la meſme ſorte, & reſſemble à ſes Annales. Eſtimez-vous plus heureux le gladiateur qui eſt tué le ſoir d'vne feſte publique, que celuy qui l'eſt à midy? Et croyez-vous qu'il y en ait quelqu'vn ſi follement amoureux de la vie, qu'il ayme mieux auoir la gorge coupée dans l'endroit où l'on porte les bleſſez, que de mourir ſur l'arene. Nous ne ſuiuons pas de plus loin ceux qui ſont paſſez deuant nous. La mort ſe jette indifferemment ſur tout le monde, celuy qui meurt, ſuit vn autre qui vient de mourir. Celuy qui tuë ſuit de prés celuy qu'il a tué. Enfin ce temps dont nous nous mettons en ſi grande peine, eſt fort peu de choſe; & aprés tout de quoy nous ſert de fuïr pour quelques momens ce qu'il nous eſt impoſſible d'éuiter.

EPISTRE XCIV.

ARGVMENT.

I. Diſpute ſur les enſeignemens & les preceptes de la Philoſophie.

II. De leur vſage.

I. QVELQVES-VNS n'ont fait eſtat que de cette partie de la Philoſophie, qui donne à chaque perſonne les enſeignemens qui luy ſont propres, & qui ne s'amuſe point à former l'homme en general. Ils n'ont eſtimé que cette partie de la Philoſophie qui enſeigne à l'homme comment il doit viure auec ſa femme; au Pere, comment il doit éleuer ſes enfans; au Maiſtre, comment il doit gouuerner ſes ſeruiteurs; & ont rejetté toutes les autres, s'imaginans qu'elles eſtoient inutiles & incapables de nous profiter; comme ſi quelqu'vn nous pouuoit donner de bons conſeils pour vne partie de la vie, s'il n'auoit eu auparauant vne connoiſſance entiere de toute la vie. Au contraire Ariſton, Philoſophe Stoïcien, eſtime que cette partie de la Philoſophie n'eſt point du tout conſiderable, & qu'elle ne va pas iuſqu'au cœur. Mais il dit, que celle qui ne s'occupe point à donner des inſtructions particulieres, apporte de grands aduantages, que les maximes generalles de la Philoſophie eſtabliſſent le ſouuerain bien, & que quiconque en a connoiſſance, ſe peut preſcrire luy-meſme ce qu'il faut faire en chaque choſe. Comme celuy qui apprend à tirer, taſche du commencement de donner touſiours en vn certain lieu, & forme ſa main & ſon bras pour y enuoyer tout droit ſon dard ou ſa fléche; Mais lors que par le trauail & par l'exercice il a enfin acquis cette habitude, il s'en ſert par tout où il luy prend enuie de tirer; car il a appris de frapper non pas vne choſe ou vne autre, mais tout ce qui luy viendra dans l'eſprit. Ainſi celuy qui s'eſt inſtruit pour toute ſa vie n'a point beſoin de preceptes particuliers, puis qu'il ſçait generallement toutes choſes. Il n'importe qu'il ayt appris comment il faut viure auec ſa femme ou auec ſon fils, c'eſt aſſez qu'il ayt appris à bien viure; Car cela comprend

de quelle façon il faut viure auec ſa femme & ſes enfans. Veritablement Cleanthes eſtime que cette partie eſt vtile en quelque choſe ; mais qu'elle eſt foible d'elle meſme, ſi elle ne tient à tout le corps, & qu'elle n'ayt la connoiſſance des maximes generalles de la Philoſophie, & des principales choſes qu'elle contient. On diuiſe donc ce diſcours en deux queſtions. Premierement on demande ſi cette partie de la Philoſophie eſt vtile ou inutile? Et enfin ſi elle ſuffit toute ſeule pour faire vn homme de bien, c'eſt à dire, ſi elle eſt ſuperfluë, ou ſi elle rend les autres ſuperfluës? Ceux à qui il ſemble que cette partie eſt inutile & ſuperfluë, ſe ſeruent de ces argumens pour confirmer leur opinion; S'il y a, diſent-ils, quelque choſe deuant les yeux qui empeſche la veuë, il faut faire en ſorte de l'oſter, & ſi on ne l'oſte pas, celuy-là ſans doute perd ſon temps qui vous dit, Vous marcherez ainſi, vous porterez là voſtre main. Tout de meſme ſi quelque choſe aueugle l'ame, & l'empeſche de connoiſtre ce qui eſt de ſon deuoir, celuy-là ne fait rien du tout qui s'efforce de vous enſeigner, que vous viurez ainſi auec voſtre pere, & ainſi auec voſtre femme. Car les preceptes particuliers ne ſeruiront iamais de rien tant que les tenebres de l'erreur ſeront repanduës dans vne ame. Mais quand vous les aurez diſſipez, alors vous connoiſtrez clairement ce que vous deuez à chacun. Autrement ce n'eſt pas guerir vn homme, c'eſt ſeulement luy enſeigner ce qu'il doit faire quand il ſera guery. Vous monſtrez à vn pauure à bien vſer des richeſſes, mais comment voulez-vous qu'il ſe ſerue de vos inſtructions, tandis qu'il ſera dans la pauureté? Vous monſtrez à vn miſerable qui meurt de faim, ce qu'il doit faire quand il ſera raſſaſié; Oſtez luy pluſtoſt la faim qui luy deuore les entrailles. Ie vous diray la meſme choſe des vices, il les faut oſter de l'ame, & non pas enſeigner ce qu'il eſt impoſſible de faire tandis qu'ils demeureront dans l'ame. Si nous ne nous dépoüillons des fauſſes opinions qui nous tourmentent, ny l'auare ne comprendra iamais comment il faut ſe ſeruir de l'argent, ny le timide comment on peut mépriſes les dangers. Il faut faire en ſorte de luy imprimer dans l'ame que les richeſſes ne ſont ny des biens ny des maux; il faut luy faire voir que les plus riches ſont les plus miſerables; que tout ce que craint le vulgaire, la douleur meſme, & la mort, ne ſont pas tant à craindre que l'on ſe figure, que

meſme en la mort, qui eſt vne loy commune & vne neceſſité inéuitable, on trouue cette conſolation, qu'on ne la ſouffre iamais deux fois; & que le remede de la douleur eſt de s'armer d'vne conſtance d'eſprit qui ſe rend plus ſupportable tout ce qu'il a enduré courageuſement; Que la douleur a cela de fauorable, que ſi elle eſt violente, elle ne peut eſtre de durée, & que ſi elle eſt de durée, elle ne peut eſtre violente; Qu'il faut enfin ſuporter conſtamment tout ce que nous impoſe la neceſſité des choſes du monde. Lors que par ces maximes vous luy aurez mis deuant les yeux l'eſtat de ſa condition; lors qu'il aura reconnu que ce n'eſt pas la volupté, mais ſeulement la nature qui compoſe l'heureuſe vie; lors qu'il aura deſcouuert que la vertu eſt l'vnique bien de l'homme, & que le vice eſt le ſeul mal qu'il ſe doit mettre en peine d'éuiter; enfin lors qu'il aura compris que toutes les autres choſes, comme les richeſſes, les honneurs, la ſanté, les forces, les commandemens, ſont des choſes indifferentes, & qu'on ne les doit compter ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de perſonne qui luy donne des auis & des inſtructions pour chaque choſe, & qui luy diſe de quelle façon il doit marcher, à quelle heure il faut qu'il mange, ce qui eſt du deuoir de l'homme, de la femme, de celuy qui eſt marié, & de celuy qui ne l'eſt point. Car enfin ceux qui donnent des leçons ſi exactes de toutes ces choſes, ne les peuuent pratiquer eux-meſmes. Le Precepteur les enſeigne à ſon écolier, la bonne femme aux petits enfans; Et vn maiſtre qui ſe met touſiours en colere, taſche de faire comprendre qu'il ne ſe faut point mettre en colere. Si vous entrez dans vne Eſcole, vous trouuerez que l'on enſeigne aux enfans tout ce que les Philoſophes agitent auec vn viſage ſi ſerieux. Enfin enſeignerez-vous des choſes manifeſtes & connuës de tout le monde, ou ſeulement des choſes douteuſes? Pour les choſes connuës il n'eſt pas beſoin de les enſeigner; Et l'on n'adjouſte point de croyance à celuy qui en enſeigne de douteuſes. Il n'eſt donc pas neceſſaire de donner des enſeignemens. C'eſt pourquoy vous deuez obſeruer cette methode en inſtruiſant, d'appuyer par de bonnes preuues les choſes obſcures & douteuſes que vous enſeignez; & les raiſons que vous en apporterez, ſeront fortes & conuainquantes d'elles-meſmes. Vous vous gouuernerez ainſi auec vn Amy, (pouuez-vous dire) ainſi auec vn

Citoyen, ainſi auec vn compagnon, pourquoy ? Parce que cela eſt iuſte. La Iuſtice meſme me fait cette leçon, ie trouue en cela vne equité deſirable d'elle meſme, à laquelle nous ne ſommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompenſe. Enfin, ie trouue que celuy là n'eſt pas iuſte, qui aime autre choſe en cette vertu qu'elle meſme. Quand ie me ſuis perſuadé tout cela, & que ie me le ſuis imprimé dans l'ame, dequoy profitent des preceptes qui inſtruiſent ſeulement vne perſonne deſia inſtruite? C'eſt vne choſe inutile de donner des preceptes à vn homme qui les ſçait deſia; & ce n'eſt pas faire aſſez que d'en donner à vn ignorant; car il doit apprendre non ſeulement ce qu'on luy enſeigne, mais auſſi pourquoy on l'enſeigne. Mais à qui les preceptes ſont-ils neceſſaires ? à celuy qui a les veritables opinions touchant le bien & le mal, ou à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas, ne receura de vous aucun ſecours, parce qu'il aura deſia les oreilles pleines d'vn bruit contraire à vos enſeignemens; Et celuy qui a vne parfaite connoiſſance de ce qu'il faut fuir & ce qu'il faut deſirer, ſçait bien ce qu'il eſt obligé de faire, ſans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainſi l'on peut meſpriſer auec raiſon cette partie de la Philoſophie qui s'occupe à donner des enſeignemens. Il y a deux choſes qui ſont cauſe des fautes que nous commettons; Ou nous auons dans l'eſprit vne certaine malice qui s'y eſt contractée par de mauuaiſes opinions, ou quand meſme il ne ſeroit point préoccupé par l'erreur, il y eſt diſpoſé, il y eſt enclin, & ſe laiſſe bien-toſt corrompre par vne apparence qui l'entraiſne, où il ne faudroit pas qu'il allaſt. C'eſt pourquoy ſi noſtre ame eſt malade, nous deuons nous efforcer de la guerir & de la purger de ſes vices, ou ſi elle n'eſt pas malade, & qu'elle ait ſeulement de la diſpoſition au mal, il faut le preuenir par les remedes. Or les maximes de la Philoſophie ſont l'vn & l'autre, & partant les preceptes particuliers ſont inutiles. D'ailleurs ſi nous voulons donner des preceptes à chacun en particulier, nous entreprenons vne beſogne qui n'aura iamais de fin. Car nous deuons donner d'autres aduis à vn vſurier qu'à vn Laboureur; d'autres à vn Marchand qu'à vn homme de Cour; d'autres à celuy qui ayme ſes pareils, qu'à celuy qui ayme ſes inferieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage, que vous enſeigniez

gniez comment il faudra viure auec vne femme que l'on aura eſpouſée fille, comment auec vne autre qui aura deſia eſté mariée, comment auec vne riche, & comment auec celle qui ne vous aura rien apporté en mariage. Mais penſez-vous qu'il n'y ait point de difference entre vne femme ſterille, & celle qui ne l'eſt pas; entre vne femme âgée & vne jeune fille, entre vne mere & vne maraſtre? Il eſt preſque impoſſible de s'imaginer toutes ces diuerſes eſpeces, & cependant chacune en particulier veut des preceptes particuliers. Mais les loix de la Philoſophie ſont courtes, & ne laiſſent pas d'embraſſer toutes ces choſes. Adiouſtez à cela que les preceptes du Sage doiuent eſtre limitez & certains. S'il y en a que l'on puiſſe limiter, ils n'ont pas la marque de la Sageſſe, qui connoiſt les bornes de toutes les choſes. Il faut donc que cette partie de la Philoſophie, de qui toute la fonction eſt de donner des preceptes particuliers, ſoit oſtée hors du commerce, parce qu'elle ne peut donner à beaucoup de monde ce qu'elle promet à peu de perſonnes. Mais au contraire la ſageſſe reſpand ſes faueurs de tous coſtez, & veut eſtre vtile à tous les hommes. Il n'y a point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Medecins entreprennent la gueriſon, ſinon que l'vne procede de la corruption des humeurs, & que l'autre prend naiſſance de la fauſſeté des opinions. L'vne tire les cauſes de ſa fureur, de l'indiſpoſition des corps, & l'autre eſt vne maladie d'eſprit. Si quelqu'vn vouloit apprendre à vn furieux de quelle façon il doit parler, & de quelle façon il doit marcher, comment il ſe doit gouuerner en public, & comment en particulier, il ſeroit ſans doute plus inſenſé que celuy qu'il voudroit inſtruire. Il faut premierement purger la melancolie & oſter les cauſes du mal. On doit faire la meſme choſe en cette autre fureur de l'eſprit, il faut l'arracher de ſon ſiege; autrement tous les aduertiſſemens ſeront inutiles, & qui ſe voudra meſler d'inſtruire perdra ſon temps & ſes paroles. Voila les raiſons d'Ariſton. Mais nous donnerons des reſponſes particulieres à chacune en particulier. Ie reſpondray premierement à ce qu'il dit, que s'il y a quelque choſe deuant les yeux qui empeſche la veuë, il faut neceſſairement l'oſter, Ie confeſſe que l'œil n'a point beſoin de precepte pour voir, mais de remedes qui nettoyent la veuë & en oſtent l'empeſ-

chement. Car c'eſt par la Nature que nous voyons, & celuy qui oſte l'obſtacle de la veuë, ne fait que luy rendre ſon vſage; mais la nature ne nous enſeigne pas ce qu'il faut faire en chaque choſe, & ce qui eſt du deuoir de chaque homme en particulier. Au reſte, celuy à qui l'on vient d'oſter vne taye, n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veuë, mais celuy qu'on vient de guerir du vice, en peut en meſme temps guerir les autres. Il n'eſt pas beſoin d'exhortations ny de conſeils pour faire connoiſtre à l'œil la difference des couleurs, il diſtinguera bien le noir d'auec le blanc ſans que perſonne l'en auertiſſe. Au contraire l'eſprit a beſoin de quantité d'enſeignemens pour regarder ſainement ce qu'il faut faire dans la vie. Apres tout, le Medecin ne traitte pas ſeulement les yeux malades, mais il donne encore des auis pour leur conſeruation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encores foibles vous alliez tout d'vn coup au grand iour; prenez l'ombre en ſortant de l'obſcurité de la chambre, apres cela donnez-vous vn peu plus de hardieſſe, & accouſtumez-vous peu à peu au grand iour. Ne vous mettez point à l'eſtude auſſi-toſt apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils ſont encore bouffis & enflez, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au viſage. Il donne quantité de ſemblables auis qui ne profitent pas moins que les medicamens; & enfin la Medecine adjouſte les conſeils aux remedes. L'erreur, dit-on, eſt cauſe des fautes que nous commettons; mais les preceptes ne l'arrachent pas de noſtre ame, & ne renuerſent pas les fauſes opinions que nous auons des biens ou des maux. Ie confeſſe que les preceptes ſeuls ne ſont pas capables d'eux meſmes de deſtourner l'ame d'vne mauuaiſe opinion, mais il ne s'enſuit pas de là qu'ils ne puiſſent profiter ſi on n'y adjouſte d'autres choſes. Premierement ils rafraiſchiſſent la memoire, & en ſuitte ils produiſent cét effect, que les choſes qu'on ne void que confuſément dans le general, ſont conſiderées plus exactement quand elles ſont diuiſées. Vous pourriez dire le meſme que toutes les conſolations & les exhortations ſont inutiles. Cependant elles ne ſont pas inutiles, ny par conſequent les aduertiſſemens. C'eſt vne folie, dit-on, de preſcrire à vn malade ce qu'il doit faire quand il ſera en ſanté, puis qu'il faut auparauant luy faire recouurer la ſanté, ſans laquelle tous les preceptes qu'on luy

donne, ſeront vains & inutiles. Mais ne ſe trouue-il pas quelque choſe de commun aux malades & aux ſains dont on peut leur donner auis, comme de ne manger point trop viſte, & d'euiter le trop grand trauail ? Il y-a des preceptes pour le pauure & pour le riche, qui ſont communs à tous les deux. Gueriſſez l'auarice, dit Ariſton; & vous n'aurez plus beſoin de conſeiller ny le pauure ny le riche; quand ils n'auront plus de conuoitiſe. Mais n'eſt-ce pas autre choſe de ne deſirer point de richeſſes, & autre choſe de bien vſer des richeſſes, dont la meſure n'eſt point connuë par les auares, ny l'vſage par les prodigues ? Oſtez, dit-on, les erreurs, & les preceptes ſeront inutiles. Cela eſt faux. Car ſuppoſons que l'auarice ſe ſoit élargie, que la prodigalité ſe ſoit reſſerrée, que la temerité ait pris vn frein, & qu'on ait donné des éperons à la timidité & à la pareſſe, encore eſt il neceſſaire d'apprendre ce qu'il faut faire, & comment nous deuons agir quand nous ſommes dépoüillez des vices. Les aduertiſſemens, dit-il, ne produiront aucun effect contre les vices inueterez. Veritablement les medecines ne peuuent rien ſur les maladies incurables; & toutesfois on ne laiſſe pas de s'en ſeruir, pour remede en quelques-vnes, & pour ſoulagement en d'autres. Mais quand la Philoſophie entiere feroit des efforts inutiles, & qu'elle employeroit en vain toute ſa puiſſance, pour arracher vne maladie qui auroit vieilly dans l'ame, & qui s'y ſeroit confirmée; il ne faut pas conclure de là qu'elle ne peut rien guerir parce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que ſert, dit le meſme Philoſophe, d'enſeigner des choſes connuës? Cela ſans doute profite beaucoup; car quelquesfois nous auons des connoiſſances, & nous ne penſons pas les auoir. La remonſtrance n'enſeigne pas, mais elle aduertit, mais elle excite le courage, mais elle entretient la memoire, & empeſche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choſes qui ſont neantmoins deuant nos yeux. La remonſtrance eſt vne eſpece d'exhortation, l'ame diſſimule ſouuent & feint de ne connoiſtre pas ce qu'elle connoiſt; C'eſt pourquoy il luy faut faire vne image & luy donner comme vne nouuelle connoiſſance des choſes les plus connuës. Il ſe faut mettre icy en memoire ce que diſoit Caluius, contre Vatinius; Vous ſçauez que l'on a fait vne grande brigue, & chacun ſçait que vous le ſçauez. Vous ſçauez qu'il faut auoir les amitiez

en vne ſaincte veneration, & cependant vous n'en faites rien. Vous ſçauez que celuy-là eſt vn meſchant qui veut que ſa femme ſoit pudique & qui va corrompre la pudicité des autres. Comme vous ſçauez qu'elle ne doit point auoir d'adultere, vous ſçauez auſſi que vous ne deuriez point auoir de concubine, & neantmoins vous en auez vne. Il eſt donc neceſſaire de rappeler voſtre memoire, & qu'elle ſoit touſiours deuant vos yeux. Nous deuons ſouuent parler des choſes qui peuuent nous eſtre ſalutaires, non ſeulement afin que nous les connoiſſions, mais afin que nous les trouuions touſiours preſtes, & que nous puiſſions nous en ſeruir aux occaſions. Adjouſtez à cela que ce qui eſt deſia connu ſe fait encore mieux connoiſtre. Si ce que vous enſeignez, eſt douteux, dit le meſme Philoſophe, il faut que vous apportiez des preuues; & par conſequent ce ſeront ces preuues qui profiteront, & non pas les preceptes. Mais n'arriue-il pas ſouuent que meſme ſans toutes ces preuues, l'autorité de celuy qui inſtruict eſt vtile & profitable? Les reſponſes des Iuriſconſultes ſont ſuiuies, encore qu'on n'en rende point les raiſons. Dauantage les preceptes ont d'eux-meſmes beaucoup de force, ſi on les comprend en quelques Vers, ou qu'on les reſſerre comme vne ſentence en peu de paroles de Proſe, à l'exemple de ceux-cy qui ſont de Caton. *N'achepte point les choſes inutiles, mais ſeulement les neceſſaires. Quand on n'achepteroit qu'vn liard les choſes dont on n'a pas beſoin, c'eſt touſiours les achepter trop cher.* Ainſi ces preceptes qui ont eſté rendus par les Oracles ou les autres ſemblables, ſont compris en peu de paroles; *Meſnage le temps; Connois-toy toy-meſme.* Mais quand quelqu'vn vous dira ces Vers, en demanderez-vous la raiſon?

L'oubly guerit les injures.
La fortune ayde les grands cœurs.
Le pareſſeux ſe nuit ſoy-meſme.

Certes toutes les choſes ſemblables n'ont point beſoin d'Aduocat, elles entrent facilement dans nos ſentimens; & par elles ſeules elles ſe rendent vtiles & profitables. Il y a dans toutes les ames des ſemences des choſes honneſtes, qui ſe reueillent par les aduertiſſemens, comme vne eſteincelle s'eſtend & produit vne grande flamme par vn petit ſouffle de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu, elle ne man-

que pas de s'éleuer & de paroiſtre en meſme temps. Enfin, nous auons dans l'ame quelques choſes, mais nous ne pouuons ſi promptement les trouuer; & auſſi-toſt que l'on en parle, elles ſe preſentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui ſont reſpanduës en diuers lieux, qu'vn eſprit peſant & qui manque d'exercice, ne peut recueillir de luy-meſme. Il faut donc les ramaſſer, & les aſſembler enſemble, afin qu'elles ayent plus de vigueur, & qu'elles donnent à cét eſprit vn plus grand ſecours. Ou ſi les preceptes ne ſeruent de rien, il faut meſpriſer toutes les façons d'inſtruire, & nous contenter de la ſeule nature. Ceux qui parlent de la ſorte, ne prennent pas garde qu'il y en a qui ont l'eſprit prompt & eſleué, que d'autres ſont groſſiers & peſans, & qu'enfin les vns ſont plus ſubtils & plus ingenieux que les autres. La force de l'eſprit reçoit ſa nourriture & ſon accroiſſement des preceptes. Il adjouſte ainſi de nouuelles perſuaſions à celles qui ſont nées auec luy, & corrige par ce moyen ſes deprauations & ſes erreurs. Si quelqu'vn, dit noſtre Philoſophe, n'a pas les veritables maximes, à quoy luy ſeruiront les preceptes & les aduertiſſemens tandis qu'il eſt enueloppé dans les vices? Ils ſeruiront à l'en deliurer; car la bonté de la nature n'eſt pas eſteinte en luy, elle eſt ſeulement offuſquée & abbatuë; elle fait meſme des efforts pour ſe releuer, & reſiſte de toutes ſes forces contre le mal. Mais quand elle a trouué du ſecours, & qu'elle eſt appuyée des preceptes, elle reprend vne vigueur toute nouuelle, pourueu que la contagion du vice l'ait ſeulement infectée, & qu'elle ne luy ait pas oſté la vie. Car alors la Philoſophie ſecouruë de toutes ſes forces, ne ſeroit pas capable de la reſtablir. Mais quelle difference trouuez-vous entre les maximes, & les preceptes de la Philoſophie, ſi ce n'eſt que les maximes ſont des preceptes generaux, & que les autres ſont particuliers; les vns & les autres donnent des enſeignemens, mais les vns en donnent en general, & les autres en particulier. Si quelqu'vn, dit-il, a les bonnes & les veritables maximes, c'eſt vne choſe ſuperfluë que de luy donner des aduertiſſemens. Non, non, il n'en eſt pas ainſi; car bien qu'il ait appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y penſe pas encore comme il deuroit. Et certes ce ne ſont pas ſeulement nos paſſions qui nous empeſchent de faire les bonnes choſes, c'eſt auſſi le peu de connoiſſance que nous auons de ce qu'il

faut faire en chaque occaſion. Veritablement nous pouuons auoir l'eſprit bien fait & bien diſpoſé, mais bien ſouuent il eſt pareſſeux; & par ce qu'il manque d'exercice, il ne peut trouuer de luy-meſme les veritables voyes qu'vn petit aduertiſſement luy découure. Oſtez, dit Ariſton, les fauſſes opinions que l'on a des biens & des maux, ſubſtituez les bonnes en leur place; & alors les aduertiſſemens ne trouueront rien à faire. Sans doute l'ame peut receuoir quelque reigle par ce moyen, mais il ne ſuffit pas tout ſeul pour la mettre dans le bon chemin. Car encore qu'on ait monſtré par de bons argumens en quoy conſiſtent les biens & les maux; toutesfois les preceptes trouuent encore de l'employ; La Prudence & la Iuſtice ont leurs deuoirs & leurs offices, & les Preceptes les font connoiſtre. Dauantage le iugement qu'on fait du bien ou du mal, c'eſt à dire, de la vertu ou du vice, eſt confirmé par la pratique des deuoirs où les enſeignemens nous conduiſent; car les vns & les autres ont de la correſpondance; & les vns ne peuuent aller deuant, que les autres ne les ſuiuent, gardant inuiolablement cét ordre, que les preceptes generaux vont touſiours les premiers. Mais, dit-on, les preceptes ſont infinis. Ie reſponds que cela eſt faux; car les preceptes des choſes de conſequence & des choſes neceſſaires ne ſont pas infinis, Ils ont veritablement quelques legeres differences ſelon l'occurence du temps, des lieux & des perſonnes, mais encore donne-t-on pour tout cela des preceptes generaux. Perſonne, dit-il, ne peut guerir la fureur par les preceptes, ny par conſequent la malice & la deprauation de l'ame. Cela n'a point de rapport, & eſt entierement diſſemblable; Car ſi vous oſtez la fureur, vous rendez en meſme temps la ſanté. Mais auſſi-toſt que nous auons arraché de l'ame les mauuaiſes opinions, nous ne voyons pas encore ce qu'il faut faire, & quand nous le verrions, l'aduertiſſement fortifie le ſentiment veritable que nous auons du bien & du mal. Mais il eſt meſme faux de dire, que les preceptes ne peuuent rien ſur les furieux. Car s'ils n'ont pas ſeuls aſſez de force, au moins ils aydent à la gueriſon; Et la menace & la reprehenſion ont ſouuent retenu des furieux. Ie parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'eſprit, mais qui l'ont ſeulement égaré. Les Loix meſmes, dit Ariſton, n'ont pas la force de nous faire faire ce que nous

deuons ; & que ſont les Loix autre choſe, que des preceptes meſlez de menaces ? Premierement, elles ne perſuadent point par ce qu'elles menacent ; mais les Preceptes ne contraignent point, & ce qu'ils obtiennent, ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela, les Loix deſtournent du crime par la crainte qu'elles donnent ; & les Preceptes nous exhortent doucement à noſtre deuoir. Adjouſtez que les Loix ſeruent de beaucoup aux bonnes meurs, pourueu qu'elles ne faſſent pas ſeulement des commandemens, mais qu'elles donnent encore des inſtructions. Ie ne puis m'accorder en cela auec Poſſidonius, & ie n'approuue point ces longues Prefaces qui ſont au deuant des Loix de Platon : Car il faut que la Loy ſoit conceuë en peu de paroles, afin que comme vne voix enuoyée du Ciel elle s'imprime plus facilement dans l'eſprit de tous les hommes. Il faut qu'elle commande en Souueraine, & qu'elle ne s'amuſe point à diſputer. Et apres tout, ie ne void rien de plus froid, ny de plus impertinent qu'vne Loy qui ne marche qu'apres vn long preambule. Ordonnez, & dittes-moy ſeulement ce que vous voulez que ie faſſe, ie n'écoute pas pour m'inſtruire, mais pour obeïr. Elles ſont donc vtilles & profitables, & en effect vous recognoiſtrez que les villes qui ont eu de mauuaiſes Loix, ont eſté des villes débauchées & remplies de mauuaiſes meurs. Mais, me dira-t-on, elles ne profitent pas à tout le monde. La Philoſophie meſme, toute puiſſante qu'elle eſt, n'a pas ce pouuoir. Cependant elle n'eſt pas inutile ny incapable de former les ames. Et qu'eſt-ce auſſi que la Philoſophie, que la Loy de la vie humaine ? Mais ſuppoſons que les Loix ne profitent pas ; il ne s'enſuit pas de là que les aduertiſſemens ne profitent point. Ou bien il faudra que vous diſiez que les conſolations, les perſuaſions, les exhortations, les reprimandes, les reproches, les loüanges ne peuuent produire aucuns effects. Toutes ces choſes ſont des eſpeces d'aduertiſſemens, c'eſt par leur moyen qu'on arriue à l'eſtat de perfection. Il n'y a rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choſes ; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en ſont égarez, & qui panchoient du coſté des vices, que la conuerſation des gens de bien. Elle s'inſinuë peu à peu dans les cœurs ; & les voir & les entendre ſouuent, nous tient lieu d'inſtruction, & a la meſme force que les

preceptes. Enfin la rencontre ſeule des Sages eſt vtile, & l'on peut apprendre quelque choſe d'vn homme vertueux encore qu'il ne parle point. Mais ie ne pourrois pas dire auſſi facilement comment cela profite, que ie ſens qu'il a profité. Il ſe trouue quelques petits animaux, dit Phedon, dont on ne ſent point les piqueures, tant leur aiguillon eſt ſubtil & delié. Il n'y a que la tumeur qui découure qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur meſme on ne void les marques d'aucune picqueure. La meſme choſe vous arriuera dans la conuerſation des Sages, vous ne recognoiſtrez pas de quelle façon, & en quel temps elle a commencé à vous eſtre profitable, mais vous recognoiſtrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous, peut ſeruir tout ce diſcours? A vous faire comprendre que ſi vous faites ſouuent reflexion ſur les bons Preceptes, ils vous ſeront auſſi profitables que les bons exemples. Pythagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples, ou qui regardent de prés les ſimulacres des Dieux, ou qui attendent la reſponſe de l'Oracle, ſentent que leur eſprit ſe change & deuient tout autre qu'il n'eſtoit. Mais qui me pourroit nier que meſmes les plus ignorans & les plus ſtupides ſont vtilement touchez par certains Preceptes? Comme de ces ſentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces. *Rien de trop.*

D'aucun profit l'auare ne ſe ſaoulle,
Attends d'autruy, ce que tu fais aux autres.

Cela nous donne comme vn grand coup, quand nous l'entendons, il n'eſt pas permis d'en douter, ny d'en demander la raiſon. Tant il eſt indubitable que la verité n'a que faire de raiſons, & eſt aſſez forte toute ſeule pour faire impreſſion dans les cœurs. Mais ſi le reſpect a la force de retenir les eſprits & de reprimer les vices, pourquoy l'aduertiſſement n'en ſeroit-il pas capable? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy non l'aduertiſſement, quand meſme il ne ſe ſeruiroit que des preceptes tous ſimples? L'aduertiſſement le plus fort & qui penetre plus auant eſt celuy qui confirme par des raiſons ce qu'il enſeigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque choſe, & quel fruict en doit attendre celuy qui obeït aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut auſſi par

les

les remonſtrances; Or on profite par les commandemens vtiles, & par conſequent par les remonſtrances. On diuiſe la Vertu en deux parties, en la contemplation de la verité, & en l'action. L'enſeignement nous excite à la contemplation, la remonſtrance à l'action, & l'action droite & iuſte exerce & monſtre tout enſemble la Vertu. Or ſi celuy qui perſuade, profite à celuy qui va faire quelque choſe, pourquoy celuy qui remonſtre, ne profitera-il pas de la meſme ſorte? Si donc la bonne action eſt neceſſaire pour faire voir la vertu, & que la remonſtrance enſeigne les bonnes actions, il ne faut point douter que la remonſtrance ne ſoit neceſſaire à la vertu. Il y a deux choſes qui donnent à l'eſprit beaucoup de force, la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonſtrance fait l'vn & l'autre; car comme on y adjouſte de la foy, l'ame en deuient plus hardie & ſe remplit de confiance. Et partant la remonſtrance ou l'aduertiſſement n'eſt pas inutile. M. Agrippa, cét homme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciuiles auoient rendus puiſſans & renommez, fut ſeul eſtimé heureux de tout le monde, auoit accouſtumé de dire qu'il deuoit beaucoup à cette ſentence, *Que les plus petites choſes deuiennent grandes par la concorde, & par la paix; & que les plus grandes ſe ruïnent par la diſcorde & par la guerre.* Enfin, il diſoit que par cette ſentence il eſtoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces ſortes de diſcours qui s'introduiſent familierement dans l'ame, la peuuent former, pourquoy cette partie de la Philoſophie qui ne conſiſte qu'en de ſemblables diſcours, ne fera-elle pas la meſme choſe? Vne partie de la vertu conſiſte en inſtruction, & vne partie en action; Car il faut que vous appreniez, & que vous confirmiez par voſtre action, ce que vous auez appris. Que ſi cela eſt ainſi, non ſeulement les maximes generales des Philoſophes ſont profitables, mais encore les preceptes qui repriment, & qui empriſonnent nos paſſions, comme ſi c'eſtoit par vn Arreſt. La Philoſophie, dit Ariſton, eſt diuiſée en la ſcience, & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a appriſe, & qui a connu par ſon moyen ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éuiter, n'eſt pas neantmoins encore ſage, ſi ſon eſprit ne s'eſt transformé en ces choſes meſmes qu'il a appriſes. Mais cette troiſieſme partie qui conſiſte en enſeignemens, dépend des maximes generales & de l'habitude; Et partant elle n'eſt

pas neceſſaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choſes ſuffiſent. Il faut donc conclurre de là que les conſolations ne ſeront pas neceſſaires, parce qu'elles procedent tout de meſme de ces deux choſes; Il faut donc conclurre le meſme des exhortations, de la perſuaſion, & des raiſonnemens, puis que tout cela vient auſſi de l'habitude & de l'exercice d'vn bon eſprit. Mais encore que toutes ces choſes viennent de l'habitude de l'ame, toutesfois cette bonne habitude de l'ame vient elle meſme des maximes & des preceptes. Dauantage ce que vous dites, eſt d'vn homme deſia parfait, & qui eſt arriué au faiſte de la felicité humaine, où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il eſt neceſſaire de monſtrer à celuy qui eſt encore imparfait, & qui commence neantmoins à profiter, quelle voye il doit tenir dans les choſes qu'il faut qu'il faſſe. Peut-eſtre que ſans les aduertiſſemens, la Sageſſe pourra elle meſme s'ouurir cette voye, lors qu'elle aura mené vn eſprit ſi auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'vn marche deuant les foibles pour leur monſtrer le chemin. Il eſt beſoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éuiter. Car ſi l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de ſoy-meſme ce qu'il faut faire comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes; on ne pourra iamais arriuer à ce poinct, qu'on puiſſe eſtre content de ſoy-meſme. Il faut donc que l'on nous conduiſe, lors que nous commençons à pouuoir nous meſmes nous conduire. Les enfans apprennent ſuiuant les regles qu'on leur donne; on leur tient au commencement les doigts & la main du Maiſtre les conduit ſur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vne exemple pour l'imiter, & pour former là-deſſus leur main. Ainſi noſtre eſprit reçoit beaucoup de ſecours, quand il eſt inſtruit par regles, & qu'on luy donne vn modelle qu'il puiſſe ſuiure. Voila les choſes par leſquelles on peut prouuer que cette partie de la Philoſophie n'eſt pas inutile. Mais on demande apres cela ſi elle ſuffit toute ſeule pour faire vn Sage? Nous parlerons vne autre fois ſur ce ſujet. Cependant, ſans nous amuſer dauantage à ces argumens, ne ſemble-il pas que nous ayons beſoin d'vn Maiſtre qui nous donne des Preceptes contre les enſeignemens du peuple?

II. Il n'y a point de parole qui frappe impunément nos

oreilles. Ceux qui font pour nous des ſouhaits, nous nuiſent; & ceux-là nous nuiſent encore qui nous donnent des maledictions. Car les maledictions des vns nous impriment dans l'ame de fauſſes craintes; & l'amour des autres nous inſtruit mal, en nous ſouhaittant du bien, parce qu'il nous renuoye à des biens éloignez, incertains & paſſagers; lors que nous pouuons trouuer noſtre felicité dans noſtre maiſon. Ainſi nous ne pouuons nous mettre dans le bon chemin. Nos parens nous en font prendre de mauuais, nos ſeruiteurs font la meſme choſe; perſonne ne peche pour luy ſeul, mais il reſpand ſes erreurs ſur ſon prochain, dont il en reçoit de nouuelles. C'eſt ce qui eſt cauſe que les vices de tout vn peuple ſont en chaque particulier, parce qu'il les a contractez en viuant auec le peuple, qui en rendant les autres pires, s'eſt rendu luy-meſme plus meſchant. Il a appris le mal, & enſuitte il l'a enſeigné. Enfin; la deprauation eſt deuenuë prodigieuſe, lors qu'on a ramaſſé comme en vn corps tout ce que chacun ſçauoit de plus méchant. Il eſt donc neceſſaire, que nous ayons quelqu'vn qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repouſſe les bruits du vulgaire, & qui condrediſe les loüanges & les applaudiſemens des peuples. Vous vous trompez ſi vous auez la croyance que les vices naiſſent auec nous, ils ſont arriuez depuis nous; On les a fait loger en nous, on les a pouſſez dans nos ames. Efforçons-nous donc par de frequentes remonſtrances d'eſtouffer ces bruits & ces vaines opinions qui reſonnent eternellement à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de commerce auec le vice, elle ne nous a point aſſujettis à ce monſtre, elle nous a fait naiſtre libres, & auec vne puiſſance ſouueraine. Elle n'a pas mis à decouuert ce qui peut irriter noſtre auarice, elle a mis ſous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriſer. Elle a voulu que nous foulaſſions aux pieds tout ce qui eſt cauſe qu'on nous foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teſte haute & éleuée vers le Ciel, & a voulu que nous viſſions tout ce qu'elle a fait de magnifique & d'admirable, le leuer, le coucher, le mouuement rapide du Ciel, qui nous découure durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuict les merueilles qui ſont en luy; Le cours des Aſtres qui eſt lent, ſi vous le comparez au tout; mais que

vous iugerez rapide, ſi vous conſiderez les grands eſpaces qu'ils parcourent ſans repos, & auec vne ſi grande viſteſſe; Les Eclypſes du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel, ſoit qu'elles viennent ſelon l'ordre qui leur a eſté preſcrit, ſoit qu'elles naiſſent ſubitement, comme ces longues traiſnées de feu, qu'on void de nuict; ces éclairs qui ſortent ſans coup & ſans bruict du Ciel entre-ouuert, ces colonnes, ees poultres, & tant d'autres ſimulachres de flammes. La nature a mis au deſſus de nous toutes ces choſes, & a caché ſous la terre l'or, l'argent, & meſme le fer, qui nous oſte touſiours la paix, à cauſe de ces deux autres metaux. Enfin la Nature nous les a cachez comme ſi elle ne pouuoit nous les confier qu'auec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui eſt l'origine de nos deſordres & de nos querelles; & apres auoir remué le grand fardeau de la terre, nous en auons tiré les cauſes de tant de dangers, & les inſtrumens de nos miſeres. Nous auons mis entre les mains de la Fortune les maux qu'elle répand ſur nous; & nous ne rougiſſons pas d'auoir eſleué ſi haut ce que la Nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous ſçauoir combien cette lueur qui touche vos yeux, eſt fauſſe? Il n'y a rien de plus ſale, il n'y a rien de plus obſcur que l'or & l'argent tandis qu'ils ſont encore plongez & enſeuelis dans leur fange. En effect, lors qu'on les tire des tenebres des mines, lors qu'on les façonne, & qu'on les ſepare de leurs impuretez, il n'y a rien de plus difforme, & de plus deſagreable. Regardez meſme les ouuriers qui trauaillent à nettoyer cette eſpece de terre ſterile & ſans forme, vous verrez de quelle façon ils ſont enfumez; à peine les prendriez vous pour des hommes. Cependant ces choſes ſoüillent dauantage l'eſprit que le corps; & il y a encore plus de ſaleté & d'ordure en celuy qui les poſſede qu'en celuy qui y trauaille. Il eſt donc neceſſaire d'eſtre inſtruit, & d'auoir enſuitte vn homme de bon ſens, qui parmy le bruit des erreurs & des fauſſes opinions, vous faſſe pour le moins entendre vne ſeule voix veritable. Mais quelle ſera cette voix? Ce ſera celle qui apres que vous aurez eſté eſtourdy par tant de bruits qui ne parlent que d'ambition, vous ſoufflera aux oreilles des paroles ſalutaires. Ce ſera celle qui vous dira, que vous n'auez pas ſujet de porter enuie à ceux que le peuple appelle grands & heureux, qu'il ne faut

pas que les applaudiſſemens des peuples ayent la force de vous oſter ce bon ſens, & cét eſtat tranquille qui ſe rencontre touſiours dans vne ame bien-faite ; Qu'il ne faut pas que cét homme paré de la Pourpre, & deuant qui l'on porte les faiſſeaux, vous faſſe mépriſer voſtre repos ; Que vous ne deuez pas eſtimer plus heureux celuy à qui l'on fait faire place dans les ruës, que ceux que l'Huiſſier fait retirer de ſon chemin pour paſſer plus à l'aiſe & plus honnorablement ? Si vous voulez auoir vn Empire qui vous ſoit vtile, & qui ne ſoit faſcheux à perſonne, chaſſez les vices. On en trouue pluſieurs qui mettent le feu dans les Villes, qui renuerſent des fortereſſes que des ſiecles n'auoient pû abattre, qui font des leuées de terre auſſi hautes que des Tours, & qui font choir par la force de leurs machines des murailles éleuées à vne hauteur prodigieuſe. Il s'en trouue pluſieurs qui chaſſent deuant eux de grandes armées, qui battent touſiours leurs ennemis, & qui paſſent iuſqu'aux bouts du monde, couuerts & ſoüillez du ſang des Peuples ; Mais ceux-là meſmes ſont vaincus par leur conuoitiſe, en meſme-temps qu'ils ſont vainqueurs de leurs ennemis. Perſonne ne leur a reſiſté, quand ils ont commencé à paroiſtre ; mais auſſi ils n'ont reſiſté ny à l'ambition, ny à la cruauté ; & quand ils perſecutoient les autres, ils eſtoient eux-meſmes perſecutez. Vne furieuſe ambition de ruïner des peuples Eſtrangers, tourmentoit le malheureux Alexandre, & l'enuoyoit comme ſon eſclaue en des pays inconnus. Penſez-vous que ce Prince ſoit en ſon bon ſens qui commence ſes deſtructions & ſes meurtres par la Grece meſme où il auoit eſté éleué, qui oſte à tout le monde ce qu'il a de plus precieux, qui contraint Lacedemone de luy obeyr, & Athenes de ſe taire ? Non content de la ruine de tant de Villes, que Philippes auoit vaincuës ou achetées, il va en d'autres lieux en ruyner de nouuelles. Il porte la guerre par tout le monde ; ſa cruauté ne ſe peut aſſouuir nulle part, & reſſemble aux beſtes ſauuages qui en déchirent beaucoup plus que leur faim ne leur demande. Il a deſia fait vn ſeul Eſtat de pluſieurs Royaumes ; Deſia les Grecs & les Perſes le craignent ; Deſia les Nations qui eſtoient libres durant le regne de Darius, en reçoiuent le joug ; Et neantmoins au delà de l'Ocean & du Soleil, il n'eſt pas encore ſatisfait, & il ſe faſche d'arreſter le cours de ſes victoires ſur les traces

d'Hercule & de Bacchus; enfin il veut faire violence à la Nature. Cét ambitieux ne veut pas aller; mais il n'a pas la puissance de s'arrester; Il est comme les choses pesantes que l'on jette de haut en bas; elles ne sçauroient s'arrester qu'elles ne soient tout à fait tombées. Ce ne fut mesme ny la vertu ny la raison, qui persuada à Pompée ou les guerres ciuiles, ou les guerres estrangeres; mais vn amour desordonné d'vne grandeur imaginaire le poussoit tantost en Espagne contre Sertorius, & le jettoit tantost en Mer pour la purger de Corsaires. Il se faisoit des pretextes de toutes ces choses pour faire durer sa puissance. Qui l'attira en Afrique, & dans le Septentrion? Qui le fit marcher contre Mithridate? Qui le fit aller dans l'Armenie, & dans tous les coins de l'Asie? Vne passion immoderée de s'agrandir, parce qu'il ne se trouuoit pas assez grand, lors que tout le monde l'appelloit grand. Qui pousſa Cesar à se perdre & à perdre la Republique? La gloire & l'ambition, & cét insatiable desir de se voir éleué par dessus les autres. Il n'en pût souffrir vn seul deuant luy, bien que la Republique mesme en souffrit deux au dessus d'elle. Pensez-vous que Marius, qui ne fut qu'vne fois Consul, car il n'obtint qu'vn Consulat & emporta les autres de force; Pensez-vous, dis-je, qu'il ait esté poussé par vn mouuement de vertu parmy de si grands perils, lors qu'il tailloit en pieces les Teutons & les Cimbres, & qu'il poursuiuoit Iugurthe par les deserts de l'Afrique? Marius conduisoit l'armée, & l'ambition Marius. Pendant que ces ambitieux ébranloient tout le monde, ils estoient eux-mesmes renuersez par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner auec eux tout ce qu'ils emportent, mais qui tournent auparauant eux-mesmes, & vont d'vne plus grande force parce qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy apres auoir esté pernicieux à beaucoup de monde, enfin ils ressentent eux-mesmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'vn deuienne heureux par les infortunes d'autruy. Vous deuez rejetter tous ces exemples que l'on vous met deuant les yeux, & dont on frappe vos oreilles. Vous deuez purger vostre cœur de tous les mauuais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit vsur-

pée ſur elle, afin qu'elle en chaſſe les menſonges agreables; qu'elle nous ſepare du peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle faſſe reuenir dans noſtre ame les bons & les veritables ſentimens. Et certes, c'eſt vn effet de la ſageſſe de reuenir à ſoy-meſme, & de ſe laiſſer ramener aux meſmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'eſt eſtre à demy-guery que de s'eſtre ſeparé des mauuais Conſeillers, & de ces dangereuſes compagnies où chacun nuit à ſon compagnon. Mais afin que vous connoiſſiez combien cela eſt vray, Conſiderez que chacun vit en public d'vne autre façon qu'en particulier. Veritablement la ſolitude ne peut d'elle-meſme nous enſeigner l'innocence; & les champs ne nous enſeignent pas la moderation, & la ſobrieté. Mais lors que nous n'auons plus de teſmoins ny de ſpectateurs, alors on void diſparoiſtre les vices dont le plaiſir eſt de ſe monſtrer & d'eſtre veus. Car, dites-moy, ie vous prie, qui ſe voudroit reueſtir de la pourpre pour ne la faire voir à perſonne ? Qui a eu la paſſion de ſe faire ſeruir en vaiſſelle d'or, afin de manger en ſecret ? Qui eſt celuy qui eſtant ſeul dans les champs, couché à l'ombre d'vn arbre, a voulu déployer ſes beaux meubles, & les marques de ſa diſſolution ? Il n'y a point d'homme qui veuille faire le magnifique pour ſoy ſeulement, ny meſme pour vn petit nombre de ſes amis. Mais ſelon le nombre & la qualité des perſonnes qui le regardent, il fait monſtre de ſes vanitez, & de l'appareil de ſes vices. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent, & qui nous admirent, ne ſeruent d'amorce à nos vices, & ne ſoient coupables de nos folies. Vous ferez en ſorte que nous n'aurons plus de conuoitiſes, ſi vous pouuez faire en ſorte que l'on ne nous voye point. L'Ambition, le Luxe & l'Orgueil ont beſoin d'vn Theatre; mais enfin vous en guerirez, ſi vous auez la force de les cacher. Si nous ſommes donc obligez de demeurer au milieu du bruit des villes, ayons touſiours aupres de nous quelque perſonne qui nous conſeille, & qui s'oppoſant à ceux qui loüent exceſſiuement les grands biens, donne des loüanges à celuy qui ſe tient riche de peu de choſe, & qui ne muſure les richeſſes que par le beſoin qu'il en a. Que contre ceux qui éleuent ſi haut la faueur & la puiſſance, il vante le repos qu'on rencontre dans l'eſtude, & le plaiſir que l'on trouue d'auoir retiré ſon

ame de l'embarras des biens eſtrangers, & de l'auoir remiſe dans les ſiens. Qu'il faſſe voire que ces hommes qui ſont heureux au iugement du peuple, tremblent & ſont touſiours en crainte dans ce haut degré d'honneur perpetuellement enuié; & qu'ils ont vne opinion d'eux-meſmes, bien differente de celle que les autres en ont. Car ce qui ſemble éleué aux autres, ne leur paroiſt qu'vn precipice. C'eſt pourquoy ils tremblent, & meurent de crainte toutes les fois qu'ils iettent les yeux ſur leur grandeur. Ils ſe repreſentent ſans ceſſe toutes ces diuerſes cheutes qui ſont d'autant plus dangereuſes qu'on eſt plus haut éleué. Alors ils redoutent ce qu'ils auoient deſiré; & cette meſme felicité qui les rend inſupportables aux autres, leur eſt inſupportable à eux-meſmes. Alors ils loüent ce doux repos qui ne dépend de perſonne. Leur ſplendeur leur eſt odieuſe; & ils cherchent vn chemin pour fuyr au milieu de leurs proſperitez. Alors vous verrez que la crainte les aura rendus Philoſophes, & que dans leur mauuaiſe fortune ils prendront de bons conſeils. Car comme ſi la bonne fortune & le bon ſens ne pouuoient s'accorder enſemble, nous ſommes ordinairement plus ſages dans nos malheurs, que dans nos proſperitez, qui nous dépoüillent de la raiſon, & nous oſtent le iugement.

EPISTRE XCV.

ARGVMENT.

I. Il adjouſte quelque choſe à l'Epiſtre precedente & fait voir que pour rendre l'homme ſage, les maximes generales, & les preceptes particuliers de la Philoſophie ne ſuffiſent pas ſeuls; mais qu'il les faut joindre enſemble.

II. Il monſtre l'vtilité des preceptes, & des images qu'on fait des choſes pour les mieux imprimer dans l'ame.

I. VOvs demandez que ie vous paye aujourd'huy ce que ie vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous eſcriue ſi cette partie de la Philoſophie qui conſiſte en preceptes, & que les Grecs appellent Parenetique, ſuffit toute ſeule pour la perfection de la Sageſſe. Ie ſçay bien que ſi ie vous refuſois, vous prendriez mon refus

en

en bonne part. Ie vous en fais neantmoins vne promeſſe toute nouuelle; * Et ie n'ay garde de violer vne parole que ie vous ay publiquement donnée, mais vne autre fois ne demandez pas vne choſe que vous ne voudriez pas obtenir. Car nous demandons quelquesfois auec empreſſement ce que nous refuſerions ſi quelqu'vn nous le preſentoit. Que cela s'appelle legereté ou complaiſance, on ne ſçauroit mieux punir l'vn ou l'autre qu'en promettant facilement. Nous deſirerons faire croire que nous voulons beaucoup de choſes que nous ne voulons pas en effect. Quelqu'vn aura apporté vne longue Hiſtoire eſcrite en lettre fort menuë; Et apres en auoir leu vne bonne partie, il dira qu'il eſt preſt de ceſſer ſi on le deſire; & neantmoins ceux qui voudroient qu'il fût deuenu muet à l'heure meſme qu'il a commencé à lire, ne laiſſent pas de luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne choſe & nous en demandons vne autre. Nous diſſimulons meſme auec les Dieux; Nous ne leur diſons pas la verité en les priant; mais ou ils ne nous exaucent point, ou bien ils ont pitié de nous. Pour moy, i'ay reſolu de me vanger, ſans vous faire aucune grace; & pour voſtre punition ie veux vous donner la peine de lire vne longue Lettre. Si la lecture vous en déplaiſt, dites que vous vous eſtes procuré ce mal; Mettez-vous au nombre de ceux qui ſont perſecutez par la femme meſme qu'ils ont eſpouſée, apres l'auoir recherchée auec de grandes paſſions. Mettez vous entre ceux qui ne ſont pas en repos parmy les grandes richeſſes qu'ils ont acquiſes auec trauail; entre ceux qui ſont geſnez par les honneurs qu'ils ont pourſuiuis par tant de brigues, & enfin entre tous les autres, qui ſont eux-meſmes cauſe de leurs infortunes. Mais ſans m'amuſer à vous faire vn exorde, i'entreray d'abord en matiere. L'heureuſe vie, dit-on, conſiſte à faire de bonnes actions; Or les preceptes conduiſent aux bonnes actions, & partant ils ſuffiſent pour rendre la vie heureuſe. Neantmoins les preceptes ne conduiſent pas tout ſeuls aux bonnes actions, il faut que l'eſprit y contribuë de ſon coſté, & qu'il leur rende obeyſſance; Et c'eſt bien ſouuent en vain qu'on les propoſe, lors que de mauuaiſes opinions ſe ſont emparées de noſtre ame. D'ailleurs encore que l'on faſſe bien, on ne croit pas quelquefois bien faire. Car ſi d'abord vn homme n'eſt bien inſtruit, & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on luy pourroit ſouhaitter,

*Ou bien, & ie feray en ſorte qu'on ne verra pas encore perir le Prouerbe: Ne demande point ce que tu ne voudrois pas obtenir.

il eſt impoſſible qu'il puiſſe ſçauoir quand il faut faire telle ou telle choſe; quelle meſure il y faut apporter; auec quelles perſonnes, & comment il faut agir; enfin il eſt impoſſible qu'il ſçache toute l'eſtenduë de ſes deuoirs. Ainſi toutes ſes forces ne luy ſuffiſent pas pour arriuer aux bonnes choſes; il ne peut meſme les faire reglément, ny ſe porter volontiers du coſté de la vertu, il ne fera rien qu'à taſtons, il ſera perpetuellement en doute. Si, me dit-on, les bonnes actions procedent des preceptes, les preceptes ne ſont que trop ſuffiſans pour rendre la vie heureuſe; Or cette derniere propoſition eſt veritable, & l'autre par conſequent. Nous reſpondons à cela que les actions vertueuſes procedent non ſeulement des preceptes; mais encore des Maximes generales. Mais ſi, dit-on, les autres ſciences ſe contentent des preceptes, la Sageſſe qui eſt la ſcience de bien viure, s'en doit auſſi contenter. Celuy-là monſtre à gouuerner vn Vaiſſeau, qui ordonne qu'on manie le gouuernail de telle ou de telle façon, qui commande de donner aux voiles plus ou moins de vent, qui monſtre comment il ſe faut gouuerner durant la tempeſte, & durant vn vent fauorable, ou quand il eſt inconſtant & qu'on ne ſçauroit s'y fier. Enfin les preceptes confirment les autres Artiſans dans leur art. Pourquoy donc les Maiſtres de la vie, ceux qui enſeignent à bien viure, ne feroient-ils pas la meſme choſe ? Ie reſponds à cela que toutes ces ſciences ne s'appliquent qu'aux choſes qui ſeruent à la vie, & non pas à regler la vie. C'eſt pourquoy elles ſont retenuës & empeſchées par vne infinité d'accidents qui viennent du dehors, comme par l'eſperance, par la conuoitiſe, par la vanité. Mais cette illuſtre Science qui fait profeſſion d'enſeigner à viure, ne rencontre point d'obſtacles, qui empeſchent ſon exercice. Elle rompt les empeſchemens, & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous ſçauoir quelle difference il y a entre cét art & les autres ? On eſt plus excuſable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puiſſe commettre, c'eſt de faillir volontairement & par connoiſſance. Vn Grammairien par exemple, ne rougira point de faire vne faute contre la langue, s'il la fait de deſſein formé; mais il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoiſt pas que ſon malade va mourir, fait vne plus grande faute, au moins en

ce qui concerne son art, que s'il le connoissoit, & qu'il n'en dît rien. Mais dans la science de la vie, les plus honteuses fautes sont les fautes volontaires & que l'on connoist. Adjoustez à cela que la pluspart des Arts & principalement des Arts liberaux, ont aussi non seulement leurs preceptes particuliers, mais encore leurs maximes generales. Comme par exemple, la Medecine. C'est pourquoy il y a vne Secte qu'on appelle la Secte d'Hipocrate, vne autre celle d'Asclepiades, & vne troisiéme, celle de Themison. D'ailleurs, il n'y a point de science contemplatiue qui n'ait ses maximes generales, que les Grecs appellent Dogmata, & que nous appellons Decrets ou Maximes generalement receuës, comme vous en trouuerez dans la Geometrie & dans l'Astronomie. Or la Philosophie est contemplatiue, & actiue; Elle fait des speculations, & met aussi la main à l'ouurage. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne promette que des operations terrestres, elle a le courage plus haut, elle fait de plus belles entrepriſes. Ie fais, dit-elle, des recherches par tout l'Vniuers, ie ne suis pas limitée par le commerce que i'ay auec les hommes; ie ne me contente pas de vous persuader ce que vous deuez embrasser, & de vous destourner de ce que vous deuez fuyr; ie m'occupe à des choses plus grandes, & qui sont au dessus de vous.

Ie t'apprends à parler du mouuement des Cieux,
Ie t'apprends pour ton bien à connoistre les Dieux.
Ie te découuriray la naissance des choses,
Ce qui fait leur durée & leurs metamorphoses.
Et comment la Nature impuissante à son tour,
Laisse aller au neant ce qu'elle mit au iour.

C'est ainsi que parle Lucrece. Il faut donc qu'elle ait ses Decrets, puis qu'elle est contemplatiue. Mais en effect, n'est-il pas vray que personne ne s'aquittera iamais bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son deuoir? Certainement il ne pourra iamais arriuer à ce poinct de perfection, s'il n'a rien appris que les preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux, est foible de soy-mesme, & est pour ainsi dire sans racines. Mais les maximes generales nous fortifient, deffendent la raison & la tranqui-

lité de l'ame, & contiennent en ſoy toute la vie & toute la nature des choſes. Il y a entre les Decrets de la Philoſophie & les Preceptes, la meſme difference qu'entre les Elemens & les membres. Les membres dépendent des Elemens, & les Elemens ſont les cauſes des membres & de toutes les autres choſes. L'ancienne Sageſſe, dit-on, n'a rien enſeigné que ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit éuiter. Cependant les hommes eſtoient alors beaucoup meilleurs qu'aujourd'huy; & depuis qu'on a veu paroiſtre vn ſi grand nombre de Sçauans, les gens de bien ont diſparu. Car cette vertu toute ſimple, & qui n'aimoit que la franchiſe, s'eſt changée en vne ſcience obſcure & remplie de ſubtilitez & d'artifices; enfin on nous apprend ſeulement à diſputer & non pas à viure. Veritablement, comme vous dites, cette Sageſſe des Anciens, ne fut pas moins rude ny moins groſſiere en ſa naiſſance que les autres Arts, à qui le temps a donné plus de politeſſe & de ſubtilité. Mais auſſi n'auoit-on pas beſoin en ce temps-là de remedes ſi prompts & ſi recherchez. La depravation n'eſtoit pas encore montée ſi haut, & ne s'eſtoit pas reſpanduë ſi auant. Les remedes ſimples ſuffiſoient pour de ſimples maladies. Mais maintenant il eſt neceſſaire d'auoir des deffences d'autant plus fortes, que les armes qui nous attaquent ſont plus puiſſantes & plus redoutables. Autrefois la Medecine conſiſtoit en la cognoiſſance de peu d'herbes, par leſquelles on arreſtoit le ſang, & l'on gueriſſoit les bleſſures, & depuis elle s'eſt multipliée iuſqu'à cette prodigieuſe quantité de diuers remedes que nous auons. Et certes il ne s'en faut pas eſtonner; elle auoit moins de beſogne en ce temps-là que les corps eſtoient mieux compoſez & plus robuſtes, & qu'ils ſe ſeruoient de viandes faciles, plus proportionnées à la nature, & qui n'eſtoient point corrompuës par la volupté, ny par les artifices de la débauche. En meſme temps qu'on a commencé à les chercher, pluſtoſt pour irriter l'appetit que pour ſe raſſaſier, & qu'on a inuenté tous ces ragouſts differens qui ne ſeruent qu'à reueiller la gourmandiſe, ce qui ſeruoit d'aliment à ceux qui en auoient beſoin, ne ſert aujourd'huy que de fardeau à ceux qui en ſont remplis. De là vient cette paſleur de viſage, & ce tremblement de nerfs affoiblis & appeſantis par le vin. De là vient ce chancellement perpetuel qui reſſemble à celuy que cauſe

l'yureſſe. De là ſe forment les enfleures & les hydropiſies, tandis qu'on s'accoûſtume à ſon malheur à prendre plus que l'on ne peut. De là ſont cauſez ces eſpanchemens de bile ; le viſage deuient défiguré, le corps ſe deſſeiche comme par vn feu ſecret qui le deuore ; les doigts ſe tordent & ſe retirent. De là vient cét engourdiſſement de nerfs, & ce treſſaillement de membres qui n'a ny fin ny intermiſſion. Que diray-je des vertiges & des tournoyemens de teſte ? Des douleurs des yeux & des oreilles, de ces agitations d'vn cerueau qui bout, & de ces vlceres qui rongent interieurement toutes les parties, par où le corps ſe décharge ? Que diray-je de cette infinité de diuerſes fiévres ? Les vnes ſont violentes en meſme-temps qu'elles naiſſent ; les autres plus lentes s'emparent peu à peu du corps ; Et quelques-vnes viennent par friſſons, & par vn tremblement de tous les membres. Qu'eſt-il beſoin de parler de ces autres maladies ſans nombre, qui ſont les peines & les chaſtimens de la débauche ? On eſtoit exempt de tous ces maux, lors qu'on ne s'eſtoit pas encore abandonné aux delices ; lors que l'on commandoit à ſes paſſions, & qu'on n'auoit point pour ſoy d'autre ſeruiteur que ſoy-meſme. Les corps s'endurciſſoient alors par le trauail ; & quand on s'eſtoit laſſé ou à la courſe, ou à la chaſſe, ou à labourer la terre, on venoit prendre vn repas, qui ne pouuoit eſtre agreable qu'à ceux qui auoient de l'appetit. C'eſt pourquoy on n'auoit pas beſoin de tout cét équipage de la Medecine, de tant de ferremens ny de boëtes. Les maladies eſtoient legeres, parce que leurs cauſes eſtoient legeres. La quantité des viandes a fait la quantité de maladies. Voyez, ie vous prie, combien la gourmandiſe, qui depeuple la mer & la terre, meſle de choſes differentes pour les faire paſſer par vne ſeule bouche. Il eſt ſans doute impoſſible, que tant de choſes diuerſes ſe puiſſent accorder enſemble ; la digeſtion ne s'en peut bien faire ; elles ſe font la guerre l'vne à l'autre ; chacune veut produire ſon effect. Il ne ſe faut pas eſtonner ſi de tant de viandes differentes on void naiſtre cette grande diuerſité de maladies ; & ſi les choſes qui ſont contraires de leur nature, & qu'on a voulu contraindre de s'vnir, regorgent & ſe ſepatent l'vne de l'autre. Il arriue donc de là, que nous contractons autant de maladies que nous vſons de ſortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins, & tout en-

ſemble de la Medecine, a dit que les femmes ne deuenoient iamais chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheueux leur tombent, & elles ſont ſujettes à la goutte. Ce n'eſt pas qu'elles ayent changé de nature, mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu ſe ietter dans la meſme licence que les hommes, elles ont auſſi rencontré leurs incommoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boiuent pas moins que les hommes; elles les défient au vin & à l'huile; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop, & malgré leur eſtomach. Elles remeſurent par le vomiſſement, tout le vin qu'elles ont beu; & mangent de la neige comme les hommes pour le ſoulagement de l'eſtomach qui eſt en feu. Quant à la lubricité, elles ne le cedent pas aux hommes. Pourquoy donc s'eſtonneroit-on que le plus grand des Medecins, & qu'vn eſprit ſi ſçauant dans les ſecrets de la Nature ſe trouue conuaincu d'vn menſonge, en ce qu'on void aujourd'huy tant de femmes chauues & trauaillées de la goutte ? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du ſexe; & par ce qu'elles ſe ſont dépoüillées du perſonnage de femme, elles ont eſté condamnées aux infirmitez, & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner ſi ſouuent à manger, ils ne ſçauoient pas reſtablir auec le vin vn poux languiſſant & abatu. Ils ne ſçauoient point ſaigner ſi ſouuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les ſueurs. Ils ne ſçauoient point la façon de lier les cuiſſes & les bras, pour attirer aux extremitez la force qui eſtoit cachée au dedans. Auſſi n'eſtoit-il pas beſoin de ſe fortifier de tant de diuers ſecours, puis qu'il y auoit ſi peu de dangers. Mais maintenant iuſques où s'eſtendent les maux, & combien voyons-nous de diuerſes ſortes de maladies ? Ainſi nous payons l'vſure des voluptez que nous auons deſirées contre toute regle & toute raiſon. Vous eſtonnez vous de voir des maladies innombrables ? Comptez le nombre de vos Cuiſiniers. On void ceſſer l'eſtude des bonnes lettres; & les Profeſſeurs des ſciences demeurent ſeuls, & n'ont point d'autres auditeurs que des bancs & des murailles. Les Eſcoles des Rhetoriciens & des Philoſophes ſont conuerties en des ſolitudes. Mais au contraire, combien les Cuiſines ſont-elles deuenuës celebres, & quelle foule de ieuneſſe voyons-nous deuant le feu & à la

table de tant de prodigues ? Ie ne parle point de ces malheureux garçons, que d'autres outrages attendent apres le feſtin dans la chambre. Ie ne parle point de ce grand nombre de Paſticiers, de Roſtiſſeurs, & de ces autres Valets qui apportent la viande auſſi-toſt qu'on en a donné le ſignal. Bons Dieux ! A combien d'hommes le ventre tout ſeul donne-il d'exercice & de peine ? Hé quoy ! vous imaginez-vous que les champignons, ce poiſon voluptueux, ne trauaillent point ſecrettement à voſtre ruyne, encore qu'ils ne ſemblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez ? Hé quoy ! penſez-vous que la neige ne vous cauſe pas des duretez dans le foye ? Penſez-vous donc que ces huiſtres dont la chair eſt viſqueuſe & nourrie de fange, ne portent point auec elles dans voſtre eſtomach vne peſanteur terreſtre & limoneuſe ? Vous imaginez-vous que cette ſauſſe qu'on appelle le Garum des alliez, & qui n'eſt rien autre choſe qu'vne precieuſe corruption du ſang de quelques mauuais poiſſons, ne vous brûle pas les entrailles par le ſel qui entre dedans ? Penſez-vous que cette pourriture qu'on vous porte de deſſus le feu dans la bouche, ſe puiſſe eſteindre dans vos entrailles, ſans vous nuire ? Que ces vents qui remontent, ſont puants & capables d'engendrer la peſte. Qu'ils apportent de dégouſt, & qu'ils ſont inſupportables à ceux-là meſmes qui exhalent de leur eſtomach ces fumées de leur vieille débauche. Sçachez que ce qu'ils mangent, ſe pourrit, & qu'il ne ſe digere pas. Il me reuient en memoire d'auoir ouy parler de ce fameux plat où vn débauché qui ſe precipitoit à ſa ruyne, auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vrenes, les huiſtres & tous ces poiſſons qu'on tire de l'écaille, y eſtoient diſtinguées par des Heriſſons de mer ; & l'on couuroit tout cela de chair de Barbeaux dont on auoit oſté les arreſtes. On ſe faſche de n'auoir qu'vne viande dans chaque plat ; On meſle enſemble dans vn ſeul plat quantité de gouſts differens ; On fait à table, ce qui ſe doit faire dans le ventre ; I'attends maintenant que l'on y ſerue des viandes toutes machées. En effect il ne s'en faut guere ; Car n'eſt-ce pas preſque la meſme choſe d'appreſter des hachis ſi mélangez, ou que le Cuiſinier faſſe la fonction des dents ? Il y auroit trop de peine d'aller chercher ſon appetit dans chaque plat, il faut que l'on mette enſemble toutes choſes, & qu'on

en faſſe vne meſme ſauſſe. Pourquoy me donneray-je la peine d'eſtendre la main pour ne prendre qu'vn morceau ? Il faut tout d'vn coup en faire venir pluſieurs enſemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'vn feſtin, & qui pourroient faire pluſieurs plats, n'en faſſent qu'vn ſeul, pour ſatisfaire le ventre. Que ceux qui diſent qu'on vouloit ſe faire cognoiſtre, & acquerir de la reputation par le moyen de toutes ces choſes, ſçachent que l'on n'en faiſoit point de monſtre, puis qu'on prenoit plaiſir à ſe cacher en commettant tous ces excés. Que tout ce qu'on ſert ſur vne table, ſoit arroſé d'vne meſme ſauſſe ; Qu'on n'y remarque aucune difference, & que toutes ſortes de poiſſons ſoient cuits & meſlez enſemble ; la viande de ceux qui vomiſſent ne ſeroit pas mélée d'autre ſorte. Or comme tout cela eſt meſlangé, il en naiſt auſſi diuerſes maladies, contre leſquelles la Medecine a commencé à s'armer par pluſieurs ſortes de remedes & par diuerſes obſeruations. Ie dis la meſme choſe de la Philoſophie ; Elle eſtoit autrefois plus ſimple lors que les vices n'eſtoient pas ſi grands, & qu'on pouuoit plus aiſément les guerir. Mais aujourd'huy il faut tout mettre en vſage contre vne ſi generale corruption des mœurs. Et pleuſt à Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous puniſſons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons-nous des guerres & des maſſacres des Nations entieres ? Ne ſont-ce pas des crimes que nous eſtimons glorieux ? L'auarice & la cruauté n'ont point de regle ny de meſure ; mais au moins tandis qu'elles s'exercent en ſecret & ſeulement par quelques perſonnes. elles ſont moins nuiſibles & moins monſtrueuſes. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple ; Et l'on commande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort ſi vn homme priué l'auoit commis, reçoit de hautes loüanges, quand il eſt commis en public, & les armes ſur le dos. Les hommes qui ſont nez pour la douceur, n'ont-ils point de honte de ſe plaire dans le ſang des hommes, de ſe faire la guerre les vns aux autres, & de la laiſſer à leurs enfans comme vne debte de leur ſucceſſion, veu meſme que les beſtes ſauuages viuent en paix l'vne auec l'autre ? Il a donc eſté beſoin que la Philoſophie

phie ait plus puiſſamment trauaillé contre vne fureur ſi puiſſante, & qui s'eſt reſpanduë ſi auant. Il a donc fallu qu'elle ait trouué autant de forces qu'il en eſtoit arriué aux ennemis qu'elle ſe propoſoit de combattre. Il eſtoit facile de reprendre ceux qui n'eſtoient ſujets qu'au vin, & qui n'auoient point d'autres vices que la delicateſſe des viandes. Il ne falloit pas beaucoup de force pour ramener l'eſprit à la ſobrieté, qu'il auoit peu à peu abandonnée;

Mais il faut maintenant & l'addreſſe & la force.

On cherche de la volupté en toutes choſes, il n'y a point de vice qui demeure dans ſes limites. Le luxe & la diſſolution ſe precipitent dans l'auarice; on a mis l'honneur en oubly, on ne trouue plus de honte où il y a du gain à faire. L'homme qui eſt vne choſe ſacrée, eſt tué par l'homme meſme par diuertiſſement & par jeu. C'eſtoit autresfois vn crime de l'inſtruire à porter ou à receuoir des coups, il y eſt maintenant expoſé tout nud & ſans armes, & l'on ſe fait vn diuertiſſement de ſa mort. Il eſt donc beſoin dans vne ſi grande corruption de mœurs de quelque plus grande force que l'ordinaire, pour chaſſer des maux inueterez. Il faut employer les Decrets & les Maximes generales, pour oſter les impreſſions que les fauſſes opinions ont fait dans noſtre ame. Si nous y adjouſtons les preceptes, les conſolations, & les remonſtrances, elles pourront ſans doute profiter, mais elles n'ont point de force d'elles-meſmes. Si nous voulons arracher des liens du vice ceux qui s'y ſont laiſſez engager, taſchons de leur apprendre en quoy conſiſte le mal, & en quoy conſiſte le bien; Taſchons de leur faire comprendre que toutes choſes changent de condition, ſi l'on en excepte la vertu; & qu'elles ſont tantoſt bonnes, & tantoſt mauuaiſes. Comme le premier lien qui attache vn homme à la guerre, eſt le ſerment, l'amour qu'il a pour ſes enſeignes, & la honte de les abandonner; & qu'en ſuitte il eſt aiſé de commander, & de faire executer toutes choſes à ceux qui ont preſté le ſerment; Ainſi quand vous voulez conduire quelqu'vn à l'heureuſe vie, il faut premierement en ietter les fondemens dans ſon ame, & luy inſpirer la vertu. Il faut faire en ſorte de le rendre Religieux pour elle iuſqu'à la ſuperſtition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veüille viure auec elle, & qu'il ne veüille pas viure ſans

elle. Quoy donc, ne s'eſt-il pas trouué des hommes qui ſont deuenus gens de bien, ſans vne inſtitution ſi ſubtile, & qui ont fait de grands progrez par la conduitte des ſeuls preceptes ? Ie le confeſſe; mais ils auoient l'eſprit excellent, & ont pris comme en paſſant, ce qui leur eſtoit ſalutaire. Et certes comme les Dieux n'ont point appris la vertu, parce qu'ils ſont nez auec elle, & que la bonté fait vne partie de leur eſſence; De meſme il ſe rencontre des hommes d'vne nature ſi excellente, qu'ils comprennent ſans beaucoup d'eſtude, ce qu'on a de couſtume d'enſeigner, & embraſſent les choſes vertueuſes auſſi-toſt qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des eſprits aſſez fertiles d'eux-meſmes, & qui ſont pour ainſi dire les rauiſſeurs de la vertu. Mais il y a des hommes groſſiers & peſans, & qui ſe ſont laiſſez vaincre par vne mauuaiſe habitude, ſur qui il faut faire de longs efforts, pour oſter cette roüille qui défigure leurs eſprits. Au reſte, comme celuy qui enſeigne les maximes generales de la Philoſophie, menera bien-toſt à la perfection ceux qui ont de l'inclination au bien, il aydera ſans doute les foibles, & leur fera perdre leurs mauuaiſes opinions. Voyez donc combien les maximes generales ſont neceſſaires.

II. Il y a certaines opinions qui nous rendent laſches & pareſſeux pour quelques choſes, & qui nous rendent temeraires pour d'autres. Or on ne ſçauroit reprimer cette temerité ny réueiller cette pareſſe, ſi l'on n'en oſte les cauſes, comme la fauſſe admiration & la fauſſe crainte. Tandis que ces choſes ſeront maiſtreſſes de nos ames, on aura beau crier, vous deuez cela à voſtre Patrie, cela à vos enfans, cela à vos amis, cela à vos hoſtes; L'auarice s'oppoſera touſiours à noſtre deuoir. Vous ſçaurez bien qu'il faut combattre pour la Patrie, mais la peur vous en diſſuadera. Vous ſçaurez bien qu'il faut trauailler pour vos amis iuſqu'à la derniere extremité, mais vous en ſerez empeſché par la conſideration de vos plaiſirs. Vous ſçaurez bien que la plus grande injure que vous puiſſiez faire à voſtre femme, c'eſt d'auoir vne concubine, mais la lubricité ne manquera point de charmes qui vous y pouſſent. Il ne peut donc ſeruir de rien, de donner des preceptes, ſi vous n'oſtez auparauant ce qui peut s'oppoſer aux preceptes; comme il ſeroit inutile de mettre vos armes en veuë, & d'en approcher ſeulement, ſi vous ne déliez vos

mains pour vous en ſeruir. Il faut donc retirer l'eſprit de ſes liens ſi nous voulons qu'il embraſſe les preceptes que nous luy donnons. Suppoſons que quelqu'vn faſſe ce qu'il faut faire, il ne le fera pas également, parce qu'il ne ſçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choſes par accident ou par habitude, mais il n'aura pas la regle en main ſur laquelle il puiſſe meſurer ſes actions, & qui luy faſſe reconnoiſtre que ce qu'il a fait, eſt bien fait. Celuy qui n'eſt bon que par accident, ne peut ſe promettre de l'eſtre touſiours. Peut-eſtre que les preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut : Et s'ils ne peuuent vous apprendre cela, ils ne peuuent auſſi vous conduire à la vertu. On fera ce qu'il faut faire, pourueu qu'on y ſoit exhorté, i'en demeure d'accord; mais ce n'eſt pas aſſez de cela; parce que la loüange n'eſt pas en l'action, mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blaſmable, & de plus pernicieux que ces ſomptueux feſtins qui épuiſent en vn iour tout le bien d'vn homme riche ? Y a-il rien de plus digne de la condemnation des cenſures que de donner cette dépence, comme diſent les débauchez, à ſon genie & à ſon plaiſir? Cependant il y a eu des hommes fort moderez, qui à l'entrée de leurs Magiſtratures ont fait des feſtins de ſoixante & quinze mille eſcus. Si l'on fait vne choſe pour ſatisfaire à ſon ventre, elle eſt honteuſe; & ſi on la fait pour l'honneur, on ne la ſçauroit blaſmer. Auſſi n'eſt-ce pas l'excez qui eſt honorable, mais la façon de dépenſer. On auoit enuoyé à Tibere vn poiſſon exquis d'vne grandeur exceſſiue; Adjouſteray-je ſa peſanteur, pour en donner enuie aux gourmands ? il peſoit plus de cinquante liures. Tibere commanda qu'on le portaſt vendre au marché, & diſt, qu'il ſeroit bien trompé ſi Apicius ou Octauius ne l'achetoient. Il ne fut pas trompé dans ſon opinion, & l'effect alla encore plus loin qu'il ne penſoit. On mit le poiſſon en vente, Octauius l'emporta, & acquiſt vne grande gloire d'auoir acheté deux cens eſcus ce poiſſon que Tibere auoit fait vendre, & qu'Apicius n'auoit oſé acheter. Ce fut ſans doute vne choſe honteuſe à Octauius, d'auoir donné tant d'argent pour ce poiſſon, & non pas à celuy qui l'auoit acheté pour en faire preſent à Tibere. Ie pourrois neantmoins le blaſmer auſſi; mais enfin il admira ce

poiſſon, & le iugea digne d'eſtre preſenté à vn Empereur Si quelqu'vn ſe tient pres du liét de ſon amy malade, veritablement il en eſt louable, mais s'il y demeure pour auoir ſa ſucceſſion, c'eſt vn Vautour qui attend la charogne. Ainſi les meſmes choſes peuuent eſtre quelquesfois honteuſes, & quelquefois honorables. Il importe donc de ſçauoir pourquoy on les fait, & comment on les doit faire. Or toutes choſes ſe feront auec honneur, ſi nous nous attachons à la vertu, & que nous puiſſions nous perſuader qu'il n'y a point d'autre bien parmy les hommes que la vertu & ce qui en procede. En effet les autres biens ne ſont que des biens par occaſion. Nous deuons donc nous imprimer dans l'ame vne oppinion qui regarde toute la vie, & c'eſt ce que j'appelle Decret ou Maxime generalle. Telle que ſera cette opinion, telles ſeront nos actions, & nos penſées; Et telles enfin qu'elles ſeront, telle auſſi ſera noſtre vie. Ce n'eſt pas aſſez à celuy qui doit ordonner de tout, de ne commander que les choſes particulieres. M. Brutus donne dans le Liure qu'il a intitulé des Deuoirs, vn grand nombre de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres; mais perſonne ne les executera, comme il doit, s'il n'a vne fin à laquelle il les rapporte. Il faut que nous nous propoſions touſiours le ſouuerain bien, que nous faſſions nos efforts pour y arriuer, que toutes nos actions, & toutes nos paroles s'y rapportent: Et comme ſi nous allions ſur Mer, nous deuons auoir vne eſtoille qui regle & qui conduiſe noſtre courſe. La vie qui n'a point de but, eſt inconſtante & remplie d'erreurs. Or ſi nous voulons nous propoſer quelque fin, les Decrets & les Maximes generales commencent à eſtre neceſſaires. Ie m'imagine que vous demeurerez d'accord qu'il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'eſtre touſiours en doute, touſiours dans la crainte, & touſiours dans vne incertitude, qui fait tantoſt auancer le pied, & qui tantoſt le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes ſortes d'occaſions ſi nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient, & qui les empeſche de ſe ſeruir de leurs forces. On a de couſtume d'enſeigner comment il faut adorer les Dieux. Deffendons qu'on n'allume des lampes les iours de feſte, parce que les Dieux ne manquent pas de lumiere, & que les hommes meſmes ne prennent pas plaiſir à ſe repaiſtre de fumée. Deffendons ces

reuerences & ces ſaluations du matin, & de s'aſſeoir à la porte des Temples. C'eſt par ces ſortes de deuoirs que l'on charme, & que l'on abuſe l'ambition & la vanité des hommes. Celuy-là adore Dieu qui le connoiſt. Remonſtrons qu'il n'eſt pas beſoin de preſenter à Iupiter des linges & des frottoirs, ny de tenir vn mirouër deuant Iunon; Dieu n'a que faire de valets ny de Miniſtres. C'eſt luy-meſme qui ſert les hommes, & qui leur donne toutes choſes; il eſt preſent par tout, & à tout le monde. Que l'on apprenne tant que l'on voudra comment on ſe doit gouuerner dans les Sacrifices, & comment il faut s'éloigner de ces importunes ſuperſtitions; On n'auancera iamais beaucoup ſi on ne conçoit Dieu comme on le doit conceuoir, ayant toute choſe en ſa puiſſance, donnant toute choſe, & faiſant gratuitement des biens-faits. Quelle eſt la cauſe qui oblige les Dieux de faire du bien? Leur nature. On ſe trompe ſi on croit que les Dieux ayent la volonté de nuire. Cela n'eſt pas en leur puiſſance, ils ne peuuent faire d'injures, comme ils n'en peuuent receuoir; car il y a de la relation entre offencer & eſtre offencé. Les Dieux qu'vne nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne ſçauroient eſtre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'eſt de croire qu'il y en a, & enſuitte de reconnoiſtre leur Majeſté, & leur bonté, ſans laquelle n'y a point de Majeſté. Il faut ſçauoir que ce ſont eux qui preſident à l'Vniuers, qui gouuernent toutes choſes par leurs propres forces; & qui ont pris la protection de tout le genre humain, faiſant quelquefois éclatter leur prouidence en des perſonnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoiuent point; mais ils en puniſſent quelques-vns, & les puniſſent bien ſouuent, comme s'ils vouloient leur faire du mal. Voulez-vous auoir les Dieux fauorables? ſoyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant. Mais voicy vne autre queſtion; on veut ſçauoir comment il ſe faut gouuerner auec les hommes. Que ferons-nous? Quels enſeignemens leur donnerons-nous? Leur dirons-nous qu'ils ne répandent point le ſang des hommes. Mais c'eſt bien peu de choſe que de ne nuire point à celuy qu'on eſt obligé de ſecourir; Et enfin, ce n'eſt pas à l'homme vne grande loüange d'auoir de la douceur & de la benignité pour l'homme. Leur dirons-nous qu'ils donnent du ſecours à celuy qui fait

naufrage, qu'ils monſtrent le chemin à ceux qui s'egarent; & qu'ils partagent leur pain & leur nourriture auec celuy qui meurt de faim? Pourquoy m'amuſerois-je à dire tout ce qu'il faut faire, & tout ce qu'il faut éuiter, veu que ie puis en peu de paroles vous donner la forme & la regle de tous les deuoirs de l'homme. Tout ce que vous voyez qui enferme les choſes Diuines & les choſes humaines, n'eſt qu'vn grand corps dont nous ſommes les membres. La nature nous a tous fait naiſtre parens, puis qu'elle nous a tous formez des meſmes principes, & nous deſtine tous à meſme fin. C'eſt-elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle, & qui nous a rendus ſociables. C'eſt-elle qui a fait la Iuſtice & l'équité; Et ſuiuant ſes conſtitutions & ſes loix, il eſt plus deſauantageux à l'homme de faire injure, que de la receuoir. Enfin ſi quelqu'vn ſe monſtre preſt de donner du ſecours à vn autre, c'eſt par les ordres & par le commandement de la Nature. Que ce vers ſoit touſiours dans voſtre cœur & dans voſtre bouche.

Ie ſuis homme, & doy tout à l'homme.

Souuenons-nous que nous ſommes nez pour viure les vns auec les autres. La ſocieté humaine eſt ſemblable à vne voûte qui tomberoit bien-toſt ſi les pierres dont elle eſt baſtie ne ſe ſouſtenoient l'vne l'autre. Apres auoir rendu nos deuoirs aux Dieux & aux hommes, conſiderons de quelle façon nous deuons nous ſeruir des choſes du monde. En vain nous donnerons des preceptes ſi nous ne ſçauons auparauant *quel* ſentiment nous deuons auoir de chaque choſe, comme de la pauureté, des richeſſes, de la gloire, de l'ignominie, de la Patrie, du banniſſement. Conſiderons toutes ces choſes ſans nous arteſter à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles ſont en effect, & non pas comment on les nomme. Mais enfin paſſons aux vertus. Quelqu'vn me dira qu'il faut que nous eſtimions la prudence, que nous embraſſions la conſtance, que nous aymions la temperance; Et que ſi cela eſt poſſible, nous nous attachions plus eſtroittement à la Iuſtice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progrez ſi nous ignorons ce que c'eſt que la vertu, s'il n'y en a qu'vne ou pluſieurs, ſi elles ſont ſeparées ou ſi elles ſont jointes, ſi celuy qui en a vne à toutes les autres, & s'il

y a quelque difference entr'elles. Il n'eſt pas beſoin à vn Artiſan de s'informer de l'origine & de l'vſage de ſon Meſtier; non plus qu'à vn Baſteleur de rechercher l'origine de l'Art de ſauter. Toutes ces ſortes d'Arts ſe connoiſſent, & l'on n'y trouue rien à redire, parce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu eſt vne ſcience & de toutes les autres choſes & de ſoy meſme. Il faut ſe faire inſtruire par elle, afin que la volonté s'inſtruiſe au bien. L'action ne peut eſtre iuſte, ſi la volonté n'eſt iuſte; car c'eſt d'elle dont l'action prend ſa naiſſance & ſes qualitez. Dauantage, la volonté ne ſera pas iuſte ſi l'habitude de l'ame n'eſt iuſte; car c'eſt de cette habitude que la volonté eſt ce qu'elle eſt. Au reſte, l'ame ne ſera pas en vn eſtat parfait, ſi elle n'a la connoiſſance de tout ce qui concerne la vie, ſi elle ne ſçait le iugement qu'on doit faire de toutes choſes, & qu'elle ne les ait reduites dans les termes de la verité. La tranquilité ne ſe donne qu'à ceux qui connoiſſent parfaitement les choſes, & qui en font vn iugement certain, qu'on ne peut iamais reuoquer. Les autres tombent ou ſe releuent ſelon les foibles lumieres qu'ils ont. Ils flottent perpetuellement entre les choſes qu'ils ont quittées & celles qu'ils deſirent. Ces irreſolutions procedent de ce qu'on ne peut s'aſſeurer en vne conduitte incertaine, comme eſt l'opinion du peuple qu'ils prennent pour regle & pour guide. Si vous voulez touſiours vouloir les meſmes choſes, il faut que vous vouliez les choſes veritables; Mais on n'arriue point à la verité ſans les Decrets ou les Maximes generales, qui s'eſtende ſur toute la vie. Ce qui eſt bon, ce qui eſt mauuais, ce qui eſt honneſte, ce qui eſt infame, les choſes iuſtes & les injuſtes, la pieté & l'impieté, les vertus & leurs vſages, la poſſeſſion des choſes commodes, la reputation, les dignitez, la ſanté, les forces, la viuacité des ſens, enfin toutes ces choſes demandent quelqu'vn qui les mette à prix, & qui monſtre combien on doit attribuer à chacune. Car vous vous trompez dans l'eſtime que vous en faites, & vous croyez que quelques-vnes ſont plus precieuſes qu'elles ne ſont. Vous vous trompez de telle ſorte, que ce qui eſt parmy vous en plus grande conſideration, comme les richeſſes, le credit & la puiſſance, ne merite point du tout qu'on les conſidere. Mais vous ne ſçaurez iamais cela, ſi vous ne regardez les raiſons dont ces choſes reçoiuent leur prix. Comme les feuilles

ne peuuent conſeruer leur verdeur d'elles-meſmes, & qu'il leur faut vne branche à laquelle elles ſoient attachées, & d'où elles tirent leur nourriture; Ainſi les preceptes ſeuls languiſſent, & pour auoir de la force il faut qu'ils ſoient attachez aux Maximes generales. Dauantage ceux qui oſtent les Maximes generales, ne connoiſſent pas qu'ils les confirment en penſant les oſter. Car enfin que diſent-ils ? Que les preceptes expliquent aſſez ce qu'il faut faire dans la vie, & que les regles & les Maximes generales ſont inutiles. Or cela meſme eſt vne Maxime generale, auſſi bien que ſi ie diſois qu'il faut rejetter les preceptes comme eſtans vains & inutiles, & s'appliquer ſeulement aux Maximes generales; car en diſant qu'il ne ſe faut point ſoucier des preceptes, ie donnerois en meſme temps vn precepte. Il y a quelques choſes où l'on a beſoin des aduertiſſemens de la Philoſophie, & pluſieurs qui veulent des preuues, parce qu'elles ſont obſcures & cachées, & qu'on ne les ſçauroit comprendre qu'auec beaucoup de peine & de lumiere. Si donc les preuues ſont neceſſaires, les Decrets ou les Maximes generales, qui monſtrent la verité par des argumens infaillibles, ne le ſont pas moins. Il y a des choſes claires & connuës, il y en a qui ſont obſcures; les connuës ſont celles que l'on comprend par les ſens, & les obſcures ſont celles qui ſont hors de la connoiſſance des ſens. Mais la raiſon ne ſe contente point des choſes connuës & manifeſtes, ſa meilleure & ſa plus belle partie conſiſte à découurir celles qui ſont obſcures & cachées. Or les choſes cachées ont beſoin de preuues, mais on ne peut faire de preuues ſans les Maximes generales; les Maximes generales ſont donc neceſſaires. La meſme choſe qui forme le ſens-commun, ſert auſſi à le rendre parfaict, ie veux dire, la perſuaſion de la verité, ſans laquelle il n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne ſoit dans vn branle perpetuel. Donc les Maximes generales ſont neceſſaires, parce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne ſont point ſujets au changement. Enfin quand nous aduertiſſons quelqu'vn de conſiderer ſon amy autant que ſoy-meſme, de ſonger que ſon ennemy peut deuenir ſon amy, d'augmenter ſon amitié pour l'vn, & de moderer ſa haine pour l'autre, nous ne manquerons pas d'adjouſter que cela eſt iuſte & honneſte. Or ce qui eſt iuſte & honneſte, eſt compris dans la

raiſon

raiſon des Maximes generales ; Et partant cette raiſon ſans laquelle le iuſte & l'honneſte ne ſont rien, eſt neceſſaire. Mais il faut joindre l'vn & l'autre. Auſſi bien les branches ne peuuent viure ſans racines ; & les racines meſme ſont aydées par des choſes qu'elles ont produites. Perſonne ne peut ignorer combien on tire d'vtilité des mains, parce qu'elles nous aydent viſiblement ; mais le cœur dont elles reçoiuent la vie, la force & le mouuement, eſt caché, & ne ſe void pas. Ie puis dire la meſme choſe des preceptes, ils ſont connus & manifeſtes, mais les Decrets & les Maximes generales de la Sageſſe ſont cachées. Comme les Docteurs ſeulement ſçauent ce qu'il y a de plus ſaint dans les myſteres ; Ainſi il y a des ſecrets dans la Philoſophie qui ne ſe découurent qu'aux ſçauans, & à ceux qui ont eſté receus dans le ſanctuaire de la ſageſſe. Mais les preceptes, & les choſes ſemblables, ſont connus meſmes des profanes. Poſidonius eſtime que non ſeulement les enſeignemens ſont neceſſaires, mais encore la perſuaſion, la conſolation, & les exhortations. Il adjouſte à cela la recherche des cauſes que nous oſerons bien appeller Ætiologie, puis que les Grammairiens qui ſont les protecteurs de la Langue, luy ont attribué ce nom, par la puiſſance qu'ils ont ſur les mots. Il dit donc que la deſcription de chacque vertu ſeroit profitable ; Il l'appelle Ætiologie, & quelques-vns caractere, c'eſt à dire des ſignes, & des marques de chaque vice & de chaque vertu, par leſquelles on reconnoiſt la difference qu'il y a entre les choſes qui ſe reſſemblent. Cela ſans doute à la meſme force que le precepte ; car celuy qui le donne, vous dit que vous faſſiez telle choſe, ſi vous voulez eſtre temperant ; & celuy qui en fait vne deſcription, vous dit que celuy-là eſt temperant qui fait telle choſe, & qui s'abſtient de telle choſe. Me demandez-vous quelle difference il y a entre l'vn & l'autre ? L'vn donne des preceptes de vertu, & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces deſcriptions, ou ces images ſont vtiles. Propoſons des choſes loüables, on ne manquera pas de trouuer des imitateurs. Vous auez beſoin de ſçauoir les marques par leſquelles on connoiſt vn bon cheual, de peur que vous ne ſoyez trompé, quand vous en voudrez acheter, & que vous ne perdiez voſtre argent en vne méchante beſte. Mais combien nous eſt-il plus auantageux de connoiſtre les marques

d'vne ame vertueuſe & bien-faite, puis que nous pouuons nous les appliquer ?

Vois vn ieune cheual ſorty d'vn bon haras,
Sa force & ſa vigueur paroiſt au premier pas,
Il court dans la compagne, & d'vn meſme courage
Aux trauers des Torrens il ſe fait vn paſſage.
A des flots inconnus il s'oſe abandonner,
Et la foudre & le bruit ne peuuent l'eſtonner.
Il a la crouppe graſſe, & la teſte menuë,
Ventre court, le col haut, la poitrine charnuë:
Si la Trompette ſonne, on ne peut l'arreſter,
Et contre bride & freim il ſemble diſputer,
Il bat du pied la terre, il ne ſouffle que flamme.

Lors que Virgile ſemble faire autre choſe, il fait la deſcription d'vn homme vertueux. En effect, ie ne voudrois pas faire autrement l'image d'vn homme de cœur, quand i'aurois entrepris de faire le Tableau de Caton, qui ne s'eſtonna iamais parmy les tempeſtes, & les foudres des guerres Ciuiles. Non certes, lors qu'il attaqua le premier les armées qui eſtoient deſia proches les Alpes, & qu'il s'oppoſa le premier aux fureurs de la guerre ciuile, ie ne voudrois pas luy donner vn autre viſage, ny vn autre contenance. Et à la verité, perſonne n'a iamais pû monter plus haut que celuy qui s'éleua tout enſemble contre Ceſar & contre Pompée, & qui en meſme-temps que les vns ſuiuoient la fortune de Ceſar, & les autres celle de Pompée, défia genereuſement l'vn & l'autre, & monſtra que la Republique auoit encores quelque bonnes parties. Ce ſeroit peu de dire en faueur de Caton,

Les faux bruits ne l'eſtonnent point.

Et pourquoy s'en eſtonneroit-il, puis qu'il n'a point de peur de ceux qui ſont vrais, & qui ſe font autour de luy; Puis que malgré dix Legions, malgré le ſecours des Gaules, & les forces des Barbares mélées auec celles de nos Citoyens, il a encore la hardieſſe de parler librement, & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut deffendre la liberté, mais d'endurer plûtoſt toutes choſes; luy eſtant bien plus honnorable de tomber dans la ſeruitude, que de s'y porter d'elle-meſme. Que cét eſprit a de vigueur & de courage,

& qu'il montre de confiance dans vne crainte vniuerſelle ! Il ſçait qu'il eſt ſeul dont la condition n'eſt point douteuſe, & qu'on ne demande pas ſi Caton eſt libre, mais s'il eſt auec des perſonnes libres. C'eſt de-là que procedoit ce mépris qu'il faiſoit des dangers & des violences. Quand ie conſidere la conſtance inuincible de ce grand homme, qui n'eſt pas ſeulement ébranlé au milieu des ruines publiques, ie prends plaiſir à dire;

C'eſt vn cœur genereux, vne ame grande & forte.

Il ſera touſiours profitable; non ſeulement de monſtrer ce que ſont ordinairement les gens de bien, & d'en faire des portraicts; mais de repreſenter encore ce qu'ils ont eſté; & d'expoſer aux yeux des hommes cette derniere & puiſſante playe de Caton, par laquelle la liberté rendit l'ame. Il ſera auantageux de faire voir la ſageſſe de Lelius; & cette vnion parfaite qui eſtoit entre Scipion & luy; les grandes actions de l'autre Caton, tant durant la paix que durant la guerre; les tables que Tuberon fit dreſſer en public; les peaux de cheureau dont ils les couurit au lieu de riches tapis; & la vaiſſelle de terre qu'il fit ſeruir à ſon feſtin, deuant le Temple de Iupiter. N'eſt-ce pas là releuer la pauureté, & la conſacrer dans le Capitole ? Quand il n'auroit rien fait d'aſſez grand pour m'obliger à le mettre au rang des Catons, croirions-nous que cela ſeul ne ſuffiroit pas ? C'eſtoit faire au peuple de Rome vne correction & non pas vn feſtin. O que les hommes qui ſont amoureux de la gloire, connoiſent peu en quoy elle conſiſte, & qu'ils ſont ignorans de la façon de l'acquerir ! Le peuple vid ce iour-là les meubles precieux de pluſieurs Citoyens, & n'admira que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les autres s'eſt diſſipé, mais la vaiſſelle de terre de Tuberon durera perpetuellement.

EPISTRE XCVI.

ARGVMENT.

I. Que toutes les choſes qui nous arriuent, viennent de Dieu.
II. Qu'il faut que nous nous y ſouſmettions, ou pluſtoſt que nous y donnions noſtre conſentement.

I. VOvs ne pouuez donc vous empeſcher de vous faſcher ou de vous plaindre de certaines choſes; Et vous ne connoiſſez pas que tout le mal qu'il y a en cela, c'eſt de vous faſcher & de vous plaindre. Si vous me demandez mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien de faſcheux & de miſerable pour l'homme, que de penſer qu'il y a quelque choſe de faſcheux & de miſerable. Ie me rendray inſupportable à moy-meſme auſſitoſt que ie n'auray pû ſupporter quelque accident. Ie me porte ce mal; c'eſt vne partie de l'ordonnance du Ciel. Mes eſclaues ſont-ils morts? mes creanciers me preſſent-ils? ma maiſon tombe-elle? me voy-je accablé de pertes, de bleſſures, de trauail & de crainte? Cela arriue ordinairement aux hommes. C'eſt trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choſes ſe doiuent faire; elles ont eſté arreſtées dans le Ciel, elles n'arriuent point par hazard.

II. Si vous me voulez croire, lors que ie vous découure auec tant de franchiſe mes plus ſecrets ſentimens, ie vous diray que c'eſt ainſi que ie me gouuerne dans toutes les choſes qui ſemblent faſcheuſes à ſupporter; Ie n'obeïs pas à Dieu, mais ie luy donne mon conſentement. Ie le ſuy librement, & non pas par neceſſité ny par force, il ne m'arriuera iamais rien que ie recoiue auec triſteſſe, & auec vn mauuais viſage, & ie ne payeray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choſes qui nous arrachent des gemiſſemens, & qui nous donnent de la crainte, ſont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas, Lucilius, que vous en eſperiez, ny que vous en demandiez vne décharge. Vous auez eſté perſecuté de la pierre, vous auez perdu l'appetit, vous auez reſſenty des maux continuels; ie paſſeray plus auant, vous auez eſté en danger de la vie; Hé quoy, ne ſçauiez-vous pas que vous ſouhaittiez toutes ces choſes quand vous ſouhaittiez la vieilleſſe? Tout

cela ſe rencontre dans vne longue vie, comme la poudre, la fange & la pluye dans vn long voyage. Mais, me direz-vous, i'euſſe bien voulu viure, & n'eſtre pas ſujet à toutes ces incommoditez. Certes cette parole effeminée n'eſt pas digne d'vn homme. Prenez ce ſouhait que ie va faire pour vous, de quelque façon qu'il vous plaira; mais ie le faits tout enſemble auec generoſité & auec affection. Ie prie donc les Dieux de permettre que iamais la fortune ne vous flatte par des proſperitez & des delices. Demandez-vous à vous-meſme, lequel vous aymeriez le mieux, ſi quelque Dieu vous en donnoit le choix, ou de viure dans vn marché, ou de viure dans vne armée. Vous deuez croire, Lucilius, que viure n'eſt rien autre choſe que faire la guerre. Ceux qui ſont toûjours en action, qui montent & deſcendent touſiours par des rochers & des precipices, qui n'entreprennent que des expeditions hazardeuſes, ſont ceux que l'on eſtime courageux, & les premiers des armées. Mais ceux qui au milieu d'vne paix publique s'amuſent à faire bonne chere, & ſe tiennent dans l'oyſiueté, tandis que les autres trauaillent, ſont des beſtes qui s'engraiſſent, ils ne ſont aſſeurez que par le mépris qu'on fait d'eux, & par la honte qui les accompagne.

EPISTRE XCVII.

ARGVMENT.

I. Les meſmes vices qui ſemblent auoir pris naiſſance dans noſtre ſiecle, eſtoient deſia connus aux ſiecles paſſez.
II. Les hommes imitent plus facilement les mauuaiſes actions que les bonnes.
III. Les méchans ne ſont iamais aſſeurez.

I. VOvs vous trompez, Lucilius, ſi vous voûs imaginez que le vice ſoit vn enfant de noſtre ſiecle, & que le luxe, le meſpris des bonnes mœurs, & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce ſiecle, ayent pris naiſſance de noſtre temps. Tout cela procede des hommes, & non pas du temps; il n'y a point de ſiecles innocens, & qui ayent eſté exempts de vices. Si vous voulez faire reflexion ſur le libertinage de chaque ſiecle, i'ay honte de le dire, la deprauation n'a iamais

eſté ſi grande qu'aux yeux meſme de Caton. Pourroit-on croire qu'on euſt fait agir l'argent dans le iugement de ce procez, où Clodius eſtoit accuſé d'auoir commis vn adultere auec la femme de Ceſar, dans le Temple de la bonne Deeſſe, au meſpris de ce ſacrifice qui ſe fait, dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on éloigne les hommes de telle ſorte, que l'on couure meſme les peintures des animaux maſles. Cependant on donna de l'argent aux Iuges, & ce qui eſt encore plus honteux, on ſtipula auſſi pour recompenſe, & comme par deſſus le marché, qu'on les feroit coucher auec quelques femmes de condition, & auec quelques ieunes hommes des meilleures maiſons de la ville. Certes le crime ne fut pas ſi deteſtable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres, & ne crût pas ſon ſalut aſſeuré, qu'il n'euſt rendu ſes Iuges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez, où, ce qui deuoit ſans doute ſuffire, Caton meſme auoit eſté ouy en témoignage. Seruons-nous icy des paroles de Ciceron, puis que la choſe ſurpaſſe l'imagination & la croyance; *Il les fit venir chez luy, il leur fit de belles promeſſes, il s'obligea pour eux, il leur donna ce qu'il leur auoit promis. Mais, ô Dieux immortels! voicy vne choſe eſpouuentable, on fit coucher quelques Iuges auec certaines femmes; On leur mena quelques ieunes hommes de condition, comme pardeſſus la recompenſe qui leur auoit eſté promiſe.* Il ne faut point parler du prix dont on conuint auec eux, le pardeſſus eſt beaucoup plus conſiderable. Voulez-vous la femme de cét homme chagrin & ſeuere? Ie vous la donneray. Voulez-vous celle de ce riche? ie la rendray dans voſtre lict. Condamnez les adulteres apres que vous en aurez commis. Cette belle que vous deſirez, ne manquera pas de venir. Ie vous promets vne nuict auec cét autre, & ie ne differe point l'execution de ma promeſſe, vous en verrez l'effect auant qu'il ſoit vingt-quatre heures. Il eſt ſans doute bien plus criminel de faire ce partage d'adulteres que de les commettre. Car l'vn fait ſçauoir aux femmes qu'on a pour elles de la paſſion, & l'autre monſtre qu'on ſe mocque d'elles. Ces Iuges de Clodius demanderent au Senat des gardes, qui ne leur eſtoient neceſſaires qu'au cas qu'ils le vouluſſent condamner, & obtindrent ce qu'ils demandoient. Auſſi Catulus leur dit plaiſamment apres que le coupable euſt eſté abſous, *Pourquoy demandiez-vous des gardes?*

eſtoit-ce pour empeſcher qu'on ne vous oſtaſt voſtre argent ? Cependant cette raillerie n'empeſcha pas que ce méchant qui auoit eſté adultere deuant le iugement, & maquereau pendant le procez, ne demeuraſt impuny, & qu'il n'éuitaſt ſa condamnation, par vn crime plus grand que celuy qui luy auoit fait meriter d'eſtre condamné. Vous pouuez vous imaginer quelque choſe de plus corrompu que les mœurs de ce temps là, où le reſpect des Sacrifices, ny la force des iugemens ne pût donner de bornes à la paillardiſe, où durant meſme l'information qui ſe faiſoit extraordinairement par vn Arreſt du Senat, on commettoit de plus grands crimes que ceux pour leſquels on informoit. On demandoit ſi apres vn adultere on pouuoit viure en ſeureté ; mais au contraire, on reconnût qu'on ne pouuoit viure en ſeureté, ſans commetre des adulteres. Cela a eſté commis en la preſence de Pompée & de Ceſar, de Ciceron & de Caton. De Caton, dis-je, qui fut ſi ſeuere, que durant qu'il eſtoit en charge, on dit que le peuple n'oſa demander les jeux floraux, où l'on void les femmes débauchées danſer toutes nuës par la ville. Ne croyez pas pourtant que les hommes de ce temps-là ayent eu l'œil plus ſeuere que le iugement. Les meſmes choſes ſe feront touſiours, & ſe ſont faites de tout temps ; Et la licence des villes pourra bien quelquesfois eſtre reprimée, par la diſcipline & par la crainte, mais on ne la reprimera iamais volontairement. Il ne faut donc pas que vous penſiez que le vice ſoit aujourd'huy plus puiſſant qu'autres fois, & que les loix ayent moins de credit & d'authorité. Car la ieuneſſe d'aujourd'huy eſt beaucoup plus moderée que celle de ce temps là, où le coupable nioit l'adultere deuant ſes Iuges, & où les Iuges le confeſſoient deuant le coupable ; où l'on promettoit des adulteres pour le gain d'vne cauſe ; où Clodius ayant trouué grace par les meſmes crimes qui l'auoient rendu coupable, pratiquoit des amourettes, tandis qu'on trauailloit à ſon procez. Qui le pourra croire ? Celuy qui eſtoit accuſé d'adultere, a eſté abſous par le moyen de pluſieurs adulteres. Tous les ſiecles produiront des Clodius, mais ils ne produiront pas tous des Catons.

II. Nous nous laiſſons aiſément aller dans le mal, parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides ; Et d'ailleurs le mal paſſe de luy-meſme aſſez auant, ſans auoir

de guide, ny de compagnon. Le chemin du vice n'eſt pas fait ſeulement en pante, mais en precipice. Et ce qui empeſche tant de monde de ſe corriger, c'eſt que les fautes des autres arts ſont honteuſes & prejudiciables aux Artiſans, & qu'au contraire on prend plaiſir aux fautes des mœurs & de la vie. Vn Pilote ne ſe réjouit point de voir ſon vaiſſeau couler à fond. Le Medecin ne ſe réjoüit point de voir ſon malade mort. L'Aduocat ne ſe réjoüit point ſi ſes parties perdent leur procez par ſa faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a perſonne qui ne faſſe ſon plaiſir de ſa faute meſme. Celuy-cy ſe plaiſt dans vn adultere, où la difficulté meſme luy a ſeruy d'alléchement. Celuy-là ſe plaiſt dans les fourbes & dans les larcins; Et ſa faute n'a iamais commencé à luy déplaire que quand l'éuenement ne luy en a pas eſté agreable. Cela procede ſans doute d'vne mauuaiſe habitude. Et pour vous faire connoiſtre qu'il y a dans les ames les plus abandonnées au mal, quelque ſentiment du bien; & qu'elles n'ignorent pas ce qui eſt infame & honteux, mais qu'elles ne veulent pas l'éuiter, tous les hommes veulent diſſimuler leurs vices. Et bien qu'ils leur reüſſiſſent heureuſement, & qu'ils en retirent le fruict, neantmoins ils ſont bien aiſes de les cacher, & de n'eſtre pas reputez ou voleurs ou adulteres. Mais vne bonne conſcience cherche le grand iour & veut eſtre veüe; & la méchanceté craint touſiours, non ſeulement la lumiere, mais encore les tenebres.

III. C'eſt pourquoy il me ſemble qu'Epicure a fort bien dit, Qu'vn meſchant ſe pouuoit cacher, mais qu'il ne ſe pouuoit croire caché. Ou pluſtoſt pour mieux expliquer le ſentiment d'Epicure, il eſt inutile à ceux qui font mal de ſe cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne s'eſtiment nulle part en ſeureté. Veritablement il ſe peut faire que le crime ne ſera iamais pourſuiuy; mais il ne ſe peut faire qu'il ſoit iamais en aſſurance. Pourueu que nous expliquions ces choſes de la ſorte, ie ne penſe pas qu'elles repugnent à noſtre ſecte des Stoïciens. En effect, la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'eſt d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couure le crime, quelque protection qu'elle luy donne, quelque vengeance qu'elle luy promette, il ne demeure iamais impuny, parce que le ſupplice du crime eſt le crime meſme; Neantmoins cette peine

eſt

eſt touſiours ſuiuie d'vne ſeconde, comme de craindre ſans ceſſe, de s'épouuanter d'vne ombre, de ſe défier de ſon aſſeurance. Pourquoy voudrois-ie auſſi deliurer le crime de ce chaſtiment ? Pourquoy ne le laiſſeray-ie pas dans vne inquietude perpetuelle ? Ne ſoyons pas de l'opinion d'Epicure, lors qu'il dit que rien n'eſt iuſte de nature ; & qu'il faut éuiter le crime, parce qu'on ne peut éuiter la crainte & les remords qui en procedent. Mais ſoyons de ſon auis, quand il dit, que la conſcience eſt le bourreau des méchantes actions, qu'elles trouuent d'aſſez grands ſupplices en ce qu'elle eſt ſans ceſſe geſnée par l'inquietude qui la ronge, en ce qu'elle ne peut adjouſter de foy à ceux qui luy promettent de la ſeureté. Car c'eſt-là l'argument d'Epicure, que nous auons naturellement de l'auerſion du crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu meſme de ſes ſeuretez. La fortune en deliure pluſieurs de la peine, mais pas vn de la crainte ; dautant que nous auons naturellement horreur des choſes que la nature a condamnées. C'eſt pourquoy vn criminel qui ſe cache, ne croit iamais eſtre bien caché, parce que ſa conſcience l'accuſe ſans ceſſe, & le découure touſiours à luy-meſme ? Et apres tout, c'eſt le propre des coupables de trembler eternellement. Puis que pluſieurs crimes ſe dérobent à la loy, au Iuge, & aux chaſtimens, ce ſeroit pour nous vn grand malheur, ſi auſſi-toſt qu'on les a commis, on ne ſe ſentoit perſecuté par ces chaſtimens naturels & rigoureux ; & que la crainte ne priſt pas dans l'ame la place du repentir pour luy ſeruir de punition.

EPISTRE XCVIII.

ARGVMENT.

I. Il ne ſe faut fier qu'aux biens internes. Les autres ſont auſſi legers que la fortune qui les donne.

II. On doit regarder toutes choſes comme periſſables, & ſe preparer de bonne heure à les perdre.

III. Exemples de pluſieurs qui ont ſupporté tout ce qui ſembloit inſupportable.

I. VOvs ne deuez point eſtimer heureux celuy dont la felicité eſt touſiours douteuſe, qui n'eſt iamais ap-

puyée que ſur des choſes fragiles, & qui ne fonde ſes plaiſirs que ſur des biens eſtrangers. La ioye qui entre dans l'ame, ne manque iamais d'en ſortir ; Mais celle qui prend naiſſance de l'ame meſme, eſt conſtante & aſſeurée ; elle trouue touſiours de nouuelles forces, & ne finit qu'auec l'homme. Toutes les autres choſes, que le peuple admire, ne ſont que des biens d'vn iour. Quoy donc ? ne peuuent-ils pas nous ſeruir, & ne pouuons-nous en tirer de la ſatisfaction ? Oüy certes, & perſonne ne le deffend ; mais il en faut vſer de telle ſorte qu'ils dépendent de nous, & que nous ne dépendions pas d'eux. Tous les biens qui dépendent de la fortune, apporteront ſans doute de l'vtilité & du plaiſir, pourueu que celuy qui les poſſede, ſe poſſede en meſme temps, & qu'il ne ſoit pas en la puiſſance de ſes biens. Car, mon cher Lucilius, ceux-là ſe trompent grandement qui s'imaginent que la fortune ſoit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne ſeulement la matiere des biens ou des maux, & le commencement des choſes qui reüſſiront chez nous à noſtre bien ou à noſtre mal. L'eſprit eſt plus fort que toutes les forces de la fortune. Il eſt le Maiſtre des affaires, il les fait tourner où il luy plaiſt, & enfin il a le pouuoir de faire ſes maux ou ſes biens. Le meſchant conuertit toutes choſes en mal, & meſme celles qui eſtoient venuës ſous vne apparence de bien. Au contraire vn eſprit droit & vertueux corrige meſme les deffauts de la fortune, adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de faſcheux, reçoit les proſperitez auec vne belle modeſtie, & les aduerſitez auec de la conſtance & du courage.

II. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on ſe puiſſe imaginer, qu'il faſſe toutes choſes auec iugement, qu'il n'entreprenne rien qui ne ſoit proportionné à ſes forces, il ne trouuera iamais ce bien parfait, qui eſt au deſſus des menaces de la fortune, s'il n'eſt ferme & reſolu contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez obſeruer les autres, car nous iugeons plus volontiers des affaires d'autruy que des noſtres, ſoit que vous vouliez iuger de vous-meſme ſans faueur & ſans flatterie, vous ſentirez ce que ie dis, vous confeſſerez qu'en toutes ces choſes qui ſemblent ſi cheres & ſi deſirables, il n'y a rien d'vtile & d'auantageux, ſi vous ne vous eſtes preparé contre la legereté de

la fortune, & les accidens qui la ſuiuent ; ſi à meſure qu'il vous arriue quelque perte, vous ne dites ſans ceſſe & ſans vous plaindre. *Dieu en a ordonné autrement que ie ne penſois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puiſſe d'autant plus fortifier voſtre eſprit, dittes toutes les fois qu'il vous arriuera quelque choſe contraire à vos eſperances,

Le Ciel me peut donner de meilleures fortunes.

Ainſi il ne peut rien arriuer qui ébranle vn eſprit preparé à toute ſorte d'éuenemens. Or il s'y preparera, s'il fait reflexion ſur l'inconſtance des choſes humaines, deuant qu'il en reſſente les effects. S'il conſidere ſa femme, ſes enfans, & ſes richeſſes, comme s'il ne les deuoit pas touſiours auoir, & comme s'il n'en deuoit pas eſtre plus mal-heureux quand il aura ceſſé de les auoir. L'eſprit qui s'inquiete de l'aduenir, eſt miſerable ; & celuy qui ſe met en peine s'il aura toute ſa vie la joüiſſance des choſes qui luy plaiſent, eſt mal-heureux auant que de l'eſtre. En effect, il ne ſera iamais en repos ; & par l'apprehenſion du futur il perdra les biens preſens, dont il pouuoit ioüir auec auantage. Et certes ie ne mets point de difference entre la douleur que donne la crainte de perdre, & la perte meſme. Ce n'eſt pas que ie vouluſſe vous conſeiller de ne vous ſoucier de rien. Deſtournez-vous au contraire de tout ce qui eſt à redouter ; preuoyez par la prudence tout ce qu'on peut preuoir par ſes lumieres ; Conſiderez ce qui peut vous eſtre prejudiciable long-temps auant qu'il arriue, & taſchez de l'euiter. Vne ferme reſolution de ſupporter conſtamment toutes choſes, vous ſeruira beaucoup en ce deſſein. Celuy qui peut ſupporter la fortune, peut auſſi ſe deffendre, & triompher de la fortune ; elle ne porte iamais le trouble dans la tranquillité de la vertu. Mais il n'y a rien de plus miſerable ny de plus laſche que d'eſtre toûjours en crainte ; & n'eſt-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal ? Au reſte, pour vous dire mon ſentiment en peu de paroles, de ces eſprits inquietez, & qui ſe ſont eux-meſmes à charge, ils ſont auſſi impatiens dans leurs infortunes, qu'auant qu'elles arriuent. Celuy-là ſe plaint plus qu'il n'eſt beſoin, qui ſe plaint auant qu'il en ſoit beſoin. Et la meſme foibleſſe qui luy fait iuger que la douleur eſt inſuportable, l'empeſche auſſi de s'y reſoudre, & de l'attendre de

pied-ferme. Elle luy fait imaginer que ſa felicité doit eſtre eternelle. Elle luy fait croire que tout ce qui luy arriue de fauorable, doit non ſeulement durer touſiours, mais croiſtre perpetuellement ; & mettant en oubly les caprices de la fortune qui remuë ſans ceſſe les choſes humaines, il ſe promet imprudemment qu'elle aura pour luy de la fermeté & de la conſtance. C'eſt pourquoy il me ſemble que Methrodore dit fort bien dans vne Lettre, où il conſole ſa ſœur de la perte de ſon fils, *Que les biens des mortels, ſont mortels.* Il parle de ces biens, apres leſquels on void courir tant de monde. Car le veritable bien ne ſçauroit finir, il eſt ſtable, il eſt eternel, c'eſt la ſageſſe, c'eſt la vertu, qui eſt le ſeul bien immortel que les hommes puiſſent poſſeder. Au reſte, ils ſont ſi aueugles & ſi deprauez, ils ont ſi peu de connoiſſance du chemin qu'ils prennent, & de celuy que chaque iour leur fera prendre, qu'ils s'eſtonnent de perdre quelque choſe, bien qu'vn iour ils doiuent tout perdre. Toutes les choſes dont on vous appelle le Maiſtre, ſont veritablement chez vous, mais elles ne ſont pas à vous. Il n'y a rien de ferme pour vn infirme, & rien d'eternel pour celuy qui doit perir. Perir & perdre eſt vne meſme neceſſité, & ſi nous pouuions bien comprendre cela, ce nous ſeroit vne grande conſolation, de perdre conſtamment ce qui doit infailliblement perir. Quel ſoulagement pourrons-nous donc trouuer contre les pertes ? Que nous ne perdions pas la memoire des choſes perduës, & que nous ne perdions pas auec elles le fruict que nous en auons retiré. On peut nous empeſcher d'auoir, mais non pas nous empeſcher d'auoir eu. Celuy-là eſt ſans doute bien ingrat, *qui* apres auoir perdu vn bien, ne s'imagine pas eſtre redeuable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oſter vne choſe, mais elle nous en laiſſe le profit, & nous le perdons ſeulement par noſtre impatience, & par l'injuſtice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-meſme que de toutes ces choſes qui ſemblent ſi terribles, il n'y en a pas vne d'indomptable; Nous en auons deſia veu pluſieurs qui les ont ſurmontées. Sceuole a vaincu le feu, Regulus les geſnes, Socrate le poiſon, Rutilius le banniſſement, Caton la mort qu'il enfonça luy-meſme dans ſon ſein auec vn poignard. Taſchons auſſi de vaincre quelque choſe. D'ailleurs, tous ces biens qui char-

ment le vulgaire par de ſi belles apparences de grandeur & de felicité, n'ont ils pas eſté ſouuent mépriſez, & meſme par quantité de perſonnes; Fabricius dédaigna les richeſſes, eſtant General d'Armée, & les condamna lors qu'il eſtoit Cenſeur. Tuberon eſtima que la pauureté eſtoit digne de luy & du Capitole, lors que ſe ſeruant de vaiſſelle de terre en vn feſtin public, il donna à connoiſtre que les hommes ſe doiuent contenter des meſmes choſes, qu'on employoit au ſeruice des Dieux. Sextius le pere fit vn genereux refus des honneurs, car encor qu'il fût né pour l'adminiſtration de la Republique, il ne voulut point receuoir la dignité de Senateur, que Iule Ceſar luy offroit, parce qu'il ſçauoit bien que ce qui pouuoit eſtre donné pouuoit eſtre oſté tout de meſme. Entreprenons donc auſſi de faire quelque choſe auec courage, & donnons-nous vne place entre les fameux exemples. Pourquoy nous laiſſons-nous abattre? Pourquoy deſeſperons-nous? Tout ce qui a pû ſe faire autresfois, peut bien ſe faire encore aujourd'huy. Nous n'auons qu'à purger noſtre ame, & à ſuiure la Nature, de qui l'on ne peut s'éloigner, ſans ſe ietter dans les conuoitiſes, ſans ſe precipiter dans les craintes, ſans eſtre eſclaue de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut eſtre reſtably dans ſes droits, & reprendre ſon courage. Efforçons-nous donc de le reprendre, afin que nous puiſſions endurer toutes ſortes de douleurs, de quelque coſté qu'elles puiſſent attaquer le corps; & dire enfin à la fortune, *C'eſt vn homme que tu attaques, cherche ailleurs qui tu puiſes vaincre.* Ainſi l'on peut adoucir la douleur de cette bleſſeure dont ie ſouhaitterois, ou le ſoulagement, ou la force de la ſupporter, & de vieillir auec elle. * Mais ie ſuis aſſeuré de la vertu de ce grand homme; il ne s'agit icy que de noſtre intereſt, puis que nous deuons eſtre priuez de l'agreable ſocieté de cét illuſtre vieillard. Il a deſia veſcu vne longue vie, & s'il deſire qu'elle ſoit plus longue, ce n'eſt pas pour luy qu'il le deſire, mais pour ceux-là ſeulement à qui elle pourroit eſtre vtile. On peut dire que s'il vid encore, c'eſt vne liberalité qu'il nous fait, vn autre euſt deſia finy des douleurs ſi exceſſiues; mais il croit qu'il eſt auſſi honteux de recourir à la mort que de fuyr lâchement la mort. Quoy donc? ne ſortira-t-il pas de la vie, ſi on luy en donne le conſeil; Mais pourquoy n'en ſortiroit-il pas, s'il ne peut plus eſtre vtile à

* Cét endroit ſemble corrompu.

perſonne ; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour ſouffrir, & pour eſtre le but de la douleur ? C'eſt ainſi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philoſophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'eſt ainſi que l'on connoiſt ce qu'vn homme ſage a de force contre la mort & la douleur, lors que l'vne approche, & que l'autre preſſe. Il faut apprendre à trauailler de celuy-là meſme qui trauaille. Nous n'auons rien fait iuſques icy que de chercher par des raiſons ſi l'on peut reſiſter à la douleur, & ſi les approches de la mort peuuent eſpouuanter les grandes ames. Qu'eſt-il beſoin de tant de paroles ? Rendons nous les ſpectateurs de la choſe meſme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de ſoy-meſme contre l'vn & l'autre ; il ne ſouffre point conſtamment par l'eſperence de la mort ; & ce n'eſt point par le dégouſt d'vne douloureuſe vie qu'on le void mourir ſi librement. Il ſupporte la douleur, & attend la mort.

EPISTRE XCIX.

ARGVMENT.

Cette Epiſtre eſt vne conſolation à Marullus, ſur la mort de ſon fils.

IE vous ay enuoyé la Lettre que i'écriuis à Marullus touchant la mort de ſon fils encore petit, & ſur le bruit qui couroit qu'il ſupportoit cette perte auec trop d'impatience & de foibleſſe. Ie n'y ay pas gardé ma couſtume ; & i'ay crû qu'il ne falloit pas le flatter ny le traitter doucement, parce qu'il eſtoit plus digne de reprimende que de conſolation. Veritablement il faut accorder quelque choſe à vn eſprit affligé, & qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'aſſouuiſſe de pleurs, ou au moins luy laiſſer pouſſer les premiers tranſports de l'affliction. Mais quand quelqu'vn a, pour ainſi dire, entrepris de faire ſon occupation de ſes larmes, il faut auſſi-toſt le corriger, & luy faire comprendre qu'il y a dans les ſoûpirs de la laſcheté, & de la folie. Vous attendez des conſolations, mais receuez des injures. Quoy, vous monſtrez tant de foibleſſe, à la mort de voſtre fils ? Que feriez-vous ſi

vous auiez perdu vn amy ? Hé bien, vous auez perdu vn petit enfant dont vous ne pouuiez rien eſperer de certain, ce ſont peu de iours qui ſont perdus. Nous ne cherchons que des ſujets de triſteſſe; nous voulons nous plaindre injuſtement de la fortune, comme ſi elle ne pouuoit nous donner de iuſtes ſujets de nous plaindre. Mais ie m'eſtois imaginé que vous auiez aſſez de courage & de force contre les maux veritables, & que par conſequent vous n'en manqueriez pas contre des maux en apparence, dont on ne pleure que par couſtume. Si vous auiez fait la plus grande perte que l'on puiſſe faire, ie veux dire ſi vous auiez perdu vn amy, vous vous deuriez pluſtoſt réjouyr de l'auoir poſſedé, que de vous plaindre de l'auoir perdu. Mais la pluſpart des hommes ne comptent point ce qu'ils ont receu, ny combien de temps ils en ont joüy. La triſteſſe a particulierement ce mal que non ſeulement elle eſt inutile, mais qu'elle eſt ingratte. Faut-il donc que vous ayez perdu voſtre temps, pour auoir eu vn ſi bon amy ? Et n'auriez-vous rien profité durant tant d'années, de la ſocieté que vous auez euë auec luy, & des eſtudes que vous auez faites enſemble ? Auez-vous donc mis voſtre amitié en meſme tombeau que voſtre amy ? Pourquoy vous plaignez vous de l'auoir perdu, ſi vous n'auez tiré aucun profit de l'auoir poſſedé ? Croyez qu'vne grande partie de ceux que nous auons aymez, & que la mort nous a rauis, demeure encore auecque nous. Car tout le temps qui eſt paſſé, eſt à nous; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a eſté. L'eſperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoiſſans de ceux que nous auons deſia receus; comme ſi ce qui nous doit arriuer, ne deuoit pas auſſi-toſt eſtre mis entre les choſes paſſées. On limite bien eſtoittement la ſatisfaction qui vient d'vne choſe, ſi l'on ne ſe réjoüit que du fruict preſent qu'on en reçoit. Le futur & le paſſé ſont capables de donner de la ioye, l'vn par l'eſperance de le poſſeder, & l'autre par la memoire de l'auoir poſſedé; mais l'aduenir eſt douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne ſe peut faire que l'autre ne ſoit arriué. N'eſt-ce donc pas vne folie que d'abandonner le plus certain ? Contentons-nous des choſes que nous auons deſia receuës, ſi toutesfois elles ne ſont pas ſorties de noſtre eſprit en meſme temps qu'elles y ſont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obſeques de leurs

enfans ſans pleurer, qui en reuenant de leurs funerailles, ſont retournez au Senat, ou à l'exercice de quelqu'autre charge publique, & qui à l'inſtant de leur affliction ont fait autre choſe que de s'amuſer à ſe plaindre. Et certes, il ne ſert de rien de vous plaindre, puis que voſtre plainte ne vous apporte aucun profit. Dailleurs il y a de l'injuſtice à vous plaindre d'vne choſe, qui eſt arriuée à vn homme, & qui doit arriuer à tous. Enfin toutes vos plaintes, & vos regrets tiennent quelque choſe de la folie, puis qu'il y a ſi peu de chemin entre la mort & celuy qui le regrette. Nous deuons endurer ſa perte auec d'autant plus de patience que nous ſuiurons de fort prés ceux que nous auons perdus. Conſiderez la viteſſe & la legereté du temps; voyez combien cette carriere que nous courrons ſi viſte, eſt d'vne petite eſtenduë. Faites reflexion ſur cette longue ſuitte des hommes qui tiennent tous vn meſme chemin; ils ne ſe ſuiuent iamais d'vne diſtance fort éloignée, quand meſme il paroiſt entr'eux beaucoup d'interualle. Celuy que vous penſez auoir perdu, eſt ſeulement allé deuant. Y a-il donc rien qui tienne plus de la folie que de pleurer celuy qui eſt party deuant vous, lors que vous auez à faire vn meſme voyage? On pleure vne choſe qu'on ſçauoit bien qu'elle deuoit arriuer; ou l'on s'eſt mocqué de ſoy-meſme, ſi l'on n'a pas ſongé que cét homme deuoit mourir. On pleure enfin vne choſe de qui l'on a dit mille fois qu'il eſtoit impoſſible qu'elle n'arriuaſt pas. Quiconque ſe plaint que quelqu'vn eſt mort, ſe plaint auſſi qu'il ait eſté homme. Tous les hommes ſont obligez à la meſme loy, & quiconque eſt né, doit s'attendre de mourir. Nous ſommes diſtinguez des vns des autres par quelques interualles de temps, mais nous ſommes tous ſemblables par noſtre fin. Tout cét eſpace qui eſt entre le premier & le dernier iour de la vie, eſt variable & incertain. Si vous le meſurez par les miſeres, il eſt ſans doute bien long, quand on n'auroit veſcu que l'âge d'vn enfant; & ſi vous le meſurez par ſa viteſſe, il eſt ſans doute bien court, quand meſme on auroit veſcu iuſqu'à vne extréme vieilleſſe. Il n'y a rien en tout cét eſpace qui ne ſoit gliſſant & qui ne nous trompe; il paſſe plus viſte que les ſaiſons, il n'y a point de vent qui ait plus de legereté ny d'inconſtance. Toutes choſes y ſont dans vn mouuement perpetuel, & ſelon que la fortune l'ordonne;

elles

elles prennent tantoſt vne face, & tantoſt vn autre. Enfin parmy vne ſi grande agitation des choſes humaines, il n'y a rien d'aſſeuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint, & cependant c'eſt vne choſe en quoy perſonne ne ſe peut tromper. Mais il eſt mort qu'il n'eſtoit qu'enfant. Ie ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-toſt eſt traitté le plus fauorablement. Paſſons à celuy qui a vieilly. De combien a-il ſurpaſſé cét enfant? Imaginez-vous le profond abyſme du temps, conſiderez l'eternité; apres cela comparez-y ce qu'on appelle l'âge de l'homme; & alors vous reconnoiſtrez combien eſt petit ce que nous ſouhaitons, & ce que nous prenons tant de peine à prolonger. En effect, combien les déplaiſirs & les inquietudes? combien la mort que nous ſouhaittons tant de fois auant qu'elle vienne? combien les maladies & la crainte? combien l'enfance incapable de toutes choſes nous dérobent-elles de ce temps? Ie ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjouſtez à cela les trauaux, les afflictions, & tant d'occaſions dangereuſes; & puis vous confeſſerez que ce qu'on appelle viure eſt vn eſpace bien court, meſme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeurera pas d'accord que celuy-là eſt le plus heureux qui eſt bien-toſt de retour d'vn voyage, & qui en a fait tout le chemin, auant qu'il ſe ſoit laſſé? La vie n'eſt ny vn bien ny vn mal, mais c'eſt le lieu où ſe trouue le mal & le bien. C'eſt vn jeu de hazard où il ſe faut défier de tout. Ainſi celuy qui eſt mort, n'a rien perdu que le dé, qui tourne plus ſouuent à perte qu'à gain. Mais il pouuoit acquerir de la ſageſſe & de la prudence; il pouuoit par voſtre ſoin ſe rendre plus honneſte homme; mais pluſtoſt, ce qu'il falloit craindre, il pouuoit ſe rendre ſemblable à beaucoup d'autres. Regardez ces ieunes hommes des meilleures maiſons de la ville, que le luxe & la débauche ont reduits à la miſere, & precipitez dans l'arene* pour donner du plaiſir au peuple. Voyez ces autres qui ne s'exercent qu'à contenter leur impudicité, & qui ne laiſſent point paſſer de iours, ſans ſe noyer dans le vin, & ſans ſe deshonorer par quelque méchanceté ſignalée. Vous direz infailliblement, qu'il y auoit plus à craindre qu'à eſperer. Vous ne deuez-donc pas chercher des occaſions de douleur, ny faire croiſtre vne affliction legere, à force de vous plaindre, & de vous deſeſperer. Au reſte, ie ne vous

* A ſe faire gladiateurs.

exhorte pas de faire ſur vous des efforts, ie n'ay pas ſi mauuaiſe opinion de vous; que de croire que vous ayez beſoin d'appeller contre voſtre perte tout le ſecours de la vertu. Ce n'eſt pas vne playe que vous auez receuë, c'eſt ſeulement vne piqueure, & cependant vous voulez en faire vne playe. Sans doute, vous aurez tiré vn grand profit de la Philoſophie, ſi vous ſupportez conſtamment la perte d'vn fils qui n'eſtoit pas encore ſi bien connû de ſon pere que de ſa nourriſſe. Quoy donc ? veux-je vous perſuader la dureté ? veux-je que meſme à l'enterrement de voſtre fils vous alliez la teſte haute? & ne puis-je ſeulement ſouffrir que vous en ayez le moindre reſſentiment ? Non certes, ie n'exige pas cela de vous; ce ſeroit monſtrer de l'inhumanité & non pas de la vertu, que de paroiſtre inſenſible dans la ſeparation de ſes amis, & de regarder la mort de nos parens des meſmes yeux que nous les verrions eux meſmes ? Mais ſuppoſez que ie vous deffende la plainte; il y a quelques choſes qui ne ſont pas en noſtre puiſſance; les larmes tombent quelquesfois quand on voudroit les retenir, & ſeruent de ſoulagement à l'eſprit. Nous pouuons donc iuſtement permettre que les larmes tombent, mais nous ne deuons pas le commander. Qu'il en tombe autant que la douleur en pourra pouſſer, & non pas autant que l'exemple & l'imitation en demanderont. Ne contribuons point à noſtre triſteſſe, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autruy. L'apparence de la triſteſſe eſt plus inſatiable, & exige dauantage que la triſteſſe meſme. Et en effect, y a-il quelqu'vn qui vouluſt paroiſtre ſi triſte s'il n'auoit que luy à contenter ? On iette de plus grands ſouſpirs lors qu'on penſe eſtre entendu, & l'on eſt tranquille, lors que l'on eſt en ſecret & ſans témoins. Mais ſi on void venir quelqu'vn, on renouuelle auſſi-toſt ſes plaintes, on s'arrache les cheueux on veut faire toutes les choſes qu'on euſt faites plus facilement, quand on n'eſtoit empeſché de perſonne. Ou ſouhaitte la mort, on ſe jette du lict à terre; mais la douleur ceſſe auſſitoſt qu'elle n'a plus de ſpectateurs. Nous auons ce deffaut auſſi bien en cette occaſion, qu'en toutes les autres, que nous nous conformons ſur l'exemple d'autruy, & que nous conſiderons moins ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par couſtume. Nous nous éloignons de la nature, nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cauſe

d'aucun bien, & qui eſt auſſi leger en cela qu'en toutes ſes autres actions. S'il void quelqu'vn qui ſouffre patiemment ſon infortune, il l'appellera dur & inſenſible. S'il void quelqu'vn qui ſe laiſſe abattre par l'aduerſité, il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut meſurer toutes choſes par la raiſon, & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tienne plus de la folie que de chercher de la reputation par ſa triſteſſe, & par ſes larmes, dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-vnes ſont permiſes au ſage, & que les autres doiuent tomber d'elles-meſmes. Voulez-vous ſçauoir quelle difference il y a entre l'vn & l'autre ? Quand on nous apporte la nouuelle de quelque mort, & que nous embraſſons vn corps que nous ne deuons quitter que pour le laiſſer aller en terre, la nature nous arrache des larmes, & comme l'eſprit eſt preſſé par la douleur, il preſſe auſſi tout le corps, & par conſequent les yeux, & en fait ſortir l'humeur qui eſt à l'entour ; & ces larmes ſortent malgré nous par vne eſpece d'expreſſion. Il y en a d'vne autre ſorte, auſquelles nous ouurons nous-meſmes le paſſage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus, & que nous auons aymez. On trouue ie ne ſçay quelle douceur dans cette triſteſſe, en ſe ſouuenant de leurs diſcours, de leur agreable conuerſation, des bons offices qu'ils ont rendus, & alors on verſe des larmes comme dans la joye. Enfin nous ſommes indulgens aux vnes, & nous ne pouuons retenir les autres. Il ne faut donc pas que vous pleuriez, ou que vous reteniez vos larmes à cauſe de ceux qui vous regardent. Il eſt plus honteux de les feindre que de les eſſuyer, ou de les répandre Qu'elles coulent d'elles-meſmes, & ſans artifice ; les plus tranquilles, & les plus moderez en peuuent verſer. Le Sage meſme en a quelquesfois répandu, ſans offenſer ſa dignité ; mais auec vn ſi iuſte temperament qu'elles ne manquoient ny d'humanité ny de bien-ſeance. Enfin on peut obeïr à la nature, & conſeruer ſa dignité. I'ay veu des hommes venerables aux funerailles de leurs parens, qui monſtroient bien par leur viſage l'amitié qu'ils auoient pour eux, ſans affecter toutes ces larmes qu'on ne donne ſouuent qu'à l'apparence ; & l'on ne voyoit rien en eux que ce qu'vne veritable affection a accouſtumé de produire. Il y a auſſi dans la plainte & dans la triſteſſe vne certaine bien-ſeance, que le Sage doit garder ; Et comme

dans toutes les autres choſes, il doit y auoir de la mediocrité dans les larmes. Il n'y a que les foibles dont les triſteſſes auſſi bien que les ioyes ſoient immoderées. Receuez auec patience ce qui doit neceſſairement arriuer. Qu'arriue-il d'incroyable ? qu'arriue-il de nouueau ? Combien fait-on tous les iours d'enterremens ? combien y en aura-il qui porteront le deüil apres vous ? Toutes les fois que vous penſerez qu'il eſtoit encore enfant, penſez auſſi qu'il eſtoit homme ; Penſez que l'homme ne peut rien attendre d'aſſeuré, que la bonne fortune ne l'accompagne pas iuſqu'à la vieilleſſe, & qu'elle le laiſſe où il luy plaiſt. Ie ne vous empeſche pas de parler ſouuent de luy, ny de donner à ſa memoire tout autant de loüanges que vous pourrez. Il vous reuiendra plus ſouuent dans la penſée, quand ce ne ſera pas la triſteſſe qui le remettra dans voſtre eſprit ; car il n'y a perſonne qui prenne plaiſir en la conuerſation d'vn homme triſte, ny par conſequent à la triſteſſe. Si vous en auez oüy auec plaiſir quelques diſcours & quelques naïuetez d'enfant, qu'elles ſoient ſouuent dans voſtre bouche, & perſuadez-vous fortement qu'il auroit répondu aux eſperances que l'amour paternelle vous en faiſoit conceuoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les ſiens en oubly, d'enſeuelir leur memoire en meſme tombeau que leur corps, de les pleurer beaucoup, & de s'en ſouuenir peu de temps. Ainſi les oyſeaux, ainſi les beſtes ſauuages ayment leurs petits. Leur amour eſt violente, & pour ainſi dire furieuſe, mais ils la perdent auec leurs petits. Cela ne ſeroit pas bien ſeant à vn ſage ; il faut qu'il ſe ſouuienne touſiours des ſiens, & qu'il ceſſe bien toſt de les pleurer. Ie ne ſçaurois approuuer ce que dit Methrodore, qu'il y a quelques plaiſirs attachez à la triſteſſe qu'il faut prendre lors que l'on eſt triſte. Ie rapporte ſes paroles meſmes, & ie ne doute point du ſentiment que vous en aurez. Y a-il rien auſſi de plus honteux que de prendre du plaiſir dans le deüil, ou par le deüil, & de chercher parmy les larmes quelque choſe qui vous contente. Ce ſont neantmoins ces Philoſophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur, & qui accuſent nos preceptes d'inhumanité, parce que nous diſons, ou qu'il ne faut point endurer que la triſteſſe entre dans l'ame, ou qu'il faut bien-toſt l'en chaſſer. Mais enfin lequel des deux eſt le plus impoſſible ou le plus inhumain, de n'auoir point de reſſentiment de

la perte d'vn amy, ou de chercher du plaiſir dans la douleur de ſa perte. Ce que nous voulons enſeigner eſt honneſte & ſans doute bien-ſeant; Que quand l'affection aura pouſſé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la triſteſſe. Quoy, dites-vous qu'il faut méler quelque volupté à la douleur? Ainſi l'on appaiſe les enfans en leur donnant quelques friandiſes; Ainſi on les empeſche de crier, en leur preſentant la mammelle. Vous ne ferez donc pas ceſſer vos plaiſirs à l'inſtant meſme qu'on fait les obſeques de voſtre fils, ou que voſtre amy ſe meurt; mais au contraire vous chatoüillerez voſtre douleur, & vous y chercherez de la ſatisfaction. Lequel eſt le plus honneſte ou de chaſſer de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur? Que dis-je, comme compagne? On la trouue dans la douleur meſme. Il y a, dit-il, vne eſpece de volupté qui eſt attachée à la douleur. Il appartiendroit aux Stoïciens de publier cette doctrine, & non pas aux Sectateurs d'Epicure, qui ne connoiſſent point d'autre bien que la volupté, ny d'autre mal que la douleur; car quelle alliance peut-il y auoir entre le bien & le mal? Mais ſuppoſons qu'il y en ait. C'eſt maintenant qu'il eſt beſoin de la découurir, & de conſiderer ſi la douleur a quelque choſe en ſoy d'agreable & de voluptueux. Il y a certains remedes qui ſont ſalutaires à quelques parties du corps, mais parce qu'ils ſont ſales, on ne voudroit pas les appliquer aux autres parties; & ce qui ſeruiroit ſans honte en vn endroit, ne ſeroit pas honneſte en vn autre lieu. Ne rougiſſez-vous donc point de vouloir guerir la triſteſſe par la volupté? Il faut pour cette playe vn remede plus violent. Dites pluſtoſt, que le ſentiment du mal ne va pas iuſqu'à celuy qui eſt mort; car s'il va iuſques à luy, il n'eſt pas mort. Il n'y a rien qui puiſſe bleſſer celuy qui n'eſt plus; s'il peut eſtre bleſſé, il eſt viuant. Croyez-vous qu'il eſt mal-heureux, a cauſe qu'il n'eſt plus, ou parce qu'il eſt encore quelque choſe? S'il n'eſt plus, il ne peut reſſentir de mal; car quel ſentiment, celuy qui n'eſt plus, pourroit il encore auoir? S'il eſt encore quelque choſe, il ne ſçauroit eſtre mal-heureux; car il eſt deliuré du plus grand mal qu'apporte la mort, qui eſt de n'eſtre plus. Diſons auſſi à celuy qui pleure & qui regrette ſon enfant, que tous les hommes, ieunes & vieux, en comparaiſon de l'e-

ternité, ſont égaux, pour ce qui concerne la briéueté de la vie; Car ce que nous auons de cette immenſe eternité, eſt encore moindre que ce qu'on peut s'imaginer de plus petit. Ce qu'il y a de plus petit en vne choſe, ne laiſſe pas d'en faire vne partie, mais le temps que nous viuons, n'eſt preſque rien. Et cependant nous ſommes ſi inſenſez que nous y faiſons des deſſeins comme ſur vn plan de grande eſtenduë. Au reſte, ie vous ay écrit cette lettre, non pas comme ſi apres auoir long-temps attendu, vous auiez beſoin d'vn remede qui vint ſi tard, car ie me ſouuiens de vous auoir deſia entretenu de toutes les choſes que vous y lirez. Ie vous écrits ſeulement pour condamner ce petit eſpace de temps pendant lequel vous vous eſtes éloigné de vous-meſme; Et enfin pour vous exhorter de monſtrer du courage contre la fortune, & de regarder tous ſes maux, non comme des choſes qui peuuent arriuer, mais comme des choſes qui arriueront infailliblement.

EPISTRE C.

ARGVMENT.

De quelle façon doit eſtre le langage d'vn Philoſophe.

VOVS m'auez écrit que vous auiez leu exactement les liures que Fabianus Papirius a compoſez des choſes ciuiles, mais que vous n'auez pas trouué qu'ils répondiſſent à l'opinion que vous en auiez. Apres cela oubliant qu'il s'agiſſoit de iuger d'vn Philoſophe, vous auez blaſmé ſa façon d'écrire. Ie ſuppoſe que ce que vous en dites ſoit veritable, & qu'il debite quantité de choſes ſans donner à ſon diſcours aucune forme. Premierement cette façon d'écrire, a ſes beautez, & le diſcours qui coule doucement, a quelque grace qui luy eſt propre & particuliere. Car ie croy qu'il y a bien de la difference entre vn diſcours qui coule, & vn diſcours qui ſe precipite; & meſme ce que ie va dire, eſt bien different de ce que vous penſez. Il me ſemble que Fabianus ne precipite pas ſes paroles, mais qu'il les fait couler agreablement. Il eſt vray que ſon diſcours eſt eſtendu, mais il eſt ſans confuſion, & ne manque pas de force ny de vehemence.

Au moins il confeſſe, & veut bien que l'on ſçache qu'il n'eſt pas eſtudié, & qu'il n'a pas eſté à la torture dans ſon eſprit auant que de ſortir de ſa bouche. Enfin il eſt tel qu'on reconnoiſt aiſément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il ſoit comme vous me le figurez; Il ne veut pas enſeigner à bien parler, il veut ſeulement enſeigner les bonnes mœurs, & a écrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela, ſi vous l'auiez entendu parler, vous n'auriez pas eu le temps de conſiderer les particularitez de ſon diſcours, car la piece entiere vous euſt rauy; & bien ſouuent ce qui plaiſt quand on le prononce auec action, n'a pas le meſme effect quand il eſt reduit par écrit. Mais enfin, c'eſt auoir beaucoup fait que d'auoir touché d'abord, bien qu'apres vne plus longue contemplation on trouue dequoy reprendre en ce qui auoit plû aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis, Celuy qui ſurprend l'eſtime des hommes, eſt ſans doute plus glorieux que celuy qui l'a meritée. Ie ſçay bien que le dernier eſt le plus aſſeuré, & qu'il ſe promet plus hardiment de la reputation au temps à venir. Au reſte vn langage trop eſtudié ne ſied pas bien à vn Philoſophe. Mais ſi l'on a peur des paroles, où monſtrera-on ſa force & ſa conſtance? où fera-on épreuue de ſoy? Fabianus ne faiſoit point voir de negligence dans ſes diſcours; mais il y faiſoit voir de la confiance & vne belle hardieſſe. Auſſi n'y trouuerez vous rien de bas ny de lâche; ſes paroles ſont choiſies, mais elles ne ſont point affectées; il ne renuerſe point ſes façons de parler & n'en a point de bigearres ny d'extrauagantes, à la mode de noſtre ſiecle. Ses paroles ſont claires & intelligibles; & bien qu'elles ſoient populaires, elles n'expriment que de beaux & de magnifiques ſentimens, qui ne ſont pas reſſerrez en peu de mots comme vne ſentence, mais qui s'eſtendent plus auant, & qui menent plus loin les eſprits. Nous n'y verrons rien qui ſoit retranché mal à propos, qui n'ait vne belle ſtructure, & qui ne tienne de la politeſſe d'aujourd'huy. Enfin quand vous l'aurez regardé de tous coſtez, vous n'y verrez rien de vuide, vous n'y verrez rien d'inutile. Veritablement vous ne trouuerez dans ce baſtiment ny des marbres de diuerſes couleurs, ny cette diuerſité de canaux qui charment la veuë, ny ce qu'on appelle la * chambre du pauure, ny enfin tout ce que le luxe qui ne ſe contente iamais d'vn ſimple ornement, eſt capable

*Les perſonnes de conditiõ auoient chacun vne chãbre qu'ils appeloiẽt ainſi, où ils alloiẽt faire quelquefois des repas de pauures.

de mettre en vſage; mais comme on dit ordinairement, vous verrez vne maiſon bien baſtie. Au reſte, nous ne ſommes pas d accord quelle façon d'écrire eſt la meilleure. Quelques-vns veulent vn ſtyle qui tienne vn peu de la negligence, d'autres le veulent rude, & pour ainſi dire rabotteux; Et ſi quelques periodes ſemblent finir doucement, il les diuiſent & les entrecoupent tout expres, afin qu'on n'entende autre choſe que ce qu'on auoit attendu. Liſez Ciceron, ſa façon d'écrire eſt touſiours ſemblable, & marche touſiours d'vn meſme pas; Elle eſt trauaillée, elle eſt douce, elle eſt delicate, ſans qu'il y ait rien de laſche & d'effeminé. Au contraire, celle de Pollion eſt inégale, elle ne va que par bonds, & vous quitte lors que vous y penſez le moins. Enfin dans Ciceron tout ſe termine agreablement, mais il n'y a rien dans Pollion qui ne tombe, ſi vous en exceptez peu de choſes. Dauantage vous dites que toutes choſes vous ſemblent baſſes dans Fabianus, mais i'eſtime que ce n'eſt pas là ſon vice. Elles ne ſont point baſſes, mais elles ſont modeſtes, comme procedant d'vn eſprit bien ordonné; elles ne ſont pas entaſſées, mais elles ſont par tout égales; elles n'ont pas cette vehemence d'Orateur, ny ces pointes que vous cherchez, ny ces ſentimens qui vous ſurprennent. Mais conſiderez tout le corps; bien qu'il ne ſoit pas ſi ſoigneuſement paré, il eſt honneſtement couuert. Son diſcours n'a point de grace, me direz-vous, mais monſtrez-moy quelqu'vn que vous puiſſiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Ciceron dont les Liures de Philoſophie ſont en auſſi grand nombre que ceux de Fabianus, ie confeſſe qu'il l'emporte par deſſus luy; mais il ne faut pas dire qu'vne choſe ſoit fort petite pour eſtre vn peu moindre qu'vne grande. Si vous m'alleguez Aſinius Pollion, ie ne vous contrediray point encore, mais auſſi ie vous répondray que c'eſt exceller en vne choſe de cette importance que d'auoir la premiere place apres ces deux grands perſonnages. Nommez-moy encore Liuius; car outre les Liures qu'il a particulierement compoſez de la Philoſophie, il a fait des dialogues que vous pouuez mettre auſſi raiſonnablement entre les Liures de Philoſophie qu'entre les hiſtoires. Ie le laiſſeray encore paſſer deuant Fabianus; mais conſiderez ie vous prie, combien on en void apres ce Philoſophe qui ne void deuant luy que trois hommes, & les plus eloquents que l'on ſe puiſſe imaginer.

Mais

Mais il n'a pas toutes les choſes qu'on pourroit ſouhaitter en luy. Son diſcours n'eſt pas fort, encore qu'il ſoit éleué ; il n'eſt ny violent ny impetueux, encore qu'il ſoit beaucoup eſtendu ; & bien qu'il ſoit aſſez pur, il n'eſt pas touſiours bien clair. Vous ſouhaitteriez, direz-vous, qu'on parlaſt ſeuerement contre les vices, auec courage contre les dangers, auec orgueil contre la fortune, & auec injure contre l'ambition. Ie veux que la diſſolution ſoit blaſmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere ; Que le diſcours d'vn Orateur ſoit fort & vehement ; que celuy d'vn Poëte Tragique ſoit graue, & que celuy d'vn Comique ſoit bas & populaire. Mais voulez vous que le Philoſophe s'amuſe à ce qu'il y a de moins conſiderable, c'eſt à dire aux paroles ? Il ne s'attache qu'aux choſes, ſans s'arreſter à l'eloquence, qui ne laiſſe pas de le ſuiure comme l'ombre ſuit le corps. Sans doute tout ce qu'il fera, ne ſera pas entierement acheué, ny ne fera pas en ſoy vn corps ſi parfait, & ie confeſſe que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choſes qui ne porteront point de coup, & quelquesfois ſon diſcours finira ſans auoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & iamais rien qui vous ennuye. Enfin il vous fera reconnoiſtre qu'il auoit les ſentimens qu'il a écrits, & qu'il entendoit fort bien toutes les choſes qu'il a dites. Vous apprendrez que ſon deſſein a eſté de vous faire voir ce qui luy plaiſoit, & non pas de vous plaire & de vous flatter. Il ne cherche pas l'applaudiſſement, il taſche ſeulement à profiter & à rendre l'ame meilleure. Ie ne doute point que ſes écrits ne ſoient de la façon que ie viens de les repreſenter, encore qu'il m'en reſte pluſtoſt vne ombre qu'vne veritable memoire ; car ie n'en ay qu'vne idée confuſe, & il ne m'en reſſouuient qu'en gros, comme des choſes qu'on a ſçeuës il y a long temps. Au moins lors que ie l'entendois diſcourir, i'en auois les meſmes ſentimens que ie vous eſcrits. Ce n'eſt pas que ſes diſcours me ſemblaſſent tous parfaits ; mais ils eſtoient remplis de bonnes choſes, qui pouuoient donner courage à vne ieuneſſe bien née, & l'attirer la vertu, ſans luy faire deſeſperer d'vn bon ſuccez. Cette façon d'exhorter me ſemble ſans doute la plus vtile & la plus efficace. Car on rebute les ieunes gens lors qu'on leur

donne l'enuie de bien faire, & qu'on leur en oſte l'eſperance par de trop grandes difficultez. Enfin Fabianus eſtoit abondant en paroles, ſans prendre garde autrement à la iuſteſſe des periodes, & ſon diſcours en general eſtoit grand & magnifique.

EPISTRE CI.

ARGVMENT.

I. De la mort ſubite & inopinée. Qu'il ne ſe faut rien promettre, & ne s'aſſeurer en rien.

II. Il blaſme ceux qui ne ſe ſoucient pas de viure dans l'infamie & dans la douleur, pourueu qu'ils viuent long-temps.

I. IL n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous monſtre noſtre neant, qui ne nous remette en memoire quelque nouueau témoignage de noſtre fragilité que nous auons oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort, quand meſme nous ne ſemblons faire des deſſeins que pour l'eternité. Vous ſerez peut-eſtre en peine par le commencement de cette lettre, du ſujet de cette lettre. Vous auez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain, ce perſonnage ſi ſplendide & ſi officieux. Il ne deuoit ſa fortune qu'à luy-meſme; & d'vn petit commencement, il s'eſtoit éleué ſi haut, qu'il s'eſtoit rendu le chemin facile pour monter encor plus haut. Car les honneurs croiſſent plus facilement qu'ils ne commencent; & le premier argent qu'vn pauure gagne auant que de deuenir riche, eſt celuy qui luy couſte plus de ſueur & plus de trauail. Senecion aſpiroit auſſi aux grands biens; & deux choſes contribuoient à l'y conduire, la ſcience d'en acquerir, & celle de les conſeruer, dont l'vne des deux ſeulement eſtoit capable de le rendre riche. Cét homme ſi temperant, & qui n'auoit pas moins de ſoin de ſon corps que de ſon bien, m'auoit viſité le matin ſelon ſa couſtume; il auoit demeuré tout le long du iour auprés du lict d'vn ſes amis malade & abandonné du Medecin; & enfin apres auoir ſoupé en bonne ſanté & auec plaiſir, il fut ſurpris d'vne eſquinancie qui l'eſtouffa en fort peu de temps. Ainſi il mourut apres auoir rendu à ſes amis tous les deuoirs qu'vn homme ſain eſt capable de leur

rendre. Ce perſonnage qui cherchoit de l'argent par mer & par terre, qui mettoit tout en vſage pour en amaſſer, eſt mort inopinément, lors que ſes affaires ſe portoient le mieux, & que l'argent luy venoit en foule de tous coſtez.

Plantez apres cela des poiriers & des vignes.

Qu'il y a donc d'extrauagance de vouloir diſpoſer de tous ſes iours, puis que meſme le lendemain n'eſt pas en noſtre puiſſance ! Que les longues eſperances de ceux qui font de grands deſſeins, ſont de veritables folies ! I'achepteray, ie baſtiray, ie preſteray de l'argent, ie pourſuiuray des honneurs, i'en auray la joüiſſance, & enfin quand ie ſeray las, ie paſſeray ma vieilleſſe auec plaiſir, & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'aſſuré, meſme pour les plus heureux. Vous ne vous deuez rien promettre de l'aduenir ; ce qu'on penſe tenir dans ſes mains, s'en échappe & s'éuanoüit, & vn petit accident fera tomber les appuis où nous penſions nous ſouſtenir. Les choſes du monde coulent ſans ceſſe par vne loy certaine & inuiolable, bien que les voyes en ſoient obſcures. Mais que m'importe que ce qui eſt certain & connu à la Nature, me ſoit incertain & inconnu ? Nous nous propoſons de longs voyages ſur mer, & de ne retourner que bien tard en noſtre pays, apres auoir parcouru tous les riuages eſtrangers ; Nous faiſons deſſein d'aller à la guerre ; nous nous promettons des recompenſes, qui n'arriueront que bien-tard ; nous eſperons de grands emplois ; & d'aller de degré en degré iuſqu'aux plus hautes charges de la milice, & cependant nous ne prenons pas garde que la mort eſt à nos coſtez. Comme nous n'y ſongeons iamais qu'en voyant mourir les autres, il faut quelquesfois apporter des exemples de noſtre fragilité ; mais ils ne demeurent pas plus long-temps dans noſtre ame, que l'eſtonnement que nous en auons. Y a-il rien qui tienne dauantage de la folie que de s'eſtonner de voir arriuer quelquesfois ce qui peut arriuer tous les iours ? Nous ne manquerons pas de finir où la prouidence de Dieu a planté les bornes de noſtre vie ; mais perſonne ne ſçait de combien il en eſt prés. Diſpoſons donc noſtre eſprit, comme ſi nous eſtions arriuez à noſtre terme ; ne prenons point de delais, & ſoyons preſts à toute heure de rendre compte de noſtre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'eſt qu'elle eſt touſiours

imparfaite, & qu'il nous reſte touſiours quelque choſe à acheuer. Mettons-y donc tous les iours la derniere main, & nous n'aurons pas beſoin du temps. C'eſt de ce beſoin qu'on void naiſtre la crainte, & vne paſſion de ſçauoir l'auenir, qui ronge & qui deuore le cœur; Et apres tout, il n'y a rien de plus faſcheux & qui geſne dauantage que de ſe mettre en peine du ſuccez des choſes qui ne ſont pas arriuées. Vn eſprit qui eſt en cette inquietude, eſt perſecuté d'vne crainte, dont il ne peut iamais ſortir. Comment donc pourrons-nous chaſſer de noſtre ame cette importune réuerie? en ne prolongeant point noſtre vie par de vaines imaginations, mais en la ramaſſant de telle ſorte que l'on en voye touſiours la fin. Car celuy à qui le preſent eſt inutile, & qui ne ſçauroit s'en contenter, ne peut regarder l'auenir ſans trouble & ſans apprehenſion. Mais quand ie me ſuis rendu compte de ce que ie me deuois, quand mon eſprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn ſiecle, il void venir apres cela comme d'vn lieu éleué, & le temps & la fortune, & ne conſidere qu'en riant cette longue ſuitte de ſiecles. En effect, pourquoy ſeroit-il troublé par l'inconſtance & par la diuerſité des choſes du monde, s'il eſt reſolu & preparé contre toutes ſes viciſſitudes?

II. Haſtez-vous donc de viure, Lucilius, & imaginez-vous que chaque iour eſt vne vie. Celuy qui ſe gouuernera de la ſorte, & qui a conſideré chaque iour comme tout le temps de ſa vie, eſt touſiours en ſureté. Mais ceux qui ne viuent que d'eſperances, ne joüyſſent pas meſme du temps preſent, il leur eſchappe ſans ceſſe, ils ont vne auidité inſatiable de l'auenir; & ce qui eſt encore plus miſerable, & qui rend toutes choſes miſerables, ils ſont touſiours perſecutez par l'apprehenſion de la mort. C'eſt ce qui a fait faire à Mecenas ce ſouhait honteux, qu'il vouloit bien eſtre infirme, eſtre difforme, & ſouffrir les plus rigoureux tourmens, pourueu que parmy tant de maux, il ſe pût conſeruer la vie.

Que de tous maux ie ſois le centre,
Que ie ſois boſſu dos & ventre,
Que ie n'aye aucuns membres ſains,
Que ie ſois goutteux pieds & mains;
Que la triſteſſe me pourſuiue,
Tout va bien pourueu que ie viue.

Ainſi l'on ſouhaitte ce qui euſt eſté vn mal extréme, s'il fuſt arriué; & l'on demande comme la vie, la longueur, & la continuation des ſupplices. I'eſtimerois vn homme bien laſche, s'il vouloit viure iuſqu'à ce qu'il fuſt au gibet; & toutesfois en voicy vn qui vous dit, Oſtez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choſes. Défigurez-moy, ie le veux bien; il ne m'importe pas d'eſtre monſtrueux & contrefait, pourueu que ma vie ſoit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache moy ſi tu veux en croix, tout cela n'eſt rien pourueu que ie viue. La vie eſt-elle donc ſi conſiderable, qu'on doiue diſſimuler ſes maux, & demeurer à vn gibet miſerablement déchiré, pourueu qu'on puiſſe retarder ce qu'il y a de meilleur dans le ſupplice, ie veux dire la fin du ſupplice? Eſt-il donc ſi auantageux de viure, qu'on veüille conſeruer la vie, afin de la perdre à tout moment? Quel plus grand mal pourriez-vous ſouhaitter à ce lâche, ſinon que les Dieux l'écoutent, & qu'ils exaucent ſes ſouhaits; Que nous veulent dire des vers ſi honteux & ſi effeminez? Que croirons nous de cette ridicule crainte, qui demande à viure à des conditions ſi infames? Et pourquoy mandier auec tant de laſcheté le prolongement de la vie? Penſez-vous que Virgile, ait iamais recité deuant Mecenas,

Eſt-ce vn ſi grand mal-heur que de ceſſer de viure?

Il ſouhaitte les maux extrémes, & deſire que l'on prolonge ce qui eſt le plus difficile à ſupporter. Quelle recompenſe en eſpere-il? Vne plus longue vie. Mais en quoy conſiſte la vie de ce miſerable? A mourir long-temps. S'eſt-il donc pû trouuer vn homme qui aime mieux languir dans les ſupplices, perir membre à membre, & rendre mille fois l'ame par ſes playes, que de la perdre tout d'vn coup? S'eſt-il donc pû trouuer vn homme, qui ſe voyant attaché ſur vn miſerable lict, deſia languiſſant & ſans force, contrefait de tous coſtez; & qui outre tous ces maux, auoit deſia veu à l'entour de luy tant de ſujets de mourir, veüille traîner encore vne vie accompagnée de tant de tourmens? Dites apres cela, que la neceſſité de mourir n'eſt pas vn grand benefice, & vne grande grace de la Nature. Il y en a neantmoins qui ſont preſts de demander le vie à des conditions plus honteuſes. Ils trahi-

ront leurs amis, afin de viure plus long-temps, & proſtituëront eux-meſmes leurs enfans pour continuer vne vie ſi criminelle. Il faut, il faut ſe dépoüiller de cette amour de la vie, & enfin il faut apprendre à ne ſe pas mettre en peine en quel temps on ſouffrira vne choſe, qu'il faut neceſſairement ſouffrir quelque iour; qu'il n'importe qu'on viue long-temps, pourueu que l'on viue bien. Quelquefois on a bien veſcu, parce qu'on n'a pas long-temps veſcu.

EPISTRE CII.

ARGVMENT.

I. De la gloire & de la loüange des hommes.
II. Si la loüange & la reputation contribuënt à noſtre felicité apres noſtre mort.

I. COmme celuy que reueille quelqu'vn d'vn beau ſonge, luy eſt faſcheux & importun, parce qu'il le priue d'vn plaiſir qui pour eſtre faux, ne laiſſoit pas de produire le meſme effect que s'il euſt eſté veritable. Ainſi voſtre Lettre m'a fait vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'vne penſée qui me plaiſoit, & m'a empeſché d'aller plus auant. Ie prenois plaiſir à diſcourir en moy-meſme de l'immortalité de l'ame; & meſme i'eſtois bien-aiſe de la croire. En effect, ie me laiſſois facilement perſuader par les opinions de ſes ſçauans hommes, qui nous donnoient pluſtoſt des promeſſes que des preuues d'vne choſe ſi agreable. Ie m'abandonnois entierement à vne ſi haute eſperance; ie me dégouſtois deſia de moy-meſme, ie mépriſois les reſtes de ma vie, conſiderant l'Eternité, dont ie deuois entrer en poſſeſſion. Mais comme i'eſtois ſur vne meditation ſi douce, voſtre lettre m'a réueillé, & m'a fait perdre vn ſi beau ſonge. Ie le reprendray neantmoins auſſi-toſt que ie vous auray quitté, & que i'auray fait auec vous. Vous dites que dans ma premiere lettre ie n'ay pas entierement acheué cette diſpute, où ie taſchois de prouuer ce que croyent les Stoïciens, que la gloire qui nous ſuit apres la mort, eſt vn bien; & que ie n'ay pas répondu à cette objection qu'on apportoit au contraire, que des choſes diſtantes & éloignées il ne ſe forme aucun bien; Et ce que vous me demandez, Lucilius, dépend ſans doute de la

meſme queſtion, mais nous en traitterons en vn autre lieu. C'eſt pour-quoy i'auois differé de parler non ſeulement de cela, mais de beaucoup d'autres choſes qui en dépendent, car vous ſçauez bien qu'il y a des queſtions de Morale qui ſont mélées auec celle de la Logique. Ie n'ay donc pas parlé que de cette partie, qui concerne directement les mœurs. I'ay demandé ſi ce n'eſtoit point vne folie & vne choſe ſuperflue de ſe mettre en peine de ce qui doit arriuer apres noſtre mort; ſi nos biens periſſent auec nous, s'il n'en reſte rien à celuy qui n'eſt plus; & ſi deuant qu'on en puiſſe gouſter le fruict, nous ne ſentirons rien de ce qu'on en peut reſſentir. Toutes ces choſes regardent les mœurs, auſſi en auons-nous traitté en leur lieu; mais il a fallu ſeparément diſcourir de ce que les Dialecticiens oppoſent à cette opinion, & nous en auons auſſi diſcouru ſeparément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choſes qu'ils diſent, ie vous les expoſeray toutes, & enſuite ie répondray à chacune en particulier: mais ſi ie ne faiſois auparauant comme vne eſpece de Preface, on ne pourroit facilement comprendre ce que nous refuterons. Ie diray donc qu'il y a des corps continus comme l'homme; qu'il y en a de compoſez, comme vne maiſon, ou vn nauire, & toutes les autres choſes qui ſont faites de parties differentes, mais attachées enſemble par quelque ſorte de liaiſon; enfin, qu'il y en a quelques-vns qui ſont compoſez de parties éloignées & diſtantes, & dont les membres ſont ſeparez, comme le peuple, comme vne armée, comme vn Senat. Car ceux qui compoſent ces eſpeces de corps, ſont veritablement vnis enſemble, par la loy ou par le deuoir; mais ils ſont diſtinguez de leur nature, & chacun fait vn corps à part. I'adjoûteray à cela, que nous ne penſons pas qu'il y ait aucun bien qui ſoit compoſé de choſes diſtantes & éloignées; parce qu'vn bien ne doit auoir, pour ainſi dire, qu'vn eſprit, & qu'vne choſe principale. Cela ſe prouuera de ſoy-meſme, ſi vous en demandez la preuue; & cependant il a eſté neceſſaire de le ſuppoſer, pour mieux appuyer noſtre diſcours. Vous croyez, dit-on aux Stoïciens, qu'il n'y a point de bien qui ſoit compoſé de choſes diſtantes & éloignées; & neantmoins la gloire eſt vne opinion fauorable des gens de bien. Car comme la bonne renommée n'eſt pas le diſcours d'vn ſeul homme, & que l'infamie n'eſt pas auſſi la mauuaiſe

eſtime d'vn ſeul; ainſi la gloire ne conſiſte pas à plaire à vn ſeul homme de bien. Il faut que quantité de grands hommes, illuſtres & conſiderables s'accordent dans vn meſme ſentiment pour faire naiſtre cette reputation. Or elle ſe forme des iugemens de pluſieurs qui ſont diſtans & éloignez, & partant, ce n'eſt pas vn bien. La gloire, dit-on, eſt vne loüange, qui eſt donnée à vn homme de bien par des gens de bien. La loüange eſt vn diſcours, le diſcours eſt vne voix qui ſignifie quelque choſe, mais encore qu'vne voix parte des gens de bien, elle n'eſt pas toutesfois vn bien. Car enfin, tout ce que fait vn homme de bien, n'eſt pas vn bien, il frappe des mains, il ſiffle; & cependant encore qu'on admiraſt tout ce qui eſt d'vn homme de bien, il n'y a perſonne qui vouluſt appeller bien, & ſon frappement de mains, & ſon ſifflement, non plus que ſon eſternuëment ou ſa toux; & partant la gloire n'eſt pas vn bien. Mais enfin, dites-moy, ſi c'eſt le bien de celuy qui louë, ou de celuy qui eſt loüé. Si vous dites que c'eſt le bien de celuy qui loüe, vous direz vne choſe auſſi ridicule que ſi vous diſiez que ie me porte bien, parce qu'vn autre ſe porte bien. Mais c'eſt vne action iuſte & honneſte que de louer les perſonnes qui en ſont dignes; & par conſequent, c'eſt le bien de celuy qui loüe, puis que c'eſt ſon action, & non pas celle de la perſonne qui eſt loüée. Voila de quoy il eſt queſtion, & ie vay répondre en peu de paroles à chaque choſe. Premierement, on demande ſi quelque bien ſe peut former de choſes diſtantes; & l'vne & l'autre opinion a des raiſons & des ſectateurs. Puis la gloire n'a pas beſoin du ſuffrage de pluſieurs, & peut eſtre ſatisfaite du iugement & de la recommendation d'vn ſeul homme de bien, car vn ſeul homme de bien iuge de tous les gens de bien, & ſon iugement eſt celuy de tous. Quoy donc, la renommée procedera-elle de l'eſtime d'vn ſeul homme, & tout de meſme l'infamie des mauuais diſcours d'vn ſeul? Mais pour vne plus grande reputation n'eſt-il pas beſoin du conſentement de pleuſieurs? Si vn homme de bien m'eſtime, *ie ſuis* en meſme rang, & ce m'eſt vn auſſi grand auantage que ſi tous les gens de bien m'eſtimoient; car s'ils me connoiſſoient tous, ils auroient tous les meſmes ſentimens de moy. Ils ont tous le iugement ſemblable, & partant comme ils s'arreſtent tous à la verité, ils ne peuuent eſtre d'vne opinion differente.

C'eſt

C'eſt donc vne meſme choſe d'eſtre eſtimé d'vn ſeul homme de bien, que de pluſieurs; parce qu'il ne ſe peut faire qu'ils n'ayent pas les meſmes ſentimens. Mais, me dit-on, pour la gloire & la renommée, l'opinion d'vn ſeul ne ſuffit pas? Le ſentiment d'vn ſeul a autant de pouuoir en cela que celuy de tous; parce qu'ils vous diroient tous la meſme choſe, ſi vous leur demandiez leur opinion. On objecte, que comme les affaires du monde ſont diuerſes, le iugement en eſt diuers, & les affections differentes; Que toutes choſes ſont douteuſes, inconſtantes & ſuſpectes, & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'vn ſeul ſoit celle de tous les autres, veu qu'vn ſeul homme n'eſt pas touſiours d'accord auec luy meſme. Mais au moins la verité plaiſt touſiours aux gens de bien; & la verité ne change iamais ny de force, ny de viſage. Au contraire, les choſes dont les meſchans demeurent d'accord, ſont autant de fauſſetez, & il n'y a point de fermeté dans les fauſſetez; elles varient ſans ceſſe, il y a touſiours entr'elles de la repugnance. Mais, dit-on, la loüange n'eſt autre choſe qu'vne voix, & la voix n'eſt pas vn bien. Quand ils diſent que la reputation eſt vne loüange des gens de bien, ils ne rapportent pas cela à la voix, mais à l'opinion. Car encore qu'vn homme de bien ne parle point, celuy qu'il eſtime digne de loüange, ne laiſſe pas d'eſtre loüé. D'ailleurs quand nous diſons qu'vn homme eſt digne de loüange, nous ne luy promettons pas les paroles fauorables des hommes, mais leur eſtime. Ainſi la loüange peut venir de celuy-là meſme qui ne parlera point, pourueu qu'il eſtime quelqu'vn, & qu'il le loüe en ſoy-meſme comme homme de bien. Enfin, comme i'ay deſia dit, la loüange procede de l'intention, & non pas des paroles qui expriment la loüange, & qui en donnent la connoiſſance à beaucoup de monde. Celuy-là nous loüe qui nous iuge dignes d'eſtre loüez. Quand vn de nos Tragiques a dit, Qu'il y a de la gloire d'eſtre loüé par vne perſonne qu'on loüe, il a entendu par vne perſonne digne de loüange; & lors qu'vn autre Ancien a dit, que la loüange nourrit les Arts, il n'a pas entendu parler de cette loüange, ou pluſtoſt de cette flatterie qui corrompt les Arts. En effect, il n'y a rien qui ait plus ruyné l'éloquence, & toutes les autres ſciences qui dépendent des oreilles, que le deſir de plaire au peuple. Veritablement la renommée a beſoin de la parole

& de la voix ; mais l'eſtime n'en a point beſoin ; car comme elle ſe contente de la ſeule approbation & du iugement, elle demeure touſiours entiere, non ſeulement parmy ceux qui n'en diſent mot, mais encore parmy ceux qui la contrediſent. Voulez vous ſçauoir la difference qu'il y a entre l'eſtime & la gloire. La gloire dépend du iugement de pluſieurs, & l'eſtime du ſentiment des gens de bien. Mais, me dit-on, qui iouïra de l'auantage qu'apporte l'eſtime, c'eſt à dire, de la loüange que les gens de bien donnent à vn homme de bien ? Sera-ce celuy qui loüe, ou celuy qui eſt loüé ? L'vn & l'autre en iouïra. I'en receuray de l'auantage, moy qui ſuis loüé, parce que la nature m'a fait naiſtre auec l'amour de tous les hommes ; & ie me réjouïs d'auoir bien-fait, & d'auoir trouué des eſprits qui reconnoiſſent la vertu. C'eſt ſans doute vn bien & vn auantage en ceux qui la reconnoiſſent, mais c'eſt auſſi le mien en particulier. Car i'ay l'ame faite de telle ſorte, que ie croy que le bien des autres eſt le mien, & principalement de ceux à qui i'ay cauſé ce bien. La loüange eſt auſſi le bien de ceux qui louënt ; car elle procede d'vn mouuement de vertu, & toute action de vertu eſt vn bien. Mais cela n'auroit pû leur arriuer, ſi ie n'euſſe eſté loüable ; c'eſt donc le bien de l'vn & de l'autre d'eſtre loüé auec raiſon, comme auoir iugé iuſtement eſt le bien du Iuge, & de celuy en faueur duquel il a iugé. Ne croyez-vous pas que la iuſtice eſt le bien de celuy qui l'a en ſoy, & de celuy à qui elle donne ce qu'elle doit ? Or *il y* a de la iuſtice à loüer celuy qui le merite ; c'eſt donc le bien de celuy qui loüe, & de celuy qui eſt loüé.

I I. Mais enfin, nous auons fait à nos railleurs des réponſes aſſez amples ; & nous n'auons pas deû nous propoſer d'enſeigner des ſubtilitez, & d'arracher la Philoſophie du thrône de ſa Maieſté, pour la reduire à l'eſtroit. N'eſt-il pas plus auantageux d'aller par les grands chemins, que de prendre des deſtours qu'on ne peut apres retrouuer qu'auec peine ? Certes toutes ces diſputes ne ſont rien autre choſe que des diuertiſſemens de perſonnes qui ſe veulent tromper doctement. Voyez pluſtoſt combien il eſt naturel à l'homme d'eſtendre ſon eſprit ſur tout l'Vniuers. L'eſprit de l'homme eſt grand & genereux, il ne veut point ſouffrir de bornes, ſi elles ne luy ſont communes auec Dieu. Premierement il n'a pas vne petite Patrie, & ne voudroit pas auoüer pour ſon pays, ou

Epheſe ou Alexandrie, ou quelque autre ville plus fameuſe. Tout ce que l'Vniuers embraſſe, eſt ſa Patrie. C'eſt cette grande & prodigieuſe voûte, ſous qui la mer & la terre s'eſtendent, ſous qui l'air qui ſepare les choſes humaines d'auec les diuines, ne laiſſe pas de les vnir enſemble, ſous qui tant d'intelligences diſpoſées par ordre, font la charge & les fonctions qui leur ont eſté ordonnées. D'ailleurs il ne ſçauroit permettre qu'on preſcriue des bornes à ſa durée. Tous les temps, dit-il, ſont à moy. Il n'y a point de ſiecles qui ſoient fermez aux grands eſprits; il n'y a point de temps où ne puiſſes aller la penſée. Quand le iour ſera venu qui ſeparera l'humain d'auec le diuin, ie laiſſeray ce corps où ie l'ay trouué, & ie me rendray auec les Dieux. Ce n'eſt pas que ie ſois maintenant ſans eux, ie ſuis ſeulement retenu par vne maſſe peſante & terreſtre. Le ſejour qu'on fait dans cette vie mortelle, n'eſt qu'vne preparation à vne meilleure & plus longue vie. Comme le ventre de noſtre mere nous retient neuf mois, & qu'il nous prepare, non pas pour luy, mais pour le lieu où il ſemble que nous entrions deſia capables de reſpirer, & de nous endurcir à l'air; Ainſi cét eſpace qui s'eſtend depuis l'enfance iuſqu'à la vieilleſſe, nous diſpoſe à vne autre naiſſance. Nous deuons naiſtre vne autre fois, nous deuons nous trouuer en vn eſtat plus parfait, bien que nous ne puiſſions encore ſouffrir que de loin la ſplendeur & la lumiere du Ciel. Regarde donc venir ſans peur la derniere heure de ta vie, elle n'eſt pas la derniere pour ton ame, mais ſeulement pour ton corps. Regarde tout ce qui eſt à l'entour de toy comme des hardes & des meubles d'vne hoſtellerie, car enfin il faut paſſer outre. La nature fouïlle tous ceux qui ſortent du monde, comme tous ceux qui y entrent. Elle ne vous permettra pas d'en emporter dauantage que vous y auez apporté; au contraire il faudra que vous laiſſiez au monde vne grande partie de ce que vous auiez en y entrant. On vous oſtera la peau qui eſtoit à l'entour du corps, & qui ſembloit eſtre voſtre derniere couuerture. On vous oſtera la chair & le ſang, qui eſt répandu & qui court par tout le corps. On vous oſtera les os & les nerfs qui ſouſtenoient les parties les plus foibles. Ce iour que vous craignez comme le dernier iour de la vie, vous eſt vn iour natal dans l'Eternité. Déchargez-vous de voſtre fardeau; pourquoy tardez-vous ſi long-temps; N'auez vous pas deſia

quitté vn corps, dans lequel vous eſtiez caché? Vous ne voulez pas auancer, vous faites de la reſiſtance, & alors auſſi il fallut que voſtre mere fiſt de grands efforts pour vous mettre au monde. Vous ſouſpirez, vous pleurez, on ſouſpire, & l'on pleure en naiſſant. Mais vous eſtiez alors excuſable, vous vinſtes au monde ignorant de toutes choſes; & du ventre de voſtre mere, où vous eſtiez à voſtre aiſe, vous rencontraſtes tout d'vn coup vn plus grand air. Apres cela l'attouchement d'vne rude main vous bleſſoit, & enfin eſtant encore foible, & ſans aucune connoiſſance, vous vous eſtonnaſtes parmy des choſes qui vous eſtoient inconnuës. Maintenant vous ne trouuez pas eſtrange d'eſtre ſeparé de ce corps dont vous faiſiez auparauant vne partie. Laiſſez de meſme ſans regret des membres qui vous ſont deſia ſuperflus, & quittez librement ce corps où il y a deſia long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il ſera déchiré, il ſera couuert de terre, il perira entierement. De quoy vous affligez-vous? Eſt-ce vne choſe nouuelle? Les peaux qui couurent les enfans qui naiſſent, ſe perdent & ſe pourriſſent. Pourquoy aymez-vous les biens du monde, comme s'ils eſtoient à vous? Vous en eſtes ſeulement couuert. Il viendra vn iour qui vous en dépouïllera, & qui vous degagera d'vn ventre ſi puant & ſi infect. Taſchez vous-meſme autant que vous le pourrez, de vous en retirer par auance; & monſtrez de bonne-heure vne genereuſe auerſion de toutes les choſes qu'il faut neceſſairement quitter. Commencez ſur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les ſecrets de la Nature vous ſeront vn iour découuers. Ces tenebres qui vous enuironnent, ſeront diſſipées, & vne lumiere toute pure reluira de tous coſtez à l'entour de vous. Imaginez-vous la ſplendeur de tant d'eſtoiles qui mélent enſemble leurs clartez. Il n'y aura point d'ombre qui trouble la ſerenité de l'air. Le Ciel ſera de tous coſtez également lumineux; la nuict & le iour ſont des viciſſitudes, & des changemens de l'air inferieur & le plus proche de la terre. Vous direz que vous n'auez veſcu que dans les tenebres, lors que rien ne vous empeſchera de regarder toute l'immenſité de cette lumiere, dont vous ne voyez maintenant, & encore auec de la confuſion qu'vne petite partie, par les petites feneſtres des vos yeux. Mais ſi vous ne laiſſez pas de l'admirer, bien que vous la voyez de

ſi loin, combien la clarté diuine vous ſemblera-elle merueilleuſe, quand vous la regarderez dans ſon thrône ? Cette penſée ne ſçauroit ſouffrir dans l'ame rien de ſordide, rien de bas, rien de cruel. Elle vous dit que les Dieux ſont témoins de toutes choſes; elle vous exhorte de leur eſtre agreable, de vous preparer pour eux, & de vous propoſer l'Eternité. Celuy qui l'a bien compriſe, n'a point d'apprehenſion des armées, ne s'épouuante point des trompettes, & mépriſe toutes les menaces qui peuuent donner de la crainte. En effect, que pourroit craindre celuy qui eſpere de mourir ? Et pourquoy ne voudroit-il pas ſeruir d'vn bel exemple, ſi cét autre qui eſtime que l'ame ne vit pas plus long-temps que le corps, & qu'elle ſe diſſipe auſſi-toſt qu'elle en eſt ſortie, ſe gouuerne de telle ſorte qu'il puiſſe eſtre encore vtile apres ſa mort ? Et certes, bien que nous ayons perdu ſa preſence, & qu'il ait eſté enleué à nos yeux, toutefois

La vertu de cét homme, & l'honneur de ſa race
Paſſe ſouuent dans l'ame, & ſouuent y repaſſe.

Imaginez-vous combien les bons exemples profitent, & vous reconnoiſtrez que le ſouuenir des grands hommes n'eſt pas moins vtile que leur preſence.

EPISTRE CIII.

ARGVMENT.

I. L'homme eſt le plus grand ennemy de l'homme.
II. Comment on ſe doit gouuerner dans ce deſordre.

IPOurquoy faites-vous tant de reflexion, ſur les choſes qui peuuent vous arriuer, & qui peuuent auſſi ne vous arriuer iamais ? Ie parle des embraſemens, des ruïnes, & des autres accidens qui nous ſuruiennent, ſans qu'on leur ait donné de pante, afin de tomber ſur nous. Songez pluſtoſt à fuyr les choſes qui ſont à l'entour de nous, qui nous aſſiegent, & qui taſchent de nous ſurprendre. Ce ſont ſans doute de grands malheurs que de faire naufrage, & de tomber d'vn caroſſe dans vn precipice, mais au moins ces malheurs ſont rares; au contraire, le danger où l'homme enuelope l'homme,

eſt ordinaire & arriue tous les iours. Preparez-vous contre cela ; regardez cela attentiuement, car il ny a point de mal qui ſoit plus commun, ny plus difficile à vaincre, il n'y en a point qui ait plus d'amorces. La tempeſte menace deuant qu'elle ſe leue ; les baſtimens ſe creuent auant que de tomber, & la fumée annonce touſiours l'embraſement ; mais le mal qui vient de l'homme, eſt prompt & ſoudain, & plus il s'approche de vous, plus on apporte de ſoin à le cacher. Vous vous trompez ſi vous croyez tous les viſages qui ſe preſentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'vn homme, mais ils ont l'interieur des beſtes ſauuages. Veritablement leur fureur eſt plus dangereuſe aux premiers qu'elles rencontrent, & qui ne ſe peuuent ſauuer par la fuitte ; mais au moins il n'y a que la neceſſité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y pouſſent ; au contraire, l'homme fait ſon plaiſir & ſon diuertiſſement de deſtruire l'homme.

II. Toutesfois ne penſez pas ſi fort aux malheurs qui vous peuuent arriuer par l'homme, que vous ne penſiez auſſi quel eſt le deuoir de l'homme. Regardez celuy-là, de peur qu'il ne vous offenſe, & regardez celuy-cy, de peur que vous ne l'offenſiez. Réjouïſſez-vous du bien de tous les hommes, & ſoyez affligé de leurs maux. Souuenez-vous enfin, de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous obtiendrez en viuant de la ſorte, non pas qu'on ne vous nuira iamais, mais au moins, qu'on ne pourra facilement vous tromper. Au reſte, retirez-vous autant que vous le pourrez dans le ſein de la Philoſophie ; elle vous protegera par ſes diuins embraſſemens, vous ſerez en ſeureté dans ſon Sanctuaire, ou pour le moins vous y ſerez beaucoup plus aſſeuré qu'ailleurs. Il eſt impoſſible que deux hommes ſe heurtent & s'entre-choquent, s'ils ne marchent en meſme endroit. Mais vous ne deuez point vous vanter de la poſſeder ; elle a ſouuent eſté dangereuſe à ceux qui s'en ſont inſolemment glorifiez. Il faut qu'elle vous arrache vos vices, & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dédaigner les couſtumes publiques, ny ſe gouuerner de telle ſorte qu'elle ſemble condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut eſtre ſage ſans oſtentation & ſans enuie.

EPISTRE CIV.

ARGVMENT.

I. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la ſolitude.
II. De l'excellence de l'eſprit de l'homme.
III. Exemples ſur ce ſujet.

I. I'Ay pris la fuitte dans ma maiſon de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'eſchapper de la fiévre qui commençoit à me prendre. Comme ie ſentis qu'elle auoit deſia jetté la main ſur moy, ie commanday qu'on miſt les cheuaux au carroſſe; bien que ma femme fiſt tous ſes efforts pour me retenir. Le Medecin meſme m'ayant taſté le pouls, & l'ayant trouué inégal, me diſoit que c'eſtoit vn commencement de fiévre, & neantmoins ie ne laiſſay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche vne parole de Gallion * Monſeigneur, qui eſtant en Achaye, & voyant qu'il commençoit à auoir la fiévre, ſe mit auſſi-toſt ſur mer, diſant que cette maladie ne procedoit pas de ſon corps, mais du lieu où il eſtoit. Ie diſois la meſme choſe à ma femme, qui me recommandoit ma ſanté. Et certes, comme ie ſçay qu'elle vit en moy, & que ſa vie dépend de la mienne, ie commence à auoir ſoin de moy, pour auoir ſoin d'elle en meſme-temps. Ainſi encor que la vieilleſſe m'ait fortifié contre beaucoup de choſes, ie perds inſenſiblement ce bien de mon âge. Ie m'imagine qu'il y a dans ce vieillard vn ieune-homme qu'on veut conſeruer. De ſorte que ne pouuant obtenir d'elle qu'elle m'ayme auec plus de courage & de patience, elle obtient de moy que ie m'ayme, auec plus de precaution & de ſoin. Mais il faut accorder quelque choſe aux affections honneſtes. Et bien que quelquefois les affaires preſſent, il faut toutesfois en faueur de ſes amis, rappeller ſon ame qui fuit, & la retenir ſur ſes lévres, quand cela ne ſe pourroit faire qu'auec vne peine prodigieuſe; parce qu'vn homme de bien doit viure, non pas autant qu'il y prendra plaiſir, mais autant de temps qu'il eſt neceſſaire. Celuy qui fait ſi peu d'eſtat, ou de ſa femme ou de ſon amy, qu'il ne voudroit pas prolonger ſa vie pour eux, & qu'il s'obſtineroit a vouloir mourir, eſt ſans

*Les Anciens appelloient ainſi par honneur, leurs peres, leurs freres, & ceux qui eſtoient plus vieux qu'eux.

doute vn delicat qui manque de force & de courage. Il faut que l'ame ſe commande de demeurer dans le corps, ſi l'vtilité des ſiens le demande ; Et non ſeulement ſi elle veut mourir, mais ſi elle a commencé à mourir, il faut qu'elle retarde quelque temps & qu'elle s'accommode à la neceſſité des amis. Il n'appartient qu'aux grandes ames de reuenir à la vie par la conſideration d'autruy, ce que quantité de perſonnes Illuſtres ont bien ſouuent executé. I'eſtime auſſi que comme le plus beau fruict de la vieilleſſe eſt de viure auec plus de courage, & plus de moderation que deuant, il y a beaucoup d'humanité de ſe conſeruer ſoigneuſement dans cét âge, ſi vous connoiſſez que cela ſoit doux, vtile & honorable à quelqu'vn des voſtres. Dauantage vous en receuez vne grande ioye & vne grande recompenſe. Car enfin y a-il rien de plus doux que d'eſtre ſi cher à ſa femme qu'on en deuienne plus cher à ſoy-meſme ? Ainſi la crainte que ma chere Pauline a pour moy, eſt cauſe auſſi que ie crains pour moy. Mais voulez-vous ſçauoir ce qui ſucceda de mon voyage ? Auſſi-toſt que ie fus éloigné du mauuais air de la ville, & de l'odeur des cuiſines, qu'on ne ſçauroit nettoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur empeſtée qui y croupiſſoit, ie ſentis en moy vn changement fauorable. *Mais combien penſez-vous que ie me ſentis fortifié quand ie me vis dans mes* * vignes ? Ie commençay à reuiure ſelon ma couſtume, ie me trouuay tout entier en cét endroit ; ie ne demeuray pas long-temps auec cette langueur, qui ſembloit me menacer d'vn plus grand mal ; enfin ie commençay à eſtudier de toutes mes forces. Veritablement le lieu ne contribuë pas beaucoup à cela, ſi l'eſprit ne s'ayde luy-meſme ; car l trouuera, s'il veut, au milieu des occupations, vne retraitte & vne ſolitude profitable. Au contraire, celuy qui fera choix des lieux, & qui affectera quelques endroits, penſant y viure plus en repos ; trouuera par tout quelque choſe qui le deſtournera de ſon deſſein. On dit que Socrate fit cette réponſe à quelqu'vn qui ſe plaignoit que ſes voyages ne luy auoient de rien ſeruy. *Cela*, dit-il, *ne vous eſt pas arriué ſans raiſon, c'eſt que vous auez touſiours voyagé auec vous-meſme*. O ! que quelques-vns s'en trouueroient bien, s'ils pouuoient s'égarer d'eux-meſmes, parce qu'ils ſont les premiers à ſe forger des inquietudes, à ſe corrompre à ſe faire peur. Que ſert de trauerſer les mers & d'aller de ville en ville ? Si vous voulez

* Ou jardin.

lez vous deliurer des passions qui vous tourmentent; il n'est pas besoin que vous soyez autre-part; mais seulement que vous soyez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athenes, ou à Rhodes; choisissez vne autre ville à vostre fantaisie; Que vous seruiront les mœurs de cette ville, si vous y auez porté les vostres? Vous estimerez tousiours que les richesses sont vn bien; la pauureté vous tourmentera, & ce qui est plus déplorable; vne fausse pauureté. Car encore que vous possediez de grands biens; toutesfois parce que vostre voisin en a dauantage, il vous semble qu'il vous en manque autant que l'autre en a plus que vous. Si vous pensez que les honneurs, & les grandes charges sont des biens, vous serez faſché que celuy-là soit creé Consul; & que celuy-cy le soit pour la seconde fois; vous vous mettrez en colere, autant de fois que vous trouuerez dans les fastes le nom d'vn mesme homme. Vostre ambition sera si grande; que vous ne croirez pas que personne marche apres vous, si vous voyez quelqu'vn deuant vous. Vous croirez que la mort est le plus grand de tous les maux, bien qu'il n'y ait point d'autre mal en la mort que la crainte qui la precede. Vous serez épouuanté non seulement par les dangers, mais encore par les soupçons. Enfin, vous serez tousiours agité par de vaines inquietudes. Que vous seruira donc alors,

De vous estre sauué parmy tant d'ennemis?

La paix mesme vous fournira des matieres de crainte. Vous ne trouuerez point d'asseurance dans les choses les plus asseurées, si l'épouuante se saisit vne fois de vostre ame. Et certes, lors qu'vne ame a pris l'habitude de s'épouuanter soudainement de toutes choses, elle se rend incapable de se defendre & de trauailler pour son salut. Car alors elle n'éuite plus le mal, elle prend seulement la fuite, & nous sommes plus en danger quand nous fuyons, que quand nous taschons à nous defendre. Vous vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelqu'vn que vous aymez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de répandre des larmes, parce que les feüilles tombent des arbres, qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux, & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous donnent du plaisir, ne sont pas d'vne autre nature. La fortune vous

en oſte vne demain, & apres demain vne autre. Mais comme la perte des feuilles eſt facile à ſupporter, parce qu'elles renaiſſent tous les ans; ainſi il eſt aiſé de ſupporter la mort de ceux que vous aymiez; & que vous eſtimiez les delices de voſtre vie; parce qu'ils ſe renouuellent bien qu'ils ne renaiſſent pas. Mais ils ne ſeront pas les meſmes; mais vous-meſme, vous ne ſerez pas le meſme. Il n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne vous change, & ne vous dérobe quelque choſe, mais ce larcin paroiſt plus facilement en la perſonne des autres. Nous ne nous apperceuons pas de celuy qui ſe fait en nous, parce qu'il ſe fait peu à peu. Quelques vns nous ſont d'vn coup rauis par la mort; mais elle nous dérobe inſenſiblement à nous-meſmes. Ne penſerez-vous iamais à cela? N'appliquerez-vous iamais l'appareil à vos bleſſures? Au contraire, vous vous donnerez par tout des occaſions d'inquietude, en eſperant certaines choſes, & en deſeſperant des autres. Si vous eſtes ſage, vous ferez vn mélange de l'vn & de l'autre, vous n'eſpererez point ſans deſeſpoir, & vous ne deſeſpererez point ſans eſperance. Quelle vtilité a-t-on iamais tirée des grands voyages? Ils n'ont iamais reglé les voluptez; ils n'ont iamais donné de frein aux conuoitiſes; ils n'ont iamais reprimé la colere; ils n'ont iamais ſurmonté l'indomptable violence de l'amour; ils n'ont iamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame; ils n'ont iamais rendu le iugement; *ils* n'ont iamais diſſipé l'erreur; mais ils ont quelque temps arreſté l'eſprit par la nouueauté des choſes, comme vn enfant qui admire tout ce qui luy eſt inconnu. Au reſte l'agitation irrite l'inconſtance de l'ame, & la rend plus volage & plus legere. A peine eſt-on arriué en vn lieu, où l'on auoit grande paſſion d'aller, qu'on a encore plus de paſſion de le quitter. On s'enuole, pour ainſi dire, comme des oyſeaux paſſagers, & l'on s'en retourne plus viſte que l'on n'eſtoit arriué. Les voyages vous feront connoiſtre des peuples; ils vous feront voir de nouuelles formes de montagnes, de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veuës, des vallons arroſez d'eaux, qui ne ſeichent iamais, & la nature de quelque fleuue, dont on aura fait quelques obſeruations. Vous verrez comment le Nil ſe déborde en Eſté, comment le Tigre s'éuanouit, & qu'apres auoir fait vn long chemin ſous la terre, il ſe remonſtre & ſe découure auec la meſme eſtenduë qu'il auoit.

Vous verrez comment le Meandre, qui eſt le jeu & l'exercice de tous les Poëtes, fait vne infinité de tours & de deſtours; comment il approche en beaucoup d'endroits de ſon propre lict, & comment il s'en détourne, quand il ſemble qu'il ſe va jetter dans ſoy-meſme. Mais au reſte, tous ces voyages ne vous rendent ny meilleur, ny plus auiſé. Il faut ſe jetter dans l'eſtude, & parmy les Maiſtres de la Sageſſe, pour apprendre ce que les autres ont cherché, & pour chercher ce qui n'eſt pas encore trouué; Il faut enfin retirer l'ame d'vne miſerable ſeruitude, & la remettre en liberté. Tandis que vous ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut deſirer, ce qui eſt neceſſaire, ce qui eſt ſuperflu, ce qui eſt iuſte, ce qui eſt honneſte, vous vous égarerez plûtoſt que vous ne voyagerez. Toutes vos courſes ne vous apporteront point de ſecours, parce que vous voyagez auec vos paſſions, & que vos vices vous ſuiuent par tout. Pleuſt à Dieu qu'ils vous ſuiuiſſent ſeulement, au moins ils ſeroient éloignez de vous; mais vous ne les menez pas, vous les portez auec vous. C'eſt pourquoy ils vous preſſent par tout, & vous font par tout la meſme peine. Il faut donc chercher vn remede au malade, & non pas vn autre pays. Quelqu'vn s'eſt-il rompu la cuiſſe, ou s'eſt-il donné quelque entorſe, il ne ſe met ny dans vn caroſſe, ny dans vn vaiſſeau; Il fait venir le Medecin pour réjoindre les os rompus, ou pour luy remettre la jambe. Comment donc vous pourriez-vous imaginer que voſtre eſprit, qui eſt, pour ainſi dire, demis de ſa place, par tant de lieux qu'il a veus, puiſſe guerir par le changement des lieux? Ce mal eſt trop grand pour receuoir la gueriſon en ſe faiſant porter tantoſt en vn lieu, tantoſt en vn autre. Les grands voyages ne rendront pas vn homme Medecin, ny Orateur; enfin l'on n'acquiert pas la Science en ſe promenant. Hé quoy? ſeroit-il poſſible que la ſageſſe, à qui toutes choſes ſont inferieures, s'appriſt en paſſant chemin? Il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puiſſe retirer de vos conuoitiſes, reprimer voſtre colere, & arreſter voſtre ambition; ou s'il y en auoit, on y courreroit en foule de tous coſtez. Tant que vous porterez auec vous les cauſes de ces maux, vous en ſerez perſecuté, vous ſerez en leur puiſſance en quelque lieu que vous alliez, ſur la mer ou ſur la terre. Vous eſtonnez-vous que voſtre voyage ou voſtre fuitte ne vous ait point rendu

plus honneſte homme ? C'eſt que toutes les choſes que vous fuyez, ſont auec vous. Corrigez-vous donc vous-meſme, déchargez-vous de voſtre fardeau, & donnez au moins quelque meſure à vos deſirs. Oſtez de voſtre eſprit toute ſorte de deprauation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables ? gueriſſez celuy qui vous accompagne. L'auarice demeurera auec vous auſſi long-temps que vous aurez commerce auec vn auaricieux. L'orgueil ne vous quittera point, tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez iamais la cruauté dans la frequentation d'vn bourreau, & la compagnie des adulteres allumera voſtre impudicité.

II. Si vous auez enuie de vous dépoüiller de vos vices, éloignez-vous tant que vous pourrez de l'exemple des vices. L'auare, le corrupteur, l'inhumain, le trompeur, qui vous ſeroient pernicieux, s'ils eſtoient ſeulement proches de vous, ſont en vous-meſme. Paſſez-donc dans la compagnie des gens de bien : Viuez auec les Catons, auec Lelius, auec Tuberon ; & ſi vous voulez auſſi frequenter les Grecs, hantez Socrate & Zenon. L'vn vous apprendra à mourir, quand voſtre heure ſera venuë, & l'autre vous apprendra la meſme choſe, auant que le temps en ſoit venu. Viuez auec Chryſippe & Poſidonius, ils vous donneront la connoiſſance des choſes diuines & humaines. Ils vous enſeigneront à éuiter l'oiſiueté, & non ſeulement à bien parler, & à contenter l'oreille de ceux qui vous écoutent, mais encore à fortifier voſtre cœur contre toutes ſortes de menaces. Car le port le plus aſſuré de cette vie orageuſe, & perpetuellement agitée, c'eſt de mépriſer tout ce qui peut arriuer, c'eſt de demeurer touſiours ferme, de receuoir courageuſement les coups de la fortune, ſans ſe cacher en homme laſche, & ſans luy tourner le dos. La nature nous a engendrez magnanimes ; & comme elle a donné la cruauté à quelques animaux, à d'autres la fineſſe, & à quelques-vns la crainte ; ainſi elle nous a donné vn eſprit grand & courageux, qui cherche où il viura auec plus d'honneur, & non pas auec plus de ſeureté, qui reſſemble aux Dieux, qu'il imite & qu'il ſuit, autant que le pas d'vn homme le peut permettre. Il s'expoſe à la veuë du monde, il eſt bien-aiſe d'eſtre loüé, il eſt bien aiſe d'eſtre veu. Il eſt le Maiſtre de toutes choſes ; il eſt au deſſus de toutes choſes ; c'eſt pourquoy il ne ſe rend eſclaue d'aucune choſe ; il ne trouue rien de rude, il ne

trouue rien de peſant qui le faſſe courber ſous ſon poids.

La mort & le trauail ſont horribles à voir.

Non certes, ſi on les peut regarder d'vn œil ferme, & diſſiper les tenebres qui nous les repreſentent ſi épouuantables. Beaucoup de choſes ont fait peur durant la nuict, dont on ne fait que rire quand il eſt iour.

La mort & le trauail ſont horribles à voir.

Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choſes fuſſent horribles en effect, mais ſeulement à la veuë; c'eſt à dire qu'elles ſemblent horribles, mais qu'elles ne le ſont pas en effect. Que trouue-t'on auſſi de formidable en ces choſes que ce que l'oppinion commune en a fait croire ? Dites-moy, ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le trauail, & pourquoy redouteroit-il la mort ? Il y en a qui eſtiment que tout ce qu'ils ne peuuent faire, eſt impoſſible, & qui diſent que nous propoſons des choſes qui ſont au deſſus des forces humaines. Mais i'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-meſmes. Ils peuuent faire toutes les choſes qu'ils s'imaginent impoſſibles; mais ils ne veulent pas les faire. En effect, qui n'en eſt pas venu à bout quand il a voulu éprouuer ſes forces ? Qui ne les a pas trouuées faciles, quand il a mis la main à l'œuure ? Si nous n'oſons les entreprendre, ce n'eſt pas qu'elles ſoient difficiles ; mais elles ſemblent difficiles, parce que nous n'oſons les entreprendre.

III. Que ſi vous deſirez des exemples, repreſentez-vous vn Socrate, ce patient vieillard. Il a eſté perſecuté par toutes ſortes de maux, & neantmoins il n'a iamais eſté vaincu, ny par la pauureté, que les ennuis domeſtiques luy deuoient rendre plus importune, ny par les trauaux qu'il à ſoufferts dans la guerre, ny par ceux qui l'ont exercé dans ſa maiſon, ſoit que vous conſideriez ſa femme, qui eſtoit faſcheuſe & inſupportable, ſoit que vous regardiez ſes enfans, qui reſſembloient plus à leur mere qu'à leur pere. Ainſi il a preſque touſiours eſté, ou dans la guerre, ou dans la tyrannie, ou dans vne liberté plus cruelle que la guerre & les Tyrans. On combattit vingt-ſept ans, & apres qu'on euſt quitté les armes, la ville fut abandonnée à l'inhumanité de trente Tyrans, dont la pluſpart eſtoient ſes ennemis. Enfin, il fut condamné comme coupable des plus

grands crimes. On l'accuſoit de vouloir changer la Religion, de corrompre les ieunes gens, de les exciter contre les Dieux, contre leurs peres, & contre la Republique; & apres tout cela, il fut mis en priſon & empoiſonné. Mais toutes ces choſes toucherent ſi peu l'eſprit de Socrate, que ſon viſage n'en parut pas ſeulement alteré. Il conſerua iuſqu'au dernier moment de ſa vie cette merueilleuſe loüange qui luy a eſté particuliere, qu'on n'a iamais veu Socrate, ny plus triſte, ny plus joyeux, & qu'il fut touſiours égal dans vne ſi grande inégalité de la fortune. Voulez-vous vn autre exemple? Mettez-vous deuant les yeux le dernier Caton, que la fortune a trahy plus inhumainement, & auec vne cruauté plus opiniaſtre. Elle luy reſiſta en tous lieux, & luy reſiſta encore en ſa mort. Il donna toutesfois témoignage, qu'vn homme de cœur peut viure malgré la fortune, & mourir malgré la fortune. Toute ſa vie s'eſt paſſée, ou dans les guerres ciuiles, ou durant le temps qu'on en jettoit les ſemences. Vous pourriez dire raiſonnablement, qu'il n'a pas moins veſcu dans la ſeruitude que Socrate, ſi ce n'eſt que vous croyez que Pompée, Ceſar, & Craſſus s'eſtoient vnis enſemble pour la defenſe de la liberté. On n'a iamais veu changer Caton parmy tant de changemens de la Republique. Il a touſiours eſté égal parmy tant de diuerſes occaſions; dans la Preture, dans les refus qu'on luy a faits des grandes charges, dans les accuſations, dans les gouuernemens, dans les aſſemblées du peuple, dans les armées, dans ſa mort, & dans cette épouuante generale de la Republique. Enfin, lors que d'vn coſté on voyoit Ceſar auec les dix plus fortes Legions, & que de l'autre on voyoit Pompée auec toutes les forces des Nations eſtrangeres, il fut tout ſeul aſſez fort contre des tempeſtes ſi eſpouuantables. Lors que les vns ſe jettoient dans le party de Ceſar, & les autres dans celuy de Pompée; il compoſa tout ſeul vn party, qui fut celuy de la Republique. Si vous voulez vous repreſenter l'image de ce temps-là, vous verrez d'vn coſté le peuple amateur des nouueautez; vous verrez de l'autre coſté le Senat, les Cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de plus conſiderable dans la ville; & au milieu de tout cela, vous ne verrez que deux choſes, la Republique & Caton. Enfin, vous vous eſtonnerez, quand vous aurez regardé,

Priam, Agamemnon, & le fameux Achile

Contraire à tous les deux.

Car il ne peut approuuer ny l'vn ny l'autre; il veut deſarmer l'vn & l'autre; & voicy le ſentiment qu'il a de tous les deux. Il dit qu'il mourra ſi Ceſar eſt victorieux, & qu'il ſe bannira luy meſme ſi Pompée demeure le Maiſtre. Que pouuoit craindre ce grand homme, qui s'eſtoit deſia ordonné, ſoit qu'il fuſt vainqueur, ſoit qu'il fut vaincu, tout ce que les plus cruels ennemis euſſent peu ordonner contre luy ? Ainſi il mourut par les ordres & par le commandement qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes peuuent endurer le trauail? Il a conduit des armées parmy les deſerts de l'Affrique. Voulez-vous voir qu'on peut endurer la ſoif ? Lors qu'il conduiſoit les reſtes de ſon armée defaite & vaincuë par des montagnes arides, ſans auoir prouiſion de viures, il endura la ſoif auec les armes ſur le dos; & toutes les fois qu'il ſe preſentoit occaſion de boire, il beuuoit touſiours le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriſer l'honneur & l'infamie ? Le meſme iour qu'on luy refuſa le Conſulat, on le vid joüer à la paulme dans la meſme place où il auoit eſté refuſé. Voulez-vous voir qu'on peut mépriſer la puiſſance des plus grands? Il fit vn deffi à Pompée & à Ceſar, bien que perſonne n'oſaſt offenſer l'vn des deux que pour gagner les bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on peut mépriſer auſſi bien la mort que l'exil ? Il ſe condamna luy-meſme au banniſſement & à la mort, & cependant il reſolut de faire la guerre. Nous pouuons donc montrer autant de courage, pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premierement, il faut renoncer aux voluptez; elles eneruent, elles effeminent, & demandent beaucoup de choſes qu'il faut demander à la fortune. Apres cela il faut mépriſer les richeſſes, qui ſont le prix & les recompenſes de la ſeruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & tout ce qui ſert de charge & d'embarras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté, il faut trauailler pour l'acquerir, & ſi vous l'eſtimez beaucoup, vous eſtimerez peu toutes choſes.

EPISTRE CV.

ARGVMENT.

I. Des cauſes de la ruyne de l'homme, & des moyens de les éuiter.
II. En quoy conſiſte la plus grande partie du repos de l'eſprit.

IL faut que ie vous diſe ce que vous deuez obſeruer pour viure dans vne grande tranquilité. Mais ie ſuis d'auis que vous receuiez ces preceptes, comme ſi ie vous preſcriuois de quelle façon vous deuez vous gouuerner pour conſeruer voſtre ſanté dans le païs * d'Ardée. Conſiderez combien il y a de choſes qui ſollicitent l'homme à la ruyne de l'homme meſme. Vous trouuerez dans ce nombre l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, le mépris. Mais parmy toutes ces choſes le mépris eſt ſi peu conſiderable, que pluſieurs l'ont recherché, comme vne ſauue-garde & vn azile. Veritablement celuy qui en mépriſe vn autre, luy donne, pour ainſi dire, vn coup de pied; mais pour le moins il paſſe outre. Perſonne ne s'opiniaſtre de nuire à celuy, dont il ne fait point de compte, perſonne ne cherche les moyens de l'offencer. Ainſi dans vne bataille on ne s'amuſe point à ceux qui ſont renuerſez par terre, mais on attaque celuy qu'on trouue debout. Vous ne donnerez point d'eſperance aux méchans, ſi vous n'auez rien qui réueille la conuoitiſe & la malice d'autruy, ſi vous ne poſſedez rien d'éclatant & de remarquable. Car les choſes éclattantes ſont auidemment deſirées, encore qu'on ne les connoiſſe qu'à demy. Quant à l'enuie, vous vous en deffendrez facilement, ſi vous n'affectez point d'eſtre veu, ſi vous ne vantez point vos biens, & que vous ſçachiez cacher en vous meſme vos ſatisfactions & vos joyes. Pour la haine, qui eſt comme la fille des injures & des offenſes, vous l'éuiterez ſans doute, ſi vous n'offenſez perſonne volontairement; & le ſens-commun eſt capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-vns ont eu de la haine, & toutesfois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils puſſent combattre. La mediocrité de voſtre fortune, & la facilité de voſtre eſprit vous donneront l'auantage de n'eſtre pas craint, & principalement quand on verra qu'on vous peut offenſer ſans peril. Qu'il

ſoit

* Lair y étoit fort mauuais.

ſoit aiſé de ſe reconcilier auec vous, & que voſtre reconciliation ſoit aſſurée. Au reſte, il eſt auſſi dangereux d'eſtre craint en ſa maiſon par ſes eſclaues, & par ſes enfans, que d'eſtre redouté au dehors. Perſonne ne manque de force pour nuire, outre que celuy qui eſt craint, n'eſt pas luy-meſme exempt de crainte. Enfin perſonne ne s'eſt iamais rendu redoutable, ſans qu'il ayt luy-meſme tremblé. Il reſte maintenant à parler du mépris, dont le remede eſt ſans doute en la puiſſance de celuy que l'on mépriſe, & qui le ſupporte patiemment; parce qu'il veut bien le ſouffrir, encore qu'il ne l'ait pas merité. On en éuite auſſi le mal par le moyen des bonnes lettres, & par l'amitié de ceux qui ſont puiſſans aupres des perſonnes puiſſantes. En effect, il vous ſera vtile de vous approcher d'eux, ſans toutefois vous y engager, de peur que le remede ne ſoit plus faſcheux que le mal.

I I. Mais apres tout; rien ne vous profitera dauantage que de ne point faire de bruit, que de parler peu auec les autres, & beaucoup auec vous. Il y a ie ne ſçay quel charme dans l'entretien & dans le diſcours qui flatte, qui gagne inſenſiblement l'ame, & qui n'a pas moins de force que le vin ou l'amour pour faire découurir des ſecrets. Perſonne ne ſçauroit taire ce qu'on luy a dit, & perſonne ne rapporte les choſes comme il les a entenduës. Celuy qui ne taira pas la choſe, n'en taira pas auſſi l'Autheur; car il n'y a perſonne qui n'ait quelque amy à qui il ſe fie autant que l'on s'eſt fié à luy. Et penſant bien retenir ſa langue, & ne dire ſa penſée qu'à vn ſeul, il la découure à tout vn peuple; de ſorte que ce qui eſtoit vn ſecret, deuient bien-toſt vn bruit commun. Le meilleur moyen de viure en ſeureté, c'eſt de ne rien faire d'injuſte. Comme les ſuperbes, & les méchans menent vne vie déreglée, & toute remplie de confuſion, ils ont autant de crainte qu'ils font de mal, & ne ſont iamais en repos. Ils tremblent auſſi-toſt qu'ils ont fait vne mauuaiſe action; ils ſont touſiours en inquietude, leur conſcience ne leur donne point de relaſche, & les force de ſe regarder eux-meſmes. Quiconque attend la peine, la reſſent deſia; & quiconque la merite, l'attend. Il y a des choſes qui peuuent garentir vn méchant de peine; mais il n'y en a point qui le puiſſent mettre en repos. Il ſonge qu'il peut eſtre découuert, encore qu'on ne le découure pas. Les nuicts n'ont point pour luy de bons ſonges, ſon crime le réueille à tout

moment ; & toutes les fois qu'il entend parler de celuy d'vn autre, il penſe qu'on parle du ſien. Il luy ſemble qu'il ne ſera iamais aſſez oublié, ny aſſez couuert. Enfin vn méchant homme a eu quelquefois aſſez de bonne fortune pour ſe cacher ; mais il a touſiours eu ce mal-heur qu'il ne penſe iamais eſtre caché.

EPISTRE CVI.

ARGVMENT.

I. Il demande ſi le bien & le mal ſont des corps.
II. Que l'on perd trop de temps en la conſideration des choſes vaines & inutiles.

I. SI ie réponds vn peu tard à vos lettres, ce n'eſt pas que les affaires m'en oſtent le temps. Ie ne veux point vous apporter cette excuſe, ie n'ay point d'affaires, & tous ceux qui n'en veulent point auoir, n'en ont point. Les affaires ne ſuiuent perſonne, mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embraſſe, & l'on s'imagine que la quantité des affaires eſt vn témoignage de la felicité d'vn homme. Qui m'a donc empeſché de vous faire promptement réponce ſur ce que vous m'auiez demandé ? La queſtion meſme que vous me faiſiez qui deuoit trouuer vne place dans mon ouurage ; car vous ſçauez que i'ay deſſein de faire vne Philoſophie Morale, & d'éclaircir toutes les queſtions qui en dépendent. Ainſi i'ay douté ſi ie deuois differer à vous reſpondre iuſqu'à ce que ie fuſſe au lieu où ie deuois traitter de ce ſujet, ou ſi ie deuois vous donner vne audiance extraordinaire. Mais enfin il m'a ſemblé qu'il n'eſtoit pas raiſonnable de retenir plus long-temps vn homme qui vient de ſi loin. Ie tireray donc du corps & de la ſuitte de mon diſcours ce que vous voulez ſçauoir ; & ſi ie trouue d'autres choſes, ie vous les enuoyeray librement, ſans attendre que vous me les demandiez. Voulez-vous ſçauoir ce que c'eſt ? Ce ſont des choſes dont la connoiſſance donne plus de plaiſir que d'vtilité, comme ce que vous demandez, ſi ce qu'on appelle bien, eſt vn corps. Ie vous dis que c'eſt vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit, eſt corps ; or le bien agit ſur l'ame, la forme & l'entretient en quelque façon. Donc, comme les

biens du corps ſont des corps, les biens de l'eſprit en ſont auſſi; car meſme l'eſprit eſt vn corps. Puis que l'homme eſt corporel, il faut neceſſairement que ſon bien ſoit corps. Ie mentirois ſi ie diſois que ce qui le nourrit, que ce qui conſerue ſa ſanté, ou ce qui la reſtablit, n'eſt pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme eſt corporel. Mais pour ne point remplir cette Lettre d'vne choſe que vous ne demandez pas, ie penſe que vous ne doutez point que les paſſions ne ſoient des corps, comme la colere, l'amour, la triſteſſe. Si vous en doutez, voyez ſi elles ne changent pas le viſage; ſi elles ne font pas rider le front, ſi elles n'y impriment pas la ioye, ſi elles ne nous font pas rougir & paſlir? Pourriez-vous donc croire que des marques ſi ſenſibles peuſſent eſtre imprimées ſur vn corps par vne autre choſe que par vn corps? Si les paſſions ſont des corps, les maux de l'ame ſont auſſi des corps, comme l'auarice, la cruauté, & ces vices inueterez qui ſont deuenus plus forts que toutes ſortes de corrections: Ainſi la méchanceté & toutes ſes eſpeces ſont des corps; comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette conſequence, que les biens ſont auſſi des corps; Premierement, parce qu'ils ſont contraires aux maux; & puis parce qu'ils en donnent les meſmes indices. N'auez-vous iamais pris garde à cét éclat, que le courage donne aux yeux? Combien la prudence y fait paroiſtre de ſoins? le reſpect, de tranquilité & de modeſtie? la ioye, de ſatisfaction? la ſeuerité, de rigueur? & la verité, d'aſſeurance? Il ne faut dont point douter que ce qui change la couleur & la diſpoſition du corps; & que ce qui exerce ſur luy vn empire ſi ſouuerain, ne ſoit auſſi corporel. Enfin toutes les vertus dont ie viens de parler, & tout ce qui en procede, ſont des biens. Et peut-on reuoquer en doute qu'vne choſe qui en peut toucher vne autre, ne ſoit corps?

Ce qu'on touche & qui touche, eſt ſans doute vn vray corps, comme dit Lucrece.

Or toutes les choſes que i'ay dites, ne feroient pas changer le corps, ſi elles ne le touchoient. Elles ſont donc corporelles. Et certes, il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pouſſer, que de contraindre, que de commander, ſoit corps. Quoy donc, la crainte ne retient-elle pas les hommes? l'audace ne les pouſſe-elle pas? le courage ne les

emporte-il pas dans les dangers, ne leur donne-il pas de la violence, & de l'impetuoſité ? La moderation ne reprime-elle pas les eſprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir ? La joye ne nous emporte-elle pas hors de nous-meſme ; & la triſteſſe n'a-elle pas la force de nous ramener à nous-meſmes ? Enfin tout ce que nous faiſons, nous le faiſons par le commandement ou du vice, ou de la vertu. Ce qui commande au corps, eſt corps ; ce qui luy fait de la violence eſt corps. Le bien du corps eſt corporel, le bien de l'homme eſt auſſi le bien du corps, & partant il eſt corporel.

II. Mais maintenant que ie vous ay ſatisfait, comme vous l'auez ſouhaitté, il faut que ie me diſe à moy-meſme, ce que ie m'imagine que vous me diriez. Nous ne faiſons que jouër aux eſchets, nous perdons noſtre temps en de vaines ſubtilitez. Toutes ces diſputes ne rendent pas les hommes meilleurs, mais ſeulement vn peu plus ſçauans, Il y a plus de franchiſe, & plus de ſimplicité dans la veritable Sageſſe ; & il n'eſt pas beſoin de beaucoup de ſcience pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens, nous nous joüons de la Philoſophie, nous en faiſons des profuſions, & nous ne pouuons ménager les ſciences, non plus que les autres choſes. Enfin nous n'eſtudions pas pour noſtre vie, mais pour l'école ; Nous ne voulons pas eſtre meilleurs, mais ſeulement plus ſçauans.

EPISTRE CVII.

ARGVMENT.

I. Il conſole Lucilius de la fuitte de ſes Eſclaues.

II. Que les pertes ſont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doiuent point eſtre inopinées.

I. QV'auez-vous fait de voſtre ſageſſe ? où eſt cette preuoyance qui vous faiſoit jetter les yeux de tous coſtez ? où eſt enfin cette grandeur de courage ? De ſi petites choſes ont-elles la force de vous toucher ? Hé bien, vos occupations & vos affaires ont donné à vos Eſclaues l'occaſion de prendre la fuitte. Si vous auez perdu vos ennemis (car ie veux

bien leur laiſſer ce nom qu'Epicure leur a donné) quelle partie de vos biens auez-vous perduë ? Vous ne manquez que de ceux qui vous donnoient de la peine, & qui vous rendoient faſcheux aux autres ? il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien que l'on ne doiue attendre, & rien qui ne ſoit cent fois arriué. Il eſt auſſi ridicule de s'offencer de cela, que de vous plaindre d'auoir eſté moüillé dans la ruë, & qu'on ayt fait réjallir des crottes ſur vous. Il en eſt de la vie comme des bains, de la foule, & des chemins. On iettera quelques choſes ſur vous, & quelques-vnes y tomberont. La vie n'eſt pas vne choſe où il faille rechercher tant de delicateſſe. Vous vous eſtes engagé dans vn long chemin. Il faut neceſſairement que vous y chopiez quelquesfois, que l'on vous choque, que vous tombiez, que vous vous laſſiez; & que vous criez ſouuent, ô mort, c'eſt à dire, que vous mentiez. Vous quitterez voſtre compagnon en vn endroit, vous ferez ſes funerailles en vn autre, & en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin ſi rude parmy de ſi faſcheuſes incommoditez. Il faut preparer ſon eſprit contre toutes choſes, & luy apprendre qu'il eſt arriué,

Où le deüil, les ſoucis, les miſeres, la peſte,
Ont fonde pour iamais leur demeure funeſte.

Il faut paſſer ſa vie dans vne ſi faſcheuſe compagnie. Il eſt impoſſible de la fuyr; mais vous pouuez la mepriſer. Or vous la mépriſerez ſi vous y penſez ſouuent, & que vous iettiez ſouuent les yeux ſur l'auenir. Il n'y a perſonne qui n'ait marché auec plus de force & de courage au deuant des occaſions, contre leſquelles il s'eſtoit preparé. Il n'y a perſonne qui n'ait reſiſté aux plus grands maux, s'il les a conſiderez auparauant de l'eſprit & de la penſée. Au contraire celuy qui ne s'y eſt iamais preparé, s'épouuente des choſes meſmes les plus legeres.

II. Il faut faire en ſorte qu'il ne nous arriue rien de ſubit & d'inopiné; & dautant que toutes choſes ne nous ſemblent faſcheuſes, que par leur nouueauté, la meditation que vous en ferez, produira au moins cét effect, que vous ne ſerez point nouueau ſoldat dans la milice de la fortune, Hé bien! vos eſclaues vous ont quitté. Mais ils en ont dérobé vn autre, ils en ont accuſé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en

ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont attaqué vn autre par le poiſon, & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire eſt arriué deuant nous à pluſieurs, & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens, dont nous ſommes le but. Les vns ſont deſia dans nous-meſme, les autres ſe lancent contre nous, & quelques-vns qui vont tomber ſur nos voiſins, ne laiſſent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous eſtonnons point des choſes pour leſquelles nous ſommes nez. Perſonne ne s'en doit plaindre, puis qu'elles arriuent également à tout le monde; ie dis également, car celuy qui a éuité quelque mal, pouuoit neantmoins le reſſentir. D'ailleurs vne loy eſt iuſte & équitable, non pas à cauſe que tout le monde en ſent l'effect; mais parce qu'elle a eſté faite pour tout le monde. Souuenons-nous de noſtre condition, & payons ſans aucun murmure les tributs de l'humanité. L'Hyuer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Eſté ramene les chaleurs, il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la ſanté, il faut donc eſtre malade. Vne beſte ſauuage nous attaquera en vn endroit, & l'homme qui eſt plus cruel que toutes les beſtes ſauuages, nous pourſuiura en vn autre. L'eau nous oſtera vne choſe, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition, qui eſt attachée aux choſes du monde. Mais nous pouuons nous armer d'vn grand courage, qui ſera digne d'vn homme de bien. Ainſi nous ſupporterons conſtamment les accidens de la vie, & nous conſentirons ayſément aux ordonnances de la Nature. Elle gouuerne tout ce grand Empire que vous voyez par des changemens perpetuels. Le beau temps ſuccede aux brouïllards; La mer ſe trouble apres auoir eſté calme & tranquille; Tantoſt vn vent ſouffle, & tantoſt vn autre; Le iour ſuit la nuict; Vne partie du Ciel ſe leue, tandis que l'autre s'abaiſſe; Et enfin, l'Eternité eſt compoſée de choſes contraires. Il faut que noſtre ame s'accommode à cette loy, qu'elle la ſuiue, & qu'elle luy obeyſſe. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue, deuoit arriuer, & qu'elle ſe garde de dire des iniures à la Nature. On ne ſçauroit mieux faire dans la neceſſité, que de ſouffrir conſtamment ce qu'on ne ſçauroit corriger, & de ſuiure Dieu ſans murmure, luy qui eſt l'Autheur de tout ce qui arriue dans le monde. Il n'y a que les mauuais Soldats qui ſuiuent leur General en pleurant. C'eſt

pourquoy receuons auec allegreſſe les ordres & les commandemens du Ciel; ne quittons pas vne trame, où tout ce que nous deuons ſouffrir, eſt tiſſu & entre-mélé; Et parlons à Iupiter, qui conduit la machine du monde, auec les meſmes Vers dont Cleante luy parloit. Ie croy qu'à l'imitation de Ciceron, il me ſera permis de les mettre en noſtre langue. S'ils vous plaiſent, à la bonne heure; s'ils vous déplaiſent, vous ſçaurez au moins qu'en cela i'ay ſuiuy l'exemple d'vn grand homme,

Arbitre ſouuerain du Ciel & de la terre,
Conduits moy dans la paix, conduits moy dans la guerre;
Par tout où ton vouloir appellera mes pas,
Ie ſuis preſt de marcher, ie ne reſiſte pas.
Dans le bien, dans le mal, ie veux te reconnoiſtre,
Ie veux ce que tu veux, le deſtin eſt le maiſtre;
Il mene doucement celuy-là qui le ſuit,
Et traiſne auec horreur le laſche qui le fuit.

Ainſi nous deuons viure, ainſi nous deuons parler. Il faut que la deſtinée nous trouue preſts & diligens à la ſuiure. Il n'appartient qu'à vn grand courage de ſe donner entierement à Dieu. Au contraire, il n'y a que les foibles & les petits eſprits qui luy ſont opiniaſtres, qui ont de mauuais ſentimens de la prouidence, & qui ayment mieux blaſmer les Dieux, qu'eux-meſmes.

EPISTRE CVIII.

ARGVMENT.

I. Comment il faut eſtudier, & de quelle façon il faut lire, ou écouter les Philoſophes.
II. Que les ieunes gens ſont ordinairement plus ardens à l'eſtude de la Philoſophie, que les vieux.
III. Cenſure de ceux qui eſtiment que la Philoſophie conſiſte pluſtoſt à faire des queſtions & des diſputes, qu'à regler la vie.

I. LA queſtion que vous me faites eſt du nombre des choſes qu'il faut ſçauoir, pour dire que l'on eſt ſçauant. Mais puis que vous me preſſez de telle ſorte, & que vous ne voulez pas attendre les liures où ie traite auec ordre de toute

la Philoſophie Morale, ie vay promptement vous ſatisfaire. Neantmoins afin que cette paſſion d'apprendre, dont ie voy que vous brûlez, ne ſe nuiſe pas elle-meſme, il faut que ie vous diſe auparauant comme vous la deuez ménager. Il ne faut pas tout d'vn coup ſe ietter ſur toutes choſes. C'eſt par le moyen des parties qu'on vient à la connoiſſance du tout. Il faut proportionner le fardeau à nos forces, & ne pas plus entreprendre qu'elles le permettent. Il ne faut pas puiſer tout autant que vous voulez, mais autant que vous en pouuez tenir. Ayez ſeulement bon courage, & vous en prendrez tout autant que vous voudrez. Plus vne ame ſe remplit, plus elle deuient grande, plus elle s'eſtend. Lors que i'aſſiegeois, pour ainſi dire, l'Eſcole d'Attalus, où ie venois toûjours, le premier, & d'où ie ſortois toûjours le dernier; lors meſme que dans la promenade nous prouoquions à la diſpute ce Philoſophe, qui non ſeulement eſtoit touſiours preſt, mais qui venoit ordinairement au deuant de nos queſtions, il me ſouuient de luy auoir oüy dire, que le Maiſtre & l'Eſcolier deuoient auoir vn meſme but; que l'vn doit auoir intention d'apporter du profit, & l'autre d'en receuoir. Celuy qui frequente les Eſcoles des Philoſophes doit tous les iours en emporter quelque fruict, & s'en retourner plus ſain en ſa maiſon, ou au moins plus en eſtat d'eſtre guery. Et certes, cela ne manquera pas d'arriuer. Car la Philoſophie a vne vertu merueilleuſe, qu'elle profite non ſeulement à ceux qui y eſtudient, mais encore à ceux qui frequentent les Philoſophes. Celuy qui va au Soleil, ne laiſſe pas de ſe haller, encore qu'il n'y aille pas pour cela. Ceux qui ont demeuré quelque temps dans la boutique d'vn Parfumeur, en emportent l'odeur auec eux; & ceux qui ont eu la frequentation d'vn Philoſophe, y contractent neceſſairement quelque choſe qui leur eſt vtile, quand meſme ils ne s'en ſeroient pas ſouciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en ſeroient pas ſouciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin, n'auons-nous pas veu des perſonnes qui ont demeuré beaucoup d'années auprés des Philoſophes, & qui n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philoſophie? Ouy certes, nous en auons veu qui ne manquoient point d'aſſiduité; & ie ne les appelle pas les diſciples, mais les hoſtes des Philoſophes. Quelques-vns y viennent pour écouter, & non pas pour apprendre, comme nous allons au

theatre

theatre pour y auoir du plaisir, ou par les discours, ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'école d'vn Philosophe comme en vne promenade, & en vn lieu de diuertissement. Ils n'y vont pas pour se dépoüiller de quelque vice, ny pour apprendre quelque regle sur laquelle ils forment leurs mœurs; mais pour donner du plaisir à leurs oreilles. Il y en a qui y vont auec des tablettes, non pour retenir les choses; mais pour remarquer quelques paroles qui ne profitent, ny à eux ny aux autres. Quelques-vns sont émeus par les grands discours qu'ils y entendent; ils entrent dans les passions de ceux qui parlent; ils monstrent sur leur visage la satisfaction de leur esprit, mais ils ne sont pas émeus d'vne autre façon que * des danseurs qui font cent postures furieuses, à la cadance & au son de quelque instrument. D'autres sont rauis & charmez par la beauté des choses; & non pas par le son des paroles. Si l'on fait quelque puissant discours contre la mort, si l'on parle auec mépris de la fortune, ils veulent aussi-tost executer tout ce qu'ils ont ouy dire. Ceux-la veritablement sont touchez, & auroient les qualitez qu'on demande, si cette noble impression pouuoit demeurer dans leur ame, & que le peuple ennemy de la vertu, n'en chassast pas aussi-tost vne passion si illustre. Enfin il y en a peu qui puissent porter iusques chez eux cette ferme resolution qu'ils auoient prise dans l'école. Il est facille d'exiter vn desir vertueux dans l'ame de ses auditeurs; car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu Nous sommes nez, tant que nous sommes, pour toutes les belles choses; & quand quelqu'vn nous y exhorte, alors ces biens de l'ame qui auoient esté comme assoupis, se réueillent. Ne voyez-vous pas comment les Theatres resonnent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuuées de tout le monde, & reconnuës pour veritables par vn consentement vniuersel?

*Ou bien que les Prestres de Cibelle qui sẽbloient se mettre en furie au son de la fleute.

S'il manque au pauure quelque chose,
Tout manque à l'auaricieux;
Il n'est bon à personne, & quoy qu'il se propose,
Il est à soy pernicieux.

Vn auare applaudit à ces vers, & se réjoüit de voir deteſter

ſon vice. Mais combien penſez-vous que les meſmes choſes ayent plus de force & de puiſſance quand vn Philiſophe le prononce? Quand ces vers ſont entre-meſlez de preceptes ſalutaires, n'eſtimerez-vous pas qu'ils entreront plus aiſément dans l'ame de la multitude ignorante, & qu'ils s'y imprimeront plus fortement? Cleanthe diſoit que comme noſtre ſouffle rend vn ſon plus clair & plus éclatant, lors que la trompette l'ayant receu par vne emboucheure eſtroitte, le laiſſe ſortir par vne ouuerture plus grande & plus large; De meſme, la contrainte & la meſure du vers, rend nos ſens plus penetrans, & les aiguiſe dauantage. En effect, on entend les meſmes choſes auec plus d'indifference, & meſme elles touchent moins quand on les recite en proſe. Mais quand les vers viennent au ſecours, & qu'vn certain nombre de ſyllabes meſurées enferme vn beau ſentiment, ce meſme ſentiment eſt pouſſé dans l'ame, comme par vn fort & robuſte bras. On dit quantité de choſes pour faire mépriſer les richeſſes; & l'on employe de grands diſcours pour perſuader aux hommes, que la veritable richeſſe n'eſt pas dans vn grand patrimoine, mais dans l'ame; que celuy-là eſt riche qui s'accommode à ſa pauureté, & qui ſe met à ſon aiſe auec peu de choſe. Mais l'ame eſt plus puiſſamment touchée, quand les meſmes ſentimens ſont exprimez en ces vers,

On a beſoin de peu de bien
Lors que peu de choſe on ſouhaite.
On a tout ce qu'on veut, on ne manque de rien
Lors que ce qui ſuffit, rend l'ame ſatisfaite.

Quand nous entendons cela, ou quelque choſe de ſemblable, nous ſommes plus ayſément perſuadez à reconnoiſtre la verité. Ceux-là meſmes qui ne ſe contentent iamais, & qui n'ont iamais aſſez, en ont de l'admiration, en pouſſent des cris d'applaudiſſemens, & voudroient eux-meſmes inſpirer la haine & l'auerſion des richeſſes. Quand vous les verez auec ce ſentiment, ne les quittez point, preſſez-les de prés, & rebattez touſiours la meſme choſe, & ne vous amuſez point à toutes ces fineſſes de Sophiſtes, à tant d'argumentations, & à ces vaines ſubtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'auarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impreſſion ſur l'eſprit de vos auditeurs,

preſſez-les encore auec plus de force & de violence. On ne ſçauroit dire le fruict & l'vtilité qu'apporte ce diſcours, qui ne tend qu'à donner du remede, & qui n'a point d'autre but que le bien des auditeurs. On imprime facilement dans les ames tendres l'amour de l'honneur, & de la vertu; Et ſi la verité rencontre vn bon Aduocat, elle ſe ſaiſit aiſément des eſprits dociles, & qui ne ſont que legerement corrompus. Pour moy, lors que i'ay entendu diſcourir Attalus contre les vices, contre les erreurs, & les maux de la vie, i'ay eu ſouuent pitié du genre humain, & i'ay crû que ce Philoſophe eſtoit en vn degré au deſſus de l'homme, & de toutes les grandeurs humaines. Il diſoit qu'il eſtoit Roy, mais il me ſemble qu'il eſtoit plus que les Rois, puis qu'il luy eſtoit permis de reprendre & de cenſurer les Rois. Mais quand ie l'ay entendu louër la pauureté, & qu'il faiſoit voir que toutes les choſes dont on n'a que faire, eſtoient des fardeaux inutiles, ou qui ne ſeruent qu'à empeſcher ceux qui les portent, i'ay ſouuent ſouhaitté de ſortir pauure de ſon Eſcole. Quand il auoit commencé à condamner nos voluptez, à louër la chaſteté du corps, vne table ſobre, & la pureté de l'ame, il me prenoit vne extréme enuie de me retrancher non ſeulement les plaiſirs illicites, mais encore les choſes permiſes. Veritablement, Lucilius, i'en ay retenu quelque fruict, car ie m'attachois à tous ſes diſcours auec vne paſſion violente. Depuis ce temps-là, comme i'ay eſté reduit à viure dans la ville, i'ay encore conſerué quelque partie de ſes diuines inſtructions. I'ay donné congé aux huiſtres & aux champignons pour tout le reſte de ma vie. Car il ne faut pas les appeller des viandes, mais des voluptez, qui nous forcent encore à manger, quand meſme nous n'en auons plus d'enuie. Ce ſont des choſes agreables ſeulement aux goulus, & à tous ceux qui donnent plus à leur ventre qu'il n'eſt capable de tenir; parce que ces ſortes de friandiſes y deſcendent facilement, & en ſortent tout de meſme. Depuis ce temps-là i'ay entierement renoncé à l'vſage des parfums, parce que la meilleure odeur qu'on puiſſe auoir ſur le corps, c'eſt de n'en auoir point du tout. Depuis ce temps-là ie ne charge point mon eſtomach de trop de vin, & i'ay reſolu de quitter le bain pour tout le reſte de ma vie. Ie penſe qu'il n'y a point de profit & qu'il y a trop de molleſſe à ſe faire cuire le corps, & à le deſſecher par les ſueurs.

Mais les autres choſes que i'auois quittées, me ſont venu retrouuer. Toutefois ie ne laiſſe pas d'obſeruer en celles dont ie m'eſtois deſia abſtenu, vne mediocrité qui approche de l'abſtinence, & qui eſt, peut-eſtre, plus difficile; car il y a des choſes qu'on arrache de l'eſprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que i'ay commencé à vous dire que i'auois embraſſé la Philoſophie en ma ieuneſſe, auec plus d'ardeur & de paſſion que ie ne fais en ma vieilleſſe, ie n'auray point de honte de vous confeſſer combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il m'enſeignoit pourquoy ce Philoſophe s'eſtoit abſtenu de manger de la chair des animaux, & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la meſme choſe. L'vn & l'autre en auoit vne raiſon differente; mais la raiſon de l'vn & de l'autre eſtoit belle & magnifique. Sextius eſtimoit que l'homme auoit aſſez d'autres alimens, ſans ſe nourrir de ſang, & qu'on s'accouſtumoit à la cruauté par le plaiſir qu'on prenoit à déchirer de la chair. Il adjouſtoit à cela qu'il falloit oſter le luxe & ſa cauſe & ſa nourriture; & enfin, il diſoit que la diuerſité des alimens eſtoit contraire à la ſanté, & prejudiciable à nos corps. Mais Pythagore diſoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choſes, qu'il ſe faiſoit vn commerce entr'elles, & qu'elles paſſoient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire, il n'y a point d'ame qui meure, & qui ceſſe ſeulement ſon action, ſi ce n'eſt durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerons quelque iour combien il luy faut de temps, combien elle doit déloger de fois, auant que de reuenir loger dans l'homme. Cependant il imprime dans les cœurs la crainte du crime & du parricide; parce qu'il dit que ſans y penſer, nous pouuons nous addreſſer à l'ame de noſtre pere, & offencer ou par le fer ou par les dents vn animal où eſtoit l'ame de quelque parent. Apres que Sotion euſt expoſé cela, & qu'il l'euſt confirmé par quantité de raiſons; Quoy, dit-il, ne croyez-vous pas que les ames paſſent d'vn corps en vn autre, & que ce que nous appellons la mort, n'eſt autre choſe qu'vn changement de demeure? Ne croyez-vous pas que l'ame qui eſtoit autres-fois dans vn homme, eſt maintenant dans quelque brebis, ou dans vne beſte ſauuage, ou dans vn poiſſon? Ne croyez-vous pas que rien ne perit dans le monde, & que les ames ne font que changer de lieu? Non ſeulement les corps celeſtes tournent touſiours; mais meſ-

mes les animaux ont leurs reuolutions, & les ames ſont conduittes comme dans vn cercle. Il y a eu de grands hommes qui ont eſté de cette opinion ; c'eſt pourquoy ſuſpendez vn peu voſtre iugement, & ne prononcez rien encore ſur toutes ces choſes. Si elles ſont veritables, c'eſt conſeruer ſon innocence que de s'abſtenir de manger de la chair des animaux ; ſi elles ſont fauſſes, c'eſt temperance & ſobrieté. Quelle perte vous cauſera cette opinion ? Ie ne vous oſte que la viande dont ſe nourriſſent les Lions & les Vautours. Pour moy m'eſtant laiſſé perſuader par ces raiſons ie commençay à m'abſtenir de la chair des animaux ; Et apres auoir obſerué cela, l'habitude m'en fut non ſeulement facile, mais encore douce & agreable. Ie croyois que mon eſprit en auroit plus de pointe, & plus de vigueur. Neantmoins ie ne voudrois pas aujourd'huy vous aſſurer ſi en effect il eſtoit plus vif, & plus vigoureux. Vous voulez peut eſtre ſçauoir comment i'ay diſcontinué ? Lors que Tibere regnoit, i'eſtois encore aſſez ieune, l'on chaſſa alors les Religions eſtrangeres, & l'on mettoit entre les ſuperſtitions l'abſtinence de quelques viandes. Ainſi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas le blaſme, mais qui haïſſoit la Philoſophie, ie retournay dans ma premiere façon de viure, & l'on n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader de faire vn peu meilleure chere que ie ne faiſois. Attalus auoit accouſtumé de lauer vn lict dur, & qui reſiſtoit au corps ; Et tout vieux que ie ſuis, ie couche dans vn lict où l'on ne peut voir de marque que i'aye couché.

II. Ie vous ay dit cela pour vous faire connoiſtre combien les ieunes gens auroient de paſſion & d'ardeur aux bonnes choſes, ſi quelqu'vn les exhortoit, & les pouſſoit à la vertu. Il y a bien ſouuent de la faute de nos Maiſtres, parce qu'ils nous enſeignent à diſputer, & non pas à viure. Il y a auſſi de la faute des Diſciples, parce qu'ils portent chez les Philoſophes pluſtoſt vn deſir de polir l'eſprit, que de perfectionner l'ame. Ainſi ce qui s'appelloit Philoſophie, eſt deuenu * Philologie. Il importe beaucoup de regarder auec quelle intention on s'applique à chaque choſe. Celuy qui examine Virgile pour deuenir bon Grammairien, ne s'amuſe pas à conſiderer ce beau Vers :

* Amour des Lettres.

Le temps qui fut touſiours, ne retourne iamais.

Il eſt donc beſoin de vigilance ; ſi nous ne nous haſtons, nous de-

meurerons derriere les autres. Le temps nous emporte, & s'emporte luy-meſme. Enfin nous ſommes enleuez, ſans y prendre garde. Cependant nous remettons toutes choſes au lendemain, & nous ſommes lents & pareſſeux, meſme au milieu des precipices. Le Grammairien obſerue ſeulement en liſant ce Vers, que toutes les fois que Virgile parle de la viteſſe du temps, il vſe du mot de fuir.

Le meilleur de nos iours paſſe & fuit le premier.

Mais celuy qui ne s'arreſte qu'à la Philoſophie, conſidere ces meſmes choſes, comme on doit les conſiderer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit ſeulement le temps s'en va, mais qu'il fuit; parce que c'eſt la façon d'aller la plus viſte & la plus prompte, & que les plus beaux iours de la vie nous ſont rauis les premiers. Pourquoy donc ne faiſons-nous pas nos efforts pour égaler noſtre viſteſſe à celle de la choſe du monde qui va le plus viſte? Le plus beau temps s'enuole, & le plus triſte luy ſuccede. Comme ce qu'il y a de meilleur, & de plus pur dans vn tonneau, en ſort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus peſant demeure au fonds; Ainſi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie, s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'épuiſer en faueur d'autruy, pour nous en reſeruer la lie. Que ce Vers demeure donc imprimé dans noſtre eſprit, & n'en faiſons pas moins d'eſtat que ſi c'eſtoit la réponce d'vn Oracle.

Le meilleur de nos iours paſſe & fuit le premier.

Pourquoy le meilleur? parce que tout ce qui reſte eſt incertain. Pourquoy le meilleur? parce que nous pouuons beaucoup apprendre en noſtre ieuneſſe, & faire tourner noſtre ame, encore facile & traitable, du coſté de la vertu; parce que ce temps-là eſt le plus propre à ſupporter la peine, à exercer l'eſprit dans l'eſtude, & le corps dans le trauail. Ce qui reſte de la vie, eſt le temps le plus lâche, le plus languiſſant, & le plus proche de ſa fin. Penſons-y donc de tout noſtre eſprit; & ſans nous amuſer aux choſes qui ont accouſtumé de nous détourner, & de nous donner tant d'occupations, ne trauaillons qu'à vne ſeule, de peur que nous ne connoiſſions trop tard combien le temps eſt rapide, & qu'on ne ſçauroit le retenir. Il faut que nous eſtimions chaque iour, comme ſi c'e-

ſtoit le meilleur de noſtre vie. Il faut s'en ſeruir comme d'vne choſe qui eſt proprement à nous; & nous emparer de ce qui fuit. Cela n'eſt pas conſideré par celuy qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile, que des yeux de Grammairien.

III. Ainſi les premiers iours ſont les meilleurs, parce que les maladies viennent en ſuitte, parce que la vieilleſſe preſſe, & qu'elle eſt deſia ſur noſtre teſte, quand nous penſons eſtre encore dans la ieuneſſe. Mais le Grammairien dira, que Virgile met touſiours enſemble la vieilleſſe & les maladies. Et à la verité, ce n'eſt pas ſans raiſon; car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. Outre cela, dit-il, il appelle la vieilleſſe triſte.

Les maux marchent en ſuite & la triſte vieilleſſe.

Mais ils ne faut pas vous eſtonner, ſi d'vne meſme choſe chacun tire ce qui peut ſeruir à ſes occupations, & à ſes eſtudes. On void dans le meſme pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lievre, & la cigogne vne laiſarde. Quand vn curieux prend les Liures que Ciceron a compoſez de la Republique, quand vn Grammairien les prend, quand vn Philoſophe les lit, l'vn y conſidere vne choſe, & l'autre en conſidere vne autre. Le Philoſophe s'eſtonne qu'on ait peu dire tant de choſes contre la iuſtice; Et le curieux remarque, qu'il y a eu deux Rois à Rome, dont l'vn n'a point de pere, & l'autre de mere. Car on eſt en doute de la mere de Seruius, & l'on ne connoiſt point du tout le pere d'Ancus, encore qu'on diſe qu'il ſoit petit-fils de Numa. Il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & qui porte ce nom dans nos hiſtoires, eſtoit appellé ches les anciens Maiſtre du peuple, comme on le trouue encore auiourd'huy dans les liures des Augures, où il y a vn témoignage que celuy qu'il nommoit, eſtoit appellé Maiſtre des Cheualiers. Il remarque tout de meſme que Romulus diſparut durant vne Eclipſe de Soleil; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Rois; & quelques-vns comme Feneſtella, eſtiment que cela eſt compris dans les liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien ſe méle d'expliquer les meſmes liures, il ne manque pas de mettre dans ſes Commentaires que Ciceron a dit *Reapſe*, au lieu de *Reipſa*, & qu'il s'eſt ſeruy tout de meſme de *Sepſe*, pour *Seipſe*. De là il paſſe aux mots que l'vſage du ſiecle a changez. Il fait en ſuitte vn re-

cueil de vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il compoſa pour Scipion l'Affriquain, & monſtre comment les meſmes mots ſignifient quelquefois diuerſes choſes. Dauantage le Grammairien s'eſtime bien-heureux d'auoir trouué la raiſon qui a fait dire à Virgile,

Sur qui tonne du Ciel la grande & vaſte porte.

Il dit qu'Ennius a dérobé cela d'Homere, & Virgile d'Ennius. Mais pour ne pas faire moy-meſme ou le Pedant, ou le curieux des belles lettres, ſous pretexte de vouloir faire autre choſe, ie vous auertis qu'il faut rapporter tout ce qu'on entend dire aux Philoſophes, & toutes les lectures que l'on fait, au deſſein de la vie heureuſe; Il n'y faut pas chercher les vieux mots, ny les mauuaiſes metaphores, ny les vicieuſes façons de parler. Mais il y faut chercher les preceptes profitables, & s'imprimer dans le cœur des ſentimens genereux qu'on execute en meſme temps. Apprenons-les de telle ſorte, que ce qui n'eſtoit qu'vne parole, deuienne enfin vn bel effect. Ie croy qu'il n'y a point d'hommes qui ſoient plus pernicieux aux hommes que ceux qui ont appris la Philoſophie comme vn meſtier à gagner de l'argent, & qui viuent d'vne autre façon qu'ils ne nous enſeignent à viure. Car ils ſe produiſent pour exemple, que cette ſcience eſt inutile, eſtants ſujets à tous les vices, à quoy ils ſemblent faire la guerre. Ie ne croy pas qu'vn Maiſtre de la ſorte me puiſſe plus profiter, qu'vn Pilote yure dans vne tempeſte. Il faut conduire le gouuernail, malgré les flots qui le deſtournent, il faut combattre contre la mer; il faut abaiſſer les voiles qui eſtoient deſia au vent. A quoy donc me pourroit ſeruir vn Pilote remply d'eſtonnement & de vin? Mais combien penſez-vous que les tempeſtes qui troublent la vie, ſont plus grandes que celles qui agitent vn vaiſſeau? Il ne faut pas parler, il faut conduire. Toutes les choſes qu'ils diſent, & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend, ne viennent pas d'eux; Platon *les* a dites, Zenon les a dites, Chryſippe, & Poſidonius les ont dites, & vn grand nombre qui leur reſſemblent. Si vous voulez ſçauoir comment ils pourroient prouuer que ce *qu'ils* diſent, eſt à eux, & qu'ils ne l'ont pas emprunté, il faut *qu'ils* faſſent ce qu'ils diſent. Mais puis que ie vous ay deſia dit ce que ie voulois qu'on vous allaſt dire, il reſte maintenant à ſatisfaire à voſtre deſir. Ie mettray donc dans vne autre lettre

tout

tout ce que vous auez ſouhaitté de moy, afin que quand il faudra voir vne doctrine plus difficile, & qui doit eſtre plus attentiuement écoutée, vous ne ſoyez ny las de lire, ny las d'entendre.

EPISTRE CIX.

ARGVMENT.

I. Le ſage peut profiter à vn autre ſage.
II. On eſt ſouuent plus capable de conſeiller autruy que ſoy-meſme.

I. VOvs deſirez ſçauoir ſi vn ſage peut profiter à vn autre ſage. Nous diſons que le ſage eſt remply de toutes ſortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquerir. C'eſt pourquoy l'on demande comment il ſe peut faire que quelqu'vn profite à celuy qui poſſede le ſouuerain bien? Mais ie reſponds à cela que les gens de bien ſont vtiles les vns aux autres; parce qu'ils tiennent les vertus en exercice, & qu'ils conſeruent la ſageſſe dans le glorieux eſtat où elle doit eſtre. Les vns & les autres deſirent quelqu'vn auec lequel ils conferent. Comme les bons luiteurs s'entretiennent par le moyen de l'exercice, & que le Muſicien reçoit conſeil de celuy qui ſçait la muſique; Ainſi le ſage a beſoin de la pratique des vertus, & comme il s'excite ſoy-meſme, il eſt encore excité par vn autre ſage. En quoy, me demanderez-vous, le ſage pourra-t'il profiter au ſage? Il luy donnera de la force, il luy découurira les occaſions de faire des actions vertueuſes. Outre cela, il luy communiquera ſes penſées, & luy enſeignera ce qu'il aura inuenté. Car il reſtera touſiours au ſage quelque choſe à rechercher, & où il puiſſe faire promener ſon eſprit. Le méchant eſt pernicieux au méchant, & le rend encore plus méchant en excitant ſa colere & ſa crainte, en flatant ſa melancolie, en loüant ſes voluptez; Et enfin, le méchant eſt entierement méchant, quand les vices de pluſieurs ſe ſont confondus enſemble, & qu'ils ſe ſont aſſemblez en vn. Ainſi par la raiſon des contraires, l'homme de bien profitera à l'homme de bien. Comment cela, me direz-vous? Il luy donnera de la ſatisfaction, & confirmera ſon aſſurance; & par

l'agreable aſpect de leur tranquillité mutuelle, la ioye de l'vn & de l'autre s'augmentera. Dauantage il luy donnera la connoiſſance de certaines choſes; car vn ſage ne ſçait pas toutes choſes; & quand meſme il ſçauroit tout, vn autre peut luy enſeigner des chemins plus courts pour arriuer plûtoſt à ſon but. Le ſage profitera au ſage, non ſeulement par ſes forces, mais par les forces meſmes de celuy qu'il ayde. Veritablement le ſage abandonné de tout le monde, & n'ayant pour luy que luy ſeul, peut ſe ſeruir de ſes bonnes qualitez, il peut faire ſon deuoir, il peut bien employer ſes forces, & neantmoins il eſt vray, que celuy-là luy donne de l'ayde, qui l'anime dans ſa courſe. Au reſte, vn ſage ne profite pas ſeulement à vn autre ſage, mais encore à ſoy-meſme. Vous me direz au contraire, oſtez-luy ſes propres forces, il ne pourra rien faire du tout. Ainſi vous pouuez dire qu'il n'y a point de douceur au miel. Car celuy qui en mange doit auoir la langue & le palais diſpoſé à le ſauourer; & il y a des perſonnes à qui vne maladie fait trouuer la miel amer. Il faut que l'vn & l'autre ſoit compoſé de telle ſorte, que l'vn puiſſe profiter, & que l'autre ſoit capable de receuoir du profit. Il ſeroit inutile, dit-on, à celuy qui a tout le chaud qu'il eſt poſſible d'auoir, de ſe chauffer dauantage; Et tout de meſme, il n'y a rien qui puiſſe encore profiter à celuy qui eſt en poſſeſſion du ſouuerain bien. Vn Laboureur qui eſt inſtruit de tout ce qui concerne l'agriculture, ne cherche pas de ſe faire inſtruire. Vn Soldat qui eſt equipé de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour vne bataille, demande-t'il encore des armes? Vn ſage tout de meſme, ne ſouhaitte rien dauantage, il ſçait aſſez pour la conduitte de ſa vie, il a des armes aſſez fortes. Celuy qui a toute la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas beſoin d'en auoir dauantage pour eſtre dans le plus haut degré de la chaleur. Et la chaleur, dit-on, ſe conſerue & s'entretient par elle-meſme. Ie réponds à cela, premierement que vos comparaiſons ne ſont pas iuſtes. Car la chaleur eſt touſiours vne, & profiter eſt vne choſe differente ſelon les occaſions. D'ailleurs la chaleur ne deuient pas plus chaude par l'addition d'vne nouuelle chaleur. Mais le ſage ne peut demeurer dans vne meſme ſituation d'eſprit, s'il n'a la ſocieté de quelques amis qui luy reſſemblent, & auec leſquels il communique ſes vertus. Adjouſtez à cela que toutes les

vertus ont de l'amitié entr'elles. Et par conſequent celuy-la profit qui ayme en vn autre les vertus pareilles aux ſiennes, & qui donne occaſion de faire auſſi aymer les ſiennes. Les choſes qui ont de la reſemblance, ſe plaiſent les vnes aux autres, principalement quand elles ſont honneſtes & vertueuſes, & qu'elles peuuent faire connoiſtre leur merite, & connoiſtre celuy d'vn autre. Dauantage il n'y a perſonne qui puiſſe émouuoir l'eſprit d'vn ſage, qu'vn autre ſage, de meſme qu'il n'y a que l'homme qui puiſſe perſuader l'homme par la force de la raiſon. Comme on a donc beſoin de la raiſon, pour émouuoir la raiſon, il ſe faut ſeruir tout de meſme de la raiſon parfaite pour émouuoir la raiſon parfaite. L'on dit que ceux-là nous profitent, qui nous donnent des commoditez, comme l'argent, le credit, les proſperitez, & toutes les autres choſes qui ſont agreables, & neceſſaires pour l'vſage de la vie; En quoy l'on pourroit dire auſſi que meſme vn inſenſé eſt capable de profiter à l'homme ſage. Or profiter n'eſt autre choſe qu'exciter l'ame ſelon la Nature par ſa propre vertu, ou par la vertu de celuy que l'on excite. Ce qui ne ſe fera pas que ce ne ſoit à l'auantage de celuy-la meſme qui profite, car il faut neceſſairement qu'il exerce ſa vertu, en voulant exercer celle d'autruy.

II. Mais ſans nous arreſter aux biens ſouuerains, ou aux choſes qui les produiſent, il eſt vray que les ſages peuuent profiter les vns aux autres. Et certes, c'eſt vne choſe qui eſt de ſoy-meſme deſirable à vn ſage, que de rencontrer vn autre ſage, parce que tout ce qui eſt bon, eſt naturellement aymé des bons; & que tout homme de bien n'a pas plus de peine à faire amitié auec vn homme de bien, qu'auec ſoy-meſme. Il faut que ie paſſe de cette queſtion à vne autre qui s'y rapporte. On demande ſi le ſage ayant affaire quelque deliberation, appellera quelqu'vn à ſon conſeil. Sans doute cela luy eſt neceſſaire, quand il s'agit des affaires ciuiles & domeſtiques, ou pour mieux dire, des choſes mortelles. Il a beſoin en cette occaſion du conſeil d'autruy, comme d'vn Medecin, comme d'vn Pilote, comme d'vn Aduocat, ſelon les diuerſes occaſions. Le ſage profitera donc quelquesfois au ſage; car il luy donnera des auis, & meſme, comme nous auons deſia dit, il luy ſera encore vtile dans les choſes grandes & diuines, en diſcourant enſemble de la vertu, & en fai-

ſant vn beau mélange de leurs eſprits, & de leurs penſées. Dauantage il eſt ſelon la Nature d'aymer nos amis, & de nous réjoüir de leurs bonnes actions, comme de celles que nous aurions faites nous meſmes. Car ſi nous n'agiſſons de la ſorte, la vertu qui ſe rend plus forte en s'exerçant, ne pourra demeurer long temps auecque nous. La vertu nous perſuade de bien ordonner les choſes preſentes, de prendre conſeil pour les futures, de les examiner attentiuement, & de les regarder touſiours. Or il ne faut point douter que celuy qui en conſultera vn autre, ne trouue plus de facilité à s'en deméler, & ne rencontre plus de lumieres pour en ſortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn homme auancé dans la ſageſſe, & qui ſoit proche de la perfection. Et cét homme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ſes conſeils, & de ſa prudence, les reſolutions d'vn autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autruy, que dans leurs affaires. En effect, cela arriue à ceux qui ſe ſont laiſſé aueugler par l'amour qu'ils ont pour eux-meſmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout enſemble la connoiſſance de ce qu'il leur ſeroit vtile. On ne commence à eſtre ſage, que quand on ſe void en aſſeurance, & qu'on eſt loin de la crainte. Cependant il y a certaines choſes que les ſages meſmes remarquent mieux en autruy qu'en eux. Outre cela, le ſage fera pour le ſage ce qui eſt le plus doux, & le plus grand bien de la vie; c'eſt à dire, qu'ils auront tous deux les meſmes volontez, & les meſmes auerſions. Ils porteront enſemble vne belle charge. Ainſi ie vous ay payé ce que vous m'auez demandé, encore que tout cela ſoit compris dans mes liures de la Philoſophie Morale. Mais faites reflexion ſur ce que ie vous ay dit tant de fois, que nous exerçons en toutes choſes ſeulement la pointe de l'eſprit. Car enfin, ie retourne touſiours au meſme diſcours. A quoy me pourra ſeruir cette diſpute? En deuiendray-je plus genereux, plus iuſte, plus moderé? Ie ne puis encore me promener, i'ay encore beſoin du Medecin. Pourquoy donc m'apprenez-vous vne ſcience inutile? Vous ne m'auiez promis que de grandes choſes, & ie n'en voy que de petites. Vous me diſiez que ie n'aurois iamais de crainte, quand ie verrois luire des épées à l'entour de moy, & que la pointe du poignard me toucheroit deſia la gorge. Vous me diſiez que ie ſerois touſiours en ſeureté,

quand meſme ie me verrois enuironné de feux & de fers, & qu'vne tempeſte inopinée ouuriroit mon vaiſſeau de tous coſtez. Enſeignez-moy ſeulement à mépriſer la gloire, & la volupté, Vous m'enſeignerez apres cela à débrouiller les choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, à éclaircir les obſcures. Enfin apprenez-moy maintenant ce qui m'eſt le plus neceſſaire.

EPISTRE CX.

ARGVMENT.

I. Du plus grand mal qui puiſſe arriuer à l'homme.
II. Que la Phil-ſophie donne à l'homme l'eſprit de diſcernement.
III. Que la vie heureuſe ne conſiſte point en des choſes indifferentes.

I. IE vous donne le bon-jour de ma maiſon de Nomentum, & vous conjure d'auoir touſiours la conſcience nette; c'eſt à dire, d'auoir touſiours les Dieux fauorables. Car quiconque eſt bien auec ſoy-meſme, eſt bien auſſi auec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que diſent quelques vns, que chacun de nous reçoit en naiſſant vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas veritablement vn des grands Dieux, mais vn Dieu de plus bas ordre, & du nombre de ceux qu'Ouide appelle du commun des Dieux. Ie veux neantmoins que vous mettiez ce ſentiment à part de telle ſorte, que vous ne laiſſiez pas de vous ſouuenir que nos anceſtres qui ont eu cette penſée, eſtoient Stoïciens, & donnoient à chacun vn * Iupiter & vne Iunon. Apres cela, nous verrons ſi les Dieux ont tant de loiſir, qu'il leur reſte encore du temps pour prendre le ſoin des affaires des particuliers. Sçachez cependant, ſoit que nous ſoyons commis à la garde de quelque Dieu, ſoit que nous ſoyons abandonnez au hazard & à la fortune, que vous ne pouuez rien ſouhaitter à l'homme de plus funeſte & de plus pernicieux, que ſi vous luy ſouhaittez d'eſtre mal auec ſoy-meſme. Il ne faut point ſouhaitter à vn méchant, que vous iugerez digne de peine, qu'il ait les Dieux contraires & ennemis; car il l'éprouue, & le reconnoiſt aſſez encore qu'il paroiſſe fauoriſé de leurs ſoins & de leur

* Genie.

amour. Conſiderez attentiuement les choſes du monde, non par les noms qu'on leur donne, mais par la nature, & vous reconnoiſtrez que nous nous procurons plus de maux que la fortune ne nous en fait. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a-t'il eſté la cauſe & le commencement d'vn bonheur? Combien de fois vne choſe que l'homme a receuë auec ioye, l'a t-elle conduit à ſa perte? Combien en a-t-elle fait tomber qui eſtoient deſia bien haut, & qui paroiſſoient ſi bien appuyez, qu'il n'y auoit point d'apparence qu'ils puſſent tomber du lieu d'où ils ſont tombez en vn inſtant? Mais cette cheute meſme n'a point de mal en ſoy, ſi vous conſiderez l'iſſuë au delà de laquelle la Nature ne pouſſe perſonne. Toutes choſes ſont proches de leur fin, auſſi bien les proſperitez d'où l'homme heureux eſt precipité, que les infortunes d'où eſt éleué le mal-heureux. Nous eſtendons les biens & les maux, & nous les rendons plus longs par l'eſperance ou par la peur. Mais ſi vous eſtes ſage, meſurez toutes choſes par la condition humaine; & reduiſez à l'eſtroit & ce qui vous donne de la crainte, & ce qui vous donne de la ioye. Il vaut mieux n'auoir pas de ſi longues joyes, & n'auoir pas auſſi de ſi longues craintes Mais pourquoy veux-ie reſtraindre le mal à ce poinct. Il n'y a rien que vous puiſſiez craindre raiſonnablement. Toutes les choſes qui nous ébranlent, & qui nous eſtonnent, ſont fauſſes & vaines. Perſonne n'a encore examiné ce qu'il y a de ſolide en cela; mais les hommes ſe ſont donnez de la crainte l'vn à l'autre, & l'ont, pour ainſi dire, fait paſſer de main en main. Perſonne n'a eu encore la hardieſſe d'approcher du fantoſme qui le trouble, & qui le fait trembler, ny de s'efforcer de connoiſtre la nature, & le bien de ſa crainte. Ainſi vne choſe fauſſe & vaine, trouue encore de la creance parmy les hommes; parce qu'elle n'a encore eſté ny conuaincuë, ny condamnée. Mais éprouuons enfin combien il importe d'ouurir les yeux. Nous verrons combien les choſes que nous craignons, ſont de peu de durée, combien elles ſont incertaines, & que bien ſouuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'aſſeurance. Enfin le deſordre de noſtre eſprit eſt tel que Lucrece nous le repreſente,

Ainſi que les enfans craignent tout dans la nuict,
Nous craignons en plein iour.

N'auons-nous donc pas moins de raiſon que des enfans, puis que nous craignons en plein iour? Mais cela eſt faux, Lucrece, nous ne craignons pas en plein iour, puis que de toutes choſes nous nous ſommes fait vne nuict & de profondes tenebres. Nous ne voyons plus rien du tout, ny de ce qui nous peut nuire, ny de ce qui nous eſt auantageux; Nous ſommes vagabonds durant toute noſtre vie, nous ne nous arreſtons iamais, & nous ne prenons pas garde où nous allons mettre le pied. Vous ſçauez bien qu'il n'y a rien de ſi furieux que de courir dans les tenebres; & toutefois nous nous abandonnons. Il ſemble que nous ſoyons bien-aiſes, que s'il faut nous rappeller, on nous rappelle de bien loin; & quoy que nous ne ſçachions pas où nous courons, nous ne laiſſons pas de courir où noſtre paſſion nous emporte.

II. Mais le iour peut reuenir, ſi nous en auons la volonté; mais il ne peut reuenir que par vn moyen, ſi l'on s'inſtruit dans la ſcience des choſes diuines & humaines, ſi l'on ne s'arreſte pas ſeulement à la ſurface, mais qu'on s'y plonge entierement; ſi encoré qu'on ſçache cette ſcience, on la repaſſe dans ſon ame, & qu'on ſe l'applique bien ſouuent; ſi l'on recherche en quoy conſiſtent les vrais biens & les vrais maux, & à quoy l'on donne ces noms fauſſement & ſans raiſon; ſi l'on ſe met en peine de ſçauoir en quoy conſiſtent les choſes honneſtes & les vicieuſes, & ce que c'eſt que la prouidence. En effect, la curioſité de l'eſprit humain ne s'arreſte pas entre des bornes ſi eſtroites. Il monte au deſſus de l'Vniuers, il veut voir ſon mouuement, dequoy il a eſté baſty, & à quelle fin rend la courſe precipitée de toutes les choſes qu'il embraſſe. Mais nous auons retiré noſtre eſprit de cette contemplation diuine, pour le plonger dans des choſes baſſes & honteuſes; pour le rendre eſclaue de l'auarice, pour le faire ſortir du Ciel & de la conuerſation des Dieux, pour le faire fouiller dans la terre, & tirer de ſes entrailles ce qu'elle a de plus funeſte, non contens de ce qu'elle preſente à la veuë. Dieu qui eſt noſtre bon pere, a mis proche de nous tout ce qui pouuoit nous eſtre profitable, & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous priſſions la peine de le chercher, il nous l'a donné liberalement, & a caché bien auant dans terre ce qui eſtoit capable de nous nuire. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous-meſmes. Nous auons eſté chercher ce qui pouuoit

nous faire perir, & nous l'auons mis au iour, malgré la Nature qui le cachoit. Nous auons ſouſmis noſtre ame à la volupté, à qui faire ſeulement bon viſage, eſt vn commencement de tous mal-heurs. Nous nous ſommes abandonnez à l'ambition, aux applaudiſſemens des peuples, & à toutes les autres choſes qui ne ſont pas moins vaines & pernicieuſes. Que vous conſeilleray-je donc défaire? Rien de nouueau. Auſſi bien ne cherchons-nous pas des remedes à de nouueaux maux. Mais ie vous conſeille premierement de conſiderer ce qui eſt neceſſaire, & ce qui eſt ſuperflu. Les choſes neceſſaires ne manqueront pas de ſe preſenter par tout deuant vous; mais il faudra touſiours que vous cherchiez auec peine les ſuperfluës.

III. Au reſte, ne vous imaginez pas auoir vn grand ſujet de vous louër, quand vous auez mépriſé les licts d'or, & les meubles les plus precieux. Y a t'il de la vertu à mépriſer les choſes ſuperfluës. Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mépriſer les neceſſaires. Vous ne faites pas vne choſe fort merueilleuſe de pouuoir viure ſans la pompe, & la magnificence des Rois, ſans deſirer, ny de ſangliers, ny de langues de Phenicopteres, ny tous ces autres prodiges de la diſſolution qui eſt maintenant dégouſtée des animaux entiers, & qui n'en choiſit plus que quelques parties, afin de ſe mettre en appetit. Ie vous admireray quand vous ne refuſerez pas du pain bis; quand vous vous perſuaderez dans vne neceſſité que les herbes ne naiſſent pas ſeulement pour les beſtes, mais pour l'homme; quand vous reconnoiſtrez que les pointes des arbres peuuent raſſaſier vn ventre, où vous entaſſez tant de choſes precieuſes, comme ſi c'eſtoit vn lieu pour les conſeruer. Veritablement il le faut remplir ſans dégouſt; mais pourquoy prendre garde de ſi prés à ce qu'on luy donne, puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaiſez à regarder dans vn feſtin tout ce que la terre & la mer auront pû fournir de delicat. Il y aura des choſes qui vous plairont, parce qu'elles ſont nouuelles, & d'autres qui vous agréront dauantage parce qu'on les a nourries long-temps pour les engraiſſer, & qu'elles ſe fondent toutes en graiſſe. Enfin vous prenez plaiſir à l'odeur que l'art peut donner à tous ces ragouſts; mais toutes ces ſortes de viandes qu'on a ſi ſoigneuſement preparées, & qu'on diuerſifie en tant de façons, ne ſont pas ſi toſt entrées dans le ventre, qu'elles ſe conuertiſſent en meſme choſe, & prennent

vne

vne meſme puanteur. Voulez-vous mépriſer le plaiſir que donnent les viandes? regardez ce qu'elles deuiennent. Il me ſouuient qu'Attalus parloit quelques-fois en ces termes; auec l'admiration de tout le monde; Les richeſſes, diſoit-il, m'en ont fait ſouuent accroire. I'eſtois comme rauy de moy-meſme, lors que ie les voyois éclatter tantoſt en vn endroit, & tantoſt en vn autre. Ie penſois que ce qui en eſtoit caché, eſtoit ſemblable à ce que l'on en découuroit. D'ailleurs ie vis vn iour dans vne ceremonie toutes les richeſſes de la ville, tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent, & ce qui ſurpaſſoit le prix de l'or & de l'argent, des couleurs rares; & des veſtes qu'on auoit apportées, non ſeulement des frontieres de noſtre Empire, mais de plus loin encore que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'vn coſté des trouppes de ieunes eſclaues; qui eſtoient conſiderables par leurs magnifiques habits, & par leur beauté extraordinaire. Il y auoit d'vn autre coſté vn grand nombre de femmes, & quantité d'autres choſes, que la fortune d'vn grand Empire expoſoit aux yeux de tout le monde, comme pour faire la reueuë de ſes biens. A quoy, dis-je, peut ſeruir tout cela, qu'à irriter la conuoitiſe des hommes, qui s'excite aſſez d'elle-meſme? Que ſignifie cette pompe, & ce grand amas d'argent? Nous nous ſommes ſans doute aſſemblez pour apprendre l'auarice. Mais pour moy, ie iurerois bien que i'emporte d'icy moins de deſirs & de conuoitiſes, que ie n'y en auois apporté. I'ay mépriſé les richeſſes, non parce qu'elles ſont vaines & ſuperfluës, mais parce qu'il n'y a rien de ſi petit, & de ſi peu conſiderable. Auez-vous pris garde en combien peu de temps toute cette pompe eſt paſſée, encore que l'on marchaſt en bel ordre, & fort doucement? Quoy faut-il que ce qui n'a pû occuper nos yeux vn iour entier, nous occupe toute noſtre vie? Toutes ces choſes, adjouſtoit-t-il à cela; me ſembloient auſſi peu vtiles à ceux qui les poſſedoient, qu'à ceux qui les regardoient paſſer. C'eſt pourquoy ie me dis à moy-meſme toutes les fois que quelque choſe de ſemblable me frappe les yeux; Toutes les fois que ie vois vne maiſon ſplendide, & magnifiquement meublée; Vne armée, pour ainſi dire, d'eſclaues bien veſtus; Vne littiere portée par des valets de bonne mine; Qu'admires-tu? & dequoy es-tu ſi rauy? c'eſt vn triomphe que tu regardes; On ne fait que voir ces choſes; on ne les poſſede pas, elles paſſent & s'éuanoüiſſent au meſme

inſtant qu'elles plaiſent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-toy donc du coſté des veritables richeſſes: Apprens à te contenter de peu de choſe, & pouſſe auec courage cette genereuſe parole, Ayons de l'eau, ayons du pain, nous diſputerons de la felicité meſme auec Iupiter. Mais faiſons, ie vous prie, la meſme choſe encore que nous manquions de l'vn & de l'autre. S'il eſt honteux d'eſtablir la vie heureuſe en l'or & en l'argent, il n'eſt pas moins honteux de la faire dependre d'vn peu de pain & d'vn peu d'eau. Que deuiendray-ie donc ſi ie n'en ay point? Voulez-vous ſçauoir le remede de la pauureté? La faim meſme fait ceſſer la faim. Autrement qu'importe que ce ſoit quelque choſe de grand, ou quelque choſe de petit qui vous contraigne de ſeruir, s'il faut que vous ſoyez contraint de ſeruir; L'eau meſme & le pain ſont en la puiſſance d'autruy. Or celuy-là ſeulement eſt libre, non pas ſur qui la fortune a peu de pouuoir, mais ſur qui elle n'en a point. Vous ne deuez rien deſirer, ſi vous voulez défier Iupiter qui ne deſire rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à tout le monde. Si vous y voulez ſouuent penſer, vous trauaillerez à vous rendre heureux, & non pas à le paroiſtre; à le paroiſtre à vous-meſme, & non pas aux autres.

EPISTRE CXI.

ARGVMENT.

Difference du Sophiſte & du Philoſophe.

VOVS m'auez demandé comment on rendroit en noſtre langue ce mot Grec *Sophiſmata*. Pluſieurs ſe ſont efforcez de luy donner vn nom, mais il ne luy en eſt demeuré pas vn. Car comme la choſe n'eſtoit pas receuë parmy nous, & qu'elle n'y eſtoit pas en vſage, on ne s'eſt pas auſſi ſoucié de luy donner vn nom. Neantmoins celuy dont Ciceron s'eſt ſeruy, me ſemble bien propre, car il appelle cela tromperies. Celuy qui s'y applique, y attache quantité de petites queſtions ſubtiles & affectées; mais au reſte il ne fait aucun profit pour les mœurs, il n'en deuient ny plus ferme, ny plus moderé, ny plus genereux. Au contraire, celuy qui ſe fait vn remede de la Philoſophie, en acquiert vn grand courage, ſe rem-

plit d'vne belle confiance, ſe rend inuincible, & paroiſt touſiours plus grand, à meſure qu'on s'approche de luy. Comme les grandes montagnes ne paroiſſent pas ſi hautes à ceux qui les regardent de loin, & que quand on en approche de plus prés, on connoiſt manifeſtement leur hauteur; Ainſi, Lucilius, il en eſt d'vn Philoſophe qui eſt Philoſophe en effect, & non pas par de fauſſes ſubtilitez. Il eſt ſur vn lieu éminent, il eſt admirable, il eſt haut, il a vne grandeur veritable, & qui n'eſt point empruntée. Il ne marche point ſur des échaſſes ny ſur la pointe du pied, comme ceux qui veulent ayder leur taille par artifice & paroiſtre plus grands qu'ils ne ſont; il n'en demande pas dauantage, il eſt content de ſa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas, puis qu'il eſt monté ſi haut que la fortune ne peut porter ſa main iuſqu'à luy. Il eſt donc au deſſus des choſes humaines. De quelque façon que tournent ſes affaires, il eſt touſiours en meſme ſituation; ſoit que ſa vie s'écoule par vn chemin de fleurs, ſoit qu'elle ne trouue en ſon chemin que des épines, que des aduerſitez, que des tempeſtes. Ces ſubtilitez & ces tromperies, dont ie viens de parler, ne peuuent donner cette conſtance. Elles ſeruent de jeu, & de diuertiſſement à l'eſprit; mais elles ne luy profitent point; & le Philoſophe qui s'en iouë, jette la Philoſophie du haut en bas de ſon thrône. Ie ne vous deffendray pas neantmoins de vous en ſeruir quelquesfois; mais ie vous conſeille de vous en ſeruir, quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux qu'elles font trouuer en elles des charmes, & qu'elles amuſent & arreſtent l'eſprit par des apparences de raiſon. Cependant il y a tant de choſes importantes qui vous appellent ailleurs; & à peine toute noſtre vie eſt-elle ſuffiſante pour nous apprendre ſeulement à mépriſer la vie. Mais ne direz-vous rien de la bien conduire? C'eſt vn ſecond ouurage qui dépend du premier; car perſonne ne l'a bien conduite, s'il ne l'a auparauant mépriſée.

EPISTRE CXII.

ARGVMENT.

I. Qu'il eſt difficile de reformer vn eſprit mal fait, & endurcy dans le vice.

I. VERITABLEMENT ie voudrois bien que voſtre amy puſt ſe corriger, & receuoir la teinture que vous deſirez. Mais nous le prenons en vn temps où il eſt deſia bien endurcy, ou plûtoſt, ce qui eſt encore plus faſcheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaiſe habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn meſtier que ie pratique quelquesfois. Toute ſorte d'arbre n'eſt pas propre pour eſtre greffé, s'il eſt trop vieux & rongé des vers, s'il eſt trop foible & trop menu, ou la greffe ne reprendra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'eſt pourquoy on a de couſtume de le picquer aſſez haut au deſſus de la terre, afin que ſi l'on ne reüſſit pas, on tente vne autre fois la fortune, en le greffant iuſques dans la terre. Celuy dont vous m'écriuez, n'a point de forces, il s'eſt abandonné dans les vices, il eſt tout gaſté, il eſt enfin trop endurcy, il ne peut receuoir la raiſon, il ne la ſçauroit nourrir. Mais, me direz-vous, il ſouhaitte de ſe corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'eſt pas que ie veüille dire qu'il vous trompe, car il penſe *luy*-meſme ſouhaitter ſa correction. Il s'eſt dégouſté de la débauche, il l'a comme rejettée, mais elle rentrera bien-toſt en grace auec luy. Il dit neantmoins que ſa vie luy déplaiſt; Ie n'en doute point, car à qui ne déplaiſt-elle pas? Les hommes aiment leur vie, & la haïſſent tout enſemble. Il faut donc attendre à parler de voſtre amy, iuſqu'à ce qu'il nous ait témoigné par de bons effects, que la débauche luy eſt odieuſe. Car maintenant la débauche & luy, ſont ſeulement en diſpute enſemble.

EPISTRE CXIII.

ARGVMENT.

I. Si les vertus ſont animaux, comme les Stoïciens l'aſſeurent. Il ſe mocque de ces réueries, & enſeigne ce qu'on doit croire.
II. Il ne faut pas employer le temps en ces ſortes de diſcours.

I. VOvs deſirez que ie vous écriue mon ſentiment touchant cette queſtion qui eſt agitée par les Stoïciens, ſi la Iuſtice, la Force, la Prudence, & les autres vertus ſont des animaux. Nous faiſons croire, Lucilius, par toutes ces ſubtilitez, que nous exerçons noſtre eſprit en des choſes vaines, & que nous perdons le temps en des diſputes qui ne peuuent ſeruir de rien. Ie feray toutes fois ce que vous deſirez, & vous diray le ſentiment des Stoïciens, mais ie vous proteſte, que ie ſuis d'vne autre opinion. I'expoſeray premierement les raiſons dont nos Anciens ſe laiſſoient perſuader. Il eſt conſtant, diſoit-on, que l'ame eſt animal, puis que c'eſt par elle que nous ſommes animez, & que les choſes qui viuent, en ont pris le nom d'animées. Or la vertu n'eſt autre choſe que l'ame qui ſe poſſede par quelque moyen ; Et partant elle eſt animal. D'ailleurs la vertu fait quelque choſe; Or rien ne ſe peut faire ſans quelque mouuement. Si elle a du mouuement, elle eſt animal, parce que le mouuement ne ſe trouue que dans l'animal. Si, me dit on, la vertu eſt animal, elle contient en ſoy la vertu meſme, Oüy certes, elle ſe contient elle-meſme Comme le Sage fait toutes choſes par la vertu; ainſi la vertu fait toutes choſes par ſoy-meſme. Il faut donc conclurre de là, que tous les arts, que toutes nos penſées, que toutes les choſes qu'on embraſſe par l'entendement, ſont des animaux. Il s'enſuit donc de là que pluſieurs milliers d'animaux habitent dans la petite eſtenduë de noſtre cœur; Il faut que tous les hommes ſoient chacun pluſieurs animaux, ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous ſçauoir ce qu'on répond à tout cela ? Que chacune de ces choſes ſera animal, mais qu'elle ne ſera pas pluſieurs animaux. Ie vous en diray la raiſon, ſi vous voulez m'eſcouter Chaque animal doit auoir vne ame & vne ſubſtance particuliere. Or tous ces

animaux n'ont qu'vne ame. Et partant chacun pourra subsister, & ne pourra pas estre plusieurs. Ie suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie sois deux ; parce que pour estre deux, il faut que l'vn soit separé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tombe sous vne mesme nature, & ne fait qu'vn corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, parce que mon ame fait vne partie de moy-mesme. Lors qu'vne chose subsistera d'elle-mesme, on la considerera par elle-mesme ; mais tant qu'elle sera partie d'vne autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'vne chose soit autre, elle doit estre toute à soy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en soy. I'ay protesté que ie n'estois pas de ce sentiment ; Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux, mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere, la crainte, la tristesse, le soupçon, nous passerons mesme plus auant, nous trouuerons bien d'autres animaux ; Toutes les opinions, toutes les pensées seront des animaux ; ce qu'il ne faut pas receuoir, car tout ce que l'homme fait, n'est pas homme. Qu'est-ce, dit-on, que la Iustice ? c'est vne ame qui se possede par quelque moyen. Donc si l'ame est animal, la Iustice est animal. Non certes, car la Iustice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend veritablement diuerses formes ; mais elle n'est pas vn autre animal, toutes les fois qu'elle fait vne autre chose ; & ce que l'ame fait, n'est pas animal. Si la Iustice est animal, si la Force, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquefois d'estre animaux pour recommencer vne autre fois à l'estre, où sont-elles tousiours animaux ? Si les vertus ne peuuent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs animaux, ou plustost il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas plusieurs, me dit-on, mais vn seul composé de plusieurs qui sont ses membres & ses parties. Il faut donc nous representer l'ame comme vne Hydre qui a plusieurs testes, & dont chaque teste est assez forte de soy pour combattre toute seule, & pour nuire aussi toute seule. Neantmoins aucune de ces testes n'est animal mais vne teste de l'animal, & toute l'Hydre ne fait qu'vn seul animal. Personne n'a dit que le Lyon ou le Dragon estoient des animaux dans la chimere ; ils en faisoient seulement des parties, & les

parties ne ſont pas des animaux. D'où pouuez-vous conclure que la Iuſtice eſt vn animal ; Elle fait quelque choſe, dites-vous, & apporte du profit ; Or ce qui fait quelque choſe, & apporte du profit, a du mouuement, & ce qui a du mouuement, eſt animal. Cela eſt veritable ſi elle a vn mouuement qui luy ſoit propre ; mais elle n'en a point qui luy ſoit propre ; car celuy qu'elle a, vient de l'ame. Tout animal eſt iuſqu'à ſa mort, ce qu'il a eſté en naiſſant. L'homme eſt homme iuſqu'à ſa mort ; Le cheual & le chien ſont de meſme, ils ne ſçauroient eſtre conuertis en vne autre choſe. Suppoſons apres cela que la Iuſtice, c'eſt à dire, vne ame qui ſe poſſede par quelque moyen, ſoit animal ; Suppoſons la meſme choſe de la Force, qui eſt auſſi vne ame qui ſe poſſede par quelque moyen. De quelle ame nous parlez vous ? Celle qui eſtoit maintenant Iuſtice, eſt enfermée dans le premier animal ; il ne luy eſt pas permis de paſſer dans vn autre ; il faut qu'elle demeure dans celuy où elle a commencé d'eſtre. D'ailleurs vne ame ne peut eſtre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raiſon de pluſieurs. Si la Iuſtice, la Force & les autres vertus ſont des animaux, comment n'auront-elles qu'vne ſeule ame ? Il faut neceſſairement qu'elles ayent chacune la leur, ou autrement elles ne ſont pas animaux. Dauantage on demeure d'accord qu'vn ſeul corps ne peut eſtre le corps de pluſieurs animaux. Quel corps aura donc la Iuſtice ? l'ame. Quel corps aura donc la Force ? la meſme ame. Mais vn ſeul corps ne peut eſtre le corps de deux animaux. La meſme ame, me dit-on, prend l'habitude de la Iuſtice, de la Force, & de la Temperance. Cela ſe pourroit bien faire, ſi lors que la Iuſtice eſt dans vne ame, la Force n'y eſtoit point, & que lors que la Force y eſt, la Temperance ne s'y trouuoit pas. Mais toutes ces vertus y ſont enſemble ; Comment donc chacune d'elles pourroit-elle eſtre animal, puis qu'il n'y a qu'vne ame, qui ne ſçauroit faire plus qu'vn animal ? Apres tout, il n'y a point d'animal qui ſoit partie d'vn autre animal ; Or la Iuſtice eſt vne partie de l'ame, elle n'eſt donc pas vn animal.

I I. Mais il me ſemble que ie perds ma peine, en voulant prouuer vne choſe dont perſonne ne doute ; En effect, il y a plus de raiſon de ſe mocquer de cela, que d'en faire vn ſujet de diſcourir. Il n'y a point d'animal qui ſoit partie d'vn autre animal. Conſiderez le corps de tous les animaux, vous n'en

trouuerez point qui n'ait ſa couleur, qui n'ait ſa forme & ſa grandeur particuliere. Entre les merueilles qui font admirer la main du Createur de toutes choſes, ie trouue encore cela d'admirable, que parmy cette prodigieuſe abondance de ſes ouurages, il n'en a iamais fait deux qui ſe reſſemblaſſent. Si vous comparez meſme ceux qui paroiſſent les plus ſemblables, vous y trouuerez de la difference. Il a fait vn ſi grand nombre de feuilles, & n'en a fait pas vne qui n'ait ſa marque & ſa proprieté particuliere. Il a fait vn ſi grand nombre d'animaux, & pas vn ne reſſemble à l'autre; il s'y rencontre touſiours quelque choſe de different. Il s'eſt luy meſme impoſé cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere, & de rendre diſſemblable ce qui eſt le meſme. Toutes les vertus, comme vous dites, ſont ſemblables; mais elles ne ſont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne faſſe quelque choſe de ſoy-meſme; mais la vertu ne peut rien faire toute ſeule, il faut qu'elle ſoit aſſiſtée de l'homme. Tous les animaux ſont, ou raiſonnables, comme les hommes, & les Dieux; ou irraiſonnables, comme les beſtes. Les vertus auſſi ſont raiſonnables, & cependant elles ne ſont ny hommes ny Dieux, & partant elles ne ſont pas des animaux. Tout animal raiſonnable ne fait rien, s'il n'eſt auparauant excité par quelque choſe apparente. Apres cela ſon appetit s'émeut, & en ſuitte ſon conſentement confirme ſon appetit. Voulez vous ſçauoir ce que c'eſt que le conſentement? vous le verrez par cét exemple. Il faut que ie me promene? Et enfin, ie me promene, lors que ie me le ſuis enjoint moy-meſme, & que i'ay trouué cela raiſonnable Il faut que ie me tienne aſſis, c'eſt pourquoy ie veux me tenir aſſis. Ce conſentement ne ſe rencontre point en la vertu. Mais ſuppoſons que la Prudence ſoit vn animal; comment donnera-t-elle ſon conſentement? Il faut que ie me promene, c'eſt la Nature qui fait cela; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle eſt, & non pas à ſoy, ne peut ny ſe promener, ny s'aſſeoir. Elle n'a donc point de conſentement. Ce qui n'a point de conſentement, n'eſt pas animal raiſonnable. Mais ſi la vertu eſt vn animal, c'eſt vn animal raiſonnable. Or elle n'eſt pas animal raiſonnable, & par conſequent elle n'eſt pas animal. Si la vertu eſt vn animal, & que la vertu ſoit vne bonne choſe, toute bonne choſe eſt animal. Les Stoïciens en demeurent d'accord. Il

eſt

eſt bon de s'employer à la conſeruation de ſon Pere; Il eſt bon de dire prudemment ſon opinion dans le Senat; Il eſt bon de iuger auec Iuſtice. S'employer à la conſeruation de ſon Pere, eſt donc vn animal; parler ſagement eſt donc vn animal; Enfin cette abſurdité iroit ſi auant que vous ne pourriez vous empeſcher de rire. Se taire prudemment, & bien ſouper, ſont de bonnes choſes; ſe taire & ſouper ſont donc des animaux. Ie ne ſçaurois m'empeſcher de rire moy-meſme de ces ſubtiles & ingenieuſes bagatelles. Si la Iuſtice & la Force ſont des animaux ce ſont ſans doute des animaux terreſtres. Or tout animal terreſtre a froid, a faim, a ſoif. Donc la Iuſtice a froid, la Force a faim & la Clemence a ſoif. Mais ne pourrois-je pas leur demander quelle forme ont ces animaux? S'ils ont celle d'vn homme, d'vn cheual, ou d'vne beſte ſauuage? S'ils luy ont donné vne forme toute ronde comme * à Dieu? Ie pourrois bien leur demander ſi l'auarice, ſi la débauche, ſi la folie ſont rondes; car ce ſont auſſi des animaux. Et lors qu'ils les auront arrondies, ie leur demanderay encore ſi vne ſage promenade eſt vn animal ou non. Il faudra neceſſairement qu'ils le confeſſent, & qu'ils diſent apres cela que la promenade eſt vn animal, & vn animal tout rond. Mais afin que vous ne penſiez pas que ie ſois le premier des Stoïciens qui parle ſans fondement, & ſelon mes imaginations, Cleanthes, & Chryſippe ſon diſciple, ne ſont pas d'accord enſemble ſur ce que c'eſt que ſe promener. Cleanthes dit que c'eſt vn eſprit qui ſe répand de la principale partie de l'ame iuſqu'aux pieds; & Chryſippe veut que ce ſoit cette principale partie de l'ame. Pourquoy donc à l'exemple de Chryſippe chacun ne s'arreſtera-il pas à ce qu'il iugera le plus raiſonnable, & ne ſe mocquera-il pas de ce nombre d'animaux, qui eſt ſi prodigieux, que tout l'Vniuers entier ne les pourroit contenir. Les vertus, dit-on, ne ſont pas pluſieurs animaux; & toutefois elles ſont animaux. Car comme vn homme peut eſtre tout enſemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'eſt qu'vn; de meſme les vertus ſont animaux, mais non pas pluſieurs animaux. La meſme ame peut eſtre iuſte, ſage, genereuſe, & auoir l'habitude de toutes les vertus. Ainſi la queſtion eſt reſoluë, & enfin nous ſommes d'accord, car apres tout, ie confeſſe que l'ame eſt vn animal. Ie regarderay apres cela quel iugement ie feray du reſte. Mais ie nie que les actions de l'ame ſoient des animaux. Autrement on fera au-

* Comme au mõde, qui eſtoit Dieu dãs l'opinion des Stoïciens.

tant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on compoſera de Vers. Car ſi vn ſage diſcours eſt vne bonne choſe, & que toute bonne choſe ſoit vn animal, le diſcours eſt auſſi vn animal. Vn vers bien fait eſt vne bonne choſe; or toute bonne choſe eſt animal, vn Vers eſt donc vn animal. Et partant,

Ie chante d'vn Heros la force & les combats,

C'eſt vn animal, qu'on ne ſçauroit dire eſtre rond, puis qu'il a ſix pieds. Certes, me dites vous, toute cette diſpute eſt vne choſe vaine & ridicule; & ie ne puis m'empeſcher de rire, quand ie me repreſente qu'vn ſoleciſme, vn barbariſme, & vn ſyllogiſme ſont des animaux, & que ie taſche, comme vn Peintre, à faire des viſages qui leur reſſemblent. Cependant nous faiſons les ſerieux, & nous fronçons le ſourcil, quand nous diſputons ſur ce ſujet. Ie ne ſçaurois me ſeruir en cét endroit de cette parole de Cecilius, O triſtes folies! car elles ſont plaiſantes & ridicules. Parlons donc plûtoſt de quelque choſe qui nous ſoit vtile & ſalutaire, & cherchons les moyens d'arriuer à la vertu, & des chemins qui nous y conduiſent. Enſeignez-moy, non pas ſi la Force eſt vn animal; mais qu'il n'y a point d'animal qui ſoit heureux ſans la Force, s'il ne s'eſt affermy contre les choſes fortuites, & ſi par la meditation & la preuoyance, il n'a ſurmonté tous les accidens de la fortune, deuant meſme qu'ils ſoient arriuez. Qu'eſt-ce que la Force? C'eſt le rempart inébranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en eſt couuert, demeure ferme, & aſſeuré contre tous les aſſauts qu'il faut ſouſtenir dans la vie; il ne doit ſa protection à perſonne, & ſe deffend de ſes propres armes. Il faut que ie vous rapporte en cét endroit le ſentiment de Poſſidonius. Il ne faut pas, dit-il, que vous vous croyez aſſeuré, tandis que vous ne ſerez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle-meſme auec vos propres forces, on n'eſt iamais bien armé de ce qui dépend du hazard. Nous ſommes armez quand il faut combattre nos ennemis; mais nous ſommes nuds & deſarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gagnoit des victoires, il mettoit en fuitte les Perſes, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Orient embraſſe de Nations iuſqu'à la mer Oceane; mais luy-meſme tantoſt ayant tué vn amy, & tantoſt en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger

dans les tenebres; & quelquesfois tourmenté par le remords, & quelquesfois par le regret, ce victorieux de tant de rois & de Peuples, se laissoit vaincre lâschement par la fureur & par la tristesse. Aussi auoit-il plus trauaillé à reduire toutes choses sous son obeïssance, que ses propres passions. O que les hommes sont aueugles de vouloir porter au de là des mers leur domination & leur puissance; de s'imaginer estre heureux, quand ils ont gagné beaucoup de Prouinces par la violence des armes, & de ne reconnoistre pas quel est l'Empire le plus grand & le plus aisé à conquerir. Se commander soy-mesme est l'Empire le plus grand, que l'on se puisse figurer. Que l'on m'apprenne combien la Iustice est sainte & sacrée, qu'elle ne regarde que la conseruation du bien d'autruy, qu'elle se donne gratuitement à tout le monde, qu'elle ne veut rien pour soy que la jouyssance, & l'vsage de soy-mesme, qu'elle n'a rien de commun auec l'ambition & la vaine gloire, & qu'elle ne veut plaire qu'à elle-mesme. Il faut que chacun se persuade sur toutes choses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce n'est pas assez, il faut qu'il se persuade qu'il luy est commandé d'embrasser volontairement cette vertu, afin d'éloigner sa pensée, le plus qu'il luy sera possible, des interests particuliers. La plus grande recompense que vous deuez esperer d'vne action iuste, c'est d'estre iuste. Imprimez vous encore dans l'esprit, ce que ie vous ay desia dit, qu'il n'importe combien le nombre sera grand de ceux qui sçauront que vous estes iuste. Celuy qui veut en public faire monstre de sa vertu, ne trauaille pas pour la vertu, mais seulement pour la vaine gloire. Peut-estre que vous ne voudriez pas estre iuste sans gloire; cependant vous deuez quelquesfois estre iuste auec infamie. Et alors, si vous estes sage, vne mauuaise reputation, que de bonnes actions vous auront acquise, vous donnera du contentement.

EPISTRE CXIV.

ARGVMENT.

I. Que la corruption du langage procede bien ſouuent de la corruption des mœurs.

II. Diſcours contre la diſſolution.

I. VOvs me demandez d'où vient qu'en de certains temps le langage s'eſt corrompu; comment les eſprits ont eu tant d'inclination à de certains deffauts que quelquesfois le diſcours enflé a emporté toute l'eſtime; & quelquesfois le ſtile coupé & meſuré comme vne chanſon? Pourquoy on s'eſt plû en vn temps dans les ſentimens hardis, & qui ſont au deſſus de toute croyance; Pourquoy en vn autre temps on s'eſt exprimé en des termes courts, & pour ainſi dire deffians, qui en faiſoient plus imaginer qu'ils n'en faiſoient pas entendre. Pourquoy il y a eu vn ſiecle où l'on a impudemment abuſé des metaphores, & des paroles figurées. Ie vous apporteray pour raiſon de tout cela vn Prouerbe des Grecs, Que telle eſt la vie des hommes, tel eſt auſſi leur langage. Comme l'action de chaque particulier ſe rapporte à ſon diſcours; ainſi la façon de parler imite ſouuent les mœurs du public. Quand la diſcipline d'vne ville s'eſt laiſſée corrompre, & qu'elle s'eſt abandonnée aux voluptez & aux delices, la molleſſe du diſcours eſt vn témoignage de la deprauation publique, pourueu qu'elle ne ſe rencontre pas en vn ou en deux ſeulement, mais qu'elle ſoit approuuée & receuë de tout le monde. L'eſprit ne ſçauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame eſt ſaine, ſi elle eſt bien faite, ſi elle eſt graue, ſi elle eſt moderée, l'eſprit ſera ſobre & moderé. Mais ſi l'ame ſe corrompt, l'eſprit s'infecte de ſa corruption. Ne voyez-vous pas que quand l'ame eſt en langueur, les membres ne font que ſe traiſner, & les pieds ont de la peine à ſe mouuoir. Si l'ame eſt molle & effeminée, cette molleſſe paroiſt en la façon de marcher de la perſonne. Si elle eſt prompte & violente, le marcher eſt tout de meſme. Si elle eſt furieuſe, ou ce qui approche de la fureur, ſi elle ſe met en colere, on void alors vn trouble vniuerſel dans le mouuement du corps; il ne

marche pas, mais il eſt impetueuſement emporté. Combien penſez-vous que ce deſordre ſoit plus grand & plus funeſte dans l'eſprit qui eſt entierement meſlé, & confondu auec l'ame ? C'eſt ſur elle que l'eſprit ſe forme, c'eſt à elle qu'il obeyt, c'eſt d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde ſçait comment Mecenas a veſcu, ſans qu'il ſoit icy beſoin de faire vne image de ſa vie. Tout le monde ſçait de quelle façon il marchoit, combien il eſtoit delicat, auec quelle paſſion il deſiroit eſtre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ſes vices. Son diſcours n'eſt-il pas auſſi mol qu'il eſtoit luy-meſme efféminé ? Ses paroles ne ſont-elles pas auſſi polies que ſes habits, que ſon train, que ſa maiſon, que ſa femme ? Veritablement c'eſtoit vn homme conſiderable & de grand eſprit, s'il euſt pris vn meilleur chemin, s'il n'euſt point affecté de n'eſtre point entendu, & qu'il n'euſt point eſté ſuperflu iuſques dans ſes paroles meſmes. Enfin vous verrez que l'éloquence d'vn homme yure eſt embrouïllée, qu'elle ne ſuit aucunes regles, & qu'elle eſt toute pleine de licence. Quand vous aurez leu les diſcours de Mecenas, comme vous n'y verrez que de l'affectation, il vous viendra bien-toſt dans l'eſprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit touſiours dans la ville, la robe traînante. Car lors qu'il commandoit à Rome, durant l'abſence de Ceſar, il donnoit le mot en cét équipage d'effeminé. Vous vous imaginerez facilement, que c'eſt celuy qui n'a iamais paru dans le Palais ſur les Tribunes, & dans les Aſſemblées publiques, que la teſte couuerte de ſon manteau, excepté les deux oreilles, comme ceux qui fuyent, & qui ne veulent pas eſtre veus, ſont introduits dans les Comedies. Vous vous imaginerez que c'eſt celuy qui durant la fureur des guerres Ciuiles, & que toute la ville eſtoit en trouble & en armes, marchoit en public, accompagné de deux Eunuques qui eſtoient neantmoins plus hommes que luy. Vous vous imaginerez que c'eſt celuy qui s'eſt marié * plus de mille fois, bien qu'il n'ait iamais eu qu'vne femme. Enfin ſes paroles ſi ſoigneuſement arrangées, ſi negligemment prononcées, & ſi éloignées de l'vſage, monſtrent manifeſtement que ſes mœurs n'eſtoient pas moins nouuelles, moins depraüées, ny moins particulieres. On dit qu'il auoit beaucoup de douceur & d'humanité, & on luy en donne de hautes loüanges. Il épargna le fer & le ſang, & ne monſtra iamais en aucune choſe, ce qu'il

* Parce qu'il éſtoit toûjours en diſpute auec Terentia ſa femme, & qu'il falloit toûjours les accorder.

auoit de credit & de pouuoir, qu'en la licence & en la delicateſſe de ſa vie. Neantmoins il effaça luy-meſme cette loüange par les monſtrueuſes affeteries de ſon langage; car il eſt trop manifeſte qu'il n'eſtoit ny doux ny humain, mais qu'il eſtoit mol & effeminé. Cét embarras de ſon diſcours, ces paroles jettées à la trauerſe, ces grands ſentimens qu'il conceuoit quelquefois, mais qui n'auoient point de vigueur quand ils ſortoient de ſa bouche, feront eternellement connoiſtre que ſon eſprit ſe troubloit par vne trop grande felicité. Mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois il vient du temps. Quand le bon-heur & la richeſſe donnent moyen à la diſſolution de ſe mettre plus au large, on commence d'abord à vouloir paroiſtre en habits; & puis on veut auoir de beaux meubles. On ſonge en ſuitte à baſtir des maiſons auſſi vaſtes que des campagnes. On veut que des marbres apportez de delà les mers en enrichiſſent les murailles, que la couuerture des maiſons ſoit toute éclattante d'or, que le paué ſoit auſſi ſuperbe que le lambris. Apres cela l'on a fait paſſer la pompe & la magnificence dans les feſtins. On les a rendus conſiderables par la nouueauté des ſeruices, par le changement de l'ordre qu'on auoit accouſtumé d'y obſeruer, en ſeruant à l'entrée ce qu'on faiſoit ſeruir à l'yſſuë, & à l'yſſuë ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à ſe dégouſter des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accouſtumé, commence à luy deuenir deſagreable, elle cherche auſſi des nouueautez dans le diſcours. Tantoſt elle rappelle les mots anciens, & qui ne ſont plus en vſage, tantoſt elle en forge elle-meſme, tantoſt ce qui auoit n'agueres de l'authorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes methaphores, ſont conſiderées comme les plus beaux ornemens de l'éloquence. Il y en a qui coupent leurs diſcours, & qui ne parlent qu'à demy, croyant ſe faire beaucoup eſtimer, ſi leur penſée tient l'auditeur en ſuſpens, & laiſſe des doutes dans ſon eſprit. Il y en a d'autres qui eſtendent leurs ſentimens; Quelques-vns ne vont pas iuſqu'au vice, ce qui eſt vne neceſſité à celuy qui médite quelque grande choſe; mais ils ne laiſſent pas d'aymer le vice. Enfin par tout où vous reconnoiſtrez qu'on prendra plaiſir à vn langage corrompu, ne doutez point que la corruption n'ayt paſſé iuſques dans les mœurs, & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excez des feſtins, & la ſomptuo-

ſité des habits ſont des indices de la maladie d'vn Eſtat; Ainſi depuis que la licence du langage eſt receuë de tout le monde, c'eſt vne marque infaillible du deſordre, & de l'abattement des ames. Vous ne deuez pas vous eſtonner que cette corruption ſoit receuë, non ſeulement par les plus groſſiers & par le menu peuple, mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres ne ſont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la ſageſſe. Ce qui vous doit dauantage eſtonner, c'eſt qu'on approuue & que l'on loüe non ſeulement les choſes vicieuſes, mais les vices meſmes. Mais cela s'eſt fait de tout temps; il n'y a iamais eu d'eſprit ſi agreable & ſi charmant, qui n'ait eu ſes imperfections & ſes deffauts. Monſtrez-moy le plus grand homme, & le plus illuſtre que vous pourrez, ie vous feray voir auſſi-toſt ce que ſon ſiecle luy a pardonné, & ce qu'il a feint de ne pas voir. Ie vous en rapporteray pluſieurs à qui les vices n'ont point du tout eſté nuiſibles, & quelques-vns a qui ils ont eſté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation, & qui ſont propoſez entre les exemples merueilleux, qu'on ne ſçauroit corriger ſans effacer toute leur gloire. Car leurs vices ſont mélez de telle ſorte auec leurs vertus, qu'ils les entraiſneroient auec eux. Adjouſtez à cela, que le langage n'a point de regles certaines. Il change ſelon l'vſage qui change touſiours, & qui ne peut eſtre long-temps en meſme eſtat. Pluſieurs vont demander des paroles à vn autre ſiecle, & parlent le langage des douze tables. Gracchus, Craſſus, & Curio ſont pour eux trop polis & trop nouueaux, ils remontent iuſques à Appius, & à Coroncanus. Quelques vns obſeruent le contraire; & comme ils ne veulent rien que de commun & d'vſité, ils rampent touſiours ſur la terre, & tombent, pour ainſi dire, dans la boüe. L'vn & l'autre eſt corrompu, mais d'vne corruption differente; comme ſi on ne vouloit vſer que de façons de parler enflées & poëtiques, & qu'on éuitaſt de ſe ſeruir de celles qui ſont neceſſaires & dans l'vſage. Pour moy, ie ſuis de ce ſentiment, que l'vn peche autant que l'autre. L'vn ſe pare plus qu'il ne deuroit, & l'autre ſe neglige plus qu'il ne faut. L'vn ſe laue meſme la teſte, & l'autre ne ſe laue pas ſeulement les mains. Mais paſſons maintenant au ſtyle, & à la compoſition. Combien vous en donneray-je d'eſpeces qui

ſont toutes vicieuſes ? Quelques-vns approuuent vn ſtyle dur & rompu, & brouillent de deſſein formé ce qui coule naturellement & ſans contrainte. Ils ne veulent point de liaiſon qui ne ſoit rude, & croient que le diſcours eſt maſle & vigoureux, qui frappe l'oreille inégalement, & auec quelque ſorte de rudeſſe. Quelques-vns ont vn ſtyle qui reſſemble à vne muſique, tant il chatouïlle l'oreille, & ſe termine mollement. Que diray-je de celuy où l'on ſous-entend des paroles; qui apres auoir eſté long-temps attendues, ne viennent qu'à peine en leur place ? Que diray-je de celuy qui marche d'abord lentement, comme eſt le ſtyle de Ciceron, qui va comme en s'abaiſſant, qui finit auec douceur, & qui ſans iamais changer, garde touſiours ſon caractere & ſa meſure, ? Les ſentimens ſont vicieux, non ſeulement s'ils ſont bas & pueriles, non ſeulement s'ils ſont déprauez, & *plus* hardis que la bien-ſeance ne le permet; mais encore s'ils ſont trop fleuris & trop effeminez, & qu'ils ne produiſent point d'effect. Tous ces vices ſont introduits par quelqu'vn qui eſt en ſon temps le Maiſtre de l'Eloquence; tous les autres l'imitent, & chacun y veut inſtruire ſon compagnon. Ainſi durant Saluſte les ſentimens coupez, les paroles qui ſurprennent, & vne obſcure briéueté ont eſté conſiderez comme vne beauté du diſcours. Aruntius qui a écrit l'Hiſtoire de la guerre de Carthage, a entierement ſuiuy Saluſte, & affecté d'écrire comme luy. En effect, il y a dans Saluſte des façons d'écrire qu'Aruntius a aymées auec tant de paſſion, que tout ſon liure en eſt compoſé. Et ce qui ne ſe trouue que rarement dans Saluſte, eſt vne choſe ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Saluſte faiſoit ſans deſſein. Vous voyez donc ce qui arriue quand on ſe propoſe vn vice pour exemple. Mais les defauts & les vices, où l'imitation fait tomber quelques perſonnes, ne ſont pas des marques de la débauche, ny de la corruption d'vne ame; car il faudroit qu'ils luy fuſſent propres, & qu'ils fuſſent nez d'elle-meſme, pour faire iuger de ſes paſſions. Le diſcours d'vn homme en colere eſt plein de colere; Celuy d'vn homme troublé eſt prompt, & il n'y a rien de ſi mol & de ſi coulant que celuy d'vn delicat. C'eſt ce que vous voyez obſeruer à ceux qui ſont ſi curieux de leurs barbes & de leurs mouſtaches, qui portent des manteaux d'vne extrauagante couleur, qui ſont veſtus d'vne robbe reſplan-

reſplendiſſante, qui ne veulent rien faire qui ne ſoit veu. Ils ſollicitent les yeux de les regarder, ils ſont bien-aiſes de les attirer ſur eux ; & pourueu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blaſme. Tel eſt le langage de Mécenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance, mais de leur propre mouuement. Cela prend naiſſance d'vn grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beguaye point parmy la débauche & le vin, que l'ame n'ait ſuccombé ſous ſon fardeau, & qu'elle ne ſoit enfin égarée ; Ainſi le langage, qui eſt, pour ainſi dire, vne pure yureſſe d'eſprit, ne déplaiſt à perſonne, que l'ame ne ſoit ébranlée ou entierement abbatuë. C'eſt d'elle que ſortent les ſentimens & les paroles. C'eſt d'elle d'où nous prenons noſtre contenance, noſtre viſage, & noſtre façon de marcher. Tandis qu'elle eſt ferme & vigoureuſe, le langage eſt tout de meſme vigoureux & fort. Mais ſi elle tombe vne fois, tout le reſte tombe auec elle.

Lors qu'vn Roy fleurit & proſpere,
Ses ſubjets ſont dans l'vnion ;
Il n'eſt pas ſi-toſt dans la biere,
Que tout eſt en confuſion.

L'ame eſt noſtre Roy, tandis qu'elle jouït de la ſanté, tout le reſte demeure dans ſon deuoir, tout fléchit, tout obeït. Mais elle n'a pas ſi-toſt commencé à chanceller, qu'on void branler tout le reſte. Quand elle s'eſt laiſſée vaincre à la volupté, toutes ſes bonnes qualitez, toutes ſes actions perdent leur luſtre, & elle ne fait plus d'efforts, ny de deſſeins qui ne ſoient laſches & languiſſans. Ie continuëray cette comparaiſon, puis que i'ay commencé à m'en ſeruir. Noſtre ame eſt tantoſt noſtre Roy, & tantoſt noſtre Tyran. Elle eſt noſtre Roy, quand elle ne s'arreſte qu'aux choſes honneſtes, quand elle veille au ſalut du corps qui a eſté mis en ſa garde, & qu'elle ne luy commande rien de bas ny de honteux. Mais quand elle deuient inſolente, ambitieuſe & effeminée, elle change vn ſi beau nom en vn nom cruel & deteſtable, & deuient enfin vn Tyran. Alors des paſſions dereglées ſe ſaiſiſſent d'elle, elles la preſſent, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaiſir ; mais c'eſt vn plaiſir qui reſſemble à celuy que gouſte le peuple, lors qu'il ſe remplit en vain des largeſſes d'vn ambitieux, qui luy feront bien-

toſt nuiſibles. Mais quand la maladie a de plus en plus conſumé les forces, & que la volupté a pris place iuſques dans les moüelles & dans les nerfs, alors l'ame eſt reduite à prendre plaiſir ſeulement à la veuë des choſes, dont elle s'eſt renduë incapable par vne trop longue jouyſſance. Alors elle a pour toutes voluptez le ſpectacle de celles des autres; alors elle ſe rend miniſtre & témoin des débauches, dont elle s'eſt oſté l'vſage à force de s'y eſtre plongée. Elle n'eſt pas ſi ſatisfaite d'auoir en abondance toutes les choſes agreables, qu'elle reſſent de déplaiſir, de ne pouuoir plus faire paſſer par ſa bouche & par ſon ventre, tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouuoir plus ſe ſouïller dans toute ſorte d'impudicité. Enfin elle ſe faſche de voir ceſſer vne grande partie de ſa felicité, par l'impuiſſance de ſon corps.

II. N'eſt-ce pas, Lucilius, vne eſpece de fureur, que perſonne de nous ne penſe qu'il eſt mortel? que perſonne ne penſe à ſa foibleſſe? ou plutoſt que perſonne ne penſe qu'il n'y a en luy qu'vn ſeul homme? Regardez vn peu nos cuiſines, voyez parmy tant de feux courir nos cuiſiniers de part & d'autre; vous pouuez vous imaginer que ce ne ſoit que pour vn ventre que l'on prepare à manger auec tant de bruit & de tumulte. Voyez vn peu nos caues pleines des vandanges de pluſieurs ſiecles, croiriez-vous que ce ne fût que pour vn ventre qu'on ſerre le vin de tant d'années, & de tant de diuerſes regions? Voyez en combien d'endroits on renuerſe la terre; combien de milliers d'hommes la cultiuent & la labourent. Croiriez-vous que ce ne fût que pour vn ventre qu'on ſeme en Sicile & en Affrique? Nous deuiendrons ſages, nous deſirerons peu de choſes, ſi chacun ſe conſidere, s'il veut meſurer ſon corps, & reconnoiſtre qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir long-temps. Toutesfois, il n'y aura rien qui vous puiſſe plus profitablement enſeigner la moderation de toutes choſes, que de penſer bien ſouuent à la briéueté de la vie, & à l'incertitude de ſa durée. Enfin quoy que vous faſſiez, penſez touſiours à la mort.

EPISTRE CXV.

ARGVMENT.

I. Il parle contre ceux qui ont plus de ſoin du langage, que de leur vie.

II. De la beauté de l'ame vertueuſe, & de la laideur de la vicieuſe.

III. Il parle enſuite contre les dépenſes ſuperfluës & contre l'auarice.

I. IE ne veux pas, Lucilius, que vous preniez tant de peine pour le choix de vos paroles, & pour voſtre façon d'écrire. I'ay des choſes plus conſiderables qui doiuent vous toucher dauantage. Cherchez ce que vous écrirez, & non pas comment vous l'écrirez. Ou pluſtoſt ne cherchez pas comment vous deuez écrire, mais quels ſentimens vous deuez auoir, afin de vous appliquer ce que vous aurez penſé de grand, & de vous le grauer dans le cœur. Quand vous verrez vn diſcours trop eſtudié & trop poly, croyez aſſeurément que celuy qui en eſt l'auteur, n'eſt pas moins attaché aux petites choſes. Vn homme qui a l'ame grande, parle auec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit, monſtre plus de franchiſe, que d'affection & d'eſtude. Vous connoiſſez quantité de ieunes gens dont la barbe & les cheueux ont tous les ajuſtemens de l'art, & qui ont touſiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teſte, vous n'en deuez rien eſperer, ny de fort, ny de ſolide. Le diſcours eſt le viſage de l'ame, s'il eſt trop poly, s'il eſt plein de fard, s'il eſt trop curieuſement trauaillé, il monſtre que l'ame n'a rien de ſincere, mais qu'elle a quelque choſe de laſche & de bas. L'ajuſtement & la mignardiſe, ne ſont pas des ornemens dignes d'vn homme.

II. S'il nous eſtoit permis de regarder l'ame d'vn homme de bien, que nous verrions en elle vn beau viſage, vn viſage venerable ! Que nous y verrions eſclatter tout enſemble de magnificence & de tranquillité ! Nous verrions d'vn coſté la Iuſtice, & de l'autre la Force ; Là la Temperance, & icy la pudeur & la ſageſſe, jetter des lumieres merueilleuſes. Outre cela, la continence, la ſobrieté, la patience, la liberté, la cour-

toiſie, & l'humanité, qui eſt ſi rare en l'homme meſme, répendroient leurs clairtez ſur elle. Mais combien la preuoyance, la magnificence, & la grandeur de courage qui s'éleue au deſſus de toutes ces vertus, luy donneroient-elles de credit, & d'autorité ? Combien auroit-elle de grace & de majeſté tout enſemble ? Perſonne ne la iugeroit digne d'eſtre aymée, qui ne la iugeaſt en meſme-temps adorable. Si quelqu'vn auoit veu ce viſage plus majeſtueux & plus reſplendiſſant, que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit-il pas eſtonné comme à la rencontre de quelque Dieu ? Et auſſi-toſt qu'il luy auroit eſté permis de la voir, ne demanderoit-il pas de la voir encore ? Mais quand il auroit eſté attiré par la douceur de ſon viſage, ne faudroit-il pas qu'il l'adoraſt, & qu'il luy fit des prieres. Enfin, apres l'auoir long-temps contemplée, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflammez d'vn feu ſi doux, & neantmoins ſi vif, ne prononceroit-il pas auec du reſpect, & de l'eſtonnement ces Vers de Virgile,

O fille merueilleuſe, adorable, immortelle,
De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle ?
Tu n'as ny le diſcours, ny le front d'vn mortel,
A tes moindres beautez, nous deuons vn Autel,
Enfin, qui que tu ſois, vis heureuſe & contente,
Et ſoulage les maux que le ſort nous preſente.

Elle ſe preſentera deuant nous, elle nous donnera du ſoulagement ſi nous la voulons honorer. Au reſte, on ne l'honnore point par des ſacrifices de taureaux, par des offrandes d'or & d'argent, ny par des preſens dont on feroit des treſors, mais par vne volonté iuſte & ſainte. Enfin il n'y auroit perſonne qui ne brûlaſt pour elle d'amour, ſi nous eſtions aſſez heureux pour la voir. Mais il y a quantité de choſes qui ſe metrent deuant nos yeux ; & qui nous éblouïſſent par trop de lumiere, ou qui nous tiennent dans l'obſcurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux, & leur rendre leur parfait vſage par le moyen des medicamens ; De meſme, ſi nous voulons oſter à l'ame ſes empeſchemens & ſes obſtacles, nous pourrons voir la vertu, encore qu'elle ſoit couuerte d'vn corps ; qu'elle ſoit cachée ſous les lambeaux de la pauureté, & qu'elle ſoit comme opprimée dans la baſſeſſe & dans l'infamie. Ouy,

certes, nous remarquerons ſa beauté, bien qu'elle ſoit couuerte de fange. Et dauantage, nous reconnoiſtrons la depraüation & le mal-heureux aſſoupiſſement d'vne ame miſerable, encore que le grand éclat des richeſſes, & la fauſſe lumiere des honneurs, & de la puiſſance brillent ſans ceſſe à l'entour, & éblouïſſent ceux qui la regardent. Alors nous pourrons iuger combien les choſes que nous admirons, ſont mépriſables, & que nous reſſemblons aux enfans à qui toutes ſortes de iouëts ſont precieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effect, quelles difference y a-il entr'eux & nous, ſi ce n'eſt, comme dit Ariſton, que nous ſommes fols pour des tableaux & des ſtatuës, & que nos folies nous couſtent plus cher. Vn enfant ſe ſatisfait d'vn petit caillou marqueté, qu'il trouuera ſur le riuage d'vne riuiere. Mais il nous faut de grandes colomnes diuerſifiées de mille couleurs, qu'on apporte des ſables d'Egypte, ou des ſolitudes de l'Affrique, pour en faire vne gallerie ou vne ſalle aſſez grande, pour faire feſtin à tout vn peuple. Nous admirons des murailles reueſtuës de marbre, encore que nous ſçachions bien ce qui eſt deſſous, & nous aydons nous-meſmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faiſons dorer, & les lambris & les couuertures de nos maiſons, eſt-ce faire autre choſe que de nous donner ſujet de nous réjouyr d'vn menſonge; car nous ſçauons bien qu'il n'y a que du bois ſous cét or. Ce ne ſont pas ſeulement les murs & les lambris qui ſont couuerts, & reueſtus d'vn ornement ſi mince & ſi leger; toute la felicité de ceux que vous voyez marcher auec tant de faſte, & tant de marques de grandeur, n'eſt qu'vne apparence de felicité. Conſiderez-les de prés, & vous apprendrez bien toſt combien il y a de maux cachez ſous la tendre écorce des honneurs. La meſme choſe qui fait tant de Magiſtrats & de Iuges, la meſme choſe, ie veux dire l'argent, charme les Iuges & les Magiſtrats. Depuis qu'il a commencé d'eſtre en honneur, le veritable honneur s'eſt éuanoüy. Nous ſommes deuenus marchands, & tout enſemble la marchandiſe; Et comme nous ne trauaillons que pour l'argent, nous ne demandons pas quelle eſt vne choſe, mais combien on en tirera de profit.

III. Nous ſommes gens de bien pour l'argent, & pour l'argent nous ſommes méchans. Nous embraſſons la vertu

ſi l'on void reluire auec elle quelque eſperance de profit; mais nous prenons le party contraire, ſi le vice nous fait des promeſſes plus auantageuſes. Nos peres nous ont appris à faire eſtat de l'or & de l'argent, & cette paſſion qui s'eſt imprimée dés noſtre ieuneſſe dans nos ames, & qui pour ainſi dire, a pris naiſſance auecque nous, prend auſſi ſon accroiſſement auecque nous. D'ailleurs, tous les hommes qui ne ſe peuuent accorder en toutes les autres choſes, demeurent d'accord qu'il faut auoir des richeſſes. Ils ne conſiderent autre choſe, ils ne ſouhaittent autre choſe à leurs enfans; & quand ils veulent reconnoiſtre les graces des Dieux, ils leur conſacrent de l'or, comme la meilleure choſe qui ſoit entre les choſes humaines. Enfin les mœurs ſont reduites à ce poinct, qu'on donne à la pauureté des maledictions, qu'elle eſt mépriſée des riches, & qu'elle eſt odieuſe aux pauures. Adiouſtez à cela les penſées des Poëtes, qui enflamment de plus en plus la conuoitiſe par le charme ineuitable de leurs vers. En effect, ils loüent les richeſſes, comme le ſeul ornement & la ſeule beauté du monde. Il leur ſemble que les Dieux ne peuuent rien donner de meilleur, ny rien auoir de meilleur,

Le Palais du Soleil eſtoit d'or tout brillant.

Regardez enſuitte le chariot de la meſme Diuinité;

Les eſſieux eſtoient dor, le timon eſtoit d'or.

Enfin ils appellent ſiecle doré, celuy qui leur ſemble auoir eſté le meilleur; & il s'en trouue parmy les Tragiques qui ont preferé le gain à l'innocence, & à la bonne reputation.

Que ie ſois appellé méchant & deteſtable,
Pourueu que ie ſois riche, & touſiours redoutable.
On demande, eſt-il riche? a il quelque moyen?
Et pas vn ne demande eſt-il homme de bien?
Chacun eſt eſtimé ſelon ce qu'il poſſede,
Il n'eſt rien d'incurable où l'or ſert de remede,
Et de quelque coſté qu'en amene vn bon vent
Il n'eſt iamais honteux de courir au deuant.
Auecques les grands biens ie deſire la vie,
Ie permets autrement qu'elle me ſoit rauie.
C'eſt mourir glorieux & triomphant du ſort;
Que d'amaſſer des biens à l'inſtant de la mort.

L'or eſt du genre humain le ſeul bien veritable ;
Le Ciel ne donne rien qui luy ſoit comparable ,
Et ſi Venus éclate auec autant d'attraits ,
Et que ſes yeux diuins pouſſent d'auſſi beaux traits ,
Ie ne m'eſtonne pas que la voyant ſi belle,
Les hommes & les Dieux ayent ſouſpiré pour elle.

Lors que ces derniers Vers eurent eſté prononcez dans vne tragedie d'Euripide, tout le peuple ſe leua d'vn commun conſentement, & cria qu'il falloit & bannir l'Auteur de cette piece, & l'Acteur qui la repreſentoit. De ſorte qu'Euripide monta en meſme-temps ſur le theatre, & pria le peuple d'attendre, pour voir quelle ſeroit la fin de ce grand admirateur des richeſſes. Bellerophon receuoit dans cette Fable les meſmes peines que les auares reçoiuent durant leur vie. Car il n'y a point d'auarice qui n'ait ſa peine particuliere, encore que l'auarice ſoit elle-meſme vne peine aſſez cruelle. Combien nous tire-elle de larmes ? combien nous donne-elle de maux ? O qu'elle eſt miſerable, tandis qu'elle deſire des biens, & qu'elle eſt encore miſerable apres les auoir acquis? Ioignez à cela les inquietudes perpetuelles qui perſecutent chacun ſelon les biens qu'il poſſede. Car on a bien plus de peine à poſſeder les richeſſes, qu'à les acquerir. Combien pleure-on de pertes qui ſont quelquefois grandes, mais qui ſemblent toûjours plus grandes qu'elles ne ſont en effect. Enfin quand la fortune n'oſteroit rien à vn auaricieux, il mettra touſiours au nombre de ſes pertes, tout ce qu'il ne pourra pas acquerir. Cependant, me dites-vous, on l'eſtime heureux & riche, & l'on en voudroit bien auoir autant qu'il en a. Ie le confeſſe, mais dites-moy, ie vous prie, penſez vous qu'il y ait au monde de pire condition que celle de ceux qui ſont miſerables, & tout enſemble enuiez ? Ie ſouhaitterois que ceux qui deſirent des richeſſes, allaſſent conſulter les riches ; & que ceux qui pourſuiuent les honneurs, conſultaſſent les ambitieux, & ceux qui ſont au faiſte des dignitez. Ils changeroient ſans doute de volonté, encore que ceux qui auoient condamné leur premiere ambition, faſſent de nouuelles entrepriſes, & cherchent de nouueaux honneurs. Il n'y a perſonne qui ſoit content de ſa bonne fortune, bien qu'elle ne luy couſte point de peine, & qu'elle ſoit venuë comme en poſte. Il ſe plaint & de ſes deſſeins, & du ſuccez de ſes deſſeins & ayme touſiours mieux ce qu'il n'a pas fait que ce

qu'il a fait Or la Philoſophie produira en vous ce bien, que i'eſtime ſi grand, que ie ne voy rien de plus grand, c'eſt que vous ne vous repentirez iamais de vos actions. Les belles paroles, & la douceur du langage ne vous conduiront pas à cette felicité qui ne peut eſtre ébranlée par les tempeſtes. Que le diſcours aille comme il pourra, pourueu que l'eſprit ſoit compoſé comme il doit eſtre, pourueu qu'il ſoit touſiours grand, qu'il ſoit ferme & aſſeuré dans ſes reſolutions, qu'il ſe ſatisfaſſe des choſes qui ne peuuent ſatisfaire les autres, qu'il iuge de ſon auancement par ſa vie, & qu'il mette toute ſa ſcience à ne rien deſirer, & à ne rien craindre.

EPISTRE CXVI.

ARGVMENT.

Diſpute contre les Peripateticiens, touchant les paſſions de l'ame.

ON a ſouuent demandé s'il eſtoit plus auantageux d'auoir des paſſions moderées, que de n'en auoir point du tout. * Ceux de noſtre Secte les rejettent entierement, mais les Peripateticiens les moderent. Pour moy, ie ne comprends pas comment vne maladie, quelque mediocre qu'elle fut, pourroit eſtre vtile & ſalutaire. N'apprehendez rien encore. Ie ne veux rien vous oſter de ce que vous ne voulez pas qu'on vous oſte. Ie me rendray facile & indulgent pour toutes les choſes où vous pretendez, & que vous iugez ou neceſſaires ou vtiles, ou agreables à la vie. I'en oſteray ſeulement le defaut. Car quand ie vous auray deffendu de deſirer, ie vous permettray de vouloir, afin que vous faſſiez les meſmes choſes ſans crainte, & auec plus de certitude, & que vous en gouſtiez mieux le plaiſir. En effect, ne gouſterez vous pas mieux les plaiſirs, quand vous en ſerez le maiſtre, que quand vous en ſerez l'eſclaue ? Mais c'eſt vne choſe naturelle, me direz-vous, que ie ſois affligé de la perte d'vn amy, & que ie donne quelque temps à vn dueil ſi legitime. C'eſt vne choſe naturelle d'eſtre touché des opinions des hommes, & d'eſtre triſte aux afflictions. Pourquoy donc ne me permettrez-vous pas cette vertueuſe crainte, d'eſtre en mauuaiſe reputation ?

* Les Stoiciens.

putation ? Ie vous réponds qu'il n'y a point de vice qui ne trouue ſes deffenſeurs, & dont le commencement n'ayt quelque ſorte de pudeur & d'excuſe; mais ſçachez auſſi que cela eſt cauſe qu'il prend bien-toſt de plus grandes forces, & qu'il deuient enfin monſtrueux. Si vous luy permettez de naiſtre, vous n'aurez pas la puiſſance de l'eſtouffer. Toute paſſion eſt foible en ſon commencement; en ſuitte elle ſe pouſſe d'elle-meſme, & à meſure qu'elle auance, elle trouue de nouuelles forces. Enfin il eſt plus facile de l'empeſcher d'entrer, que de la chaſſer quand elle eſt entrée. Il eſt vray que toutes les paſſions procedent d'vn principe qui eſt comme naturel; & la Nature nous a ordonné d'auoir ſoin de nous. Neantmoins ce ſoin que vous deuez auoir de vous-meſme, ſe conuertit en vn vice, s'il eſt plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaiſir à toutes les choſes neceſſaires, non pas afin que nous les ſouhaittions, & que nous courrions apres; mais afin que les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure, nous fuſſent renduës plus agreables par ce mélange de plaiſir. Si on le recherche à cauſe de luy ſeul, cela s'appelle diſſolution. Il faut donc reſiſter aux paſſions, auſſi-toſt qu'elles veulent entrer, parce que comme i'ay dit, il eſt plus aiſé de les empeſcher d'entrer, que de les faire ſortir. Mais permettez-moy, dites-vous, de pleurer, & de craindre iuſqu'à vne certaine meſure. Mais cette meſure deuiendra bien-toſt demeſurée, & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finiſt. Le Sage ſe conſeruera dans la tranquillité, que ie cherche, ſans y employer beaucoup de ſoin; il donnera à ſes larmes, & à ſes plaiſirs telle meſure qu'il luy plaira. Quant à nous, à qui il n'eſt pas aiſé de retourner, il nous eſt plus auantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il me ſemble que Panetius répondit fort bien à vn ieune-homme, qui luy demandoit ſi vn ſage deuoit aymer. Pour le Sage, dit-il, c'eſt vne choſe qui eſt ſans doute à conſiderer; Mais pour vous & pour moy, qui ſommes encore fort éloignez de la condition du Sage, gardons de nous abandonner à vne choſe ſi remplie de troubles & de violences, qui dépend touſiours d'autruy, & qui ne s'eſtime point elle-meſme. Si elle nous regarde fauorablement, nous nous laiſſons charmer par ſa douceur. Si elle nous mépriſe, nous nous laiſſons enflammer par la colere, & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuiſent autant

que ſes rigueurs; nous nous laiſſons gagner par la facilité que nous y trouuons, & nous combattons contre ſes difficultez. C'eſt pourquoy ie ſuis d'auis que nous nous tenions en repos, puis que nous connoiſſons noſtre foibleſſe. N'abandonnons point noſtre eſprit infirme ny au vin, ny à la beauté, ny à la flatterie, ny à tous les autres charmes qui l'attirent ſi agreablement. Ce que Panetius répondit touchant l'amour, ie le puis dire de toutes les autres paſſions. Deſtournons-nous des lieux gliſſans, tout autant que nous le pourrons; A peine nous pouuons-nous tenir fermes ſur des chemins ſecs; à peine ſommes nous en ſeureté où il n'y a point de peril. Ie ſçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cét endroit, ce que tout le monde dit contre les Stoïciens. Vous promettez de trop grandes choſes, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous ſommes hommes, nous ſommes foibles, nous ne pouuons pas refuſer toutes choſes à noſtre foibleſſe. Nous pleurerons, mais peu; Nous ſouhaitterons, mais moderément; Nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiſerons. Sçauez-vous pourquoy nous ne pouuons ſurmonter nos paſſions? parce que nous nous faiſons accroire que nous ne le pouuons. Et ce qui eſt encore plus faſcheux, nous excuſons nos vices, parce que nous auons pour eux de l'amour, & que nous aymons mieux les deffendre, que de les chaſſer. La Nature nous a donné aſſez de forces ſi nous voulions nous en ſeruir, ſi nous voulions les ramaſſer, & les employer toutes pour nous, & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en vſer, & nous diſons pour pretexte, que cela nous eſt impoſſible.

EPISTRE CXVII.

ARGVMENT.

I. Reflexion ſur quelques Paradoxes des Stoïciens.
II. Il condamne les diſputes precedentes, & monſtre le vray chemin de la ſageſſe.

I. VOvs me donnerez beaucoup de peine & à vous auſſi; & ſans que vous y penſiez, vous me ferez vn grand procez en me faiſant toutes ces petites queſtions. Car ie ne puis en les decidant contredire les Stoïciens, ſans les offencer, ny

demeurer d'accord auec eux, ſans offenſer la conſcience. Vous me demandez ſi ce que les Stoïciens tiennent eſt veritable, que la ſageſſe ne ſoit vn bien, & qu'eſtre ſage ne ſoit pas vn bien. Ie vous diray premierement ce que penſent les Stoïciens, & en ſuitte ie prendray la hardieſſe de vous dire mon oppinion. Ils eſtiment donc que ce qu'on apelle bien, eſt corps; parce que ce qu'on apelle bien, agit, & tout ce qui agit, eſt corps. Ce qui s'appelle bien profite; or afin qu'il profite, il faut neceſſairement qu'il agiſſe, & s'il agit, il ne faut point douter qu'il ne ſoit corps. Ils diſent que la ſageſſe eſt vn bien, il faut donc dire auſſi que la ſageſſe eſt corporelle. Mais ils n'eſtiment pas qu'eſtre ſage ſoit d'vne meſme condition. C'eſt vne choſe incorporelle, & vn accident à la ſageſſe, & partant elle n'agit point & ne profite point auſſi. Quoy donc, diſent ils, ne diſons-nous pas que c'eſt vn bien que d'eſtre ſage? Ouy certes, nous le diſons; mais en rapportant cela à la choſe dont il dépend, c'eſt à dire, à la ſageſſe. Mais deuant que ie me ſepare des Stoïciens, & que ie me range de l'autre party, écoutez ſur ce ſujet, ce que quelques-vns répondent aux autres. Il faut donc dire tout de meſme, que viure heureuſement n'eſt pas vn bien. Mais on doit répondre à cela, ſoit qu'ils le veulent, ſoit qu'ils ne le veulent pas, que l'heureuſe vie eſt vn bien, & que viure heureuſement eſt auſſi vn bien. On apporte encore cét argument contre les Stoïciens. Voulez-vous eſtre ſage? C'eſt donc vne choſe deſirable; ſi c'eſt vne choſe deſirable, c'eſt vn bien. Ils ſont contraints, pour ainſi dire, de mettre les mots à la geſne, & d'adjouſter au mot de deſirer vne ſyllabe, que noſtre langue ne peut ſouffrir. Ils diſent que ce qui eſt bon, eſt deſirable, & que ce qui ſuruient au bien eſt comme le pardeſſus du deſirable, comme qui diroit, *ſurdeſirable*, que l'on ne deſire pas comme vn bien; parce qu'on a deſia obtenu le bien, mais comme vne choſe adjouſtée au bien deſirable. Pour moy ie ne ſuis pas de ce ſentiment, & ie penſe que les Stoïciens ſe reduiſent à cette extremité, par ce qu'ils ſont deſia liez par la premiere propoſition, & qu'il ne leur eſt pas permis de changer de façon de parler. Nous deferons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le ſentiment de tous les hommes eſt à noſtre regard vn témoignage de la verité. Ainſi nous concluons qu'il y a des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a point de

nation ſi barbare & ſi farouche, qui ne ſe figure quelques Dieux. Ainſi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun conſentement des hommes, qui craignent les Enfers, ou qui les reuerent, a ſur nous beaucoup de force & d'authorité. Ie me ſeruiray donc en cét endroit de cette perſuaſion publique. En effect, vous ne trouuerez perſonne qui n'eſtime que la ſageſſe ne ſoit vn bien, & que ce ne ſoit auſſi vn bien d'eſtre ſage. Toutefois ie ne feray pas ce que * les vaincus ont accouſtumé de faire, ie n'en appelleray pas au peuple, & nous combattrons auec nos armes ſeulement. Ce qui arriue à quelque choſe, eſt il dans la choſe à laquelle il arriue, ou bien en eſt-il dehors? S'il eſt dans la choſe à laquelle il arriue, c'eſt vn corps auſſi bien que la choſe à laquelle il eſt arriué. Car rien n'y peut arriuer ſans attouchement, & ce qui eſt capable de toucher, eſt vn corps. S'il eſt hors de la choſe, il s'en eſt retiré apres qu'il y eſt arriué. Or ce qui ſe retire, a du mouuement, & ce qui a du mouuement eſt corps. Vous attendez peut-eſtre que ie diſe qu'il n'y a point de difference entre la courſe & courir, entre la chaleur & auoir chaud, entre la lumiere & reluire. Ie confeſſe qu'il y a de la difference entre ces choſes; mais ie dis auſſi qu'elles ne ſont pas d'vne autre condition les vnes que les autres. Si la ſanté eſt vne choſe indifferente, eſtre en ſanté eſt auſſi vne choſe indifferente. Si la beauté eſt vne choſe indifferente, eſtre beau eſt auſſi vne choſe indifferente. Si la iuſtice eſt vne bonne choſe, il eſt bon auſſi d'eſtre iuſte. Si l'infamie eſt vn mal, c'eſt auſſi vn mal que d'eſtre infame; comme ſi la chaſſie eſt vn mal, eſtre chaſſieux eſt auſſi vn mal. Sçachez enfin, que l'vn ne peut eſtre ſans l'autre. Celuy qui eſt ſage, a la ſageſſe; & celuy qui a la ſageſſe, eſt ſage. Tant s'en faut qu'on puiſſe douter que l'vn ſoit d'vne autre condition que l'autre, qu'il y en a qui eſtiment que l'vn & l'autre ne ſont qu'vne meſme choſe. Mais ſi tout ce qu'il y a au monde, eſt bien ou mal, ou indifferent; ie demanderois volontiers en quel rang eſtre ſage ſera mis. Ils nient que ce ſoit vn bien, mais auſſi ce n'eſt pas vn mal, il s'enſuit donc que c'eſt vne choſe indifferente. Or nous diſons qu'vne choſe eſt indifferente, quand elle peut arriuer auſſi-toſt à vn méchant qu'à vn homme de bien; comme l'argent, la beauté, la nobleſſe. Mais il ne peut arriuer qu'à vn homme de bien d'eſtre ſage; Eſtre ſage n'eſt donc pas vne choſe indifferente.

* Il fait peut eſtre alluſion aux Gladiateurs qui en appelloient quelquesfois au peuple, quand ils ſe voïoiēt vaincus & en danger de mourir.

Ce n'eſt pas auſſi vne choſe qui ſoit mauuaiſe; parce qu'elle ne peut arriuer au méchant, il s'enſuit donc que c'eſt vne bonne choſe. Ce qui peut eſtre ſeulement poſſedé par l'homme de bien, eſt vne bonne choſe; or eſtre ſage eſt vne qualité qui ne conuient qu'à l'homme de bien, c'eſt donc vne bonne choſe. Vous dites que c'eſt vn accident à la ſageſſe; mais ie vous demande ſi eſtre ſage fait la ſageſſe, ou ſi c'eſt la ſageſſe qui fait eſtre ſage. De quelque façon que vous le preniez, il faut que vous confeſſiez que c'eſt vn corps. Car enfin, ce qui fait, & ce qui eſt fait, eſt corps; s'il eſt corps, c'eſt vn bien. Il ne luy manquoit donc qu'vne choſe pour eſtre appellé bien, c'eſt qu'il eſtoit incorporel. Quant aux Peripateticiens, ils eſtiment qu'il n'y a point de difference entre la ſageſſe, & eſtre ſage; & que l'vn eſt mélé auec l'autre. En effect, penſez-vous que quelqu'vn puiſſe eſtre ſage, s'il ne poſſede la ſageſſe? Et penſez-vous que quiconque eſt ſage, ne poſſede pas la ſageſſe? Les anciens Dialecticiens mettent de la diſtinction entre ces choſes, & cette diſtinction eſt paſſée iuſqu'aux Stoïciens. Or pour dire en quoy elle conſiſte; Autre choſe eſt vn champ, & autre choſe d'auoir vn champ, par ce que la poſſeſſion du champ appartient à celuy qui le poſſede, & non pas au champ. Ainſi la ſageſſe eſt vne choſe, & eſtre ſage eſt vne autre choſe. Ie croy que vous demeurerez d'accord que la choſe qu'on poſſede, & celuy qui la poſſede, ſont deux. On poſſede la ſageſſe; & celuy qui eſt ſage, la poſſede. La ſageſſe eſt vne intelligence parfaite, qui eſt la ſcience de bien viure, la regle & la maiſtreſſe de la vie. Qu'eſt-ce donc que d'eſtre ſage? Ie ne puis dire que c'eſt vne intelligence parfaite; mais ce qui arriue à celuy qui a cette intelligence parfaite. Ainſi l'vn eſt vne intelligence parfaite, & l'autre en eſt comme la poſſeſſion. Il y a, dit-on, diuerſes natures de corps, comme cét homme, comme ce cheual. Elles ſont ſuiuies de certains mouuemens de leurs ames, qui font connoiſtre les corps. Ces mouuemens ont quelque choſe de particulier, & que l'on conſidere ſeparé des corps. Comme par exemple, ie voy Caton qui ſe promene, le ſens monſtre cela, & l'eſprit le croit. Ce que ie voy eſt vn corps ſur quoy i'ay porté les yeux & l'eſprit. Apres cela, ie dis, Caton marche; & alors ie ne parle pas du corps, mais ie dis quelque choſe qui eſt énoncée du corps. Ainſi quand nous parlons de la ſageſſe, nous enten-

dons quelque choſe d'incorporel, & quand nous diſons il eſt ſage, nous parlons d'vn corps. Mais ſuppoſons maintenant que la ſageſſe, & eſtre ſage ſoient deux choſes (car ie ne dis pas encore ce qui m'en ſemble) qui empeſche que l'vne & l'autre ne ſoit vn bien. Vous diſiez tantoſt qu'autre choſe eſt vn champ, & autre choſe d'auoir vn champ; parce que celuy qui poſſede, eſt autre choſe que ce qu'il poſſede. Le champ eſt terre, & le poſſeſſeur eſt homme. Mais dans la queſtion dont il s'agit maintenant, l'vn & l'autre eſt d'vne meſme nature, celuy qui poſſede la ſageſſe, & la ſageſſe que l'on poſſede. Dauantage en la comparaiſon qu'on a apportée, le champ eſt autre choſe que celuy qui le poſſede; mais icy & celuy qui poſſede, & la choſe poſſedée ſont vnis; & eſtre ſage & la ſageſſe ſe rencontrent en vn meſme homme. On poſſede vn champ par le droit, & la ſageſſe par la nature. Vn champ peut eſtre aliené, & donné à vn autre; mais la ſageſſe ne ſe retire iamais de celuy qui la poſſede, & ne ſçauroit luy eſtre oſtée. Il ne faut donc point faire de comparaiſon entre des choſes ſi diſſemblables. I'auois commencé a dire qu'eſtre ſage, & la ſageſſe pouuoient eſtre deux choſes, & que toutes deux pouuoient eſtre des biens. La ſageſſe & eſtre ſage ſont deux choſes, & vous demeurez d'accord qu'elles ſont toutes deux des biens. Or comme rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit vn bien, & que la poſſeſſion de la ſageſſe ne ſoit auſſi vn bien; ainſi rien n'empeſche que la ſageſſe, & auoir la ſageſſe ne ſoit vn bien. Pour moy, ie veux acquerir la ſageſſe, afin d'eſtre ſage. Quoy donc, vne choſe ſans laquelle vne autre ne peut eſtre bonne, n'eſt-elle pas bonne elle-meſme? Vous dites qu'il faudroit refuſer la ſageſſe, ſi on vouloit nous la donner, ſans nous en donner l'vſage Qu'eſt-ce que l'vſage de la ſageſſe? eſtre ſage. C'eſt ce qu'il y a en elle de plus precieux. Oſtez cela, elle eſt inutile, & la ſageſſe n'eſt qu'vn fantoſme. Si les tourmens ſont des maux, c'eſt vn mal que d'eſtre tourmenté. De ſorte que meſme les tourmens ne ſeroient pas des maux, ſi vous en auiez oſté ce qui les ſuit, c'eſt à dire, eſtre tourmenté. La ſageſſe eſt l'habitude d'vne ame parfaite, & eſtre ſage en eſt l'vſage. Comment donc ſon vſage ne ſeroit il pas vne bonne choſe, puis que la ſageſſe ſans l'vſage, n'eſt pas meſme vne bonne choſe? Ie vous demande ſi la ſageſſe eſt deſirable, vous le confeſſez. Ie vous demande ſi l'vſage de la

ſageſſe eſt deſirable, vous le confeſſez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la receuoir ſi on vous défendoit de vous en ſeruir. Ce qui eſt deſirable, eſt bon. Eſtre ſage, eſt l'vſage de la ſageſſe, comme l'vſage de l'eloquence eſt de parler, & celuy des yeux de voir. Eſtre ſage, eſt donc l'vſage de la ſageſſe; or l'vſage de la ſageſſe eſt deſirable; eſtre ſage eſt donc vne choſe deſirable: & ſi c'eſt vne choſe deſirable, c'eſt par conſequent vne bonne choſe.

II. Mais ie me condamne moy meſme d'imiter ceux que ie blaſme, & d'employer des paroles pour prouuer vne choſe toute manifeſte. Car enfin, qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud, ne ſoit vne choſe importune, ſi le trop grand chaud eſt importun? Qu'auoir grand froid, ne ſoit vne choſe faſcheuſe, ſi le grand froid eſt faſcheux? Et qu'il ne ſoit bon de viure, ſi la vie eſt vne bonne choſe? Mais tout cela ne fait que tournoyer à l'entour de la ſageſſe, & n'eſt point de la ſageſſe, à laquelle nous deuons nous arreſter. Si nous voulons vn peu nous eſtendre, elle a de grandes & de ſpatieuſes promenades. Diſcourons de la nature des Dieux, de la nourriture des Aſtres, du cours different des eſtoilles. Recherchons ſi leurs mouuemens & leurs reuolutions cauſent quelques alterations dans nos corps, & ſi les eſprits & les corps reçoiuent leur vigueur, ou leur foibleſſe de la vertu de leurs influences; ſi les choſes qu'on appelle fortuites, n'ont pas eſté ordonnées par vne loy qui ne peut manquer; & s'il ſe fait quelque choſe dans le monde, que le hazard produiſe inopinément, & qui ne ſoit pas l'effect de quelque puiſſance ſuperieure. Veritablement toutes ces conſiderations ne regardent point les mœurs; mais elles delaſſent l'eſprit, & l'éleuent à la grandeur des choſes qu'elles recherchent. Au contraire, toutes ces petites queſtions, dont ie parlois tantoſt, l'affoibliſſent, & ne l'aiguiſent pas comme vous penſez, mais elles en émouſſent la pointe. Mais, ie vous prie, pourquoy perdons-nous le temps en des choſes qui ſont au moins inutiles ſi elles ne ſont pas fauſſes? Pourquoy ne l'employons-nous pas à de plus grandes, & de plus hautes ſpeculations? Que me ſeruira de ſçauoir, ſi eſtre ſage, eſt autre choſe que la ſageſſe? Si l'vn eſt vn bien, & ſi l'autre n'eſt pas vn bien? Quoy qu'il en ſoit, ie veux bien m'abandonner iuſqu'à ſubir tout le hazard du ſouhait que ie vas faire; Ie vous ſouhaitte la ſageſſe,

& ie me ſouhaitte d'eſtre ſage. Ainſi ie penſe que ie me ſouhaitte autant qu'à vous, & que nous ſerons tous deux égaux. Apres tout, faites en ſorte de me monſtrer vn chemin qui me conduiſe à la ſageſſe. Dites-moy ce que ie dois fuyr, & ce que ie dois deſirer; Par quels moyens, & par quelles forces ie dois appuyer mon eſprit infirme; Comment ie repouſſeray ce qui m'emporte indifferemment de tous coſtez; Comment ie pourray reſiſter à tant de maux; Comment ie me deſtourneray des vices qui ſe jettent ſur moy; Comment ie ſortiray de ceux où ie me ſuis jetté moy-meſme. Enſeignez-moy à ſupporter mes afflictions ſans me plaindre, & les proſperitez d'autruy ſans enuie. Enſeignez-moy à ne pas ſeulement attendre le dernier iour de ma vie auec vn courage ferme, mais à l'aller chercher moy-meſme, quand il en ſera beſoin. Ie n'eſtime rien de plus laſche, que de ſouhaitter la mort. Car ſi vous voulez viure, pourquoy ſouhaittez-vous de mourir? Et ſi vous ne voulez plus viure, pourquoy priez-vous les Dieux de vous donner vne choſe qu'ils vous ont donnée en naiſſant? Il eſt arreſté que vous mourrez quelque iour, malgré que vous en ayez; mais il eſt en voſtre puiſſance de mourir quand il vous plaira. L'vn eſt vne neceſſité que l'on vous a impoſée; l'autre dépend de voſtre volonté. I'ay leu depuis peu de temps vn aſſez laſche diſcours d'vn cetain perſonnage, qui veritablement parle bien. *Ainſi*, dit-il, *puiſſe-je bien-toſt mourir.* O inſenſé que tu es! tu ſouhaittes vne choſe qui eſt à toy; *Ainſi puiſſe-je bien-toſt mourir.* Peut-eſtre qu'en diſant touſiours ces paroles, tu es paruenu à la vieilleſſe. Autrement, pourquoy differer ſi long-temps? Perſonne ne te retient, échappe-toy par où tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira, & fay là ſeruir à te donner vne yſſuë. Ces parties de la Nature ſont les Elemens, par qui le monde eſt conſeruë & entretenu, l'eau, la terre & l'air, qui ſont auſſi bien les chemins de la mort, que les cauſes de la vie. *Ainſi puiſſe-je mourir bien-toſt.* Qu'entendez-vous par ce bien-toſt? & quel terme luy donnez-vous? il peut arriuer plûtoſt que vous ne le ſouhaittez. Ces paroles partent ſans doute d'vne ame foible, & qui veut donner de la pitié par ce dégouſt qu'elle a de la vie. Celuy qui deſire mourir, n'a pas enuie de mourir; il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous deſirez mourir, le fruict de la mort eſt de faire ceſſer vos deſirs.

Diſcourons

Diſcourons ſur ces choſes, Lucilius, & faiſons en ſorte qu'elles forment noſtre eſprit. C'eſt en cela que conſiſte la ſageſſe; & ce qu'on appelle eſtre ſage, & non pas à faire paroiſtre de vaines ſubtilitez dans des diſputes ridicules. La fortune vous a deſia propoſé vne infinité de difficultez, & vous n'auez encore ſatisfait à pas vne ſeule. Vous ne faites que vous jouër; & n'eſt-ce pas vne folie de battre l'air de ſon épée, quand le ſignal du combat a eſté donné ? Dépouillez-vous de ces armes feintes, il eſt beſoin d'vne veritable épée, pour decider cette querelle. Dites-moy, par quel moyen & la triſteſſe & la crainte ne pourront s'emparer de mon ame; Et comment ie me pourray décharger du peſant fardeau de tant de ſecrettes conuoitiſes ? Mais enfin, il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque choſe. La ſageſſe eſt vn bien, & ce n'eſt pas vn bien que d'eſtre ſage. Ie le veux. Nions qu'eſtre ſage ſoit vn bien, afin qu'on ſe mocque de toute cette diſpute, comme n'ayant eſté employée qu'en choſes vaines & inutiles. Que diriez-vous maintenant ſi l'on vous demandoit ſi la ſageſſe à venir eſt vn bien ? Car enfin, les greniers ne ſont point chargez, & ne ſe ſentent point encore de la moiſſon à venir, & l'enfance ne tire point d'auantage de la ieuneſſe où elle entrera quelque iour ? La ſanté que l'on attend, ne ſert de rien au malade; non plus que le repos qui doit ſucceder au trauail & à la courſe, ne ſoulage point vn homme tandis qu'il court & qu'il trauaille. Qui pourroit ignorer que ce qui doit aduenir, n'eſt pas vn bien, par cette raiſon meſme que c'eſt vne choſe à venir ? Car ce que l'on appelle bien ne tarde point à profiter. Or il n'y a que les choſes preſentes qui profitent, & ſi vne choſe ne profite, certainement elle n'eſt pas bonne; & ſi elle profite, elle eſt deſia bonne, & deſia preſente. Ie ſeray ſage quelque iour, cela ſera bon quand ie le ſeray, & non pas en attendant que ie le ſois. Il faut qu'vne choſe ſoit, deuant que de la dénommer bonne ou mauuaiſe. Comment, ie vous prie, ce qui n'eſt pas encore, pourroit-il eſtre deſia bon ? Et comment voulez-vous que ie vous prouue mieux qu'vne choſe n'eſt pas, qu'en vous diſant qu'elle eſt encore dans l'aduenir ? Car il n'y a point d'apparence que ce qui eſt encore dans le chemin, ſoit deſia arriué. Le Printemps viendra bien toſt; mais ie ſçay cependant que nous ſommes dans l'Hyuer. L'Eſté ſuiura le Printemps; mais ie

ſçay que nous ne ſommes pas encore en Eſté. Enfin, i'ay vn grand témoignage qu'vne choſe n'eſt pas preſente, lors qu'elle eſt encore dans l'auenir. I'eſpere que ie ſeray ſage quelque iour, mais cependant ie ne le ſuis pas. Si i'auois ce bien, ie n'aurois plus deſia ce mal. Quand on dit, ie pourray quelque iour deuenir ſage, on reconnoiſt par là, que ie ne le ſuis pas encore. Ie ne ſçaurois eſtre en meſme-temps, & dans ce bien & dans ce mal. Ces deux choſes ne ſçauroient ſe joindre enſemble, & le bien & le mal ne ſe trouuent point en meſme-temps en meſme objet. Paſſons donc promptement pardeſſus ces ingenieuſes bagattelles, & haſtons-nous d'attraper les choſes qui nous apporteront quelque ſecours. Celuy qui va querir la Sage-femme pour faire accoucher ſa fille qui eſt en trauail, ne s'amuſe pas à lire vne Ordonnance affichée au coing d'vne ruë. Celuy qui court pour eſteindre ſa maiſon en feu, ne s'amuſe pas à regarder ſur vn Damier, comment on pourra ſauuer vne Dame qui eſt en danger. Cependant on vous apporte de tous coſtez de mauuaiſes nouuelles. On vous annonce l'embraſement de voſtre maiſon, la perte de vos enfans, le ſiege de voſtre ville, le pillage de vos biens, adjouſtez à cela des naufrages, des tremblemens de terre, & tout ce qui peut donner de la crainte; Et parmy tant de calamitez, vous ne ſongez qu'à des diuertiſſemens, & à des choſes qui vous plaiſent? Vous demandez quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage. Et lors qu'vn orage furieux eſt preſt de tomber ſur voſtre teſte, vous vous amuſez à faire des nœuds pour auoir le plaiſir de les denoüer. La nature ne nous a pas eſté ſi liberale du temps que nous en ayons de reſte pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en ſont les meilleurs ménagers. Nos maladies, ou celles des noſtres, nous en dérobent vne partie; & les affaires domeſtiques & les affaires publiques en prenent leur part. Le ſommeil partage auec nous noſtre vie. Que nous ſert donc de conſumer en des choſes vaines, la plus grande partie de ce temps qui eſt ſi court, qui paſſe ſi viſte, & qui nous emporte nous-meſmes? Outre cela, l'eſprit de l'homme s'accouſtume pluſtoſt à ſe donner du plaiſir, qu'à trauailler pour ſa gueriſon; & fait ſon paſſe-temps de la Philoſophie, qui deuroit eſtre ſon remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre la ſageſſe & eſtre ſage; mais ie ſçay bien qu'il ne m'importe de le ſçauoir ou de l'ignorer. Di-

tes moy ie vous prie, ſeray-je deuenu ſage quand i'auray appris cette difference ? Pourquoy donc me retenez-vous pluſtoſt parmy des paroles, que parmy les actions de la ſageſſe ? Rendez-moy plus conſtant, plus ferme & plus aſſeuré. Rendez-moy auſſi fort que la fortune, & victorieux d'elle-meſme. Ie pourray en triompher, ſi ie fay toutes les choſes que i'apprends.

EPISTRE CXVIII.

ARGVMENT.

I. Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.
II. Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui eſt honneſte, & ce qui eſt bon.

I. VOvs me demandez trop ſouuent des Lettres. S'il faut que nous comptions enſemble, vous demeurerez inſoluable. Nous eſtions demeurez d'accord que vous m'écririez le premier, & que ie vous ferois réponce. Neantmoins ie ne veux pas faire le difficile auec vous, ie ſçay bien qu'on peut vous preſter ſeurement. C'eſt pourquoy ie ne feindray point de vous faire des auances. Mais ie ne feray pas ce que Ciceron conſeilloit à Atticus, qu'encore qu'il n'euſt rien à écrire, il écriuiſt neantmoins tout ce qui ſe preſenteroit à ſon eſprit. Pour moy, ie ne manque iamais de ſujet d'écrire, ſans m'amuſer à toutes ces choſes, dont Ciceron remplit ſes Lettres. Ie ne vous manderay point comme luy, lequel eſt le plus en peine de tous ceux qui briguent vne charge; Que celuy-cy ne ſe contente pas de ſes forces; mais qu'il employe encore celles d'autruy, pour obtenir les dignitez; Que cét autre pourſuit le Conſulat appuyé de la faueur de Ceſar, ou de celle de Pompée; que Cecilius eſt vn vſurier inhumain, de qui meſme ſes plus proches ne peuuent tirer vn denier, à moins de donner cent pour cent. Il vaut mieux diſcourir de ſes maux, que de ceux d'autruy. Il vaut mieux s'examiner ſoy-meſme, & conſiderer combien on pourſuit de choſes ſans en obtenir pas vne. Mon cher, Lucilius, c'eſt vn bien excellent, c'eſt vn bien aſſeuré, & qui ne dépend de perſonne que de ne rien demander, & de paſſer ſans deſir & ſans ambition, au trauers

de ces assemblées que tient la fortune. Tandis que le peuple est assemblé, que ceux qui poursuiuent les charges regardent auec inquietude la contenance de ceux qui les fauorisent, que celuy-là leur donne de l'argent, que celuy-cy agit par des entremetteurs, que l'autre à force de baisers vse les mains de ceux à qui il ne voudroit pas seulement laisser toucher les siennes, s'il auoit ce qu'il demande ; enfin tandis que chacun en suspens attend auec impatience la voix du crieur, combien pensez-vous qu'il y ait de plaisir de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde, & de regarder ces Foires sans rien acheter, & sans rien vendre. Mais de combien est plus grande la satisfaction de cét homme qui regarde sans soucy, non seulement les assemblées où ce sont les Preteurs & les Consuls, mais cette confusion de tout le monde, où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'vn an, les autres vne puissance perpetuelle, les vns de bons succez dans la guerre, des victoires & des triomphes, les autres des richesses, les vns des mariages & des enfans, & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne, & de dire à la fortune, ie n'ay rien à demeler auec toy ? Ie ne m'abandonne point à ta puissance, ie sçay que tu repousses les Catons, & que tu éleues les Vatinies ? Ie ne demande point tes faueurs. Ainsi l'on reduit la fortune dans les bornes bien estroittes, & c'est la mettre, pour ainsi dire, dans vne condition priuée. Ce sont-là les sujets dont nous deuons toûjours nous entretenir, & dont il faut que nous rempliſſions nos Lettres, tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes, qui pour se ruïner eux-mesmes, s'efforcent de trauerser des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choses que bien-tost ils ne voudroient pas auoir obtenuës, ou dont ils seront bien-tost dégoustez. Car enfin, qui s'est iamais contenté d'vne chose qui luy sembloit suffisante, & peut-estre excessiue, tandis qu'il la souhaittoit ? La felicité n'est pas insatiable comme se l'imaginent les hommes, elle se contente de peu, & c'est ce qui est cause qu'elle ne dégouste iamais personne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes, parce que vous en estes éloigné ; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possede. Que l'on m'appelle imposteur, s'il ne

cherche à monter plus haut. Ce que vous penſez eſtre le comble, n'eſt ſeulement qu'vn degré. C'eſt le peu de connoiſſance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils ſe laiſſent tromper par l'opinion du peuple, ils courent ſeulement apres l'apparence du bien; Et lors qu'ils ont obtenu ce qu'ils pourſuiuent, & qu'ils ont beaucoup ſouffert en le pourſuiuant, ils reconnoiſſent qu'ils n'ont pourſuiuy qu'vn fantoſme, que des maux, ou des choſes vaines, ou qui ſont moindres que leurs eſperances. La pluſpart admirent ce qui les trompe, eſtant veu de loin; & tout ce qui eſt grand & releué, paſſe pour vn bien aux yeux du vulgaire.

II. Mais pour ne pas tomber dans vne erreur ſi dangereuſe, recherchez en quoy conſiſte le bien que l'on a définy en tant de façons differentes. Quelques-vns diſent que le bien eſt vne choſe qui excite les eſprits, & qui les appelle à ſoy. Mais, dit-on, s'il appelle les hommes, & que ce ſoit à leur ruine? Car vous ſçauez combien il y a de maux agreables qui nous charment, & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-ſemblable, que ce qui eſt bon eſt inſeparable de la verité, parce qu'il n'y a rien de bon qui ne ſoit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence, eſt ſeulement vray-ſemblable; c'eſt comme vn trompeur qui entre chez-nous, qui nous ſollicite, & qui nous attire. Quelques-vns ont donné cette definition du bien, Que le bien eſt vne choſe qui donne vn deſir de ſoy, ou qui donne de l'ardeur à l'eſprit qui y aſpire. Mais on objecte contre cette definition, que beaucoup de choſes donnent de l'ardeur à l'eſprit, qui ne ſont deſirées que pour la ruine de ceux qui les deſirent. Ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette definition. Le bien eſt ce qui attire à ſoy l'eſprit conformément à la Nature; de ſorte qu'il ne ſoit point deſiré, que quand il a commencé à eſtre deſirable. Car alors il eſt honneſte, & l'on doit le ſouhaitter. L'occaſion me fait icy ſouuenir de monſtrer la difference qu'il y a entre ce qui eſt bon, & ce qui eſt * honneſte. Ils ont veritablement quelque choſe de commun, & d'inſeparable. Et ce qui eſt bon, ne peut ſubſiſter ſans qu'il y ait quelque choſe de l'honneſte, comme il eſt impoſſible que ce qui eſt honneſte, ne ſoit pas bon. Quelle difference y a-il donc entre les deux? L'honneſte eſt le bien

* Vertueux.

parfait & accomply, en quoy conſiſte l'heureuſe vie, & dont le ſeul attouchement rend toutes les autres choſes bonnes. Ie diray pour mieux m'expliquer, qu'il y a certaines choſes, qui ne ſont ny bonnes ny mauuaiſes, comme de faire la guerre, d'aller en ambaſſade, & d'eſtre Iuge. Lors que ces choſes-là ſont honneſtement conduittes, elles commencent à eſtre bonnes, & de douteuſes, & d'indifferentes qu'elles eſtoient, elles deuienent bonnes infailliblemennt. Vne choſe n'eſt bonne que par le commerce qu'elle a auec l'honneſte; mais l'honneſte eſt bon de ſoy. Le bien procede de l'honneſte, mais l'honneſte eſt independant. Ce qui eſt bon, a peu eſtre mauuais; mais ce qui eſt honneſte, n'a iamais peu eſtre autre choſe que bon. Quelques-vns ont apporté cette definition du bien, que c'eſt ce qui eſt ſelon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle bien, eſt veritablement ſelon la Nature, mais tout ce qui eſt ſelon la Nature, ne doit pas eſtre appellé bien. Il y a vne infinité de petites choſes, qui ſont conformes à la Nature; mais elles ſont ſi petites, & ſi peu conſiderables, que le nom de bien ne ſçauroit leur conuenir. En effect, elles ſont legeres & mépriſables, & quelque petit que ſoit le bien, il ne peut eſtre iamais mépriſé. Il n'eſt pas bien durant qu'il eſt petit, & il n'eſt plus petit auſſi-toſt qu'il commence à eſtre bien. Comment reconnoiſtrons-nous qu'vne choſe eſt bonne, ou qu'elle merite le nom de bien, ſi elle eſt entierement ſelon la Nature. Vous confeſſez, me direz-vous, que ce qui eſt vn bien, eſt ſelon la Nature, & que c'eſt-là la proprieté du bien. Vous confeſſez auſſi, me direz-vous, qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon la Nature, & qui neantmoins ne ſont pas des biens? Comment donc ſe pourra-il faire que l'vn ſoit vn bien, & que les autres ne ſoient pas des biens? Comment l'vn ſera-il different de l'autre, puis qu'il conuient à l'vn & à l'autre, d'eſtre ſelon la Nature? C'eſt leur grandeur qui fait en elles cette difference; n'eſtant pas nouueau que quelques choſes changent en croiſſant. Celuy qui eſtoit enfant, & qui eſt venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il eſtoit irraiſonnable, il eſt maintenant raiſonnable. Quelques choſes non ſeulement deuiennent *plus* grandes en croiſſant; mais elles deuiennent autres *qu'elles* n'eſtoient. Vous me répondrez, ſans doute, que ce qui ſe fait plus grand, ne deuient pas autre pour cela. Il n'importe

que ce ſoit vne bouteille, ou vn muid que vous rempliſſiez de vin, la qualité du vin eſt en l'vn & en l'autre. Cent liures de miel, & vne liure de miel ont le meſme gouſt. Vous vous ſeruez de comparaiſons qui ne ſont pas iuſtes ; car en ce vin & en ce miel, conſideré en abondance, ou en petite quantité, il n'y a qu'vne meſme qualité. Bien que la meſure s'en augmente, la qualité demeure la meſme, c'eſt touſiours du vin, c'eſt touſiours du miel. Ainſi, bien qne certaines choſes s'augmentent, elles demeurent toûjours en meſme genre, & conſeruent la meſme proprieté. Mais apres auoir beaucoup adjouſté à quelques-vnes, elles ſont enfin changées par la derniere choſe qu'on y adjouſte, & en reçoiuent vne forme toute nouuelle, & qu'elles n'auoient point euë auparauant. Vne ſeule pierre acheue la voûte, ie veux dire, celle du milieu, qui eſt la clef de toutes les autres. Pourquoy cette derniere pierre ; qui eſt peut-eſtre la moindre, a-elle plus fait que ce grand amas de pierres ? parce qu'elle a acheué l'ouurage, bien qu'elle ne l'ait pas augmenté. Il y a d'autres choſes qui ſe dépouïllent en croiſſant de leur premiere forme, & qui ſe reueſtent d'vne nouuelle. Quand l'eſprit a long-temps medité ſur vne choſe, & qu'il s'eſt enfin laſſé en conſiderant ſa grandeur, on commence à l'appeller infinie ; parce qu'elle eſt deuenuë toute autre qu'elle n'eſtoit, lors qu'elle ſembloit grande, mais finie & limitée. Ainſi nous nous ſommes figurez qu'vne choſe pouroit eſtre coupée, bien que ce fuſt difficilement ; & quand la difficulté eſt deuenuë plus grande, on trouue qu'elle ne peut plus eſtre coupée. Ainſi ce qui ne ſe remuoit qu'à peine, eſt enfin venu à ce poinct, qu'on ne peut plus le remuer. De la meſme façon vne choſe eſtoit ſelon la Nature, puis ſa grandeur luy a fait auoir vne autre qualité, & en a fait vne bonne choſe.

EPISTRE CXIX.

ARGVMENT.

I. Le moyen de deuenir riche en peu de temps.
II. Que les richeſſes du monde ſont vaines.
III. Que celuy qui ſe contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez.

I. TOVTES les fois que ie trouue quelque choſe, ie n'attends pas que vous diſiez i'y retiens part, ie le dis

meſme pour vous. Voulez-vous ſçauoir ce que i'ay trouué? Vous n'auez qu'à tendre la main, c'eſt vn gain tout aſſeuré. Ie vous enſeigneray comment vous pourrez deuenir riche en peu de temps; car ie ne doute point que vous n'ayez grande paſſion de le ſçauoir. Et certes, ce n'eſt pas ſans raiſon que vous le ſouhaittez; ie vous meneray aux plus grandes richeſſes que l'on ſe puiſſe imaginer par vn chemin court, & qui ne vous ennuyra point. Cependant vous auez beſoin de trouuer quelqu'vn qui vous preſte; car il faut neceſſairement que vous empruntiez, afin que vous puiſſiez faire ce commerce. Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremiſe de quelqu'vn, ny que les Courtiers du Change y faſſent promener voſtre nom. Ie vous enuoyeray en vn lieu où l'on eſt tout preſt de vous preſter, c'eſt à dire, que ie vous enuoyeray à cette parole de Caton; emprunte de toy-meſme. *Quoy* que ce ſoit fort peu, ce peu ſuffira ſi nous n'allons qu'à nous-meſmes demander ce qui nous manque. Car, mon cher Lucilius, il n'y a point de difference entre ne point deſirer & auoir. Vous trouuerez le meſme auantage en l'vn qu'en l'autre, puis que vous ne ſerez point en inquietude. Ce n'eſt pas que ie vueille que vous refuſiez quelque choſe à la Nature. Elle eſt opiniaſtre, on ne la peut vaincre, elle demande le ſien; mais ie deſire que vous ſçachiez que ce qui excede la Nature, n'eſt qu'vne choſe empruntée, & qui n'eſt point neceſſaire. I'ay faim, il faut manger; mais que le pain ſoit bis ou blanc, il n'importe à la Nature. Elle ne demande pas qu'on donne du plaiſir au ventre, mais qu'on le rempliſſe I'ay ſoif. Que l'eau vienne d'vn lac, on d'vne ciſterne, il n'importe à la Nature. Elle ne demande autre choſe ſinon que vous eſtanchiez voſtre ſoif, il ne luy importe que vous beuuiez dans vn vaſe d'or, ou dans le creux de voſtre main. Regardez la fin de toutes choſes, & vous mépriſerez les ſuperfluës. La faim me preſſe-elle, ie cours aux viandes les plus proches; elle me fait trouuer excellent tout ce que ie puis rencontrer. Vn ventre affamé ne rejette rien, il trouue tout bon.

II. Demandez-vous ce qui m'a donné tant de plaiſir? Cette parole qui me ſemble fort bien dite; Que le ſage ne recherche que les richeſſes naturelles. Vous m'allez dire, ſans doute, que ie vous ay donné de belles eſperances, & rien autre choſe; Que vous auiez deſia fait de grands deſſeins; Que vous

regardiez

regardiez desia sur quelle mer vous vous embarqueriez pour faire vn plus grand commerce. C'est me tromper, dites vous, que de m'enseigner la pauureté, apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc, estimez-vous que celuy-là soit pauure à qui il ne manque rien ? S'il ne luy manque rien, me direz-vous, c'est par le moyen de sa patience, & non pas par vne grace de la fortune. Quoy donc ne l'estimez vous pas riche, parce qu'il ne peut estre dépouillé de ses richesses ? Lequel aymeriez-vous mieux ou auoir beaucoup, ou auoir assez ? Celuy qui a beaucoup, en souhaitte encore dauantage, ce qui témoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez, a sans doute acquis ce que le riche ne sçauroit iamais acquerir, c'est à dire, l'accompliſſement de ses desirs. Croyez-vous que ses richesses ne meritent pas le nom de richesses ; parce qu'elles n'ont iamais fait proscrire ny bannir personne ; parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere, ny vne femme son mary ; parce qu'elles sont asseurées durant la guerre ; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix ; parce qu'il n'y a point de peril à les posseder, & qu'on en dispose sans peine ? Celuy-là donc a-il peu de chose, qui n'a point de froid, qui n'a point de faim, qui n'a point de soif ? Iupiter n'a pas dauantage. Ce n'est pas auoir peu que d'auoir assez ; & au contraire, ce n'est pas auoir beaucoup, que de ne pas auoir assez. Apres auoir surmonté Darius, apres auoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauure. Il cherche autre chose à gagner, il sonde des mers inconnuës. Il enuoye sur l'Ocean de nouuelles flottes, & va rompre, pour ainsi dire, les limites, & les barrieres du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme ; enfin il s'est trouué vn homme qui a souhaitté encore quelque chose, quand il s'est veu Maistre de toutes choses. Voyez si cét aueuglement n'est pas extréme, & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens, & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur, seulement d'vn coin de terre, ne sçauroit estre satisfait d'auoir porté ses conquestes iusqu'aux extremitez du monde, quand il songe qu'il ne peut aller plus auant, & qu'il faut reuenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche ; Au contraire, il n'y a iamais eu personne, qui apres en auoit

beaucoup acquis, n'ait eu plus de paſſion d'en acquerir dauantage. Voulez-vous ſçauoir la raiſon de cela ? C'eſt que celuy qui en a le plus, commence à s'apperceuoir qu'il en peut auoir dauantage. Enfin produiſez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richeſſes à Craſſus & à Licinus ; faites-luy monſtrer ſon reuenu ; qu'il mette enſemble toutes ſes poſſeſſions & ſes eſperances, il eſt pauure, ſi vous me croyez, & le peut eſtre quelque iour ſi vous vous croyez vous meſme. Au contraire, celuy qui s'eſt reglé ſur ce que la Nature demande, non ſeulement eſt hors de la puiſſance de la pauureté, mais encore de l'apprehenſion d'eſtre pauure.

III. Mais afin que vous ſçachiez combien il eſt mal-aiſé de ſe reduire iuſqu'à la meſure de la Nature, celuy-là meſme que nous croyons eſtre borné ſuiuant les regles de la Nature, & que vous appellez pauure, a quelque choſe de ſuperflu. Enfin les richeſſes charment le peuple. S'il void ſortir d'vne maiſon quantité de ſacs d'argent, ſi la couuerture d'vn logis eſt dorée, ſi les valets ſont des hommes bien-faits & bien veſtus, tout cela l'aueugle, tout cela luy ſemble grand. La felicité de tous ces riches eſt ſeulement au dehors, elle n'entra iamais chez eux. Mais celuy que nous auons ſeparé du peuple, & que nous auons oſté de la puiſſance de la fortune, poſſede en luy la felicité. Quant à ceux qui ſont pauures auec de grands biens, ils ont des richeſſes, comme nous diſons que nous auons la fiévre qui nous tient ; c'eſt la fiévre qui *nous* tient, & ce ſont les richeſſes qui les poſſedent. Il faut que ie vous donne vn auertiſſement, qu'on ne ſçauroit trop ſouuent donner ; c'eſt que vous meſuriez toutes choſes ſelon le beſoin & les deſirs de la Nature, que l'on ſatisfait de rien où de peu de choſe ; Gardez ſeulement de méler les vices auec les deſirs ; Demandez-vous ſur quelle table vous mangerez, dans quelle vaiſſelle, & à combien de ſeruices on vous ſeruira ? La Nature ne demande point cette pompe, elle ne veut que de la viande. La faim n'eſt pas ambitieuſe, elle veut ſeulement s'aſſouuir, & ne ſe ſoucie pas de quelle ſorte ; tout *le* reſte eſt le tourment d'vne mal-heureuſe diſſolution. *Apres* qu'elle a raſſaſié la faim, elle cherche encore des inuentions pour manger ; elle veut farcir ſon ventre, & pourtant elle ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire reuenir la ſoif

apres l'auoir eſtanchée dés le premier coup. C'eſt pourquoy Horace a fort bien dit, que la ſoif ne regarde pas ſi l'eau eſt dans vn beau vaſe, & s'il eſt preſenté par vne belle main. Car ſi vous penſez qu'il eſt de voſtre condition, que le valet qui vous preſente à boire, ſoit bien peigné, & que le verre ſoit bien net, ſans doute vous n'auez pas ſoif. La Nature nous a fauoriſez, principalement en cela, qu'elle a oſté à la neceſſité tout dégouſt & tout dédain. Il n'y a que la ſuperfluité qui veut faire choix, & qui affecte la delicateſſe. C'eſt à elle ſeulement à qui l'on entend prononcer ces paroles; Cela n'eſt pas beau, cela n'eſt pas propre, cela me bleſſe les yeux. Dieu qui nous a preſcrit luy-meſme noſtre façon de viure, a voulu ſeulement pouruoir que nous vécuſſions en ſanté, & non pas dans les delices. Auſſi a-il mis, pour ainſi dire, entre nos mains, tout ce qui peut contribuer à la nourriture; au contraire, il faut trauailler & ſe rendre miſerable, pour chercher les moyens de ſatisfaire à la volupté. Iouïſſons donc de cette grace de la Nature, qu'on doit mettre entre les plus ſignalées; conſiderons que la plus grande obligation que nous luy ayons, c'eſt de nous faire prendre ſans dégouſt, tout ce que la neceſſité nous fait deſirer.

EPISTRE CXX.

ARGVMENT.

I. Diſpute ſur ce qui eſt honneſte & ce qui eſt bon.
II. Comment on a connu la vertu.
III. Inuectiue contre ceux qui ne ſont iamais contens, & qui s'attachent trop à cette vie.

I. VOSTRE lettre a parcouru quantité de petites queſtions; & enfin elle s'eſt arreſtée à vne ſeule, & en demande la reſolution. Vous voulez ſçauoir comment nous auons eu premierement la connoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Ces deux choſes ſont diuerſes dans l'opinion de quelques-vns; mais pour moy, i'eſtime qu'elles ſont ſeulement diſtinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon, eſt ſeulement ce qui eſt vtile; Et partant ils donnent ce nom & aux richeſſes, & à vn cheual, & au vin, & aux ſouliers. Tant ils eſtiment vil & mépriſable ce qui eſt bon, le faiſant deſcendre à ce qu'il

y a de plus bas & de plus ſordide. Ils penſent que ce qui eſt honneſte, conſiſte en l'execution d'vn deuoir legitime ; comme d'auoir vn ſoin charitable de la vieilleſſe de ſon pere, de donner du ſecours à la neceſſité d'vn amy, de combatre vaillamment dans la guerre, de dire ſon auis ſagement & à propos. Veritablement nous en faiſons deux choſes ; mais ie ſuis de ce ſentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui eſt honneſte, & que ce qui eſt honneſte, eſt bon. Ie croy qu'il ſeroit inutile & ſuperflu de faire voir en cét endroit quelle difference il y a entre l'vn & l'autre, puis que i'en ay ſi ſouuent parlé. Ie diray ſeulement que nous eſtimons que toute choſe qui peut ſeruir à vn mauuais vſage, ne peut eſtre apellée bonne. Et apres tout, vous ſçauez combien il s'en trouue qui ſe ſeruent mal de leurs treſors, de leur Nobleſſe, & de leurs forces. Ie reuiens maintenant au ſujet que vous voulez que ie traite, D'où nous vient la premiere connoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte? Certes la Nature n'a peu nous apprendre cela ; elle nous a bien donné quelque ſemence de la ſcience, mais elle ne nous a pas donné la ſcience. Quelques-vns diſent que cette connoiſſance nous eſt venuë fortuitement & ſans y penſer. Mais il n'eſt pas croyable que l'image de la vertu ſe ſoit preſentée par hazard aux yeux de l'homme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoiſſance par vne longue obſeruation, par la comparaiſon des choſes qui ſont ſouuent arriuées, & par l'analogie qu'on a trouué entr'elles, lors que l'entendement s'eſt rendu Iuge de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Puiſque ce mot d'analogie a eſté receu par les Grammairiens, ces iuges & ces arbitres de la langue, & qu'ils luy ont donné droit de Bourgeoiſie, ie ne ſuis pas d'auis de le bannir & de le renuoyer en ſon païs. Ie m'en ſeruiray donc, non ſeulement comme d'vn mot receu, mais comme d'vn mot qui eſt en vſage, & ie vous diray quelle eſt cette analogie. Nous ſçauions qu'il y a vne ſanté du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y en a vne de l'ame. Nous ſçauions qu'il y a des forces du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y a auſſi vne force & vne vigueur de l'eſprit. Quelques actions de debonnaireté, quelques-vnes de courtoiſie, & d'autres de courage, nous auoient donné de l'admiration ; enfin nous auons commencé à les admirer, comme des choſes parfaites. Il y auoit beaucoup de défauts, qui eſtoient cou-

uerts par la ſplendeur de quelque action éclattante ; mais nous les auons diſſimulez, & nous auons fait ſemblant de ne les pas voir. Auſſi la Nature nous enjoint de fauoriſer touſiours les choſes loüables, & d'en augmenter l'éclat ; & cela eſt cauſe qu'on fait ordinairement monter la gloire au deſſus de la verité. Enfin de toutes ces choſes, nous auons tiré l'image d'vn bien excellent & ſignalé. Fabricius refuſa l'or de Pyrrhus, & eſtima qu'il eſtoit plus glorieux de mépriſer les richeſſes d'vn Roy, que de poſſeder vn Royaume. Le meſme donna auis à Pyrrhus, que ſon Medecin promettoit de l'empoiſonner, & qu'il s'en donnaſt de garde. Ce fut ſans doute l'effect d'vne meſme vertu, de n'eſtre pas vaincu par l'or, & de ne vouloir pas vaincre par le poiſon. Nous auons admiré ce grand homme, qui ne pût eſtre gagné, ny par les promeſſes d'vn Roy, ny par des promeſſes contre vn Roy ; qui fut touſiours conſtant à donner de bons exemples ; qui fut innocent iuſques dans la guerre, ce qui eſt ſans doute bien difficile ; qui eſtimoit qu'on ne deuoit pas eſtre méchant, meſme entre ſes ennemis ; qui dans vne extréme pauureté qu'il fit ſeruir à ſa gloire, ne refuſa pas les richeſſes auec moins de force que le poiſon. Viuez, dit-il, viuez Pyrrhus, par vne grace que ie vous fais, & réjouïſſez-vous d'vne choſe, dont iuſques icy, vous vous eſtiez plaint, que Fabricius ne ſçauroit eſtre corrompu. Horacius Cocles remplit tout ſeul tout le pont ; il commanda aux ſiens de le rompre derriere luy, & voulut bien qu'on luy oſtaſt le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupaſt chemin à l'ennemy. Enfin il reſiſta aux grandes troupes qui le preſſoient, iuſqu'à ce que le pont fuſt tombé. Et lors qu'il euſt regardé derriere luy, & qu'il euſt reconnu, que le peril où il s'expoſoit, auoit garanty la Patrie ; Me ſuiue qui voudra, dit-il, par le chemin que ie vay prendre ? & en meſme temps, il ſe jetta dans la riuiere. Mais au reſte il n'eut pas moins de ſoin de ſes armes que de ſon ſalut, dans la rapidité de ce fleuue ; Et ſans rien perdre de l'éclat de ſa victoire, il arriua auſſi ſain de l'autre coſté, que s'il euſt paſſé par deſſus le pont. C'eſt donc par ces actions, & par de ſemblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. I'adjouſteray icy vne choſe qui ſemblera peut-eſtre eſtrange. Quelquefois les vices ſe ſont monſtrez ſous vne apparence de vertu, & la vertu a éclatté par ſon contraire. Car comme vous

ſçauez, les vices ſont proches voiſins des vertus; & dans les hommes les plus infames, & dans les plus diſſolus, il s'en trouue quelque reſſemblance. Ainſi le prodigue contre-fait le liberal, encore qu'il y ait grande difference entre ſçauoir donner, & ne ſçauoir pas conſeruer ſon bien. En effect, Lucilius, il y en a beaucoup qui jettent leur bien, pluſtoſt qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui ſe met en colère contre ſon argent. La negligence imite la naïueté, & la temerité le courage. Cette reſſemblance nous oblige d'y prendre garde, & de diſtinguer des choſes qui ſont les meſmes en apparence, & qui en effect ſont entierement differentes. Lors que nous auons conſideré les hommes, que quelque grande action a rendus illuſtres, nous auons commencé à remarquer que quelques-vns ont acheué vne entrepriſe auec force, & auec generoſité, mais ſeulement vne fois. Nous auons veu celuy-là courageux à la guerre, & timide dans vn Barreau. Nous luy auons veu ſupporter la pauureté genereuſement, & l'ignominie auec foibleſſe. Nous auons loüé ce qui eſt bon en luy, & auons mépriſé ſa perſonne. Nous en auons veu vn autre qui eſtoit liberal enuers ſes amis, qui auoit de la moderation pour ſes ennemis, qui conduiſoit auec vne égale probité les affaires publiques & particulieres, & qui ne manquoit ny de conſtance, lors qu'il eſtoit queſtion de ſouffrir, ny de prudence dans les choſes qu'il falloit faire. Nous auons veu que quand il falloit faire des largeſſes, il en faiſoit à pleines mains, que quand il falloit trauailler il eſtoit opiniaſtre dans le trauail, & qu'il ſoulageoit par la force de ſon eſprit la foibleſſe & la laſſitude du corps. Outre cela il eſtoit touſiours le meſme, & égal dans toutes ſes actions. Il eſtoit non ſeulement capable de donner de bons conſeils; mais il auoit pris vne ſi noble habitude, que non ſeulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire qui ne fuſt bien. Ainſi nous auons reconnu que la vertu eſtoit parfaite en cét homme; & alors nous l'auons diuiſée, & en auons fait diuerſes parties. Il falloit donner vn frein aux conuoitiſes, reprimer les craintes, conſiderer ce qu'on deuoit faire, diſtribuer les choſes qu'on deuoit donner; & par ce moyen nous auons connu la Temperance, la Force, la Prudence, la Iuſtice; & nous auons donné à chacune ſes emplois & ſes fonctions. Dailleurs nous auons connu la vertu, par l'ordre qu'elle tient

en tout ce qu'elle entreprend, par ſa beauté, par ſa conſtance, par la conformité de toutes ſes actions, & par vne grandeur de courage, qui s'éleue au deſſus de toutes choſes. De là nous auons appris en quoy conſiſte cette heureuſe vie, qui a touſiours vn cours fauorable, & qui ne dépend que d'elle-meſme. Ie vous diray auſſi comment elle a eſté découuerte. Iamais cét homme parfait, qui eſtoit en poſſeſſion de la vertu, n'a murmuré contre la fortune. Il n'a iamis receu d'vn viſage triſte les mauuais accidens de la vie. Et comme il s'eſtoit touſiours imaginé qu'il eſtoit Citoyen de tout le monde, & qu'il y portoit les armes contre la fortune, il a ſuby toute ſorte de trauaux, comme par le commandement de ſon general. Quand il luy eſt arriué quelque accident, il ne l'a pas rejetté comme vn mal, ou comme vne choſe ſuruenuë par hazard; mais il l'a receu comme vne commiſſion qui luy eſtoit addreſſée. De quelque nature qu'elle ſoit, elle s'adreſſe à moy, dit-il, elle eſt rude, elle eſt facheuſe, employons y noſtre temps & noſtre trauail. Il ne faut donc point douter que celuy-là n'ait ſemblé grand, qui n'a iamais ſouſpiré dans les maux, qui ne s'eſt iamais plaint de ſa fortune, qui a touſiours paru, comme vne lumiere dans les tenebres, & qui s'eſt fait conſiderer à tout le monde, comme vn homme doux & tranquille, & également équitable, en ce qui concernoit les Dieux & les hommes. Il auoit vne ame accomplie, qui auoit atteint toute la perfection dont elle eſtoit capable; elle n'auoit rien au deſſus de ſoy, que Dieu meſme, dont vne partie a coulé dans l'homme, qui n'eſt iamais plus diuin, que quand il ſonge qu'il eſt mortel, que quand il reconnoiſt qu'il eſt né pour mourir, & que le corps n'eſt pas ſa veritable demeure, mais ſeulement vne hoſtellerie où vous deuez demeurer peu de temps, & que vous deuez quitter auſſi toſt que vous voyez que vous eſtes à charge à voſtre hoſte.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choſes terreſtres qui l'enuironnent, que comme baſſes & petites; quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand témoignage qu'elle vient d'vn lieu plus haut & plus releué. Car celuy qui ſe ſouuient d'où il eſt venu, ſçait bien auſſi où il doit vn iour retourner. Nous ne conſiderons pas combien de maux nous perſecutent, & combien le corps nous incommode. Tantoſt nous nous plaignons du ventre, tantoſt

de la teſte, tantoſt du cœur, tantoſt de la gorge. Quelquesfois nous auons vne foibleſſe de nerfs, quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantoſt nous auons vn vomiſſement, & tantoſt vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de ſang, & quelquesfois nous n'en auons pas aſſez. Enfin nous ſommes attaquez de tous coſtez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chaſſer; Et c'eſt ainſi qu'on eſt traitté dans vne maiſon eſtrangere. Cependant encore que nous ayons vn corps ſi infect & ſi infirme, nous faiſons les meſmes entrepriſes, que ſi noſtre vie eſtoit eternelle. Nous embraſſons par noſtre eſperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, ſans iamais eſtre aſſouuis, ny de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent? y a-il rien de plus inſenſé? Rien ne ſuffit à des perſonnes qui doiuent mourir, ou pour mieux dire, à des perſonnes qui ſe meurent. Car nous approchons tous les iours de noſtre dernier iour, & chaque heure nous pouſſe dans la foſſe, où nous deuons enfin tomber. Regardez, ie vous prie, combien noſtre ame eſt aueugle. Ce que ie dis qui doit arriuer, eſt deſia arriué, & vne grande partie en eſt meſme deſia paſſée. Car le temps que nous auons veſcu, eſt au meſme lieu où il eſtoit auant que nous vécuſſions. C'eſt vne erreur de craindre le dernier iour, puis que chaque iour nous y conduit. Ce n'eſt pas le degré où nous demeurons, qui fait noſtre laſſitude, il l'a fait voir ſeulement. Le dernier iour eſt arriué à la mort, & tous les autres y vont; & apres tout, elle ne nous prend pas auec violence, mais tout doucement. C'eſt pourquoy les grandes ames, qui ſçauent bien qu'vne meilleure vie les attend, font à la verité des efforts pour faire glorieuſement leur deuoir dans le poſte où elles ont eſté miſes; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que les choſes qui ſont à l'entour d'elles, les regardent & leur appartiennent. Mais comme elles ſont eſtrangeres dans le monde, & qu'elles n'y font que paſſer, elles ne s'en ſeruent que comme d'vn bien emprunté. Quand nous verrons quelqu'vn auec vne ſi belle reſolution, pourquoy vn naturel ſi excellent, & ſi extraordinaire ne nous charmera-il pas? principalement *s'il fait* voir par les effects vne veritable grandeur de courage. *Les* vrayes qualitez d'vn eſprit durent touſiours, mais les *fauſſes* ne durent pas. Quelques-vns ſont alternatiuement des Vatiniens & des Catons. Quelquesfois Curius n'eſt pas aſſez ſeuere,

tiere pour eux, ny Fabricius assez pauure, ny Tuberon assez temperant, & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinus, aux grands festins d'Appicius, & aux delices de Mecenas. C'est vne grande marque d'vne ame méchante & mal-faite, que d'estre tousiours en doute, & de flotter perpetuellement entre l'amour des vices, & la dissimulation des vertus.

Quelquesfois à sa suitte on void deux cens valets,
Et quelquesfois à dix il borne ses souhaits,
Tantost comme vn Censeur d'Estats & de Prouinces,
Il n'enfle son discours que de Rois & de Princes.
Et tantost tout d'vn coup lors qu'il n'y pense pas,
Ie ne veux, dira-il, que de sobres repas;
Ie ne veux desormais qu'vne petite table
Que le seul appetit me rende delectable.
Ie ne demande rien qu'vn habit de burreau
S'il me deffend du froid, il me semblera beau.
Mais quel effect suiura ces modestes paroles?
A ce bon ménager donnez mille pistoles,
Et soyez asseuré comme i'en suis certain,
Qu'il n'aura rien de reste auant qu'il soit demain.

Tous ces gens-là ressemblent à celuy dont Horace fait la peinture, qui n'est iamais le mesme, & qui ne ressemble iamais à soy-mesme, tant il est sujet à prendre de nouuelles formes, & à faire des extrauagances. I'ay dit que plusieurs luy ressemblent, mais peut-estre qu'il s'en faut bien peu que tout le monde ne luy soit semblable. Il n'y a personne qui ne change tous les iours, & de dessein & de desir. Tantost il se propose d'auoir vne femme, & tantost vne amie. Tantost il veut estre le maistre, & tantost il veut faire croire qu'il n'y a point de meilleur esclaue que luy. Tantost-il s'éleue iusques à donner de l'enuie, & tantost il s'abaisse au dessous mesme des plus bas. Tantost il jette l'argent, & tantost il le va piller. C'est par là principalement qu'vn esprit se fait accuser de legereté; il paroist tantost sous vne forme, & tantost sous vne autre; & ce que i'estime le plus honteux, il est eternellement dissemblable à soy. Croyez que c'est vne belle chose que d'estre tousiours le mesme homme. En effect, il n'y a que le sage qui en soit capable; tous les autres changent sans cesse, tantost

ils paroiſſent moderez & graues, & tantoſt il n'y a rien de plus vain ny de plus prodigue. Enfin, nous changeons de perſonnage à tout moment, & touſiours nous repreſentons le contraire de celuy que nous venons de quitter. Faites en ſorte d'obtenir ſur vous cét auantage, que vous ſoyez toûſiours le meſme que vous vous eſtiez propoſé d'eſtre. Faites en ſorte qu'on ait touſiours ſujet de vous louër, ou qu'au moins on vous puiſſe touſiours connoiſtre. On peut dire auec raiſon de quelqu'vn que vous viſtes encore hier, Quel eſt cét homme-là ? qu'il eſt changé ! Pour moy, ie ne le connois plus.

EPISTRE CXXI.

ARGVMENT.

Diſpute touchant la connoiſſance que les animaux ont d'eux-meſmes.

IE me doute bien que vous diſputerez encore quand ie vous auray decidé vne petite queſtion qui nous a arreſtez aſſez long-temps. Vous demanderez vne autrefois ce que cela a de commun auec les mœurs ? Mais auſſi-toſt que vous crirez contre moy, ie vous en oppoſeray d'autres, contre qui vous aurez auſſi à diſputer, Poſidonius & Archideme. Ils ne refuſeront pas de deffendre cette cauſe, ils combateront contre vous, & ie ne parleray qu'apres eux. Tout ce qui eſt dans la Morale, ne regarde pas les bonnes mœurs. Vne choſe concerne l'aliment & la nourriture de l'homme ; Vne autre luy enſeigne ſes exercices. Il y en a vne qui ne s'applique qu'à le veſtir, & à luy apprendre la politeſſe ; vne autre à l'inſtruire, & vne autre à luy chercher des diuertiſſemens. Neantmoins toutes ces choſes regardent l'homme, encore qu'elles ne ſeruent pas toutes à le rendre meilleur. Il y a des enſeignemens qui touchent les mœurs d'vne façon, & d'autres qui les touchent d'vne autre ſorte. Quelques-vns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme, & pourquoy elle luy a donné la preéminence par deſſus les autres animaux, vous vous imaginez que ie me ſuis beaucoup éloigné

du diſcours des mœurs, mais vous vous trompez. Car comment connoiſtrez-vous quelles mœurs vous deuez ſuiure, & quel chemin vous deuez prendre, ſi vous ne ſçauez ce qui eſt le meilleur, & le plus auantageux à l'homme, & ſi vous ne connoiſſez ſa Nature. Vous ne reconnoiſtrez bien ce qu'il faut que vous faſſiez, & ce qu'il faut que vous éuitiez, que quand vous aurez appris ce que vous deuez à voſtre Nature. Ie veux apprendre, me direz-vous, à moins ſouhaitter, & à moins craindre. Oſtez-moy mes imaginations, & mes ſcrupules, enſeignez-moy que ce qu'on appelle felicité eſt vne choſe vaine & legere, & qu'on peut facilement y adjouſter vne ſyllabe. Ie ſatisferay à voſtre deſir, ie vous exhorteray aux vertus, ie perſecuteray les vices; & bien qu'on m'accuſe d'eſtre trop ſeuere, & trop paſſionné en cét endroit, ie ne ceſſeray point de les pourſuiure, de reprimer les concupiſcences, de crier contre les deſirs, & de couper le cours de ces voluptez, qui ſe termineront par des triſteſſes. Mais pourquoy ne le ferois-je pas, veu que nous ne deſirons que des maux, & que nos plaintes ne procedent bien ſouuent que des choſes meſmes qui nous ont donné du plaiſir? Cependant ie vous prie de me permettre de conſiderer des choſes qui ſemblent vn peu plus éloignées. Nous demandions ſi tous les animaux auoient quelque connoiſſance de leur conſtitution naturelle. Sans mentir, il ſemble qu'ils n'en ſoient pas entierement priuez; car ils ſe ſeruent de leurs membres promptement & à propos, comme s'ils y auoient eſté inſtruits; & il n'y en a point qui ne diſpoſe facilement des parties de ſon corps. Vn artiſan manie ſes inſtrumens ſans difficulté. Vn Pilote ſçait conduire le gouuernail d'vn vaiſſeau. Vn Peintre ſçait promptement diſcerner les diuerſes couleurs qu'il a miſes deuant luy, afin d'en faire vn portrait, & ſa main court auſſi viſte que ſes yeux ſur ſon ouurage. Ainſi les animaux ſe remuent comme il leur plaiſt, & ſe ſeruent facilement de leurs corps. Nous admirons les baſteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains, & de qui les actions ne ſont pas moins viſtes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes, les animaux l'obtiennent de la Nature. Perſonne ne ſe ſert de ſes membres auec peine. Perſonne ne demeure court dans l'vſage de ſoy-meſme, & les animaux eſtans nez pour ſe mouuoir, ſe remuent auſſi-toſt qu'ils ſont nez. Ils viennent au monde

auec cette ſcience, & naiſſent inſtruits par la Nature. Auſſi, me dira-on, les animaux ne ren uent les parties de leurs corps, que ſuiuant la diſpoſition que la Nature leur a donnée; parce que s'ils les remuoient d'vne autre façon, ils en reſentiroient de la douleur. Et par conſequent, ils ſont contraints, & c'eſt par crainte & non pas vo ontairement qu'ils marchent droits. Cela eſt faux, car les choſes qui ſe font par force, & comme par vne neceſſité, ſont lentes, & monſtrent bien par la lenteur de leur mouuement qu'on les force, & qu'on les contraint; mais l'agilité eſt vn mouuement volontaire. Tant s'en faut que la crainte de la douleur contraigne les animaux à ſe mouuoir, qu'au contraire ils taſchent de paruenir à leur mouuement naturel bien que la douleur s'y oppoſe. Ainſi vn enfant qui veut ſe tenir debout, & qu'on veut acc uſtumer à marcher tout ſeul; tombe auſſi-toſt qu'il commence à s'eſſayer, & ſe releue en pleurant, iuſqu'à ce que par la douleu il ſoit enfin arriué à ce que la Nature demande. Il y a des animaux, dont le dos eſt couuert d'vne écaille forte & dure, qui eſtans renuerſez, font tous les efforts dont ils ſont capables pour ſe retourner, leuent les pieds, les courbent & les recourbent, tant qu'ils ſe ſoient enfin remis dans leur ſituation naturelle. Vne tortuë renuerſée ne ſent aucune douleur, & neantmoins elle n'a point de repos iuſqu'à ce qu'elle ſoit dans ſon eſtat naturel. Elle ne ceſſe point de ſe debattre, & ne met point de fin à ſon effort, qu'elle ne ſe trouue ſur ſes pieds. Tous les animaux ont donc quelque ſentiment & quelque connoiſſance de leur conſtitution naturelle. De là vient cette facilité qu'ils ont à remuer leur corps; & nous n'auons point de plus fort témoignage qu'ils naiſſent auec cette connoiſſance, que de voir qu'il n'y a point d'animal qui ſoit, pour ainſi dire, apprentif dans l'vſage de ſoy-meſme, & dans le mouuement qui luy eſt propre. Cette conſtitution, me peut-on dire, n'eſt autre choſe, ſelon l'opinion des Stoïciens, que la principalle partie de l'ame, qui ſe répand en quelque ſorte ſur le corps. Mais comment vn enfant pourra-il comprendre vne choſe ſi obſcure & ſubtile, & que vous *pouuez* à peine expliquer ? Il faut donc neceſſairement que *tous les* animaux naiſſent Dialecticiens, pour entendre cette *definition*, que la plus grande partie des ſçauans ne ſçauroit entendre. Ce que vous m'objectez ſeroit veritable, ſi ie diſois que les ani-

maux comprennent la definition de leur conſtitution. Car il eſt plus facile de connoiſtre cette conſtitution par la Nature, que de l'expliquer par le diſcours. Ainſi vn enfant ne connoiſt pas ce que c'eſt que conſtitution, mais il connoiſt ſa conſtitution; il ne ſçait pas ce que c'eſt qu'vn animal, mais il ſent bien qu'il eſt animal. Outre cela, l'on peut dire, qu'il connoiſt ſa conſtitution groſſierement, & en quelque ſorte. Nous ſçauons bien que nous auons vne ame; mais nous ne ſçauons pas ce que c'eſt, où elle eſt, quelle elle eſt, & d'où elle tire ſon origine. Enfin, comme nous ſentons noſtre ame, encore que nous ne connoiſſions ny ſa Nature ny ſon lieu; ainſi tous les animaux ont vn ſentiment de leur conſtitution & de leur naturel. Car il faut neceſſairement qu'ils ſentent ce qui leur fait ſentir toutes les autres choſes. Il faut qu'ils connoiſſent la puiſſance à laquelle ils obeïſſent, & par laquelle ils ſont conduits; il n'y a perſonne qui ne ſente qu'il y a quelque choſe en luy qui remuë ſes paſſions; mais il ne peut dire ce que c'eſt. Il ſent bien quelque effort, & ie ne ſçay quoy qui le pouſſe; mais il ne ſçait pas ce que c'eſt, & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn ſentiment de leur ame, mais il eſt obſcur & caché. Vous m'objecterez que nous diſons que tout animal eſt accommodé à ſa conſtitution. Que la conſtitution de l'homme eſt d'eſtre raiſonnable, que partant l'homme s'accommode auec ſoy-meſme, non comme animal ſimplement, mais comme animal raiſonnable. En effect, il ne s'eſtime, & n'eſt precieux à ſoy-meſme, que par la raiſon qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accommoder auec vne conſtitution raiſonnable, s'il n'eſt pas encore raiſonnable? Ie répons à cela, que chaque âge a ſa conſtitution particuliere. L'enfance à ſa conſtitution, la ieuneſſe la ſienne, & tout de meſme la vieilleſſe; Et chacun eſt accommodé à la conſtitution en laquelle il ſe trouue Vn enfant n'a-il point de dents? c'eſt la conſtitution où il doit eſtre. Les dents luy ſont-elles venuës? c'eſt-là la conſtitution de l'âge où il eſt. Ainſi cette herbe qui doit monter en épy, eſt d'vne autre conſtitution quand elle eſt encore petite, & qu'elle commence à ſortir de terre, que quand elle eſt montée, & qu'elle s'eſt renduë capable de porter ſa petite charge. Elle eſt autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baiſſer la teſte ſous la peſanteur de ſon fardeau, que quand ſon épy eſt formé & tout preſt de

rendre ſon grain. En quelque conſtitution qu'elle ſe trouue, elle s'y maintient, elle s'y accommode. L'âge d'vn enfant eſt autre que celuy d'vn ieune-homme, & autre l'âge d'vn vieillard que d'vn ieune-homme. Ie ſuis toutesfois le meſme que i'eſtois eſtant enfant, & dans les âges qui ſuiuent l'enfance. Ainſi encore que chacun change de temps en temps, de conſtitution, neantmoins la determination de ſa conſtitution eſt touſiours la meſme. Et certes la Nature ne nous determine point ou pour l'enfance, ou pour la ieuneſſe, ou pour la vieilleſſe, mais pour nous-meſmes. Vn enfant eſt donc accommodé à la conſtitution qui eſt propre à vn enfant, & non pas à celle qui doit eſtre propre à vn ieune-homme. Mais s'il paſſe enſuitte à quelque choſe de plus grand, on ne doit pas conclure de là que la conſtitution où il eſtoit en naiſſant, n'eſtoit pas ſelon ſa Nature. Premierement l'animal eſt determiné pour luy-meſme. Car il doit y auoir quelque choſe où ſe rapportent toutes les autres. Ie deſire la volupté; pour qui? pour moy; & par conſequent, c'eſt pour moy que ie trauaille. Ie taſche d'éuiter la douleur; pour qui? pour moy, & par conſequent, c'eſt pour moy que ie prends du ſoin. Si ie fais toutes choſes par le ſoin que i'ay de moy-meſme, il faut demeurer d'accord que le ſoin que i'ay de moy-meſme, marche deuant toutes choſes. Ce ſoin ſe trouue dans tous les animaux, & ne s'y met pas par hazard; mais il prend naiſſance auec eux. La Nature produit ſes fruicts, & ne les jette pas, comme par dédain; & parce que la garde la plus proche eſt touſiours la plus ſeure & la meilleure, chacun a eſté donné en garde à ſoy-meſme. C'eſt pourquoy, comme i'ay deſia dit, les plus petits, & les plus foibles animaux, ne ſont pas ſi-toſt nez qu'ils reconnoiſſent ce qui peut leur eſtre nuiſible, & font effort pour l'euiter; Et comme ils ſont ordinairement le but des oyſeaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole ſur leur teſte. Il n'y a point d'animaux qui ne naiſſent auec l'apprehenſion de la mort. Mais comment, me direz-vous, vn animal qui vient de naiſtre, peut-il auoir la connoiſſance de ce qui luy eſt ſalutaire, & de ce qui luy eſt nuiſible? *Il eſt* icy queſtion de ſçauoir s'il en a connoiſſance, & non pas *comment* il en a connoiſſance. Or il eſt manifeſte qu'ils *en* ont connoiſſance, en ce qu'ils ne feroient rien dauantage, quand vous leur auriez donné cette connoiſſance. Pourquoy vne poul-

le ne fuit-elle pas d'vn paon ou d'vne oye, & qu'elle fuit d'vn épreuier qu'elle n'aura iamais veu, & qui eſt beaucoup plus petit? Pourquoy des pouſſains craignent-ils vn chat, & qu'ils ne craignent pas vn chien? Ainſi il eſt manifeſte qu'ils ont vne connoiſſance de ce qui leur eſt nuiſible, & qu'ils ne l'ont point acquiſe par experience. Car auant que d'auoir éprouué ce qui peut leur eſtre nuiſible, ils ſe mettent en peine de l'éuiter. Mais afin que vous ne penſiez pas que cela ſe faſſe par hazard, ils ne craignent que les choſes qu'ils ont iuſte ſujet de craindre, & ne les mettent iamais en oubly. Ils ſont auſſi prompts à fuyr ce qui leur eſt prejudiciable, qu'ils ſont vigilans à s'en garder. Dauantage ils ne deuiennent pas plus timides pour viure plus long-temps. D'où l'on peut reconnoiſtre que l'experience ne leur a pas donné cette connoiſſance, mais vn amour naturel de leur conſeruation & de leur ſalut. Les choſes que l'vſage enſeigne, ne viennent que lentement dans noſtre connoiſſance, & ne s'apprennent iamais de la meſme ſorte; mais on apprend en vn inſtant & touſiours de la meſme façon, tout ce qu'enſeigne la Nature. Si neantmoins, vous le deſirez, ie vous diray comment toute ſorte d'animal peut connoiſtre ce qui luy eſt contraire. Il ſent qu'il eſt fait de chair, & connoiſt par ce moyen ce qui peut couper la chair, ce qui la peut brûler, & ce qui eſt capable de luy faire mal. Il ſe repreſente comme vne choſe funeſte & épouuentable l'image des animaux, qui ſont armez pour ſa perte. En effect, ces choſes-là ſont conjointes, & dépendent l'vne de l'autre; car en meſme temps qu'vn animal ſonge à ſa conſeruation, il cherche ce qui peut luy eſtre vtile, & redoute tout ce qui peut luy eſtre nuiſible. Nous auons naturellement horreur de toutes les choſes qui nous ſont contraires; Et tout ce que la Nature enſeigne, ſe fait, comme ſans y penſer, & ſans autre raiſonnement. N'auez-vous iamais remarqué auec combien d'induſtrie les abeilles trauaillent à leurs petits logemens? N'auez-vous iamais pris garde à cette intelligence qui paroiſt dans la diſtribution de leur trauail? Ne confeſſerez-vous pas que la toile d'vne araignée eſt vn ouurage inimitable à tous les hommes? Auec combien d'addreſſe entre méle-t-elle ſes filets? Les vns ſont tendus tout droits, comme pour ſeruir à ourdir la toile; D'autres y ſont entrelaſſez en rond, & ſont les plus déliez pour prendre comme

dans des rets les petits animaux à qui elle tend ce piege. L'araignée naiſt auec cét art, elle ne l'apprend pas par l'experience. Il n'y a donc point d'animal qui ſoit mieux inſtruit qu'vn autre, & qui en ſçache dauantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignées ſont pareilles, & que toutes les ruches ſont faites de la meſme ſorte. Ce que l'art & l'experience enſeignent, eſt incertain, & inégal; mais ce que la Nature enſeigne, eſt touſiours de meſme façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plûtoſt enſeigner aux animaux que le moyen de ſe defendre, & la connoiſſance d'eux-meſmes. C'eſt pourquoy ils reçoiuent leur ſcience en meſme-temps que la vie, & il ne ſe faut pas eſtonner s'ils naiſſent auec vne choſe, ſans laquelle ils naiſtroient inutilement. La Nature leur a donné ce premier moyen, de s'vnir & de s'aymer; & en effect, ils n'euſſent pû ſe maintenir s'ils n'y euſſent eſté portez d'eux-meſmes. Veritablement cela tout ſeul n'euſt ſeruy de rien; mais auſſi ſans cela, tout le reſte euſt eſté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal, qui ſe mépriſe, ou qui ait pour ſoy quelque negligence. Il y a meſme dans les plus lourds, & dans les plus brutaux, ie ne ſçay quelle viuacité, quand il s'agit de la conſeruation de leur vie. Et vous verrez, ſi vous voulez y prendre garde, que ceux qui ne ſeruent de rien aux autres, ne manquent pour eux ny de ſoin, ny de vigilance.

EPISTRE CXXII.

ARGVMENT.

I. Contre ceux qui font de la nuict le iour, & du iour la nuict.
II. Qu'il n'y a rien qui ne ſoit facile à ceux qui ſuiuent la Nature.

I. LEs iours commencent à diminuer, ils ſont deſia plus courts qu'ils n'eſtoient; neantmoins ils ſeront encore aſſez longs ſi on veut ſe leuer auec le Soleil, & qu'on s'employe à autre choſe qu'à aller tous les matins témoigner par des reuerences, à vn homme encore endormy, qu'on eſt ſon valet & ſon eſclaue. Celuy-là ſans doute eſt vn laſche, qui n'a les yeux qu'à moitié ouuerts, quand le Soleil eſt deſia bien haut, & qui ne commence à s'éueiller qu'à Midy. Il y en a beaucoup

coup que la molleſſe accable de telle ſorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'vſage du iour & de la nuict, & qui ne commencent à ouurir les yeux encore appeſantis de la débauche du iour precedent, que quand la nuict commence à paroiſtre. Telle eſt la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis ſous nos pieds de l'autre coſté de la terre,

La nuict les va trouuer quand le iour nous vient voir

Ainſi la vie, & non pas le païs de ces débauchez eſt contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui ſont Antipodes de ceux qui viuent dans la meſme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caton, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez vous donc imaginer qu'ils ſçachent comment il faut * voir, eux qui ne ſçauent pas quand il faut * voir ? Cependant ils craignent la mort, bien qu'ils ſe ſoient eux-meſmes enſeuelis tous vifs; & ſont d'auſſi mauuais augure, que ces funeſtes oyſeaux, qui ne volent que de nuict. Bien qu'ils paſſent leurs nuicts dans le vin & dans les parfums, & qu'ils employent tout le temps de leurs veilles deſordonnées en des repas delicieux; toutesfois ils ne font pas des feſtins mais ils font leurs funerailles. Car au moins, on peut dire qu'ils ſont morts durant le iour. Il n'y a point de iours qui ſemblent longs à celuy qui fait quelque choſe; & ſi nous conſiderons la vie, nous confeſſerons ſans doute que l'action eſt vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la trouuons trop courte, & que nous la voulions allonger, faiſons en ſorte de borner la nuict, & donnons-en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obſcurs les oyſeaux qu'on veut engraiſſer pour les feſtins; & parce qu'on ne leur fait prendre aucun exercice, ils deuiennent plus gras & plus peſans, & leurs membres ſe couurent d'vne graiſſe qui n'eſt inutile que pour eux. Ainſi ces hommes qui ſe ſont conſacrez aux tenebres, & à la débauche, paroiſſent bien toſt affreux & difformes. En effect, ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils ſont languiſſans & palles, & bien qu'ils ſoient encore viuants, ils ont la charnure d'vn mort. Mais ie puis dire aſſeurément que ce n'eſt pas là leur plus grand mal. Si leur corps eſt dans les tenebres, leur ame y eſt encore dauantage. Celuy-là eſt endormy pour tout ce qui le regarde, & celuy-cy ne void preſ-

* Viure.

* Viure.

que goûtte, & porte enuie aux aueugles. Qui a iamais ſouhaitté des yeux pour ne s'en ſeruir que dans les tenebres ? Me demandez vous d'où vient cette deprauation de l'eſprit ? de l'auerſion qu'on a pour la lumiere. Toutes ſortes de vices combattent contre la Nature, & ſont tous ennemis de l'ordre & des bons eſtabliſſemens. Le but & la fin de la diſſolution, c'eſt de ſe réjouyr dans le mal ; & non ſeulement de s'écarter de l'honneur & de la vertu, mais de s'en éloigner tout autant qu'il eſt poſſible. Mais ne vous ſemble-il pas auſſi que ceux-là viuent contre la Nature qui boiuent à jeun, & en s'éueillant,

Qui rempliſſent de vin leurs veines épuiſées,

Et qui ne mangent point qu'ils ne ſoient yures ? Ce vice eſt celuy des ieunes-hommes, qui veulent reparer leurs forces. Ils boiuent, ou pluſtoſt ils yurognent à l'entrée meſme du bain, parmy ceux qui ſont deſia dépouïllez, afin qu'en beuuant ſouuent & à longs traits, ils puiſſent reſſerer la ſueur qu'ils ont excitée. C'eſt vne choſe commune que de boire apres les repas ; les villageois meſmes, & ceux qui ignorent la veritable volupté, ſe gouuernent de la ſorte. Le vin donne plus de plaiſir quand il ne flotte point ſur la viande, & qu'il penetre facilement iuſques dans les nerfs. L'yureſſe leur plaiſt dauantage dans vn eſtomach tout vuide. Ne vous ſemble-t-il pas auſſi que ceux-là viuent contre la Nature qui ſe déguiſent en femme, qui veulent paroiſtre ieunes, quand le temps en eſt paſſé, qui ſe peignent & ſe contrefont pour faire éclater en eux quelque apparence de ieuneſſe ? Que peut on faire de plus déplorable & de plus cruel ? Il ne ſera donc iamais homme, afin qu'vn homme abuſe de luy plus long-temps ? Et l'âge ne le retirera pas d'vn crime dont la honte qu'il fait à ſon ſexe, deuroit deſia l'auoir retiré ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature, qui veulent des roſes en Hyuer ? & qui par le moyen d'vne eau moderément échauffée, & par la rencontre d'vn certain degré de chaleur, font croiſtre en Hyuer vn Lys, qui eſt vne fleur du Prin-temps ? Ceux-là ne viuent ils pas contre la Nature, qui plantent des vergers ſur le ſommet des hautes tours ? qui ont ſur leurs maiſons des foreſts d'arbres, dont les racines ſont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Na-

ture; qui baſtiſſent ſur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croyroient pas ſe baigner aſſez delicieuſement, ſi leurs bains n'eſtoient battus par les flots, & par les tempeſtes? Ainſi dés qu'ils ont commencé à vouloir toutes choſes contre l'vſage & l'intention de la Nature, ils ſe ſont entierement eſloignez des regles de la Nature. Le iour eſt il venu, il eſt temps de dormir pour eux. La nuict & l'heure du repos eſt-elle venuë, ils commencent à faire leurs exercices, ils ſe font porter en chaiſe, il ſe font ſeruir à diſner? Le point du iour commence-il à paroiſtre, il eſt temps de ſouper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'eſt vne baſſeſſe & vne lâcheté que de viure comme les autres. Ils ne veulent point du iour ordinaire, ils ſe veulent faire vn matin, qui leur ſoit propre & particulier. Pour moy, ie conſidere ces gens-là, comme deſia morts. Car enfin, que s'en faut-il qu'ils ne ſoient morts, & qu'on ne faſſe leurs funerailles, puis qu'ils ſont touſiours enſeuelis dans la nuict, & qu'on ne void à l'entour d'eux que des flambeaux & des torches? Il me ſouuient de pluſieurs qui menoient en meſme temps vne meſme vie; mais il me ſouuient ſur tout, d'Attilius Butta, qui auoit eſté Preteur. Comme ce mal-heureux qui auoit mangé vn grand patrimoine, confeſſoit vn iour ſa pauureté à Tibere; Certes, luy repondit ce Prince, vous vous eſtes réueillé bien tard. Montanus Iulius, ce Poëte aſſez ſupportable, qui a eſté connu par les faueurs, & par la diſgrace de Tibere, décriuoit ordinairement dans les Vers qu'il recitoit, le leuer & le coucher du Soleil. De ſorte que comme quelqu'vn ſe fut faſché de l'auoir entendu reciter tout vn iour de ſes Vers, & qu'il euſt dit que c'eſtoit vn importun, qu'il ne falloit plus aller entendre; Natta Pinarius répondit, que pour luy il ne croyoit pas le pouuoir traitter plus ciuilement, que de l'entendre, depuis le leuer iuſques au coucher du Soleil. Mais comme il euſt vne autre fois recité ces Vers,

Deſia le Dieu du iour ramenoit la lumiere, &c.

Varus Cheualier Romain, qui eſtoit compagnon de L. Vinicius, & qui cherchoit les bonnes tables, où ſes médiſances & ſes railleries luy faiſoient meriter ſa place, s'écria tout haut, Butta commence à s'endormir. Et apres cela, comme ce Poëte euſt continué de reciter, & qu'il euſt dit ces autres Vers,

Desia l'obſcure nuit du Soleil ennemie,
Impoſe le ſilence à la terre endormie.

Le meſme Varus dit auſſi toſt; il eſt nuict, il faut que ie ſorte & que ie me trouue au leuer de Butta, pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu, que la façon de viure dereglée, & que pluſieurs, comme i'ay dit, ont menée en vn meſme temps. Or quelques vns viuent de la ſorte, non parce qu'ils s'imaginent que la nuict a quelque choſe de plus plaiſant que le iour; mais parce que ce qui eſt ordinaire, leur déplaiſt, & que la lumiere eſt inſupportable à vne mauuaiſe conſcience. D'ailleurs celuy qui ſouhaitte ou qui mépriſe toutes choſes, ſelon qu'elles couſtent beaucoup, ou qu'elles couſtent peu, dédaigne le iour qui ne couſte rien, & qui ſe donne gratuittement. Outre cela les débauchez veulent faire parler d'eux, tandis qu'ils viuent; car ſi l'on n'en parle point ils ne penſent pas auoir vécu. Ils ne ſont donc iamais contens, qu'ils n'ayent fait quelque choſe qui faſſe du bruit. Pluſieurs mangent leur bien, pluſieurs ont des amies; & ſi vous voulez eſtre en eſtime parmy eux, vous deuez faire non pas ſeulement la débauche, mais quelque notable extrauagance; car on ne parle point des débauches commune dans vne ville ſi occupée. I'ay quelquefois ouy dire à Pedo Albinouanus, qui faiſoit fort bien vn compte, qu'il auoit demeuré prés de la maiſon de Sp. Anius, qui eſtoit de cette troupe de Loups-garoux. Comme i'eſtois ſon voiſin, dit-il, i'entendis vn iour ſur les neuf heures du ſoir vn bruit de verges; ie demanday auſſi-toſt ce qu'il faiſoit, & l'on me dît qu'il ſe faiſoit rendre compte. I'entendis crier enuiron ſur le minuict; Ie demanday ce que c'eſtoit, & on me dît qu'il apprenoit à chanter, & qu'il exerçoit ſa voix. A deux heures apres minuict, ie demanday d'où venoit vn bruit de roues que i'entendois. On m'apprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous coſtez dans la maiſon; on appelle les Laquais, les Sommeliers, les Cuiſiniers ſe remuent, & font du bruit. Ie demanday ce que c'eſtoit; On me dît, que Monſieur eſtoit ſorty du bain, & qu'il demandoit du vin & ſon boüillon. Vous croirez peut-eſtre, diſoit-il, que ſon ſouper duroit iuſqu'au iour. Non, non, ne luy faites pas ce tort-

Il viuoit bien plus ſobrement, il eſtoit meilleur ménager du iour, il ne perdoit rien que la nuict. C'eſt pourquoy Pedo répondit à quelques-vns qui le croyoient auare & ſordide, qu'ils pouuoient bien adjouſter à cela, qu'il ne brûloit que de l'huile. Enfin, vous ne deuez pas vous eſtonner ſi l'on trouue tant de diuerſes proprietez des vices. Il y en a de pluſieurs ſortes, ils ont vne infinité de faces; & il eſt impoſſible d'en conceuoir toutes les eſpeces. Au contraire, la vertu eſt toute ſimple, au lieu que le mal a pluſieurs plis & replis, & prend tous les deſtours qu'il vous plaiſt.

I I. Ceux qui ſuiuent le chemin que la Nature leur enſeignent marchent touſiours d'vn meſme train; ils trouuent toutes choſes faciles, ils ne ſont point embaraſſez; & le changement qui ſe fait en eux, n'eſt preſque pas remarquable. Mais les autres ſont dans vne inquietude perpetuelle, ils ne peuuent eſtre bien auec perſonne, ny auec eux-meſmes. Pour moy ie penſe que le dégouſt qu'ils ont de la vie commune & ordinaire, eſt la cauſe de cette maladie. Comme ils veulent eſtre differens des autres, par la ſumptuoſité de leurs habits, par la magnificence de leurs feſtins, par la beauté de leurs caroſſes; ils s'en veulent auſſi ſeparer par l'vſage, & par la diſpoſition du temps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie, & de qui elle eſt la recompenſe, dédaignent les fautes communes, & n'en veulent faire que de ſignalées. C'eſt la maniere de viure de ces fameux débauchez, qui ne vont, pour ainſi dire, que contre le cours de la Nature. Viuons donc, Lucilius, comme la Nature l'enſeigne, & ne nous écartons point du chemin qu'elle nous monſtre. Toutes choſes ſeront faciles à ceux qui ſuiuront cette voye, & qui voudra viure d'vne autre façon, n'aura pas vn autre ſuccez, que s'il vouloit remonter vn torrent.

EPISTRE CXXIII.

ARGVMENT.

I. Que les moindres viandes deuiennent bonnes & ſouhaitables par la faim; & meſme par vne ferme reſolution de l'ame.
II. Que les riches s'y doiuent accouſtumer, comme pouuans quelque iour en auoir beſoin.
III. Qu'on ne doit point deſirer ce qu'on ne ſçauroit auoir, & qu'on peut aiſément ſe paſſer de quantité de choſes ſuperfluës.
IV. Qu'il y a deux choſes, dont l'vne nous attire, & l'autre nous rebute.

I. IL y auoit deſia long-temps qu'il eſtoit nuict, & ie me ſentois laſſé pluſtoſt par l'incommodité, que par la longueur du chemin, lors que i'arriuay à ma maiſon d'Alban. Ie n'y trouuay rien de preſt que moy-meſme. C'eſt pourquoy ie m'allay delaſſer ſur le lict, où ie me conſolay de la longueur de mon Cuiſinier & de mon Boulanger. Ie conſideray en cette occaſion, qu'il n'y a rien de ſi faſcheux qu'on ne puiſſe ſupporter doucement, & qu'il n'y a rien qui ſoit capable de nous faſcher, ſi nous meſmes en nous faſchant, nous n'en faiſons naiſtre vn ſujet. Hé bien mon Boulanger n'a point de pain; mais mon Concierge, mais mon Portier, mais mon Fermier en ont chez eux. Mais c'eſt de mauuais pain, dites-vous. Attendez vn peu & il deuiendra fort bon, la faim vous le conuertira bien-toſt en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me l'ordonne; i'attendray donc patiemment, & ie ne mangeray point que ie ne commence à auoir de bon pain, ou que ie n'aye ceſſé d'auoir du dégouſt pour le mauuais pain.

II. Il faut s'accouſtumer à viure de peu de choſe. Il arriue vne infinité de difficultez, ou des temps, ou des lieux, qui peuuent retarder les repas des plus grands Seigneurs, quelque bonne prouiſion qu'on ait faite de tout ce qui ſembloit leur eſtre neceſſaire. Perſonne ne peut auoir tout ce qu'il deſire. Mais il eſt au pouuoir de tout le monde de ne pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun peut ſe contenter de ce qu'on preſente deuant luy. Vn ventre ſobre & patient, fait vne

grande partie de la liberté. On ne ſçauroit croire combien ie prends de plaiſir qua ma laſſitude ſe perde d'elle-meſme. Ie ne veux point qu'on me frotte, ie ne cherche point les bains, ny d'autre remede que le temps. Le repos nous oſte ce que le trauail nous a donné. De quelque façon que ſoit ce ſouper, il me ſera plus agreable qu'vn grand feſtin. I'ay quelquesfois éprouué mon eſprit ſur le champ; & en effect, c'eſt l'épreuue la plus aſſeurée, & la meilleure qu'on en puiſſe faire. Car quand il s'eſt preparé, & qu'il s'eſt diſpoſé à la patience, on ne peut pas ſi bien connoiſtre combien il a de forces & de veritable fermeté. Les meilleures marques qu'il en puiſſe donner, ſont celles qu'il donne ſur le champ. Et l'on doit en eſtre entierement aſſeuré, ſi non ſeulement il reçoit les choſes fâcheuſes ſans murmurer; mais s'il les regarde de bon œil, & ſans s'émouuoir; s'il ne s'en eſt pas mis en colere; s'il n'a point conteſté pour les receuoir; ſi en ne deſirant rien, il s'eſt luy-meſme donné ce qu'on luy deuoit donner; s'il a enfin reconnu que ſi quelque choſe manquoit, c'eſtoit à ſon ordinaire, & non pas à luy. Nous ne connoiſſons iamais combien il y a de choſes ſuperfluës, que quand elles ont commencé à nous manquer. Car nous nous en ſeruions non pas à cauſe que nous en auions beſoin, mais parce que nous les auions. De combien de choſes auons-nous vſé, parce que les autres en vſoient? Vne des plus grandes cauſes de nos maux, c'eſt que nous viuons à l'exemple des autres, & que nous ne nous laiſſons pas conduire par la raiſon, mais par la couſtume. Si peu de monde faiſoit vne choſe, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais auſſi-toſt qu'elle eſt en vſage chez pluſieurs, nous ne manquons pas de la ſuiure; comme ſi ce qui eſt le plus pratiqué, eſtoit auſſi le plus honneſte. Et enfin, dés qu'vne erreur eſt deuenuë publique, elle nous tient lieu de vertu. On ne veut plus aujourd'huy voyager, ſi l'on ne fait marcher deuant vne Caualerie * de Numides, & des bandes de Courreurs. Il eſt honteux de n'auoir pas vn train qui faſſe écarter du chemin ceux que l'on y peut rencontrer, & qui donne à connoiſtre par vn gros nuage de pouſſiere, que c'eſt vn homme de condition qui voyage. Chacun ſe veut méler d'auoir des mulets qui portent de la vaiſſelle, ou de cryſtal, ou d'agate, grauée par la main des plus fameux ouuriers. Il y auroit de la honte qu'on ne ſçeût pas que vous

*Les gens de condition auoiēt dans leur train en voyageāt des Caualiers Numides & Affriquains.

eſtes eſſez magnifique, pour faire porter des meubles qui ſe peuuent rompre facillement. Chacun fait traîner ſes fauoris en caroſſe, ayans le viſage frotté, ou pour mieux dire, enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puiſſe pas offencer leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'vn à voſtre ſuitte, dont le viſage ne fût pas aſſez beau pour meriter d'eſtre conſerué.

III. Il faut faire en ſorte d'éuiter la conuerſation de ces ſortes de perſonnes. Ce ſont eux qui enſeignent les vices, & qui les portent de tous coſtez. On s'eſtoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus méchans que ceux qui font courir de part & d'autre les flatteries, & les paroles qu'ils ont entenduës; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Le langage de ces gens-là eſt tout à fait pernicieux. Car encor qu'il ne nuiſe pas d'abord, il laiſſe dans l'ame des ſemences qui ne manquent pas de germer bien-toſt; Et quand meſme nous ne ſommes plus auec eux, le mal qu'ils ont commencé, nous ſuit, pour ſe réueiller bien-toſt apres. Comme ceux qui viennent d'entendre vne muſique, s'en retournent, les oreilles pleines d'vne harmonie, qui les empeſche d'auoir d'autres penſées, & de ſonger aux choſes ſerieuſes; Ainſi le langage des flatteurs, & de ceux qui loüent les vices, demeure plus long-temps dans l'ame que dans les oreilles; & il eſt bien difficile de faire ſortir de l'eſprit, vne parole qui luy plaiſt. Elle nous pourſuit par tout, elle conſerue touſiours ſes charmes, & reuient de temps en temps dans noſtre memoire. Il eſt donc neceſſaire de fermer les oreilles aux mauuais diſcours, & principalement lors qu'ils commencent. Car auſſi-toſt qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont eſté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous bleſſer. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philoſophie, la Iuſtice, ne ſont qu'vn ſon de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'vne felicité, qui conſiſte à mener vne plaiſante vie. Que faire toutes choſes librement, & ſe ſeruir de ſon bien, eſt ce qu'on appelle viure. Que c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Que les iours s'écoulent, & que noſtre vie s'enfuit ſans eſperance qu'elle reuienne. Pourquoy ne ferons-nous pas ce qui nous donne du plaiſir? Et tandis que nous ſommes capables de gouſter les voluptez, & que noſtre âge les demande, ne les donnerons-nous pas à noſtre vie, qui ne ſera pas touſiours

en

en eſtat de les receuoir? Pourquoy par la ſobrieté irons-nous volontairement au deuant de la mort? Pourquoy nous priuerons-nous ſi-toſt de ce qu'elle nous oſtera trop toſt? Vous n'auez point de Maiſtreſſe, vous ſortez tous les iours ſans auoir mangé; & vous mangez de telle ſorte, qu'il ſemble que vous deuiez rendre compte de tous vos morceaux à voſtre pere. Ce n'eſt pas viure que de viure ainſi; c'eſt trauailler ſeulement pour vn ſucceſſeur. N'eſt-ce donc pas vne extréme folie d'amaſſer toutes choſes pour vn heritier, & ſe les refuſer à ſoy-meſme, afin que l'eſperance d'vne grande ſucceſſion vous faſſe vn ennemy d'vn amy? Car enfin, plus il receura par voſtre mort, & plus il s'en réjouïra. Vous vous deuez mocquer de ces mornes & ſeueres Cenſeurs de la vie d'autruy, de ces ennemis de la leur, de tous ces pedagogues publics; vous ne deuez point douter qu'vne vie voluptueuſe ne ſoit preferable à vne bonne reputation. Il ne faut pas moins éuiter ces trompeuſes voix, que celles qu'Vliſſe ne voulut point ouyr ſans eſtre lié. Elles produiſent les meſmes effects; Elles vous arrachent de voſtre patrie, de vos parens, de vos amis & de la vertu; & vous precipitent dans vne vie qui vous comble de miſere & de honte. N'eſt-il pas donc plus auantageux de ſuiure les bons chemins, & de vous laiſſer conduire à ce point, que ce qui eſt honneſte & vertueux, faſſe vos plaiſirs & vos delices.

I V. Or nous paruiendrons à ce bien, ſi nous conſiderons qu'il y a deux ſortes de choſes, dont les vnes nous appellent, & les autres nous rebuttent. Celles qui nous appellent, ſont les richeſſes, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes les autres qui nous flattent, & qui nous plaiſent. Celles qui nous rebuttent, ſont le trauail, la mort, & la douleur, l'ignominie, la pauureté Nous deuons donc nous exercer à ne point craindre les vnes, & à ne point deſirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, fuyons celles qui nous appellent, & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'auez-vous iamais pris garde à la contenance diuerſe de ceux qui montent & qui deſcendent? Ceux qui deſcendent, panchent en arriere, & ceux qui montent, panchent en deuant. Car ſi en deſcendant vous baiſſez le viſage vers la terre, & qu'en montant vous panchez le dos en arriere, il eſt mal-aiſé, Lucilius, que vous ne tombiez en chemin. On deſcend pour

aller aux choſes rudes & difficiles ; il faut comme pouſſer le corps en montant, mais il le faut retenir en deſcendant. Mais penſez-vous que ie vouluſſe faire croire qu'il n'y en a point d'autres, dont le diſcours ſoit dangereux, que celuy de ceux qui louent la volupté, & qui font craindre la douleur, comme vne choſe redoutable d'elle meſme ? Ie croy, certes, que ceux là nous ſont encore funeſtes, qui nous exhortent aux vices, ſous pretexte de faire valoir la ſecte des Stoïciens, en diſant qu'il n'y a que le ſage qui ſçache aymer, qu'il n'y a que luy qui ſçache faire bonne chere, qui ſçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander iuſqu'à quel âge on doit aymer les ieunes-hommes ; Mais laiſſons aux Grecs cette honteuſe façon de viure, & entendons de meilleures choſes. Perſonne ne deuient homme de bien par hazard, il faut trauailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté, c'eſt vne choſe vile & baſſe, dont on ne doit point faire d'eſtat. Elle nous eſt commune auec les beſtes, l'on y void courir les moindres & les plus mépriſables des animaux. La gloire n'eſt rien qu'vn beau ſonge ; elle eſt plus legere, & paſſe plus viſte que le vent. La pauureté n'eſt qu'vn mal pour ceux qui ne la ſçauroient endurer ; & la mort meſme n'eſt pas vn mal. Pourquoy donc vous en plaindrez-vous ? Il n'y a qu'elle qui rende iuſtice à tous les hommes, elle n'en traitte pas vn mieux que l'autre, elle les ſçait tous égaler. La ſuperſtition eſt vne erreur furieuſe. Elle craint ceux qu'on doit aymer, & outrage ceux qu'elle reſpecte. Car enfin, n'eſt ce pas vne meſme choſe, ou que vous ne connoiſſiez point de Dieux, ou que vous n'honnoriez pas les Dieux ? Voila les choſes qu'il faut apprendre, & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philoſophie s'employe à donner des excuſes aux vices. Le malade ne doit point eſperer de gueriſon, ſi le Medecin luy ordonne de faire la débauche, & des excez.

EPISTRE CXXIV.

ARGVMENT.

I. Que le bien ſe connoiſt par la raiſon, & non par le ſens.
II. Que les enfans en ſont incapables.
III. Qu'on ne le peut auoir parfaitement, que quand la raiſon eſt parfaite.

I. *IE veux expoſer à ta veuë*
Diuers preceptes anciens,
Dont la verité reconnuë
Peut te mettre au comble des biens.
Mais il faut que tu te propoſes
D'écouter attentiuement
Auſſi bien les petites choſes
Que le plus haut enſeignement.

Ie ne penſe pas que vous refuſiez de les entendre, & que quelques ſubtilitez ſoient capables de vous en dégouſter. Il n'eſt pas de la politeſſe, dont vous faites profeſſion, de n'affecter que les grandes choſes. Comme i'approuue que vous faſſiez profit de tout, & que ie ſçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez, qui n'aboutiſſent à rien, ie feray maintenant en ſorte que vous n'aurez point de ſujet de vous plaindre. Il eſt queſtion de ſçauoir ſi le bien ſe connoiſt par l'entendement ou par le ſentiment; & l'on adjouſte à cela, qu'il ne ſe trouue point dans les beſtes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au deſſus de toutes choſes, & qui en font le ſouuerain bien, eſtiment qu'il eſt attaché aux ſens. Pour moy qui l'eſtablis dans l'eſprit, ie penſe que le ſouuerain bien, eſt vne choſe intellectuelle. Si les ſens en eſtoient les Iuges, nous ne rejetterions aucuns plaiſirs; car il n'y en a pas vn, qui ne nous appelle, & qui ne nous plaiſe. Nous ne ſouffririons volontairement aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne ſoit ennemie de nos ſens. D'ailleurs on blâmeroit injuſtement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hommes qui ſont trop ſujets à leurs appetits, & nous mépriſons les autres que la crainte de la douleur empéche de rien

entreprendre de grand & de genereux. De quoy donc ſont-ils coupables ? en quoy font-ils vne faute, s'ils obeiſſent aux ſens, c'eſt à dire, aux Iuges du bien & du mal ? Car enfin, vous leur auez donné le droit de iuger de ce quil faut fuïr, & de ce qu'il faut deſirer. Mais la raiſon qui eſt au deſſus de tout cela, enſeigne à regler la vie, & monſtre ce qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effect, ceux qui ſont d'vn autre ſentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le ſens qui eſt aueugle, & beaucoup moindre dans les hommes, que dans les beſtes, prononce ſouuerainement ſur ce qu'on doit eſtimer vn bien. Ne ſeroit-il pas eſtrange, que pour diſcerner les choſes les plus deliées, & les plus ſubtiles, on ſe ſeruît de l'attouchement plûtoſt que des yeux ? car entre les ſens il n'y a rien qui ſoit plus capable que les yeux, de connoiſtre le bien & le mal. Mais voyez combien on eſt ignorant de la verité, & iuſqu'où l'on abaiſſe les choſes diuines, quand on veut que l'attouchement iuge du ſouuerain-bien, & du mal extréme.

II. Comme toutes les ſciences, dit-on, & tous les arts doiuent auoir quelque choſe connuë, & qui ſoit compriſe par les ſens; Ainſi la vie heureuſe tire ſon commencement des choſes manifeſtes, & de ce qui tombe ſous la connoiſſance des ſens. Vous dites donc que la vie heureuſe tire ſon commencement des choſes manifeſtes ? Nous diſons qu'il n'y a rien d'heureux, que ce qui eſt ſelon la Nature; que l'on reconnoiſt tout d'vn coup ce qui eſt ſelon la Nature, comme on connoiſt facilement ſi vne choſe eſt entiere; & que ce qui eſt ſelon la Nature, c'eſt ce qui arriue à vn enfant qui ne fait que de naiſtre, ie ne dis pas le bien, mais le commencement du bien. Vous donnez donc la volupté à l'enfance, pour ſon ſouuerain bien; & vous voulez que celuy qui ne fait que de naiſtre, ait deſia la meſme choſe qu'on ne ſçauroit obtenir que quand on eſt homme parfait. C'eſt mettre le faiſte où l'on doit mettre la racine. Si quelqu'vn diſoit qu'vn enfant qui eſt encore dans le ventre de ſa mere, qui eſt à peine commencé, qui eſt imparfait, & ſans forme, a deſia la jouïſſance de quelque bien, il y auroit apparence qu'il ſe tromperoit lourdement. Mais quelle difference y a-il entre celuy qui ne vient que de naiſtre, & celuy qui eſt encore vn fardeau caché

dans les entrailles de ſa mere ? L'vn n'a pas plus de connoiſſance que l'autre du bien & du mal : & vn enfant en cét eſtat, n'en eſt pas encore plus capable qu'vn arbre ou qu'vne beſte. Mais pourquoy vn arbre ou vne beſte ſont-ils incapables du bien ? parce que la raiſon n'y eſt pas. Ainſi le bien n'eſt pas en vn enfant, parce que la raiſon luy manque. Il arriuera à la connoiſſance du bien, quand il ſera arriué à la jouyſſance de la raiſon. Il y a des animaux tout à fait irraiſonnables, il y en a qui ne ſont pas encore raiſonnables ; il y en a de raiſonnables, mais imparfaitement. Or le bien ne peut eſtre en pas vn de ces animaux, & il faut que la raiſon l'amene auec elle. Quelle difference y a-il donc entre les choſes que i'ay dites ? C'eſt que le bien ne ſera iamais en celuy qui eſt priué de raiſon, & qu'il ne peut eſtre encore en celuy qui n'eſt pas encore raiſonnable. Il peut eſtre en celuy qui n'eſt raiſonnable qu'imparfaitement, & neantmoins il n'y eſt pas. Ie dis donc, Lucilius, que le bien ne ſe trouue pas en toute ſorte de corps, ny en tout âge. Il eſt auſſi éloigné de l'enfance que le premier du dernier, que ce qui eſt parfait eſt loin de ſon commencement. Et partant le bien ne ſçauroit eſtre dans vn corps qui ne commence encore qu'à ſe former, non plus qu'en la ſemence dont il eſt formé. Diriez-vous que le bien d'vn arbre ou d'vne plante, eſt dans la premiere fueille qui en ſort. Il y a quelque bien dans le bled ; mais il n'eſt pas dans l'herbe qui ne paroiſt pas encore, ny dans l'épy qui commence à paroiſtre, il y eſt ſeulement, quand l'Eſté luy a donné ſa maturité toute entiere.

III. Comme toute choſe ne monſtre ſon bien que quand elle a atteint le degré de perfection qu'elle doit auoir ; Ainſi le bien de l'homme ne ſe trouue dans l'homme, que quand la raiſon eſt parfaite en luy. Il faut que ie vous diſe quel eſt ce bien ; il conſiſte en vne ame libre & droite, qui s'aſſujettit toutes choſes, & qui ne s'aſſujettit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en ſoit capable, que la ieuneſſe ne l'eſpere pas, & que l'âge viril ne le peut eſperer qu'à peine. La vieilleſſe eſt bien-heureuſe, ſi apres de longs ſoins, & de longs trauaux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'eſt en cét âge qu'on trouue ce bien, c'eſt en cét âge qu'on le peut connoiſtre. Mais ſi i'ay comme voulu faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plantes ; il peut donc auſſi

en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne ſe trouue; ny dans les arbres ny dans les beſtes, & le bien qui ſe troue en eux, n'eſt appellé de ce nom, que par ſouffrance. Voulez-vous ſçauoir ce que c'eſt à quoy l'on donne ce nom; C'eſt ce qui eſt ſelon la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut eſtre le partage d'vne beſte, il a eſté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente; & il ne ſe peut trouuer qu'où la raiſon trouue place. Il y a quatre ſortes de Natures, celle de l'arbre, celle de la beſte, celle de l'homme, celle de Dieu. Les deux premieres, l'arbre & la beſte, ont vne meſme Nature, en ce qu'ils ſont irraiſonnables; les deux autres Dieu & l'homme, ſont differens, en ce que l'vn eſt immortel, & l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu, dont le bien ſoit parfait de ſa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'acheue & s'accomplit par ſa vigilance, & par ſon ſoin. *Tous* les autres ſont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre; mais ils ne ſont pas veritablement parfaits, parce que la raiſon n'y eſt pas. Car enfin, encore que toutes les autres choſes ſoient parfaites en leur eſpece, il n'y a rien qui ſoit veritablement parfait, que ce qui eſt parfait ſelon la Nature vniuerſelle qui eſt raiſonnable. Vne choſe en laquelle l'heureuſe vie ne ſçauroit eſtre, ne peut auoir en ſoy ce qui fait l'heureuſe vie. Or ce qui fait la vie heureuſe, ce ſont les vrais biens. Il n'y a rien dans la beſte de ce qui peut former l'heureuſe vie; & par conſequent le bien n'eſt pas dans la beſte. Vne beſte connoiſt par les ſens, les choſes preſentes, elle ſe ſouuient des paſſées, quand il s'offre vne occaſion qui en donne, comme vn aduertiſſement à ſes ſens. Ainſi vn cheual ſe ſouuient d'vn chemin, auſſi-toſt qu'il eſt à l'entrée; mais quand il eſt dans l'eſtable, il n'a point de memoire de ce chemin, bien qu'il y ait paſſé fort ſouuent. Pour ce qui eſt du futur, les beſtes n'en ont point du tout de connoiſſance. Comment donc la nature des animaux pourroit-elle ſembler parfaite, s'ils ne connoiſſent pas tous les temps? Car le temps eſt diuiſé en trois, le paſſé, le preſent, & le futur. Or les animaux ne joüiſſent que du temps preſent, qui eſt le plus court, & qui ſe perd à chaque pas, & ont bien peu de memoire du paſſé; encore ne ſe réueille-t-elle que par le preſent. Il ne ſe peut donc faire que le bien, qui eſt d'vne nature toute parfaite, ſe rencontre dans vne nature imparfaite; ou ſi cette

Nature en a, elle n'en a pas vne autre que les herbes, & les ſemences. I'auouë que les beſtes ont des paſſions pour ce qui ſemble eſtre ſelon la nature, mais elles ſont déreglées & pleines de troubles. Ce qui n'arriue point au vray bien ; car il n'eſt iamais, ny plein de trouble, ny déreglé. Sur quoy vous me pouuez demander, ſi les beſtes s'émeuuent déreglément & ſans ordre? Et ie pourrois vous répondre, qu'elles s'émeuuroient ſans ordre & déreglément, ſi leur nature eſtoit capable de quelque ordre ; mais enfin, elles s'émeuuent ſelon leur nature. Car pour dire, qu'vne choſe eſt dans le deſordre, il faut que quelquesfois elle puiſſe n'eſtre pas dans le deſordre. Comme rien ne peut eſtre inquiet que ce qui peut eſtre dans le repos, le vice ne peut eſtre qu'aux lieux où peut eſtre auſſi la vertu. Enfin cette ſorte de mouuement ou de paſſion eſt de la nature des beſtes. Neantmoins, afin que ie ne vous arreſte pas dauantage, i'auouëray qu'il y aura dans la beſte quelque bien, quelque vertu, quelque perfection ; Mais ce ne ſera pas entierement ny vn bien, ny vne vertu, ny vne perfection ; Car tous ces auantages n'ont eſté faits que pour les hommes, qui ſçauent les raiſons, la meſure, & les fins de leurs actions. Et partant il faut demeurer d'accord que le bien eſt ſeulement où la raiſon ſe rencontre.

Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette diſpute, & quelle vtilité en peut retirer voſtre eſprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguiſe ; & comme s'il deuoit faire quelque choſe, elle le tient touſiours en haleine dans vne honneſte occupation. Dailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice, luy eſt ſans doute profitable. Mais enfin, ie vous aſſeure que ie ne puis vous profiter dauantage, qu'en vous découurant voſtre bien, qu'en vous ſeparant des beſtes, qu'en vous donnant place auec Dieu. Pourquoy eſtes-vous ſi curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps ? La nature en a donné de plus grandes aux beſtes. Pourquoy prenez-vous tant de peine à paroiſtre beau ? Quand vous aurez mis toutes choſes en vſage, vous trouuerez qu'il y a quantité d'animaux qui ſont encore plus beaux que vous. Pourquoy auez-vous tant de ſoin de vous peigner, & de nourrir voſtre cheuelure ? Laiſſez ſi vous voulez aller vos cheueux à la maniere des Parthes, portez-les noüez comme les Allemans, ou eſpars comme les Scytes ; Il n'y a point de lyon dont la criniere,

toute épouuantable qu'elle eſt, ne ſemble plus belle que vos cheueux. Voulez-vous vous exercer à courir bien viſte ? Vous ne ſerez iamais ſi viſte qu'vn liévre. Renoncez-donc à toutes ces choſes, dans leſquelles vous ſerez touſiours vaincu, tandis que vous affecterez ce qui ſied bien ſeulement à d'autres; enfin apres tant de deſtours, reuenez à voſtre bien. Ce bien eſt vne ame nette & pure, qui imite Dieu, qui s'éleue par-deſſus les choſes humaines, & qui ne va point hors de ſoy pour chercher ce qui eſt à elle. Vous eſtes raiſonnable, quel bien y a-il donc en vous ? Vne parfaite raiſon. Faites en ſorte de la faire venir à ſon but, & iuſqu'au plus haut degré où elle puiſſe monter. Eſtimez-vous bien-heureux, lors que toutes vos joyes & toutes vos ſatisfactions naiſtront ſeulement de vous-meſme; Lors que dans toutes les choſes que les hommes pourſuiuent, qu'ils ſouhaittent ſi ardemment, & qu'ils conſeruent auec tant d'inquietudes, vous ne trouuerez rien, ie ne dis pas que vous aimaſſiez mieux auoir, mais que vous vouluſſiez ſeulement auoir. Ie vous donneray vne regle, par laquelle vous pourrez vous meſurer, & qui pourra vous faire connoiſtre, ſi vous eſtes deſia parfait. Vous poſſederez voſtre bien, lors que vous connoiſtrez que ceux qui ſont les plus heureux dans l'opinion des autres, ſont en effect les plus malheureux.

LAVS DEO V. Q. M.

TABLE

TABLE
DES MATIERES PRINCIPALES
& plus remarquables des Oeuvres
de SENEQVE.

TOME I.

A.

AAGE de l'homme comment repreſenté. 237

Qu'vn homme d'aage ne doit pas touſiours rapporter la doctrine d'autruy, mais doit raiſonner en ſoy-meſme. 305. 306

Pourquoy l'aage doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres. 579

Sentence notable touchant la briefueté de l'aage. 677. 678

Abeilles.

Auec quelle induſtrie les Abeilles trauaillent. 743. 744

Abſence.

Ce qui nous fait porter l'abſence patiemment. 362

Abſtinence.

Combien il eſt auantageux de faire eſſay de l'abſtinence. 257

Si l'Abſtinence des viandes eſt raiſonnable. 677

Quelle abſtinence eſt miſe entre les ſuperſtitions. *là meſme.*

Academiques.

Opinions des Academiques refutées. 425. 426.

Quelles eſtoient leurs opinions. 533

Accidens.

Quelle reſolution l'on doit prendre dans les accidens ſiniſtres. 561. 562

Comment doiuent eſtre receus. 621

Achepteur.

S'il doibt encore quelque choſe au vendeur pardeſſus le prix de ſon marché. 155.

Acquiter.

Comment il faut s'acquiter d'vn bienfait. 176. 177

Actions.

Comment nos actions doiuent eſtre conſiderées. 25

Ce qui fait l'approbation de nos actions. 32.

Par quelle regle il faut policer nos actions. 181

Quel bien nous reuient de nous imaginer touſiours quelque perſonne de bonne vie pour teſmoin de nos actions. 235

Quels doiuent eſtre les teſmoins de nos actions. 285

Comment peuuent eſtre ſemblables entr'elles. 404

Ce qu'il faut à vne action, pour eſtre glorieuſe. 495

Comment il faut entrer aux actions paſſées. 498

Si les actions vertueuſes procedent ſeulement des preceptes. 602
Que la loüange n'eſt pas en l'action, mais en la façon d'agir. 611
Que l'on imite plus facilement les mauuaiſes actions que les bonnes. 622. 623

Aduerſitez.

Ce qui rend les aduerſitez pretieuſes & deſirables. 410. 411

Aduertiſſement.

Lequel eſt le plus fort, & penetre plus auant. 592

Adultere

En quel temps & chez qui la plus honneſte façon de ſe marier. 14

Aegle

La premiere des graces, par qui ainſi appellée. 8

Aeſchines.

Comment il donna plus tout pauure qu'il eſtoit à ſon Maiſtre Socrates, que tous ſes autres cõpagnons qui eſtoient riches. 12. 13

Athna

Montagne où ſituée & par qui appellée vnique. 348
Si cette montagne qui porte ce nom, décroiſt peu à peu. 476

Ateiologie.

Ce que c'eſt qui eſt ſignifié par ce terme. 617.

Affaires.

Que nos affaires ne nous doiuent point détourner de la Philoſophie. 254
Combien preiudiciable eſt la quantité d'affaires. 666. 667

Affections.

Contre les Epicuriens qui ne donnoient ny bornes ny regles aux affections. 636. 637.

Affections.

Pourquoy les Stoïciens ne veulent point admettre les affections. 712. 713

Afflictions

Combien ſouuent engendre vn bonheur. 685. 686
Que perſonne n'eſt exempt d'affliction. 621

Affliger.

Quel ſuiet on peut auoir de s'affliger. 240. 241

Afrique

Combien fatale aux Scipions. 279

Agreable.

Comment on peut rendre vne choſe agreable. 19

Agrippa

Par quoy particulierement eſt remarqué. 75
Combien regreté par Auguſte. 170

Air.

Changement de l'air des villes à celuy des villages, combien profitable. 656. 657

Albinouanus.

Dequoy loüé. 748

Alexandre.

Comment receut le droit de Bourgeoiſie à Corinthe. 18
Combien poſſedé de la paſſion de la gloire. 19
Quelle comparaiſon il pouuoit y auoir de luy & d'Hercules. *là meſme.*
Combien malheureux eſclaue de ſon ambition. 597
Comparaiſon d'Alexandre & d'Archelaus auec Diogene & Socrates. 121
Quelle eſtoit la pauureté d'Alexandre. 182
Combien regreta Clytus qu'il auoit tué luy-meſme. 502
Ce qui l'enuoya au tombeau. 503
Pourquoy il eſtudioit en Geometrie. 566
Comment traité de la fortune. 699

Allobrogicus

Quel perſonnage. 107

Ambition.

Effets vitieux de l'ambition. 42
Quels ſont les maux de l'ambition. 262
Ce qu'il faut faire pour ſe depeſtrer de l'ambition. 272. 273
Nous fait deſpenſer plus que la faim. 383
Diſcours contre l'ambition. 657
Ambition de ceux qui briguent les grandes Charges. 723. 724

Ambitieux.

Excuſe d'vn ambitieux. 346

Ame.

Quelle eſt l'ame vrayement genereuſe. 6
Quel eſt le contentement de l'ame apres qu'elle a quité les vices. 213
Quelles ſont les qualitez d'vne bonne ame. 274
Combien l'ame eſt eſtimable. 322. 323
Quelle eſt ſa conuerſation. *là meſme.*
En quelle épreuue principalement ſe remarque vne ame genereuſe. 239
Ce que c'eſt que l'ame. 347
Combien elle eſt ſouple & maniable. *là meſme.*

Que l'on ſent d'autant moins les maladies de l'ame que plus elles ſont grandes. 355
Comment la Philoſophie guerit ces maladies. 356. 357
Signes d'vne ame mal aſſeurée. 366
D'vne paiſible & bien raſſiſe. *là meſme.*
Le moyen de connoiſtre quand l'on a la paix dans l'ame. 366
Sa nature. 368
A quoy noſtre ame doit continuellement vacquer. 369. *& ſuiuantes.*
Combien plus eſtimable eſt le bien de l'ame que du corps. 395
Difference entre les maladies & les paſſions de l'ame. 452. 453
Etat de l'ame deliurée du corps. 475. 476
Quelle doit eſtre l'ame du Sage. 570
Excellentes & dignes qualitez de l'ame vertueuſe. 576. 577
Combien elle mépriſe le corps. *là meſme*
Marque d'vne bonne ame. 651
Si l'ame eſt vn animal. 693. 697
Quel eſt le pouuoir & l'authorité de l'ame ſur les actions. 705.
Piteux eſtat du corps dont l'ame eſt dépraüée, & addonnée aux voluptez. 706
Beauté de l'ame vertueuſe, & laideur de la vitieuſe. 707. 708
Comment l'ame humaine paruient à ſa perfection. 735. 736
Teſmoignage de ſon excellence. *là meſme.*
Deuoir de l'ame genereuſe. 736. 737
Que la vitieuſe n'a point de fermeté ny d'arreſt. *là meſme.*
Marque d'vne méchante ame. *là meſme.*
D'vne impudente. *là meſme.*

Amy.

Comment on doit agir auec vn amy. 31
Que bien ſouuent il n'y a point de difference entre les preſens des amis & les deſirs des ennemis. 31
Que l'on ne peut rien donner à ſon amy. 183
De quelle façon ce qui eſt à vn amy, peut appartenir à l'autre. 190. 191
Examen du nom d'amy, & quel eſt celuy que l'on doit eſtimer tel. 211. 212
Comment il faut ſonder vne perſonne auparauant que de lier amitié enſemble. *là meſme.*
Que le contentement de ſe faire vn amy eſt plus grand que celuy de l'auoir. 226. 227
A quoy viſent les vrais amis, & qui ſont les amis de fortune. 227. 228
Pourquoy il faut auoir des amis. *là meſme.*
Quel doit eſtre le commerce des amis. 311
Amis abſens, comment rappellez bien ſouuent en noſtre memoire. 342
Combien la communication des amis preſents eſt plus douce que celle des abſens. 362. 363
Comment on ſe doit comporter en la perte des amis. 379. 380
Combien la memoire des amis defunct doit eſtre agreable. 382. 383
Perte d'vn amy eſt la plus grande qu'on puiſſe faire. 631
Diſcours ſur la perte des amis. 657. 658

Amitié.

Quelle eſt la premiere loy de l'amitié. 32
Amitié & amour en quoy differẽtes. 309
Vraye amitié. *là meſme.*
Quelle eſt la veritable amitié. 228
Si elle eſt deſirable de ſoy meſme, ou pour quelqu'autre ſujet. *là meſme.*
En quoy conforme à la flaterie. 330
Quelle eſt la regle de la veritable amitié. 339
Combien l'amitié d'vn ſage eſt differente de celle d'vn fol. 339

Amour.

Recepte d'amour ſans drogues, ſans herbes, & ſans charme quelconque. 227
Combien les douceurs de l'amour nous nuiſent. 713. 714

Analogie.

Ce que c'eſt proprement qu'Analogie. 732. 733

Anchiſe.

Si Anchiſe eſtoit plus obligé à Enee qui le portoit appeſanti de pluſieurs annees, qu'Enee à Anchiſe qui l'auoit porté tout petit entre ſes bras. 79

Anciens.

Combien plus heureuſe eſtoit la condition des Anciens, quant à la ſanté du corps. 604. 605

Ancus.

Pourquoy l'on dit que ce Roy des Romains n'eut point de mere. 679

Animal.

Ce qui eſt proprement animal. 693. 694 695. 696. 697.
Qu'il n'y a point d'animal qui ſoit partie d'vn autre animal. 695
Ce qui le fait agir. 696

Animaux.
Auantages des animaux sur ses hommes. 443. 444
Si les animaux ont quelque connoissance de leur constitution naturelle. 739. 740
Que tous les animaux craignent naturellement la mort. 739. 740
Pourquoy leur nature ne peut sembler parfaite. 758
S'ils ont des passions. 759
Anius.
Spurius, quel personnage. 748
Annales
De Tamusius, quelles. 580
Antigonus.
S'il fit bien, en refusant vn talent & vn denier à vn Philosophe Cynique. 33
Comment vainquit son pere. 80
Antipater.
Quel personnage, & ce qu'il attribuoit à la nature. 569
Antipodes.
Comment il y en a dans vne Ville qui sont Antipodes à ceux de la mesme Ville. 745
Antoine.
Ingratitude de Marc-Antoine enuers son Dictateur. 133
Ce que dit Antoine estant sur le poinct de se tuer. 145. 146
Marc-Antoine, quel personnage, & d'où est venuë sa ruine. 503
Apicius.
Quel personnage c'estoit. 611
Apparence.
Que l'apparence de la chose & la chose ne sont pas tousiours ensemble. 11
Appeller.
Deux sortes de choses qui nous appellent, & qui nous rebutent, quelles. 753
Appetit.
Ce qui donne veritablement de l'appetit. 729. 730
Quels maux apportent les appetits de la chair. 181. 182
Appius
Le Grammairien, en quel temps faisoit le charlatan. 541
Apprehensions
Du mal à venir, quelles pour le plus souuent. 239. 240
Apprehensions de la perte, combien plus fascheuse que la perte mesme. 322. 323
Par quelle chose seulement peut estre guarie l'apprehension des injures de la fortune & de la mort. 491. 492
Approbation
Du peuple, combien est vne chose vaine. 222
Apprendre.
En quel âge on doit apprendre. 455. 456
Ce que c'est qu'il faut apprendre. 455. 456
Comment se doit mesnager la passion d'apprendre. 672
Araignée.
Quelle est l'industrie de l'araignee à arranger ses filets. 743. 744
Arbres.
Quels arbres ne sont pas propres à greffer. 692
Arcesilaus.
Belle façon d'obliger de ce personnage. 27
Si ce personnage fut loüable de refuser de l'argent qu'vn fils de famille luy offroit, pour ne point offenser son pere auare. 38
Archelaus
Pourquoy dedaigné par Socrate. 121. 122
Ardée.
Combien l'air y estoit mauuais. 664
Argent
Combien sale, lors qu'il est encore dans la fange, & dans les tenebres des mines. 596
Quels sont les effects que produisent le desir de l'argent. 709. 710
Pourquoy l'argent n'a jamais rendu personne riche. 729. 730
Aridæus.
Pourquoy la prouidence le laissa regner. 107
Aristogiton
Par qui appellé tyrannicide. 193
Ariston.
Qu'on n'eust pas sceu qu'Ariston eust esté au monde, si Xenophon n'eust esté son fils. 75
De quelle secte estoit ce Philosophe. 294
Auis d'Ariston touchant la façon d'enseigner la Philosophie. 581
Aristote.
Ce qu'il apprit de Socrate. 219. 220
Armodius
Appellé tyrannicide par les Atheniens. 193
Art.
Combien le fruit de l'Art est different de

celuy de la besogne. 47. 48
Arts.
En combien de sortes differents de la sagesse. 515
Arts liberaux.
Si les Arts liberaux peuuent faire vn homme de bien. 533
De combien de sortes d'Arts il y a selon Posidonius. 537. 538
Si les Arts ont esté inuentez par la Philosophie. 552
Que les Arts ont non seulement leurs preceptes particuliers, mais aussi leurs maximes generales. 602. 603
En quoy differens de la Philosophie. *là mesme.*
Si la loüange nourrit les arts, comment doit estre entendu. 649
Aruntius
De quoy blasmé. 175
Quelle est la composition de cet Auteur. 703
Examen des diuerses façons de parler qui luy ont esté familieres. 704
Assemblées.
Combien soigneusement on doit fuir les Assemblees. 220
Astres.
Pourquoy les Astres ont leurs cours si reglez. 160
Atertus
Quel personnage. 175
Athletes
En quoy particulierement à imiter. 472
Attalaus
Quel Philosophe. 672
Attalus.
Sentiment de ce Philosophe touchant les amis. 227
Combien grand estoit le courage & l'esprit de ce Philosophe. 675
Son sentiment & son discours touchant les richesses. 689
Combien conformes à la nature. 690
Atticus
Quel personnage, & comment son nom a esté immortalisé. 268
Quelles estoient les lettres de Ciceron à Atticus. 725
Attilius Butta
Comment deuint pauure, & ce que luy dit Tibere là dessus. 747
Auares.
Reprimende des auares. 547. 548
Auarice.
Vitieux effets de l'auarice. 42
Comment doit estre preuenuë. 61 62
Quels maux engendrent l'auarice; 189. 190
Description de l'auarice. 559
Discours contre l'auarice. 657
Combien c'est vne cruelle peine. 711
Auenir.
Misere de l'homme qui apprehende l'auenir. 626. 627
Quels sont les remedes pour s'en faire quite. *là mesme.*
Vanité ordinaire de se promettre beaucoup de l'auenir. 643
Aueuglement.
Quel est l'aueuglement des hommes. 346
Auguste
Combien different de Claudius. 21
Quel tort se fit en releguant sa fille. 170
Austerité.
Quelle austerité de vie est ridicule & blasmable. 217
Quels effects produit l'austerité d'vn lieu. 350
Autheurs.
Quel stile est le plus loüable chez les Autheurs. 334
Combien doiuent estre honorez. 388. 389
De quoy les sages sont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere. 558. 559

B.

Barques.
BArques, comment inuentées. 555
Bassus
Combien courageux à la mort. 297. 298
Beatifier.
Que la vertu ne peut beatifier que parfaitement. 512
Beatitude
En quoy consiste. 452
Besogne.
Combien le fruit de la besogne est different de celuy de l'art. 47. 48
Bestes
Excellent par dessus les hõmes en beaucoup de biens. 444. 445
Combien l'amour des bestes enuers leurs petits est violente, & cependant ils la perdent auec leurs petits. 636
Quel bien c'est que le bien des bestes. 758. 759
Comment les bestes se souuiennent des

choſes. 759
Pourquoi elles ne peuuent ioüir du vray bien. 760
Aduantage & prerogatiue des hommes ſur les beſtes. 760

Bien.

Comment il ſe peut faire qu'il n'y ait point de difference entre faire du bien & vouloir du mal. 31
D'où nous viennent tant de ſortes de biens que nous poſſedons. 85. 86
Si les biens que nous receuons des hommes, doiuent eſtre appellez bienfaits, à combien plus forte raiſon ceux que nous receuons de Dieu. *là meſme, & ſuiuant.*
Que ce que l'on retient du bien d'autruy, ne fait point de profit. 198. 199.
Plaiſant conte d'vn Philoſophe Pythagoricien à ce ſujet. *là meſme.*
Que les biens de fortune ne ſont point proprement noſtres. 225. 226
Quels ſont les biens qui donnent vn parfait contentement. 248
Ce qu'il faut faire pour ſuiure le vray bien & le ſçauoir connoiſtre 275. 276
Definition du bien. 302
Si toutes les choſes neceſſaires peuuent eſtre appellees biens. 331. 332
Que c'eſt qu'il faut appeller proprement bien. 331. 332
Quelles ſont les conditions du bien, ſelon les Stoïques, & en quel nombre. 396. 397
Comment peuuent-ils eſtre egaux, puiſqu'il en eſt de trois conditions. 398. 399
Biens contre la nature & ſelon la nature. 405. 406
Quelle difference il y peut auoir entre les gens de bien. 405. 406
Quels ſont les biens les plus ſouhaitables. 406
Quels biens ſont eſtimez par la raiſon. 406. 407
De combien de ſortes de biens eſt compoſé le ſouuerain bien, ſelon Epicure. 408
Quels biens ſont preferables aux autres. 408. 409
S'il faut ſouhaiter vn bien conjoint auec de la douleur. *là meſme.*
Si tous les biens ſont ſouhaitables. 410
Le ſouuerain bien doit eſtre le but de tous nos conſeils. 425. 426
Ce que c'eſt. *là meſme.*
Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui eſt honneſte. 426. 427
Si tous les biens ſont egaux. 429
Quels ſont les veritables biens. 442. *& ſuiuantes.*
Comment il s'en faut ſeruir. 443. 444
Que la vertu eſt le ſeul bien. *là meſme & ſuiuantes.*
Comment ſe perd le vray bien. 444. 445
Pourquoy les biens du corps ne ſont pas veritablement biens. 433. 445. 446
Comment il faut vſer des biens exterieurs. 446
Qu'il n'eſt point d'autre bien que la vertu. 458. 459. *& ſuiuantes.*
Que le bien n'eſt pas en la choſe, mais au choix que l'on en fait. 569. 570. 571
Qui ſont les veritables biens. *là meſme.*
Comment il faut vſer des biens de fortune. 624. 625. 626
Diſtinction des vrais biens d'auecque les faux. 626
Que les biens des mortels ſont mortels, Sentence de Methrodore. 628
Si vn bien peut eſtre compoſé de choſes diſtantes & eloignees. 647. 648
Si le bien & le mal ſont des corps. 665. 666
Comment l'on peut profiter à celuy qui poſſede le ſouuerain bien. 681
Si tout ce que l'on appelle bien, eſt vn corps. 715
Que l'heureuſe vie eſt vn bien. *là meſme.*
Si le bien à venir eſt vn veritable bien. 721. 722
Le plus excellent, le plus aſſeuré, & qui ne depend de perſonne, quel. 724
En quoy conſiſte le bien defini en tant de façons. 725
Autres definitions du bien. *là meſme & 726*
Diſcours touchant le vray bien. 725. 726
Comment ſe connoiſt le bien. 755. 756
Si les enfans en ſont incapables. 756. 757
Quand c'eſt que l'on le peut auoir parfaitement. 757. 758

Bienfaits.

Quel eſt le merite des bienfaits. 6
Comment il faut communiquer les bienfaits. *là meſme.*
Si le gain d'vn bienfait peut recompenſer les autres. *là meſme.*
Ce qu'il faut faire pour vaincre des bienfaits par des bienfaits. 10

La carte blanche des bienfaits. *là meſme.*
Combien il y a de difference entre la matiere du bienfait & le bienfait. 10
Ce que c'eſt que le vray bienfait. *là meſme & 11.*
En quoy ſe conſidere le bienfait. 11. 12
Qu'il conſiſte en la volonté & non pas en la choſe. 12
Comment les bienfaits ſont rendus aymables & agreables. 20. 22
Comment on doit rafraiſchir la memoire d'vn bienfait. 28
Bienfaits des peres à leurs enfans, comment deuiennent inutiles. 29
Comment le bienfait peut eſtre hay. 29
Combien la fin du bien-fait eſt plus conſiderable que le commencement. 31
Quand c'eſt que les bien-faits n'ont point de grace. 32
Bien-faits comparez au ieu de paume. 33. 34
Quel eſt le deuoir de ceux qui reçoiuent des bien-faits. 34 35
Comment il faut entrer au commerce des biens-faits. 35. 36
Vn bien-fait ſans intention n'eſt pas vn bien-fait. 36
Si l'on peut receuoir le bien-fait d'vn infame. 37. 38
Comment il faut receuoir vn bien-fait. 38. 39
S'il y a de la gloire à publier vn bienfait. 39
Comment il faut proportionner les remerciemens au bien-fait. 40
Cõbien diuerſement les bienfaits ſe peuuent amoindrir ou accroiſtre. 43
Selon quels Philoſophes receuoir vn bien-fait de bonne grace eſt le reconnoiſtre. 45. 46
Que ſe propoſe celuy qui fait vn bienfait. *là meſme.*
Quelle eſt la nature du bien-fait. *là meſme.*
Profits qui reuiennent du bien-fait. 47. 48.
Qui reçoit vn bien-fait de pareille grace qu'on le donne, s'acquitte de beaucoup. *là meſme.*
Comment on peut rendre vn bien-fait, en le receuant. 49
Comparaiſon des bien-faits auec les ſciences. 53. 54
Qu'vn bien-fait redemandé par action de droict, perd le nom de bien-fait. 55. 56
Quel prix l'on donne au bien-fait, & d'où il ſe prend. *là meſme.* & 57
Comparaiſon d'vn bien-fait à l'autre, & leur proportion. 56
Combien il eſt difficile de connoiſtre la matiere des bien-faits, & de ſçauoir rendre la pareille. 57
Qu'ils le peuuent rendre en tout temps, & ſont la pluſpart hors de preuue. *là meſme & ſuiuantes.*
Qu'ils ſont ſi differens, qu'il vaut mieux les laiſſer impunis que de vouloir leur eſtablir vne peine. 58. 59
Combien les qualitez des bien-faits ſont diuerſes, & quel eſt leur prix. 59. 60
Qu'ils ſont quelques fois ſi contrepointez d'outrages, qu'on ne peut diſcerner leſquels ſont les plus grands. 60
Confuſion des bien-faits comment doit eſtre reglée. *là meſme.*
Quelle a eſté l'intention de ceux qui n'ont point fait de loy pour le ſuiet des biens-faits. 60. 61
Le moyen de n'auoir iamais de procez pour vn bienfait. *là meſme.*
Combien c'eſt les gaſter que d'en faire vn ſeminaire de procez. 61. 62
Comment on a donné la chaſſe aux bienfaits. *là meſme.*
Ce que c'eſt que l'on doit appeller bienfait. 64. 65
Si ce que l'eſclaue fait outre ſa condition, peut eſtre appellé vn bienfait. 66
Bienfaits d'vn pere à ſon fils & du fils à ſon pere, combien differens. 77
Si l'on appelle bienfaits, les biens qui procedent des hommes, à combien plus forte raiſon ceux que Dieu nous enuoye. 86
Qu'il en eſt des bienfaits comme des depoſts. 89. 90
A quelle intention & à quelles perſonnes il faut faire du bien. 90. 91
Bienfait ſterile quel, & comment nous peut faire du bien. *là meſme.*
Combien eſt choſe deſirable. *là meſme.*
Cõment le bienfait ſe peut dire vn preſt. *là meſme.*
Bienfait gratuit d'autant plus loüable qu'il apporte de contentement à celuy qui l'exerce. 91. 92
De qui c'eſt que le bienfait regarde l'vtilité. 93
Que ce que l'on donne à deſſein d'y pro-

fiter, ne merite pas le nom de bienfait. 93. 94
Inclination naturelle d'aimer nos bienfaits. 94
Ce que c'eſt qui peut prouocquer au bienfait. 95
Combien c'eſt choſe honneſte de ſoy de reconnoiſtre les bienfaits. 96. 97
Moyens de reconnoiſtre vn bienfait quels, & en quel nombre. 99
Combien eſt grand le contentement qu'on reçoit d'auoir obligé quelqu'vn par vn bienfait. 99. 100
Combien de poincts ſont requis appeller vne choſe bienfait. 106
Si l'on eſt obligé à vn bienfait promis. 111
Comment on peut reconnoiſtre le bienfait, de quelque eſtat & condition que l'on ſoit. 114. 115
Comparaiſon des bienfaits auec la gloire. 117
Que l'on n'eſt pas vaincu en bienfaits pour en receuoir de plus grands & plus ſouuent que l'on n'en peut faire, & que l'on n'en peut rendre. 119
Si l'on peut s'obliger ſoy-meſme par quelque bienfait. 123
Bien faire à ſoy-meſme n'eſt qu'obeïr à la loy & à la neceſſité. 125. 126. 127
Ce que c'eſt que bienfait. 126. 127. 128
En qui tombe le bienfait. 135
Si le bienfait peut eſtre ſans intention. 137
Bienfaits qui ont vne mine triſte & refrongnée, quels, 137. 138
Bienfait qui ne nuit, ny ne profite. 138
Pourquoy il ne faut iamais redemander vn bienfait. 138. 139
Ce qu'il y a de plus aſſeuré en vn bienfait. 145
Si vn bienfait nous peut eſtre oſté. *là meſme.*
Si le bienfait demeurant, l'obligation s'en peut perdre, 147
Comparaiſon des bienfaits & des injures. *la meſme & ſuiuants.*
Ce qu'il faut conſiderer au bienfait. 148. 149
Ce qui ſepare le bienfait d'auec l'injure. 149. 150
Ce qui empeſche le bienfait d'eſtre tel. 150. 151
Quelle obligation portent les bienfaits qui arriuent par hazard. 154
Des bienfaits receus du Prince ou du public. 158
De ceux qui ſe veulent faire paſſage au bienfait par vne injure. 163
Faire venir ſes bienfaits par vn deteſtable chemin. 163. 164
qu'il vaudroit mieux nier le bienfaits receus, que de le vouloir rendre au prejudice du bien-facteur. 165. 166
quels ſouhaits il faut faire en faueur de noſtre bienfacteur. 166
Moyens de reconnoiſtre & rendre aux Grands les bienfaits que l'on en a receus. 171
que de deſirer de s'acquiter trop toſt d'vn bienfait, tient de l'ingrat. 176. 177
quel moyen il faut garder en vn bienfait, ſoit à le receuoir, ou à le reconnoiſtre. 177. 178
quelle doit eſtre la premiere luy du bienfait. *là meſme.*
qu'il n'y a pas moins de generoſité à bien receuoir & reconnoiſtre vn bienfait, qu'à le faire. 178
Comment vn bienfait ne ſçauroit eſtre plus grand que l'autre. 191. 192
Bienfait receu, comment reconnu par la ſeule volonté. 192
Deux ſortes de bienfaits. 195
Pourquoy, quand vn bienfait eſt perdu, il vaut mieux s'accuſer ſoy-meſme, qu'accuſer l'ingrat. 204
quelles fautes font ceux qui employent mal leurs bienfaits. 204. 205
Comment il faut imiter Dieu en matiere de bienfaits. *là meſme.*
Pourquoy le Sage eſt ſeul capable de reconnoiſtre vn bienfait. 484. 485
Comment la meilleure partie du bienfait retourne ſur nous meſmes. 486

Bienheureux

A qui appartient vne place au nombre des Bienheureux. 579

Bienueillance.

Exemple de la bienueillance des amis. 655. 656

Bion.

Comment ce Philoſophe argumentoit pour prouuer que chacun eſtoit ſacrilegue, & que perſonne ne le pouuoit eſtre. 186. 187

Bon

Et honneſte, comment le meſme. 528
Celuy qui n'eſt bon que par accident, ne peut

peut ſe promettre de l'eſtre touſiours. 611
Quelle difference il y a entre le bon & l'honneſte. 725. 726. 731. 732
Bons
Et mechans, pourquoy partagez egalement des biens & des commoditez de la nature. 105
Bonté.
quelle bonté peut eſtre cruelle. 31
Bornes.
Se donner des bornes à ſoy-meſme, combien grande vertu. 187
Bruit
Et parole, combien diſſemblables. 364
Brutus.
Si M. Brutus ayant deſſein de tuer Ceſar, fit bien de receuoir la vie de luy. 36. 37

C.

Cacher.
COmbien choſe honteuſe que de ſe cacher. 326. 327
Calliſtratus
Combien courageux. 174
Caluiſius
Sabinus, de quelle inuention ſe ſeruoit pour paroiſtre ſçauant. 289. 290
Cambyſes.
quelle fut la cauſe de ſa perte. 182
Camille
Comment traité par les Romains. 134
Capitaine.
Si vn Capitaine peut eſtre obligé par ſon ſoldat. 64
Pourquoy vn homme ne peut eſtre bon Capitaine & homme de bien tout enſemble. 112. 113
Captieux.
quel eſt l'vſage des diſcours captieux. 129
Combien ſont inutils les argumens captieux des Philoſophes. 330
Carybde
Quelles queſtions on en fait. 475
Catilina
Combien ingrat à ſa patrie. 132
Caton.
Combien mal reconnu des Romains, 134
quel perſonnage. 235
Ce qui a fait la reputation de Caton. 242. 243
Pourquoy blaſmé de s'eſtre entremis des affaires en la guerre ciuile. 246. 247
Sa mort & ſes dernieres paroles. 279
Quel eſtoit ſon courage. 351
Combien braue & genereux de prendre ſon ame auec la main, & la jetter dehors. 422
quelles maximes eſtoient grauees en l'ame de ce perſonnage. 428
Si Caton qui remet ſes mains à ſa playe, doit eſtre eſtimé miſerable. 430
quand il fut connu. 478
Patron de vaillance & de vertu. 618
Combien ce perſonnage fut egal & genereux. 662. 663
Catulus
Comment ſe moqua des Iuges de Clodius. 624
Cauſes.
En quel nombre ſelon l'opinion vulgaire, ſelon Ariſtote, ſelon Platon. 392. 393
Cecilius.
Parole de Cecilius ſur le ſujet des Sophiſmes. 698
Ceſtes
Sorte de combat, pourquoy defenduë en Lacedemone. 118
C. Ceſar.
Combien indignement il traita Pompeius Pennus à qui il auoit donné la vie. 29
Ses mœurs. *là meſme.*
Pourquoy la Prouidence auoit mis l'Empire entre les mains de C. Ceſar, & quel il eſtoit. 107
Ingratitude de Iule Ceſar enuers ſa patrie. 133
Sa reconnoiſſance enuers vn ſoldat. 141
Comment il baſtit au terroir de Boïes. 350
qui pouſſa I. Ceſar à ſe perdre auec la Republique. 598
Chair.
Combien raiſonnable de s'abſtenir de la chair. 677
Chambre.
Ce que c'eſtoit que les anciens Romains appelloient la chambre du pauure. 639
Champeſtre.
Maiſon champeſtre de Scipion, quelle. 518. 519
Champignons
Combien dangereux d'en manger. 607
Ce que ſont les champignons. 675
Changement
Combien diuers parmy les choſes de la

terre. 724. 725. 726

Charges.

Contre ceux qui briguent les grandes Charges. 723. 724

Charondas

quel, & quelles villes il poliça par ses Loix. 551

Chemin.

D'où vient que nous ne trouuons pas le bon chemin. 328

Cheuaux.

Quels cheuaux se foulent le plus tost. 350
Belle ſcription d'vn cheual. 618

Chien.

Pour quelles raisons on fait cas d'vn chien. 456. 457

Chryſippe.

Dequoy faisoit profession. 8
Ce qu'il dît des trois graces. 9
Pourquoy se sert de la comparaison d'vn ieu-de-paulme, en traitant la matiere des bienfaits. 33
Autre comparaison du mesme, 40
Doctrine de ce Philosophe touchant le Sage. 228. 229
Et qu'enseigne Chrysippe. 660
De qui fut disciple. 697
Son opinion touchant la promenade. 697

Ciceron.

Comment le Consulat fut donné au fils de Ciceron. 106
Traité comme Catilina par les Romains. 134
Ce que Ciceron mandoit à son amy Atticus. 725
quelle est sa façon d'escrire, & combien differente de celle de Pollion. 640
Composition de Ciceron, quelle. 702
Examen des diuerses façons de parler qui luy ont esté familieres. 703

Claranus

quel personnage, & quel estoit son esprit. 397

Cleanthe

Comment se rendit semblable à Zenon. 219
Combien digne d'honneur. 391
Aduis de Cleanthes touchant la façon d'enseigner la Philosophie. 582
Auec quels vers il parloit à Iupiter. 671
Opinion de Cleanthes touchant la promenade. 697

Claudius

Combien different d'Auguste. 21

Clodius.

Mechancetez de Clodius & de ses adherants. 623. 624

Colere.

Où il a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement, & combien elle est proche de la fureur. 260

Comedie

En quoy blasmee. 456

Commencement.

Si quelque chose peut deuenir plus grande que celle qui luy a donné commencement. 72

Commerce

Des amis quel doit estre. 311. 312

Commoditez.

Combien fortement les commoditez de cette vie nous tiennent attachez. 268
En quoy differentes des biens. 530. 531
Si le defaut des commoditez peut empescher l'homme d'estre heureux. 571. 572
que celuy qui se contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez. 730 731

Commun.

En combien de sortes quelque chose peut estre commune. 190
Combien nous deuons deferer à la commune opinion. 715

Compagnie.

Comment la Compagnie nous gaste. 220. 221
Comme l'on peut trouuer bonne compagnie en soy-mesme. 285. 286

Comparaisons.

Si les comparaisons sont permises dans les lettres que l'on escrit à vn amy. 378. 379

Compensation.

Question touchant la compensation de l'injure & du bienfait. 484 485

Composition.

Fautes qui se font en la composition. 702. 703

Concorde.

Quels sont les effets de la concorde. 592 593

Coniugal

Exemple de l'amitié coniugale. 655 656

Connoissance.

D'où vient la connoissance aux animaux 740. 741
Et quelle est telle connoissance. 742. 743

Conſcience.
Quel eſt le reproche de la conſcience qui ne peut eſtre trompée. 175 177. 178
Que la bonne conſcience trouue le repos par tout. 363. 364
Bonne & mauuaiſe conſcience, enquoy particulierement contraires. 426. 427
Quel eſt le tourment d'vne mauuaiſe conſcience. 625
Les pernicieux effets d'vne mauuaiſe conſcience. 665. 666
Mauuaiſe conſcience fuit la lumiere. 747. 748

Conſeil.
Ce qu'il faut faire pour prendre vn bon conſeil. 425

Conſeiller.
Couſtume des Princes de regretter leurs Conſeillers deffuncts. 170

Conſeiller.
Que l'on eſt ſouuent plus capable de conſeiller autruy que ſoy-meſme. 683

Conſentement.
Ce que c'eſt que l'on appelle conſentement. 696
Si le conſentement ſe peut retrouuer en la vertu. 696. 697

Conſolations.
Si les conſolations ſont neceſſaires. 593. 594. & d'où elles procedent. *là meſme.*

Conſtance
Marque d'vn homme ſage. 30
Ce que c'eſt que conſtance. 512. 513

Conſtitution.
Quelle eſt la conſtitution de toutes choſes. 740, 741

Contemplatiue vie.
En quoy la vie contemplatiue peut eſtre vtile. 223

Content.
Braue reſolution de l'homme content. 690
Inuectiue contre ceux qui ne ſont iamais contens. 736. 737

Contrefait.
Pourquoy la nature a produit des hommes contrefaits. 398

Conuerſation.
Quelle ſorte de conuerſation nous eſt contraire. 220. 221
Conuerſation des ſages & des gens de bien combien profitable. 592
De quelles ſortes de gens il faut éuiter la conuerſation. 754

Conuoitiſe
Cauſe l'ingratitude, & comment. 41
Inſatiable conuoitiſe des hommes d'où procede. 723. 724

Coriolanus
Quand eut de la pitié. 132

Cornelius.
Senecion quel perſonnage. 642

Corps
Superieurs comment reſpandẽt leurs influences ſur les corps inferieurs. 92
Comment il faut aimer le corps. 243
Que le corps ne ſent pas plus de mal apres ſa mort qu'il en ſentoit auant ſa naiſſance, ſelon la doctrine de l'Autheur. 358 359
Corps accompagné d'vn bel eſprit n'eſt iamais ſans grace. 397. 398
Comment il faut eſtre maiſtre de ſon corps. 422
Comment rendu le maiſtre de l'ame. 554
De combien de ſortes. 647
Si ce qu'on appelle bien, eſt corps. 668
Si les maladies de l'ame, ſi la mẽchanceté, ſi les affections, & ſi tout ce qui peut agir ſur le corps, eſt corps. *là meſme & ſuiuantes.*

Corriger.
Que qui ne ſe ſçait corriger ſoy-meſme, eſt incapable de reprendre autruy 288.
Ce qu'il faut pour ſe pouuoir corriger. 292

Corruption.
D'où vient la corruption des mœurs & du langage. 700. 701

Cour.
Pourquoy l'on doit fuir la Cour. 507

Courtiſans.
Combien la vie priuée eſt preferable à celle des Courtiſans. 310. 311

Courageux.
Deſcription d'vn homme courageux. 618. 619
qui ſont ceux qu'on eſtime courageux. 621

Courtoiſie.
S'il eſt deshonneſte d'eſtre vaincu de courtoiſie. 117

Crainte.
Que la fin d'vne crainte n'eſt iamais ſi douce qu'vne ſeurité inebranlable. 166
Comment la crainte donne la gehenne

à noſtre Ame. 216. 217
Moyens de l'exempter de la crainte de l'auenir. 274. 275. 276
Quelles ſont les cauſes de noſtre crainte principalement à la mort. 300
Braue reſolution contre la crainte de la mort. 396
Ce que fait en nous la crainte des aduerſitez & de la mort. 442. 443
S'il eſt poſſible de n'auoir point du tout de crainte. 513. 514
Comment la crainte rend les hommes Philoſophes. 600
Combien c'eſt vne choſe laſche que la crainte. 627
Diſcours contre la crainte. 657
Crainte de longue durée combien dommageable. 686. 687

Craſſus.

Quel eſtoit le langage de ce perſonnage. 703

Crates.

Replique de ce Philoſophe à vn ieune homme qui s'entretenoit ſoy meſme. 232

Createur.

Ce qu'il y a de plus admirable entre les merueilles du Createur. 696

Creatures.

Quels biens nous peuuent apporter les creatures inanimées, notamment le Soleil & la Lune. 158. 159

Crime.

Pourquoy nous auons naturellement de l'auerſion du crime. 625

Cuiſines

Combien frequentes du temps de l'Autheur. 607

Curio.

Quel eſtoit le langage de ce perſonnage, & pourquoy il remontoit à Appius & à Coruncanus. 703

Cybelle.

Preſtres de Cybelle, quels. 672

Cynique.

Quelle eſtoit la profeſſion des Philoſophes Cyniques. 33
Quelle eſtoit la franchiſe de ces Philoſophes. 293

Cyrus

Comment perît. 182

D.

Danger.

DAnger euité en fait rencontrer vn autre. 358
Quels dangers il faut trauerſer dans le cours de cette vie. 670. 671

Debauche.

Qu'il faut fuir les lieux qui conuient à la debauche. 348. 349
Exhortation aux habitans des groſſes villes de ſe donner de garde des debauches publiques. 599. 600
Quels & combien miſerables au corps & en l'ame ſont les debauche. 745

Decius.

Sur quoy les reſolutions du pere & du fils furent fondees. 411

Decrets.

Difference entre les decrets & les preceptes de la Philoſophie. 603. 604

Deité

Reconnuë par toutes les nations. 715

Delices

Comment rendent l'homme furieux. 338

Demades.

Pourquoy fit condamner à Athenes vn homme qui vendoit des choſes qui ſeruoient aux funerailles. 174. 175

Demaratus

Lacedemonien quelles remonſtrances fit à Xerxes. 168. 169
Quels furent les ſuccez de ſes predictiõs, 169. 170
Quelle recompenſe Demaratus luy demanda. 170

Demetrius

Le Cynique, combien grand perſonnage. 179
Eloge de Demetrius. 187
Comment il refuſa ce que luy offrit Ceſar. 188. 189
Pourquoy ſurnommé Poliorcetes. 230
Quel perſonnage, & pourquoy admiré par Seneque. 379
Combien peu d'eſtat ce Philoſophe faiſoit des iugemens des ignorans. 567

Democrite.

Belle parole de Democrite. 212

Depenſes.

Contre les depenſes exceſſiues. 525
Exemples de prodigieuſe depenſe en feſtins. 611. 612
Quelles ſont les depenſes ſuperfluës. 709. 710

Depoſts.

Des depoſts, de la maniere de les rendre, & s'il peut eſtre quelques fois permis de les nier. 89. 90

Desir.

Comment le desir de ce qu'on n'a point, peut engendrer l'ingratitude. 52. 53
Quels maux apportent les desirs ambitieux. 182
Comme le desir des choses s'augmente. 188
Quels sont les desirs à qui l'on doit donner quelque licence, & quels ceux que l'on doit contrequarrer. 269. 270

Desobeissance.

Quel remede on doit apporter à la desobeissance. 365

Dessein.

Changer de dessein auec raison, si c'est chose honneste. 113
Ce que c'est que l'ouurier appelle proprement dessein. 392. 393

Destin.

Ce que c'est propremẽt que le destin. 88
Que les ouurages des hommes ont leur destin aussi bien qu'eux. 564. 565
Comment il faut supporter le destin. *là mesme.*

Deüil

Excessif combien à fuir. 380
Deüil demesuré combien à reprimender. 630. 631

Deuoir.

Ce que c'est qu'on appelle proprement deuoir. 64. 65
Combien difficile de faire son deuoir sans vn grand secours de la raison. 630

Deuoirs

Comment doiuent estre rendus. 612
Regle de tous les deuoirs de l'homme. 614
Moyen d'apprendre à faire son deuoir. 738. 739

Dialectique

Partie de la Philosophie, en combien de parties soubsdiuisee. 546

Dictateur

Comment autresfois appellé. 679

Didimus

Le Grammairien, quel, & combien il a fait de Traitez. 541

Dieu.

Ingratitude de quelques-vns enuers Dieu. 43
Plaintes injustes enuers Dieu, qui a mesme assujetti les plus fortes bestes à l'homme. 43. 44
Que l'ingratitude enuers Dieu engendre l'ingratitude enuers les hommes. 44. 45
Quels biens particulierement nous receuons de Dieu. 84. 85
Et qu'il est Autheur de tous biens. *là mesme & 103*
Que Dieu & la nature ne sont qu'vne mesme chose. 88
Pourquoy Dieu fait tant de graces à l'homme. 88. 89
La liberalité gratuite de Dieu, que nous enseigne. 102
Pourquoy Dieu fait du bien aux méchans. 103. 104
Belle comparaison de la demeure particuliere de Dieu dans plusieurs choses. 322
Comment il faut parler auec Dieu. 233. 334
Ce qu'il faut demander à Dieu. *là mesme.*
Que rien n'est que Dieu, à parler proprement. 374
Comment l'on doit conceuoir Dieu. 612
Quelle est la cause qui oblige les Dieux à faire du bien. 613
Que toutes les choses qui nous arriuent, viennent de Dieu. 620
Auec combien de respect il faut que nous nous y soubmettions. 620. 621
Quels doiuent estre estimez ceux qui se donnent à Dieu. 671

Dieu.

Bonté singuliere de Dieu enuers l'homme.

Dieux.

Pourquoy vn homme de bon sens ne craint jamais les Dieux. 97
Dieu d'Epicure, quel. *là mesme.*
Combien leurs dons sont gratuits. 103
Comment les Dieux distribuent les biẽs indifferemment à tous. 206
En quels temps plus propices. 303
Quelle est la cause des biẽfaits des Dieux enuers les hommes. 612. 613
Deuoir des hommes enuers les Dieux. 614
Moyen de les auoir propices. *là mesme.*

Diogenes.

Comment Diogenes vainquit Alexandre. 121
Quelle estoit la franchise de Diogene & des autres Cyniques. 293

Discernement.

Ce qui donne à l'homme l'esprit de discernement. 687

Disciple

Comment rejoüit le Precepteur. 348

Diſcorde.

Quels ſont les effects de la diſcorde. 592

Diſcours.

Pour quelles choſes ſe font les diſcours. 144

Quels diſcours ſont les plus puiſſans pour enſeigner. 314

Quels diſcours ſont propres aux ignorans, quels aux doctes. 314. 315

Artifice du diſcours, combien prejudiciable. 453

Quelle difference il y a entre vn diſcours qui coule, & vn diſcours qui ſe pratique. 638

Quel doit eſtre le diſcours d'vn Orateur, d'vn Poëte Tragique, & d'vn Comique. 641

Diuerſes eſpeces de diſcours. 704. 705

Diſcours eſt le viſage de l'ame, & comment. 707

Combien ſont mépriſables les diſcours communs. 726

Diſputable.

Que tout eſt diſputable. 542

Diſſolution.

Combien ſont grands les ſupplices de la diſſolution. 604. 605

Eſtrange diſſolution des femmes. 605. 606

Quelles ſont les maladies qui en naiſſent. 606. 607

A quoy doit eſtre imputée. 622

Inuectiue contre l'extreme diſſolution. 706

Quel eſt le but de la fin de la diſſolution. 748

Combien de temps le diuorce a eſté en horreur. 62. 63

Doctes.

Que l'on apprend plus par la conuerſation des doctes, que par la lecture de leurs liures. 219. 220

Doctrine.

Comment il faut appliquer la doctrine que nous liſons chez les Autheurs. 679. 680

Combien on doit eſtre ſoigneux de conformer ſes mœurs à la doctrine que l'on enſeigne. 680. 681

Domitius

Comment ſauué par ſon Medecin. 68. 69

Donner.

De quelle façon & ce qu'il faut donner. 17. 22. 26

Douleur

Quand & commēt deuient ridicule. 380

La nature veut que toute douleur ſoit courte ou ſupportable 469

Nos douleurs ſe conforment à l'opinion. 471

Douleur faite par la nature. 470. 471

Pourquoy les ignorans & les vitieux s'en plaignent beaucoup. *là meſme.*

Remede contre les douleurs. 472. *& ſuiuantes.*

Combien c'eſt vne choſe ingrate. 633. 634

S'il ſe peut rencontrer de la volupté parmy la douleur. 637

Druſus

Le premier qui amena cette mode à Rome, de faire diſtinction de ceux qui luy venoient faire la cour. 172

E.

Eclipſe.

ECliſe de Soleil, ce que c'eſt. 122

Qu'elle monſtre auſſi bien les chemins de la mort, comme les cauſes de la vie. 720

Eloquence

Quand & à qui eſt nuiſible. 354

Empire

Vtile, & qui n'eſt facheux à perſonne, quel. 597

Empirer.

Si ce qui nous nuit, nous empire. 515

Endurer.

Exemples des perſonnes illuſtres qui ont monſtré leur vertu à endurer. 628. 629

Enée.

Si Enée eſtoit plus obligé à ſon pere Anchiſe qui l'auoit porté petit, qu'Anchiſe à Enée qui le porta appeſanty de pluſieurs années. 79

Enfance.

En quel temps eſt la principale beauté de l'enfance. 237

Facetieuſe comparaiſon de la vieilleſſe auec l'enfance. 497. 498

Enfans.

Si les enfans peuuent faire plus de biens à leurs parens, qu'ils n'en ont receu d'eux. 72

Inſtruction pour les enfans. 305. 306

Comparaiſon de la production de nos enfans auec celle de noſtre eſprit. 594

En quoy nous ſommes ſemblables à des enfans, & en quoy diſſemblables. 709

Enfers.

Quel ſentiment auoit l'Autheur, des Enfers. 281

Enrichir.

Quel eſt le veritable moyen d'enrichir. 268. 269.

Enſeignemens.

Quel eſtat on doit faire des enſeignemens, quoy qu'ils ne ſoient pas confirmez par preuues. 588

Que les enſeignemens & les preceptes quoy que nuëment propoſez, ont ſouuent beaucoup de vertu. 588. 589

Difference entre l'enſeignement & le precepte. 617. 618

Entendement.

Quel eſt le deuoir de l'entendement humain. 393. 394

Quelle eſt l'excellence de l'entendement humain. 651. 652. 658

Enuie.

Comment cauſe de l'ingratitude. 41

Pourquoy l'enuie ne peut cõpatir auec la reconnoiſſance. 52. 53

Moyens de ſe garentir de l'enuie. 246

Moyen de ſe defendre de l'enuie. 664

Epheſtion.

Quelle contrée & en quoy remarquable. 476

Epicure.

Quel Dieu ſe faiſoit Epicure. 97

Belle penſee d'Epicure. 223

Souſcrit à la doctrine des Stoïques, touchant le contentement du Sage. 229. 230

Ecriteau apposé ſur la porte d'Epicure, quel. 269

Comment il rendit celebre Idomenée. 268. 269

Et comment il luy apprit à enrichir Pytocles. *là meſme.*

Iugement que l'Autheur fait d'Epicure. 305

De combien de ſortes de biens il compoſe le ſouuerain bien. 407. 408

De quelles maladies il eſtoit tourmenté. 407

Combien on a fait cas d'Epicure. 478

Epicuriens.

Impieté des Epicuriens blaſphemans contre la prouidence liberale de Dieu, refutée par diuerſes raiſons. 83. 84

Quelle eſtoit la principale maxime de ces Philoſophes. 533

Inuectiue contre les Epicuriens. 570

Abſurde opinion des Epicuriens touchant la ſageſſe. *là meſme.*

Contre les Epicuriens qui ne donnoient ny regles ny bornes aux affections. 636. 637

Quel ils font le ſouuerain bien. 755. 756

Abſurdité de leur opinion. *là meſme.*

Refutations de cette opinion. 757

Eretitriques.

Quels & quelles eſtoient leurs opinions. 542

Eſchole.

Comparaiſon de l'Eſchole & du Theatre. 353

Eſcholiers.

Comparaiſon des mauuais Eſcholiers auec les fluteurs Phrygiens. 673

Combien petit eſt le nombre des bons Eſcholiers. 674

Eſclaue.

Si vn eſclaue peut faire plaiſir à ſon Maiſtre. 65

De quels commandemens diſpenſé. 66

Si ce que l'eſclaue fait outre ſa condition, peut eſtre appellé plaiſir ou bienfait. 66

Si l'eſclaue peut auſſi bien que le mercenaire faire quelque choſe plus que ſa portée. 66. 67

Acte memorable de deux Eſclaues d'Adrumentum en Afrique. 67. 68

Eſclaue qui ſauua magnifiquement la vie à ſon Maiſtre. 68

D'vn autre qui ſouffrit la mort pour ſon Maiſtre. 69

Habile traict d'vn autre qui ſauua ſon Maiſtre de la mort. *là meſme.*

D'vn autre qui par bon conſeil ſauua ſon Maiſtre de l'indignation d'Auguſte. 70

Si l'eſclaue peut donner à ſon Maiſtre. 184

Si ce qu'il luy donne, eſt vn preſent. 187

Par qui les eſclaues ſont appellez ennemis de l'homme. 668. 669

Eſcrire.

Quelle façon d'eſcrire eſt la meilleure. 640

Quelle eſt la façon d'eſcrire de Ciceron. *là meſme.*

Eſpeces.

Quelle eſt la doctrine des Stoïques touchant les genres & eſpeces des choſes. 371. 372

Eſperance.

A quelles choſes conuient le nom d'eſperance. 232
Miſere extréme, ne viure que d'eſperance au monde. 643. 644
Inuectiue contre cette miſerable eſperance. *là meſme.*

Eſprit.

Ce que doit faire l'eſprit de l'homme pour ſa perfection. 180. 181
Ce qui forme l'eſprit & le rend plus raſſis. 213
Quels effets l'eſpoir & la crainte produiſent en noſtre ame. 217. 218
Eſprit de l'hõme combien admirable. 44
Que l'eſprit ſeul doit eſtre cultiué. 227. 228
Combien les exercices de l'eſprit ſont preferables à celuy du corps. 248. 249
Que tous les eſprits ne ſe gueriſſent pas par vn meſme remede. 284
Comparaiſon d'vn eſprit triſte auec du vin rude. 311
Que nous deuons ſur tout deſirer à nos amis de les voir croiſtre en eſprit. 329. 330
Difference des maladies de l'eſprit d'auec celles du corps. 436
A quoy l'on peut reconnoiſtre ſi l'eſprit eſt guary. 436. 437
Comment l'eſprit ſe peut fortifier par l'exercice des vertus. 481
Qu'il n'y a rien dont noſtre eſprit ne ſoit capable. 575. 576
Diſcours touchant la foibleſſe des eſprits qui ſe paiſſent de vaines imaginations. 626. 627
Prerogatiues & excellences de l'eſprit humain. 660. 661
Si l'eſprit eſt vn corps. 667
Quel eſt le deſordre de l'eſprit humain. 686
Quelle eſt la curioſité de l'eſprit humain. *là meſme.*
Combien il eſt difficile de reformer vn eſprit mal fait, & endurcy dans le vice. 699
Que les plus beaux eſprits ne ſont pas meſme exempts de vices. 701. 702
Quel doit eſtre noſtre eſprit. 712
Quelles ſont les meilleures marques de la force de l'eſprit. 751

Eſſence.

Qui a mis ce mot au monde. 369

Eſtats

Pourquoy autrefois conduis par les Sages. 545. 546

Eſtime.

Quelle difference ſe rencontre entre l'eſtime & la gloire. 650

Eſperance.

Eſperance iointe à la crainte, combien tourmentent l'ame. 218

Eſtoilles.

Belles obſeruations dans le cours des Eſtoilles. 101
Combien elles nous ſont vtiles. *là meſme.*
Belle comparaiſon des eſtoilles & des vertus. 102

Eſtre.

Si les choſes que nous voyons & que nous touchons, ſont au nombre de celles qui ont eſtre. 369. *& ſuiuantes.*

Eſtude.

Quelle ſorte d'eſtude eſt l'exercice de l'ame. 248
Eſtude des premieres lettres à quelles gens eſt plus conuenable. 311. 312
Quelle humeur eſt plus propre à l'eſtude. *là meſme.*
Comment ſe doit faire. 672
Combien d'eſprits eſtudient, & combien peu ſont capables de comprendre. *là meſme.*

Eſtudier.

Comment il faut eſtudier. 671. 672

Eſtuues.

Contre la ſomptuoſité des eſtuues. 519 520

Eternel.

Quel eſt le priuilege des choſes eternelles. 369. *& ſuiuantes.*

Eternité.

quel eſt l'abyſme de l'eternité. 631
Combien ſa cõſideration profitable. 652

Eufroſine

La ſeconde des Graces, pourquoy ainſi appellée. 8

Eurinomé.

La mere des graces, pourquoy ainſi appellée. 9

Euripide.

Comment arreſta le peuple qui s'emportoit contre luy. 710

Exemples

Des hommes vertueux combien auantageux. 618. 619

Exercice

Combien profitable à la ſanté. 360

Exercices
Du corps, quels à loüer, quels à blaſmer. 248. 249
qu'il faut ſoudain reuenir à ceux de l'ame. 249
quels ils doiuent eſtre. *là meſme.*
Exhortations.
Si elles ſont neceſſaires, & d'où elles procedent. 594
Exhorter.
quelle façon d'exhorter ſemble la plus vtile. 641
Exil.
Exemple du meſpris de l'exil. 663
Explications.
Vſage des explications de la Philoſophie. 609

F.

Fabianus.
FOrt loüé par ſes Eſcholiers, & pourquoy. 354
Fabianus Papirius quels liures a eſcrit, & en quelle opinion. 638. 639. 640. 641
Fabius.
Ce qui fit paruenir Fabius Perſicus à la dignité Sacerdotale. 106. 107
Fabies.
Pourquoy l'on ne dit point que les trois cens Fabies furent vaincus. 118
Fabricius.
Quelle eſtoit la vertu de ce perſonnage. 733 737
Fâcheux.
Si ce qui eſt fâcheux peut eſtre appellé bienfait. 137. 138
Qu'il n'y a rien de ſi fâſcheux qui ne ſoit ſupportable. 750
Faim.
Que la faim n'a point d'ambition. 729. 730
Faineantiſe
Combien dangereuſe. 349
Remedes contre la faineantiſe. 364. 365
Faineants.
Que les faineants s'enſeueliſſent auant leur treſpas. 383
Faute.
Connoiſtre ſa faute, c'eſt eſtre en voye d'amendement. 292. 293
Felicité.
Comment il aduiue que nous ne pouuons connoiſtre noſtre felicité. 42
En quoy giſt la felicité de l'ame. 300
D'où vient la felicité ſouueraine. 302
Ce qui empeſche la felicité. 329
Quelles ſont les bornes de la felicité de l'homme. 407. 408
Si elle ſe trouue auſſi bien dans les aduerſitez que dans les proſperitez. 430. 431
Quel eſt le principal inſtrument de la felicité de l'homme. 442
Pourquoy la felicité ne dure pas long-temps. 446
S'il y peut auoir quelque felicité imparfaite. 512. 513
Incertitude & miſere de la felicité humaine. 709
qu'elle n'eſt pas inſatiable, au contraire qu'elle ſe contente de peu. 724
Felicité de cette vie en quoy conſiſte, ſelon quelques-vns. 752
Feſtins.
Exemples d'vne prodigieuſe deſpenſe en feſtins. 612
Quel plaiſir on peut auoir à regarder vn feſtin. 689
Femmes.
Comment elles deuiennent chauues, & pourquoy trauaillées des gouttes à preſent; veu qu'elles n'eſtoient point ſujettes au temps paſſé à ces incommoditez. 606
Fer
Pourquoy tiré des meſmes tenebres où eſtoit l'or & l'argent. 189
Fidelité.
D'où vient la fidelité de quelques ſeruiteurs. 337
Fier.
Si l'on n'eſt pas moins blaſmable de ne ſe fier à perſonne que de ſe fier à tout le monde. 212
Figures
Combien ont de grace dans les lettres qu'on eſcrit aux amis. 377. 378
Fils.
Si le fils par ſa vertu auançant le pere, ou luy ſauuant ſa vie, ſon bienfait eſt plus grand. 73. 74
S'il y a plus de merite au fils qui ſauue ſon pere de mort, qu'au pere qui donne la vie à ſon fils, en le mettant au monde. 74. 75
Si le fils qui nourrit le pere, l'oblige dauantage. 76
Bienfaits d'vn fils à ſon pere, & d'vn pere à ſon fils, combien differens. 77
Si le pere peut eſtre vaincu par ſon fils en bienfaits. 78

Flamme

Quelle flamme peut eſtre accablée. 368

Flatterie

En quoy conforme à l'amitié. 330
Inuectiue contre la flatterie. 751
Langage ordinaire des flatteurs. 752
Autre eſpece de gens non moins miſerables que les flatteurs. 752 753
Combien les flateurs ſont prejudiciables aux Grands. 168
Exemple de Xerxes à ce ſujet. 169. 170
Combien il eſt dangereux de preſter l'oreille aux flatteurs. 301

Floraux

Ieux de Rome ainſi appellez, pourquoy ne furent point demandez du temps de Caton. 623

Folie.

Quel eſt le principal dommage qu'apporte la folie. 243
Conferee auec la ſageſſe. 340
Quand & comment on ſe peut demeſler de la folie. 352
D'où vient qu'elle eſt preſque inſeparable de l'homme, & le moyen d'y remedier. 373. 374
qu'il y a peu ou point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Medecins entreprennent la gueriſon. 585

Force.

Le moyen de ſçauoir ſa force. 239
Definition de la force. 698

Fortune

Et ſes biens, combien ſont à craindre. 224
Pourquoy elle ne peut auoir d'empire ſur le Sage. 436
Comment il ſe faut fortifier contre les injures de la fortune. 447. 448
Combien elle a les mains courtes. 491
Que les biens de la fortune ne nous enrichiſſent point. 524. 525

Fortuit.

Que la perte des choſes fortuites n'eſt pas ſi facheuſe. 325
Si les choſes fortuites peuuent eſtre differentes. 406
Comment les choſes fortuites doiuent eſtre eſtimees. 406. 407

Fortune.

Belle idee de la fortune. 443. 444
Attaques de la fortune, quelles. 562. 563
quels ſont les biens de la fortune. 567
Ce que c'eſt que mettre la fortune dans vne condition priuee. 724

Foy.

Le commerce de la foy combien neceſſaire & tranquille. 194. 202
Comment la foy eſt le bien le plus religieux qui puiſſe entrer en l'eſprit de l'homme. 539

Fragilité.

quel fruit doit tirer l'homme de la conſideration de ſa fragilité. 642. 643

Frayeur.

Quelle eſt la plus pernicieuſe. 241

Frugalité

Des anciens Romains, quelle. 520. 521
Comment l'Autheur la perſuade. 522. 523
Fruicts & vtilitez de la frugalité. *là meſme.*
Exemple notable de frugalité en Caton. 523
Ce qui la rend recommandable. *là meſme.*
Singuliere frugalité de Tubero. 618. 619
Combien auantageuſe pour l'entretien de la ſanté. 729. 730
Combien vtile. 749. 750

Fruit

De l'art combien different du fruit de la beſongne. 47

Furnius.

Ce qui le mit bien auprés d'Auguſte. 40

G.

Gain.

GAin de toute ſorte, d'où vient. 175
Par qui le gain preferé à la bonne reputation. 710

Garum

Quelle ſorte de ſaulſe chez les Romains. 607

Gaulois

Naturels, ennemis des Romains, de qui receurent les moyens d'immoler des Capitaines Romains aux monumens de leurs peres. 132

Gauſſeurs.

Quelle eſt la couſtume des gauſſeurs. 294

General.

Pourquoy les regles generales ſont neceſſaires. 615. 616

Generation.

Combien l'acte de generation du pere & de la mere eſt peu de choſe pour ceux qui viennent au monde. 74. 75

Genereux.

Comment ſe connoiſt vn cœur genereux. 239

Quelle eſt la gloire d'vne ame genereuſe. 265. 266

Genie.

Quel eſt le genie de l'homme de bien. 321. 322

Genie aſſigné à chaque homme, & par qui. 685

Genres.

Doctrine des Stoïques quant aux genres & eſpeces des choſes. 331

Geometrie.

Quelles ſont ſes inuentions. 534. 535

Gladiateurs.

Spectacles des Gladiateurs pourquoy ſemblables. 221

Prouerbe ancien, le gladiateur delibere ſur l'areine, comment s'explique. 272

Pourquoy les Gladiateurs appelloient au peuple. 716

Gloire

Comment eſt l'ombre de la vertu. 478

Quelle difference il y a entre l'eſtime & la gloire. 650

Pourquoy l'on fait monter la gloire au deſſus de la verité. 636. 637

De la gloire & de la loüange des hommes. 646. 647. 648

Ce que c'eſt que la gloire. 754

Gourmandiſe.

Inuectiue contre ce vice. 381. 383

Goutte.

Ce que c'eſt que la goutte. 356

Gracchus

Vn des premiers de Rome qui commença de diſtinguer ceux qui luy venoient faire la Cour. 172

Quel eſtoit le langage de ce perſonnage. 703

Graces.

Pourquoy l'on dit qu'il y a trois Graces, pourquoy l'on les eſtime ſeurs; pourquoy elles ſe tiennent par les mains, pourquoy l'on les peint riantes, iaunes, en robes tranſparentes & ſans ceinture. 8

Que veut dire qu'elles danſent en rond & ſe tenant la main l'vne de l'autre. *là meſme.*

Pourquoy l'on les peint Vierges. *là meſme.*

Gracinus.

Quel perſonnage, & pourquoy C. Ceſar le fit mourir. 38

Pourquoy il ne voulut pas prendre vne ſomme de deniers que Fabius Perſicus luy enuoyoit. *là meſme.*

Grammairien.

Remarques de Grãmairien, quelles. 679 680

Beatitude

Combien deſirable, & pour quelles raiſons. 96. 100

Greffe.

Ce qu'il faut obſeruer en la greffe des arbres. 692

Grillus.

Qu'on n'euſt pas ſçeu que Grillus euſt eſté au monde, s'il n'euſt eſté le pere de Platon. 75

Grands.

Quels ſeruiteurs ſont particulierement neceſſaires aux Grands. 167. 168

Vanité des Grands de vouloir qu'on faſſe grand cas d'entrer chez eux. 171

Exemples de cette vanité en Gracchus & Druſus. 171. 172

Qu'il faut eſtre ſoigneux à ſe tenir loin des Grands. 244

Combien le couroux des grands eſt dangereux. 244

Que les actions des Grands, iuſqu'aux plus petites, ne peuuent eſtre cachées. 326

Qui eſt celuy qui doit particulierement ſembler grand. 735

Grandeurs.

Quelles grandeurs on peut ſuiure. 316

Que la grandeur humaine n'a point de borne. 326. 327

Guerre.

Qu'eſt-ce qui attache vn homme à la guerre. 609

Que cette vie eſt vne perpetuelle guerre. 621

Guide.

Qu'il faut prendre les gens de bien pour guides de nos actions. 353

H.

Habitudes.

HAbitudes naturelles ſi elles ſe peuuent changer. 234

Si quelques mauuaiſes habitudes peuuent eſtre incurables. 284

Hannibal.

Ce qui cauſa la ruine d'Hannibal. 349

Haine.
Moyen d'euiter la haine. 664
Heraclitus
Pourquoy appellé tenebreux. 237
Hercule.
Pourquoy ce Dieu eſt ainſi appellé. 88
Hermachus.
Où ſe feit grand perſonnage. 220
Heſychie.
Ce que les Grecs appellent de ce nom. 569
Heureux.
Qui eſt celuy qui eſt heureux. 250
Ce qu'il faut faire pour eſtre heureux. 275. 276
Quel homme ſe peut dire heureux. 331
Qu'il n'y a qu'vne ſorte de vie qui puiſſe eſtre appellée heureuſe. 508 509. 510
Comment la vertu ſeule nous rend heureux. 525
Comment la vertu rend l'homme heureux & la vie heureuſe. 569. 570. 571. 574
D'où vient la vie heureuſe, & ce qui doit eſtre appellé heureux. 756. 757. 758
Homere.
Si Homere a eſté Philoſophe ou non. 533. 534
Hommes.
Que tous les hommes ſont ingrats, malicieux & ſtupides. 134
Combien l'empire de l'homme eſt hors de l'homme. 161. 162
La premiere piece des ouurages de nature. *là meſme.*
Comment il faut viure auec les hommes. 234
Quel eſt le vray genre de l'homme de bien. 321. 322
Ce qu'il faut eſtimer en l'homme. 323
Combien il eſt difficile d'eſtre homme de bien. 322. 323
Combien les hommes de bien ſont rares. 323
Deux ſortes d'hommes de bien, ſelon les Stoïques. 324
Combien de ſortes d'hommes ſuiuent la Philoſophie. 351. 352
Comment l'homme ſe manifeſte. 352
Comment l'homme de bien eſt ſemblable à Dieu. 440. 441
Par quel moyen on peut deuenir homme de bien. *là meſme, & ſuiuantes,*
Ce qui eſt le meilleur en l'homme. 457
Moyens de ſonder & connoiſtre l'homme 461. 462
Si l'homme peut eſtre ſage & vertueux ſans ſcience. 537. 538
Que le tiltre d'homme de bien eſt plus auantageux que celuy de Sage. 538
Comment égaux en leur ſouffrance & en leur fin. 565. 566
Combien venerable autresfois. 609
Que l'homme n'eſt aſſeuré de rien que de la mort. 634
que l'eſprit de l'homme ne veut point ſouffrir de bornes, ſi elles ne luy ſont communes auec les Dieux. 651
que l'homme eſt le plus grand ennemy de l'homme. 653. 654
Comment on ſe doit gouuerner dans ce deſordre. *là meſme.*
Quelles ſont les cauſes de la ruine de l'homme & des moyens de les euiter. 664
Par quels moyens l'homme eſt ſeul autheur & cauſe de ſon mal. 687
quand c'eſt que le bien ſe retrouue dans l'homme. 757
Honneſteté
En quoy conſiſte. 89
Si l'honneſteté doit eſtre miſe au rang des vertus parfaites. 399
Honneſte.
quels ſont les effets de l'inclination qu'ont les hommes à ce qui eſt honneſte. 96. 97. 98
Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui eſt honneſte. 459. 460. 461
S'il y a quelque difference entre ce qui eſt bon, & ce qui eſt honneſte 725. 726. 731. 732
Honneurs
Et dignitez publiques combien contraires au repos de l'eſprit. 262. 263
que l'honneur eſt le ſeul bien de l'homme. 442
quel eſt le contentement de celuy qui renonce aux honneurs. 451
Quel eſt le chemin des honneurs. 507
S'il faut preferer noſtre honneur propre à l'obeïſſance que nous deuons aux loix. 518. 519
Exemple du meſpris de l'honneur. 663
Comment l'honneur s'euanoüit. 709
Honte.
Le moyen d'oſter la honte à vne perſonne. 204
Qu'elle eſt vn des bons ſignes que puiſſe auoir vn ieune-homme. 233

Cõment les Comediens la repreſentent. 235

Horatius Cocles.

Quelle eſtoit la vertu de ce perſonnage. 733

Hoſpitalité.

Combien c'eſt vne choſe ſacree. 113. 114

Huiſtres

Combien dangereux aliment. 607

Humanité.

quelles ſont les paroles & les ſentimens de ceux qui exercent cette vertu. 539

Humeur.

quelle humeur eſt plus propre à l'eſtude. 311

Hyperboles.

quand ſe doit on ſe ſeruir des hyperboles. 200

I.

Idées.

IDées de Platon, quelles choſes 370
Idée en quoy differentes de la figure. *là meſme &* 371. 393
Quelles eſtoient les idées de Platon. 374. 375
Quelles les formes tirées de ces Idées. 374

Idomenée

Rendu celebre par les lettres d'Epicure. 268
Comment Epicure luy apprit à enrichir Pytocles. 269

Ieunes.

Que les jeunes ſont ordinairement plus ardents à l'eſtude de la Philoſophie, que les vieux. 677. 678

Ieux.

Combien ſoigneuſement on doit fuir les jeux & les ſpectacles publics. 221

Ignorans.

Iugement des ignorans combien meſpriſable. 567

Ignorance.

Combien l'ignorance de la verité cauſe de maux dans le monde. 723. 724

Images.

Quelle eſt l'vtilité des images. 610. 611

Imbecillité.

Combien grande eſt l'imbecillité humaine. 409 410

Immortalité.

De l'immortalité de l'ame. 652. 653

Immortels.

Ce que c'eſt qui nous rend immortels. 267

Impuiſſance

Ne peut ſeruir de pretexte à l'ingratitude. 45

Incertitude

Des choſes humaines, quelle. 562. 563

Incommoditez.

Quels auantages apportent les incommoditez de cette vie. 349. 350. 365
Diuerſes comparaiſons pour prouuer cette verité. 351
Quelles incommoditez l'on trouue dans les voyages. 354

Inconſtance.

En quoy paroiſt particulierement l'inconſtance des choſes de cette vie. 215. 216
Inconſtance humaine, combien grande. 322. 1323

Inconueniens.

Ce qu'ils ont de plus rude. 562. 563

Indifferent.

Comment les choſes de ſoy indifferentes, ſont renduës bonnes ou mauuaiſes. 492. 493
Ce que nous appellons indifferent. 715. 716
Combien de choſes indifferentes peuuent deuenir bonnes. 724. 725

Infamie.

Ce que c'eſt, & d'où elle procede. 648. 649
Exemple du meſpris de l'infamie. 663

Ingrats.

Comment nous faiſons quelques-fois nous meſmes les ingrats. 34
Combien de ſortes d'occaſions font les hommes ingrats. 41
Si l'on peut appeller vn ingrat en jugement. 54
Raiſons pour prouuer qu'il n'eſt point puniſſable. 55
Combien il eſt difficile de ſçauoir ce que c'eſt qu'vn ingrat. 56
Combien les cauſes d'ingratitudes ſont meſlées. *là meſme.*
Comment l'on doit punir les ingrats, ſi l'on les doit punir. 58.
Et comment aſſez punis. 63
Comment l'auarice a preuenu l'ingratitude. 61. 62
Comment le nombre des ingrats deuiendra moindre. 62
Comment on peut n'eſtre pas ingrat, ne rendant point, & l'eſtre auſſi apres auoir rendu. 89

Combien l'ingrat eſt à deteſter. 95
Comment il ne craint rien. *là meſme.*
De combien de ſortes d'ingrats chez les Stoïciens. 103
Ce qui fait pecher les ingrats. *là meſme.*
que l'ingratitude & la mechanceté ſont touſiours enſemble. 104
Quels plaiſirs on peut refuſer à l'ingrat. 105
Quel eſt le moyen de bien faire à vn ingrat. 109
Paradoxe : qu'aucun homme ne peut eſtre ingrat, 128. 129
Autre paradoxe contraire, que tous hommes ſont ingrats. 130. 131
que de vouloir s'acquiter trop toſt, tient de l'ingrat. 177. 178
Si par la ſeule volonté l'on peut euiter le nom d'ingrat. 193. 194
Comment il faut ſupporter les ingrats. 201. 202
D'où vient que le nombre des ingrats eſt ſi grand, 203
Pourquoy les ingrats ne nous doiuent pas empeſcher de bien faire. 483
Pourquoy touſiours malheureux. 487. 488

Ingratitude.

Pourquoy le vice qui regne le plus dans le monde eſt l'ingratitude. 3. & 4
Quelles ſont les occaſions de l'ingratitude. *là meſme &* 5
Combien grand crime. 15
Pluſieurs eſpeces d'ingratitude. 39. 40
Combien l'ingratitude eſt odieuſe de ſoy meſme. 50
Combien diuerſement chacun encourt ce vice. 50. 51
Quel eſt le plus grand trait d'ingratitude. 51
La plus deshonneſte eſpece. *là meſme.*
Quelle eſt la vraye marque d'ingratitude. 86
Pourquoy odieuſe d'elle meſme. 96
Meſme aux impies. 97
Diſcours de l'ingratitude humaine enuers Dieu. 161. 162
S'il y a quelqu'vn au monde qui ſe puiſſe vanter d'eſtre exempt d'ingratitude. 203. 204
Comment il ſe faut comporter enuers les ingrats, pour ne les point aigrir. *là meſme & ſuiuantes.*
Que l'ingratitude doit pluſtoſt aiguiſer qu'emouſſer la volonté de donner. 206
Que l'ingratitude ne nous doit pas empeſcher de faire du bien. 483
Remedes contre l'indignation que cauſe l'ingratitude. 483. 484
Cauſes de l'ingratitude. 488

Injures

De quelles gens ſont les plus outrageuſes. 71
Comment il faut compenſer vne injure auec vn plaiſir. 483. 484

Intereſt.

Ce que c'eſt que l'intereſt. 189

Ioye.

En quoy conſiſte la vraye joye. 274
Ioye perpetuelle & hors de toute apprehenſion.. 289
En quoy differente de la volupté, ſelon les Stoïques. 377. 378
Si la vraye ioye ſe peut trouuer parmy les honneurs & les plaiſirs du monde. 381
quelles ſont les mauuaiſes ioyes de l'ame chez Virgile. 377. & 382
En quoy pareille à la patience, & en quoy differente. 400. 401
Combien ſouuent la ioye attire la ruine. 686
Et combien preiudicie la ioye de longue durée. 686. 687

Iour.

Si vn iour eſt pareil à l'autre, & comment. 237. 238
Comment on doit s'imaginer que chaque iour eſt vne vie. 644
Ce que c'eſt que le iour. 652
Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit. 744
Que les plus courts iours ſõt aſſez longs pour ceux qui les veulent bien employer. 744. 745
Comment le iour n'eſt iamais trop long ceux qui l'employent aux choſes ſerieuſes & raiſonnables. *là meſme & ſuiuantes.*

Irraiſonnable.

La partie irraiſonnable de l'ame en combien de parties ſoubs-diuiſée. 569. 570

Irreſolution

Marque de folie. 351. 352

Iugement.

Teſmoignage de l'incertitude de noſtre iugement & de l'inconſtance humaine. 322 323

Iugements

Des hommes, en quoy particulierement ſe conforment. 489

Iunon.

Vne Iunon assignée à chaque homme, par qui. 685

Iupiter.

S'il a quelque chose plus que l'homme de bien. 440. 441

L.

Lacedemoniens.

LAcedemoniens commis à garder le pas des Termopyles, au nombre de trois cens, combien genereux. 496

Lælius.

Quel estoit ce personnage. 235

Et combien amy de Scipion. 619

Langage.

Quel doit estre le langage d'vn Philosophe. 638. 639

Composition du langage comparée à vn bastiment. 640

D'où vient la corruption du langage. 699. 700. *là mesme & suiuantes.*

D'où vient le changement du langage. 702. 703. 704.

Langue

Latine combien defectueuse en plusieurs mots. 369

Abondance de la Greque. 370. 371

Larmes

Excessiues, que sont. 379. 380

quelle moderation il faut apporter quand il est necessaire de verser des larmes, & comment permises. 635 636

Combien est vne chose brutale de verser quantité de larmes en la mort des nostres, & puis les oublier. 636

Latin.

Langage Latin, quel. 320

Lecteurs.

Autant de Lecteurs, autant de iugemens. 679. 680

Lecture.

Comment la lecture des Liures nuit plus qu'elle ne profite. 209. 210

Comment il faut profiter de la lecture. 505. 506

Legereté.

Marques de legereté, quelles. 208

Lendemain.

Combien est grande la vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires. 332

Lentulus.

Ingratitude de Lentulus enuers Auguste. 41

Lettres.

De quoy nous deuons remplir nos lettres. 723. 724

Liber.

Pourquoy l'on a ainsi appellé ce Dieu. 88

Liberal.

Comment la Philosophie merite le tiltre de science liberale. 532. 533

Combien il y a de sortes de sciences liberales. 537

Liberalis

Bourgeois de la Ville de Lyon, quel. 561. 562

Liberalité.

Quel doit estre le train de cette vertu. 19

Que nous enseigne la liberalité gratuite de Dieu. 102

Comment doit estre exercée. 104

Liberté.

Que la liberté mesme est de seruir à la Philosophie. 225

Le chemin pour paruenir à la vraye liberté. 314

Ce que c'est proprement que la liberté 350

quelle est la vraye liberté. 454

Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter. 481

quel est le premier poinct de la liberté, selon l'Autheur. 482. 483

Comment se doit acquerir la liberté de l'ame. 663

Libre.

Pourquoy nous ne pouuons estre libres durant la vie. 304

Quel est celuy qui est veritablement libre. 690

Lieux.

Combien soigneusement l'on doit fuir les lieux qui conuient à la débauche. 349. 350

Quels lieux sont les plus propres à mediter. *là mesme & suiuantes.*

Si le lieu peut contribuer à la santé. 656. 657.

Liuius.

Ce qu'il a escrit, & en quelle estime il est. 640

Liures.

Ce que produit la pluralité des liures. 329

Que les bons Liures, quelques gros qu'ils soient, ne sont iamais longs. 333
Quelle matiere il faut choisir pour faire de bons Liures. 334

Loix

Comment rendues necessaires. 551
Que sont proprement les Loix. 590. 591 592
Quelles doiuent estre les Loix. 591. 592
Ce qui rend vne Loy iuste & equitable. 670

Loüange.

Si la loüange des hommes peut contribuer à nostre felicité, apres la mort. 650. 651

Lutteur.

Ce qu'il faut sçauoir pour estre bon Lutteur. 180

Lumiere.

Quelle difference il y a entre la lumiere & la lueur. 268

Lyon.

Embrasement de la Ville de Lyon. 561. 562.

M.

Magistrats.

MAgistrats non sans raison reuerez par les Sages. 438

Magnanimité

Combien & pourquoy desirable. 410

Mains.

Quelles sont les meilleures mains pour les armes. 350

Maison-de plaisance.

Description d'vne maison de plaisance. 361. 362

Maistres.

Si vne chose peut estre à deux Maistres. 185
Combien affable doit estre vn Maistre à ses seruiteurs. 334. 335
Inuectiue contre les Maistres glorieux. 336.

Mal.

Qu'vn grand mal est incontinent passé. 276. 277
Combien l'homme y est suiet. *là mesme.*
Definition du mal. 302
Comment on cesse bien souuent de faire le mal. 324
que le mal comme le bien doit estre commun entre les amis. 339
Ce que c'est proprement que mal. 514. 515
Si le mal est vn corps. 665. 666
quel est le plus grand mal qui puisse arriuer à l'homme. 685

Malade.

Combien les visites soulagent vn malade. 468
Comment les malades se doiuent comporter. 472. 473. 474

Maladies.

Que l'on sent d'autant moins les maladies de l'ame que plus elles sont grandes. 355
Comment la Philosophie guerit ces maladies. 356. 357
Comment les maladies du corps nous doiuent amener à la consideration de celles de l'ame. *là mesme & suiuantes.*
Ce que sont les maladies du Sage. 358
Combien elles ont d'incommoditez. 469. 470
Causes des maladies. 604
quelles estoient autresfois les maladies 604. 605. & quelles de present, *là mesme & suiuantes,* leur nombre, 606. 607. 608.

Malheurs

Non preueus combien plus viuement touchent les personnes. 562
Quelle est la cause principale de nostre malheur. 751

Mamercus.

Scaurus quel, & pourquoy fut fait Consul. 107

Manlius.

Comment Titus Manlius vainquit son pere. 80

Marcellinus

Quel personnage, 294
Tullius Marcellinus, pourquoy se resolut de mourir, & comment il mourut. 464. 465

Marius

Combien ingrat enuers les Romains, & ce qu'il fit contre eux. 132
Comment il bastit au terroir de Baïes. 350
S'il ne fut qu'vne fois Consul. 598

Marteaux.

Pourquoy ne sont pas de l'inuention de la Philosophie. 550. 551

Matiere.

Quelle matiere il faut choisir pour faire de bons Liures. 334

Maux.
Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir. 277
Quel moyen de ne point apprehender les maux à venir. 450
De combien de maux nous ſommes le but. 670
Vne des plus grandes cauſes de nos maux, quelle. 751
Maximes.
S'il y a de la difference entre les preceptes & les maximes de la Philoſophie. 589. 590
Si les maximes generales de la Philoſophie peuuent ſuffire pour rendre vn homme ſage. 600. 601
Que les maximes generales ſont confirmées par ceux-meſmes qui les veulent oſter. 616
Meandre.
Pourquoy ce fleuue ſemble eſtre le jeu & l'exercice des Poëtes. 659
Mecenas
Combien regretté par Auguſte. 170
Apophthegme de Mecenas en ſon Promethée ſur le ſuiet de l'ambition. 263
Souhait honteux de Mecenas. 644
Ses façons de faire diſſoluës. 700
Ses vertus & ſes vices. 701. 705
Méchanceté.
Comment ne plaiſt à perſonne. 96
Combien ſe deſplaiſt à ſoy-meſme. 322. 323
Que pluſieurs ne ſont méchans que parce qu'ils n'ont pas moyen de l'eſtre. 322. 323
Si la méchanceté eſt vn corps. 668
Méchans
Pourquoy auſſi bien partagez des biens & des commoditez de la nature, que les bons. 105. 106
Si l'on peut profiter à vn méchant, & s'il peut receuoir quelque bienfait. 128. 129
S'il peut eſtre ingrat. *là meſme.*
Comment il faut reconnoiſtre le bienfait d'vn méchant. 195
Méchanceté deſeſperée quelle. 196
Pourquoy les méchans ne doiuent point viure ſeuls. 231. 232
Pourquoy le méchant doit viure en compagnie. 285
Ne vit pas long-temps. 293
Que les méchans ne ſont iamais aſſeurez. 622. 623
Quel eſt le plus grand ſupplice des méchans. 624. 625
Combien tourmentez & comment. *là meſme.*
Combien grande eſt l'inquietude du méchant. 665. 666
Comment le méchant eſt pernicieux au méchant. 681
Medecine
En combien de ſectes diuiſée, & pourquoy. 603
En quoy conſiſtoit autresfois. 604
Pratique de l'ancienne Medecine combien differéte de la moderne. 604. 605
Medecins.
Quelle obligation nous auons à nos Medecins & à nos Precepteurs. 154
Anciens en quoy differents des modernes. 606
Meditation.
Combien la meditation de la mort eſt neceſſaire. 377. 378
Meſiance
Comment preuenuë. 61. 62
Megariques.
Quels, & quelles eſtoiét leurs opinions. 542
Memoire
Comment doit eſtre cultiuée. 51. 52
Pourquoy la memoire eſt eſtimée vne choſe ſacrée. 106
Quelle eſt l'infirmité de noſtre memoire. 203
Mercenaire.
Si le mercenaire peut faire plaiſir. 66
Mercure
Pourquoy peint en la compagnie des Graces. 8
Pourquoy ce Dieu eſt ainſi appellé. 88
Meſpris.
Comment le meſpris de ce qu'on a, peut rendre les hommes ingrats. 52. 53
D'où vient les meſpris de la mort, & des choſes paſſageres. 213. 214
Moyens de ſe garentir du meſpris. 246
Combien peu conſiderable & par qui meſme recherché. 664. 665
Meſtiers.
Si les Meſtiers ſont des inuentions de la Philoſophie. 556. 557
Metaux.
Si les metaux ſont de l'inuention de la Philoſophie. 550
Metellus.
Patience de Metellus & ſon banniſſement. 278

Metempſychoſe.

Ce que c'eſtoit chez les Pythagoriciens. 677. 678

Methode.

que l'on doit obſeruer en inſtruiſant. 583

Metrodore.

Où s'eſt fait grand perſonnage. 220
Beau ſentiment de ce perſonnage touchant les richeſſes. 247. 248
Pourquoy eſtimé d'Epicure. 352

Mines

Comment trouuées. 552

Miſeres.

S'il eſt en nous de finir nos miſeres, quand il nous plaiſt. 238. 239
Quelle eſt la plus generale cauſe de noſtre miſere. 442. 443

Moderation.

Ce qui peut plus efficacement enſeigner la moderation. 706

Mœurs.

Quelle eſt la corruption des mœurs & d'où elle vient. 701. 702

Moment.

Que chaque moment fait mouuoir le precedent. 375. 376

Monde

Comment touſiours d'vne façon. 14. 15
Pere commun de tous les hommes. 71
Pourquoy c'eſt que le monde fait ſon tour. 92
Vanité du monde depeinte au vif. 241
Comment il faut fuir la haine, l'enuie & le meſpris du monde. 244. 245
Combien le monde eſt ſuiet aux changemens. 375. 376
Quels effets doiuent produire en nous ces changemens. *là meſme.*
Pourquoy eſt eſtimé bon. 392. 393
Comment & pourquoy Dieu a creé le monde. 393. 394
Quels Philoſophes le tenoient pour Dieu, 697

Monſeigneur

Tiltre d'honneur que les anciens donnoient à leurs peres, & aux plus vieux. 655

Montanus Iulius

Poëte comment connu. 747

Morale.

Partie de la Philoſophie en combien de parties ſe ſoubſdiuiſe. 546
Que toute la Morale ne regarde pas les mœurs. 738

Mont-gibel.

Quel eſtoit autresfois. 475

Mort.

Combien peu de ſuiet nous auons de craindre la mort. 213. 214
Biens qu'apporte la meditation de la mort. 214. 215. 276. 277
Contre ceux qui ſe procurent la mort. *là meſme.*
Ce que c'eſt que la mort. 280
Combien eſt douce la mort qui eſt cauſée par la vieilleſſe. 287
Comment la mort eſt le veritable iuge de noſtre vie. *là meſme.*
En quel temps & en quel lieu il faut l'attendre. 287
Que de craindre la mort eſt vne folie. 294. 295
D'où vient que la mort nous donne de la peine. 300
Comment on ſe doit comporter à la mort d'vn amy. 379. 380
Comment on a peu connoiſtre la mort deuant que d'eſtre au monde. 358
Que le Sage ne doit apporter aucune reſiſtance à la mort. 359. 360
quel mal les Medecins ont appellé meditation de la mort. *là meſme.*
Combien la meditation de la mort eſt neceſſaire à tous. 377. 378
Ce que c'eſt que faire vne bonne mort, au ſentiment de l'Autheur. 378
Si l'on doibt quelquesfois deſirer la mort, & iamais ne la fuir. 418. 419
Que ce n'eſt pas vn écüeil, mais vn port. *là meſme.*
Si l'on doit attendre ou preuenir la mort. 420
Qu'il ne faut pas attendre l'article de la mort pour penſer à la vie bien heureuſe. 416
Qu'elle eſt le port où tous les hommes arriuent. 418
S'il faût ou preuenir ou attendre la mort, & en quels cas, au ſentiment de l'Autheur. 419. 420
Exemples de ſinguliere vertu en la mort. 419. 420
D'où vient l'apprehenſion de la mort. 422
Combien la meditation de tous les accidens humains, horſmis de la mort, eſt ſuperfluë.

Combien de gens de baſſe condition ont mépriſé la mort, auſſi bien que Caton & les autres grands perſonnages. 422. 423
Pourquoy l'on ne doit point reſiſter à la mort. 429. 430
Ce qui doit oſter l'apprehenſion de la mort. 463
Comment l'on doit mépriſer la mort, & pourquoy. 469. 470
Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.
Comment la mort eſt honneſte. 494
Comment indifferente. 495
Si la mort peut eſtre glorieuſe de ſoy. 455
Pourquoy la mort eſt en horreur. 496
Quelle folie de craindre la mort, ſans ſçauoir ce que c'eſt. 566. 567
Belles comparaiſons contre le meſpris de la mort. 577
Braue reſolution contre la mort. *là meſme.*
Vſage de la Philoſophie en la mort des noſtres. 634. 635
Ce qui nous ſoulage beaucoup en la mort des amis & des proches. 635. 636.
Folie extréme de s'eſtonner de la mort ſoudaine de ſes ſemblables. 643
Que la mort eſt touſiours horrible, mais ſeulement à voir. 661
Exemple du meſpris de la mort. 663
Ce que c'eſt que nous appellons mort. 676
Grande erreur de ceux qui craignent la mort. 736
Raiſons pour prouuer que la mort n'eſt pas vn mal. 754

Mots.

Reſſemblance des mots combien difficile à connoiſtre. 330
Combien nous ſommes pauures de mots. 369

Mourir.

Quel auantage c'eſt d'eſtre preparé à mourir tous les iours. 237. 238
Auec combien de ſoin nous deuons apprendre à bien mourir. 288
Ce qu'il faut faire pour bien mourir. 344
Que la neceſſité de mourir en doit oſter l'apprehenſion. 464. 465
Contre ceux qui craignent de mourir. *là meſme, & ſuiuantes.*
Que la neceſſité de mourir eſt vne grande grace de la nature. 645

Mouches-à-miel.

Si elles compoſent le miel ou non. 505

Mutius.

Quelle gloire eut de ſa main laiſſée ſur l'Autel, 193
Courage de Mutius à ſe brûler la main. 278
Combien ſa main fut eſtimée. 408
En quoy heureux. 409

N.

Nature.

Nature quand a commencé à penſer à l'homme. 61
Ce que c'eſt proprement que la nature. 87. 88
Que la nature ne reuoque point ce qu'elle a donné. 144. 145
Comment la nature nous a donné ſuiet de nous plaindre d'elle. 182
Comment la nature a voulu rendre noſtre raiſon parfaite. 243
Differences de la conduite de la nature & de l'opinion. 253
Combien les regles de la nature ſont aiſées à ſuiure. 341. 342
Combien aiſées à contenter. 383
Que la nature ne nous demande que ce qu'elle nous fournit. 554
Que la nature ne nous donne point de commerce auec le vice. 595
Pourquoy elle a mis l'or & l'argent ſous nos pieds. *là meſme* & 596
Pourquoy elle nous a formez, la teſte haute & éleuée vers le Ciel. *là meſme.*
Comment la nature eſt cauſe des bienfaits des Dieux enuers les hommes. 612. 613
Effets de la nature & du ſoin qu'elle a des hommes. 613. 614
Combien il eſt dangereux de s'éloigner de la nature. 629
Comment on peut obeïr à la nature & conſeruer ſa dignité. 635
Quels la nature nous a engendrez. 660
Comment la nature gouuerne le monde. 670. 671
En quoy la nature nous a eſté le plus fauorable. 731
Difference des choſes que produit la nature & de celle que l'art peut faire. 744

Qu'il n'y a rien qui ne ſoit facile à ceux qui ſuiuent la nature. 746
Qui ſont ceux qui viuent contre la nature. 749
Combien il y a de ſortes de nature, & quelles elles ſont. 747

Naturel.

Inſolence & fierté d'vn mauuais naturel. 34
Partie de la Philoſophie en combien de parties ſoubsdiuiſée. 546

Nauſiphanes.

Opinion de ce Philoſophe touchant les eſtres, quelle. 542

Naulis.

Que ſignifie ce terme. 855

Neceſſaire.

De combien de ſortes de choſes neceſſaires il y a. 16. 17
Que nous auons aſſez, quand nous auons ce qui nous eſt neceſſaire, 223. 224
Si toutes les choſes neceſſaires peuuent eſtre appellées biens. 331. 332

Neceſſité.

Que l'extréme neceſſité meſme ne doit pas diuertir de la Philoſophie, 256. 257
Pour qui eſt proprement la neceſſité. 378
Combien il y a de difference entre faire plaiſir & negotier. 153

Nil.

Fleuue combien apporte de commoditez. 149
Fleuue en quel temps ſe deborde. 658

Noble.

Quel eſt le plus noble de tous les hommes. 70

Nobleſſe.

Quelle eſt la vraye, & quelle la fauſſe Nobleſſe. 327. 328
Que les nobles & les roturiers ont meſme origine. *là meſme.*

Noms.

Comment donnez aux choſes. 9
Noms propres & noms empruntez combien differents. 47. 48

Nouueauté.

Combien rend les inconueniens plus rudes. 562

Nuict.

Quel eſt le repos de la nuit. 364
Ce que c'eſt que la nuit. 652

Numides.

A quoy particulierement employez par les Romains. 751.

O.

Obeïr.

OBeïr à la raiſon, ſi nous voulons qu'on nous obeiſſe. 314. 315

Obligation.

Quand c'eſt qu'elle eſt veritablement agreable, & deſcend au fonds de l'ame, pour y demeurer eternellement. 21
Quelle obligation les enfans ont au pere de les auoir mis au monde. 73. 74
Iuſques où ſe peuuent eſtendre les obligations. 135
Si le plaiſir & l'injure eſtants receus d'vne meſme perſonne, l'injure leue toute l'obligation. 147. 148
Comment on peut iuger lequel excede. *là meſme.*
Si nous auons de l'obligation à vn homme qui nous a fait du bien contre ſon gré & ſans y penſer. 148 149
Quelle obligation à celuy qui nous a fait du bien croyant nous faire du mal. *là meſme.*
D'où vient l'obligation que nous auons à nos Medecins & à nos Precepteurs. 155. 156
Quelle obligation chaque particulier peut auoir pour vn bien-fait donné au public. 158

Obliger.

Si vn valet peut obliger ſon Maiſtre, vn ſoldat ſon Capitaine, vn ſuiet ſon Roy. 64. 65

Occupations.

De quelles ſortes d'occupations le Sage ſe doit démeſler tout à fait. 270
Le moyen d'échaper aux occupations publiques. 271
Quelles doiuent eſtre les occupations d'vn homme de bien. 78
Quelle doit eſtre eſtimée l'excuſe que l'on rejette ſur les occupations. 667. 668

Octauius.

Quel, & comment ſa memoire fut ſupprimée. 76
Quelle honte c'eſtoit à Octauius d'achepter vn poiſſon deux cens eſcus. 611.

Odeur.

Quelle eſt la meilleure odeur qu'on

puiſſe auoir ſur le corps. 675

Offices

Du monde, du Soleil, & de l'homme, quels. 92

Oiſifs.

Combien la vie des oiſifs eſt miſerable. 579

Oliues.

Induſtries des Italiens à cultiuer les Oliues. 521. 522

Oliuiers.

De combien de façons & comment ils ſe tranſplantent. 522

Opinion.

Comment la trop grande opinion de ſoy-meſme cauſe l'ingratitude. 41

Combien accroiſt la douleur. 240. 241

Comment il ſe faut gouuerner auec ceux qui nous fomentent cette opinion. *là meſme.*

Differences de la conduite de la nature & de l'opinion. 253

Que les deſirs naturels ſe renferment dans quelques bornes ; mais non pas ceux qui ſont ſeulement d'opinion. 251

Combien grande eſt la force de l'opinion. 471

Opinion du commun combien peu à craindre. 567

Combien les fauſſes opinions ſont nuiſibles à l'vſage de la raiſon. 582. 583

Or

Pourquoy caché par la nature. 188. 189

Combien difforme quand il eſt plongé dans la fange & les tenebres des mines. 596

Ce que produit le deſir de l'or. 709

Or, pourquoy comparé à Venus. *là meſme.*

Richeſſes.

Deſir des Richeſſes combien augmenté par les vers des Poëtes. 710

Origine

Egale de tous les hommes. 70. 71

Ornement.

En quoy conſiſte l'ornement de l'homme. 707. 708

Oublier.

Que le bien-facteur doit oublier ſon bienfait. 199

Comment ſe doit entendre ce terme d'oublier ſon bienfait. 199. 200

Ouide.

Ce qu'il a dit du mont Ethna. 476

Outrage.

Si l'outrage qu'on reçoit de ceux à qui l'on a de l'obligation, ſert d'excuſe pour ne point reconnoiſtre vn bienfait. 145. 146

Ouurages.

Que les ouurages des hommes ont leur deſtin, auſſi bien que leurs perſonnes. 564. 565

Oyſeaux.

Combien leur amour eſt violente. 636

Oyſiueté.

Combien nuiſible à l'eſprit. 491

P.

Pacuuius.

PAcuuius, quel perſonnage, & auec quelle ceremonie l'on le portoit coucher. 238

Pain.

Comment on a trouué le moyen de faire du pain. 555

Pancrace.

Sorte de combat, pourquoy defendu en Lacedemone. 118

Panetius.

Quelle réponſe il fit à vne perſonne qui luy demandoit ſi vn Sage doit aimer. 713

Papier.

Ce que c'eſt que papier iournal. 189

Pareille.

Par quels offices nous pouuons rendre la pareille aux plus grands & aux plus riches. 166

Parenetique.

Quelle partie de la Philoſophie eſt ainſi appellée. 600. 601

Parents.

Vœux que les parents font pour les enfans, combien blâmables.

Parmenides

De quelle opinion touchant les eſtres. 542

Parole.

En quelle conjoncture vn hõme de bien peut manquer à ſa parole. 111. 112

Quelle doit eſtre la parole du Philoſophe. 316. 318

Combien la parole eſt differente du bruit. 364

Parthes.

Couſtume des Parthes de ne faire iamais la reuerence à leurs Roys, ſans quelque preſent. 257

Paſitée

Par qui miſe au nombre des Graces, 8

Paſſions.

Moyen de contrequarrer les fauſſes perſuaſions que les paſſions de l'eſprit engendrent. 42. 43

Combien nous ſommes tous aueuglez en nos paſſions. 346

Que nos paſſions ne trouuent point de repos meſme dans la ſolitude. 365. 366

Quels ſont les effects des paſſions naturelles. 367

Quelle difference il y a entre les paſſions & les maladies de l'ame. 452. 453

Ce qu'il faut faire pour s'exempter des paſſions. 657. 658

Si les paſſions ſont des corps. 667

Comment l'homme vertueux ſe doit dépoüiller des paſſions. 508. 509. 510

Si le Sage eſt exempt de paſſion. 509

Si les paſſions & les vices peuuent auoir quelque temperament. *là meſme & ſuiuantes.*

S'il eſt plus auantageux d'auoir des paſſions moderées que de n'en auoir point du tout. 712. 713

Si les animaux ont des paſſions. 758. 759

Patience.

Si la patience & la joye ſont pareilles, & en quoy. 400. 401

Combien neceſſaire. 566

Patrie

De l'eſprit de l'homme, quelle. 650. 651

Patron.

Si le Patron eſt cauſe. 394

Pauure.

Qui eſt ce qui eſt veritablement pauure. 209. 210

Comment il eſt veritable que le plus pauure du monde eſt aſſez riche. 284. 285

Comment il eſt plus heureux que riche. 481. 482

Pauureté

Ne peut ſeruir de pretexte à l'ingratitude. 45

Quels ſont les auantages de la pauureté. 245

Eloge de la pauureté. 255

Quelles commoditez peut auoir la pauureté. 25

Que l'apprehenſion de la pauureté ne doit pas empeſcher l'eſtude de la Philoſophie. *là meſme.*

Moyens de ſuporter la pauureté. 257. 258

Moyens de s'y accouſtumer. 265

Comment la pauureté fait connoiſtre les vrais amis. 265

Que qui veut philoſopher à bon eſcient, doit embraſſer la pauureté. 266

Que les paroles d'vn pauure Sage ſont pluſtoſt recueillies que celles d'vn riche fol. *là meſme.*

Combien la pauureté eſt facile à ſupporter. 267

Quels ſont les moyens dont il ſe faut ſeruir pour s'y diſpoſer. *là meſme.*

Pauureté imaginaire accouſtume à la veritable. 267

De quoy & comment ſe dit principalement chez les Grecs. 531

En quoy elle conſiſte. *là meſme.*

Par qui eſt-elle le mieux perſuadée. 675

Comment il faut éuiter la pauureté, & qui eſt celuy qui eſt veritablement pauure. 729. 730 731

Ce que c'eſt que la pauureté. 754

Pays.

Diſcours contre les frequents & diuers changemens de pays. 657. 658

Peres.

Si les peres & les meres peuuent receuoir plus de biens de leurs enfans qu'ils ne leur en ont fait. 72

Si le pere peut eſtre vaincu par ſon fils en bienfaits. 78

Quelle doit eſtre la reuerence des enfans enuers leur pere. 79

Quelle plus juſte occaſion de contentement il peut auoir. 81

Comment les peres & les meres vainquent leurs enfans en matiere de bienfaits. 120

Comment les peres ſe gouuernent pour l'ordinaire enuers les enfans. 162. 163

Pere-de-famille

Pourquoy ainſi appellé 337

Perfection.

Plus on ſe connoiſt eloigné du vice, plus on eſt proche de la perfection. 218. 219

En quoy conſiſte la perfection de l'ame humaine. 36. 56

Peripateticiens.

Combien ils eſtabliſſoient de ſortes de biens. 133

Opinion des Peripateticiens touchant les paſſions. 712. 713

Perſeuerance.
Comment & quelle perſeuerance forme l'eſprit. 213 214
Perſonnages.
Comment il faut conſiderer les grands perſonnages. 305. 306
Perſecution
D'où elle procede. 594
Perte.
Remedes contre les pertes. 627. 628
Quelle eſt la reſolution qu'il y faut prendre. *là meſme.*
Diſcours ſur la perte des amis. 657. 658
Peuple.
Combien l'approbation du peuple eſt vaine. 222
Comment il faut euiter la furie d'vn peuple. 244
Qu'on ne peut plaire au peuple, & eſtre homme de bien, 295
Combien les enſeignemens du peuple ſont dangereux. 594
Comment les vices de tout vn peuple ſe trouuent en chaque particulier. 595
Combien mauuais guide eſt le peuple. 614. 615
Erreur du peuple qui ſe laiſſe tromper à l'apparence des choſes. 723. 724
Philippes
De Macedoine, combien injuſte en ſes liberalitez, principalement enuers ſes ſoldats. 112. 113
Comment il punit pourtant l'ingratitude d'vn d'entr'eux. *là meſme.*
Philologie.
Ce que c'eſt & comment la Philoſophie eſt deuenuë Philologie.. 677
Philoſophe
En effet, combien different d'vn Philoſophe en apparence. 216
Ce que nous promet le Philoſophe. *là meſme.*
Quel doit eſtre le diſcours d'vn Philoſophe. 639. 640. 641
A quoy il doit viſer. 641
Philoſophes mercenaires, combien nuiſibles aux hommes. 680
Combien grande difference entre le Philoſophe & le Sophiſte. 690 691
Compariſon du vray Philoſophe auec les hautes montagnes. *là meſme.*
Quelles ſont ſes pricipales vertus. *là meſme.*
Que le terme de la vie n'eſt point trop long pour apprendre la Philoſophie. 690. 691
Comment l'étude de la Philoſophie forme l'eſprit. 213. 214
Eloge de la Philoſophie. 225. 226
Que la ſeule Philoſophie nous fait joüir d'vne vraye liberté. 226. 227
Comment il faut manier la Philoſophie. 244. 245
Deſcription de la vraye Philoſophie. 251
Comment elle doit eſtre la guide de l'homme. *là meſme.*
Combien elle eſt vtile à l'homme. 252
Que l'apprehenſion de l'eſtat de nos affaires ne nous doit point deſtourner de l'eſtude de la Philoſophie. 254. 255
Que celuy qui veut amaſſer du bien, auant que de s'addonner à la Philoſophie, fait la fin de ce qui doit eſtre le commencement. 255
Qu'il ne faut ny pour la pauureté, ny pour l'indigence ſe retirer de la Philoſophie. 255. 256
L'vn des principaux profits que l'on tire de la Philoſophie, quel. 264
Quel doit eſtre l'vſage, & quelle la marque de la Philoſophie. 265
Que qui veut Philoſopher à bon eſcient, doit embraſſer la pauureté. 266
Profit qui vient de la Philoſophie. 311. 312. 313
Ce que nous promet la Philoſophie. 320
Difference entre la Philoſophie & la Sophiſtiquerie. 341
Trois ſortes de Philoſophes. 351
Par qui la Philoſophie doit eſtre traitée. 352
D'où elle a receu tant d'alteration. 354
Comment la Philoſophie guerit les maladies de l'ame. 356. 357
Ce que la Philoſophie fait de nous. *là meſme* & 358
Son authorité. *là meſme.*
Combien la Philoſophie a de vertu contre toutes les violences de la fortune. 357
Comment les preceptes de la Philoſophie ſont des remedes aux maladies de l'ame. 389
Comment elle nous monſtre le chemin de l'honneur & de la vertu. 430
Quel doit eſtre l'eſtude de la Philoſophie. 435
Si la Philoſophie & la gentilleſſe d'eſprit ſont incompatibles. 451
Trois ſortes d'hommes qui profitent en l'eſtude de la Philoſophie. 452. 453

Quel auantage elle a entre les autres. 478
Pourquoy la Philosophie merite le titre de science liberale. 532. 533
Combien elle nous fortifie contre le vice, & contre les traits de la fortune. 534
Comment elle nous guide au chemin de la vertu. 538. 539
La Philosophie & la sagesse en quoy differentes. 543. 544. *& suiuantes.*
Definition & diuision de la Philosophie. 545. 546
Comment elle enseigne toutes les vertus. 549
quelles choses ne sont point de l'inuention de la Philosophie 549. 550
Quelles sont les occupations de la Philosophie. 559
Philosophie partagée en vraye & en fausse. 560
Diuision de la Philosophie. 593
Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie. 581. 581. 582. *& suiuantes.*
De leur vsage. 594. 595
Maximes generales de la Philosophie, quelles, & si elles peuuent suffire pourrendre vn homme sage. 600. 601
En quoy differente des autres Arts. 602. 603
Quelle aspire plus haut qu'aux hommes. *là mesme.*
La vraye pratique de la Philosophie. 629. 630
De quelle façon il faut lire, ou écouter les Philosophes. 671. 672
Merueilleuse vertu de la Philosophie. 672
Que la Philosophie consiste plutost à reigler la vie, qu'à faire des questions, & à disputer. 678. 679
quel est le vray vsage de la Philosophie. 717. 718

Pieté.

En quoy consiste la pieté. 12

Pilote

Et son art à quoy comparez. 515. 516
Quelles doiuent estre ses qualitez & ses soins, *là mesme.*
Combien inutile est vn Pilote pris de vin. 680

Pirrhoniens.

De quelles opinions estoient ces Philosophes. 542

Plaisir.

Comment il faut faire vn plaisir. 3. 4. & 5
Combien soigneusement il se faut garder d'offencer, quand on fait vn plaisir. *là mesme.*
quels plaisirs nous ne deuons pas laisser de faire. 16
Quels plaisirs nous sommes obligez de faire, & comment nous deuons y proceder. 16
Qu'vn plaisir qu'on fait à tout le monde, n'oblige personne. 19
Que quand on veut faire plaisir, ce que l'on donne au temps, on l'oste à l'obligation. 25
Quelle est la loy d'vn plaisir qu'vn amy fait à l'autre. 28
Plaisir fait de mauuaise grace à quoy comparé. 26
Plaisir de deux sortes. 27
Combien diuersement les plaisirs se peuuent amoindrir ou accroistre. 43
Si faire plaisir & rendre la pareille sont des choses desirables d'elles-mesmes. 82
Combien c'est chose desirable de soy que de faire plaisir. 89
Si vn homme se peut faire plaisir à soy-mesme. 123. 124
Moyen de recommander à son amy le plaisir que l'on luy a fait. 142. 143
S'il est possible d'oster vn plaisir par force. 144
Qu'il faut reconnoistre les plaisirs receus, autrement que par l'incommodité de ceux à qui nous sommes redeuables. 167
Quels sont les deuoirs de ceux qui font & qui reçoiuent le plaisir. 193. 194
Que les plaisirs mesmes de l'homme déplaisent à l'homme. 276. 277
Qu'ils sont communs à d'autres creatures. *là mesme.*
Qu'il n'y a point de plaisir au monde que l'homme doiue regretter en mourant. 466. 467
Ce qui fait oublier vn plaisir. 489

Platon.

Ce qu'il apprit de Socrate. 219. 220
Quelles estoient les Idées Platoniques. 374. 375
Comment il a vescu si long-temps. 374. 375
Combien digne d'honneur. 391

Combien

Combien grande folie de pleurer ceux qui nous deuancent. 633.634

Polienus.

Où il se feit grand personnage. 220

Pollion.

Façon d'escrire de Pollion, & combien differente de celle de Ciceron. 640

Pommes.

Quand elles sont meilleures. 237

Pompée.

Grandeur de Pompée, quelle. 106
Ingratitude de Pompée enuers sa patrie. 133
A quelle extremité il reduisit le peuple Romain. *là mesme.*
Combien suiet à rougir. 234
Comment il bastit au terroir de Baïes. 350
Ce qui persuada au grand Pompée, & les guerres ciuiles & les estrangeres. 598

Porsena.

Pourquoy il luy fut facile de pardonner à Mutius. 278

Port.

quel est le port le plus asseuré de cette vie. 660

Portiers.

D'où vient la coustume d'auoir des Portiers aux maisons. 326.327

Posseder.

Si posseder & estre proprietaire sont des choses differentes. 429.430

Possenninus.

Quel personnage. 544
Quelle fut l'inscription de son Tombeau. *là mesme.*
Quelle estoit sa doctrine. 545

Posidonius.

Sentiment de Posidonius touchant les preceptes de la Philosophie. 216
Pourquoy la Philosophie a de l'obligation à ce personnage. 514. 555
Les suiets dont il traite. *là mesme.*
Ce qu'enseigne Posidonius. 660
De quel sentiment touchant la Fortune. 698

Preceptes.

Qu'il faut sçauoir peu de preceptes, & les auoir tousiours en main. 179. 180. 181
A qui sont neccessaires. 586
qu'ils ont plus de force en Vers qu'en Prose. 588
S'ils sont infinis. 590
quelle difference il y peut auoir entre les Preceptes & les maximes de la Philosophie. 589. 590
Quelle obligation nous auons à nos Precepteurs. 155. 156
Si les actions vertueuses procedent seulement des preceptes. 602
Quelle est l'vtilité des preceptes. 610 611
Si les sciences se contentent des preceptes, & si la sagesse s'en doit aussi contenter. *là mesme &* 615
D'où vient que les preceptes seuls sont languissants. 616
Difference entre precepte & enseignement. 616. 617

Precepteurs.

D'où vient le peu de reuerence que nous portons à nos Precepteurs. 204

Presents.

quels doiuent estre les presents. 17. 18
Que deuient le present qui passe par beaucoup de mains. 24

Pretexte.

Ce que c'est qu'vne Pretexte. 11

Preuoyance.

Si elle est heureuse ou malheureuse. 218

Preuues

Faites sur le champ, combien plus parfaites, 750

Prieres.

Quelles doiuent estre nos prieres. 233 234

Prisonnier.

Si vn prisonnier peut receuoir sa liberté d'vn infame. 37. 38

Princes

Et Magistrats, pourquoy reuerez par les Sages. 438

Principes.

Combien il y a de principes des choses, suiuant l'opinion de Platon, des Stoïques, & d'Aristote. 391 392
Comment la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy. 394

Priuée.

Si la vie priuée est la plus seure. 247
Combien la vie priuée est preferable à celle des courtisans. 310

Prodigue.

Excuse d'vn prodigue. 346

Profit

Particulier, comment doit estre reglé. 153

Profiter.

Que l'on trouue touſiours à profiter. 307

Moyen de connoiſtre ſi l'on a profité. 310

Promenade.

Comment il en faut vſer. 504. 505

Promeſſe.

En quels cas la promeſſe oblige les gens d'honneur. 111. 112

Quelle punition merite vne promeſſe trop legerement faite. 602. 603

Proſcription.

Ce que c'eſtoit que proſcription. 132. 133

Proſperité

Combien ſuiette à la crainte.

Apophtegme de Mecenas ſur ce ſuiet. 263

Combien peu la peuuent ſupporter, & pourquoy. 310. 311

Protagoras.

De quelque opinion eſtoit ce Philoſophe. 542

Prouidence

Diuine deffenduë. 107

Combien la Prouidence diuine eſt immuable, & comment elle conſerue l'ordre qu'elle a vne fois eſtably. 160. 161

Comment nous diſons des injures à la Prouidence. 578

Prudence.

Si elle eſt ſuffiſante à l'acquiſition de la Beatitude. 508

Pudeur

Qui fait rougir le viſage, en quelle eſtime. 233

Puiſſance.

Exemple du meſpris de la puiſſance des Grands en Caton. 663

Pythagore.

Comment il agiſſoit auec ſes Eſcholiers. 353

Doctrine de Pythagore, quelle. 676

Pythagoriciens.

Opinion des Pythagoriciens touchant les deffunct. 199

Plaiſant conte d'vn Pythagoricien pour payer ſon Cordonnier qui eſtoit mort. 198. 199

Raiſons des Pythagoriciens pour la deffence de l'vſage des chairs. 676. 677

Q.

Quereleux.

Quereleux, ſon excuſe. 346

Queſtions.

Comparaiſon qui monſtre la vanité des eſprits qui s'amuſent à des queſtions pleines d'vne vaine ſubtilité. 244. 245

R.

Raiſon.

Raiſon, comment eſt le iuge du bien & du mal. 405. 406

En quoy differente des ſens. 406. 407

Quels biens ſont eſtimez par la raiſon. *là meſme.*

Ce que c'eſt que raiſon. *là meſme.*

Combien forte defenſe. 447

Eſt le propre bien de l'homme. 455. 456

De combien de ſortes. 568

Commune aux Dieux & à nous. 575

Que la raiſon fait ſubſiſter l'vtile & l'honneſte. 617

Si l'on a beſoin de la raiſon pour emouuoir la raiſon. 683

Que la raiſon eſt le ſeul bien de l'homme. 760

Raiſonnements.

S'ils ſont neceſſaires, & d'où ils procedent. 594

Rareté.

Combien la rareté des choſes les fait priſer. 324

Receptes.

D'où vient l'inuention d'vne ſi grande quantité de receptes. 605

Receuoir.

De quelle façon il faut receuoir des bienfaits. 34. 35. 38. 39

De qui c'eſt qu'on doit receuoir du plaiſir. *là meſme.*

Quelle diligence il faut apporter à le choiſir. 35. 36

S'il en faut quelquès fois receuoir malgré nous. *là meſme.*

Reconnoiſſance.

Exemple d'vne loüable reconnoiſſance de Furnius à l'endroit d'Auguſte. 40

Quelle eſt la marque la plus claire que puiſſe donner vn homme de ſa diſpoſition à la reconnoiſſance. 40

Ce qu'il faut faire pour eſtre reconnoiſſant. 46

Pourquoy la reconnoiſſance ne peut compatir auec l'enuie. 52
Combien grande eſt la difference de l'homme reconnoiſſant & d'vn ingrat. 63. 64
Combien c'eſt vne choſe éclatante que la reconnoiſſance. 95
Quelle doit aller iuſqu'à noſtre preiudice. 97
Combien il y a de ſortes d'hommes reconnoiſſans. 98. 99

Regles

Generales, combien neceſſaires, & à quoy. 615. 616
Qu'il faut ioindre les regles auec les preceptes de la Philoſophie. *là meſme & ſuiu.*

Regulus.

Pourquoy l'on ne dit point que les Carthaginois le vainquirent. 118
Pourquoy ſi miſerablement traité. 430

Remarques

Qui ſe font en la lecture des Autheurs, combien ſouuent inoptes. 679. 680

Remedes

Ne profitent de rien, s'ils ne ſont continuez. 416

Remerciement.

Ce qu'il faut faire pour l'auoir tout entier. 24

Remercier.

De quelle façon il faut remercier. 39

Remonſtrances

Combien profitables. 592. 593

Rendre.

S'il faut rendre à celuy qui doit meſvſer de ce qu'on luy rendra. 195
Ce que c'eſt proprement que rendre. *là meſme.*

Renommée.

Quel profit on doit recüeillir de la renommée. 326
Ce que c'eſt que la renommée, & d'où elle procede. 648. 649

Repos.

En quel endroit le Sage doit le chercher. 212
Fondement de noſtre repos, quel. 292
Quel repos donne la Philoſophie, dont le ſeul Sage eſt capable. 360. 361
Quel eſt le veritable repos. 364. 365
Quel eſt le repos qui trouble l'ame. 365
Comment ſe doit eſtablir. 416
En quoy conſiſte le repos de l'eſprit. 665. 666

Reprehenſible.

Ce qui peut eſtre reprehenſible, & n'eſtre pas condamnable. 176

Reprendre.

Qu'il ne faut pas ceſſer de reprendre ceux qui n'ayment point à eſtre repris. 293
Qu'il ne faut pas ſe rebuter du premier coup, quand on veut reprendre. 295

Republique

Des Peripateticiens, quelle. 512. 513

Reputation.

Ce que c'eſt que la reputation. 649

Reſiſtance.

Comment la reſiſtance au mal eſt vne victoire. 468

Reſolutions.

Comment nous ſommes entre les reſolutions. 352

Retraite.

Quelles doiuent eſtre les occupations d'vn homme en retraite. 413. 414

Reuanche.

Que demande la reuanche d'vn plaiſir. 51. 52
Si vn homme ſe peut reuancher des biẽs qu'il ſe fait à ſoy-meſme. 124. 125
Comment il faut s'employer à la reuanche d'vn bienfait. 127
Si celuy qui a fait tout ce qu'il a peu pour ſe reuancher, eſt quite. 191. 192

Reuerence.

D'où vient le peu de reuerence que nous portons à nos Precepteurs. 204

Riche.

Qui eſt veritablement riche. 269
Embleme de riches mal-contens comparez à des Comediens. 481. 482
Le moyen de deuenir riche en peu de temps 727. 728
Combien les richeſſes ſont vaines & deceuantes. 728. 729
Richeſſes naturelles, quelles. *là meſme.*

Richeſſes

Vrayment aſſeurées & inuiolables, quelles. 145. 146
Quel eſt le vray moyen de joüir des richeſſes. 247
Combien les richeſſes empeſchent la Philoſophie. 255
Que font-elles aux miſeres de l'homme. 257
Pourquoy ne ſont-elles point des biens. 526. 527 528. 529
Si les richeſſes ſont bien ou mal. 527. 528
Si elles ſont eloignées de la vertu. 528. 529
Origine des richeſſes examinée. 529. 53

Contre les richeſſes periſſables. 575. 576. 577
Que les richeſſes qui viennent de la pauureté, dure plus longuement. 642
Où ſont les veritables richeſſes. 674
Combien trompeuſes par l'adueu meſme de ceux qui les ont poſſedées. 687 688
De quel œil il les faut conſiderer. *là meſme.*
Qu'elles ne ſont neceſſaires ny à ceux qui les ont ny à ceux qui les voyent. 689

Robes.

Quelles eſtoient les robes des femmes du temps de l'Autheur. 188

Romains.

Quelle eſtoit la frugalité des Romains. 520. 521
Comment ils ſe lauoient. *là meſme.*

Romulus

Comment diſparut. 679

Rougeur.

Pourquoy elle paroiſt plus au viſage des jeunes gens. 234
Differents effets de cette rougeur. *là meſme.*
Que la rougeur principalement en vn ieune homme, promet quelque choſe de bon. 285

Roy.

Si vn Roy peut eſtre obligé par ſon ſubiet. 64. 65
Pourquoy les Dieux en font quelques-vns Roys, qui ſemblent ne le pas meriter. 108
Si vn Roy ſe pique moins de n'eſtre point craind que d'eſtre dédaigné. 122
Quel eſtat les Rois & les Princes font de leurs amis. 171
Comment il ſe fait que les Rois ſoient plus honnorez par les Sages, que par les courtiſants. 438. 439
Que l'on pouuoit autresfois appeller au peuple du iugement des Rois. 679
Qui commande à ſoy-meſme, eſt vn aſſez grand Roy. 699. 700

Royauté

Quelle aux premiers ſiecles & quelles menaces les Rois faiſoient à leurs ſubjets. 550

Ruine.

Des cauſes de la ruine de l'homme & des moyens de l'euiter. 664

Rutilius.

Comment recompensé d'auoir eſté hõme de bien. 134
Romain combien courageux. 174
Ce qui deplut à Rutilius en ſa condemnation. 278
Qu'eſt-ce qui donna reputation à Rutilius. 472

S

Sabellius.

SAbellius Quadratus comment ſe moquoit des riches. 290

Sac.

Deſcription du ſac d'vne ville. 202. 203

Sacrilege.

Diuers Arguments de Dieu pour prouuer que chacun eſt ſacrilege; & que perſonne ne le peut eſtre. 186. 187

Sage.

Si le Sage peut ou doit changer d'aduis. 110
Combien il a touſiours de ſuccez deuant les yeux. 110
Comment eſt obligé de tenir ſa promeſſe. 112
quelle eſt la volupté du ſage. 181. 182. & ſon empire. 183
Pourquoy l'on ne luy peut rien donner. 183. 184. 185
Comment le Sage poſſede toutes choſes. 186
Pourquoy le Sage ne peut rendre le bienfait receu, qu'à vn Sage. 195
Que le Sage eſt ſeul heureux. 302. 303
C'eſt le fait du Sage de ne hanter des perſonnes de differente humeur. 303
Comment le Sage acheue de viure, deuant que de mourir. 303. 304
quelle doit eſtre la regle du Sage, 311. 312
que l'alteration eſt quaſi impoſſible en vn homme ſage. 106
En quel endroit il doit chercher le repos. 112
Si le ſage eſt inſenſible aux incommoditez, comme il eſt inuincible & content. 226
S'il ſe peut paſſer de tout le monde. 229. 230

Quel eſt le contentement du Sage des Stoïques, & en quoy il differe des autres Sages. 226. 227
Qu'il ne peut eſtre ſans amy. *là meſme.*
Pourquoy il veut viure ſans amy. 227
L'vn perdu, comment il en remplace vn autre. *là meſme.*
Moyen de le faire en peu de temps. 228
Comment il faut entendre que le Sage eſt content de ſoy. 228. 229
quelles choſes ſont requiſes pour cét effet. *là meſme.*
Comment le Sage conforme ſa vie. 229
Pourtrait du Sage Stoïque. *là meſme &* 230
Pourquoy le Sage cherche la ſolitude. 229. 230
Comparé au pilote. 245
Comportemens du Sage durant les confuſions publiques. 226
Pourquoy le Sage n'a faute de rien. 256
quand & en quel lieu le Sage doit chercher ſon repos. 261
Combien le Sage doit eſtre moderé dans les debauches publiques. 257
La marque d'vn homme Sage. 264
Definition du Sage & de la ſageſſe. 265
Que les paroles d'vn pauure Sage ſont mieux recueillies que celles d'vn riche. 266
De quelles occupations il ſe doit demeſler tout à fait. 270
Qu'il ne craint point la mort. 297
Quel auantage le Sage peut auoir ſur les Dieux. 357
Pourquoi le Sage n'eſt jamais ſurpris. 373
Quel eſt le repos & le contentement du Sage en toutes ſes affaires. 378. 379
Qui eſt celuy qui doit eſtre appellé Sage. 380. 381
Pourquoy eſt-il touſiours content. 382
Comment il ſonge à la mort. 416. 417
Si le Sage eſt inſenſible, ou ſi les aduerſitez l'eſtonnent. 427
S'il peut y auoir vn Sage imparfait. 428
Pourquoy ne vit-il autant qu'il peut, mais ſeulement autant qu'il doit. 429
Comment le Sage demeure-il maiſtre de la fortune. 433
Combien de ſortes de Sages. *là meſme.*
Deſcription d'vn homme Sage. 433. 434
Pourquoi la fortune ne peut auoir d'empire ſur le Sage. 436
Difference d'entre celuy qui eſt Sage, & celuy qui n'eſt qu'en la voye de l'eſtre. 436. 437
Combien ſe remarque de ſortes de Sages. 437
Comment ſe peut-il faire que les Sages honorent dauantage les Roys & les Magiſtrats que les courtiſans. 438. 439.
Pourquoy les Sages ſont-ils plus obligez aux Roys du bien de la paix, que le reſte des hommes. 439. 440
Comment les Sages ſont tous egaux. 477
Pourquoy le Sage eſt-il ſeul capable de reconnoiſtre vn bienfait. 485. 486
Comment il eſt tout ſeul capable d'amitié. *là meſme.*
Comment le Sage eſt exempt de paſſion. 508. 509
Quel eſt le deſſein du Sage. 512. 513
Combien ſes actions ſont-elles differentes de celles des autres hommes. 514
Quand & comment il fait paroiſtre la vertu. 514. 515
Comparaiſon du Sage auec Phidias. *là meſme.*
Auec ceux qui domtent les beſtes ſauuages. 516. 517
Si le Sage craind les dangers, ou s'il les euite quand il fuit. 514. 515
Si les aduerſitez ne peuuent troubler le Sage. 519. 520. 521
Ce qui fait l'homme ſage. 527
Si vn homme peut eſtre ſage ſans eſtre ſçauant. 539. 540
Ce que peut faire le Sage en cette qualité. 557
De quoy les Sages ſont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere. 558
quelle doit eſtre l'ame du Sage. 570 570
Si le Sage qui ne joüit pas de la ſanté, n'eſt ny miſerable, ny heureux. 572, 573
Si les maximes generales de la Philoſophie peuuent eſtre ſuffiſantes pour rendre vn homme ſage. 600. 601. *& ſuiuantes.*
Si le Sage peut reſpandre des larmes ſans offenſer ſa dignité. 635
Si le Sage peut profiter à vn autre Sage. 681. 682
Quand on commence à eſtre ſage. 684
En quel rang ſera mis le Sage. 716. 717
Ce que c'eſt que d'eſtre ſage. 717
Si eſtre ſage & la ſageſſe ſont deux choſes. 718
Combien la ſageſſe a d'eſtenduë. 719

Sageſſe.

Quels fruits on recueille de l'eſtude de la ſageſſe. 181. 182
Quel eſt le Royaume de la ſageſſe. 189
Pourquoy elle ne peut rien contre les defauts naturels. 234. 235
quelle eſt la vraye ſageſſe. 273. 274
Si la ſageſſe eſt vn art. 293. 294
Que l'eſtude de la ſageſſe veut tout vn homme. 357. 358
Comment la ſageſſe nous apprend à diſtinguer le bien & le mal. 427. 428
Indifference de celuy qui poſſede la ſageſſe. *là meſme.*
Comment il faut veiller en l'eſchole de la ſageſſe. 455
Comment elle vient. 456
Pourquoy nous ne pouuons connoiſtre la vraye ſageſſe ſans l'ayde d'autruy. 352
Quelle difference il y a entre celuy qui a acquis, & celuy qui acquiert la ſageſſe. 436. 437
Diuers degrez de ſageſſe. 437. 452. 453. 454
Sageſſe & Philoſophie en quoy differents. 543. 544. *& ſuiuantes.*
Bel effet de la Sageſſe. 599
Si la ſageſſe ſe doit contenter de preceptes, à cauſe que les autres Sciences s'en contentent. 602
En quoy elle differe des autres Arts. *là meſme & ſuiuantes.*
En quoy conſiſte la Sageſſe & eſtre ſage. 721
Si la Sageſſe à venir eſt vn bien. 721. 722

Sain.

quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain. 437

Saluſte.

quelle eſt la compoſition de cét Autheur. 704
Examen des diuerſes façons de parler qui luy ont eſté familieres. 703. 704

Santé.

Comment il faut entretenir la ſanté. 360
Moyen de ſe maintenir en ſanté. 706

Sçauoir.

quelle honte de ne ſçauoir rien que par l'aide des Liures. 306. 307
Sçauoir & ſe ſouuenir en quoi different. *là meſme.*

Science.

En quel cas elle eſt inutile. 219. 220
De combien de ſortes en fait Poſſidonius. 537
D'où vient la corruption des Sciences. 650. 651
Science qui vient par vſage, combien differente de celle qui vient par nature. 740. 741
Si les animaux peuuent auoir quelque ſorte de ſcience. 742. 743

Scipion.

Quel fut ſon premier eſſay dans les armées, & comment il ſauua la vie à ſon pere. 76. 77
Sa vertu laiſſe ſa Republique en doute s'il luy a eſté plus vtile, ou plus honnorable. 77
Auec combien d'ingratitude & combien mal traitté par les Romains. 134
Comment il mourut en Afrique fatale aux Scipions. 279
Maiſon champeſtre de Scipion, quelle. 518
Sa frugalité. 519
Ses eſtuues. 520
Outrage qui luy fut fait pour cela. *là meſme.*
Quel en ſon exil. 350
Quel perſonnage, & quelles eſtoient ſes eſtuues. 518. 519

Secret.

qu'il ne faut rien faire en ſecret que l'on ne vouluſt faire en preſence de tout le monde. 497
Si l'on peut fier vn ſecret aux yurognes. 499. 500

Sens.

Quelle difference entre les ſens & la raiſon. 406. 407
Comment ils peuuent iuger du bien. 756

Sens commun.

Ce qui forme le ſens commun & qui le rend parfait. 616

Sentences.

Comment il faut choiſir les Sentences des grands perſonnages. 305. 306

Serapion

Sophiſte quel eſtoit. 317

Seruiteur.

Si vn ſeruiteur peut obliger ſon Maiſtre. 64. 65. 66. 67
Quels ſeruiteurs ſont neceſſaires aux Grands. 167. 168
Comment il faut viure auec les Seruiteurs. 334
que leur employ eſt different ſelon qu'il plaiſt à la Fortune. 335

Miſerable condition des ſeruiteurs. 336

Seruitude.

quelle eſt la haine de la ſeruitude. 65
Si la ſeruitude s'eſtend en toutes les parties de l'homme. 66
Quelle eſt la ſeruitude la plus indigne. 337

Seruius.

Pourquoy l'on dit que ce Roy des Romains n'eut point de mere. 679

Seſterces.

Gros ſeſterces de quelle valeur anciennement. 610. 611
Petits ſeſterces. *là meſme & ſuiuantes.*

Seureté.

Quel eſt le meilleur moyen de viure en ſeureté. 665

Sexe.

Deguiſer ſon ſexe vice contre nature. 746. 747

Sextius

Quel perſonnage, de quel eſprit, & quelle eſtoit ſa Philoſophie. 372. 389
Pourquoy il ne voulut point receuoir la dignité de Senateur. 629
Quel eſtoit le ſentiment de ce Philoſophe touchant la cruauté. 676

Siciliens.

Ieunes-hommes Siciliens comment ſauuerent leurs peres des embraſemens d'Ethna. 79. 80

Siecle-d'or.

Deſcription de ce Siecle. 550
Deſcription des premiers ſiecles. 559. 560. 561
Siecle d'or, pourquoy ainſi appellé par les Poëtes. 710

Silence.

Si le ſilence eſt neceſſaire pour eſtudier. 363

Sobrieté.

quelle doit eſtre la ſobrieté d'vn Philoſophe. 217. 218

Societé.

Comparaiſon touchant la ſocieté humaine. 614
Quels ſont les biens de la ſocieté. 97
Combien elle renforce l'homme. *là meſme.*
Moyen de l'oſter d'entre les hommes. *là meſme.*
Maux qui s'enſuiuent de la priuation de la ſocieté. 97

Socrate.

Pourquoy Socrate ne voulut point aller trouuer Archelaüs. 121
De quelle ſorte il demandoit à ſes amis ce qui luy eſtoit neceſſaire. 200
Ce qui a fait la reputation de Socrate. 242
Pourquoy Socrate ne voulut point ſortir de priſon. 278
Combien Socrate eut de tyrans en teſte. 292
Combien digne d'honneur. 391
Pourquoi il differa ſi long temps ſa mort qu'il pouuoit auancer. 420
quelle eſtoit la Philoſophie de Socrate. 427
S'il deuoit eſtre eſtimé miſerable dans ſa priſon. 429. 430
Combien il fut de temps à ſe faire connoiſtre. 478
Comment il apprend à mourir. 660
Combien ce perſonnage a eſté patient dans ſes perſecutions. 661 662
Merueilleuſe loüange qui luy a eſté particuliere. 662

Soif.

que la ſoif n'a point d'ambition. 729. 730

Soin.

Quel ſoin nous deuons auoir de nous-meſmes. 713

Soleil.

Pourquoy le Soleil allonge & accourcit les iours. 92

Solitaire.

Si la vie ſolitaire eſt loüable ou blaſmable. 413. 414

Solitude.

Pourquoy le Sage cherche la ſolitude, & le fol l'euite. 231
Diuers effets de la ſolitude. 362. 363. 366
Du bien & du mal que l'on peut tirer de la ſolitude. 655

Solon.

En quelle reputation fut la prudence de ce perſonnage. 551

Sophie.

Quel eſt ce terme & ce qu'il ſignifioit autresfois chez les Grecs. 544
Quelle eſtoit la Sophie de Poſſennius. 544. 545

Sophiſmes

Combien differens des vrayes maximes

de la Philosophie, & à quoy comparez. 717. 718
Moyen de fuir les Sophismes, & de tirer profit de la Philosophie. 719. 720. 721

Sophistes.

Vanité des Sophistes découuerte. 340
Et par qui condamnée. 341

Sophisterie.

Combien est vne chose sotte. 340
Difference entre la Philosophie & la Sophisterie. *là mesme.*

Sophistes

Et ignorans à quelles marques se reconnoissent. 380. 381
Combien ces sortes de gens sont dommageables aux hommes. 680
A qui ils sont semblables. *là mesme.*
Combien different du Philosophe. 690. 691

Sotion.

A qui donna de l'inclination pour la doctrine de Pythagore. 676

Soupçons.

Combien les seuls soupçons nous font souuent de peine. 241

Souhaits.

Où traittez comme les crimes. 174. 175
Quels souhaits il faut faire en faueur de nostre bien-facteur. 176
quel est le vray souhait & le moyen de le faire. 301

Souuenir.

Que le souuenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presence. 653

Souuerain.

Quelle estoit le sentiment de Stilpon, touchant le souuerain bien. 226
Si le souuerain bien peut receuoir de l'accroissement. 568. 569. 570

Spectacles

Combien friuoles & inutiles. 480

Splendeur.

Quelle difference il y a entre la splendeur & la gloire. 650. 651

Statilla

Combien vescut. 467

Stilpon.

De quelle opinion touchant le souuerain bien. 226. 230. 231

Stoiciens.

Doctrine des Stoiciens touchant les accidens. 240
Quel est le bien des Stoïciens. 301
Discours des Stoïciens combien sententieux. 305
quelle est la doctrine des Stoïciens. 306
Comment vnis ensemble. *là mesme.*
Doctrine des Stoïciens quant aux genres & especes des choses. 371
Opinion des Stoïciens touchant les principes des choses. 392
Refutation des raisons de ceux qui blasmoient les Stoïciens d'estre trop austeres. 425. 426
Philosophie des Stoïciens combien aueugle dans les choses de l'auenir. 425. 426
En quel sens les Stoïciens prennent le mot de loüange. 653. 654
Opinion des Stoïciens, que la vertu est vn animal, combattuë. 696. 697
Pourquoy ces Philosophes rejettent les passions. 712. 713
Objections que l'on leur fait, & leurs responses. 714. 715
Inepties & niaiseries de cette Eschole. *là mesme.*
Reflexion sur quelques paradoxes des Stoïciens. 715. 716
Dangereuses opinions des Stoïciens. 754

Style.

Quel style est le plus loüable chez les Autheurs. 334
Diuerses especes de style. 640
Combien d'especes de style, & quelles. 703

Subtilitez

Indignes d'vn homme d'honneur. 245
A quoy ressemblent les subtilitez Sophistiques. 331. 332

Suffisance.

Comment on peut reconnoistre le progrez de sa suffisance. 310

Superflu.

Que la meilleure partie de la vie se passe à la recherche de ce qui est superflu. 331. 332

Superfluitez.

De combien de superfluitez nous nous pouuons passer sans incommodité. 523
Comment la superfluité peut deuenir necessaire. 316. 317

Superstition

Payenne condamnée mesme par l'Autheur. 612. 615
Instruction du mesme contre la superstition.

ſtition. *là meſme.*

Sylla.

Combien il fut cruel, & ſon ingratitude enuers les Romains. 132
Combien dangereuſe eſtoit la rougeur qui luy montoit au viſage. 234

Sylle.

Deſcription du banc de Sylle. 570

T.

Table.

QVe les amis de table, ne ſont pas les vrays amis. 263

Talus.

De quel inſtrument il fut inuenteur. 552

Tamuſius.

Quel perſonnage, & ſes Annales, quelles. 579. 580

Tartares

De quoy veſtus. 553

Temperance.

Comment elle regne ſur les voluptez, & combien elle les hait. 539

Temps.

Ce que c'eſt proprement que le temps, & comment il le faut ménager. 207. 208
Quelle eſt la viſteſſe du temps. 342
Combien il eſt plus puiſſant que la raiſon à guerir les ennuys. 387. 388
S'il eſt quelque choſe, & s'il a commencé quand & le monde. 540
Quelle eſt ſa force. 562
Combien eſt court & peu conſiderable le temps où nous viuons. 631. *juſqu'à* 638
Tous les temps ſont indifferens aux bons eſprits. 651
Pourquoy Virgile, quand il parle du temps, vſe touſiours du terme de fuir. 678
Temps comparé au tonneau. *là meſme.*

Ieuneſſe.

Pourquoy c'eſt le meilleur de noſtre temps. 678. 679
Combien elle eſt vtile. 706
Combien nous perdons de ce temps qui eſt ſi court. 721. 722
que c'eſt vn excellent remede aux incommoditez. 750

Temperament.

D'où viennent les changemens au temperament des perſonnes. 604. 605

Termes

Philoſophiques expoſez. 370 371

Teſmoin.

Quel bien nous reuient de nous imaginer touſiours quelque perſonne de bonne vie pour teſmoin de nos actions. 235
Quels doiuent eſtre les teſmoins de nos actions. 285

Thalie

La troiſieſme des Graces pourquoy ainſi appellée. 8. 9

Theatre.

Comparaiſon du Theatre & de l'Eſchole. 353
Pourquoy l'on va au Theatre. 672. 673

Tibere.

De quelle façon il donnoit. 26
Quelle repartie il fit à celuy qui luy vouloit ramenteuoir ſes bienfaits. 142

Tigre.

Merueilleux cours de ce fleuue. 658

Timagenes

Ennemy de Rome, pourquoi ſe faſchoit de la voir bruller. 565

Tiſſerant.

quel eſt l'art de Tiſſerant. 554

Tranquillité.

Tranquillité d'eſprit combien preferable aux plus grandes dignitez. 313
D'où elle depend. 362
Qui ſont ceux qui iouiſſent d'vne veritable tranquillité d'eſprit. 614. 615

Trauail.

Comment il diſſipe les vices qu'engendre l'oiſiueté. 365. 366
que le trauail n'eſt horrible qu'à la veuë. 661

Triſteſſe.

Quel eſt le principal inconuenient de la triſteſſe. 631
L'apparence de la triſteſſe pire que la triſteſſe meſme. 634

Tubero.

Quelle eſtoit la frugalité de ce perſonnage. 618. 619
Combien il eſtima la pauureté. 629.

V.

Vaillant.

VAillant homme, quel. 512. 513

Valet.

Si vn valet peut obliger ſon maiſtre. 64 65

Comment il faut traiter les valets. 335. 336
Qu'autant de valets, autant d'ennemis. *là meſme.*

Vanité

Compagne inſeparable d'vne grande fortune. 30
Vanité des grands, de vouloir qu'on face grand cas d'entrer chez eux. 171
Exemples de cette vanité en Gracchus & Druſus. 171. 172
Quelle eſtoit la vanité de femmes Romaines. 188
Vanité du monde depeinte au vif. 241
Comparaiſon des vanitez du mõde auec le debris d'vn naufrage qui va flottãt ſur l'eau. 275. 276
Combien la vanité humaine eſt grande. 750. 751

Varus

Cheualier Romain, & comment il meritoit ſa place aux bonnes tables. 747. 748

Vatia

Quel perſonnage, & comment il ſçauoit viure. 360. 361

Vendition.

Ce que c'eſt que vendition. 126

Venin.

Venin des ſerpens & des malicieux, combien different.. 488

Ventre.

A combien d'hommes le ventre tout ſeul donne de l'exercice. 607
Pourquoy prendre garde de ſi prés à ce qu'on luy donne, puiſque c'eſt pour le perdre. 688
Combien la patience du ventre auance noſtre liberté. 750

Verité.

L'amour de la verité eſt le premier bien de l'ame. 397.
Que la verité n'a que faire de raiſons 592
Comment doit eſtre imprimée dans l'eſprit des auditeurs. 674. 675
Ce que fait le peu de connoiſſance que nous auons de la verité. 723. 724

Verrucoſus

Quel perſõnage, & ce que fait la memoire de ſa vertu. 107

Vers

Combien plus penetrans que la proſe. 674

Vertu.

Combien indifferemment elle ſe communique à toutes perſonnes. 64
Com ment elle porte aux belles actions. 82
Comment elle precede la volupté. 82
Si la vertu eſt cauſe du ſouuerain bien, ou ſi elle eſt le ſouuerain bien elle meſme. 83
Que faire plaiſir eſt l'office de la vertu. 84
Quels characteres laiſſe la vertu. 196
Precepte profitable à ceux qui veulent ſuiure le chemin de la vertu. 234 235
Quel contentement c'eſt d'auoir acheminé quelqu'vn à la vertu. 308
En quoy conſiſte vne partie de la vertu. 309
Si les vertus ſont naturelles à l'homme. 348
que la beauté de la vertu ne depend point de celle du corps. 397
Si les vertus ſont egales. 399
Belle comparaiſon qui fait voir les effets de la vertu. 400. 401
Quels inconueniens s'enſuiuroient, ſi la vertu n'egaloit les choſes qui de ſoy ſont differentes. 401. 402
Comment les actions de vertu ſont egales & inegales. 397
Comment elle fait meſpriſer les tourmens & incommoditez. *là meſme, & ſuiuantes.*
Comment elle rend tous les hommes vertueux egaux. 404
Comment elle rend les aduerſitez pretieuſes. 411. 412
Que toutes les vertus ſe rencontrent quelquesfois en celuy qui n'en fait paroiſtre qu'vne. 412. 413
Si la vertu & la verité ſont vne meſme choſe. 429
Que la vertu n'a faute de rien. 445
Loüange de la vertu.. 448. 449
Arguments pour prouuer que la vertu eſt ſuffiſante pour faire viure heureuſement. 522. 523. 524. 525
Comment elle rend l'homme parfaitement heureux. 569
En combien de parties diuiſées, & quelles ſont ces parties. 593
qui ſont les rauiſſeurs de la vertu. 610
Quelle doit eſtre l'eſtime des vertus 614
queſtion des Stoïciens, ſi les vertus ſont des animaux. 693. 694. 695
Deſcription de la vertu empruntée & traduite des vers de Virgile compoſez ſur vn autre ſujet. 708

Comment on a connu la vertu. 732. 733
En combien de parcelles se peut diuiser la vertu parfaite. 735. 736

Vertueux.

Pourquoy il ne meurt iamais trop tost. 474. 475
Combien profitables sont les exemples des hommes verrueux. 618. 619
Quel est le deuoir des vertueux pendant cette vie. 620. 621
Contentement de l'homme vertueux, quel. 643. 644
Quelle doit estre la resolution d'vn homme vertueux. 699. 700
Comme il se ploye & s'accommode à tout. 735. 736
En quoy consiste la perfection de l'homme vertueux. *là mesme.*

Viandes.

Belles comparaisons tirées des viandes que nous mangeons. 505. 506
Excez des viandes, combien dangereux. 604
Maladies qui s'en ensuiuent. *là mesme.*
S'il est expedient de s'abstenir de l'vsage des viandes. 677
Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim. 750

Vices.

Comment ils se font la guerre. 15
Instruction pour discerner le vice d'auec la vertu. 181. 182
Plus on se connoist eloigné du vice, plus on est proche de la perfection. 218. 219
Par quels moyens les vices s'insinuent. 222
Que les lieux ne changent point les vices. 290. 291
Comment le vice nous fait la guerre. 330. 331
A quoy il faut imputer nos vices. 346. 347
Combien les vices sont plus aisez à corriger en ieunesse qu'en vieillesse. 347. 348
Que le vice est estranger à l'homme. 348
Le nombre des vices que produisent les delices. 351
Comment le trauail dissipe les vices qu'engendre l'oisiueté. 366
Quels vices sont les plus dangereux. *là mesme & suiuantes.*
Comment les vices de tout vn peuple se trouuent en chaque particulier. 595
Combien les vices sont anciens. 621. 622
Comment est fait le chemin du vice. 624
Combien le vice est dommageable à la raison. 669
Si ce sont des animaux. 694
Que les plus beaux esprits ne sont pas exempts de vices. 701. 702
Si les vices peuuent profiter à quelques-vns. *là mesme & suiuantes.*
Combien proches voisins des vertus. 733

Vicieux.

Que les plus vitieux mesmes oyent volontiers décrier les vices. 674. 675

Vicissitude

Des choses humaines, quelle. 335. 336

Victoire.

Qu'il n'y a plus belle victoire que de se vaincre soy-mesme. 698. 699

Vie

Dont les Peres sont Autheurs, la moindre partie de l'homme. 73
Comment la vie se perd. 208
Comment on peut quitter cette vie, & la posseder. 214
Paradoxe Stoïque des moyens de quitter cette vie. 238
Quelle est la durée de la vie humaine. 243. 244
Comment on acheue la vie, auant que de l'auoir commencée. 274
Qu'il ne faut ny trop hair ny trop aimer la vie. 275. 276
Vie priuée combien preferable à celle des courtisans. 311
Si la mort nous oste la vie, ou si elle en est seulement vne intermission. 312
Erreur commune en la recherche de la vie heureuse. 328. 329
Si la longue vie apporte du plaisir. 375. 376
Vie sans apprehension est vne mer morte. 412
Auec combien de vistesse la vie s'écoule. 418
Ce qu'il faut faire pour bien ranger toutes les parties de nostre vie. 425. 426
Si l'honneste vie est vn plus grand bien que l'honneste mort. 429
Que la vie de l'homme est touſiours assez longue. 466. 467
Ce qu'il faut considerer en la vie de l'homme. *là mesme.*
Par quels moyens il est loisible de pro-

longer ſa vie. 468. 469
Si la vie de l'homme eſt accomplie en quelque temps qu'il meure, & comment. 463
Combien la vie eſt peu de choſe. 464
Quand eſt-ce qu'elle eſt vne ſeruitude. 466
Vie des meſchans pourquoy eſt touſiours courte. 474. 475
Ce qui peut rendre la vie heureuſe. 513. 514
Quelle eſt la vie bien-heureuſe & le moyen d'y paruenir. 569. 570
Difference entre la vie heureuſe des Dieux & celle des hommes. 570. 571
Quelle doit eſtre la meſure de la vie. 577. 578
Quel eſt le plus long-temps de la vie. 579
Quel eſt l'eſpace le plus conſiderable de la vie. 579
Comment la vie de quelques-vns eſt-elle longue. 580. 581
Combien la vie eſt courte en comparaiſon de l'Eternité. 634. 635 638
Defaut tres grand de la vie humaine d'eſtre touſiours imparfaite. 393
Moyen d'y remedier. *là meſme.*
Combien la vie eſt peu conſiderable. 645
De combien de maux la vie eſt accompagnée. 669
Que la vie heureuſe ne conſiſte point en des choſes indifferentes. 688. 689
Ce qui peut faire l'heureuſe vie. 735. 736

Vieillards

Qui ont des eſperances & font des deſſeins, combien ridicules. 241
Combien les vieillards ſont blaſmables d'aimer les plaiſirs des ieunes gens. 288. 288
Pourquoy les vieillards peuuent mieux parler de la mort que les ieunes gens. 297. 298. & la moins craindre. 299

Vieilleſſe.

Que toutes choſes repreſentēt à l'homme ſa vieilleſſe. 236
Que la vieilleſſe n'eſt pas ſans plaiſir. 236. 237
Cōment la vieilleſſe fortifie l'ame. 282
Combien eſt douce la mort qui eſt cauſée par la vieilleſſe. 287
Que la vieilleſſe eſt vne maladie ſans remede. 296
Si elle doit faire ſouhaiter la mort. 375 376
Quel doibt eſtre le ſoin de la vieilleſſe. 383
quelles obligations ont les hommes à la vieilleſſe. 409. 410
Combien le temps de la vieilleſſe eſt propre pour vacquer aux biens de l'ame. 415. 416
Facetieuſe comparaiſon de la vieilleſſe auec l'enfance. 497. 498
Quel eſt le plus beau fruit de la vieilleſſe. 656

Ville.

Deſcription du ſac d'vne ville. 202. 203
Combien l'air d'vne ville eſt mauuais, & pourquoy. 656

Vin.

Quand eſt-ce que le vin donne plus de plaiſir. 748

Virgile.

Ce qu'il a dit du mont Ethna. 476
Iugement de ſes Georgiques. 521

Viſites

Des amis comment réjoüiſſent les malades. 468. 469

Viure.

Que le Sage acheue de viure deuant que de mourir. 303
Pourquoy nous deſirons de viure long-temps. 304

Vniuers.

Comment ſe fait le temperament de cét Vniuers. 100. 101

Vœux.

Comment ſe font ordinairement les vœux. 23
Quels doiuent eſtre les vœux des gens de bien. 232. 233
Quels doiuent eſtre les vœux des perſonnes reconnoiſſantes pour leurs bienfacteurs. 165. 166. 167

Voix.

Comment il faut conduire la voix. 249. 250

Volonté.

quel eſt le propre de la volonté. 25
Que la ſeule volonté ne ſuffit pas pour acquerir de l'obligation ſur quelqu'vn. 151. 152
Si la ſeule volonté ſuffit pour éuiter le nom d'ingrat. 193
Quelle eſt la peruerſité de la volonté humaine. 426. 427

Voulpté.

Quelle eſt la volupté du Sage. 182
Comment les voluptez nous gaſtent. 348. 349
Combien nuiſibles à la longue vie. 374. 375
Voluptez de l'eſprit combien preferables à celles du corps. 471. 472
Qu'il ne faut point meſler la volupté parmy la douleur. 636. 637
Combien c'eſt vne choſe baſſe. 754

Voyages.

Qu'ils font perdre le fruit de la vie contemplatiue. 416
Combien il eſt inutile de voyager ſans la Philoſophie. 657. 658
Et ſans amandement de vie. *là meſme.*
Si l'on peut tirer de l'vtilité des grands voyages, & comment ſe font agreables. 658. 659. 660

Vray.

Quelle eſt la difference qu'il y a entre le vray & le vray-ſemblable. 725. 726

Vſage.

Quel doit eſtre l'vſage des choſes. 614

Vſure.

Ce que c'eſt que l'vſure. 189

Vtile.

Que nous ne ſçauons pas faire choix des choſes qui nous ſont vtiles. 323. 324

Vulgaire.

Mauuais naturel du vulgaire. 635

X.

Xenophon.

XEnophon fils d'Ariſton, & que s'il n'euſt eſté ſon fils, l'on n'euſt peu ſçauoir qu'Ariſton euſt eſté au monde. 74. 75

Xerxes

Quoy que vain, combien fortifié dans ſa vanité par les ſiens. 168. 169

Y.

Yeux.

YEux debilitez par les longues maladies, à quoy comparez. 503
Plus propres que les autres ſens à connoiſtre le bien. 758

Yvreſſe.

Ce que c'eſt que l'yvreſſe d'eſprit. 705

Yvrognes.

Si l'on peut fier vn ſecret aux yvrognes. 499. 500
Combien ce mot d'yvre a de ſignifications. *là meſme.*
Combien l'yvreſſe eſt indigne d'vn homme d'honneur. 501. 502
Quelques yvrognes qui furent diſcrets & auiſez. 499. 500
Auis de l'Autheur touchant l'yvrognerie. 500. 501
Pourtrait de l'homme yvre. *là meſme.*
Malheurs qui s'enſuiuent de l'yvrognerie publique. 503. 504
Combien pernicieuſe & dangereuſe eſt l'yvrognerie. 607. 608

Z.

Zeleucus.

ZEleucus, quelles villes poliça par ſes loix. 551

Zenon.

Pourquoy il fit plaiſir à vn homme qu'il ſçauoit bien en eſtre indigne. 114
Combien digne d'honneur. 391
Quel perſonnage, & quelle eſtoit la ſecte qu'il inſtitua. 499
De quelle opinion eſtoit ce Philoſophe. 542
Comment il apprend à mourir. 660

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre: A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Preuoſts, Baillifs & Seneſchaux ou leurs Lieutenans, & à tous nos autres Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre cher & bien amé ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire en noſtre bonne ville de Paris, nous a fait dire & remonſtrer, qu'il a auec grands fraiz fait de nouueau mettre en beau François par le Sieur PIERRE DV RYER, toutes les Oeuures de SENEQVE, reſtant à traduire apres ce que Meſſire FRANÇOIS DE MALHERBE en auoit donné au public, leſquelles il a deſia imprimées en vertu du Priuilege qu'il a de' nous obtenu: mais dautant qu'il craint que d'autres Libraires ou Imprimeurs plus enuieux de leur profit que de celuy du public, voyant ledit Priuilege expiré ne vouluſſent contrefaire leſdites Oeuures de Seneque, en tout ou partie, ce qui cauſeroit vn notable dommage au Suppliant, s'il ne luy eſtoit pourueu de nos Lettres à ce neceſſaires, Nous requerant humblement icelles: A CES CAVSES, deſirant fauorablement traiter ledit Expoſant, & luy donner moyen de retirer les fraiz qu'il luy a conuenu faire, & qu'il faudra encore cy-apres faire, Nous luy auons permis & permettons par ces preſentes, d'imprimer ou faire imprimer toutes leſdites Oeuures de Seneque en François, tant de la verſion de Meſſire François de Malherbe que dudit Pierre du Ryer, ſoit en vn ſeul volume ou en pluſieurs, ainſi qu'il aduiſera bon eſtre, durant le temps & eſpace de Dix Ans entiers & accomplis, à compter du iour que toutes leſdites Oeuures ſeront acheuées d'imprimer, ou parties d'icelles: Faiſant defenſes à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres de les contre-faire, ny en vendre de contre-faites & d'autres impreſſions, que de celles qu'aura fait ou fait faire ledit de Sommauille, ou autres ayant droit de luy, encore qu'aucun deſdits Priuileges fuſt expiré, à peine de quinze cens liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, confiſquation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts; Voulant qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun deſdits liures autant des preſentes elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adjouſtée comme à l'Original; A condition qu'il ſera mis deux exemplaires dudit liure dans noſtre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de noſtre tres cher & feal Cheualier Garde des Sceaux de France le Sieur Molé, auant que de l'expoſer en vente, à peine de nullité des preſentes. SI vous mandons, que du contenu en icelles vous faſſiez joüir & vſer pleinement ledit de Sommauille, ou ceux qui auront droit de luy, faiſant ceſſer tous troubles & empeſchemens qui pourroient luy eſtre donnez. Mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire tous actes & exploits neceſſaires; Car tel eſt noſtre plaiſir: Nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, priſe à partie, & toutes autres lettres à ce contraires, auſquelles nous auons derogé & derogeons par ces preſentes. Donné à Paris, ce 25. iour de Septembre, l'an de grace mil ſix cens cinquante-vn: Et de noſtre regne le neufieſme. Par le Roy en ſon Conſeil, LE BRVN, & ſeellé du grand Sceau de cire jaune.

Le preſent Priuilege a eſté ſignifié à tous les Libraires, Imprimeurs & Relieurs de la Communauté, ſuiuant le procez verbal de Coulon Sergent Royal, en date du 31. Mars, premier & deuxieſme iour d'Auril 16;4.

Regiſtré ſur le Liure de ladite Communauté, ſuiuant l'Arreſt du Parlement en datte du 8. Avril dernier, le 29. May 1653. BALLARD.

Les exemplaires ont eſté fournis.

Acheué d'imprimer en vertu du Priuilege cy-deſſus le 14. Octobre 1658.